

Les adverbes français

Essai de description fonctionnelle

Par MORTEN NØJGAARD

Tome II



Historisk-filosofiske Meddelelser **66**:2
Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab
The Royal Danish Academy of Sciences and Letters

Commissioner: Munksgaard · Copenhagen 1993

The Royal Danish Academy of Sciences and Letters

publishes four monograph series, an Annual Report and, occasionally, special publications. The format is governed by the requirements of the illustrations, which should comply with the following measures.

Historisk-filosofiske Meddelelser, 8°

Authorized Abbreviations

Hist.Fil.Medd.Dan.Vid.Selsk.
(printed area 175 × 104 mm, 2700 units)

Historisk-filosofiske Skrifter, 4°
(History, Philosophy, Philology,
Archaeology, Art History)

Hist.Filos.Skr.Dan.Vid.Selsk.
(printed area 2 columns,
each 199 × 77 mm, 2100 units)

Matematisk-fysiske Meddelelser, 8°
(Mathematics, Physics,
Chemistry, Astronomy, Geology)

Mat.Fys.Medd.Dan.Vid.Selsk.
(printed area 180 × 126 mm, 3360 units)

Biologiske Skrifter, 4°
(Botany, Zoology, Palaeontology,
General Biology)

Biol.Skr.Dan.Vid.Selsk.
(printed area 2 columns,
each 199 × 77 mm, 2100 units)

Oversigt, Annual Report, 8°

Overs.Dan.Vid.Selsk.

The Academy invites original papers that contribute significantly to research carried on in Denmark. Foreign contributions are accepted from temporary residents in Denmark, participants in a joint project involving Danish researchers, or partakers in discussion with Danish contributors.

Instructions to Authors

Manuscripts from contributors who are not members of the Academy will be refereed by two members of the Academy. Authors of accepted papers receive galley proof and page proof which should be returned promptly to the Editor. Minidiscs, etc. may be accepted; contact the Editor in advance, giving technical specifications.

Alterations causing more than 15% proof changes will be charged to the author(s). 50 free copies are supplied. An order form, quoting a special price for additional copies, accompanies the page proof. Authors are urged to provide addresses for up to 20 journals which may receive review copies.

Manuscripts not returned during the production of the book will not be returned after printing. Original photos and art work will be returned when requested.

Manuscript

General. – Manuscripts and illustrations must comply with the details given above. The original ms. and illustrations plus one clear copy of both should be sent to the undersigned Editor.

NB: A ms. should not contain less than 32 *printed* pages. This applies also to the Mat. Fys.Medd., where contributions to the history of science are welcome.

Language. – English is the preferred language. Danish, German and French mss. are accepted and in special cases other languages. Where necessary, language revision must be carried out before final acceptance.

Title. – Titles should be kept as short as possible and with an emphasis on words useful for indexing and information retrieval.

Les adverbés français

Essai de description fonctionnelle

Par MORTEN NØJGAARD

Tome II



Historisk-filosofiske Meddelelser **66** : 2
Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab
The Royal Danish Academy of Sciences and Letters

Commissioner: Munksgaard · Copenhagen 1993

Résumé

L'évolution de la linguistique moderne est marquée par un intérêt toujours croissant porté aux compléments adverbiaux, du fait de leur double nature. Ils jouent un rôle essentiel dans la constitution de la phrase, mais incitent en même temps le linguiste à dépasser les limites de celle-ci, parce qu'ils servent couramment à assurer l'enchaînement discursif et la cohérence argumentative; enfin c'est en grande partie grâce à ces éléments que la langue est capable d'instaurer les instances énonciatives dans le discours.

S'appuyant sur le nombre désormais important d'études de détail et de monographies portant sur des types adverbiaux spécifiques, le présent ouvrage se propose de décrire l'ensemble des fonctions adverbiales du français moderne, chose qui n'a pas encore été tentée, alors qu'il existe d'importantes synthèses pour l'anglais, l'allemand et le suédois, p.ex.

La méthode suivie est de type fonctionnel: les classes sont définies par le rôle que joue un complément dans la phrase et dans le discours, en sorte que nous n'opérons pas de distinction tranchée entre syntaxe et sémantique. Nous avons fait une large part aux problèmes de classification, où la perspective sémantique est indispensable, mais l'intérêt principal porte toutefois sur les règles syntaxiques de la combinatoire adverbiale.

Le problème d'une telle méthode est qu'un même adverbe peut figurer à des endroits variés de la description. A partir d'un inventaire complet des divers types morphologiques des adverbes et des constructions adverbiales d'aujourd'hui, nous avons essayé de pallier à cet inconvénient en brossant le portrait complet d'un certain nombre d'adverbes polyvalents.

Les analyses sont basées sur un corpus d'env. 5000 exemples illustrant l'usage du français contemporain. Notre but est de présenter une description de la langue écrite dans son emploi monologal, mais chemin faisant, nous abordons aussi les problèmes adverbiaux particuliers liés au discours dialogal. En même temps, nous faisons une large part aux perspectives pragmatiques et rhétoriques, en discutant les emplois métacommunicatifs et polyphoniques des compléments adverbiaux. Enfin, nous avons tenté de cerner le dynamisme communicatif inhérent aux diverses constructions adverbiales.

MORTEN NØJGAARD
Centres d'études romanes
Université d'Odense
Campusvej 55
DK-5230 Odense M.

Avant-propos

Pour des raisons pratiques, le présent ouvrage sera publié en trois volumes, disposés de la façon suivante:

Tome I

Méthode et inventaire
Connecteurs et adverbiaux connectifs
§§ 1-314

Tome II

Adverbiaux comparatifs et énonciatifs
Adverbiaux circonstanciels
§§ 315-703

Tome III

Adverbiaux modaux et quantitatifs
Place des compléments adverbiaux
Index et bibliographie
§§ 704-979

Je remercie la Fondation Carlsberg et l'université d'Odense de l'appui qu'elles m'ont accordé, appui sans lequel ce travail n'aurait pu être achevé.

Odense, février 1993
Morten Nøjgaard

Table récapitulative des matières¹

I.	Introduction	pp.	5- 24
II.	Les opérations analytiques	§§	1- 32
III.	Inventaire des adverbes français	§§	33- 69
IV.	Connecteurs et conjonctions	§§	70-109
V.	Le rôle de l'adverbial dans la cohérence textuelle: les adverbiaux relationnels	§§	110-131
VI.	Les relationnels sériels	§§	132-176
VII.	Les relationnels consécutifs	§§	177-231
VIII.	Les relationnels oppositifs	§§	232-303
IX.	Les relationnels hypothétiques	§§	304-314
X.	Les relationnels comparatifs	§§	315-405
XI.	Les adverbiaux énonciatifs	§§	406-500
XII.	Les fonctions circonstancielles: compléments scéniques et compléments argumentatifs	§§	501-511
XIII.	Les adverbiaux de temps	§§	512-551
XIV.	Quantification des circonstanciels scéniques	§§	552-560
XV.	Les adverbiaux itératifs	§§	561-589
XVI.	Les adverbiaux duratifs	§§	590-632
XVII.	Les adverbiaux de lieu	§§	633-675
XVIII.	Adverbiaux circonstanciels abstraits ou argumentatifs	§§	676-703
XIX.	Les adverbiaux de manière	§§	704-744
XX.	Les adverbiaux de quantité	§§	745-788
XXI.	Les adverbiaux de degré	§§	789-842
XXII.	La place des compléments adverbiaux	§§	843-959
	1. Les places adverbiales dans le syntagme non verbal	§§	843-868
	2. Modèle positionnel de la phrase française	§§	869-949
	3. Caractéristiques positionnelles des classes adverbiales	§§	950-959
XXIII.	Tableaux fonctionnels	§§	960-979
	Index et tables		

¹ La table complète sera publiée à la fin du troisième volume.

X. Les relationnels comparatifs

A. La relation paradigmatique en langue

1. *Universalité de la relation*

§ 315. *Définition de la fonction comparative*

Les adverbiaux relationnels comparatifs opèrent une comparaison entre un membre de phrase ou de syntagme exprimé et un terme présupposé.

La base de la comparaison est d'ordre numérique: le comparatif nous informe que le membre exprimé est à interpréter comme un plus, un moins ou une partie du paradigme présupposé. En outre, les adverbiaux comparatifs opèrent une référence à une échelle de valeurs dont ils présupposent ainsi la présence dans la situation de communication: ils nous disent si l'opération numérique réalisée va au delà ou reste en-deçà de notre attente. C'est ce que nous appellerons la valeur scalaire des comparatifs (v. infra § 353 sqq.). Ils ont donc la fonction de réaliser une comparaison numérique quantitativement orientée. Par ces deux traits, les comparatifs peuvent être définis comme des particules servant à mettre la phrase en rapport avec la situation de communication générale, contribuant à établir, parallèlement p.ex. aux éléments déictiques, la cohérence situationnelle du discours. Ils se distinguent ainsi fonctionnellement à la fois des relationnels argumentatifs qui, opérant exclusivement au niveau du discours, assurent la cohésion contextuelle d'argument à argument, et des énonciatifs, qui installent, dans la phrase même, une instance énonciative normalement présupposée seulement.¹

§ 316. *Universalité de la fonction à l'intérieur de la phrase*

Les relationnels comparatifs se distinguent de tous les autres types adverbiaux par une propriété combinatoire singulière: l'indifférence à la nature morphologique de leur foyer. Ils focalisent indifféremment substantifs, adjectifs, adverbes, compléments prépositionnels ou pronoms. Ce

1 Comme ces trois types d'«adverbes de phrase» fonctionnent ainsi à des niveaux distincts du discours, il n'est pas étonnant qu'ils se combinent sans restrictions dans une même phrase:

«[...] les changements climatiques eurent des répercussions sur les conditions de vie de nos ancêtres, et donc très probablement aussi sur les relations entre hommes et femmes.» (E. Badinter *L'un* 33).

sont ainsi les seuls adverbiaux qui déterminent naturellement et sans restriction les substantifs et les pronoms.

A cette grande souplesse combinatoire correspond l'indifférence des comparatifs au niveau syntaxique auquel opère leur foyer. Ils focalisent avec autant d'aisance les actants, les épithètes et les compléments adverbiaux que les syntagmes verbaux. Le domaine de leur activité n'est soumis qu'à deux restrictions. D'une part, ils sont incapables de focaliser les adverbiaux qui tissent des liens interphrastiques. D'autre part, leur aptitude déterminative s'arrête au seuil des adverbiaux de degré du type 'très', incapables de constituer le noyau de quelque combinaison syntaxique que ce soit.

L'incompatibilité des comparatifs avec toutes les particules qui remplissent une fonction connective, conjonctions de coordination, connecteurs et relationnels argumentatifs, est une simple conséquence du fait que ces éléments sont réfractaires à tout genre de détermination. C'est ainsi qu'ils sont aussi incompatibles avec un adverbial de degré. Il faut en conclure que la langue interdit de combiner, dans un même syntagme, l'expression des relations inter- et extraphrastique. Comme le relationnel argumentatif, p.ex. 'pourtant' ou 'ensuite', renvoie par définition au membre immédiatement précédent de la chaîne argumentative, il ne peut constituer le noyau d'un syntagme qui renverrait en même temps à un membre présent seulement dans le contexte général. Voilà pourquoi des combinaisons telles que 'pourtant aussi' ou 'ensuite au moins' sont impossibles (à moins de les séparer par une pause, c.-à-d. d'en faire deux syntagmes fonctionnant à des niveaux distincts du discours).

Si on a besoin de présenter un argument comme une deuxième conséquence, p.ex., il faut se servir d'un complément prépositionnel anaphorique qui intègre l'expression consécutive à la structure de la phrase :

Pour cette raison aussi nous devons refuser.

* Par conséquent aussi nous devons refuser.

§ 317. *Comparatifs déterminant les énonciatifs*

Nous constatons donc que les relationnels comparatifs sont tenus à fonctionner à l'intérieur de la phrase, à partir du niveau de l'énoncé jusqu'à celui du syntagme nominal (comme déterminants d'épithète). Il faut cependant signaler que leur aptitude à focaliser au premier niveau de la phrase, celui de l'énoncé, reste mal élucidée. Il est en effet certain que les comparatifs connaissent quelques difficultés à déterminer les compléments énonciatifs.

Les énonciatifs limitatifs n'offrent aucune résistance à la focalisation comparative, parce qu'ils sont proches des adverbiaux de manière:

Légalement au moins, l'achat du terrain ne soulève aucune difficulté.

Mais, avec les autres types énonciatifs, la combinaison produit des constructions plus ou moins bizarres. Elle est carrément impossible avec les interprétatifs, et, dans le cas des illocutifs et des évaluatifs, nous voyons mal la possibilité de phrases telles que les suivantes:

? Franchement surtout, je trouve le procédé dégoûtant.

? Heureusement aussi, il avait oublié sa promesse.

Restent les assertifs, où la combinaison est effectivement possible, mais nous avons l'impression qu'il s'agit alors d'un déplacement rhétorique du relationnel comparatif, celui-ci ne focalisant pas vraiment l'énonciatif, mais assumant sa fonction normale auprès, p.ex., du syntagme verbal:

Certainement surtout, la balle avait touché le poumon.

L'exemple suivant s'explique du fait de la construction complétive (elliptique):

«V'idemment [sic] que j'ai dit oui.

V'idemment aussi que je ne vais pas continuer sur ce ton-là.» (*Nouvel Observateur* 21-27 oct. 88 p. 54).

Pour évaluer avec plus de précision la valeur syntaxique de ces combinaisons, il faudrait aussi examiner la compatibilité des relationnels argumentatifs avec les assertifs. Un assertif peut fort bien se faire suivre d'un argumentatif, mais le plus souvent il s'agit alors d'une construction insérée, où le relationnel ne focalise pas l'énonciatif:

Certainement, pourtant, la balle avait touché le poumon.

C'est également la position insérée qui confère à 'encore' la valeur sérielle 'en outre' (plutôt que celle, comparative, de 'aussi') dans l'exemple suivant, où il ne focalise donc pas étroitement l'évaluatif 'curieusement':

«Le fait demeure: aujourd'hui, les Français s'emploient à détruire une

partie de l'arsenal qu'ils ont vendu à Bagdad. [...] Assez curieusement, encore, les Français se sont lancés dans cette entreprise avec des armes qui sont aussi, de leur fait, dans les mains des Irakiens.» (*Le Monde hebdomadaire*, 24-30 janv. 1991, p. 3).

Mais on trouve des cas où l'assertif est clairement focalisé par un argumentatif:

«[...] ma mère [...] restait des heures immobile à regarder, apparemment du moins, l'arbre encore presque nu.» (A. Philippe 15).

§ 318. *Comparatifs et adverbiaux de degré*

En résumé, le véritable domaine adverbial de la focalisation comparative s'étend des compléments circonstanciels aux compléments de quantité du type 'un peu'. Si le comparatif ne focalise pas un adverbial de degré, il peut néanmoins fonctionner à son niveau en tant que déterminant d'épithète. Ainsi, au degré le plus bas de la hiérarchie syntaxique, le comparatif alterne fonctionnellement avec l'adverbial de degré. Certes, les deux types adverbiaux se combinent simultanément avec un même nœud adjectival (cf. § 849):

très grand aussi

Mais, dans cette situation, l'un ne détermine pas l'autre, car ils nouent avec l'adjectif deux types de liens foncièrement différents. L'intensif quantifie le nœud, alors que le comparatif fait entrer celui-ci dans une relation numérique: c'est un élément de liaison.

§ 319. *Relations extra-, inter- et intraphrastiques*

En principe, cette relation est de nature paradigmatique, c.-à-d. extraphrastique. Cependant la souplesse des comparatifs se fait aussi valoir dans le domaine fonctionnel. Ils engagent un membre de phrase dans une relation avec un autre membre du même paradigme, qui se trouve en dehors de la phrase. Or, si celui-ci se situe non dans le contexte communicatif général, mais dans le contexte discursif immédiatement précédent, le comparatif passe à constituer une relation discursive, interphrastique. Autrement dit, il assume la valeur d'un relationnel syntagmatique. D'autre part, le caractère extraphrastique du renvoi qu'ils effectuent disparaît aussi si le deuxième terme de la comparaison, qui, dans la relation paradigmatique, existe seulement à l'état de présupposé référentiel, est explicité à l'intérieur de la phrase:

J'aime les poissons et surtout les truites.

Le comparatif passe alors à constituer un lien intraphrastique entre deux membres de la même phrase, placés dans un rapport numérique. Dès lors, la fonction du comparatif se rapproche de celle d'un vrai déterminant au niveau du syntagme, c.-à-d. d'un adverbial de quantité ou d'intensité. Cf. § 70.

2. *La focalisation*

§ 320. *Détermination et focalisation*

Cette malléabilité syntaxique est une conséquence de la nature spécifique du rapport qui unit le comparatif à son noyau.

Lorsque nous définissons le relationnel paradigmatique comme un adverbial comparatif situant un membre de phrase dans une relation numérique avec un membre sous-entendu du même paradigme, il convient en effet d'ajouter que le comparatif ne fonctionne pas comme un déterminant du même titre que les modificateurs ou les quantificateurs. Ceux-ci entrent dans un syntagme organisé selon une stricte hiérarchie syntaxique et, d'une façon ou d'une autre, ils s'intègrent au sens du noyau modifié ou quantifié. Le comparatif, lui, reste extérieur au noyau «déterminé», que ce soit du point de vue syntaxique ou sémantique. Il ne modifie ni ne quantifie le noyau puisque l'opération qu'il accomplit consiste à rapporter le membre de phrase tel quel à son paradigme sémantique. Il contraint le décodeur à engager cette opération et il indique l'échelle numérique selon laquelle la comparaison doit se faire. C'est en ce sens que, s'appuyant sur la logique des prédicats, un Altmann 29 définit à juste titre les comparatifs comme des opérateurs s'alliant à des membres de phrase, «ohne dass sie aber in irgendeiner Weise Teil dieser Konstituenten werden würden.» Pour notre part, nous disons que la relation que les comparatifs engagent avec leur foyer tient plus de la juxtaposition (la coordination) que de la subordination (la détermination).

Sur le plan syntaxique, la fonction de l'adverbial comparatif n'est ainsi pas de déterminer un noyau, mais d'identifier le foyer de la comparaison. Ce n'est pas un déterminant, mais un focalisant (ou un paradigmatissant, dans l'optique sémantique de Nølke). Il s'ensuit que la syntaxe des comparatifs pose deux questions fondamentales:

1° Comment identifier le membre focalisé?

2° Quelles sont les opérations comparatives spécifiques accomplies par ces adverbiaux?

§ 321. *Importance de l'accent*

Nous allons d'abord traiter le problème de l'identification du foyer en nous servant des critères de la place et du rapport à la négation. Il aurait fallu y joindre celui de l'accent, fondamental dans la langue parlée. En effet, le membre focalisé est normalement frappé d'un accent d'insistance contrastif, puisque le but même de l'opération est d'attirer l'attention sur l'opposition qui existe entre le membre focalisé et le membre sous-entendu auquel celui-là est comparé. Toutefois nous n'allons pas exploiter ce critère, puisque, de propos délibéré, nous avons choisi de nous en tenir aux traits distinctifs identifiables à partir de la seule langue écrite.

Ainsi nous n'analyserons pas les interactions fonctionnelles entre accent et place. Mentionnons, à titre d'exemple, que lorsque l'accent d'insistance est seul à assurer l'identification du foyer, sans être appuyé par la position de l'adverbial, l'effet sémantique est de rétrécir la classe, le paradigme ne consistant plus que de deux membres: le membre exprimé opposé à un membre sous-entendu. L'effet antithétique devient très fort; par contrecoup, la valeur scalaire du comparatif (cf. infra § 354) s'affaiblit. Il s'agit là sans doute d'un phénomène général dans la sémantique comparative. Cf. p.ex.:

- a) Il fume même les *cigares*.
→ en plus des cigarettes, etc.
- b) Il *fume* même les cigares.
→ en plus de les mâcher.

§ 322. *Le comparatif dans la construction clivée*

Il va sans dire que dans les cas où l'adverbial fonctionne comme déterminant de foyer clivé, le problème de l'identification du foyer ne se pose pas. Tous les comparatifs sont communs dans cette fonction (cf. § 115) et ils y focalisent toujours le foyer du clivage:

«Oui, c'était bien cela que je poursuivais: reproduire [...]» (Fl. Delay 27).

«Impossible que ces ressemblances vous aient échappé, c'est même à cause d'elles que votre journal me demande [...]» (Fl. Delay 92).

«Je suis sûre qu'il avait une Ferrari. C'est exactement une Ferrari que je voudrais si je n'avais pas mon Harley Davidson.» (Fl. Delay 134).

«C'était précisément leur courte vue qui leur avait permis de naviguer au mieux de leurs intérêts personnels [...]» (Y. Audouard 101).

«C'est exactement ce que l'on observe dans l'expression actuelle de la maladie mentale.» (Bombardier & St-Laurent 52).

«Quoi qu'il en soit, ce sont principalement les déclarations du violeur à ses dernières victimes qui auraient incité le parquet à rendre publique cette histoire.» (*Libération* 20 oct. 89).

«C'est justement avec cette longue et décourageante tradition que Robert Vigouroux a voulu rompre en se présentant aux élections municipales l'an dernier.» (*Le Point* 5 févr. 1990 p. 94).

Le seul problème de focalisation est posé par le cas où le paradigmatique reste auprès du verbe, au lieu d'accompagner le foyer:

- a) L'usine produit surtout des clous.
- b) C'est surtout des clous que produit l'usine.
- c) C'est des clous que produit surtout l'usine.
- b) C'est justement avec cette longue tradition que RV a voulu rompre.
- c) C'est avec cette longue tradition que RV a justement voulu rompre.

Nous étudierons plus loin d'autres cas de déplacement vers la droite (§§ 323 et 324). Les restrictions imposées au «déplacement» à l'intérieur de la construction clivée restent à étudier. De toute façon, il est souvent impossible (sans changement de sens, c.-à-d. sans changement de foyer). Cf.:

«C'est là aussi que j'ai appris à aimer le rouge.» (N. Avril 84).
C'est là que j'ai appris aussi à aimer le rouge.

B. Les positions de l'adverbial comparatif

1. Critères positionnels pour l'identification du foyer

§ 323. Les cinq positions

Un effet frappant de l'indépendance relative du comparatif par rapport à

son foyer est sa mobilité positionnelle. Au contraire d'un déterminant adverbial,² il ne précède pas obligatoirement son foyer nominal:

Pierre aussi est venu.

Fait encore plus remarquable, le comparatif peut se trouver séparé de son foyer par d'autres membres de phrase:

Elle avait également emmené dans sa valise une robe de soirée bleue.

En principe, il faut compter avec les cinq positions suivantes (cf. Altmann 297-99):

1° La position immédiatement avant le foyer:

Il aimait même la bière.

2° La position immédiatement après le foyer:

Pierre aussi est venu.

3° La position éloignée: le comparatif se trouve éloigné de son foyer par au moins un autre membre de phrase; il semble que l'éloignement se produise normalement à la suite d'un déplacement du comparatif vers la gauche. Comme le note Altmann 299, le foyer est signalé, dans ce cas, par un accent contrastif marqué:

Le gouvernement peut au moins compter sur l'appui de *deux* députés socialistes.

Il n'est pourtant pas absolument impossible d'imaginer des déplacements vers la droite, mais il faut des circonstances spéciales: le comparatif focalise synthétiquement, pour ainsi dire, tous les éléments précédents, ou, employé métacommunicativement, il fait de la proposition un commentaire:

«- Mais j'ai besoin d'être seul aussi, tu comprends ...?» (Ph. Djian 256).

→ mais aussi j'ai besoin ...

«- Ce que le courant est fort, tout de même, disait mon père.

- S'ils n'ouvraient pas l'écluse de Suresnes tous les samedis soir, aussi, disait le receveur.» (E. Orsenna 41).

→ si encore ils n'ouvraient ...

² Les restrictions qu'il convient d'apporter à cette règle seront décrites plus loin, § 850.

On note que lorsque le déplacement vers la gauche situe le comparatif au début de la proposition, il passe facilement à une fonction connective de nature sérielle:

«Lire Primo Levi, c'est donc revendiquer ce testament[...]. Lire Primo Levi, c'est continuer d'arracher à l'oubli [...], c'est tenter d'établir la vérité contre l'oubli [...]. Mais surtout, c'est lutter pour la rétablir contre un ennemi plus insidieux encore [...].» (*Le Monde hebdo.* 4-10 mai 1989, p. 14).

4° La position intégrée: lorsque le comparatif focalise un membre subordonné d'un syntagme complexe, il peut accompagner celui-là à l'intérieur du syntagme, soit avant le déterminant focalisé:

Le gouvernement peut compter sur l'appui d'au moins deux députés socialistes.

soit après foyer:

Les efforts, violents effectivement, de Pierre pour se dégager restèrent vains.

La solution normale de ce problème positionnel est cependant de faire sortir le comparatif du syntagme complexe, c.-à-d. de le séparer de son foyer, pour le placer au seuil de l'ensemble du syntagme, soit avant:

Il en oubliait même les intérêts de ses vrais camarades. (foyer: 'vrais')

soit après:

Le gouvernement peut compter sur l'appui de deux députés socialistes au moins.

La première solution est la seule naturelle quand le foyer est une complétive:

«[...] la liberté, petit, ta foutue liberté, c'était aussi qu'elle se fasse baiser par un autre [...].» (Ph. Djian 27).

On voit que la position intégrée ne représente pas un type positionnel spécifique, puisqu'elle consiste dans l'application à une construction syntaxique particulière d'une des trois positions précédentes. S'il convient néanmoins de regarder cette situation syntaxique à part, c'est que les comparatifs y sont soumis à de fortes restrictions. En particulier, il semble que seuls les numéraux (et les mots apparentés, p.ex. 'autre') permettent l'antéposition intégrée sans aucun problème. Les épithètes antéposées n'admettent naturellement pas la position de contact:

* Il appréciait les services de surtout très grosses femmes.
Il appréciait les services surtout de très grosses femmes.

Cf.:

* Je redoute la visite de surtout ma tante.

En cas de postposition, le contact ne pose aucun problème:

un habit de soirée taillé en soies surtout chinoises

mais on observe que le paradigmatique qui précède son noyau épithétique a tendance à faire de celui-ci une apposition:

J'apprécie les peintures des indigènes (,) même / surtout très primitifs.

Certains comparatifs sont impossibles ou bizarres en position intégrée antéposée:

* J'apprécie les peintures des indigènes aussi très primitifs.
? Le gouvernement peut compter sur l'appui de certains députés même socialistes.

La question exigerait une étude de détail.

5° La position en début de phrase:

Egalement il avait rendu visite à quelques amis.

Cette position est soit une variante de la position éloigné ou de la position avant le foyer, soit le signe que la fonction focalisante de l'adverbial a changé de nature.

En réalité, ces variations positionnelles peuvent se ramener à trois types de base:

- I. La position de contact.
- II. La position à distance.
- III. La position initiale.

§ 324. *Le comparatif en zone postverbale*

Une description précise de la distribution des divers comparatifs par

rapport à leur combinatoire positionnelle exigerait une vaste étude comme celle qu'Altmann a réalisée pour l'allemand. Dans son absence, nous devons nous contenter de quelques suggestions.

Le fait fondamental de la langue écrite est que, fort souvent, la phrase manque de critères syntaxiques pour déterminer avec précision le terme focalisé par l'adverbial paradigmatic. Concrètement, nous manquons souvent de repères pour savoir s'il faut interpréter le comparatif à partir de la situation de contact ou de la situation à distance.

La première règle est que si le comparatif se trouve dans la partie postverbale de la phrase, il focalise soit le verbe soit un des termes placés dans cette zone. Si le verbe n'est suivi d'aucun membre subordonné, l'adverbial ne peut évidemment focaliser que le syntagme verbal, quelle que soit sa position:

Nos invités ont également nagé.
Nos invités ont nagé également.

Inversement, si le comparatif doit porter sur un terme de la zone préverbale, il faut le placer avant le verbe; de là la position insolite de 'aussi' dans les exemples suivants, où la postposition de 'aussi' produirait un contresens:

«-Je me demande si vous aussi n'éprouvez pas du remords.» (Fl. Delay 118).
«Certes, les siens aussi, il ne les reniait pas, mais tout de même.» (M. Braudeau 77).

Mais l'ambiguïté surgit dès que le syntagme verbal comporte un membre subordonné, parce qu'il est alors fréquemment impossible de savoir si c'est le verbe ou le complément qui en dépend qui constitue le terme focalisé:

Il achète seulement des étoffes.
a) foyer verbal
→ il n'en vend pas
b) foyer nominal
→ il n'achète pas des tapis.

Il va sans dire que, dans la langue parlée, l'accent contrastif nous permettrait de trancher sans ambiguïté, puisque la première interprétation exigerait un accent d'insistance placé sur le verbe 'achète'.

Dans les deux interprétations citées, l'adverbial se trouve en situation de contact, précédant ou suivant immédiatement le foyer. Or, il semble possible de désambiguïser la construction si on situe l'adverbial à la suite du dernier terme, qui adopte alors nécessairement la fonction de foyer :

Il achète des étoffes aussi/également.

Autrement dit, cette position interdit une interprétation rétroactive à distance. Il convient d'ajouter que, conformément à une règle générale de la syntaxe adverbiale, la position finale change de nature si elle est précédée d'une pause :

Il achète des étoffes, également.

Dans ce cas, l'ambiguïté réapparaît, parce que la place finale détachée a, du point de vue de la focalisation, la même syntaxe que la place initiale, permettant donc la construction à distance.

Lorsque la zone postverbale comprend plusieurs membres, l'ambiguïté augmente d'autant (à condition, bien sûr, de faire abstraction de l'accent contrastif) :

Il prend seulement du café le matin.

Si l'on veut être sûr que la focalisation porte sur le dernier terme, il faut placer le comparatif après celui-ci, conformément au mécanisme décrit ci-dessus :

Il prend du café le matin seulement.

La latitude est d'autant plus grande qu'à l'exception du syntagme verbal, la règle générale réglant la position du comparatif au niveau du syntagme est que le comparatif suit, en principe, le terme focalisé avec la même facilité qu'il le précède. Certains adverbes préfèrent même la postposition ('aussi', 'encore'). Nous décrirons plus loin (§ 852 sqq.) cette syntaxe positionnelle syntagmatique. Le point que nous avons voulu souligner ici est que, dans la partie postverbale de la phrase, il peut se produire des déplacements soit à gauche, soit – surtout – à droite, déplacements qui rendent inopérant le modèle positionnel que nous proposerons plus loin (§ 847). Les déplacements à gauche ne sont soumis à aucune restriction.

Ils se produisent sans doute typiquement dans la partie postverbale de la phrase:

«Pouchkine a un faible pour les femmes [...]. Il aime aussi beaucoup les huîtres, le champagne, les cartes et la mort.» (P. Besson 11).

mais rien n'empêche un tel comparatif de migrer dans la partie préverbale, tout en continuant de focaliser un membre postverbal:

Pouchkine, surtout, aimait les huîtres et le champagne.

Les déplacements à droite ne frappent que des membres situés après le verbe (à l'exception des emplois métacommunicatifs mentionnés ci-dessus § 323). Ainsi 'même' focalise 'plus' dans l'exemple suivant:

«Le fait que ces pays ont assimilé de façon parfaite (plus que parfaite même, serions-nous tenté d'écrire) les secrets de la «machinerie» [...]» (S. Latouche 57)

exactement comme 'seulement', complément non déplacé, focalise 'dans sa tête' dans celui-ci:

«Bien sûr, reprit-elle doucement, à force d'être couchée, elle ne peut plus marcher ... Mais, au début, tout se passait dans sa tête, seulement dans sa tête ...» (Fr. Chandernagor 52).

§ 325. *Le comparatif placé avant le syntagme verbal*

Quand l'adverbial paradigmatique se trouve dans la partie préverbale de la phrase, la gamme des combinaisons possibles s'élargit, parce que l'adverbial s'engage alors facilement dans des relations à distance. C'est ainsi qu'un comparatif initial focalise fort bien un membre postverbal ou le verbe lui-même:

Surtout nos invités ont nagé.

a) foyer verbal

→ ils ont peu dansé

b) foyer nominal

→ la famille n'a guère voulu.

Il semble même que certains comparatifs ne permettent pas, dans cette position, la construction de contact:

Egalement nos invités ont nagé.
 → * la famille a nagé.

Notons que la construction à distance ne permet toujours pas de déterminer avec précision le terme focalisé, si la partie postverbale offre plusieurs possibilités :

Egalement nos invités ont nagé le matin.

Lorsque le comparatif suit, en position insérée, un terme susceptible de focalisation, l'ambiguïté devient totale (toujours du point de vue de la langue écrite) :

Nos invités, surtout, ont nagé.
 Nos invités, également, ont nagé le matin.

Ainsi la postposition ne sert pas ici à désambiguïser la construction, parce que la partie préverbale de la phrase ouvre constamment la possibilité d'une construction à distance progressive. Comme nous l'avons dit, il suffit de rejeter l'adverbial après le verbe pour empêcher qu'il ne porte sur un membre de la partie préverbale :

Nos invités ont nagé surtout.

§ 326. *Influence de la hiérarchie syntaxique sur la focalisation*

Il ne nous paraît pas douteux que toutes ces ambiguïtés ont leur origine dans la nature du rapport qui lie le terme focalisant à son foyer. Comme ce rapport tient plus de la juxtaposition que de la subordination, il est logique que les deux éléments gardent une certaine indépendance l'un par rapport à l'autre. Dans une telle situation, les critères syntaxiques sont moins importants que les critères pragmatiques : la prosodie et la situation communicative en général.

Il semble pourtant qu'il existe un mécanisme proprement syntaxique qui permette d'identifier, dans beaucoup de cas, le terme focalisé, indépendamment des variations positionnelles : le comparatif porte naturellement sur le membre inférieur des syntagmes avec lesquels il est en contact. Le mécanisme peut être illustré par les phrases suivantes, où nous soulignons le terme focalisé :

il dessine surtout les trains *de première classe* (et pas de seconde)
 il dessine surtout *les trains* (et pas les autos)
 il *dessine* surtout.

Si l'on veut faire porter le comparatif sur un membre supérieur, il faut une marque spéciale, p.ex. une intonation emphatique sur le verbe qui place celui-ci dans la portée de 'surtout':

Il dessine surtout les trains de pr. cl.
 (il ne les découpe pas)

Il en va de même pour 'trains':

Il dessine surtout les trains de pr. cl.
 (et pas les avions de première classe).

2. *La place initiale et la fonction de complément de phrase*

§ 327. *Ambiguïté de la place initiale*

Reste la fonction non focalisante de la position initiale. Lorsque celle-ci est simplement une variante d'une des autres positions, elle ne pose pas de problème particulier. Comme nous l'avons vu, elle peut représenter une actualisation de la position de contact:

Au moins *deux* passagers ont péri dans l'accident.

ou de la position à distance:

Par exemple elle avait visité *Venise*.

Cependant il arrive fréquemment qu'au comparatif initial ne corresponde pas de foyer spécifique: aucun membre de phrase ne constitue le point de départ d'une comparaison paradigmatique, v. p.ex.:

Surtout, les trains arrivent très souvent en retard.

Aucun des quatre membres de la phrase n'est particulièrement affecté par 'surtout'. Quel est alors le foyer de l'adverbial focalisant?

La réponse évidente est que l'ensemble de la phrase assume ici ce rôle de foyer. Voilà en effet l'opinion de la tradition grammaticale (v. Altmann 202 sqq.). Un examen rapide va nous montrer, cependant, qu'elle n'est pas conforme à la réalité.

D'abord on constate qu'il est pratiquement impossible de se mettre d'accord sur le niveau précis de ce foyer hypothétique. Altmann opère, conformément à la tradition, avec deux niveaux de foyers plus «larges» que le membre de phrase: 1° la «phrase verbale», c.-à-d. le sujet et le prédicat doté de tous les compléments possibles; 2° la phrase; en troisième position, il situe l'emploi «conjonctif» défini par l'absence de foyer. Or, lorsqu'on examine de près les exemples, il nous semble impossible de distinguer selon le critère du foyer:

1° phrase verbale

«The boys even destroyed the glass door.» (cit. Altmann 203).

2° phrase

«John even reads books on politics.» (cit. id. 248).

3° emploi conjonctif

«Meine Taktik hat sich nicht geändert, sie ist nur dem Zeitpunkt angemessen.» (op.cit. 276).

Si on écarte l'interprétation paradigmatique normale – ainsi le premier exemple comporte toutes les possibilités de foyer (détruisirent– porte vitrée – vitrée) que nous avons analysées ci-dessus – il nous semble entièrement factice de distinguer entre ces trois situations, qui ont en commun de rendre impossible l'identification d'un foyer concret.

§ 328. «Adverbial de phrase» ou relationnel connectif

S'il fallait prendre au sérieux l'idée que la phrase pourrait constituer le foyer, il faudrait attribuer à son ensemble un statut paradigmatique. Ainsi, dans notre exemple précité, l'ensemble

les trains arrivent très souvent en retard

présupposerait une situation communicative dans laquelle il serait possible de localiser un énoncé dont chaque élément représenterait une nouvelle actualisation des paradigmes représentés par tous les membres de la phrase effectivement énoncée, présupposition de toute évidence absurde.

En fait, la phrase:

Surtout, les trains arrivent très souvent en retard.

n'a pas de statut paradigmatique. Elle ne présuppose pas une comparaison d'éléments, mais un contexte discursif dans lequel elle apporte un argument modifiant le cours de la progression argumentative. Dans un tel contexte, la fonction du complément adverbial n'est donc plus extraphrastique, mais interphrastique, c.-à-d. syntagmatique. En effet, la phrase peut seulement s'énoncer d'une façon naturelle comme un argument expliquant, p.ex., pourquoi on préfère la route :

Je déteste le chemin de fer. On est gêné par le bruit et, surtout, les trains arrivent ...

Ainsi cet emploi «conjonctif» du comparatif présuppose non pas un paradigme extraphrastique, mais l'existence, dans le contexte immédiatement précédent, d'un argument sur lequel enchaîne la phrase introduite par l'adverbial. Autrement dit, celui-ci passe à la fonction d'un complément argumentatif, concrètement celle d'un sériel simultané (v. § 173).

§ 329. *Le cas de 'notamment'*

Il est possible qu'il faille faire une exception pour 'notamment', qui introduit en effet des propositions principales tout en restant clairement paradigmatique :

«Nous ne soutenons pas pour autant que [...] le contrôle des flux monétaires n'ait pas présenté une importance très grande, ni qu'il ait été parfaitement correct: notamment, les règles désinflationnistes posées par les Etats-Unis en ce qui concerne le déblocage de l'aide Marshall, n'ont pas été respectées.» (cit. Nølle *Adv. par.* 170).

Ici il n'est pas absurde de regarder la proposition entière comme le foyer, puisque la fonction de l'identificatif partiel est précisément de présenter le membre focalisé comme une actualisation partielle d'un ensemble. On peut dire que lorsque 'notamment' occupe la position initiale, il présente la proposition-foyer comme faisant partie du même argument que la proposition précédente. Ainsi 'notamment' ne relie pas des arguments, mais des membres de phrase ou d'argument (c.-à-d. des propositions). L'adverbial n'assume donc pas de fonction syntagmatique. Nous rencontrerons plus loin un autre adverbial qui assume exactement la même fonction paradigmatique aussi au niveau de la proposition: 'ou plutôt' (v. § 394).

Cette analyse³ est confirmée par le fait que le ‘notamment’ «interpositionnel» est presque toujours combiné avec un élément proprement connectif qui explicite le rapport argumentatif entre les deux propositions. Il s’agit très souvent des deux points, qui donnent à la chaîne une valeur consécutive. Cf.:

«Il poussait la complaisance jusqu’à me détailler les arguments qu’il m’appartiendrait d’exposer à son épouse pour la convaincre de faire le geste qui le libérerait: j’étais notamment chargée d’informer ma mère que, si elle s’entêtait à ne pas composer, l’ambassadeur vendrait la maison d’Evreuil dans l’année.» (Fr. Chandernagor 111).

La construction est l’exact parallèle de celle où ‘notamment’ suit un point «rhétorique», découpant artificiellement la phrase. L’adverbial focalise à l’intérieur d’un argument, non d’argument à argument:

«Il faut lui [à Le Pen] poser les vraies questions, calmement, et le conduire à préciser sa pensée. C’est ce qui le déstabilise le plus. Notamment dans le domaine de l’économie et dans celui des idées.» (Anne Sinclair, in *Le Point* 21 déc. 1987 p. 20).

«Et nous avons fait des propositions concrètes. Notamment celle de M. Balladur sur un instrument monétaire commun.» (Fr. Mitterrand 88, 761).

On obtient le même effet si ‘notamment’ introduit une proposition elliptique, p.ex. une note:

«Pendant la guerre, quelques amis et moi avons eu l’occasion de publier une dénonciation de certaines de ses méthodes (2) et nous devons [...]. (2) Notamment en 1957, après le massacre de Melousa, à la frontière du Constantinois et de la Kabylie [...].» (J. Daniel, in *Nouv. Obs.* 14-20 oct. 1988 p. 25).

Dans l’exemple suivant, l’orateur a triplé les marqueurs d’identification (‘je pense’, ‘notamment’, ‘par exemple’):

«[...] j’ai pris toute une série de mesures [...], je pense notamment, par exemple, à la loi du 3 septembre [...].» (J. Chirac 88, 1486).

3 Pour H. Nølke *Adv. par.* 170 il s’agit d’un emploi syntagmatique. Cf. Su. Schlyter 122.

Rappelons pour terminer que l'emploi normal de 'notamment' reste de focaliser, à l'intérieur de la proposition, un membre particulier, comme n'importe quel autre adverbial paradigmaticque :

« Cette fois aussi, le secrétaire général a convoqué d'extrême urgence le comité central pour lui annoncer la mise à la retraite de quatre membres du Politbureau, notamment le vétéran du Parti, Andreï Gromyko. » (Le *Nouv. Obs.* 7-13 oct. 1988 p. 32).

« Il [Sartre] se trouve à cette époque à Berlin, notamment pour écrire ce livre. » (exemple oral 25.6.1990).

« Je ne m'adresse absolument pas à un parti politique particulier, notamment pas celui-là dont les idées et les projets sont aux antipodes des miens [...] » (Fr. Mitterrand 88, 100).

§ 330. *Distribution des types comparatifs par rapport aux fonctions argumentatives*

Nous étudierons l'emploi syntagmatique des comparatifs au chapitre des argumentatifs. Nous nous contenterons de donner ici un rapide survol de la distribution syntagmatique des comparatifs.

En principe, elle se conforme à la règle suivante. Quand les comparatifs se placent en tête de phrase et qu'ils ne focalisent pas un membre particulier de la phrase, ils s'assimilent aux relationnels argumentatifs en adoptant la fonction de la classe syntagmatique qui leur est la plus proche par le sens. Ainsi les additifs prennent la valeur des sériels et les identificatifs celle des consécutifs, alors que les restrictifs passent à la classe des sériels simultanés avec diverses nuances oppositives, s'ils ne s'intègrent pas directement à la classe des oppositifs.

Lorsqu'ils perdent leur présupposition paradigmaticque, la plupart des comparatifs peuvent fonctionner comme argumentatifs. Il existe quelques comparatifs « conjoints », incapables d'introduire un argument indépendant, p.ex. 'notamment' et 'rien que', ce dernier représentant de toute façon un cas à part, puisque, de par sa constitution morphologique, il exige d'être suivi d'un foyer. On peut y joindre l'additif 'voire' dont l'emploi indépendant est peut-être bloqué par sa fonction comme particule exclamative (conforme à son étymologie), et la locution identificative 'à savoir'.

En revanche, il est logique que les comparatifs « dérivés », constitués d'adverbes dont l'emploi principal est déterminatif, c.-à-d. ni focalisant ni relationnel, se refusent à la fonction syntagmatique : ils exigent toujours un noyau d'appui. Il s'agit en premier lieu des comparatifs de degré (v. infra) tels que 'presque', 'pratiquement', 'à peu près', 'juste' et 'à

peine' (sans inversion). En tant qu'intensifs, ils se subordonnent à leur noyau. En second lieu, nous trouvons un petit groupe de restrictifs de quantité, composé d'adverbes en -ment: 'uniquement', 'exclusivement', 'exactement', qui ne se sont pas libérés de leur fonction de modificateurs quantitatifs.

Comme nous venons de le voir, il est extrêmement difficile de déterminer avec précision les critères qui font passer l'adverbial comparatif de la fonction paradigmaticque à la fonction syntagmaticque. Il existe pourtant un tout petit groupe d'adverbes qui réussissent le passage d'une manière claire. Seulement il est significatif qu'ils s'assimilent alors non pas aux argumentatifs, mais aux connecteurs proprement dits. En effet, combinant la position initiale absolue avec l'inversion complexe, ces adverbes fonctionnent obligatoirement comme connecteurs, sans aucune idée, bien sûr, de comparaison. Aussi bien les avons-nous analysés au chapitre des connecteurs. Il s'agit des adverbes suivants:

encore	ainsi	au moins
aussi	à peine	(tout) au plus.

Enfin, il convient de signaler un groupe de compléments qui connaissent, certes, les deux emplois, mais qui tendent pourtant vers un statut syntagmaticque. A l'opposé du groupe précédent, leur emploi syntagmaticque ne s'accompagne pas de signes particuliers, mais ils y sont simplement particulièrement fréquents, en sorte qu'il faut les interpréter comme des argumentatifs adoptant à l'occasion un emploi comparatif. Il s'agit des locutions suivantes:

en outre	de plus
par ailleurs	du moins ⁴

Il est sans doute significatif que ce groupe se compose de locutions adverbiales constituant des compléments «lourds». Voilà pourquoi leur place naturelle est en début de phrase ou en position insérée.

§ 331. *Les critères de la fonction connective*

A part le petit groupe de comparatifs susceptibles de se combiner avec l'inversion complexe, le critère essentiel de délimitation entre l'emploi

4 Il semble bien que la préposition 'à' oriente le complément vers une fonction paradigmaticque, alors que 'de' ne permet guère que des emplois syntagmaticques (cf. infra la discussion de 'du moins'). Dans la locution 'de même' l'orientation syntagmaticque de 'de' est moins nette.

paradigmatique et l'emploi syntagmatique reste donc la position initiale.

Cependant ce critère est faible pour deux raisons. D'une part il est foncièrement ambigu, puisque le comparatif situé à la place initiale peut fort bien garder sa valeur paradigmatique s'il est suivi d'un terme focalisé. D'autre part, la fonction argumentative, interphrastique, n'est pas exclusivement liée à la place initiale, car un complément connectif adopte tout aussi volontiers la place insérée (v. § 894). Cependant, il est possible de renforcer le critère en faisant suivre l'adverbial d'une pause:

Seulement, M. Dupont voyage accompagné de sa femme.

Dans ce cas, seule l'interprétation argumentative reste valable (au sens, proche de 'toutefois', de 'tout cela est fort bien, mais'). Ainsi il devient possible de préciser la règle établie ci-dessus:

Quand les comparatifs se placent en tête de phrase et qu'ils se font suivre d'une pause, ils adoptent une fonction argumentative.

Lorsque l'adverbial comparatif se trouve en position insérée, p.ex.:

M. Dupont, seulement, voyage accompagné de sa femme.

la présence ou l'absence des deux pauses ne nous aident cependant pas à désambiguïser sa fonction. Ainsi, dans l'ensemble argumentatif suivant:

«De ce point de vue, le temps est peut-être venu pour la France, après avoir tiré la quintessence de son système, de sortir en l'an 2000 de la logique d'uniformité et d'identité.

L'école illustre en effet jusqu'au paroxysme le modèle démocratique français: égalitaire, unitaire, tutélaire [...].» (A. Minc 28)

il est impossible de savoir si 'en effet' est à interpréter comme un consécutif explicatif, au sens de 'c'est (ainsi) que' ou comme un identificatif paradigmatique, renvoyant aux nombreuses autres raisons motivant que le temps est venu pour la France de changer, c.-à-d. focalisant le prédicat 'l'école illustre'.

Il convient de rappeler que la langue parlée peut recourir, en ce cas, à d'autres procédés prosodiques que la pause pour sauvegarder l'univocité du comparatif inséré. Si la partie préverbale de la phrase se prononce

avec une seule pause ou si le terme focalisé reçoit un accent d'insistance, ou encore si le comparatif reçoit une intonation parenthétique, la fonction paradigmatisée reste assurée :

M. Dupont seulement, voyage accompagné de sa femme.
 M. Dupont, seulement, voyage accompagné de sa femme.

Enfin, il arrive parfois qu'un comparatif se rejette en fin de phrase, adoptant la position finale détachée :

M. Dupont voyage accompagné de sa femme, au moins ?

Dans ce cas, qui constitue évidemment le parallèle exact de la place initiale détachée, la pause, qui sépare l'adverbial du reste de la phrase assure normalement la fonction argumentative, mais nous avons vu (§ 323) qu'il peut aussi s'agir d'un déplacement à droite du comparatif en fonction focalisante :

→ M. Dupont voyage au moins accompagné de sa femme ?

3. *Les comparatifs et la négation*

§ 332. *Influence de la négation sur le comparatif postposé*

Lorsque le comparatif se combine avec la négation, sa place par rapport à celle-ci constitue un critère important pour identifier le foyer. La règle est la suivante. Si le comparatif suit la négation, il a toujours une fonction paradigmatisée et focalise un membre situé également à la droite de la négation. S'il précède la négation, son action reste ambiguë : il peut focaliser soit le verbe soit un membre postérieur, ou bien il détermine la phrase dans son ensemble, sans foyer spécifique, fonctionnant donc comme relationnel syntagmatique.

La raison de ce mécanisme tient à la fonction de la négation. Comme celle-ci fait partie du syntagme verbal, les membres qui la suivent se subordonnent nécessairement au syntagme verbal. Autrement dit, la négation élève une espèce de barrière infranchissable aux compléments uniquement déterminants de verbe. Voilà pourquoi la phrase affirmative, qui reste irrémédiablement ambiguë lorsque le comparatif se situe après le verbe (v. supra) :

Il s'intéresse surtout à la musique.

ne reçoit plus qu'une seule interprétation si la négation s'y intercale avant le comparatif:

Il ne s'intéresse pas surtout à la musique.

'surtout' ne peut «sauter la barrière» et focaliser, p.ex., 's'intéresse' ou la phrase entière.

Placé à droite de la négation, l'adverbial comparatif tombe obligatoirement sous sa portée (à l'exception des cas où l'adverbial est situé isolément en position parenthétique, fonctionnant donc comme adverbial connectif). Ce fait entraîne la conséquence sémantique importante d'affaiblir la force paradigmatique de l'adverbial au profit de sa valeur scalaire. En d'autres termes, plutôt que de renvoyer à l'existence présupposée d'un paradigme, l'adverbial modifie alors la force de la négation; on peut dire que l'adverbial attire toute la force de la négation, en sorte que le résultat sémantique de la combinaison dépend exclusivement du sens (plus concrètement de l'orientation argumentative, v. infra § 368) de l'adverbial et non du terme focalisé. Lorsque nous disons:

Il ne s'intéresse pas surtout à la musique.

nous présupposons, certes, l'existence d'autres phénomènes auxquels il s'intéresse peut-être, mais nous disons en fait qu'il s'intéresse à la musique quoique non exclusivement et pas plus qu'à d'autres phénomènes. Le résultat est le même avec d'autres restrictifs, p.ex. 'seulement':

Il ne s'intéresse pas seulement à la musique,
→ il s'intéresse à la musique, mais non plus qu'à d'autres phénomènes.

§ 333. *Le cas de 'même'*

Le cas 'de même' est obscur, parce que le changement de place par rapport à la négation est souvent sans influence sur le sens. Ainsi, dans l'ouvrage de J.-L. Servan-Schreiber, le même titre, identique par ailleurs, varie le rapport de 'même' à la négation aux deux endroits où il apparaît dans le livre:

«On ne respecte plus rien, même l'argent.» (J.-L. Servan-Schreiber 12).
«On ne respecte plus rien, pas même l'argent.» (id. 391).

Pourtant il nous semble que, placé à la suite de la négation, ‘même’ confère à celle-ci une force plus absolue. Ainsi, l’énoncé :

Il ne possède pas même une bicyclette.

présuppose la vérité d’une proposition où ‘pas même’ est remplacé par une négation forte :

→ il ne possède rien

Précédant la négation :

Il ne possède même pas une bicyclette.

‘même’ est plus paradigmatique et ferait plutôt penser à une présupposition partielle :

→ il ne possède pas de moto

La valeur sémantique de la place par rapport à la négation peut être mise en lumière si on applique l’épreuve de la réfutation. Un ‘même’ antéposé appelle une réfutation axée sur la valeur paradigmatique :

- Il ne possède même pas une bicyclette.
- Mais si, elle se trouve à la maison de campagne.

‘même’ postposé provoque naturellement une réfutation comportant une idée quantitative :

- Il ne possède pas même une bicyclette.
- Mais si, il est plutôt riche.

Les exemples suivants, où ‘pas même’ reprend une négation antérieure pour la renforcer, nous paraissent confirmer cette interprétation :

«Je comprends Régis Debray lorsqu’il regrette aujourd’hui : «De son vivant [du général de Gaulle], je ne l’ai pas salué. Et pas même vu [...]»» (Cl. Imbert, in: *Le Point* 18 juin 90 p. 23).

«Ce n’était plus une route, pas même un chemin, mais seulement de loin en loin [...] un désordre de pierres grises [...]» (Fr. Chandernagor 156).

««[...] Laura ne s'intéresse à rien.» Pas même à elle-même? – Pas même, il faut être honnête.» (F. Deschodt 16).

Dans cette situation syntaxique, 'pas même' fonctionne donc comme un quantificateur de la négation ('absolument pas', v. § 833), et sa valeur paradigmatique s'affaiblit jusqu'à disparaître. Dans l'exemple suivant, le comparatif sert ainsi à souligner le manque absolu d'importance du personnage, qui n'est rien:

«[...] quelle idée étrange et quasi décadente que de faire appel à cet agrégé de philosophie pas même membre du parti national-socialiste, qui n'a aucune expérience [...].» (Loup Durand 15).

Si on invertissait l'ordre ('même pas'), on insisterait au contraire sur le caractère paradigmatique de l'assertion: 'le personnage n'est membre d'aucun parti'.

Il reste que 'même' postposé garde le plus souvent une certaine valeur paradigmatique, attestée par la présence, dans le contexte immédiatement précédent, du membre avec lequel 'même' établit une comparaison (pour mieux la rejeter):

«Et maintenant? Rien n'est assuré, pas même le pire.» (J. Julliard, in *Nouv. Obs.* 9-15 nov 89 p. 31).

«L'Occident n'est plus l'Europe, ni géographique ni historique; ce n'est plus même un ensemble de croyances partagées par un groupe humain nomadisant sur la planète [...].» (S. Latouche 9).

«L'autre ne portait déjà plus rien. Elle s'ouvrait, elle s'écartait, elle rejetait ses cheveux en arrière. C'était son seul labeur. Pas même ne gémissait, les boissons sont silencieuses, pas même n'appelaient, quel besoin?» (E. Orsenna 514).

«Ladite accouchée avait dû prendre pour elle tout le sommeil disponible dans la région parisienne car Louis, de retour chez lui, n'arrivait pas même à battre des paupières tellement il s'était réveillé.» (E. Orsenna 12).

Le fait troublant est cependant que 'même' précédant la négation peut véhiculer exactement la même nuance de négation renforcée, au dam de la force paradigmatique:

«[...] elle a mis tout le paquet, merde, te laisse pas faire, elle a même pas dix-huit ans, même pas.» (Ph. Djian 11).

et dans l'expression populaire 'c'est même pas vrai', 'même pas' prend carrément le sens de 'pas du tout':

«C'est pas vrai, il va pas mourir. Sale menteur. C'est même pas vrai!»
(M. Best 110).

Ici 'même' a perdu toute valeur paradigmatique et fonctionne comme un quantificateur plein de la négation.⁵

Il arrive que 'seulement' soit contaminé par la syntaxe de 'même', se subordonnant à la négation et adoptant le sens d'une négation renforcée:

«Carrément libre comme l'air et pas seulement astreint à la moindre des obligations dérisoires de la territoriale [...]» (E. Deschodt 36).

Cf. l'exemple cité par Anscombe & Ducrot (83) 159:

«Pierre n'a pas seulement de quoi manger, il ne va pas s'acheter un appartement.»
→ Pierre n'a pas de quoi manger.

Il va sans dire qu'en syntaxe normale, 'seulement' tombe sous la portée de la négation, déterminant l'adverbial:

pas seulement ... mais aussi (v. § 347).
«Alors, on se dit, mais pourquoi n'ai-je pas vécu seulement l'essentiel?»
(V. Thérame *Escal.* 24).

§ 334. *Le comparatif en dehors de la portée de la négation*

De l'autre côté de la barrière de la négation règne la liberté, parce que la place qui précède la négation est une place «libre», c.-à-d. les membres qui y apparaissent ne sont pas déterminés par le verbe. En conséquence, c'est la place obligatoire du comparatif en fonction syntagmatique,⁶ comme c'est celle des relationnels argumentatifs et des énonciatifs. En outre,

5 Cf. un emploi analogue de 'déjà' métacommunicatif, signalé par Anscombe et Ducrot (83) 159:

«Pierre n'a déjà pas de quoi manger ...»

6 A moins, naturellement, que le comparatif soit rejeté à la place finale parenthétique:

Tu ne lui as pas donné toute la fortune, au moins?

V. infra § 383.

le comparatif est libre, à cette place, de «sauter le pas», pour aller focaliser, à distance, un membre postverbal, à droite de la barrière; c'est le cas, notamment, dans les constructions que nous venons de discuter ('Il n'aime surtout pas la musique!'). Enfin, il peut même focaliser le terme de contact, le verbe. Soit la phrase:

Il n'a surtout pas mangé de fraises.

Une interprétation naturelle serait de faire porter 'surtout' sur l'ensemble de la phrase:

→ il y a surtout le fait qu'il n'a pas ...

synonyme donc du complément initial détaché:

Surtout, il n'a pas mangé de fraises.

Cependant, avec une prosodie appropriée, 'surtout' porte facilement aussi sur 'fraises', présupposant donc l'existence, dans la situation, d'autres membres du paradigme de 'fraises', p.ex.:

→ il n'a pas mangé tout le dessert, ni la glace ni surtout les fraises.

Cf.:

«Je ne m'adresse absolument pas à un parti politique particulier, notamment pas celui-là dont les idées et les projets sont aux antipodes des miens [...]» (Fr. Mitterrand 88, 100).

Ici 'notamment' focalise 'celui-là'.

§ 335. *La fonction de la constitution de la phrase pour l'identification du foyer*

La constitution de la phrase a une certaine influence sur le choix du foyer. De la même façon que dans la phrase affirmative, l'absence de membre focalisable dans la partie postverbale de la phrase fait pencher la balance en faveur d'une interprétation syntagmatique. V. p.ex.:

Je suis seulement un petit garçon de onze ans et quelques jours qui est très triste, qui est séparé de sa mère qu'il aime plus que tout au monde, et qui a quand même été obligé de dire qu'il ne voulait surtout pas la voir, alors que [...]» (L. Durand 67).

Si on substituait 'la mère' au pronom:

il ne voulait surtout pas voir sa mère.

la portée du comparatif resterait indéterminée, mais comme le pronom conjoint ne peut porter l'accent d'insistance, l'interprétation paradigmatique est exclue.

Si la phrase ne consiste que d'un verbe nié et son complément, nous avons l'impression que la focalisation reste irrémédiablement indécidable:

«Mon frère dit tranquillement: «Tiens, André est là dehors.» Je ne levai même pas les yeux de mon assiette.» (Ada 115).
«Il a pris son temps. Il ne s'est surtout pas pressé de sonner.» (B.-H. Lévy 28).

En revanche, nous avons l'impression que l'abondance de foyers possibles favorise une interprétation syntagmatique. V. p.ex.:

On n'a surtout jamais vu les trains arriver à l'heure sur cette ligne.

Une telle phrase ne s'énonce naturellement que comme un argument p.ex. pour préférer l'autocar ou pour réformer le roulement général de cette ligne.

Enfin, un fort accent d'insistance permet au comparatif de focaliser le verbe. V. p.ex.:

Il ne fume même pas les cigares.

Dans l'interprétation non marquée 'même' porterait certes sur l'objet ('cigares'), mais accentué, c'est le verbe qui forme le point de départ de la constitution d'un paradigme.

Il ne *fume* même pas les cigares, il les mâche!

Nous retrouvons ici la syntaxe des phrases affirmatives.

§ 336. Restrictions frappant la postposition des comparatifs

Un fait qui complique l'étude des comparatifs en contexte nié est que de fortes restrictions pèsent sur le déplacement à droite des comparatifs et

que les différents adverbes (types adverbiaux?) se comportent différemment à cet égard. Ainsi ‘au moins’ ne suit la négation qu’en emploi dialogal:

Vous n’auriez pas au moins deux cents francs?

Dans l’exemple suivant, il faut calculer avec une pause virtuelle – le complément pourrait se placer en début de proposition sans changement de sens – ou bien considérer ‘pas au moins’ comme une locution négative, formée sur le modèle de ‘pas non plus’:

«J’espérais qu’elle n’avait pas au moins commis l’irréparable qui est d’avouer son amour.» (Fl. Delay 239).

En revanche, la position est banale, quand ‘au moins’ métacommunicatif suit la négation en position finale détachée, v. § 383:

«– Vous devriez laisser dormir cet enfant, disait une religieuse.
-Vous n’êtes pas enrhumé, au moins? disait une autre religieuse.» (E. Orsenna 12).

‘aussi’ n’apparaît jamais directement à droite de la négation, parce que la langue impose alors une variante négative spéciale: ‘non plus’.

Il porte aussi des lunettes.
Il ne porte pas non plus des lunettes.

En revanche, ‘aussi’ peut réapparaître à droite de la négation en dehors de la situation de contact, particulièrement si l’adverbial se trouve à une place parenthétique:

«Rose Jœuf est une belle femme. Un peu tassée bien sûr. Elle n’est plus toute jeune, aussi, mais enfin à la place de Jœuf, je ne me plaindrais pas.» (J.-M. Roberts 27).

Une telle position s’ouvre seulement en emploi métacommunicatif (il s’agit d’un monologue intérieur: → ‘je conviens qu’elle n’est plus toute jeune ...’).

L’exemple suivant paraît exceptionnel:

«On avait découvert surtout les pensions scandaleuses, immorales, que

Marie-Antoinette accordait à qui bon lui plaisait et puis on n'oubliait pas aussi que c'était Necker qui avait poussé Louis XVI à convoquer les Etats Généraux.» (A. Mnouchkine 1789, cit. «Vivre libre ou mourir», Copenhague 1989 p. 15).

L'exception s'explique comme un déplacement à droite de la locution sérielle emphatique 'et puis aussi' (v. § 159).

Cf. l'exemple suivant construit par A. Zenone (1983) 204:

«– Pierre est de nouveau malade.
– Il ne s'est pas bien soigné la première fois aussi!»

Les exemples suivants sont moins aberrants, parce que l'adverbial y figure dans une question, ce qui aboutit, sémantiquement, à une négation double, conformément au mécanisme décrit s.v. 'déjà' (§ 619).

«Malgré ses protestations d'ingénuité, l'on peut se demander si la Religieuse n'écrit pas aussi ses mémoires pour flatter sa coquetterie: son post-scriptum nous apprend qu'elle relit [...].» (Fr. Barguillet, *Le roman réaliste au XVIII^e s.*, Paris 1981, p. 205).

«Mais, en dépit des grèves sauvages et d'autres formes de comportements libertaires du temps présent, ne reflètent-ils pas aussi une sorte d'assentiment qui demeurerait assez large à la base?» (G. Hermet 96).
→ ils reflètent aussi un assentiment ...

Une remarque analogue s'impose en ce qui concerne la position à gauche de la négation. En règle générale, 'aussi pas' est remplacé par 'pas non plus', mais en dehors de la situation de contact, il arrive que 'aussi' se maintienne:

«Certes, les siens aussi, il ne les reniait pas, mais tout de même.» (M. Braudeau 77).

«Je me demande si vous aussi n'éprouvez pas du remords.» (Fl. Delay 118).

Ainsi la syntaxe «négative» des comparatifs est loin d'être élucidée, et nous renonçons à rendre compte de l'ensemble des restrictions fonctionnelles et des effets sémantiques subtils qui en découlent. Dans la perspective de la syntaxe adverbiale générale, c'est la mobilité même des comparatifs qu'il faut souligner: les relationnels paradigmatiques sont les seuls adverbiaux de tout le système adverbial à pouvoir se trouver, en situation de contact, aussi bien à droite qu'à gauche de la négation 'pas'. Il existe

quelques autres adverbiaux qui partagent cette propriété, mais il s'agit alors d'adverbes isolés (p.ex. 'toujours', v. § 620, ou les quantificateurs de la négation du type 'absolument', v. § 833).

C. Fonctions intraphrastiques des comparatifs

1. Valeur numérique du comparatif combiné avec la conjonction de coordination

§ 337. Les comparatifs reliant deux membres de phrase

Parallèlement au mouvement qui tend à retirer le comparatif du schéma de la phrase pour le faire opérer à un niveau supérieur, nous rencontrons la tendance inverse qui consiste à transformer l'opération paradigmatique d'extraphrastique en intraphrastique. C'est ce qui arrive, en effet, quand le membre du paradigme servant normalement de deuxième terme sous-entendu de la comparaison est explicité et intégré à la phrase:

«Oh le Bon Dieu nous pardonnera, et aussi mon Ludo j'en suis sûre.»
(Y. Queffelec 300).

Les adverbiaux paradigmatiques passent alors à assumer une fonction similaire à celle des adverbiaux de degré comparatifs:

Le directeur ne me paraît plus aussi aimable que tout à l'heure.

Ceux-ci établissent en principe une comparaison interpropositionnelle (avec une réserve pour la construction: 'trop/assez ... pour'), qui s'oppose à la façon modale de souligner une comparaison où c'est le sens seul de l'adverbial qui véhicule l'idée de comparaison:

«[...] et deux ou trois cubes laqués qui servent indifféremment d'armoire ou de chevet.» (Fr. Chandernagor 105).

Entre les deux se situe la comparaison paradigmatique, pleinement propositionnelle, mais grammaticalisée en ce sens que l'adverbial entre dans un rapport spécifique avec une conjonction de coordination.

'aussi' constitue naturellement un exemple privilégié, puisque c'est le seul paradigmatique capable de passer entièrement dans la catégorie des intensifs dans laquelle il assume des fonctions parallèles à sa particule

d'origine, 'si'. Les autres comparatifs se font intraphrastiques en se combinant avec la conjonction de coordination. En effet, il arrive fréquemment que le «deuxième» terme de la comparaison précède le foyer du comparatif, en sorte que celui-ci sert simplement à expliciter, après coup, le rapport logique qui justifie la coordination des deux termes «comparés»:

J'ai visité la Chine et aussi la Malaisie.
J'aime la viande et surtout/même les rognons.

Dans cette situation les comparatifs fonctionnent donc comme une espèce de relationnels internes, opérant, au niveau surtout des syntagmes nominaux, un rapprochement de deux phénomènes indépendants d'une façon assez similaire aux compléments prépositionnels de cause qui, au niveau du prédicat, établissent une relation intraphrastique entre deux événements indépendants. Il est évident que l'adverbial a perdu ici sa force paradigmatique, ne retenant guère que sa valeur numérique (conjonctive) et scalaire. On peut donc dire que dans l'emploi intraphrastique le comparatif sert à préciser le sens numérique de la conjonction de coordination:

J'en achète cinq ou au moins quatre.
«Les bouleversements que nous connaissons sont peut-être d'une autre nature qu'une simple évolution – ou même une révolution – des mœurs.» (E. Badinter *L'un* 10).

Certes, le comparatif ne modifie pas la conjonction, puisqu'il se joint toujours à un foyer, mais comme il place celui-ci dans un rapport numérique avec le terme présupposé par la conjonction, son sens s'amalgame avec celle-ci.

On peut dire que la combinaison 'conjonction + paradigmatique' fonctionne alors à l'égal d'un complément prépositionnel du type 'préposition + régime anaphorique', p.ex. «et aussi» → 'avec cela':

«Cette atmosphère d'adieux avait quelque chose de poisseux. Et aussi ces recommandations, allez-y jeune homme, vous allez manquer l'estuaire ...» (E. Orsenna 197).

§ 338. *Le comparatif intégré à la conjonction?*

Il est très difficile de savoir si, syntaxiquement, le comparatif se rapporte plutôt à la conjonction qu'au foyer. Un argument en faveur de la pre-

mière hypothèse est que la combinaison ‘conjonction + comparatif’ fait s’estomper la différence entre emploi paradigmatique et emploi syntagmatique. On sait que les conjonctions coordonnent indifféremment phrases et membres de phrase. Or, combinés, les comparatifs adoptent la même souplesse, alors qu’isolés, ils changent souvent de sens lorsqu’ils passent de l’emploi paradigmatique à la fonction connective. L’exemple le plus net est naturellement fourni par ‘aussi’, puisque cet adverbe exige la présence de la conjonction pour garder son sens additif en emploi connectif (v. § 159).

Un argument en sens contraire est constitué par le fait que le comparatif ne se situe pas nécessairement à la suite de la conjonction. Il garde en effet sa mobilité positionnelle générale aussi quand il sert à établir une relation intraphrastique explicitée par la présence de la conjonction. C’est ainsi que le comparatif peut toujours être séparé de la conjonction lorsqu’on préfère lui faire suivre le foyer:⁷

Les bombes avaient frappé la ville et la campagne également.
«[...] un homme [...] qui saurait être tendre et faible parfois, mais solide aussi.» (Ada 73).

V. infra § 852.

2. *Modifications de la syntaxe des conjonctions*

§ 339. *Les combinaisons avec ‘aussi’*

Quoi qu’il en soit, c’est l’alliance sémantique étroite entre conjonction et comparatif qui explique que cette combinaison modifie parfois la syntaxe de la conjonction elle-même. Lorsqu’on combine p.ex. avec l’additif ‘aussi’, on suspend ainsi la différence entre ‘et’ et ‘mais’:

J’ai visité la Chine $\left\{ \begin{array}{l} \text{et aussi} \\ \text{mais aussi} \end{array} \right\}$ la Malaisie.

Dans les deux cas on opère une addition, opération que la conjonction ‘mais’ est incapable de réaliser à lui seul au niveau actantiel:

* J’ai visité la Chine, mais la Malaisie.

⁷ Lorsque les combinaisons ‘et/mais aussi’ et ‘et encore’ introduisent une phrase en emploi métacommunicatif (v. §§ 160 et 162), on ne peut évidemment séparer les deux éléments.

Ailleurs, ‘mais’ se passe naturellement fort bien de l’appui d’un comparatif :

«[...] les yeux portaient toujours le fard et le rimmel qui les soulignaient avec discrétion mais fermeté.» (Ada 145).

Dans les exemples suivants, il est partout possible d’échanger ‘et’ contre ‘mais’, et inversement :

«[...] et Frédérique décidait selon l’humeur, l’envie plus ou moins grande qu’elle avait d’affirmer la souveraineté capricieuse de son choix, et aussi la sincérité qu’elle lui devinait.» (E. Carrère *Hors* 37).

«Je veux parler à Madame, et aussi à Monsieur.» (Y. Queffélec 16).

«[...] elle dit Lyon, se rappelant que Fourier y avait vécu, et aussi parce que c’était près du lac Léman, de Divonne et d’Evian [...]» (E. Carrère *Hors* 216).

«C’est pas vrai. La dernière fois je suis venu. Et aussi la fois d’avant.» (Y. Queffélec 239).

«L’IRA irlandaise a durement frappé et aussi l’ETA basque.» (*Le Monde hebdo.* 29 déc. 88-4 janv- 89 p. 2).

«J’écoutais mais je parlais aussi, pas de moi mais de ma relation avec André [...]» (Ada 92).

«Tant de choses, pensait-elle, pouvaient arriver d’ici là : des gains spectaculaires, mais aussi l’incendie de la banque, ou sa propre mort.» (E. Carrère *Hors* 219).

«Ainsi, au casino mais aussi à l’hôtel, en voiture, elle écartait les questions qui revenaient l’assaillir à Paris [...]» (E. Carrère *Hors* 221).

«En dehors de la répulsion mais aussi de la peur un peu poisseuse que lui inspirait cet homme, Nikita eut un sourire intérieur [...]» (P. Besson 19).

«Charlotte parcourait l’appartement de KK. balayant [...] les quelques très rares touches féminines abandonnées par les passagères successives, de l’œil du stratège mesurant le champ de bataille, mais aussi cherchant à percer les dangers qu’il recèle.» (G. Germain 78).

«Le FLN s’est servi de cet instrument pendant sa révolution contre les Français mais aussi contre de très nombreux Algériens tièdes [...]» (J. Daniel, in *Nouv.Obs.* 14-20 oct. 88 p. 25)⁸

Notons en passant que ‘et aussi’ peut être renforcé par le sériel ‘puis’,

8 Il est évident que si les deux termes coordonnés par ‘mais aussi’ s’opposent logiquement par le sens de leurs racines, la substitution produirait un effet bizarre :

«J’ai entamé des études techniques, avec réticence mais aussi avec une certaine sérénité.» (Ada 72).

dont nous avons justement constaté la proche parenté avec la fonction conjonctive (v. § 159):

«Elle va venir à Noël, ça c'est sûr, et puis aussi je te demande pardon.» (Y. Queffélec 243).

«Evidemment, ils parlèrent d'Allemagne, de vins, d'armoires à linge parfumées, de ces chers Hansel und Gretel, de tous les petits amis [...], KK les connaissait tous, les déformait et jouait avec eux comme avec des poupées ou des soldats de plomb, et puis aussi il pouvait parler de Berlin, la ville des folies cachées [...].» (G. Germain 28).

Signalons enfin que c'est seulement combiné avec la conjonction 'et' que l'adverbe-préposition 'avec' fonctionne comme additif intraphrastique, synonyme de 'aussi':

«Cela modifiait tout en un instant, tout basculait et le paysage avec autour de cette certitude [...].» (H. Guibert 39).

§ 340. *Les combinaisons avec 'surtout', 'au moins' et 'même'*

Le restrictif 'surtout' est également capable de neutraliser l'opposition entre les deux conjonctions (et de permettre à 'mais' de coordonner deux membres positifs):

J'adore le piano $\left\{ \begin{array}{l} \text{et surtout} \\ \text{mais surtout} \end{array} \right\}$ le clavecin
 * J'adore le piano, mais le clavecin.

Cf.:

«[...] il prit l'habitude [...] de considérer lui-même ses propres accès de tristesse comme autant de soucis professionnels, la marque flatteuse somme toute – et surtout pas alanguie, féminine – du sérieux.» (M. Braudeau 45).

«Il s'agit d'adapter les structures israéliennes aux normes internationales mais surtout européennes pour éviter [...].» (Le Monde hebdomadaire, 29 déc. 88-4 janv. 89 p. 1).

«Lire Primo Levi, c'est donc revendiquer ce testament [...]. Lire Primo Levi, c'est continuer d'arracher à l'oubli [...], c'est tenter d'établir la vérité contre l'oubli [...]. Mais, surtout, c'est lutter pour la rétablir contre un ennemi plus insidieux encore [...].» (Le Monde hebdomadaire, 4-10 mai 89 p. 14).

D'autre part, certains comparatifs restent incompatibles avec 'mais':

* J'ai visité la Chine $\left\{ \begin{array}{l} \text{mais même} \\ \text{mais au moins} \end{array} \right\}$ la Malaisie.

Lorsqu'on passe à la conjonction disjonctive 'ou', on observe un jeu analogue de compatibilités. Ainsi les comparatifs rejetés par 'mais' se combinent sans problème avec 'ou':

«Simultanément, ce qui ne semblait au début que mauvais ou même simplement désagréable, devient un vrai mal [...].» (R. Ikor 27).

«Les bouleversements que nous connaissons sont peut-être d'une autre nature qu'une simple évolution – ou même une révolution – des mœurs.» (E. Badinter *L'un* 10).

«D'autre part, elle nie la spécification de l'Occident au profit d'une machine naturelle ou, au moins, reproductible.» (S. Latouche 43).

Parmi les additifs, seul 'même' se combine avec la forme négative de la disjonction, 'ni':

«[...] je ne suis jamais parvenue, pour ma part, à décider laquelle des deux regarde l'autre, ni même si l'une d'elles est vraie.» (Fr. Chandernager 16).

«[...] l'oppresseur n'est pas un «bourreau», ni même un «monstre», mots qui le grandissent [...].» (Le *Monde hebdo.* 4-10 mai 89 p. 14).

«[...] on peut pas avoir un esprit aussi tordu à dix-huit ans, ni même après [...].» (Ph. Djian 204).

«Rêve hélas, jamais réalisé, ni même approché, en dépit de multiples tentatives [...].» (E. Orsenna 62).

«[...] ce sont deux personnes qui ne pensent pas à ce que vous leur dites ni même à ce qu'elles vous disent [...].» (P. Besson 19).

La combinaison avec 'ni' ne pose aucun problème pour le restrictif 'surtout':

«Sans prétendre que j'allais, tel le capitaine Némó, d'un pas gaillard à l'intérieur de mon royaume prénatal [...], ni que j'avais le moindre vêtement, ni surtout un uniforme, encore moins le grade de capitaine, j'étais néanmoins très éloigné de la situation végétative du bébé congelé [...].» (M. Braudeau 16).

Inversement, 'aussi', capable de modifier 'mais', ne se combine ni avec 'ou' ni avec 'ni':

* ... d'une autre nature qu'une simple évolution – ou aussi une révolution. (cf. l'exemple de E. Badinter *L'un* 10 cit. supra).

§ 341. *Le cas de 'encore'*

Comme l'orientation argumentative de 'encore' est dégressive ou neutre (v. infra § 361), il se combine avec toutes les conjonctions de coordination (sauf 'ni'). Il accuse une préférence marquée pour la conjonction disjonctive 'ou', attribuant à l'alternative une nuance d'imprévu, sa valeur de base étant une répétition qui va au-delà d'une attente (v. § 621).
V. p.ex. :

«[...] des femmes que j'ai connues, mes parents, des personnages historiques [...] dont j'ai lu ou entendu raconter la vie, et encore les héros de roman, ou de théâtre, qui m'ont nourri de leur substance [...]» (A. Robbe-Grillet 70).

«[...] parfois des couples dangereux ou problématiques, un grand épagneul s'effondrant sur une caniche naïve, ou encore, lorsque Paul nous invitait à la Clisse [...], la prestation théâtrale du taureau sur la vache [...]» (M. Braudeau 65).

«[...] l'histoire de telle consœur qui, hier soir, jetait d'amour blessé les fauteuils par la fenêtre, de telle autre qui, grosse et moitié nue, les cheveux déchaînés, poursuivait son compagnon dans l'appartement en hurlant des obscénités, ou de celle-là encore qui, dans ce lieu à la fois clos, rapide et désespéré qu'est l'avion, s'est donnée à un passager, espérant en mourir sur place.» (R. Billetdoux 21).

«Il ressortait par la fenêtre une heure plus tard, et venait siffloter autour de Ludo [...]. Ou bien Tatav poivrait les feuilles de papier hygiénique à son intention. Ou encore il se cachait dehors [...]» (Y. Queffélec 59).

«Pourtant les mots étaient bien audibles, quoique trop espacés, articulés comme à regret l'un après l'autre, en proie au doute, ou bien luttant contre quelque difficulté d'élocution quasi insurmontable, ou encore comme s'il déchiffrait avec peine des caractères anciens sur un parchemin dont le sens s'est perdu.» (A. Robbe-Grillet 27).

Lorsque 'encore' se combine avec 'et', on peut en renforcer encore la valeur additive en ajoutant un 'plus', régulièrement antéposé, sur le modèle de 'et puis aussi/encore' :

«[...] ses amis, et plus encore ses anciens collègues, étaient depuis longtemps assis devant un bureau [...]» (P.-J. Rémy 11).

«1988 a enregistré la réhabilitation des principaux rivaux de Staline, parmi lesquels Kamenev et Zinoviev, et plus encore Boukharine, exécuté [...]» (Le *Monde hebdo.* 29 déc. 88-4 janv. 89 p. 1).

Cette combinatoire prouve qu'en plus de leurs valeurs numérique et scalaire, les comparatifs comportent une orientation argumentative. Pour qu'un comparatif soit p.ex. capable d'infléchir l'orientation oppositive de

‘mais’, il faut qu’il comporte une orientation dégressive (ou neutre), car les comparatifs augmentatifs (p.ex. ‘même’ et ‘au moins’) s’inscrivent nécessairement dans un argument qui va dans le même sens que l’argument précédent. Nous analyserons plus loin (v. § 368) cet aspect de la syntaxe des comparatifs.

3. Fonctions de ‘bien’ à la lumière de la syntaxe conjonctive

§ 342. Fonctions modale et intensive

La combinaison avec les conjonctions permet d’illustrer la syntaxe de l’identificatif ‘bien’. C’est lui, en effet, qui sert de renfort neutre à la disjonction, ‘ou’, de la même façon que ‘aussi’ renforce ‘et’. V. p.ex.:

«[les femmes] vont chercher leur plaisir auprès des gens de service, ou bien elles le prennent entre elles.» (E. Badinter *L’un* 154).

«Était-ce que ce comportement insolite leur paraissait incompatible avec la dignité du roi? Ou bien autre chose, par exemple un air de jeunesse qui le rendait méconnaissable?» (M. Tournier *Gaspard* 119).

‘bien’ appartient au groupe des adverbes très polyvalents. A l’origine de ses multiples emplois se trouve naturellement la fonction étymologique d’adverbial de manière. Il se distingue cependant des autres modaux du fait d’être inséparable de son noyau. Lorsqu’il figure sans noyau, il passe à la classe des interjections, passage qu’il faut sans doute dériver d’un emploi modal elliptique:

- J’ai fait ce que vous m’avez demandé.
- Bien.
- – C’est bien

Comme nous le noterons au chapitre des modaux, cette origine est prouvée par la compatibilité de l’interjection avec l’intensif ‘fort’. Le seul critère formel qui permette de distinguer entre emploi modal et emplois non modaux est en effet la compatibilité de ‘bien’ modal avec ‘fort’.

A cause de sa liaison intime avec le noyau, l’adverbe conjoint ‘bien’ change de fonction quand il détermine un noyau non verbal. A la différence des autres adverbiaux de manière, ‘bien’ perd dans cette situation toute valeur modale et passe à assumer une fonction pleinement intensive, s’assimilant aux adverbiaux du type ‘très’ (tout en restant entièrement conjoint, à la différence de ‘très’):

Une expérience bien curieuse

Dans cette fonction il précède obligatoirement son noyau, à la façon des autres intensifs.

§ 343. *Fonction identificative: absence de critères formels*

C'est cette évolution qui explique que 'bien' figure exclusivement en fonction identificative quand il focalise un verbe, à la différence des autres identificatifs qui sont pleinement comparatifs, parce qu'ils sont indifférents, au même titre que les autres paradigmatiques, à la nature morphologique du membre focalisé:

- Il a vendu des armes, notamment des canons.
- * Il a vendu des armes, bien des canons.
- C'est une couleur vive, écarlate en effet.
- * C'est une couleur vive, bien écarlate.

La seule façon d'interpréter un tel 'bien' déterminant un noyau non verbal est de l'assimiler aux intensifs (ou éventuellement aux adverbiaux de quantité, cf. § 760).

Ainsi le 'bien' identificatif reste un adverbe conjoint au noyau verbal.

V. p.ex.:

- «Elle se dit que Lazare, son époux, revenu miraculeusement à la vie, dormait bien là, devant elle, vivant comme auparavant.» (A. Absire 23).
- «— Solange ne m'aime pas, Lum. Ce matin, elle m'a bien fait comprendre que tout était fini entre nous.» (J.-M. Roberts 58).
- «Thomas a un peu honte de comparer Javier Coll à un chien, «pourtant je l'aimais bien», mais c'est ainsi, ces choses lui passent par la tête et il est bien forcé de le constater.» (L. Durand 38).

Les exemples illustrent clairement qu'à part la combinaison avec 'fort', il n'existe aucun critère formel pour distinguer entre fonction modale et fonction paradigmatique. On ne saurait recourir à l'épreuve de la place par rapport à la négation, parce que 'bien' identificatif est incompatible avec la négation.

Dans une proposition niée, 'bien' fonctionne exclusivement comme adverbial de manière, puisqu'il s'y place obligatoirement à droite de la négation.

Cette incompatibilité ne tient guère, comme le pense Schmitt Jensen

519, à ce que ‘bien’ bloque la place de la négation, mais à la nature conjointe de cet adverbe: il ne peut être séparé, comme nous l’avons dit, de la racine verbale (à moins d’être renforcé morphologiquement, v. § 865), ce qui veut dire qu’il ne peut figurer à gauche de la négation.

§ 344. ‘bien’ *identificatif focalisant un verbe*

De toute façon, cette ambiguïté explique sans doute que ‘bien’ n’est pas très fréquent en emploi identificatif auprès d’un verbe, à l’exception de deux situations. D’une part, ‘bien’ est courant en situation dialogale indirecte, c.-à-d. quand un locuteur sollicite l’accord de son interlocuteur-lecteur en faisant comme s’il en était assuré à l’avance. Cet emploi confère à ‘bien’ une nuance métacommunicative: ‘vous êtes bien d’accord – n’est-ce pas?’. V. p.ex.:

«C’était une promesse bien ridicule comparée au monde énorme, j’en étais conscient, mais il fallait bien un début à tout.» (M. Braudeau 62).

«C’est bien le train pour Londres?» (cit. A. Culioli 308).

«Notre bonheur n’a que faire de savoir si [...] Richelieu était bien le gredin tortueux dont les mousquetaires déjouent les manœuvres.» (Le Monde hebdomadaire. 29 déc. 88-4 janv. 89 p. 16).

«[...] si un électorat a besoin d’être remobilisé, en ce moment, c’est bien celui de la gauche [...]. Si «piège» il y a, il faut bien dire que les poseurs de bombes [...] ont fourni au Président l’occasion d’une réplique nécessaire.» (Le Monde hebdomadaire. 21. déc. 88-4 janv. 89 p. 7).

«C’est pas de la pluie, c’est de la soupe! ... Alors, où c’est qu’il a bien pu se fourrer encore?» (Y. Queffélec 34).

Deuxièmement ‘bien’ forme, avec le verbe ‘être’, un certain nombre de locutions courantes. La combinaison ‘peut-être bien’ forme la transition entre les deux situations, puisque ‘bien’ y détermine l’instance énonciative présupposée par l’assertif ‘peut-être’ (cf. § 462):

«La mort, dans un accident d’avion peut-être bien provoqué, du dictateur pakistanais a conduit [...]» (Le Monde hebdomadaire. 29 déc. 88-4 janv. 89 p. 2).

«[...] – c’est peut-être bien cela le »moule« » (Cl. Imbert, in Le Point 22 déc. 86 p. 42).

«– Qu’on me tire anonymement dans le dos, alors que je suis manifestement en état d’ivresse, cela devrait me faire honte à moi?

– Peut-être bien.» (M. Braudeau 39).

Par ailleurs, nous ne voyons pas la raison pour laquelle ‘bien’ identificatif

se combine si régulièrement avec 'être'. V. p.ex. les tours tout à fait ordinaires:

c'est bien ce que je disais.
c'est bien le moins (que ...).
c'est bien ça.

V. p.ex.:

«Si Marinette a dû partir, c'est bien qu'il [son mari] doit être fou.» (E. Deschodt 36).
«– Mon petit Paul, ce terrain m'appartenait aussi avant notre mariage, c'est bien le problème et tu le sais.» (M. Braudeau 43)
«Oui, c'était bien cela que je poursuivais: reproduire [...]» (Fl. Delay 27).

Il s'utilise particulièrement à renforcer 'être' dans la construction clivée:

«Je vous montrerai la collection qu'ont constituée des générations de Gregorio avant moi, c'est bien la seule chose de cet héritage encombrant que je revendique pleinement.» (P.-J. Rémy 192).
«On en avait publié les caractéristiques et un fermier de la région avait affirmé que c'était bien celle qu'il avait vendue jadis au mari de la première victime.» (P.-J. Rémy 175).
«C'est bien parce que vous avez de jolis yeux et que j'ai envie de le dire à quelqu'un.» (E. Westphal 9).

Mentionnons en passant la locution 'bel et bien' qui s'est spécialisée dans la fonction identificative en s'assimilant aux comparatifs de quantité, cf. 'directement', 'carrément'. Ainsi elle ne constitue pas vraiment un complément relationnel:

«De deux choses l'une: ou bien ces séroconvertis [...] n'étaient pas infestés par le virus. [...] Ou bien les séropositifs porteurs de virus peuvent bel et bien redevenir séronégatifs.» (*Le Nouv. Observ.* 8-14 janv. 1988 p. 52).
«Mais non! Tout se tient! C'est bel et bien une femme qui pleurait!» (V. Thérôme *Escal.* 52).

§ 345. *La combinaison 'ou bien'*

Cette syntaxe rend d'autant plus remarquable la combinaison du 'bien' identificatif avec la conjonction disjonctive 'ou': elle abolit toutes les

restrictions qui grèvent l'emploi de 'bien' isolé en tant qu'identificatif. Ainsi 'bien' acquiert la propriété qu'ont tous les comparatifs de s'agglutiner à n'importe quel foyer (et non seulement aux verbes):

Il a visité la Chine ou bien la Malaisie.

La combinaison permet également à 'bien' de se libérer de tout lien privilégié avec le verbe:

«[...] en quoi, par parenthèse, il montrait bien qu'il n'était pas sorti de l'enfance à qui tout est dû sans contrepartie; ou bien qu'il y avait régressé.» (R. Ikor 28).

Ainsi 'bien' s'amalgame en quelque sorte à la conjonction pour former une locution conjonctive qui renforce la valeur disjonctive en présentant l'existence d'une alternative comme la confirmation d'un savoir déjà présent dans la situation de communication. Cette combinaison est excessivement fréquente:

«Noël perdait-il gros, il ne s'adressait pas à Frédérique mais s'arrêtait de jouer, ou bien tirait un nouveau chèque.» (E. Carrère *Hors* 219).

«Jamais elle n'avait songé à la mort de son fils, ou bien si, mais c'était la hantise de l'accident [...]» (E. Carrère *Hors* 57).

«Lorsqu'au fond de la forêt les animaux entendent l'hallali, le cœur de chacun, qu'il soit en chemin ou à l'abri, qu'il soit cerf ou bien lapin, se met à battre [...]» (R. Billetdoux 22).

«Peut-être m'avait-il un peu en pitié, me sachant amoureux de Mariane – j'étais bête au point de penser qu'il aurait pu m'en savoir gré – ou bien devinait-il en moi un déséquilibre dissimulé [...]» (M. Braudeau 96).

«Elle ne me voyait pas la plupart du temps, ou bien, quand je me décidais à lui faire signe, elle me renvoyait un salut [...], un sourire distant.» (M. Braudeau 179).

«Il avait peut-être rendez-vous avec l'imprimeur de sa revue. Ou bien est-il en train de mettre au point [...]» (P. Besson).

Notons que 'ou bien' peut être renforcé par 'encore', adverbial de temps itératif:

«Lui, pendant les longues heures d'attente, il dévorait la littérature américaine ou allemande, ou bien encore il écrivait ses propres textes.» (Ada 100).

««Les autres», en tout cas, [...] sont soupçonnés de versalité, d'égoïsme corporatiste, d'intolérance ou bien encore de mépris du camp idéolo-

gique opposé et de refus intime du principe majeur de l'alternance des partis au gouvernement.» (G. Hermet 7).

ou par 'alors', combinaison qui possède une forte valeur disjonctive à cause du sens hypothétique de 'alors':

«Alors fais comme moi ma jolie regarde couler la Seine et raconte pas ta vie
Ou bien alors
parle seulement des choses heureuses [...]» (J. Prévert *Histoires*, cit. M. Best 13).

Dans les deux cas on peut précisément utiliser, à la place de 'bien', la combinaison avec 'alors', 'ou alors' (cf. § 194):

«Je cherchais si j'avais pu dire ou faire quelque chose d'injurieux dans cet intervalle, que l'accident m'aurait fait oublier, ou alors c'était en m'adressant au voisin que j'avais commis une faute grave, et pourtant non, puisqu'elle m'avait déjà attaquée.» (R. Billetdoux 71).
«— Ah merde, ça non plus je comprends pas ça. Que des mecs pareils écrivent des bouquins. Ou alors, merde, je sais pas, ils sortent n'importe quoi.» (Ph. Djian 71).

C'est à cause de la fusion syntaxique intime que la locution 'ou bien' peut même alterner avec la conjonction simple dans la construction corrélatrice:

«De deux choses l'une: ou bien ces séroconvertis [...] n'étaient pas infestés par le virus. [...] Ou bien les séropositifs porteurs du virus peuvent bel et bien redevenir séronégatifs.» (Le *Nouv. Observ.* 8-14 janv. 1988 p. 52).
«— Ou bien je le lis sur place, ou bien je le fauche.» (R. Jorif 288).
«Ou bien ils portent sur des matières complexes dont nul ne peut trancher d'un mot. Ou bien ils supposent que l'interviewé opine sur ce qu'il ignore.» (G. Hermet 49-50).

Notons que le second 'bien' (mais non le premier) peut être remplacé par 'encore':

«Mais je n'ai pas réussi à franchir la passe, en dépit de ma minceur, ou bien je n'ai pas osé. Ou bien encore le bras paternel était-il intervenu [...]» (A. Robbe-Grillet 32).
«Ou bien Tatav poivrait les feuilles de papier hygiénique à son intention. Ou encore il se cachait dehors [...]» (Y. Queffélec 59).

«A cette idée, il éclatait en sanglots, ou bien passait ses nerfs sur Nikita en le traitant de tous les noms d'animaux qu'il connaissait, ou encore buvait un demi-litre de limonade glacée [...]» (P. Besson 35).

§ 346. *'bien' oppositif*

On sait que les comparatifs sont incapables de renforcer les deux autres conjonctions 'ni' et 'et' dans cette situation. Si l'on veut insister sur la valeur corrélatrice de la construction additive, il faut recourir à un adverbial sériel comme 'à la fois' ('à la fois – et', v. § 347) ou se servir d'une tout autre construction ('aussi bien – que').

C'est sans doute à cause du caractère grammaticalisé de la combinaison 'ou bien' que l'adverbe conjoint a pu glisser d'une fonction identificative à une fonction disjonctive. Ce glissement s'observe déjà dans sa combinaison avec la conjonction adversative 'mais'. A l'encontre de 'aussi', 'bien' est incapable de neutraliser la différence entre 'et' et 'mais' (cf. supra); il peut uniquement renforcer le renversement oppositif opéré par la conjonction. Ainsi il ne permet pas à 'mais' de s'opposer à un membre positif:

* J'ai visité la Chine, mais bien la Malaisie.

mais est parfaitement naturel quand 'mais' remplit sa fonction normale, c.-à-d. suit un élément négatif, opérant ne disjonction:

Je n'ai pas visité la Chine, mais bien la Malaisie.

En revanche, 'bien' ne se combine pas avec 'et', toujours à cause de sa valeur disjonctive.

C'est dans les constructions concessives que ce glissement aboutit à son terme, qui est de faire de 'bien' un véritable relationnel syntagmatique. La transition se fait par l'intermédiaire de la construction préconcessive (v. § 260); il est caractéristique que 'bien' soit le seul identificatif à se plier à cet emploi, évidemment à cause de sa valeur disjonctive spécifique. En fonction syntagmatique, les autres identificatifs, qui n'ont pas cette valeur, confirment, expliquent: ce sont des consécutifs (v. § 204).

4. *Constructions corrélatives*

§ 347. *La structure corrélatrice canonique*

Si l'on veut insister sur la valeur conjonctive du comparatif, on peut doter

le premier terme de la construction coordinative d'un comparatif, selon la formule:

non seulement – mais aussi

«Pourtant, derrière cette quête d'identité se joue non seulement le droit à la différence mais aussi un droit nouveau à l'égalité.» (A. Minc 170).

On pourrait parler ici d'emploi corrélatif du comparatif.

Comme le premier est toujours nié, ces formules groupent les deux termes dans une espèce de contre-ensemble antithétique; à l'opposé de 'en revanche', elles affirment avec emphase l'existence positive de la relation comparative. Dans la formule 'non seulement – mais aussi' la fonction conjonctive de 'aussi' est soulignée par la position inhabituelle de l'adverbial, qui précède ici son foyer, attiré qu'il est par la conjonction. Comme dans le cas de 'ou bien', on peut parler d'une véritable locution conjonctive. Les exemples abondent:

«Ces premiers coups portés à l'autorité paternelle profitaient non seulement à l'enfant, mais aussi à sa mère qui pouvait se mettre davantage en valeur [...].» (E. Badinter *Amour* 154).

«L'analyse du *Contrat social* éclaire d'un jour nouveau non seulement le statut du père, mais aussi celui de l'enfant.» (id. *ibid.* 162).

«Non seulement ses romans ne se trouvent pas dans La Pléiade, mais certains des plus beaux d'entre eux ont même disparu des rééditions en format de poche.» (*Le Monde hebdomadaire* 29 déc. 88- 4 janv. 89 p. 16).

Le premier adverbial de la construction corrélatrice est de type restrictif, alors que le deuxième utilise les types additif et restrictif. La forme de loin la plus fréquente du deuxième est l'additif 'aussi', avec la variante courante 'mais encore' (cf. Nølke *Paradigm.* 105, qui passe cependant sous silence la structure de base avec 'aussi'):

«Tout cela nous semble autoriser cette conclusion, non seulement qu'il y a des relations entre les conditions de vérité de l'énoncé affirmatif, mais encore que la seconde est largement déterminante par rapport aux premières.» (O. Ducrot, cit. Nølke).

«Ce projet impliquait qu'on ignore non seulement la nature du secret, mais encore son existence.» (E. Carrère *Hors* 215).

«La dimension historique est nécessaire, non seulement parce qu'il s'agit d'un processus qui s'accomplit dans la durée, voire dans la très longue durée, mais encore parce qu'il s'enracine dans une culture.» (S. Latouche 12).

On trouve aussi les sériels ‘en outre’ et ‘par surcroît’, proches par le sens de ‘aussi’:

«Non seulement c'était brutal dans l'absolu, mais en outre, c'était parfaitement à contre-courant des autres pays [...]» (L. Stoleru 28).

«[...] non seulement je prêtais mon nom d'écrivain reconnu à l'exhibition de jolies filles insignifiantes plus ou moins déshabillées, mais par surcroît je rêvais en catimini de voir couler leurs larmes et leur sang.» (A. Robbe-Grillet 162).

Le seul restrictif habituel en deuxième position semble être ‘surtout’:⁹

«[...] si bien que non seulement l'activité nationale ne s'accrut guère mais surtout l'on vit se creuser un redoutable déficit extérieur [...]» (L. Stoleru 27).

§ 348. *Présence facultative du comparatif*

Nous verrons au paragraphe suivant que le comparatif peut assumer tout le poids de la coordination. C'est ce qui arrive aussi dans la construction corrélatrice, quand le deuxième adverbial figure sans l'appui de la conjonction de coordination, selon la formule:

non seulement – aussi

«L'art paléolithique n'a pas seulement montré le chasseur triomphant. Il a aussi représenté l'homme blessé, à genoux, vaincu.» (E. Badinter *L'un* 60).

«Elle n'a pas seulement gagné sa croix de guerre, elle a gagné la mienné aussi.» (cit. Su. Schlyter 135).

«La période néolithique n'ouvre pas seulement une nouvelle page dans l'histoire économique, elle implique aussi une «modification radicale de la société, des mentalités, de la vie culturelle et spirituelle» de l'humanité.» (E. Badinter *L'un* 64).

«Ce faisant, on n'a pas seulement réalisé les conditions de possibilité de l'égalité des sexes, on a aussi remis en cause le modèle archaïque de leur complémentarité [...]» (E. Badinter *L'un* 11).

«Mais la déesse n'a pas seulement connu diverses incarnations. Elle a aussi évolué en fonction de ses (ou son) accompagnateur(s).» (E. Badinter *L'un* 73).

Il arrive naturellement aussi qu'on adopte la solution opposée, faisant

⁹ Nour n'avons pas étudié le type:
non exactement – mais plutôt.

l'économie du comparatif et laissant à la seule conjonction la tâche d'introduire le deuxième membre de l'ensemble corrélatif :

«[...] ce qu'elle venait de lui confier lui interdisait désormais tout geste ou toute parole qui n'aurait pas seulement été inconvenant ou déplacé, mais presque sacrilège, et cette pensée le divertit.» (P.-J. Rémy 115).

«Car nous nous ouvrons non seulement avec soumission, mais avec joie.» (B. Schreiber 112).

«[...] le langage amoureux s'enrichit de tournures qui ne désignent plus seulement les gestes élémentaires du guerrier, mais qui sont empruntées, d'une façon très précise, à l'art des batailles de l'époque.» (Denis de Rougemont, *L'amour et l'occident*, 10/18 1977, 26).

«[...] des femmes qui luttent, non seulement pour les femmes, mais pour une nouvelle démocratie.» (Cit. Su. Schlyter 133).

Il reste toujours possible de suppléer l'additif :

→ mais aussi pour une nouvelle démocratie.

Enfin, on peut supprimer toute marque signalant le deuxième membre, laissant au restrictif nié introduisant le premier terme la tâche de constituer l'ensemble corrélatif :

«Le changement de modèle ne remet pas seulement en cause nos comportements et nos valeurs, il touche à notre être le plus intime [...].» (E. Badinter *L'un* 10).

«En vérité, l'ordre n'implique pas seulement le respect de la hiérarchie des sexes, il suppose implicitement une différence de nature entre les deux.» (E. Badinter *L'un* 156).

Il arrive aussi que, par un effet rhétorique, on invertisse les deux termes, détruisant ainsi l'ensemble corrélatif. Le «premier» adverbial retrouve alors sa valeur normale de restrictif de quantité (cf. infra) :

«Moi, je veux réussir, OK, mais j'ai un cœur et je pense aux autres. Pas rien qu'à moi.» (*Nouv. Obs.* 5-11 déc. 1986 p. 31).

Signalons enfin la construction corrélatif 'à la fois ... et', que nous avons analysée au chapitre des sériels, parce que la locution 'à la fois' est en elle-même un adverbial de temps (un duratif de simultanéité, → 'en même temps') :

«Alors à la fois je vous pardonne et je vous plains.» (R. Billetdoux 58).

Notons qu'il existe aussi une espèce de construction identificative corrélatrice (cf. 'à la fois ... et ...'):

en général – en particulier

«Seule nouveauté: ce sentiment de supériorité ne constitue plus maintenant leur privilège, partagé qu'il est par les Anglo-Saxons en général et les Américains en particulier.» (G. Hermet 248).

5. *Les comparatifs isolés en fonction conjonctive*

§ 349. *Fonction conjonctive et pause*

Si l'on peut dire que, dans les situations étudiées jusqu'ici, l'adverbial paradigmatique détermine partiellement la conjonction de coordination en spécifiant le type de relation coordinative engagée entre deux membres de phrase, il arrive que le comparatif se substitue directement à la conjonction, passant ainsi carrément à remplir une fonction conjonctive intraphrastique:

J'aime les poissons, $\left\{ \begin{array}{l} \text{surtout} \\ \text{même} \\ \text{notamment} \end{array} \right\}$ les truites.

«Il y avait 400 sacs postaux, essentiellement des journaux et des colis destinés aux Toulousains.» (cit. Su. Schlyter 133).

D'un point de vue logique, il serait pourtant prématuré de conclure de ce type de construction à une action proprement coordinative, car la fonction essentielle des comparatifs y reste de placer le membre focalisé à l'intérieur du paradigme actualisé par le premier membre. A cette valeur logique correspond le trait distinctif syntaxique de ces constructions: la nécessité de la pause qui sépare le premier membre de celui focalisé par l'adverbial comparatif. A la différence des conjonctions de coordination, les comparatifs isolés ne peuvent coordonner deux membres de la phrase sans les séparer par la pause, preuve qu'ils effectuent une opération logique, c.-à-d. que leur coordination est justifiée par un mouvement rhétorique. On peut aussi exprimer cette particularité en termes de syntaxe déterminative: tout en établissant un rapport coordinatif, le comparatif reste lié à un foyer.

Même dans cette situation coordinative, le comparatif conserve d'ailleurs une certaine ambiguïté quant à la focalisation. Ainsi, si le foyer n'appartient pas à la même classe sémantique que le terme coordonné, le comparatif établit un foyer qui dépasse le niveau du membre de phrase,

le faisant passer normalement à celui du syntagme verbal élargi :

J'aime la viande, surtout sa couleur rouge si appétissante.

Ici le comparatif ne commute pas avec la conjonction 'et' et la coordination se fait entre deux syntagmes verbaux :

aimer la viande – aimer sa couleur rouge.

Notons en passant que lorsque les relationnels syntagmatiques servent à mettre deux membres de phrase dans un rapport argumentatif (n'assumant donc pas la fonction connective), ils se plient eux aussi à l'obligation de la pause :

Il a rejeté l'offre d'un nouveau poste, pourtant mieux rémunéré.

ou de la combinaison avec une conjonction de coordination :

«Je signale en passant que mes enfants ont grandi dans une atmosphère étrangère à toute croyance religieuse, et conséquemment à toute pratique religieuse.» (R. Ikor 30).

Comme on le voit, on combine le plus souvent les deux syntaxes (cf. § 24) :

«Or une France marquée par l'ouverture [...] sera plus efficace, donc plus apte à faire reculer le chômage, et par la [sic] même la délinquance, la pauvreté, etc.» (Le Monde hebdomadaire. 26 mai-1^{er} juin 88 p. 7).

§ 350. *Les niveaux syntaxiques de la coordination comparative*

La syntaxe coordinative des comparatifs reste mal élucidée, et nous nous contenterons de quelques remarques générales.

La construction coordinative 'comparatif isolé précédé de pause' caractérise avant tout les adverbiaux identificatifs : pour certains d'entre eux ('voire', 'notamment') c'est simplement la construction normale, conformément au type logique de l'opération qu'ils effectuent (l'inclusion), v. infra. Pour les deux autres types comparatifs, la construction n'apparaît que sporadiquement, et sans régularité. Certains adverbes, 'même' et, à un moindre degré, 'surtout', y entrent avec une assez grande facilité, d'autres, notamment 'aussi' y semblent carrément réfractaires.

Ces différences de compatibilité semblent dépendre du niveau syntacti-

que auquel doit s'opérer la coordination. Les restrictions sont particulièrement sévères au niveau des actants, où seuls 'même' et 'surtout' paraissent naturels:

Il m'avait légué le mobilier,	{	même surtout	}	l'armoire
Il m'avait légué le mobilier, *	{	aussi au moins bien encore	}	l'armoire

En ce qui concerne 'aussi', il faut noter que son aptitude à entrer dans une telle construction dépend de sa place: s'il s'y refuse absolument lorsqu'il précède le terme focalisé, cas dans lequel la combinaison avec la conjonction de coordination est de rigueur, il s'en accommode lorsqu'il s'appuie enclitiquement sur ce terme:

Les bombes avaient frappé la ville, (et) la campagne aussi.

Cette syntaxe semble générale pour tous les additifs, sauf 'même':

* Les bombes avaient frappé la ville, { également } la campagne.
aussi

D'ailleurs, l'additif 'aussi' garde sa tendance enclitique à la postposition même quand il s'allie avec la conjonction 'et', bon exemple de la répugnance qu'a cet adverbe à introduire un segment du discours, sauf quand il fonctionne comme connecteur (v. § 853):

«Le lobby des familles pèse lourd et les habitudes idéologiques aussi.»
(A. Minc 25).

«La richesse de la pensée n'est souvent qu'apparente – et la pauvreté aussi.» (J.-F. Revel, in *Le Point* 3 oct. 1988 p. 39).

«[...] un homme [...] qui saurait être tendre et faible parfois, mais solide aussi.» (Ada 73).

Tous les comparatifs permettent la postposition, y compris les identificatifs (cf. Su. Schlyter 134):

Elle m'a apporté des preuves, une bague notamment. Il m'avait légué le

meublier, l'armoire surtout. Les forces armées, la garde civile même, s'étaient rebellées.

«La seconde [erreur], plus banale – commune, en tout cas, à l'ensemble du personnel politique – venait d'une méconnaissance profonde du caractère du ministre [...].» (Fr. Chandernagor 579).

Quand nous passons au niveau épithétique, les restrictions pesant sur l'antéposition semblent s'effacer:

Nous avons loué une maison	confortable, même élégante.
Nous avons loué une maison	élégante, surtout confortable.
Nous avons loué une maison	petite, $\left. \begin{array}{l} ? \text{ au moins} \\ \text{en tout cas} \end{array} \right\}$ confortable.

Le détail de ces constructions reste à étudier. Ajoutons à titre de curiosité un cas où 'même' coordonne apparemment au niveau appositif, mais représente en réalité une proposition subordonnée ('même si'), cf. § 360:

«Le premier ministre observe que, dès les 10 et 11 mai, Mme Simone Veil, MM. Valéry Giscard d'Estaing et Barre s'étaient placés dans l'opposition, même «constructive».» (Le *Monde hebdomadaire* 26 mai-1^{er} juin 1988 p. 7).

Enfin, comme c'est le cas pour les paradigmatiques, les adverbiaux argumentatifs sont soumis à de fortes restrictions dans la fonction conjonctive, restrictions qu'il reste à élucider. Cf.:

La maison était élégante,	$\left. \begin{array}{l} \text{même} \\ \text{pourtant} \end{array} \right\}$	confortable.
J'aime la viande,	$\left. \begin{array}{l} \text{surtout} \\ \text{notamment} \\ \text{également} \end{array} \right\}$	sa couleur rouge si appétissante
* J'aime la viande,	$\left. \begin{array}{l} \text{ensuite} \\ \text{donc} \\ \text{pourtant} \end{array} \right\}$	sa couleur rouge si appétissante

6. Fréquence des identificatifs en fonction intraphrastique

§ 351. Syntaxe de 'voire'

Il convient de faire une place à part au comparatif additif 'voire'. Celui-ci

se confine en effet à l'emploi conjonctif intraphrastique, présupposant toujours un membre immédiatement précédent à l'intérieur de la même phrase:

«[...] dès lors qu'elles ont atteint, voire dépassé leurs objectifs.» (A. Minc 14).

«Le propos reprend de la force, voire de l'originalité.» (E. Badinter *L'un 27*).

«Un impératif lointain voire abstrait pour nombre de ses concitoyens [...]» (Le *Monde hebdo.* 29 déc.-4 janv. 89 p. 8).

«Depuis quelques jours, quelques semaines, voire plusieurs mois, le suspense est de règle dans les conversations.» (E. Deschodt 237).

Comme 'voire' est incompatible avec la conjonction de coordination et qu'il lie toujours deux membres placés au même niveau syntaxique et appartenant à la même classe morphologique, il serait peut-être plus naturel de transférer carrément 'voire' à la classe des conjonctions de coordination comme un synonyme de 'et'. Cependant la nature adverbiale de 'voire' reste assurée par la fonction énonciative qu'il continue à exercer, conformément à son étymologie, dans les exclamatives dubitatives, où il est synonyme de 'vraiment'.¹⁰ Par conséquent, nous l'interprétons comme un adverbial qui, en emploi additif, est confiné dans l'emploi conjonctif intraphrastique.

Sa force augmentative explique qu'il se combine avec l'augmentatif 'même':

Il voudrait en vendre deux, voire même trois.

Cette combinaison explique enfin que 'voire' passe, dans l'exemple suivant directement à fonctionner, de l'autre côté de 'et', comme comparatif synonyme de 'même', emploi qu'il faut pourtant regarder comme abusif:

«[...] opération classique lorsqu'il s'agit de l'industrie et du commerce, mais plus rare, et, voire, plus complexe dès lors qu'elle se livre sur des livres [...]» (*Nouv. Obs.* 15-21 déc. 88 p. 45).

L'orientation scalaire de 'voire' est fortement augmentative; il introduit typiquement un second terme sémantiquement plus fort, plus étendu, que le premier, établissant ainsi une identité partielle:

«Léon était maintenant attiré, voire passionné, par la recherche des contenus cachés de ses pensées [...]» (Bombardier & St-Laurent 86).

«Bon nombre de personnes commençaient à le trouver encombrant, voire indésirable, et cherchaient déjà le moyen de s'en débarrasser.» (P. Besson 33).

«La déculturation inévitable, voire nécessaire, due aux transformations économiques ne laisserait pas derrière elle un désert.» (S. Latouche 87).

«[...] une télévision que rien ou presque n'arrête dans la mise en scène de l'actualité, de préférence spectaculaire, voire sordide.» (*Le Monde hebdomadaire*, 5-11 juillet 1990 p. 6).

Cette force augmentative basée sur l'idée de rectification s'accuse encore quand 'voire' termine une gradation ternaire (ou plus):

«L'évangélisation, la conquête des marchés, l'approvisionnement en matières premières, les recherches de nouvelles terres, voire le besoin de main-d'œuvre étaient les compagnons naturels de l'impérialisme colonial.» (S. Latouche 1).

«Mais en fonction précisément de cette idée ingénieuse, il convient par surcroît qu'il vote et qu'il vote bien, sous peine d'être taxé de passivité, d'incivisme, d'imbécillité, voire – c'est bien le pire – de sentiments antidémocratiques.» (G. Hermet 296).

§ 352. *Les autres identificatifs partiels*

Il n'est pas étonnant que les identificatifs partiels apparaissent avec une fréquence particulière dans la fonction conjonctive intraphrastique, c.-à-d. servant à ajouter un nouveau membre à un membre déjà exprimé de la même classe sémantique, les deux n'étant séparés que de l'adverbial précédé d'une pause. L'opération de l'identificatif partiel consiste en effet à établir une relation d'identité entre un membre de phrase et la classe sémantique à laquelle il appartient. Si le terme désignant la classe précède immédiatement le membre focalisé, l'opération se réduit à une simple conjonction numérique.

«La hausse a été générale sur les valeurs étrangères, notamment les américaines.» (cit. Su. Schlyter 133).

«Les bonnes femmes étaient pleines de maladies, dont elles n'arrêtaient pas de parler en détail, spécialement dans le ventre.» (cit. id. *ibid.*).

Alors que les additifs préfèrent sans doute s'appuyer sur la conjonction de coordination, il est exceptionnel que les identificatifs partiels se combinent avec 'et':

«Rien n'indique cependant que la RFA songe en quoi que ce soit à relâcher ses liens avec ses voisins occidentaux, et notamment la France.» (Le Monde hebdomadaire, 29 déc. 88-4 janv. 89 p. 2).

«Bien sûr, on est encore loin de l'*homo sapiens*. Mais les caractéristiques qui sont les nôtres, et notamment la division sexuelle du travail, sont déjà présentes, réalisées ou en puissance.» (E. Badinter *L'un* 32).

C'est naturellement que le rapport logique qui lie les deux termes coordonnés est l'inclusion et non la juxtaposition: le deuxième terme est contenu dans le premier. Trait qui explique, d'ailleurs, pourquoi les partiels se prêtent mal à l'emploi connectif: le terme introduit n'existe pas comme un membre ou un argument indépendant, mais comme la partie d'un tout. Quoiqu'il en soit, il est remarquable qu'au contraire des autres comparatifs, les partiels ne puissent être remplacés par la conjonction, sans modification de sens:

* Mais les caractéristiques qui sont les nôtres, et la division sexuelle du travail, sont déjà présentes ...¹¹

Quand ils lient deux termes exprimés, les identificatifs partiels acquièrent ainsi presque le statut syntaxique de la conjonction 'mais': ils lient toujours deux membres de la même classe de mots et ils n'introduisent pas la phrase.¹² Restent naturellement la possibilité de la postposition et la combinaison, rare, avec 'et':

«Comme ce fut le cas nettement plus tôt aux Etats-Unis, la recrudescence de l'abstention en Europe ne relève-t-elle pas au premier chef d'une désertion de l'électorat le plus populaire? En France, en particulier, l'abstention a atteint des sommets de 58 et 54 % [...].» (G. Hermet 75).

D. La fonction scalaire

1. *Caractère spécifique de la relation numérique comparative: l'orientation quantitative*

§ 353. *La valeur double de la relation comparative*

Après avoir passé en revue les problèmes de focalisation posés par la

11 La phrase est naturellement fort correcte en elle-même, mais elle a un tout autre sens que celle d'E. Badinter.

12 V. supra § 329 l'exception partielle fournie par 'notamment'.

classe des relationnels comparatifs, nous allons étudier quelques aspects de la fonction paradigmatique proprement dite. Les comparatifs expriment en principe une relation de caractère numérique, puisqu'ils marquent le rapport du membre déterminé au paradigme auquel il appartient. C'est pourquoi nous avons pu les diviser, selon le principe numérique linguistique établi par les conjonctions de coordination, en additifs, identificatifs et restrictifs (v. § 126).

Comme, d'autre part, la relation est transphrastique, le rapport spécifique marqué par les comparatifs prend aussi une valeur argumentative. En effet, ils présentent l'introduction d'un nouveau membre du paradigme comme un argument enchaînant directement sur la situation ou le contexte argumentatifs.

Soit la situation :

Pierre est venu.
Jean est venu.

Si on soumet cette situation à une simple opération numérique, on aboutit à la construction coordinative :

Pierre et Jean sont venus.

Cependant il est possible de réduire l'expression de la situation encore davantage si on transforme l'opération intraphrastique en transphrastique en se servant d'un «coordinateur» qui transpose l'opération numérique sur le plan logique, en sorte que l'existence du second membre de la coordination n'est pas explicitée, mais seulement impliquée par un complément comparatif qui engage le membre exprimé dans un rapport numérique logique :

Jean aussi est venu.

Or, si nous substituons à 'aussi' un autre comparatif tel que 'même' :

Même Jean est venu.

nous continuons à rendre compte, numériquement, de la situation de départ, mais on voit facilement que cette dernière formulation ajoute une information qui n'était pas présente dans celle-là, information qui n'est pas de nature simplement numérique, mais qui se réfère à l'attente de

l'interlocuteur quant à la possibilité même de procéder à une opération numérique additive. En effet, 'même' ne peut s'introduire que là où la situation ou le contexte contiennent une attente en-deçà de l'opération additive réalisée.

En proposition niée, la non-réalisation va également au-delà de l'attente:

«Il ne savait peut-être même pas qu'il avait une fille, vu qu'on ignorait ce que devenaient les lettres ...» (M. Best 63).

De là vient que 'même' peut servir à renforcer la négation (v. § 333).¹³

Autrement dit, l'utilisation de comparatifs tels que 'même' ajoute à l'opération purement numérique une idée scalaire: l'opération se réalise sur une échelle de valeurs agencée selon le plus et le moins.¹⁴

§ 354. Définition de la fonction scalaire

Les conjonctions de coordination se bornent en principe à exprimer un rapport numérique alors que les comparatifs nous disent normalement aussi si l'opération réalisée va au-delà ou reste en-deçà de notre attente. Bref, les comparatifs opèrent une comparaison numérique quantitative orientée. Le rapport du membre exprimé aux membres présumés du paradigme représente un plus ou un moins par rapport à ce qu'on était en droit d'attendre. Nous sommes ainsi d'accord avec Hans Altmann l sq. pour penser qu'à côté de la comparaison, la fonction de ces particules

«darin besteht, bestimmte Skalen zu induzieren und der jeweils mit ihnen semantisch verbundenen Konstituente (dem «Skopus») einen bestimmten Platz oder «Grad» in dieser Skala zuzu-

13 Cf. R. Martin (1975) 233: «*Même* argumentatif s'inscrit donc dans une logique probabiliste, c'est-à-dire dans une logique à une infinité de valeurs. Il déclare vrai, à l'intérieur d'une classe cohérente de faits, le fait le plus improbable et suggère ainsi la vérité de l'ensemble.» P. 23 n. 6, il cite plusieurs exemples illustrant le mouvement scalaire de 'même': «Il trouve qu'envisager son emploi relève du plus haut comique et même du comique excentrique.» (*Le Monde* 1973), «Le contribuable français trouvera la chose d'autant plus drôle et même désopilante que ...» (ib.).

14 On voit que nous ne parlons pas ici de la fonction rhématisante des comparatifs, analysée par Nølke, *Adv. par.* 42 sqq. Selon lui, (op.cit. 43), les comparatifs tels que 'même' se réfèrent, à côté d'une échelle quantitative, à une échelle qualitative (bon-mauvais). Cette idée nous paraît peu évidente.

weisen: gerade auf diese Leistung, das Plazieren eines Wertes in einer Skala mit Angabe der «Richtung» der Skala, bezieht sich meine Bezeichnung «Gradpartikeln.»»

Nous appellerons la fonction scalaire des comparatifs leur orientation argumentative, car il est évident que c'est la direction de l'orientation, vers le haut ou le bas de l'échelle, qui détermine leur rôle dans une argumentation. Nous distinguerons ainsi entre orientation augmentative et orientation dégressive.

Nous avons déjà analysé un exemple de comparatif augmentatif avec 'même'. L'orientation inverse peut être illustrée par 'surtout'. Si nous disons:

Les touristes viennent surtout d'Angleterre.

nous laissons entendre que le paradigme complet est très vaste ('tous les pays d'origine'), mais que nous ne nous intéressons qu'à un seul des membres du paradigme. La préposition qui entre dans cet adverbe composé s'utilise précisément pour désigner l'ensemble sur lequel on prélève une fraction:

Sur cent malades il n'en a revu que quinze.

Ainsi il est toujours possible de réduire le nombre marqué par le foyer:

Il aime surtout les poissons, et peut-être même pas cela non plus.

alors qu'une augmentation résulterait dans un énoncé bizarre:

? Il aime surtout les crustacés, et peut-être même aussi tous les autres produits de la mer.

Par conséquent 'surtout' nous engage avec nécessité dans une argumentation orientée vers le bas.

2. *La détermination de la fonction scalaire*

§ 355. *Les tests de la valeur scalaire (réponse-question, rectification et argumentation)*

La présence de la fonction scalaire peut être testée par la syntaxe de la réponse, comme le note Altmann 69. A la question:

– Vois-tu trois films par semaine?

on peut répondre indifféremment:

- a) – Oui, j'en vois trois.
- b) – Oui, j'en vois quatre.

La réponse b) présuppose que la question porte sur le prédicat dans son ensemble, et non pas sur le nom de nombre en particulier, auquel cas il faudrait reprendre:

- c) – Non, j'en vois quatre.

Or, si j'introduis dans b) le comparatif 'même', je rends cette dernière interprétation impossible, parce que 'même' comporte une indication scalaire vers le haut qui présuppose la possibilité de faire subir à 'trois' une opération augmentative. Par conséquent, 'même' est tout aussi impossible dans la réponse a) que dans la réponse c). En revanche, la réponse a) admet un comparatif qui souligne l'exactitude de la question, c.-à-d. qui confère au nom de nombre la valeur d'une indication scalaire précise (et non pas celle, globale, d'un nombre plus grand que deux):

- a bis) – Oui, j'en vois juste trois,

Alors qu'il serait contradictoire d'introduire dans la réponse c) niée l'aditif 'même', on pourrait y indiquer que 'quatre' représente un minimum, c.-à-d. ajouter à l'idée restrictive une orientation scalaire vers le haut:

- c bis) – Non, j'en vois au moins quatre.

Si on part des questions, on observe les mêmes types de contraintes, commandées par les orientations argumentatives. La question:

Aime-t-il les crustacés?

admet les deux réponses affirmatives:

- a) Oui, exclusivement.
- b) Oui, mais davantage les poissons.

Si nous donnons à la question une orientation augmentative:

Aime-t-il au moins les crustacés?

la réponse a) devient impossible.¹⁵ Si nous y ajoutons en revanche l'orientation dégressive, c'est la réponse b) qui devient absurde:

Aime-t-il surtout les crustacés?

Si, dans notre premier exemple, on oriente la question vers le haut en y introduisant 'au moins':

– Vois-tu au moins trois films par semaine?

la réponse c) devient carrément impossible, parce que la négation empêche l'interprétation scalaire du nom de nombre.

Une variante de l'épreuve de la réponse est celle de la rectification (cf. Altmann 81): on ajoute à la phrase contenant un comparatif une expression explicitant l'orientation scalaire, vers le haut, «et peut-être même davantage», ou vers le bas, «et peut-être pas même ça». Les compatibilités révèlent alors l'orientation argumentative du comparatif. V. p.ex.:

Il aime au moins les crustacés.
 → et peut-être même les poissons aussi
 * et peut-être pas même les poissons.
 Il voit tout au plus trois films par semaine
 → et peut-être même pas tant que cela
 * et peut-être aussi quatre.

On voit que les deux épreuves donnent exactement le même résultat: 'au moins' comporte une orientation augmentative, 'au plus' une orientation dégressive.

Il en va de même des tests moins formalisés qui consistent à insérer ces adverbiaux dans des argumentations «montantes» ou «descendantes». Si le premier argument est orienté vers une continuation montante, c.-à-d. vers un point de l'échelle de valeurs susceptible d'être augmenté, seul un comparatif augmentatif est admissible:

15 A moins d'attribuer à 'au moins' une valeur métacommunicative:
 → est-il au moins indiscutable qu'il aime les crustacés?

Les pays d'origine de nos visiteurs sont très divers; les touristes viennent au moins

* $\left. \begin{array}{l} \text{au plus} \\ \text{surtout} \\ \text{principalement} \end{array} \right\} \text{ de cinq pays différents.}$

Si, au contraire, l'argumentation s'oriente vers une réduction de la valeur scalaire suggérée par le premier argument, on obtient la situation inverse qui n'admet que les comparatifs dégressifs:

En hiver, nous recevons peu de visiteurs;
on les loge $\left. \begin{array}{l} \text{surtout} \\ \text{uniquement} \\ \text{* au moins} \end{array} \right\} \text{ dans l'aile gauche}$
de l'hôtel.

§ 356. Comparatifs indifférents à la fonction scalaire

Il importe de souligner que l'orientation argumentative ne constitue pas la fonction fondamentale des comparatifs, qui reste l'établissement de la relation paradigmatique. C'est ainsi que les comparatifs ne comportent pas nécessairement la fonction scalaire, puisqu'il en existe qui sont neutres par rapport à l'orientation argumentative. Voilà pourquoi nous ne suivons pas Altmann établissant trois types distincts et équivalents, 'aussi' ('auch'), 'même' ('sogar') et 'seulement' ('nur').

Pour nous, les deux premiers appartiennent au même type, celui des additifs, parce qu'ils réalisent la même opération numérique; seulement ils diffèrent par l'orientation argumentative: 'même' est augmentatif, alors que 'aussi' est neutre.¹⁶

Nous avons déjà constaté que l'opération de 'aussi' dans:

Jean aussi est venu.

correspond entièrement à celle de la conjonction de coordination:

Pierre et Jean sont venus.

sauf qu'elle est transformée en opération logique, extraphrastique. 'aussi' est donc un additif neutre.

16 Au fond, Altmann opère avec les mêmes classes que nous, puisqu'à la p. 2 il signale expressément que les identificatifs, dont il ne traite pas, appartiennent pleinement aux «Gradpartikeln», p.ex. 'gerade' ('justement').

Selon Anscombre & Ducrot (1983) 23 sqq. ‘aussi’ adverbial de degré comparatif a toujours une orientation augmentative. De la phrase:

Pierre est aussi grand que Marie.

on ne peut conclure que:

Pierre n’est pas grand pour son âge.

Si on parle de Pierre, l’intensif définit un degré que l’on peut seulement dépasser vers le haut, non vers le bas:

Pierre est aussi grand que Marie.
 → et (même) plus grand que Jean
 → $\left\{ \begin{array}{l} * \text{ et plus petit que Jean} \\ \text{mais plus petit que Jean} \end{array} \right.$

‘aussi’ se conforme sur ce point à l’orientation scalaire des intensifs qui ignorent par nature le degré neutre (v. § 797). Voilà qui explique que ‘aussi grand’ se combine fort bien avec des restrictifs augmentatifs, mais difficilement avec des restrictifs dégressifs:

Pierre est $\left\{ \begin{array}{l} \text{en tout cas} \\ \text{au moins} \end{array} \right\}$ aussi grand que Marie.
 ? Pierre est $\left\{ \begin{array}{l} \text{avant tout} \\ \text{au plus} \end{array} \right\}$ aussi grand que Marie.

Il importe d’ajouter que ‘aussi’ comparatif intensif reste parfaitement «neutre» quant à sa référence numérique dénotative. Lorsque je dis de Pierre qu’il est aussi grand que Marie, je ne suggère ni qu’il est ‘presque grand’, ni qu’il est ‘à peine grand’, ni encore qu’il est plus que grand; je constate dénotativement une «égalité quasiment arithmétique» (Anscombre & Ducrot (83) 174 n. 7), mais j’utilise cette constatation comme un argument en faveur d’une conclusion positive: Pierre est grand. Signalons en passant que lorsque l’additif augmentatif ‘même’ est déterminé par ‘de’, il adopte la même orientation scalaire neutre que ‘aussi’, sans doute à cause de son origine modale (§ 744):

- J’ai beaucoup apprécié son intervention.
- Moi de même.

De façon tout à fait analogue, ‘seulement’ exprime la restriction pure, ne

donnant aucune information sur le statut quantitatif du membre exprimé, c.-à-d. sur la question de savoir si celui-ci représente une fraction grande ou petite du paradigme. On peut dire que le restrictif neutre effectue la même opération que la négation partielle ‘ne ... que’:

Pierre aime seulement les crustacés.
Pierre n’aime que les crustacés.

Si nous substituons au restrictif neutre un restrictif dégressif tel que ‘surtout’, nous suggérons immédiatement une argumentation orientée:

Pierre aime surtout les crustacés.

En effet, nous faisons entendre que les membres du paradigme «les produits que Pierre aime» sont assez nombreux, mais que parmi eux un seul doit retenir notre attention: nous nous engageons dans un mouvement dégressif.

En un sens, ‘seulement’ assume une valeur dégressive lorsqu’il s’emploie comme sériel connectif:

Mon chef est sympathique. Seulement il ne s’intéresse pas à l’aspect humain du travail.

Dans ce cas, le second argument a toujours une autre orientation argumentative que le premier, mais il est évident qu’il ne s’agit pas ici d’une orientation scalaire, c.-à-d. numérique, mais d’une orientation qui porte sur le type de conclusion impliquée. Comme le signalent Anscombe & Ducrot (83) 160, la question suivante:

Pierre n’est pas très qualifié pour ce poste, est-ce que seulement il connaît l’anglais?

suggère naturellement une réponse négative: Pierre n’aura guère ce poste. Si, en revanche, on utilise le restrictif augmentatif ‘au moins’, le locuteur laisse la porte ouverte à une réponse favorable:

Pierre n’est pas très qualifié pour ce poste, est-ce qu’au moins il connaît l’anglais?

Enfin l’ensemble des adverbiaux identificatifs sont indifférents à l’épreuve de la présupposition, parce qu’ils ne véhiculent aucune informa-

tion sur les autres membres du paradigme auquel appartient le membre focalisé. Lorsqu'on dit:

Le train s'arrête effectivement à Paris.
Le train ne s'arrête effectivement pas à Paris.

on ne peut en inférer que le train s'arrête ou ne s'arrête pas à Reims, p.ex. En d'autres termes, les identificatifs n'orientent pas scalairement le cours de l'argumentation.

§ 357. *L'orientation augmentative des additifs*

Si l'on examine les types d'énoncé présupposés par les divers types comparatifs, on arrive à nuancer encore davantage leur orientation argumentative.

En principe, les comparatifs additifs présupposent naturellement un énoncé ayant le même statut vériconditionnel que l'énoncé réalisé, sans quoi l'idée même d'addition disparaîtrait:

Le train s'arrête aussi à Paris.
→ il s'arrête à Reims (p.ex.)
Le train ne s'arrête même pas à Paris.
→ il ne s'arrête pas à Reims (p.ex.).

Cependant un additif augmentatif présuppose aussi un énoncé comportant une idée de nombre ouvert (ou fermé, en cas de phrase niée):

Le train s'arrête même à Paris.
→ les arrêts de ce train sont nombreux.

Il est évident que l'orientation la plus naturelle pour les additifs est l'augmentative: comme l'opération conjonctive suffit à additionner sans nuance logique, on recourt à l'additif lorsqu'on désire insister sur l'idée d'augmentation. Effectivement, la plupart des additifs sont augmentatifs. Nous avons déjà analysé 'même' et nous avons vu que le dynamisme progressif de 'voire' dérive de son origine énonciative ('- Voire!'). Ajoutons 'en/de plus', adverbe composé dont l'orientation est assurée par la racine.¹⁷

17 Il est logique que lorsqu'on inverse l'orientation de 'plus', on obtienne un restrictif: 'au plus'.

«Quelle chance d’avoir une sœur ... Et une sœur Renaissance, en plus [...]!» (Fr. Chandernagor 74)
 → parmi les autres types de sœur possibles celui-ci est le plus beau.
 «un jeune homme, vilain comme tout en plus, qui portait [...]» (J.-Ph. Toussaint *app.* 12).

Dans l’exemple suivant, le contexte (‘pour faire bonne mesure’) exige l’orientation augmentative:

«Pour faire bonne mesure, il faudrait en plus que le démocrate vulgaire digne de ce titre milite [...]» (G. Hermet 296-97).

Notons que l’orientation augmentative est lexicalisée dans la variante emphatique de ‘même’, ‘de/par surcroît’:

«Surtout, la Junte de salut national constituée par ces jeunes cadres manifeste d’emblée ses intentions démocratiques, en les situant par surcroît dans un registre de transformation sociale assez radicale.» (G. Hermet 266).

Les sériels du type ‘en outre’, qui peuvent servir à placer un membre de phrase dans une relation paradigmatique, sont fortement augmentatifs, introduisant toujours l’argument le plus fort, v. § 157.

Un additif dégressif présuppose la vérité d’un énoncé comportant une idée de nombre limité; il présuppose donc à la fois un énoncé affirmatif et un énoncé négatif:

Le train s’arrête encore à Paris.
 → il ne reste presque plus d’arrêts, mais ...
 Elle m’a promis de passer encore la nuit suivante chez moi.
 → Elle ne restera guère, mais ...

On peut cependant se demander s’il existe des additifs dégressifs. A la rigueur, on pourrait penser aux syntagmatiques consécutifs ‘d’ailleurs’, ‘par ailleurs’, ‘au demeurant’, qui ajoutent un membre présenté comme moins important que le premier. Comme ces adverbiaux ne présupposent pas l’existence d’un paradigme, il serait peu naturel de les placer ici.

3. *Un additif dégressif: ‘encore’?*

§ 358. *Valeur paradigmatique faible de ‘encore’*

Le seul candidat sérieux au titre d’additif dégressif est l’adverbe polyva-

lent ‘encore’. Son emploi paradigmatique est défini par les deux traits suivants:

- 1° En tant que quantitatif répétitif (v. § 623), ‘encore’ ajoute le même au même, permettant de caractériser un membre de phrase «encore une fois».
- 2° Il suggère que la répétition se fait malgré une certaine attente. C’est par ce trait qu’il confère à l’opération additive une certaine orientation dégressive.

‘encore’ est faiblement paradigmatique. D’une part, il ne présuppose normalement pas l’existence d’un paradigme, mais seulement l’existence préalable du membre qu’il focalise; il ne reporte donc pas celui-ci à une classe sémantique. D’autre part, l’opération répétitive est rarement de nature conceptuelle, concernant le présupposé logique, mais présuppose l’existence contextuelle du membre. Dans son emploi paradigmatique fondamental, ‘encore’ fonctionne ainsi comme une espèce d’identificatif contextuel.

«[...] R. Rocard a rencontré des échantillons des visages de la France: France des jeunes, à Angoulême [...]. France de tradition radicale, à Angoulême encore.» (Le *Monde hebdom.* 26 mai-1^{er} juin 1988 p. 7).
 «D’autres réhabilitent le droit à la différence en revoyant le schéma égalitaire. D’autres encore reviennent à l’interrogation la plus fondamentale, qui a trait à la relation à établir entre le concept de souveraineté populaire et celui de représentation.» (G. Hermet 40).

Cependant il n’est pas rare que la répétition se mue en addition: au lieu de répéter le même membre, ‘encore’ introduit un nouveau membre de la même classe:

«Il fait cela avec une lame de rasoir et Grand Mère tourne alors son fauteuil vers le mur pour ne pas, dit-elle, voir le sang couler. Mais c’est encore une peur bien à elle, car le sang n’a jamais coulé.» (M. Best 55).
 → cela aussi

Dès lors, ‘encore’ devient un paradigmatique plein, complètement synonyme de ‘aussi’. C’est ainsi que les deux locutions anaphoriques ‘là encore’ est ‘là aussi’ alternent librement.¹⁸ Cf. p.ex.:

18 V. aussi les exemples cités § 362.

«Mais l'information politique, par exemple, reste d'un conformisme déprimant pour un lecteur d'Orient. Il est vain, là encore, que celui-ci s'indigne: le système communiste n'est pas le nôtre [...]» (Cl. Imbert, in: *Le Point* 22 déc. 86 p. 42).

«[...] il ne s'agit pas de fermer l'Europe, mais de s'appliquer les protections que les autres s'appliquent à eux-mêmes. Mais, là aussi, il y a un clivage France-Allemagne.» (A. Minc, in: *Le Point* 9 janv. 89 p. 41).

«Deuxièmement, quand même, tirer matière à réjouissance de la chute de nos exportations, là encore le paradoxe ne peut abuser les Français.» (Fr. Mitterrand 88, 102).

§ 359. *La valeur des additifs à la lumière du système duratif*

L'orientation argumentative de 'encore' dérive de son sens temporel (v. § 621 sqq.). Nous verrons que 'encore' duratif signifie qu'un phénomène continue à se produire au-delà de sa fin escomptée. Lorsque ce quantitatif répétitif se vide de son contenu temporel, il développe deux nouvelles fonctions selon le type de noyau déterminé. Si celui-ci est un comparatif, p.ex. 'plus', 'encore' tire sa fonction du concept de limite dépassée et devient un adverbial de degré, intensif comparatif. Lorsque le noyau n'est pas de nature comparative, c'est la présupposition qui permet à 'encore' de passer à la fonction paradigmatique: il marque que le membre focalisé existe déjà dans le discours, tout en marquant sa répétition comme imprévue.

C'est précisément ce dernier trait qui permet d'attribuer à 'encore' une orientation dégressive. Elle apparaît bien lorsqu'on compare les trois adverbes additifs 'même', 'aussi' et 'encore', avec les duratifs 'déjà', 'toujours' et 'encore'. On verra § 616 que ceux-ci forment un sous-système organisé selon leur rapport aux limites de l'événement. Or, nos trois additifs s'organisent d'une façon parallèle selon leur rapport au sens de l'argumentation. 'déjà' marque que l'événement prévient l'attente, dépassant dans un sens positif; 'même' présente son foyer comme dépassant l'attente dans son sens même: il va plus loin. 'toujours' et 'aussi' sont neutres par rapport aux limites de l'événement et de l'attente. 'encore' duratif marque que l'événement dépasse la limite au-delà de l'attente, ce qui, en emploi paradigmatique, veut dire qu'il va dans un sens contraire à l'attente: il ne respecte pas le terme imposé par la première occurrence (contextuelle ou présupposée).

	anticipation ←	neutre ↔	retardement →
duratifs:	déjà	– toujours	– encore
comparatifs:	même	– aussi	– encore
	dépasser dans le sens de l'attente		dépasser dans le sens contraire à l'attente
	augmentatif	neutre	dégressif

§ 360. Nuances connectives des *additifs*

Ce sous-système paradigmatique nous aide à comprendre le sort de ces adverbes quand ils passent à des emplois syntagmatiques. En effet, l'adverbial neutre 'aussi' est seulement capable d'exprimer la successivité, soit comme connecteur consécutif soit comme sériel. Les deux autres ajoutent à la successivité l'idée de dépassement. Autrement dit, ils impliquent une certaine opposition entre ce qui est asserté et ce qui est présupposé. Il s'ensuit qu'ils sont tous deux aptes à établir des relations oppositives.

'même' se spécialise dans les constructions hypothétiques, parce que, du fait de sa valeur augmentative, il signale que la conséquence passe outre à l'attente instaurée par la condition.

Cette évolution sémantique étonnante a sans aucun doute été favorisée par la présupposition logique négative de 'même': l'ascription paradigmatique opérée par 'même' se fait en quelque sorte par la négation du caractère fini du paradigme présupposé:

Même Pierre est venu.
→ Pierre n'appartient pas au groupe de personnes censées venir.

Cette inversion des valeurs ressemble de près, dans l'ordre paradigmatique, au chassé-croisé logique typique des relations syntagmatiques oppositives. Cf. M.-A. Morel 535:

«Le constituant introduit par *même* est en effet normalement associé à la négation du reste de la proposition [...], ce qui revient à dire que si la qualité a est attribuée positivement à l'individu X (X est a), *même* sous-entend qu'elle devrait l'être négativement (normalement X n'est pas a) [...]»

et inversement :

Même Pierre a refusé un verre.
→ normalement Pierre ne refuse pas un verre

‘même’ sert ainsi à constituer les conjonctions de subordination ‘même si’ et ‘quand bien même’ et les adverbiaux concessifs ‘tout de même’ et ‘quand même’, qui condensent en quelque sorte une opposition hypothétique. Il est remarquable qu’en lui-même, isolé des contextes hypothétiques, ‘même’ soit incapable d’exprimer l’opposition : comme il dépasse dans le sens de l’attente, il lui faut un facteur supplémentaire pour changer d’orientation argumentative. Ce trait distingue nettement ‘même’ de ‘encore’.

Employé isolément en fonction connective, ‘même’ s’assimile ainsi aux sériels argumentatifs du type ‘en outre’ (v. § 159). Il y a à cette règle une seule exception : quand ‘même’ focalise un membre appositionnel de syntagme, il adopte régulièrement la valeur concessive, cas longuement étudié par M.-A. Morel, p.ex. 576 sqq. :

«Pour les syndicalistes, l’action après un accident, même grave, ne suffit pas.» (cit. Morel 576).

«Le premier ministre observe que, dès les 10 et 11 mai, Mme Simone Veil, MM. Valéry Giscard d’Estaing et Barre s’étaient placés dans l’opposition, même «constructive».» (Le Monde hebdomadaire, 26 mai-1^{er} juin 1988 p. 7).

§ 361. Valeur oppositive et orientation dégressive de ‘encore’

‘encore’, en revanche, qui signale en lui-même un renversement de l’attente, dote normalement la relation syntagmatique qu’il instaure d’une nuance oppositive. S’il s’intègre à un ensemble hypothétique, il ne fait ainsi que renforcer l’opposition entre les deux éléments ; à l’égal des restrictifs ‘au moins’ et, surtout, ‘seulement’,¹⁹ ‘encore’ s’amalgame même avec la conjonction ‘si’ pour élever une condition impossible à l’état d’argument indépendant (cf. la locution restrictive ‘encore faut-il que ...’, où ‘encore’ fonctionne comme connecteur). V. p.ex. :

¹⁹ C’est de la même façon qu’on explique le rôle de ‘encore’ lorsqu’il alterne avec ‘aussi’ dans la structure :

non seulement – mais aussi/encore (v. supra § 347).

«Si encore j'avais une passion ...» (E. Westphal 10).
 «Si encore il était beau!» (cit. C. Muller 33).
 «– Si encore il avait l'intention d'y construire une villa, quelque chose d'utile qu'on pourrait louer, mais il n'y a pas l'électricité.» (M. Braudeau 39).
 «– [...] nous savons très bien que nous sommes frères et sœur!
 – Pas du tout. Si, encore, nous avons la même mère et des pères différents ... Mais frère et sœur «de père»?» (Fr. Chandernagor 170).

Ainsi 'si encore' renforce la valeur hypothétique de 'si', alors que 'même si' la neutralise. La fonction oppositive de la conjonction de subordination composée 'encore que' dérive naturellement aussi de cette attente frustrée impliquée par 'encore'.

Cependant, c'est seulement en fonction de répétitif identificatif que 'encore' comporte une orientation dégressive à peu près constante. V. p.ex.:

«Mariane ne me donnait que ce qu'elle voulait, selon son humeur, ou un code de bonne conduite dont je devais découvrir bientôt qu'elle ne l'observait encore aussi scrupuleusement qu'avec moi.» (M. Braudeau 95).
 «[...] elle a déjà oublié, elle s'habille pour la nuit, le souper, le bal, que sais-je encore?» (G. Germain 80).
 → Et quoi encore?

Cette valeur est particulièrement nette quand 'encore' combiné avec 'et' sert à introduire une restriction au champ de validité du verbe:

«Puis le mal se retirait pour une durée qui dépendait d'on ne sait quel caprice nerveux et articulaire [...] et mon grand-père ne se servait plus que d'une canne, et encore pour la parade.» (M. Braudeau 43).
 «[...] elle redoutait – de manière si peu raisonnable qu'elle ne s'en ouvrit à personne qu'à elle-même et encore à travers le filtre de rêves où j'entrais alors comme dans un moulin [...].» (M. Braudeau 37).

C'est cette valeur que nous retrouvons dans l'emploi sériel de 'encore' (v. § 161).

La valeur dégressive explique aussi le rôle de 'encore' dans le tour figé 'passe encore', qui marque que l'argument précédent se situe sur une échelle scalaire dégressive, étant un argument non proprement contraire, mais insuffisant en vue du but visé:

«Casanova et Homère, passe encore ... Mais je ne vois pas quel peut être ton point commun avec Napoléon.» (P. Besson 39).

§ 362. 'encore' pleinement additif à orientation neutre

Si, en revanche, 'encore' sert simplement dans cette combinaison à introduire un nouvel élément placé au même niveau que le précédent, l'adverbial ne fait que renforcer le sens conjonctif de 'et', et la combinaison 'et encore' devient complètement synonyme de 'et aussi'. Dans ce cas, il ne saurait être question d'attribuer à 'encore' une orientation dégressive. V. p.ex.:

«[...] des femmes que j'ai connues, mes parents, des personnages historiques [...] dont j'ai lu ou entendu raconter la vie, et encore les héros de roman ou de théâtre, qui m'ont nourri de leur substance [...]» (A. Robbe-Grillet 70).

Il en va de même quand 'encore' renforce la conjonction 'ou', fonctionnant comme synonyme de 'bien' (cf. supra § 345):

«Ou bien Tatav pourrait les feuilles de papier hygiénique à son intention. Ou encore il se cachait dehors [...]» (Y. Queffelec 59).

On constate donc que 'encore' additif a la même orientation neutre que 'aussi'. Cela vaut, bien sûr, pour la locution anaphorique 'là encore' (cf. supra § 358):

«N.O. – Mais avez-vous des projets aussi ambitieux pour les liaisons intercontinentales?

J. Friedmann. – Là encore, nous nous équipons intensivement.» (*Nouv. Obs.* 6-12 mars 1988 p. 9).

«[...] un être jeune, anxieux de trouver un mari, angoissé [...] de connaître la détestable situation de «vieille fille»! Là encore, le vieux garçon provoquait plutôt une ironie souriante.» (E. Badinter, *L'un* 232).

«Le docteur ne conseillait pas, car il se refusait à distinguer, en art, le vrai du faux.

– Là encore, disait-il, on est victime d'idées reçues.» (Fl. Delay 10).

«Là encore, cette conversation a toutes les raisons d'être.» (*Le Monde hebdomadaire* 19-25 mai 1988 p. 6).

mais aussi pour l'exemple suivant, situé à mi-chemin de l'emploi répétitif et l'emploi additif:

«D'autres ferment les yeux [...]. D'autres, surtout dans la Russie d'Europe, doutent ou désespèrent [...]. D'autres encore se «débrouillent», complètent leur salaire [...]» (Cl. Imbert in: *Le Point* 22 déc. 86 p. 4).

Lorsque ‘encore’ fonctionne comme additif non contextuel, donc pleinement paradigmatique, il semble pourtant qu’à l’opposé de ‘aussi’, il conserve une force dégressive, marquant que la réalisation du membre focalisé est liée à une certaine incertitude :

«Il [...] partit pour son bureau sans oser lui demander si elle passerait encore la nuit suivante chez lui.» (P.-J. Rémy).
 «Ceci d’ailleurs suscite la crainte des industriels européens qui redoutent que le développement du fret aérien ne favorise encore la délocalisation des industries vers les pays à moindres coûts de main-d’œuvre.» (Nouv. Obs. 6-12 mars 1988 p. 10).

D’autre part, ‘encore’ n’a aucune orientation dégressive lorsqu’il détermine un comparatif en tant qu’adverbial de degré. Son caractère neutre ressort bien de l’exemple suivant, où on peut aussi l’interpréter comme un synonyme de ‘aussi’ :

«On peut encore aller un peu plus loin dans le raisonnement [...]» (L. Stoleru 65).

4. *Les restrictifs*

§ 363. *Les restrictifs augmentatifs*

Les restrictifs présupposent fondamentalement un énoncé à valeur véridictionnelle contraire; une phrase affirmative comporte une présupposition négative, et inversement :

Le train s’arrête seulement à Paris.
 → il ne s’arrête pas à Reims (p.ex.)
 Le train ne s’arrête pas seulement à Paris.
 → il s’arrête à Reims (p.ex.).

C’est d’ailleurs ce mécanisme que nous avons déjà vu à l’œuvre dans la structure intraphrastique ‘non seulement – mais aussi’ (v. § 347), structure dans laquelle l’ordre des valeurs est naturellement interchangeable, v. p.ex. :

«Dans le Midi autrefois, ce n’était pas seulement le commerce et l’amour qu’on cachait, mais toute la vie.» (Guth, cit. Su. Schlyter 138).
 «Il n’y avait pas de médecin, c’était simplement un assistant qui ne savait pas faire marcher le matériel.» (cit. Su. Schlyter 139).

Pourtant le restrictif augmentatif modifie cette inversion des valeurs, car il laisse en suspens le statut vériconditionnel de l'énoncé présupposé, selon un mécanisme analogue à celui qui régit les implications des énonciatifs assertifs (cf. § 452):

Le train s'arrête au moins à Paris.
→ il s'arrête peut-être à Reims.

C'est ainsi avec raison que Anscombe & Ducrot 151 sqq. constatent que le restrictif augmentatif 'au moins' comporte, d'une part, une présupposition négative – c'est le trait qui en fait un restrictif – posant qu'il existe des traits positifs que le terme focalisé ne possède pas, et d'autre part, une implication positive – d'où l'orientation augmentative – suggérant la possibilité d'aller plus loin, de trouver d'autres traits positifs, en plus de celui qui est explicité. V. p.ex.:

«Les hommes sont moins bêtes qu'on ne pense. Ils savent au moins flâner ...» (E. Deschodt 119).

«Le père ne rentrait jamais avant au moins huit heures.» (Ada 76).

«– Médecin de vaches, oui mon frère, et je n'en ai pas honte. Moi, au moins, on ne me tire pas dans le dos.» (M. Braudeau 39).

«Elle voulait que sa mort eût un sens, au moins dans la vie des autres.» (Fr. Chandernagor 562).

«[...] elle aurait pu prévenir, au moins laisser une adresse, un numéro de téléphone, n'importe quoi pouvait arriver ...» (E. Carrère *Hors* 213).

Cf. § 381.

Si 'au moins' est déterminé par 'tout', l'implication positive disparaît: la locution définit une quantité minimale fermée, et l'orientation de 'tout au moins' est dégressive, comme celle de 'tout au plus'.

§ 364. *Les restrictifs dégressifs*

Les restrictifs dégressifs se répartissent en deux groupes selon le critère de la présupposition. Le type 'au plus' a la même présupposition que le restrictif neutre:

Le train s'arrête au plus à Paris.

→ il ne s'arrête pas à Reims (p.ex.).

«[la jeune femme] me renseigna sur les prix, sur le nombre de leçons qu'il me faudrait prendre, une dizaine tout au plus pour le code, et une vingtaine pour la conduite, si tout se passait bien.» (J.-Ph. Toussaint *app.* 8).

Le type représenté par ‘surtout’ se situe à mi-chemin de l’augmentatif et du dégressif plein, parce qu’il comporte à la fois un présupposé négatif et affirmatif, caractère qui le rapproche de ‘encore’ :

Le train s’arrête surtout à Paris.

a) le train s’arrête à Reims (p.ex.).

b) les autres arrêts ont peu de pertinence.

«[...] je peux rien avaler quand je me réveille, surtout pas avec des kilos de beurre.» (Ph. Djian 66).

→ { a) je ne peux manger des tartines très beurrées le matin
b) je ne peux rien manger le matin

«Pouchkine a un faible pour les femmes, surtout les étrangères.» (P. Besson 11).

«[...] une télévision que rien ou presque n’arrête dans la mise en scène de l’actualité, de préférence spectaculaire, voire sordide.» (*Le Monde hebdomadaire*, 5-11 juillet 1990 p. 6.)

Cette double présupposition peut aussi s’expliciter dans une construction intraphrastique :

Les vaches ne mangent pas de la viande, mais des betteraves et surtout de l’herbe.

§ 365. *L’orientation de la locution ‘en tout cas’*

Si l’on désire donner à la restriction «par le haut» exprimée par ‘surtout’ une orientation scalaire augmentative, il faut se servir de la locution ‘en tout cas’. Par elle, le locuteur signale que le terme introduit est un argument suffisant, mais qu’au besoin, on pourrait ajouter autre chose. ‘en tout cas’ a donc exactement la même orientation que ‘au moins’, qui saisit seulement le mouvement ascendant par l’autre bout. V. p.ex. :

«– Laisse Mariane. Pour le moment en tout cas. Elle n’aime personne.» (M. Braudeau 97).

«Beaucoup même, et beaucoup plus en tout cas qu’on ne le dit d’ordinaire en Occident, se trouvent bien lotis par la révolution d’octobre.» (Cl. Imbert, in: *Le Point* 22 déc. 86 p. 41).

«Une image [...] montre seulement une très jeune femme dans le costume des Brigades internationales, encadrée par deux phalangistes qui viennent de la capturer. Ma mère remarque à haute voix que l’ennemie est en tout cas bien séduisante.» (A. Robbe-Grillet 57).

«En tout cas, pour ce qui me concerne, j’ai dit ce que je ferai.» (Fr. Mitterrand 88, 469).

«Nous, en tout cas, on ne bougera pas d’ici, affirma Michou avec son air de bourrique.» (M. Best 179).

«Personne, si j'ose dire, n'a jamais fait de mieux. En tout cas, personne n'a fait plus.» (Fr. Mitterrand 88, 1002).

Une preuve de cette orientation est la facilité avec laquelle 'en tout cas' se combine avec la conjonction 'ou', comme 'au moins', combinaison qui ne serait pas naturelle pour 'surtout':

«La grande difficulté, pour les Occidentaux, c'est de juger quelle est la part d'adhésion, de résignation au système ou en tout cas de consentement plus ou moins assumé du peuple soviétique.» (Cl. Imbert, in: *Le Point* 22 déc. 86 p. 42).

§ 366. 'avant tout'

Notons enfin qu'un autre synonyme de 'surtout', toujours formé à base de 'tout', 'avant tout' a la même orientation dégressive que le restrictif courant:

«En prenant samedi dernier la place de Gromyko à la présidence du Soviet suprême, il voulait avant tout réaffirmer l'importance qu'il attache à ce nouvel édifice constitutionnel.» (*Nouv. Obs.* 7-13 oct. 1989 p. 33).

«Un impératif lointain voire abstrait pour nombre de ses concitoyens, préoccupés avant tout des conséquences du soulèvement palestinien dans les territoires occupés.» (*Le Monde hebdomadaire*, 29 déc. 88-4 janv. 89 p. 1). «J'ai eu la chance de faire un métier qui abolit les limites entre vie privée et vie professionnelle, puisqu'il demande, avant tout, une disponibilité et une curiosité du monde ...» (*Le Nouv. Observ.* 8-14 janv. 1988 p. 18).

«Dans les lendemains de la Révolution française, elle [sc. la réflexion sur la démocratie] a été dictée avant tout par l'angoisse d'une irruption dévastatrice du peuple dans l'arène politique [...].» (G. Hermet 8).

'avant tout' ne forme pas une locution entièrement figée; ainsi on peut l'élargir au moyen de 'autre chose', p.ex.:

«[...] et même je me trouve honorée de n'être, avant toute autre chose à ses yeux comme à ceux de nos amis, que la femme de Rémi.» (R. Billetdoux 41).

§ 367. Tableau de l'orientation des additifs et des restrictifs

Nous pouvons résumer ces analyses dans le schéma suivant:

Comparatifs pleins	augmentatifs	dégressifs	neutres
additifs	même voire de/en plus (en outre)	(d'ailleurs) encore	aussi également de même
restrictifs	au moins rien que en tout cas	surtout (tout) au plus plutôt de préférence/ je préfère avant tout tout au moins	seulement simplement

E. L'orientation argumentative

1. *La continuité de l'argumentation*

§ 368. *La compatibilité des comparatifs avec les conjonctions*

Si on envisage la direction de l'argumentation, non par rapport à la ventilation scalaire des arguments, mais par rapport à la continuité de l'argumentation, on s'aperçoit que les comparatifs permettent de présenter un argument comme une continuation – plus ou moins forte, pertinente – du précédent ou comme une réorientation du sens de l'argumentation précédente. Dans le premier cas, le nouvel argument vise la même conclusion logique que le premier; lorsque l'argumentation est réorientée, le discours change plus ou moins radicalement de cap.

C'est précisément cette visée argumentative inhérente à la racine de chaque adverbe paradigmatique que nous avons dégagée quand nous avons étudié les combinaisons intraphrastiques avec les conjonctions de coordination (§ 338 sqq.). Ainsi 'encore' se lie très facilement à 'ou' (v. § 341), parce qu'il a la vertu de présenter un argument en faveur d'une conclusion moins favorable que celle suggérée par le premier argument. 'aussi', en revanche, ne se combine pas avec 'ou', parce que ce comparatif véhicule en lui-même l'idée d'une argumentation continue.

Cependant il va de soi que l'orientation argumentative est particulièrement facile – et importante – à saisir quand l'adverbial sert à relier entre eux deux arguments indépendants. Curieusement, la meilleure méthode

pour dégager le caractère continu ou discontinu de l'orientation reste dans ce cas encore de dresser le tableau des combinaisons typiques avec les conjonctions de coordination, puisque la plupart des comparatifs (avec des exceptions significatives comme 'tout au plus') accusent une tendance marquée à se combiner, en fonction connective, avec une conjonction.

En schématisant à outrance, on peut dresser les équivalences suivantes entre conjonction et orientation argumentative des comparatifs en fonction connective:

- 1° et + comparatif: prolongement de l'orientation.
- 2° ou + comparatif: réorientation non réfutative.
- 3° ni + comparatif: prolongement augmentatif.
- 4° mais + comparatif: inversion de l'orientation (réfutation).

Dès lors, l'orientation argumentative des comparatifs peut se déduire du schéma suivant:

	aussi	même	encore	bien	au moins	même
et	+	+	+	÷	÷	÷
ou	÷	+	+	+	+	÷ ?
ni	÷	+	÷	÷	÷	+
mais	+	÷ ?	+	+	+	+

§ 369. 'même' et 'surtout'

Le schéma nous explique, p.ex., la différence entre 'ou même' et 'ou encore': la première combinaison opère une réorientation qui ne contredit pas l'argument précédent, parce que 'même' ne signale pas naturellement l'introduction d'une réfutation. Voilà pourquoi ce comparatif ne s'allie guère à 'mais'. A cause de sa grande force augmentative, 'même' peut même atténuer la valeur alternative de la conjonction 'ou', en sorte que le deuxième argument apparaît plutôt comme le prolongement du premier, 'ou même' servant donc à rythmer une argumentation continue.

On peut donc dire que de même que 'aussi' neutralise la différence entre 'et' et 'mais', ainsi 'même' suspend celle séparant 'et' et 'ou':

Je te paierai quinze francs, $\left\{ \begin{array}{l} \text{et} \\ \text{ou} \end{array} \right\}$ même vingt.

En revanche, 'ou encore' marque toujours qu'on reprend l'argumentation d'un nouveau point de vue et la combinaison tend donc à présenter

l'alternative comme une opposition dont les termes s'excluent. C'est ce qui est attesté par la facilité avec laquelle 'encore' se combine avec 'mais'.

Les restrictifs se combinent, par nature, avec 'mais', puisqu'ils impliquent l'idée d'opposition. Ils présentent, en quelque sorte, l'image inversée des additifs. C'est ainsi que seul le restrictif dégressif 'surtout' se combine avec 'et' et 'ni', à la façon de l'augmentatif additif 'même', parce qu'il ne fait qu'affirmer l'orientation argumentative, alors que 'au moins', augmentatif, refuse comme l'additif neutre 'aussi', la combinaison avec 'ni', parce qu'il ne sert pas à ponctuer une argumentation continue. V. par ailleurs les exemples cités supra § 340.

2. *La modulation quantitative des identificatifs*

§ 370. *Identificatifs complets et partiels*

Les identificatifs posent un problème d'interprétation particulier, parce qu'ils n'ont pas de valeur numérique modulable selon le plus ou le moins. Comme l'opération identificative consiste à rapporter le même au même, il est peu naturel de parler à leur égard d'orientation argumentative. Il est possible néanmoins d'agencer l'opération identificative selon un principe quantitatif modulable, parce que, dans la pratique de la langue, l'identification n'est jamais idéalement complète. L'opération tire naturellement son effet argumentatif du degré de différence résiduelle qui sépare, de toute façon, le membre exprimé de son jumeau présupposé. Par conséquent, l'orientation argumentative des identificatifs consiste à tirer la différence résiduelle vers le haut ou le bas, c.-à-d. de présenter l'identité comme complète ou comme seulement partielle. Cette dernière variante correspond donc au type dégressif des autres comparatifs:

«Oui, c'était bien cela que je poursuivais: reproduire [...]» (Fl. Delay 27).

«C'était précisément leur courte vue qui leur avait permis de naviguer au mieux de leurs intérêts personnels [...]» (Y. Audouard 101).

«[...] ce pouvoir tenait entre autres à cette chose visible qui est la présence du pénis, en particulier le pénis en érection.» (Bombardier & St-Laurent 157).

emploi connectivisé (v. § 229):

«- Si tu tardes trop, je me demande qui voudra encore de de toi.

- Justement, dis-je, piqué au vif, je l'ai trouvée.» (J.-M. Rouart 69).

Il est logiquement difficile d'imaginer un identificatif neutre, capable d'introduire une identification aussi bien partielle que complète. Il semble pourtant que 'notamment' puisse jouer ce double rôle (cf. les exemples du § 329); il équivaut tantôt à 'entre autres' (ou 'par exemple') – c'est là sans doute son sens normal – tantôt à 'à savoir'. Comparez:

«[Sartre] se trouve à cette époque à Berlin, notamment pour écrire ce livre.» (exemple oral 25.6.90).

«Il faut lui [à Le Pen] poser les vraies questions, calmement, et le conduire à préciser sa pensée. Notamment dans le domaine de l'économie et dans celui des idées.» (*Le Point* 21 déc. 87 p. 20).

Lorsqu'on commence à moduler de telle sorte l'opération répétitive, elle se colore facilement de nuances proprement argumentatives. C'est ainsi que les paradigmatiques identificatifs passent avec une facilité toute particulière à assumer des fonctions syntagmatiques, notamment pour placer deux arguments dans une relation de consécution explicative. En d'autres termes, l'opération numérique référentielle d'identification se transforme en une opération logique causale de nature contextuelle. Cette évolution a été poussée à son terme avec l'adverbe composé 'aussi bien', qui est presque entièrement sorti du système paradigmatique (cf. § 182).

Il est intéressant que le glissement fonctionnel se fasse aussi dans l'autre sens, puisque l'adverbial consécutif 'donc' ([dō]) peut prendre une fonction identificative par l'intermédiaire de la fonction métacomcommunicative (v. infra § 379).

§ 371. *Glissement de fonction identificative à fonction oppositive*

La fonction explicative présuppose évidemment qu'on regarde l'identification comme complète et non problématique. Si, en revanche, l'inclusion du deuxième terme dans le paradigme représenté par le premier se présente comme une espèce de réduction, nous passons au domaine de la soustraction, c.-à-d. de l'opposition. On identifie, certes, mais en laissant entendre que l'identité n'est que partielle, c.-à-d. moins grande qu'elle n'aurait dû être.

Voilà pourquoi la transition d'explication à opposition est graduelle et nous observons quelques adverbes qui hésitent effectivement entre les deux domaines. 'de fait', p.ex., est en principe un identificatif complet, qui fonctionne aussi bien comme syntagmatique que comme paradigmatique, étant synonyme de 'en effet':

«La deuxième explication officielle du retard tient à la blessure, de fait atroce, d'une guerre qui a saigné l'URSS [...]» (Cl. Imbert, in: *Le Point* 22 déc. 86 p. 41).

«Il s'étire sous le lustre, le ventre en avant, les bras tendus à craquer, oubliant peut-être l'horreur de sa mère pour ces ostentations. De fait, elle l'interpelle: – Combien de fois devrais-je te dire?» (E. Dischodt 17).

Mais, comme le signalent Gettrup et al. 116 sqq., le complément peut aussi prendre la fonction de 'en fait'. Cf. § 301. Lorsque l'adverbial qui établit un rapport de tout à partie comporte toujours une idée de réduction, il fonctionne à l'égal d'un vrai restrictif, comme c'est le cas de 'simplement'.

§ 372. *Tableau des identificatifs*

Ces observations nous permettent de classer les identificatifs de la façon suivante:

identificatifs complets	identificatifs partiels	identificatifs neutres
justement en effet à savoir précisément exactement effectivement donc ainsi de fait juste	en particulier particulièrement p.ex. spécialement spécifiquement entre autres ²⁰ pour ainsi dire	notamment

20 Dans son usage correct, 'entre autres' est un complément anaphorique, puisque le pronom renvoie à un nom précédent:

«Pour nous, nous sommes sûr de flotter convenablement, même s'il y a des minutes d'asphyxie, de panique. Entre autres, lorsqu'on nous fixe et qu'on articule avec lenteur [...]» (B. Schreiber 53).

Mais la tendance actuelle est de l'employer comme synonyme de 'p.ex.'.

F. Emplois dérivés des identificatifs

1. *Emplois métacommunicatifs*

§ 373. *Les identificatifs et l'intervention du locuteur*

Les traits les plus intéressants de la syntaxe des identificatifs sont leur emploi dialogal et leur aptitude à adopter une fonction métacommunicative. Il est certain que les identificatifs entretiennent un rapport particulier avec la fonction métacommunicative. En termes généraux, toute comparaison implique l'intervention du locuteur. Dans les deux autres types, cette opération reste pourtant toute logique, alors que l'identification présuppose l'intervention active du locuteur, parce qu'elle repose sur une évaluation du rapport identificatif. En effet, nous avons constaté que comme l'identité des deux termes n'est jamais complète, le fait de les rapprocher relève d'une appréciation personnelle de la part du locuteur, appréciation qu'on peut toujours contester.

Cette propriété énonciative est particulièrement manifeste dans le sémantisme des identificatifs complets. Lorsqu'on dit :

Elle avait reconnu la couleur de la maison, rouge en effet.

l'adverbial a le sens de 'comme elle se l'était imaginé'. De là vient qu'en emploi dialogal, les identificatifs 'effectivement', 'en effet' et 'justement' peuvent servir à se prononcer sur le statut vériconditionnel de l'énoncé, parce qu'ils déterminent alors d'une façon métacommunicative l'activité comparative de l'interlocuteur, prenant le sens de 'comme vous le dites si justement', 'c'est vrai, comme vous le dites', comme le signale Su. Schlyter 129 sq. :

«Car c'est effectivement là qu'en est réduit le Bayern.» (cit. Schlyter 123).²¹

«Comment expliquer, justement, ce brusque revirement de P.H. à 20 heures hier soir?»

21 Selon Schlyter 130, l'adverbial aurait ici une valeur concessive. En réalité, elle confond ainsi emploi métacommunicatif et emploi préconcessif (v. § 254). En emploi métacommunicatif, 'en effet' et 'effectivement' n'ont pas de fonction préconcessive. Ils expriment simplement l'accord du locuteur sur l'orientation donnée au premier argument par l'interlocuteur.

Il va sans dire qu'avec ces emplois nous passons de la fonction paradigmatique à la fonction syntagmatique que nous avons analysée au chapitre des consécutifs (v. § 227 sqq.). Ainsi il n'est pas étonnant qu'en emploi métacommunicatif, de nature énonciative, ces deux identificatifs acquièrent une orientation argumentative, les rendant similaires, sur ce point, aux deux autres types comparatifs. Du moment qu'ils impliquent une évaluation de la part de l'instance énonciative, celle-là renforce ou affaiblit nécessairement la direction de l'argument précédent. Il semble que 'en effet' et 'justement' se répartissent précisément ces deux tâches. 'en effet' abonde dans le sens de l'interlocuteur: 'Vous avez tout à fait raison en disant que ...'. C'est ainsi un identificatif métacommunicatif progressif.

§ 374. *Orientation argumentative de 'justement'*

Lorsqu'en discours monologal neutre, l'identificatif complet 'justement' focalise un membre de phrase, il fonctionne à la façon des autres identificatifs, p.ex. 'précisément'; il confirme la présence d'un terme dont il a déjà été question:

On avait disposé les papiers sur son bureau de façon à ce que le dossier rose retienne son attention. En entrant, il a justement pris le dossier rose tout de suite.

En fait, cet emploi confirmatif neutre paraît plutôt rare. 'justement' s'est spécialisé, à l'opposé de 'effectivement', dans les emplois polyphoniques, servant à relier deux arguments où le locuteur attribue la responsabilité du premier à un autre énonciateur implicite. Même lorsque 'justement' focalise un membre de phrase, il apparaît (en dehors du discours dialogal) surtout en contexte monologal explicite, c.-à-d. quand le locuteur parle en son propre nom:

«[...] je ne voudrais pas que le mot «dénoncer» me fasse endosser justement la robe du procureur.» (A. Robbe-Grillet 191).

«[...] ouvrant et refermant la porte, tantôt de l'intérieur et tantôt de l'extérieur, où il commençait à faire nuit. Nous étions tous les deux dehors justement, quand le téléphone retentit à l'intérieur.» (J.-Ph. Toussaint *app.* 10).

Il s'ensuit que le domaine propre de 'justement' est le dialogue qui confronte deux locuteurs explicites. Dans cette situation, l'adverbial sert

à exprimer que le locuteur ne confirme l'argument de l'interlocuteur que pour mieux infléchir l'argumentation dans une nouvelle direction, qui peut même être opposée à celle que l'interlocuteur avait préparée. Il fonctionne alors comme un identifiant métacommunicatif régressif.

- «– Un riche éleveur qui n'épousait pas et pratiquait la poésie!
- Alors il n'était pas si fou!
- Eh bien justement si: il s'est ruiné.» (Fl. Delay 163).

Comme 'justement' n'a presque jamais de foyer spécifique lorsqu'il assume cette fonction, nous l'analyserons au chapitre des consécutifs. En effet, l'adverbial fonctionne alors comme relationnel argumentatif. V. p.ex.:

- «– Moi, je ne t'ai jamais rien demandé à ce sujet.
- Justement. Ça prouve [...].» (T. Cartano 118).

2. *Emplois dialogaux*

§ 375. *Fonction confirmative: 'en effet' comme réponse isolée*

La propriété énonciative des identifiants explique aussi qu'en situation dialogale, ils peuvent passer à marquer l'accord total de l'interlocuteur avec ce qui vient d'être dit. Cette fonction est très nette quand ils confirment que l'interlocuteur a compris correctement:

- Est-ce qu'il en a vendu trois?
- Trois, en effet. (Cf. infra § 386).²²

Si l'on supprime le foyer, l'identifiant adopte la fonction d'une prophétesse, qui confirme la vérité du foyer sous-entendu:

22 Dans cet emploi, où l'on confirme la correction d'une hypothèse portant sur un membre de phrase, on se sert fréquemment de l'adverbial de degré-manière, 'parfaitement', qui n'a pas, par ailleurs, de fonction identificative:

- «– Andrew?
- Andrew, parfaitement.» (Fl. Delay 24).
- «– Faut pas être passéiste.
- Passéiste? s'effara Rosenbaum.
- Passéiste, parfaitement.» (R. Fallet *Paris* 48).
- «Alors il nous embrassera. Tous à la fois? Mais parfaitement: tous à la fois.» (M. Best 21).

En revanche, 'parfaitement' ne peut pas, comme 'en effet' (v. § 377), exprimer le rejet ironique de l'hypothèse avancée, parce qu'il manque de valeur polyphonique.

«Un rêve? Très exactement.» (*Le Nouv. Observ.* 15-21 déc. 88 p. 72).

ou celle de la question tout entière:

- Avez-vous toujours eu des ennuis avec ce moteur? .
- Effectivement.

«*L-P*: On revient à la notion de temps. Il faut que les choses aillent vite?
C.S.-L: Exactement. Traditionnellement l'analyse se déroulait [...].»
 (*Le Point* 3 août 1987 p. 86).

Cf. les formules confirmatives:

Vous ne croyez pas si bien dire/A qui le dites-vous!

Comme prophrases, les identificatifs alternent ici avec les adverbiaux de degré du type 'absolument' (ou 'parfaitement', cf. la note précédente) et avec ceux qui expriment la totalité (v. § 831):

- Etes-vous d'accord?
- Absolument.
- «– C'est ça?
- Tout à fait, reprit Catherine.» (C. Dubac 33).

A la suite de Danjou-Flaux (1980), nous définissons l'emploi de 'en effet' (etc.) comme réponse isolée par les trois traits suivants:

1° 'en effet' implique une demande d'assentiment; si le premier locuteur communique simplement un savoir, le second ne peut marquer son accord à l'aide de 'en effet' (il faut utiliser 'bien', p.ex.):

- «– Je vous informe que vous êtes renvoyé.
- { ? En effet. }
 { Bien. } » (exemple de Danjou-Flaux 116)

2° 'en effet' marque l'accord de l'interlocuteur; la locution peut ainsi confirmer un énoncé positif:

- «– Marie est gentille, n'est-ce pas?
- En effet.» (op.cit. 113).

ou un énoncé négatif, auquel cas la locution adopte la valeur de la prophrase négative 'non':

- «– Marie n'est pas gentille, n'est-ce pas?
- { En effet }
 { Non } » (cit. ibid.)

«– Alexandre Serguéevitch, franchement, qu'est-ce que ça peut te faire? [...]

– Tu as raison, sacré coquin de Nikita Andréévitch: qu'est-ce que ça peut me faire en effet!» (P. Besson 13).

En revanche, 'en effet' est incompatible avec la réorientation argumentative marquée par la prophrase 'si'; c'est là la fonction de 'justement':

– Son intervention n'a pas convaincu aujourd'hui.

a) – Justement, tu te trompes: tout le monde a applaudi.

b) – En effet, je l'ai trouvée bien plate.

3° 'en effet' marque l'autonomie de la réponse: l'interlocuteur fait entendre que son accord repose sur une connaissance des faits antérieure à la question. Voilà pourquoi 'en effet' ne peut marquer l'assentiment à un ordre:

– Ferme la fenêtre.

* – $\left\{ \begin{array}{l} \text{D'accord.} \\ \text{En effet.} \end{array} \right\}$

§ 376. 'bien' en fonction confirmative

En situation dialogale, il arrive que le locuteur éprouve le besoin de solliciter l'accord de l'interlocuteur au moyen d'un adverbial identificatif. Dans cette situation on utilise normalement des formules toutes faites, telles que

n'est-ce pas? – hein? – ça va?

mais l'adverbial de degré 'bien' peut fonctionner sur le plan métacommunicatif comme une espèce de préidentificatif (cf. le préconcessif 'certes', fonction ouverte aussi à 'bien' § 260), sollicitant une réponse confirmative:

«– Au nord, Thomas, c'est bien décidé?» (L. Durand 261).

Une réponse naturelle serait ici:

– En effet.

'bien' apparaît aussi régulièrement comme identificatif en dehors de la situation métacommunicative; il est caractéristique qu'il puisse aussi dans cet emploi servir à renvoyer à un membre postérieur. Comparez:

«Oui, c'était bien cela que je poursuivais: reproduire [...]» (Fl. Delay 27).

«S'il y a une vérité qui est apparue au fil des pages de ce livre, c'est bien que la politique économique traditionnelle est morte.» (L. Stoleru 319).

Si 'bien' préidentificatif appelle naturellement une réponse positive, c'est aussi qu'il est essentiellement monologique: en disant 'bien', le locuteur se met à la place de son interlocuteur, faisant comme si celui-ci avait déjà abouti à la même conclusion positive que le locuteur. En revanche, 'en effet', du fait de son caractère polyphonique, ouvre la voie à une réponse négative:

- Au nord, Thomas, c'est décidé en effet?
- Non, pas encore.

De là vient l'impossibilité signalée par A. Culioli 50 d'utiliser ce 'bien' confirmatif monophonique dans des phrases où d'autres facteurs, p.ex. le conditionnel, ouvre la possibilité d'une implication négative:

* Tu boirais bien un verre de bière.

Voilà pourquoi on utilise volontiers 'bien' dans la question insistante pour prévenir un refus:

- Vous avez bien deux francs?

Le mendiant fait comme s'il était impensable de répondre:

- Je regrette.

Egalement en situation dialogale, 'bien' peut passer de la question à la réponse, pour confirmer l'attente implicite de la question:

- Vous avez vu Vermont aujourd'hui?
- Oui, il est bien là.

C'est seulement dans la question rhétorique que 'bien' sert à renforcer l'attente négative:

«Quels rapports peuvent bien avoir entre elles la race élue et la race maudite?» (E. Badinter, *L'un* 160).

On peut dire que, dans ce cas, ‘bien’ sert à renforcer l’orientation argumentative inhérente à la question rhétorique. Une réaction naturelle serait :

– Aucun, en effet.

Dans ce dernier emploi, ‘bien’ est synonyme de ‘donc’ métacommunicatif (v. § 379) :

– Où peut-il $\left\{ \begin{array}{l} \text{bien} \\ \text{donc} \end{array} \right\}$ être?

Curieusement, ‘en effet’ connaît un emploi analogue, où il allie une fonction syntagmatique explicative, tout à fait normale, à celle de préfigurer une explication qui ne vient que dans la proposition suivante. Il est alors «pré-identificatif» dans ce sens qu’il permet à l’interlocuteur d’interpréter celle-ci comme la bonne explication :

«L’ombre des «hussards noirs» porte loin. Le système a en effet admirablement fonctionné: il a mis fin à la France des terroirs qui s’est perpétuée, comme l’a montré Eugen Weber, jusqu’à 1850 [...]» (A. Minc 28).

§ 377. *Syntaxe de ‘par exemple’*

La locution identificative ‘par exemple’ est fréquente en emploi métacommunicatif. Elle y adopte le sens de ‘vraiment’, présentant l’énoncé comme l’expression d’une réalisation étonnante d’un phénomène auquel on s’attendait sous une autre forme, plus familière. Ainsi ‘par exemple’ détermine par antiphrase la relation illocutive entre le locuteur et le discours: l’énoncé n’est pas un exemple, sauf de l’attitude frustrée ou simplement étonnée du locuteur. V. p.ex. :

«Ah, voilà du linge blanc, par exemple!» (cit. V. Mylne 38).

Cet emploi appartient au discours dialogal:²³

»– [...] je ne sais même plus comment il s’appelle.

– Par exemple! Et qui est au courant de ce voyage?» (Fl. Delay 25).

23 Cf. § 442.

Voilà sans doute pourquoi Jeanjaquet 445 le fait dériver de la question :

«D'où vient que X. est si changé? Aurait-il été malade, par exemple?»
(cit. Jeanjaquet 446).

Comme l'observe V. Mylne 44, cette hypothèse est pourtant trop étroite, car la présence d'un interlocuteur suffit pour que la locution puisse passer de la présentation emphatique d'un cas exemplaire à marquer l'étonnement du locuteur face au phénomène énoncé :

«Cela est dur, par exemple» (Crébillon, cit. Mylne 44).
«Il m'a trompé, par exemple!» (cit. Jeanjaquet 449).

De là il n'y a qu'un pas à la fonction exclamative :

«Ça par exemple!» (cit. *ibid.*).

où l'adverbial marque simplement l'«intensité de l'énonciation» (Jeanjaquet 451). Cette intensification peut revêtir une nuance oppositive ('en revanche') :

«Sévère, mais juste! Pas très aimable, par exemple.» (cit. Jeanjaquet 454).

et la locution en arrive ainsi à assumer la valeur d'un vrai adversatif :

«Il ne pouvait pas supporter les choux: par exemple, il aimait bien la choucroute.» (cit. Mylne 38).

C'est à partir de la valeur oppositive que 'par exemple' exclamatif assume la valeur d'une prophrase réfutative ('mais non') :

«Ma faute à moi, par exemple!» (cit. Mylne 45)
Par exemple! Quelle connerie.

'en effet' connaît exactement la même évolution sémantique: en discours dialogal, le locuteur s'en sert métacommunicativement pour rejeter par antiphrase ironique l'assertion de l'interlocuteur :

«— Comme cette robe est jolie!
— En effet!» (Danjou-Flaux (1980) 123).

→ quelle horreur

«Mais cette excursion, n'était-ce pas la dernière chance, miraculeuse, de retrouver Louis?

– Miraculeuse, en effet, dit la voix de Clara.» (E. Orsenna 513).

Cf. les locutions populaires 'tu parles', 'penses-tu', 'mon cul', qui transportent carrément l'opération ironique sur le plan de l'énonciation.

3. *Adverbiaux apparentés en fonction métacommunicative*

§ 378. 'déjà'

A côté des emplois métacommunicatifs des identificatifs, nous trouvons des adverbiaux qui s'assimilent à cette fonction lorsqu'ils sont employés métacommunicativement.

Ainsi 'déjà' s'utilise en fonction métacommunicative pour signaler que le locuteur demande à l'interlocuteur de répéter ce qu'il vient de dire:

– Qu'est-ce que tu disais, déjà?

Il fonctionne alors comme une espèce d'identificatif complet interrogatif, fonction dérivant naturellement de son emploi comme duratif relationnel. Le locuteur rappelle qu'il connaît l'existence du moment présupposé, mais qu'il en a oublié le contenu. V. p.ex.:

«– Et puis il y aura ce con de ... Comment tu l'appelles, déjà?» (E. Neuhoff 25).

«Après quoi il avait composé une ode à la mer, sa célèbre ode à la mer. Comment c'est, déjà?» (P. Besson 48).

«Il soutient le regard de Hess, qui tout de même finit par baisser la tête. «Comment dit-on déjà? Ah oui!»

– Garde-à-vous, Hess, je vous prie.» (L. Durand 152).

Il semble d'ailleurs, que, dans cette fonction, 'déjà' adopte toujours la position finale détachée, bien qu'on note, dans le dernier exemple, l'absence de virgule. Selon Su. Schlyter 130 ce serait là la position préférée aussi de 'effectivement' (en fonction métacommunicative). Mentionnons enfin la combinaison 'déjà que', dans laquelle le locuteur rappelle à l'interlocuteur un argument connu de celui-ci:

«– en plus il paraît qu'elle est en divorce, cela fait mauvais effet. Il y en a qui s'arrêtent à cela. Ils la jugent mal, déjà qu'avant elle était fille-mère!» (D. Letessier *Loïca* 172).

A côté de cet emploi énonciatif interprétatif, ‘djà’ fonctionne aussi, toujours en situation dialogale, comme relationnel argumentatif à valeur oppositive: le locuteur rappelle à son interlocuteur qu’il faut retenir, et non rejeter, l’assertion de celui-ci. Dans cet emploi, ‘djà’ figure à l’intérieur de la phrase et précède volontiers la négation:

«Ça peut paraître idiot mais c’est tout ce qui me plaît dans la vie, y’a rien d’autre qui m’intéresse.

– C’est déjà bien de trouver quelque chose, j’ai dit.» (Ph. Djian 15).

«Ce n’est déjà pas si mal!» (Petit Robert).

«Il n’a déjà pas fait son travail, et il va encore se promener ...» (C. Muller 33).

«Non, je crois que c’est le fait d’être photographié, je n’aimais déjà pas trop cela.» (D. Sallenave 39).

→ je te rappelle que je n’ai jamais aimé cela.

§ 379. ‘donc’ et ‘ainsi’

Lorsque les deux adverbes ‘donc’ et ‘ainsi’ prennent sur le plan métacommunicatif le sens de ‘comme nous l’avons déjà dit’, ils fonctionnent comme des identificatifs complets:

«Nous fîmes et refîmes ainsi l’amour jusqu’à ce que nous n’ayons plus rien [...] à nous dire.» (T. Cartano 119).

‘ainsi’ a ici comme noyau l’ensemble de la proposition ‘nous fîmes l’amour’ (mais non le complément temporel de durée). Il faudrait donc l’analyser comme un syntagmatique. Cela serait cependant peu naturel, car ‘ainsi’ n’enchaîne pas directement sur la phrase précédente, mais marque une répétition en d’autres termes de ce qui vient d’être dit. ‘ainsi’ fonctionne comme une espèce de conjonction métacommunicative. Dans cette fonction il peut uniquement se placer à l’intérieur de la phrase.

Placé en tête de phrase, ‘ainsi’ adopte normalement une valeur proprement syntagmatique en tant que consécutif (s’il ne se confine pas simplement à sa fonction d’adverbial de manière déictique ou anaphorique). A cette place, l’adverbe peut cependant aussi fonctionner comme synonyme de ‘par exemple’, c.-à-d. comme identificatif relationnel. On note qu’il est souvent suivi, dans ces deux emplois syntagmatiques, de l’inversion complexe:

«Malgré tout, il arrive encore à M. Rocard de faire en conseil des interventions qui plongent certains ministres dans la perplexité [...]. Ainsi, à en croire les confidences des ministres, M. Rocard prend-il un

jour sur lui d'annoncer au conseil comme une nouvelle de poids l'adhésion à l'Internationale socialiste d'un lointain pays du tiers-monde.» (*Le Monde hebdomadaire*, 22-28 mars 1990).

«Nous continuons d'appliquer aux réalités des notions qui ne leur conviennent plus et nous ne percevons pas les événements les plus importants.

Ainsi, nous désignons les effondrements en cours dans l'univers communiste par le terme de «réformes.» (J.-F. Revel, in *Le Point* 3 oct. 1988 p. 38).

Notons enfin que la conjonction 'ainsi que' peut fonctionner, au niveau intraphrastique, comme un simple synonyme de 'et', réalisant ainsi une fonction de concomitance, à l'égal de la conjonction 'tout aussi bien que' et la préposition 'avec' (v. § 699):

Le ministre est intervenu, ainsi que son assistant.

V. § 743.

'donc' a exactement la même syntaxe de ce point de vue: il ne peut être identificatif métacommunicatif que placé à l'intérieur de la proposition:

««[...] on ne peut pas se substituer sans arrêt aux autres, qui se laissent souvent aller à la facilité. Il faut ramer. Alors, je rame.

Sceptique, courbatu et infatigable, le président rame donc, au soir de sa vie [...] vers l'éternité [...]» (O. Giesbert, *Le président*, Paris 1990, p. 384-85).

«Garlonne chantonnait donc, plein de lui-même, sa poitrine enflée d'un bonheur inconnu [...]» (Jean Echenoz 189).

«Ma paroisse est dévorée par l'ennui, voilà le mot. [...]. L'idée m'est venue hier sur la route. [long passage]. Je me disais donc que le monde est dévoré par l'ennui.» (G. Bernanos, *Journal d'un curé de campagne*, 1936, cit. *Les Français à travers leurs roms*. 68 sq.).

«Au commencement était la librairie.

Je te parle d'un temps où les livres avaient encore de l'importance [...]. Au commencement, donc, était la librairie.» (E. Orsenna 11).

«Que faire lorsque [...], comme le dit superbement René Char [...], «notre héritage n'est précédé d'aucun testament?»

Lire Primo Levi, c'est donc revendiquer ce testament et poser que nous ne pouvons nous en dispenser.» (*Le Monde hebdomadaire*, 4-10 mai 89 p. 14).

Dans cette fonction, 'donc' sert souvent à renforcer la question même (v. § 199):

«[...] à tel point, oui peut-être en effet, que je n'ai pas répondu tout à

fait comme auparavant aux lois conjugales pendant ces journées-là. Et alors? Ne retiendrez-vous donc toujours de l'amour que ses manques et ses erreurs?» (R. Billetdoux 42).

«Mais qu'en pensait donc Gorbatchev, se demandait-on, et pourquoi laissait-il faire Ligatchev et ses protégés?» (*Nouv. Obs.* 7-13 oct. 1988 p. 32).

Il se combine avec 'pourquoi' pour donner à la question un caractère d'insistance:

Pourquoi donc? – → pourquoi, dites-moi donc ...

«Et pourquoi d'abord ai-je si grand souci de mon crédit à vos yeux? Pourquoi donc est-ce si nécessaire pour moi de vous aimer, aussi, dans le même emballage?» (R. Billetdoux 21).

«Pourquoi donc avait-elle perdu la tête ce soir de la Saint-Jean!» (Ada 135).

Il se combine aussi, avec le même effet, avec l'impératif:

«Regarde-la donc qui s'emporte et divague toute seule!» (R. Billetdoux 81).

En dehors de l'emploi métacommunicatif, 'donc' peut servir à présenter un membre de phrase comme la reformulation du membre précédent:

«Oui, il [sc. le revenu des agriculteurs] a commencé à baisser avec le choc pétrolier, donc avec l'arrivée au pouvoir de Valéry Giscard d'Estaing.» (F. Guillaume, in *Les Nouv. litt.* 25-31 mars 1982).

Dans cet emploi, 'donc' est synonyme de 'autrement dit' et 'c'est-à-dire', et il est possible qu'il faille ranger ce 'donc' avec les autres énonciatifs interprétatifs.

On peut se demander s'il faut aussi grouper la locution interprétative 'pour ainsi dire' avec ces deux adverbes. Par son sens, la locution paraît métacommunicative, mais elle fonctionne en fait souvent comme un synonyme complet de 'presque', c.-à-d. comme additif augmentatif, additif exprimant le degré d'identification et pouvant modifier la négation:

Nous n'avons pour ainsi dire jamais voté communiste.

Le gouvernement l'avait pour ainsi dire bombardé PDG d'Electricité de France.

Le dernier exemple illustre l'emploi métacommunicatif et comme la locution ne comporte pas d'orientation quantitative dans cet emploi, on peut sans doute la classer ici comme identificatif partiel. Cf.:

«Par comparaison, je sens que mon mal ne m'atteint pas en profondeur et, comme aucun des organes vitaux n'est touché, il devient pour ainsi dire négligeable.» (N. Avril 84-85).

G. Problèmes restrictifs

§ 380. *Fonction connective marquée: 'tout au plus' – 'à tout le moins'*

Le problème primordial soulevé par les restrictifs est leurs emplois syntagmatiques. Nous avons déjà constaté que la langue dispose de deux procédés pour séparer les deux emplois. D'une part, elle fait passer les paradigmatiques connectifs directement à la fonction de connecteur à l'aide de l'inversion complexe: 'aussi', 'encore'. D'autre part, elle réserve une variante spéciale à chaque emploi: 'au moins' – 'du moins'.

Les deux méthodes sont pourtant tout ce qu'il y a de moins sûr. Ainsi l'inversion complexe n'est pas obligatoire, ni même univoque. Lorsqu'un comparatif paradigmatique, séparé de son foyer (cf. supra), introduit la phrase, il peut déclencher l'inversion:

«La sensualité de la Terre-Mère est devenue inutile dans ce nouveau processus de création. Tout au plus sert-elle de «glaise» dans les mains de l'Artisan divin pour modeler Adam.» (E. Badinter, *L'un* 115).

Il est difficile de ne pas donner à «glaise» la fonction de foyer ici. L'exemple nous montre aussi que la langue se soucie peu de différencier morphologiquement. En effet, on aurait pu penser que l'adverbial composé à l'aide de 'tout', adverbial de degré qui sert très fréquemment à former des locutions oppositives ('tout grand que tu es', etc.), serait réservé à l'emploi syntagmatique, mais il n'en est rien: 'tout au plus' sert autant que 'au plus' à exprimer la restriction paradigmatique. V. p.ex.:

«Je devais être le dernier à comprendre les liens de Bayard et de sa sœur, le dernier informé, le dernier à pouvoir m'en plaindre. J'avais tout au plus à craindre une vengeance de Bayard si Mariane nous avait vus et le lui avait dit.» (M. Braudeau 158).

La même ambivalence se constate pour son antonyme 'tout au moins'.

Ce complément est effectivement fréquent en emploi connectif, mais on trouve aussi des cas indiscutablement paradigmatiques:

«Puis, au fil du temps, ce souper est devenu, pour vous, tout au moins, une partie de plaisir.» (Fr. de Maulde 69).

En revanche, la variante ‘à tout le moins’ semble se prêter surtout à l’emploi comparatif. V. p.ex.:

«Un tel amour nécessite une autre conception des sexes, un environnement différent, fait de confiance, d’un minimum de ressemblance et, à tout le moins, de respect mutuel.» (E. Badinter, *L’un* 166).

Mais l’emploi connectif n’est pas exclu (v. l’exemple cité § 170):

«La masse des gens souhaitait-elle vraiment se gouverner elle-même ou, à tout le moins, se préoccupait-elle sérieusement de la façon dont elle était dirigée?» (G. Hermet 9).

Une restriction analogue s’applique à ‘au plus’ qui paraît exceptionnel en emploi connectif. Reste la question de savoir pourquoi la langue n’a pas forgé une locution parallèle à ‘à tout le moins’: ‘* à tout le plus’. Nous ne voyons pas d’explication à cette carence.

Quoi qu’il en soit, on constate, en résumé, que ‘tout’ sert autant à former des compléments comparatifs que des compléments argumentatifs, d’autant plus qu’un des adverbiaux restrictifs de base, ‘surtout’, est évidemment à l’origine un complément prépositionnel. On peut ajouter que ‘tout’ constitue précisément le régime de compléments libres fonctionnant comme synonymes de ‘surtout’, p.ex. ‘avant tout’, v. supra § 366.

§ 381. Le couple ‘au moins’ – ‘du moins’

Les grammairiens se sont souvent servis du couple ‘au moins’ – ‘du moins’ pour illustrer la frontière flottante entre emplois restrictif et adversatif, v. p.ex. Nølke *adv. paradigm.* 172 sq. Pourtant, la distribution des deux locutions adverbiales est en principe nette: 1° ‘du moins’ ne connaît que l’emploi argumentatif, alors que ‘au moins’ fonctionne selon les deux axes. 2° En fonction argumentative, ‘au moins’ n’alterne pas avec ‘du moins’, c.-à-d. un adversatif disjonctif, mais surtout avec des syntagmatiques impliquant une idée de consécution sérielle, conformément à son origine comme restrictif augmentatif. 3° De là vient aussi que ‘au moins’

passé toujours le test de la rectification, qui donne des résultats absurdes avec ‘du moins’.

L’emploi paradigmatique banal apparaît dans l’exemple suivant (cf. les exemples cités supra § 363):

«Mais la fiscalisation réduit ultérieurement les écarts entre retraites, au moins autant que les salaires [...]» (A. Minc 26).

→ ‘et peut-être même plus’

«D’autre part, elle nie la spécificité de l’Occident au profit d’une machine naturelle ou, au moins, reproductible.» (S. Latouche 13).

cf.

«Mieux vaut une bureaucratie riche qu’une bureaucratie pauvre. L’une et l’autre se noient sous les procédures mais la première a au moins les moyens de les gérer.» (A. Minc 190).²⁴

Lorsque nous passons à l’emploi syntagmatique, la valeur numérique de l’adverbial reste patente:

«Il vaut certes mieux être cadre supérieur qu’ouvrier spécialisé vis-à-vis de la sécurité sociale, profession libérale que salarié agricole, mais tous au moins se présentent au guichet.» (A. Minc 26).

Ainsi il passe sans difficulté le test de la rectification:

→ et profiteraient peut-être même davantage (si c’était possible) des avantages sociaux gratuits.

En outre, la valeur syntagmatique adoptée par ‘au moins’ est plutôt celle d’un sériel mixte, p.ex. ‘en outre’, que celle d’un adversatif comme ‘du moins’. Il arrive pourtant que ‘au moins’ argumentatif ne comporte pas l’idée de consécution, mais sert comme un adversatif à opposer deux arguments. Or, même dans ce cas, il ne s’assimile pas à ‘du moins’, mais plutôt à ‘en revanche’:

«La trahison était rendue aussi facile à la femme qu’à l’homme, mais au

24 Cet exemple prouve d’ailleurs que Nølke *Adv. paradigm.* 73 ne peut avoir raison lorsqu’il pense que ‘au moins’ paradigmatique «exige la présence d’un quantificateur dans son noyau.» V. aussi l’exemple cit. § 363.

moins elle n'était lourde d'aucune conséquence pour la lignée.» (E. Badinger, *L'un* 229).

A cet égard, il est tout à fait significatif qu'avec le 'si' adversatif, seul 'du moins' puisse introduire le second membre (c.-à-d. la proposition principale), selon la formule (cf. supra au chapitre des oppositifs § 292):

«Si Pierre n'est pas très intelligent, du moins il est gentil.» (Cit. Nølke, *Adv. paradigm.* 173).

alors que 'au moins' renforce en revanche un 'si' hypothétique, parce que celui-ci n'exprime pas la disjonction, mais justement un possible quantifiable:

«Un individualisme débridé pourrait mettre hors de jeu des millions de citoyens si, au moins, un formidable filet de protection les recueillait.» (A. Minc 164).

«Si au moins tu lui avais présenté ton mari, il aurait vu que tu en avais un!» (R. Billetdoux 59).

Ainsi l'exemple suivant est clairement aberrant:

«Et si l'on a quelquefois reproché à Lévi-Strauss de ne pas avoir le sens de l'histoire, faut-il au moins lui reconnaître celui de la durée.» (in: *Le Monde* 2. sept. 1988 p. 11).

d'autant plus qu'un 'au moins' postposé est en principe incompatible avec l'inversion. La postposition révèle, par ailleurs, que l'adverbial garde bien sa valeur paradigmatique, focalisant, à distance, l'objet du verbe principal 'celui de la durée'.

Si 'au moins' reste donc clairement paradigmatique dans tous ces cas, il semble en revanche avoir changé d'orientation argumentative dans le dernier exemple d'A. Minc, où l'on peut le transcrire p.ex. ainsi: 'à la condition minimale que'. Autrement dit, le contexte hypothétique fait de 'au moins' un dégressif: 'au moins' marque le plafond et non plus le seuil de l'échelle, du mouvement scalaire. L'auteur nous informe que l'hypothèse suffira à produire la conséquence, mais il suggère que ce minimum ne sera pas facile à réaliser.

Il est possible que l'opérateur 'question' entraîne également une inversion de l'orientation argumentative. C'est en tout cas le résultat dans l'exemple suivant, où 'au moins' alterne avec 'au minimum', avec la

nuance scalaire de ‘probablement pas’, comme l’atteste sa présence dans une question rhétorique:

«De puissantes universités autonomes existeraient-elles au moins? Non, bien sûr.» (A. Minc 192).

§ 382. *Emplois métacommunicatifs*

Enfin, les restrictifs aussi apparaissent dans des emplois métacommunicatifs, en situation dialogale où le locuteur impose une restriction générale, dont il assume lui-même la responsabilité, à l’argument suivant:

– Surtout, pas de bêtises!

→ Je vous le rappelle avec insistance: pas de bêtises.

«Il y a une fête à mon camp. Tu veux venir? – Je ne sais pas, Will. Je dois dire à ma mère. – Non, surtout ne lui dis rien. Je viens te chercher ici à neuf heures.» (Y. Queffélec 16).

«Et c’est pour moi? ... T’es gentil au moins.» (Y. Queffélec 67).

→ ça, au moins, c’est sûr.

Dans la question, c’est à l’interlocuteur qu’on transfère la responsabilité de l’assertion (‘peux-tu au moins m’assurer que ...’):

«[...] n’ayant à m’offrir pour bagage que son inquiétude et sa suspicion, «avec qui étais-tu, est-ce que tu travailles au moins».» (A. Ernaux 64).

= est-ce au moins certain que tu travailles?

«Il a du répondant, le mécanicien. Il est gentil, au moins?» (Y. Queffélec 79).

Nous avons analysé ces emplois au chapitre des sériels, § 170.

Notons enfin l’emploi métacommunicatif de la locution apparentée ‘pour le moins’ en fonction interprétative:

«Sa façon de dire bonjour est pour le moins spéciale: «Que la joie soit toujours avec toi».» (B. Beck *Un* 127).

««Depuis que je suis ici, elles font beaucoup pour moi.» Et nous alors? Nous étions vexé, très vexé. «Tu n’est pas jaloux, au moins?» Nous fimes «Non» de la tête.» (B. Schreiber 88).

§ 383. *Locutions restrictives* (‘pour une fois’)

Soulignons qu’il reste beaucoup de points obscurs dans la syntaxe des restrictifs. Ainsi, dans ce qui précède, nous avons négligé ce qu’on pourrait appeler le type restrictif composite, p.ex. ‘pour une fois’ dans:

«Les réponses sont dans le Livre, dit-on, mais nous ne les trouvons plus. Soit que [...]; soit que le Livre, pour une fois, ne contienne pas les réponses aux questions nouvelles!» (E. Badinter, *L'un* 10).

La locution verbale représente ici l'amalgame d'un adverbial de temps ponctuel ('une fois') et de 'au moins' restrictif, puisqu'elle implique l'existence d'un paradigme représenté par 'les autres fois'. Nous ne connaissons ni la fréquence ni la distribution de ce type composite.

H. Les comparatifs de degré

1. *Typologie des comparatifs de degré*

§ 384. *Statut adverbial intermédiaire*

L'analyse du rapport des comparatifs à la négation nous permet d'isoler un type spécial que nous appellerons les comparatifs de degré:

additif	–	identificatif	–	restrictif
presque	–	juste	–	à peine

Ces adverbiaux occupent une position intermédiaire, dans le système adverbial, entre les comparatifs pleins et les adverbiaux quantificateurs, non relationnels (quantitatifs et intensifs). Par certains traits ils ressemblent aux compléments déterminant banalement un membre de phrase; par d'autres, ils paraissent suggérer une comparaison extraphrastique. Ce caractère se révèle dans leur comportement par rapport à la négation.

On sait que les comparatifs pleins présentent à cet égard deux traits significatifs. D'une part, ils se placent des deux côtés de la négation, tout en préférant l'antéposition (v. § 332 sqq.):

Il ne marche même pas.
Il n'a pas même une bicyclette.

D'autre part, ils n'influent pas sur la valeur véridictionnelle de la phrase:

Il ne marche même pas.	Il marche même.
→ il ne marche pas.	→ il marche

Or, les comparatifs de degré ne connaissent que la position à gauche de la négation,²⁵ tout en changeant l'implication logique de la phrase. Il serait peut-être plus exact de donner à cette règle une forme négative, parce que seul 'presque' se combine couramment avec la négation: les comparatifs de degré n'apparaissent jamais à droite de la négation.

«Depuis toutes ces années qu'elle me persécute, j'ai réussi à ne presque jamais la voir.» (G. Hocquenghem 30).

Par le premier trait ils semblent rester en dehors du schéma de la phrase, alors que le second les situe nettement comme des éléments subordonnés à un membre de phrase, à la façon d'un modificateur. En effet, lorsqu'on ajoute 'presque' à la phrase niée, on en change l'implication; autrement dit, l'adverbial tombe dans la portée de la négation:

- a) Il ne marche pas.
→ * mais il marche
- b) Il ne marche presque pas.
→ mais il marche (tout de même un peu).
Son oral n'était presque pas acceptable.
→ mais il fut admis.

cf.

- c) Il ne marche pas élégamment.
→ mais il marche.

§ 385. *Les présuppositions des comparatifs de degré*

Enfin, les comparatifs de degré se situent entre les deux catégories par leurs présuppositions. Nous avons vu que le relationnel comparatif plein exige la présence, dans le contexte général, d'un autre membre de sa classe sémantique. Ainsi

Il marche même.

présuppose p.ex. la vérité de la proposition suivante:

Il rampe.

25 A moins, bien sûr, d'être employés 'materialiter', comme la citation d'un énoncé précédent:

– Mais non, il n'a pas pris des roses presque jaunes.

L'adverbial de manière, de son côté, ne change pas les présuppositions du syntagme verbal dans lequel il figure. Ainsi 'lentement' dans

Il marche lentement.

n'a pas d'autre présupposition que la proposition 'il marche', action dont il ne fait que présenter une actualisation spécifique.

Au premier abord, 'presque' paraît adopter sur ce point le comportement de 'même'. Comme la proposition

Il marche presque.

implique la vérité de son contraire:

Il ne marche pas (tout à fait).

elle nous oblige à présupposer l'existence d'une activité de «presque-marche», p.ex.:

Il rampe.

Cependant on voit facilement que la présupposition de 'presque-marche' est beaucoup plus proche de celle de 'marcher lentement' que de 'marcher même', parce que, dans les deux cas, la présupposition concerne la réalisation de l'action verbale même. Seulement le comparatif de degré n'introduit pas un type spécifique de marche, mais qualifie la quantité de marche actualisée. Ainsi le comparatif de degré présuppose non un autre membre du paradigme, mais simplement l'existence à l'état plein de l'action verbale. Autrement dit, les comparatifs de degré servent à comparer leur noyau avec lui-même, mesurant le degré de conformité du membre actualisé avec l'existence pleine présupposée de ce membre.

La locution 'à peine' illustre bien cette particularité présuppositive. A partir de la proposition:

Il marche à peine.

il n'est pas évident qu'on puisse soutenir la vérité de la proposition affirmative:

Il marche.

ni de la proposition contraire:

Il ne marche pas.

Une paraphrase à négation atténuée serait plus appropriée:

Il ne marche pour ainsi dire pas.

En fait, l'implication vériconditionnelle d'un énoncé à 'à peine' est à notre avis indécidable, trait par lequel les comparatifs de degré se distinguent à la fois des comparatifs pleins et des modificateurs. En revanche, ils ressemblent, sur ce point, aux énonciatifs assertifs ('probablement', v. § 452). Cette indécidabilité ne gêne aucunement le fonctionnement de l'adverbial, qui est de marquer que la réalisation de l'acte verbal ou de la qualité n'est pas satisfaisante, parce que la quantité de marche réalisée reste en deçà du but visé, de la grandeur pertinente.

§ 386. *Les comparatifs de degré dans la réponse*

La différence de présupposition des deux types de comparatifs explique que seuls les comparatifs de degré peuvent constituer une réponse affirmative à eux seuls: comme ils ne font que présupposer l'existence de leur noyau, ils renseignent simplement sur son degré d'actualisation:

– Est-ce qu'il marche?
 – { Presque.
 Tout juste.²⁶
 A peine.

Un comparatif plein ne sert pas dans cette situation, parce qu'il met obligatoirement en rapport deux membres d'un même paradigme:²⁷

– Est-ce qu'il marche?
 * – Même.

L'adverbial exige ici un membre d'appui, représentant le membre actualisé qui présuppose, lui, un membre non actualisé; p.ex. un pronom ou une prophrase:

²⁶ Pour la présence de l'intensif 'tout' v. infra.

²⁷ Les identificatifs constituent à cet égard un cas particulier, v. § 375.

$$\left\{ \begin{array}{l} - \text{Même pas.} \\ - \text{Cela aussi.} \end{array} \right.$$

Dans la réponse, le comparatif de degré se comporte ainsi comme un adverbial de quantité et, en effet, les deux alternent régulièrement, non seulement auprès du verbe:

$$\text{Il marche} \left\{ \begin{array}{l} \text{beaucoup.} \\ \text{presque.} \\ \text{tout juste.} \\ \text{à peine.} \end{array} \right.$$

«[...] et cependant je l'enviais presque.» (A. Philippe 75).

«- Je les tiens, Soëft! Je les tiens presque!» (Loup Durand 241).

«Puisque Pat reviendrait! Puisqu'il le croyait presque!» (R. Fallet *Paris* 223).

«Elle irait à confesse demain, voilà tout! Pour avouer quoi? ... Elle avait à peine menti.» (Y. Queffélec 13).

«[...] l'émergence d'une spiritualité dont on commence à peine aujourd'hui à découvrir la complexité.» (E. Badinter *L'un* 33).

mais aussi dans la fonction de déterminant d'adverbial de degré exprimant la dissimilitude (v. les exemples du § 390):

$$\text{Il en a} \left\{ \begin{array}{l} \text{beaucoup} \\ \text{presque} \\ \text{juste} \\ \text{à peine} \end{array} \right\} \text{trop.}$$

Il sert aussi à déterminer les quantitatifs mixtes de similitude:

Il en a presque autant. une maison presque aussi grande

2. Les comparatifs de degré et les adverbiaux intensifs

§ 387. Mobilité limitée des comparatifs de degré

D'autre part, ces comparatifs fonctionnent auprès d'un noyau adjectival ou adverbial exactement comme un adverbial de degré:

$$\text{Il est} \left\{ \begin{array}{l} \text{très} \\ \text{presque} \\ \text{juste} \\ \text{à peine} \end{array} \right\} \text{pressé.}$$

Il parle $\left\{ \begin{array}{l} \text{très} \\ \text{presque} \\ \text{juste} \\ \text{à peine} \end{array} \right\}$ lentement.

Ils partagent aussi avec les adverbiaux de degré une mobilité très limitée. Leur place par rapport au noyau est pourtant moins figée que les intensifs du type 'très'. Il arrive qu'ils se postposent au noyau déterminé, à la façon des intensifs du type 'énormément':

Il parle lentement presque.

mais ils sont absolument impossibles en postposition détachée, position qui suspend le rapport entre l'adverbial et son noyau:

* Je travaille pour la compagnie, $\left\{ \begin{array}{l} \text{presque.} \\ \text{juste.} \\ \text{à peine.} \end{array} \right\}$

Ils exigent ainsi de s'appuyer sur un noyau, ne fonctionnant jamais comme syntagmatiques. Ce sont des adverbiaux comparatifs conjoints (cf. § 851).

A cet égard, la réponse affirmative mentionnée ci-dessus ne constitue pas une exception significative, car les vrais adverbes de degré ne répondent pas non plus à cette fonction de réponse isolée:

- Es-tu contente?
- Très/Presque/Tout juste/A peine.

Il arrive tout à fait exceptionnellement que 'presque' assume une espèce de valeur connective, comme dans l'exemple suivant:

«*Elle lui manque, c'est vraiment horrible. Presque tu en vomirais de chagrin.*» (L. Durand 10).

Le noyau de l'adverbial reste naturellement 'vomirais', mais à cause du déplacement emphatique, il prend une nuance relationnelle: 'au point que'. On retrouve un emploi pseudo-disjoint comparable quand 'presque' se combine avec 'ou' pour former une locution synonyme de 'à peu près':

«[...] une télévision que rien ou presque n'arrête dans la mise en scène de l'actualité, de préférence spectaculaire, voire sordide.» (Le Monde hebdomadaire, 5-11 juillet 1990 p. 6).

«Mais l'entretien de la maison était infini, il fallait chaque année ou presque refaire la peinture extérieure [...]» (M. Braudeau 31).

En réalité, 'presque' continue ici dans sa fonction normale de déterminant d'une expression de quantité ('chaque', v. § 390), mais l'alliance étroite qu'il noue avec une conjonction de coordination est justement un trait caractéristique de la syntaxe de comparatifs.

A part ce cas, on peut ainsi établir la règle que 'presque' ne peut introduire la phrase, pas plus que les deux autres comparatifs de degré (sauf 'à peine' en fonction de conjonction de temps). Si l'on veut placer le comparatif à cette place, il faut choisir la variante 'pour un peu' (cf. 'tout juste'):

«En revanche, en 1982, lorsque les Portugais inaugurent pour de bon leur liberté politique [...], nul frisson de sympathie ne traverse l'Europe. Pour un peu, en forçant leur chemin vers une banalité semblable à la nôtre, les petits habitants de la lointaine Lusitanie sembleraient presque sortir de leur rôle.» (G. Hermet 267).

La tautologie est patente et ne fait que souligner cette règle positionnelle.

§ 388. Syntaxe de 'à peine'

'à peine' se distingue de 'presque' et de 'juste' du fait que, combiné avec l'inversion complexe, il peut apparaître en début de phrase, ce qui en fait un adverbial disjoint:

«Un éclair surprit Hélène.

A peine eut-elle le temps de voir Hippocrate déguerpir. Elle l'entendit hurler [...]» (J. Sénès 19).

«Avant, à peine savais-je que j'avais des seins (le mot m'est pénible à prononcer)» (B. Beck *Un* 32-33).

«A peine ai-je deviné une seconde son corps blanc, régulier comme l'est son visage.» (R. Nimier, cit. B. Jonare 151).

«A peine consentaient-ils à se laisser encore piéger pour la musique.» (Laurent, cit. *ibid.*).

Dans ces exemples, 'à peine' retient pleinement la valeur d'un comparatif de degré, sans aucune fonction connective. Cependant c'est probablement à partir d'un tel emploi que 'à peine' antéposé peut passer à assumer une fonction interpropositionnelle, servant à lier deux propositions

dans un rapport temporel. Le plus souvent, ‘à peine’ garde sa valeur de comparaison interne, servant à restreindre l’extension de l’acte verbal, mais l’inversion prépare la proposition subordonnée suivante, qui explicite cette restriction:

A peine le train fut-il arrivé en gare que la foule se précipita vers les wagons.
→ A peine eut-elle le temps de voir Hippocrate déguerpir qu’elle l’entendit hurler.

Par un développement curieux, il arrive que la langue moderne fasse l’économie de la conjonction de subordination ‘que’, laissant à la seule inversion complexe la tâche de signaler le lien interpropositionnel, trait qui peut même disparaître quand l’inversion est bloquée par d’autres facteurs (p.ex. première personne du singulier du présent de la première conjugaison):

«A peine un être s’est-il pris dans mes filets, je songe qu’il va mourir.» (R. Nimier, cit. Jonare 153).
«Mais à peine croit-il avoir complété son personnel, il découvre que Zanella, fausse comme un jeton, le trahit.» (A. Maurois, cit. *ibid.*).
«A peine a-t-elle ouvert la bouche, on est perdu et elle aussi ...» (R. Billetdoux 41).
«C’est que, à peine je m’arrête d’écrire, je sens immédiatement le petit enfer qui m’habite reprendre son tapage et me brûler la poitrine.» (R. Billetdoux 81).

Cf. § 101.

Dans ce cas, ‘à peine’ adopte la fonction d’un véritable préconnecteur interpropositionnel, qui correspond sémantiquement à la conjonction de temps ‘aussitôt que’.

C’est avec la même valeur temporelle que ‘à peine’ fonctionne comme connecteur interpropositionnel quand il introduit la deuxième proposition, logiquement subordonnée à la première:

«Et l’été parisien se posait comme un décor dont on savait qu’il allait changer, à peine aurait-on le dos tourné.» (A. Geille 121).
«Est-ce que Jeannette n’aurait pas pu poser un peu ce tricot sur lequel elle a baissé les yeux de minuit jusqu’aux adieux, si elle devait exprimer son sentiment à peine avions-nous le dos tourné? (R. Billetdoux 14).

On constate qu’ici ‘à peine’ a perdu toute fonction de comparatif de

degré, définissant simplement un rapport temporel entre deux prédicats, et le seul trait qui le distingue du connecteur combinatoire interphrastique :

«Rose avait renoncé [...]. A peine se donnait-elle le droit d'écouter la conversation voisine.» (N. Michel 98).

est la prosodie, qui marque que la deuxième proposition reste subordonnée à la première, ne constituant donc pas un argument indépendant.

La preuve que 'à peine' continue ici à opérer à l'intérieur de la phrase est fournie par les constructions participiales où 'à peine' place également deux prédicats dans un rapport temporel. Seulement le rôle de subordination passe de la prosodie à la syntaxe positionnelle: l'antéposition du complément est obligatoire.²⁸ 'à peine' s'assimile ici à l'adverbial de temps 'une fois', capable également d'établir, antéposé, un tel lien temporel interpropositionnel (cf. § 525):

«La vénérable institution, à peine rescuscitée (un décret l'avait supprimée en 1793), s'est remise à son dictionnaire.» (*Le Point* 22 août 1988 p. 49).

«Déjà confronté à celui que constitue l'ouverture du dialogue entre les Etats-Unis et l'OLP, le gouvernement d'union nationale, à peine formé, doit mener une mission quasi impossible [...].» (*Le Monde hebdomadaire* 29 déc. 88-4 janv. 89 p. 1).

Enfin le caractère disjoint de l'adverbial explique que 'à peine' peut, à l'opposé de 'presque' et de 'juste', constituer le foyer de la construction clivée, dont le 'si' s'explique d'ailleurs par la valeur dégressive de 'à peine':

Le train pouvait à peine arriver à quai.

→ C'est à peine si le train pouvait arriver à quai.

«[...] c'est à peine pourtant si Julien se rendit compte que son fauteuil était beaucoup plus bas que celui de son interlocuteur [...].» (P.-J. Rémy 16).

§ 389. *Syntaxe de '(tout) juste'*

Lorsque 'juste' est déterminé par 'tout', il forme une locution adverbiale

28 Dans les constructions absolues, 'à peine' peut s'intercaler entre le sujet et le prédicat (cf. § 525):

«La porte à peine refermée, les rires et les voix emplissaient les maisons.» (I. Cagnati, cit. Su. Hanon (89) 156).

disjointe qui a sensiblement la même syntaxe que ‘à peine’. Ainsi elle entre comme foyer dans le même type de clivage :

Ce fut tout juste si le train put entrer en gare.
 «– Ecoutez, j’ai dit, je connais rien à l’argot, c’est tout juste si j’en ai entendu parler.» (Ph. Djian 274).

Comme ‘à peine’, la locution permet l’ellipse du verbe auxiliaire, signe évident de sa fonction paradigmatrice:²⁹

«[...] dans le football actuel, un corner, un coup franc à vingt mètres et bien sûr un penalty sont des aboutissements en eux-mêmes. Le fait de les obtenir tient lieu d’exploit. Tout juste si l’on ne se congratule pas avant même de les tirer.» (Le Monde hebdo. 5-11 juillet 1990 p. 6).

Et elle relie deux propositions, très souvent accompagnée de l’inversion complexe. Mais, au contraire de ‘à peine’, elle passe alors à une fonction véritablement argumentative (syntagmatique), fonctionnant comme un synonyme de ‘tout au plus’ (§ 174) :

«Personne de sensé ne voit comment ce dogme, qui est au cœur du dispositif, pourrait bien disparaître. Tout juste peut-on remarquer que la représentation, au sein du Parti, s’est donné depuis peu quelques aises [...]» (Cl. Imbert, in: *Le Point* 22 déc. 86 p. 42).

En revanche, ‘juste’ isolé est un adverbe conjoint qui précède toujours son noyau, à la façon d’un vrai adverbe intensif (v. § 851) :

Il arrive juste à l’heure.

29 La complétive en ‘que’ présente un fait asserté; la complétive en ‘si’ fait de l’acte verbal une éventualité imaginée. ‘tout juste si’ engage un fait sur la voie de l’éventualité :

Tout juste si je me souviens.

→ je me souviens, mais c’est tout comme si je ne le faisais pas.

‘à peine si’ fait passer à l’acte verbal asserté la limite de l’éventualité :

À peine si je me souviens.

→ je ne me souviens pratiquement pas

Comme ‘presque’ est un adverbe conjoint, il exige de s’appuyer, dans cette construction pseudo-clivée, sur ‘comme’ :

C’est presque comme si je me souvenais.

→ c’est tout comme.

Ainsi ‘presque comme si’ oriente l’éventualité vers le fait asserté.

En outre, cet adverbe se distingue des deux autres comparatifs de degré par son incapacité à déterminer isolément le verbe. Dans cette situation, il faut obligatoirement utiliser la forme renforcée, disjointe, ‘tout juste’ :

Il marche tout juste.

La raison en est que l’adverbe isolé se confondrait avec l’adjectif ‘juste’ en fonction d’adverbial de quantité-manière (v. § 772),³⁰ adjectif qui sert à former un certain nombre de locutions verbales figées :

Marcher juste – voir juste – penser juste, etc.

Si l’on veut distinguer formellement le comparatif de degré de l’adverbial de quantité-manière, on peut justement recourir à l’épreuve de l’intensification : ‘juste’ comparatif de degré est intensifié par ‘tout’, alors que l’adverbial de quantité-manière admet tous les autres intensifs, mais à l’exclusion de ‘tout’ :

«Quelques vieilles au mieux les occupent [...], contemplant [...] la vacuité qui répond si juste à celle de leurs dernières années.» (E. Deschodt 11).

Ainsi la présence de ‘tout’ suffit à assurer la fonction comparative aussi bien auprès du verbe que d’un noyau non verbal :

«C’était il y a plus de quarante ans et sa prophétie commence tout juste à se réaliser parmi une petite fraction de la population du globe [...]» (J.-L. Servan-Schreiber 392).
 «Siegfried se montrera tout juste capable d’anéantir le dernier des géants, plongé d’ailleurs depuis longtemps dans un sommeil léthargique, puis de conquérir [...]» (A. Robbe-Grillet 21).

La seule exception à la règle interdisant à ‘juste’ isolé de déterminer le verbe est constituée par le participe passé. Il va sans dire que ‘juste’ est capable de déterminer le participe non verbal :

Il avait visité les installations juste terminées

30 En fonction modale pure on peut employer la locution ‘de justesse’ :

«Parfois, tout en continuant à écrire, elle frissonnait et, de la main, rattrapait de justesse son manteau qui commençait de glisser le long de son épaule.» (J.-Ph. Toussaint *app.* 24).

comme d'ailleurs aussi 'tout juste':

«Les cyniques se sont tus après avoir constaté que les régimes représentatifs tout juste installés l'emportaient déjà sur leurs prédécesseurs comme instruments efficaces de préservation de l'ordre social.» (G. Hermet 8).

mais l'important est que 'juste' puisse s'intercaler à la place préparticipiale dans le syntagme verbal composé:

«– Axel, je ne veux rien, moi. Je t'ai juste montré qu'il y avait sûrement d'autres règles.» (M. Braudeau 172).

Enfin, il faut noter que 'juste' reste aussi possible devant l'infinitif pur régime de verbe, aussi dans les cas où 'juste' détermine plutôt le verbe principal que l'infinitif:

«Il Signore Gambini, qui souhaitait juste faire vérifier un petit truc, se déchaussa dans la cabine [...]» (J.-Ph. Toussaint *app.* 21).

«Il nous faut juste sortir d'ici et aller très vite vers le cimetière.» (B. Schreiber 125).

«Cette femme-là n'est pas fichue de faire l'amour avec qui que ce soit au monde. Elle peut juste écarter de temps en temps les cuisses quand c'est son mari qui le lui demande.» (P. Besson 12).

'juste' est encore plus nettement conjoint à son noyau que 'presque', puisqu'il faut aussi recourir à la forme renforcée 'tout juste' dans les réponses isolées. Dans les questions c'est la forme renforcée 'au juste' qu'il faut utiliser, quand 'juste' détermine le pronom interrogatif, puisque ce genre de détermination oblige l'adverbial à suivre son noyau:

«Quelle différence finalement sous le ciel entre être ce que je suis et être une autre [...] et pour qui au juste fais-je l'économie de la violence qui est la mienne [...]» (R. Billetdoux 121).³¹

«– Je suis censé faire quoi au juste?» (Ph. Djian 23).

«Une petite action alimentaire, hum? Qu'est-ce qu'elle en dit, notre charmante? Qu'est-ce qu'elle souhaite au juste?» (Fr. Chandernagor 51).

'juste' isolé s'utilise surtout devant les numéraux (cf. *infra*), les pronoms:

31 Cf. § 309 la fonction hypothétique de 'au juste'.

«← Juste ça, dites-moi ça, Monsieur Jœuf [...]» (J.-M. Roberts 46).

les compléments prépositionnels:

«Le phénomène [...] serait visible dans nos régions dès la tombée du jour, juste après le dîner.» (M. Braudeau 21).

«Je sortais juste d'une période de travail délirant [...]» (Ph. Djian 10).

et devant des adverbiaux relationnels dérivés, p.ex. ceux formés à partir de prépositions ('juste au-dessous'). Dans les autres cas, notamment devant la négation, on a tendance à lui préférer 'justement', adverbe dont la fonction adverbale ne prête pas au doute. V. Togeby § 247,2.

'Juste' semble en général réfractaire à la négation. Lorsqu'il fonctionne comme intensif de totalité (du type 'tout à fait'), c.-à-d. dépourvu de toute nuance comparative, il ne s'allie pas non plus à la négation. On y substitue dans ce cas la locution adverbale 'au juste':

Je sais juste ce que vous aurez à faire.

→ «A la campagne, vous savez ... un bonne à tout faire, on ne sait pas au juste ce que ça fait.» (E. Westphal 12).

J'ai juste ce qu'il vous faut.

→ Je ne crois pas au juste que j'ai ce qu'il vous faut.

«C'est juste le temps qu'il faut.» (cit. Togeby loc. cit.)

→ Ce n'est pas au juste le temps qu'il faut.

§ 390. Restrictions quant au noyau

Les comparatifs de degré partagent enfin avec les adverbiaux de degré l'impossibilité de déterminer un substantif, ce qui les sépare nettement des autres comparatifs. Il est significatif que, dans les rares cas où 'presque' se joint à un nom, il se comporte comme un préfixe: 'une presque'île', 'la presque-totalité', noms qui comportent une idée quantitative. D'un point de vue sémantique, il est normal que les noms qui ne connaissent pas de degré ne puissent se comparer avec eux-mêmes. On peut les nier ('un non-lieu') ou marquer leur domaine ('la toute-puissance'), mais non les «conjuguer» en degrés. Lorsque le comparatif de degré se trouve auprès d'un substantif, il en détermine en réalité le déterminatif:

– Oh! il a fait à peine un kilomètre!

Il va sans dire que lorsque 'juste' fonctionne comme une variante de 'seulement', il retrouve la possibilité de focaliser un nom:

– Est-ce qu'elle avait des visiteurs?

– Juste sa cousine.

«C'est juste la trouille qui m'avait pincé.» (Y. Queffélec 272).

«Il n'y a pas de route, juste un chemin dans le sable.» (M. Braudeau 39).

Une des fonctions fondamentales de ces adverbiaux est de modifier les numéraux (et certaines autres expressions de quantité):

Il gagne juste trois mille francs.

Il en a	{	presque juste à peine	}	trois.
Il marche	{	presque juste à peine	}	un peu.

«Mais arrivé à ma hauteur, je sens le regard qui se pose à peine une seconde sur moi, aussi absent que si j'étais un meuble familier [...]» (A. Robbe-Grillet 26).

«Mais l'entretien de la maison était infini, il fallait chaque année ou presque refaire la peinture extérieure [...]» (M. Braudeau 31).

On note que 'presque' est seul à pouvoir ainsi déterminer rétroactivement, en combinaison avec la conjonction 'ou':

«[...] l'univers entre Cordouan au sud et le Marais au nord n'était qu'un unique et absolu désastre. Ou presque: à l'exception de sa personne, de sa famille, de sa maison [...]» (M. Braudeau 63).

«[...] une télévision que rien ou presque n'arrête dans la mise en scène de l'actualité [...]» (Le Monde hebdomadaire, 5-11 juillet 90 p. 6).

Ils déterminent très fréquemment les adverbiaux de quantité comparatifs tels que 'un peu', 'assez' ou 'moins':

«Elle avait compris qu'il s'était détaché d'elle, en était restée hébétée, avec juste assez d'énergie pour quitter Paris.» (A. Philippe 81).

«Plus subtil dans l'exécution, Caillois est à peine moins direct.» (E. Carrère 84).

«Ludo voyait juste assez clair pour se guider.» (Y. Queffélec 257).

«En me tournant à ma droite je découvris une Mariane à peine plus petite – nous n'avions que deux semaines de différence [...]» (M. Braudeau 55).

«Grandis vite, Gabriel [...], viens m'aider, Gabriel, je suis à peine plus vieux que toi et d'ailleurs je t'attends.» (E. Orsenna 22).

Sur ce point, ils se conforment donc à la syntaxe comparative et non à celle des intensifs. Cf.:

- a) Il en a même trois.
- b) Il marche même un peu.

3. *L'orientation quantitative des adverbiaux de degré*

§ 391. *Les comparatifs de degré combinés avec les noms de nombre et la négation*
Néanmoins leur sémantisme les rapproche ici aussi des adverbiaux de degré, car ils ne comportent en fait aucune idée de comparaison paradigmatique; ils servent à transformer les noms de nombre, indications scalaires discontinues, en indices de position sur une échelle continue: entre 'deux' et 'trois' se trouvent, à divers points de l'intervalle, 'presque trois', 'juste trois' et 'à peine trois'. Le comparatif plein ne module pas l'indice scalaire, mais rapproche deux membres d'un même paradigme:

- Il a presque deux millions.
- c'est beaucoup.
- Il a au moins deux millions.
- il en a même trois.

La négation fonctionne de ce point de vue comme un adverbial de quantité modulant l'acte verbal: lorsque les comparatifs de degré déterminent la négation, ils modulent l'intervalle allant de zéro à un. Ils fonctionnent donc exactement comme les adverbiaux de degré susceptibles de modifier la négation (cf. § 833) en se situant également à sa gauche. Il reste, bien sûr, que les intensifs du type 'absolument' ne modulent pas l'indice scalaire, mais renforcent simplement la valeur négative de 'pas', insistant donc sur l'indice zéro:

- Il ne parle $\left. \begin{array}{l} \text{absolument} \\ \text{pratiquement} \\ \text{vraiment} \\ \text{presque} \end{array} \right\} \text{pas.}$
- Il ne gagne presque pas assez pour vivre.

Il reste malaisé d'illustrer cette syntaxe à partir des deux autres comparatifs de degré, car ils se combinent rarement avec la négation. En principe, 'juste' devrait accepter cette combinaison au même titre que 'presque', d'autant plus qu'il détermine très couramment les noms de nom-

bre. C'est ainsi que la phrase suivante n'offre pas de problème grammatical:

Il ne gagne tout juste pas assez.

Pas plus que la réponse suivante:

- Est-ce qu'il marche déjà?
- Non, tout juste pas.

En fait, 'juste' est très rare dans cet emploi, alors que, comme nous l'avons signalé, 'justement pas' est banal.

En revanche, il est logique que 'à peine' évite la négation; cet adverbial contient sémantiquement une négation et fonctionne comme la forme niée de 'presque':

- «[...] le nombre de statuettes masculines est tellement réduit qu'on peut à peine les mentionner.» (E. Badinter *L'un* 53).
- qu'on ne peut presque pas les mentionner.

Pour des raisons qui nous échappent, 'à peine' ne semble pas accepter la double négation.

§ 392. Comparatifs de degré neutres: 'à peu près' et 'environ'

L'orientation quantitative joue un rôle particulièrement important pour l'interprétation des comparatifs de degré, parce qu'ils expriment une relation paradigmatique affaiblie au profit de l'indication scalaire.

C'est ainsi que les comparatifs de degré n'admettent normalement pas le degré neutre. On pourrait à la rigueur citer une locution adverbiale comme 'à peu près'. Lorsqu'on dit:

J'en ai à peu près deux.

on ne nous informe pas avec précision sur la situation scalaire du foyer, alors que 'presque' implique que nous sommes peu éloignés du point 'deux'. D'autre part, 'à peu près' n'apparaît pas comme entièrement neutre, car il marque naturellement que nous sommes plus près de deux que d'un.

«Les *Etats-Unis* ont accusé le coup dans le domaine agricole et des

matières premières, ont à peu près «sauvé les meubles» dans le secteur abrité [...].» (L. Stoleru 301).

«Cet affreux nom de Peaudure désigne une étendue presque nue. Quatre bâtisses en marquent à peu près le centre: un hangar, une remise [...].» (E. Deschodt 24).

«[...] d'où une prolifération d'Etats organisés à peu près sur le même modèle.» (S. Latouche 79).

Enfin, lorsque la locution 'à ... près' forme des syntagmes libres dont le noyau est un nom déterminé par une expression de quantité, elle prend la même orientation augmentative que 'presque':

Il a tout raconté à peu de choses près.
J'ai achevé le livre, à quelques mots près.

En revanche, la locution synonyme 'plus ou moins' paraît complètement neutre:

«Rien de commun avec les autres, qu'il classait plus ou moins dans le même sac, selon leur silhouette [...].» (M. Braudeau 132).

On pourrait aussi mentionner 'environ', qui, lui, est certainement neutre. Seulement cet adverbial tient davantage d'un adverbial de degré que d'un comparatif et est sujet à des restrictions très sévères. Ainsi il ne détermine que des noms de nombre, numéraux et apparentés (p.ex. «une centaine») et se rapproche par là des prépositions.

§ 393. *Augmentatifs et dégressifs*

Le reste des comparatifs de degré se répartissent entre augmentatifs et dégressifs selon le modèle fourni par le couple quantitatif 'un peu' – 'peu'.³² Ainsi 'un peu' indique un minimum susceptible d'être augmenté. De façon analogue, l'additif 'presque' indique que le membre exprimé est en train d'obtenir le degré ou les propriétés suffisants pour pouvoir appartenir au paradigme présupposé. Lorsque nous disons:

Il parle presque.

l'activité dans laquelle le sujet est engagé en fait, et qui n'existe qu'à

32 La logique scalaire de ces adverbiaux est longuement étudiée par J. Jayez (88) 187 sqq. Pour l'orientation de 'peu' – 'un peu', v. § 797.

l'état de présupposition (p.ex. 'il balbutie') est présentée comme une paradigmatization en voie d'achèvement, en sorte que l'on pourrait ajouter la rectification positive:

Il parle presque, et peut-être même qu'il y est déjà arrivé.

V. p.ex.:

«Hier soir, il riait presque; à présent il pleure presque ... Mais non! il pleure tout à fait.» (G. Cesbron, *Les saints vont en enfer*, Paris 1952, p. 14).

De même, la réponse axée sur 'presque' permet l'emploi de 'oui', l'adverbial garantissant l'accomplissement de l'acte encore incomplet:

«A: Le dîner est-il prêt?

B: Oui, presque.» (J. Moeschler (85) 48).

Troisièmement une cause positive ventilée par 'presque' ne peut entraîner un effet négatif (cf. J. Jayez (1983) 256):

* Il sait presque manipuler cette machine, donc je ne l'engagerai pas.

A l'opposé, 'à peine' correspond à 'peu'; c'est un restrictif dégressif qui indique que le membre exprimé est en train de sortir du paradigme présupposé pour rejoindre un type moins élevé d'activité.³³ Par conséquent, on peut y ajouter une rectification négative qui fait état de l'orientation dégressive de l'adverbial:

Il parle à peine et peut-être même qu'il n'y est jamais arrivé.

La réponse axée sur 'à peine' s'allie pareillement à 'non', car, bien que complet, l'acte déterminé est en voie d'inachèvement:

- Le dîner est-il prêt?	- Travaille-t-il beaucoup?
- Non, à peine.	- Non, à peine.

33 Assez étrangement, J. Jayez (88) 200 confond orientation quantitative et degré scalaire:

«En termes de degré, à peine *X* renvoie à des degrés inférieurs à presque *X*.»

En termes absolus, 'à peine' marque une réalisation plus complète que 'presque', mais par son orientation dégressive, 'à peine' laisse une impression de non-réalisation, alors que 'presque' porte l'esprit au seuil de la plénitude.

Si la cause positive est ventilée par ‘à peine’, elle prépare une conclusion négative:

Il sait à peine manipuler cette machine, donc je ne l’engagerai pas.

L’exemple journalistique suivant, cité par Anscombe & Ducrot (1983) 22, présente une confusion amusante entre les valeurs scalaires de ‘presque’ et de ‘à peine’:

«Il y a un peu moins d’automobilistes qu’autrefois qui dépassent le 120 km/h (ils sont presque 20%).»

Ces différences d’orientation scalaire sont faciles à mettre en valeur si on combine les adverbiaux de degré avec un argument qui vient appuyer un argument précédent orienté scalairement vers une conclusion augmentative ou dégressive. Ainsi les comparatifs augmentatifs peuvent servir à appuyer un argument orienté vers une quantité exceptionnelle, contexte dans lequel les dégressifs feraient figure de contresens logique, comme l’ont montré Gettrup et al. 134:

	pratiquement
Il est très grand; il mesure	<i>presque</i> 2 mètres
	* juste
	* à peine
C’est presque 100 francs,	{ c’est cher.
	* ce n’est pas cher.

Naturellement les dégressifs servent inversement à appuyer un argument orienté vers une quantité réduite:

	juste
C’est un nain; il mesure	à <i>peine</i> 1 m 20
	* presque
	* plutôt
C’est à peine 100 francs,	{ ce n’est pas cher.
	* c’est cher.

Cf. l’ensemble dépourvu de comparatif de degré et neutre quant à l’orientation quantitative (v. Jayez (88) 188):

C’est 100 francs,	{ ce n’est pas cher.
	c’est cher.

A cause de leur valeur paradigmatique très affaiblie, la «comparaison» effectuée par les comparatifs de degré se fait en quelque sorte à l'intérieur de la phrase. On compare quelque chose d'autre avec ce qui est réellement exprimé, alors que l'opération se fait en sens inverse avec les comparatifs pleins: le membre focalisé est rapporté à d'autres membres non exprimés. Lorsque nous disons:

Il parle presque.

c'est 'parler' qui représente le «vrai» paradigme et c'est la pertinence de celui-ci qui est «modulée» par le comparatif de degré. Par conséquent ce type se rapproche beaucoup de la fonction identicative. Les additifs de degré ajoutent quelque chose à l'activité de départ jusqu'à faire changer celle-ci de nature, alors que les restrictifs de degré nous obligent à ôter des propriétés à l'activité exprimée qui finit par rejoindre celle de départ.

C'est ainsi qu'on s'explique qu'il existe aussi un identificatif de degré proprement dit, 'juste'. Celui-ci n'ôte ni n'ajoute d'éléments – ce qui lui ferait changer de type –, mais il indique le strict minimum de propriétés que le membre focalisé doit posséder pour pouvoir appartenir au paradigme. Il «module» ainsi le rapport d'identité selon le moins, vers le bas de l'échelle; le membre focalisé est présenté comme étant sur le point de sortir du paradigme, qu'il constitue donc ici. La conséquence sémantique en est qu'alors que les autres comparatifs de degré se rapprochent d'une fonction identicative, l'identificatif de degré s'assimile aux restrictifs. Ainsi 'juste' alterne souvent avec 'seulement' (cf. supra):

C'est $\left\{ \begin{array}{l} \text{juste} \\ \text{seulement} \end{array} \right\}$ une maison.

Si je ne vous ai pas téléphoné avant, c'est juste que l'appareil a été en réparation.

Si l'on veut éviter la nuance restrictive inhérente à l'identificatif dégressif, il faut recourir à l'identificatif plein, 'justement', qui, lui, n'a aucune orientation scalaire (pas plus que les autres identificatifs):

Si je ne vous ai pas téléphoné avant, c'est justement que l'appareil a été en réparation.

§ 394. Fonction de 'plutôt'

'plutôt' est à l'origine un adverbial de degré comparatif, mais comme, à la différence des autres intensifs comparatifs, il présuppose souvent la

présence du second terme du paradigme auquel il renvoie dans le contexte immédiatement précédent, il fonctionne aussi comme une espèce de restrictif intraphrastique :

La maison se trouve à côté, ou plutôt derrière.

Quand la comparaison s'établit ainsi entre deux verbes finis, 'plutôt' fonctionne comme un véritable adverbial syntagmatique :

Il ne marche pas, il rampe plutôt.
«Peaudure vous endurecit», décrète-t-elle, pour devancer les réclamations. «On s'y liquéfie plutôt», dit Isabelle à Marguerite.» (E. Deschodt 28).

Le plus souvent, la comparaison établie par 'plutôt' ne porte pas sur le degré de réalisation du membre déterminé, mais sur le rapport qui relie celui-ci à un membre exprimé du même paradigme. Dans la mesure où ce rapport concerne la correction du premier terme, l'action de 'plutôt' se confond avec celle des énonciatifs interprétatifs ('plus exactement').

Cette valeur est particulièrement frappante quand 'plutôt' se combine avec la conjonction 'ou'. Il signifie alors la reprise d'une expression dans le but d'arriver à une formulation plus exacte. Significativement, il sert aussi bien à reprendre un membre à l'intérieur de la phrase qu'à l'extérieur :

«Et nous parlons d'autre chose. Ou plutôt, il parle, et je l'écoute raconter la conférence d'Helsinki.» (Fr. Giroud *Comédie* 147).
«J'ai été désigné – ou plutôt je me suis désigné moi-même – pour mettre en place la plus grande tristesse [...]» (P. Besson 42).
«Selon Charles [...], elle dormait à côté de lui cette nuit-là, ou plutôt c'est lui qui dormait, car elle était sortie du lit la première sous l'effet de la vision.» (M. Braudeau 27).
«Epais comme une planche à pain ou plutôt comme une tartine beurrée pour un Bougnat, autant dire rien.» (*Nouvel Obs.* 21-27 oct. 88 p. 54).

Quand il perd sa valeur comparative, ce qui arrive fréquemment quand le déterminé est un adjectif ou similaire (mais jamais avec un foyer verbal), 'plutôt' passe à la fonction d'un adverbial de degré, synonyme de 'assez' :

une robe plutôt élégante
«Ici, je vis dans l'ombre de Chanel, mais c'est une ombre plutôt agréable.» (*Nouv. Obs.* 8-14 janv. 1988 p. 18).

Il se situe alors sous la négation:

«Vous ne voulez pas plutôt des petites saloperies plus marrantes, dis-je en me frottant assez suggestivement le bout des doigts, des noisettes salées, un mélange de fruits secs, des apéricubes.» (J.-Ph. Toussaint *app.* 29).

«A ce moment, Pouchkine sentit nettement que sa mort aurait fait plutôt plaisir à son camarade [...].» (P. Besson 43).

On note que ‘plutôt’, restrictif de degré, a la même orientation augmentative que l’additif ‘presque’, puisqu’il marque que le second terme est plus exact que le premier.

§ 395. Tableau des comparatifs de degré

Nous obtenons ainsi la répartition suivante des comparatifs de degré selon leur orientation argumentative:

Comparatifs de degré	augmentatifs	dégressifs	neutres
additifs	presque pratiquement quasiment jusqu’à, pour ainsi dire en quelque sorte		à peu près environ approximativement grossièrement plus ou moins
restrictifs	(plutôt)	à peine	
identificatifs		(tout) juste (au juste)	

Si l’on dispose les trois adverbes qui constituent l’épine dorsale de ce système selon une échelle allant de haut en bas, on obtiendrait la série suivante:

	1° (tout) juste.	↓
Il parle	2° à peine.	↓
	3° presque.	↑

Le degré «élevé» indique un maximum avec une tendance vers la réduction; le degré intermédiaire n’est circonscrit dans aucune des deux direc-

tions, se bornant à marquer la direction descendante du mouvement scalaire. Le degré bas est constitué d'un minimum, représenté comme le point de départ d'un mouvement ascendant.

Il est remarquable que si l'on veut continuer la série ascendante, il faille recourir à des adverbiaux non comparatifs de type divers, mais appartenant évidemment au domaine de la quantification, p.ex.:

presque – un peu – tout à fait.

Mais ce genre de série n'a aucun statut formalisé dans la langue. On pourrait facilement imaginer des séries comportant d'autres degrés:

à demi – aux trois quarts, etc.

Dans ce qui précède, nous nous sommes limité à étudier les trois adverbes dont l'emploi exclusif ou au moins principal est comparatif. Il existe naturellement d'autres adverbes qui assument à l'occasion cette fonction de comparatif de degré. On peut en particulier relever 'pratiquement' qui est un synonyme complet de 'presque', lorsqu'il ne fonctionne pas, bien sûr, comme adverbial de manière ou comme limitatif; il précède obligatoirement la négation et se laisse partout remplacer par 'presque':

Mon neveu ne me rend pratiquement jamais visite.
un produit pratiquement gratuit.

«A part cela, n'ayant rien de particulier à faire à Milan [...], je marchais pratiquement toute la journée, allant de place en place [...]» (J.-Ph. Toussaint *app.* 17).

«Il y a des camarades qui ne quittent pratiquement pas Pékin, tels que le camarade Igor [...]» (*Le Monde heb.* 11-17 mai 1989 p. 4).

«[...] son journaliste ne parlant pratiquement pas le français avait mal compris [...]» (J. Chirac 88, 1453).

La particule 'quasi' et son dérivé 'quasiment' fonctionnent également à la place de 'presque':

«[...] le gouvernement d'union nationale, à peine formé, doit mener une mission quasi impossible [...]» (*Le Monde heb.* 29 déc.-4 janv. 1989 p. 1).

«Elle évoluait avec langueur sur un rythme de tango argentin. Quasiment irréaliste mais fausse maigre à l'évidence.» (Y. Audouard 21).

«[...] les trente agressions sexuelles déclarées depuis dix mois ont été perpétrées par une seule et même personne car les scénarios sont quasiment identiques.» (*Libération* 20 oct. 1989).

Les locutions interprétatives ‘pour ainsi dire’ et ‘en quelque sorte’ peuvent passer de la détermination énonciative à celle de degré comparatif, puisqu’elles marquent la distance sémantique qui sépare le mot déterminé du mot propre (cf. l’emploi interprétatif de ‘quasiment’):

«[...] ne comprenant pas que tout mon jeu d’approche, assez obscur en apparence, avait en quelque sorte pour effet de fatiguer la réalité à laquelle je me heurtais [...]» (J.-Ph. Toussaint *app.* 14).

I. Les comparatifs de quantité

1. *Les critères distinctifs*

§ 396. *Fonctions numériques des adverbes en -ment*

Il est souvent malaisé de classer avec précision les adverbes en -ment qui se prêtent à un emploi comparatif. Il s’agit normalement d’adverbes particulièrement polyvalents; ‘simplement’, p.ex., est à la fois comparatif identificatif et restrictif, mais aussi adverbial de manière et de degré.

C’est cette polyvalence qui explique, p.ex., que le critère de la détermination intensive ne donne pas de résultat net avec ces adverbes. Certains, comme ‘essentiellement’, semblent incompatibles avec la détermination; d’autres s’y prêtent sans difficulté, surtout en fonction non relationnelle. Ainsi ‘plus exactement/précisément’ sont des adverbiaux énonciatifs interprétatifs et, dans l’exemple suivant, la détermination en ‘très’ oriente l’adverbial vers la fonction interprétative (tout en restant foncièrement un relationnel identificatif):

«Tu affirmes même, si j’ai bonne mémoire, que la mort vaut mille fois mieux que la vie. C’est très précisément ce que tu as dit chez Caïphe, ce sont tes paroles exactes [...]» (A. Absire 224).

Le plus souvent, la détermination fait de l’adverbial un complément modal:

«Le premier poche français date de 1953, il sort de chez Hachette, il s’intitule tout simplement Livre de poche [...]» (*Nouv. Obs.* 15-21 déc. 88 p. 45).

«Avant on n’échangeait jamais une parole, maintenant on se parle. Chacun sait très précisément pourquoi il est là.» (H. Guibert 30).

mais elle intervient parfois aussi quand l’adverbe a une fonction clairement relationnelle:

«Quant à ceux [...] qui osent parler d'une affaire intérieure algérienne [...], ils interdisent tout simplement à l'Occident de se sentir concerné [...].» (J. Daniel, in *Nouv. Obs.* 14-20 oct. 1988 p. 25).

«Comme tous les étés, l'actualité culturelle se limitait presque exclusivement aux festivals [...].» (Fr. de Maulde 57).

Reste le critère de la négation. Les adverbes en -ment à sens numérique ont un rapport compliqué avec la négation, en sorte que ce critère ne produit pas non plus des résultats bien nets. Cependant on peut s'en servir pour fixer les trois grands emplois qui délimitent leur statut comparatif.

1° Lorsqu'ils fonctionnent comme modificateurs (adverbiaux de degré-manière), p.ex.:

«deux parties également responsables» (E. Badinter *L'un* 15).
→ responsables au même degré

ils tombent obligatoirement sous la négation:

Je ne m'occupe pas exclusivement d'élevage.
Il ne peut rien faire simplement.

Ils alternent alors avec des modificateurs monovalents:

Je ne m'occupe pas beaucoup d'élevage.
Il ne peut rien faire proprement.

2° Ils peuvent aussi se soustraire à la subordination, passant à l'emploi connectif:

Simplement, il n'était jamais venu me trouver.

Ils se trouvent alors obligatoirement dans la zone préverbale et restent indifférents à la négation, comme les argumentatifs. Nous avons analysé cet emploi au chapitre des sériels.

3° Lorsqu'ils déterminent un membre particulier et qu'ils présupposent une comparaison paradigmatique, il faut les analyser comme des relationnels comparatifs:

«Si l'humain s'incarnait mieux dans les formes féminines, on peut également supposer qu'au pouvoir de la génération s'ajoutait l'espoir que [...]» (E. Badinter *L'un* 58).

«[...] l'idée que dans la vie les choses arrivent, et spécialement quand on les a provoquées.» (P. Besson 14).

C'est dans cet emploi que les problèmes se posent, car ce type d'adverbiaux restent pour la plupart sous la portée de la négation, ou se placent du moins à sa droite:

Je n'aime pas spécialement les pistaches.

Certains ont pourtant parachevé leur transformation en comparatif, adoptant la place qui précède la négation et qui les en libère en principe:

«[...] les mots de responsabilité ou de faute ne signifient strictement rien.» (B. Groult 78).

«Et le père? Il n'existe tout simplement pas dans l'hypothèse de Rousseau.» (E. Badinter *Amour* 158).

§ 397. *Ambivalence de la place par rapport à la négation*

Cependant la place ouverte à la droite immédiate de la négation n'est pas un indice sûr, car il est facile de montrer que la combinaison a un autre sens que dans le cas de l'adverbial de manière, p.ex.

On constate d'abord que nos «comparatifs» placés sous la négation ont la même présupposition que les modificateurs:

$$\left\{ \begin{array}{l} \text{Ils ne nagent pas lentement.} \\ \text{Ils ne nagent pas } \left\{ \begin{array}{l} \text{principalement.} \\ \text{seulement.} \\ \text{spécialement.} \end{array} \right. \end{array} \right\}$$

→ mais ils nagent.

Ensuite on s'aperçoit que le comparatif continue à opérer sur le syntagme verbal, malgré la négation, qui, dans le cas du modificateur, annule la relation qualificative entre le verbe et son déterminant: pour corriger la première phrase, il faut donc introduire un autre qualificatif:

→ ils nagent rapidement.

Lorsqu'on essaie de faire la même chose avec la deuxième phrase comportant un adverbial comparatif, il s'avère impossible de se contenter d'échanger le seul qualificatif; il faut échanger le syntagme verbal dans son ensemble. P.ex.:

→ ils font aussi du ski.

S'ils ont la même présupposition, les deux emplois (modificateur-comparatif) n'ont donc pas les mêmes implications. Autrement dit, un adverbe comme 'seulement' garde sa valeur paradigmatique, même quand il est placé sous la négation.

C'est ce qui apparaît avec netteté dans les constructions corrélatives que nous avons déjà étudiées, du type:

Il ne nage pas seulement, il fait aussi du ski.

Si la combinaison 'pas seulement' «appelle» une deuxième proposition, c'est évidemment qu'il introduit dans le discours une comparaison dont on peut éventuellement expliciter le second terme.

Comme ces adverbes en -ment ont un comportement proche de celui des modificateurs et que, par leur sens, ils introduisent une détermination quantitative du membre focalisé, nous les appellerons des comparatifs de quantité.

2. *Syntaxe des restrictifs de quantité*

§ 398. *Inventaire des restrictifs de quantité*

Il n'existe pas d'additifs de quantité, parce que nous interprétons 'également' comme un comparatif plein.³⁴ Sans doute est-ce la fréquence d'additifs de degré qui explique cette carence. De toute façon, on constate que les deux types sont inversement proportionnels: il y a beaucoup d'identificatifs et de restrictifs de quantité, alors qu'il n'en existe que deux ou trois de degré. Les restrictifs de quantité sont les suivants (la liste n'est sans doute pas exhaustive):

34 En emploi comparatif, 'également' fonctionne comme un synonyme complet de 'aussi':

«J'ai également besoin de toi.» (Fr. de Maulde 51).

Les autres n'avaient également rien vu.

«Il ne suffit pas de faire Europe, Europe, Europe. Il faut également avoir la compétence et les capacités [...]» (J. Chirac 88, 714).

«Elle a permis de découvrir que l'informel existait également au cœur de nos propres sociétés [...]» (S. Latouche 123).

Il va sans dire que 'également' fonctionne aussi comme adverbial de manière:

«[...] mais il trouvait toujours mille raisons qu'il savait également mauvaises pour retarder le moment [...]» (P.-J. Rémy 13).

mais l'important est que lorsqu'il suit la négation, il ne fonctionne jamais comme comparatif, en sorte que l'épreuve de la négation donne toujours un résultat clair pour cet adverbe polyvalent.

essentiellement	principalement	simplement
exactement	prioritairement	strictement
exclusivement	rien que	uniquement
	(seulement, cf. infra)	

La plupart obéissent aux règles que nous avons déjà esquissées. Lorsqu'on nie la proposition, ils suivent ainsi la négation :

«Entre la période de la chasse du paléolithique et l'expansion des guerres à l'âge du bronze, ils se sont essentiellement consacrés à l'élevage, à l'artisanat puis à l'agriculture.» (E. Badinter *L'un* 79-80).

→ ils ne se sont pas essentiellement consacrés ...

«Anticipation de l'inflation, liée essentiellement à l'environnement international.» (A. Minc 42).

→ non liée essentiellement à l'env.

«[...] la procréation était un pouvoir strictement féminin.» (E. Badinter *L'un* 56).

→ n'était pas un pouvoir strictement féminin.

«Le pouvoir, plus parental que strictement paternel, est maintenant fondé sur la faiblesse de l'enfant [...].» (E. Badinter *Amour* 155).

«Fonctionnellement distincts pour des raisons uniquement pratiques, le magistrat ou le représentant restent des citoyens comme les autres.» (G. Hermet 20).

«Comme si ce n'était pas essentiellement un nombre considérable de personnes modestes et souvent seules qui ont des animaux de cette nature [...].» (J. Chirac 88, 106).

«Les courses de chevaux aux Mathes étaient assez peu fréquentées, essentiellement par des paysans et par les rares propriétaires locaux d'une ou deux bêtes méritant d'être sellées.» (M. Braudeau 85).

«Plus le temps passait, plus les chercheurs – Anicet et Marie principalement, parfois secondés par les enfants de Charles – assuraient que ce bout de papier, cette lettre problématique, n'avait pas d'importance.» (M. Braudeau 253).

«Les ventes ont progressé au cours des cinq dernières années, mais principalement grâce à Pagnol remis au goût populaire par le cinéma [...].» (*Nouv. Observ.* 15-21 déc. 88 p. 45).

«Il y a longtemps que je me soupçonne cette faiblesse, commune aux timides, d'aimer uniquement ceux qui ont besoin de ma pitié; [...].» (Fr. Chandernagor 13).

«[...] l'ouverture de vingt-sept professions à un exercice non étatique mais strictement individuel [...].» (Cl. Imbert, in *Le Point* 22 déc. 86 p. 41).

On pourrait y ajouter des locutions diverses, p.ex. 'pour l'essentiel' :

«Pour l'essentiel, disons cependant que Julia Kristeva ne s'écarte guère

d'une hypothèse forte, déjà fameuse, et qui pourrait ainsi se résumer: [...].» (Le *Nouv. Observ.* 15-21 déc. 88 p. 72).

§ 399. *Valeur paradigmatique de 'seulement'*

Il existe pourtant deux adverbes en -ment qui adoptent sur ce point la syntaxe des comparatifs pleins:

seulement – simplement.³⁵

Comme ils admettent également bien les deux positions par rapport à la négation, on pourrait penser que, précédant la négation, ils fonctionneraient à la façon de 'absolument' (v. § 833), c.-à-d. comme des quantificateurs de la négation. Cependant, ils gardent même dans cette position une valeur paradigmatique très nette. Cf.:

Il n'a absolument pas écrit.
 → il n'a pas écrit.
 Il n'a $\left\{ \begin{array}{l} \text{simplement} \\ \text{seulement} \end{array} \right\}$ pas écrit.
 → il n'a pas non plus fait autre chose.

Que les compléments restent ici pleinement comparatifs est prouvé aussi par leur incapacité à constituer une réponse elliptique:

– Est-ce qu'il a gardé le contact avec vous?
 – * Seulement pas./ – * Simplement pas.

'absolument', qui modifie le degré de la négation sans aucune présupposition paradigmatique, est parfaitement naturel dans cette situation:

– Absolument pas.

Ajoutons que la combinaison 'seulement pas' n'est pas très fréquente, parce qu'elle cède le plus souvent la place à 'même pas'. C'est que, dans un contexte nié, la restriction marque une espèce d'addition négative: le membre exprimé ne représente pas non plus une actualisation du paradigme.

En revanche, 'seulement' s'utilise sans problème dans les questions, avec une valeur proche de 'même':

³⁵ Pour l'emploi connectif de ces adverbes, v. § 171.

«Solange ne me répond pas. A-t-elle seulement entendu?» (J.-M. Roberts 38).

Il est caractéristique que lorsque la négation s'intègre à la racine verbale, 'seulement' redevienne parfaitement naturel. 'je ne sais même pas si ...' est ainsi synonyme de 'j'ignore seulement si ...'. V. p.ex.:

«Je te fais confiance, poursuit-il gravement, je ne sais pas si j'ai raison d'agir ainsi car je ne te connais pas, beaucoup de tes paroles me paraissent insensées et j'ignore seulement si tu dis la vérité.» (A. Absire 139).

Signalons aussi le rapport particulier de 'seulement' avec 'si' hypothétique. D'une part, il peut, comme 'même' focaliser l'ensemble de la proposition hypothétique:

Je parlerai demain, mais seulement si tu m'apportes ton appui.

Il marque dans ce cas un mouvement contraire à celui de 'même':

Je parlerai demain, même si tu m'apportes ton appui.

Cf. la locution 'si et seulement si'. Mais s'il suit la conjonction, il sert simplement à renforcer la force hypothétique de celle-ci:

«Plus besoin de calculer les heures, plus besoin de trembler, plus besoin de déformer nos poches, si seulement nous avons le courage de venir en vaincu.» (B. Schreiber 122).

«Grand Papa dit que Maurice ce serait pas le mauvais bougre, si seulement il ne prêchait pas ...» (M. Best 32).

De là vient que la combinaison peut passer à exprimer un souhait, avec la valeur de 'pourvu que':

Si seulement il venait nous voir demain ...

'seulement' se distingue de tous les autres comparatifs de quantité du fait qu'il ne fonctionne jamais comme adverbial de manière, indiquant constamment une comparaison quant à la quantité:

Il vit seulement.
→ il ne fait pas autre chose.

Si l'on veut marquer la manière dont on vit, il faut recourir à l'adjectif en fonction d'attribut libre:

Il vit seul.

ou à un autre adverbe compatible avec l'emploi modal:

Il vit solitairement/isolément.

Pour ces raisons il nous semble justifié d'interpréter 'seulement' comme un comparatif plein, à la façon de 'également', et 'simplement' comme un comparatif de quantité.

§ 400. Valeur paradigmatique de 'simplement'

En règle générale, 'simplement' alterne avec 'seulement':

«Quand le domestique vit les feuillets noircis dans les flammes, il fit remarquer à Pouchkine que c'était peut-être là un acte inconsidéré. Il aurait simplement suffi de cacher les manuscrits dans un endroit sûr.» (P. Besson 20).

«A Petersburg on estime que Nathalie Nikolaevna Pouchkine est la plus belle femme de Russie. Les personnes qui lui sont hostiles estiment simplement qu'elle a été la plus belle femme de Russie.» (P. Besson 11).

Les deux adverbes partagent en outre la faculté de pouvoir renforcer une disjonction, tout en gardant leur valeur restrictive (par opposition à 'ou encore'). V. p.ex.:

«Ce n'est pas la même chose. La mort ce n'est pas pareil. – Question d'orgueil ou peut-être simplement de vanité», répliqua Isa.» (A. Philippe 122).

«Jamais un regard d'elle n'était tranquille, ni simplement apaisé.» (M. Braudeau 93).

Par ailleurs, 'simplement' est moins exclusivement paradigmatique que 'seulement'. Il peut en effet servir, comme 'absolument', à renforcer la négation, sans présupposition paradigmatique:

«Et le père? Il n'existe tout simplement pas dans l'hypothèse de Rousseau.» (E. Badinter *Amour* 158).

Ici il serait absurde de sous-entendre ‘mais il ne fait pas non plus autre chose’. V. aussi:

«Ces vers dont il était l’auteur [...], il ne les reconnaissait simplement plus.» (B.-H. Lévy 101).

Voilà qui explique qu’en contexte affirmatif il est souvent impossible de savoir s’il faut interpréter l’adverbe comme paradigmatique ou comme un simple quantificateur:

«Dans ce cas, les conditions de Marshall-Lerner exigent que la somme des élasticités soit simplement supérieure à un tiers au lieu de 1 %.» (L. Stoleru 72).

«Or Assad, depuis dix-sept ans, veut tout simplement le Liban.» (J. Alia, in *Nouv. Obs.* 19-25 janv. 1989 p. 41).

Cette différence tient au fait que la fonction primordiale de ‘simplement’ est modale:

Il vit simplement.

→ il ne vit pas dans le luxe.

«Le premier poche français date de 1953, il sort de chez Hachette, il s’intitule tout simplement Livre de Poche [...]» (*Nouv. Observ.* 15-21 déc. 88 p. 45).

C’est pour la même raison qu’à la différence de ‘seulement’, ‘simplement’ garde l’aptitude d’un adverbial de manière à être déterminé par un adverbial de degré:

très }
tout } simplement

«Quant à ceux, notamment les communistes et le MRAP, qui osent parler d’une affaire intérieure algérienne dans laquelle d’anciens colonisateurs ne sauraient s’immiscer, ils interdisent tout simplement à l’Occident de se sentir concerné par ce qui se passe dans un coin quelconque de la planète [...]» (J. Daniel, in *Nouv. Obs.* 14-20 oct. 88 p. 25).

La combinaison ‘tout simplement’ est d’ailleurs particulièrement fréquente (mais non obligatoire) en emploi connectif:

Tout simplement, je ne t’aime plus.

§ 401. *Fonction connective des restrictifs de quantité*

La plupart des restrictifs de quantité peuvent passer à la fonction connective. C'est uniquement dans cette fonction, c.-à-d. placés dans la partie préverbale de la phrase, qu'ils peuvent tous précéder la négation :

(Tout) simplement	}	le mode de production de vos usines n'est plus rentable.
Essentiellement		
Principalement		

Dans la fonction connective, ces restrictifs s'assimilent aux sériels logiques marquant que l'argument introduit apporte l'information essentielle à la façon d'une explication, en sorte qu'il est inutile d'en chercher d'autres. Mais ils n'ont pas la nuance oppositive de 'surtout', parce qu'ils ne sont pas dégressifs.

En ce sens, l'emploi connectif comporte un élément métacommunicatif, parce qu'il se base sur le rapport de l'énonciateur à la phrase. Au moyen de l'adverbial, celui-ci introduit une espèce d'évaluation de la valeur argumentative. L'adverbial laisse entendre que le locuteur n'apporte l'argument qu'à contre-cœur. V. p.ex. :

«- De quoi vous plaignez-vous?
- Je ne me plains pas. Seulement, il y a des supérieurs que j'aime bien, que je respecte, Monsieur Jœuf.» (J.-M. Roberts 44).

Notons enfin que trois restrictifs de quantité: 'exactement', 'exclusivement' et 'uniquement' (selon Nølke, *Adv. paradigm.* 175) n'admettent pas l'emploi connectif et se trouvent ainsi à la limite du système relationnel.

3. *Syntaxe des identificatifs de quantité*

§ 402. *Les deux types d'identificatifs de quantité*

Au contraire des restrictifs, les identificatifs en -ment se répartissent en deux groupes tranchés. D'une part, nous avons les adverbes qui adoptent complètement le comportement des comparatifs pleins, à la façon de 'également' et 'seulement'. Ils sont ainsi indépendants de la négation :

«Je ne m'adresse absolument pas à un parti politique particulier, notamment pas celui-là dont les idées [...]» (Fr. Mitterrand 88, 100).

Il ne s'intéresse	}	pas aux avions.
effectivement		
justement		
notamment		

L'adverbial sert à inscrire son foyer dans la classe négative d'«objets auxquels il ne s'intéresse pas». 'effectivement' et 'notamment' ne se trouvent guère, comme 'seulement', que dans l'emploi relationnel, alors que 'justement' conserve aussi sa valeur modale. Les trois adverbes adoptent toutes les positions et tous les emplois des autres comparatifs.

Placés en tête de phrase, ils adoptent, comme toujours, une valeur argumentative, signalant que la phrase ne fait que continuer, en l'explicitant, en l'exemplifiant ou en le précisant un argument déjà avancé. Rappelons pourtant que 'notamment' n'admet pas l'emploi connectif; ainsi on pourrait le classer comme un comparatif conjoint, à la façon de 'presque', mais comme il ne comporte aucune idée de degré, nous préférons l'interpréter avec les deux autres comme un comparatif plein, v. § 329.

Le second groupe est constitué par les adverbes en -ment qui fonctionnent proprement comme identificatifs de quantité:

«Il y a plus d'un demi-siècle [...], le 5 mars 1938 exactement, François Mitterrand, alors étudiant, mettait ainsi [...].» (O. Giesbert, *Le président*, Paris 1990, p. 384).

Dans la partie post-verbale de la phrase, ils apparaissent uniquement à droite de la négation, entrant de façon normale dans sa portée:

Il ne s'intéresse pas $\left. \begin{array}{l} \text{directement} \\ \text{exactement} \\ \text{particulièrement} \\ \text{spécialement} \\ \text{spécifiquement} \end{array} \right\}$ aux avions.

Comme ils déterminent ici la négation, ils perdent dans cette situation leur force paradigmatique.

§ 403. *Adverbiaux de quantité à peine paradigmatiques: 'particulièrement', etc.*

On peut les subdiviser en deux sous-groupes. Le premier, constitué de 'particulièrement', 'spécialement' et 'spécifiquement', alterne avec les adverbiaux de quantité ('beaucoup') et forme avec la négation une espèce de négation composée, à la façon de 'pas beaucoup' et avec la même implication:

→ il s'intéresse – mais pas spécialement – aux avions.

«[les revues illustrées] parues en français pendant la révolution culturelle chinoise l'intéressaient particulièrement.» (A. Philippe 60).

... ne l'intéressaient pas particulièrement.

En contexte affirmatif, ils fonctionnent tout à fait comme des adverbiaux de degré modaux (§ 825):

«Pas de secrétaires et un programme 1988 particulièrement inexistant.» (*Nouv. Observ.* 15-21 déc. 88 p. 45).

««Pour son prochain album, Renaud ne fera aucune promo, ni presse pourrie, ni radio nulle, ni télé craignos.» Pourquoi exactement?» (*Nouv. Obs.* 21-27 oct. 88 p. 55).

«Tous ceux qui ont été, un moment de leur vie, familiers des choses maghrébines et plus spécialement algériennes savent que tout ce qui touche à l'humiliation et à l'orgueil est explosif.» (J. Daniel, in *Nouv. Obs.* 14-20 oct. 88 p. 25).

«Pendant la conférence nationale de juin, on a eu quelques exemples particulièrement révélateurs de leur enracinement dans l'appareil.» (*Nouv. Obs.* 7-13 oct. 1988 p. 33).

Signalons en passant que 'particulièrement' fonctionne aussi comme synonyme de 'en particulier', c.-à-d. comme identificatif complet, au sens de 'notamment'. Comparez:

«[...] et nos différents pères, à mes demi-frères et moi, se répartissent entre photographe mondain et jésuite en rupture de ban. C'est particulièrement le sort du mien. Il a disparu, défroqué, dans les favelas de Bahia.» (G. Hocquenghem 31).

«La réflexion de M. Rocard avait aussi évalué dans l'avion qui le transportait aux antipodes, sous l'influence en particulier de M. Christian Blanc [...].» (*Le Monde hebd.* 4-10 mai 89 p. 8).

§ 404. Adverbiaux de totalité plutôt paradigmatiques: 'carrément'

Le second groupe, 'carrément', 'directement', 'exactement', se conforme plutôt à la syntaxe des adverbiaux de degré totalisants (du type 'tout à fait', 'définitivement'):

«— Ce qu'il y a de plus beau dans la navigation, c'est de débarquer, tu ne trouves pas? dit Mario à Yves qui pensait exactement le contraire.» (B. Groult 131).

«Je suis sûr qu'il avait une Ferrari. C'est exactement une Ferrari que je voudrais si je n'avais pas une Harley Davidson.» (Fl. Delay 134).

'exactement' peut, comme 'précisément', déterminer un nom de nombre:

«Il parle doucement, poliment, fume trois cigarettes exactement par jour, écrit une lettre par mois [...].» (*Paris-Match* 679, 1962 p. 29, cit. M. Łozińska 27).

Lorsque ce type tombe sous la négation, il ne présuppose pas l'existence positive du prédicat. Ainsi il se conforme curieusement à la présupposition du comparatif plein :

Il ne s'intéresse pas exactement aux avions.
→ Il ne s'intéresse pas aux avions.

Au contraire de ses deux synonymes 'directement' et 'exactement', 'carrément' semble exceptionnel sous la négation :

«Je l'ai interrogé bien sûr. Doucement. Sans le brusquer. Je ne pouvais pas le faire carrément, vous comprenez.» (B.-H. Lévy 35).
«Un jour, en revenant des commissions, je le croisai carrément.» (Chr. de Rochefort, *Petits enfants* 37).
«[...] pour vaincre un vieux chat très rusé [...] il faut un autre chat carrément diabolique.» (L. Durand 15).
«Le petit Moissac, lui, dit qu'il arrive carrément sur le palier en éclatant de rire, il dit : «Je ris comme si j'étais quatre!»» (V. Thérame *Escal.* 19).
«[...] on me soupçonne carrément d'avoir mené double vie, alors que, je le répète, seule la joie de faire une belle surprise à Rémi m'a empêché de l'informer de ce projet [...].» (R. Billetdoux 41).
«[Gaston est réformé de l'armée] Carrément libre comme l'air et pas seulement astreint à la moindre des obligations dérisoires de la territoriale [...].» (E. Deschodt 36).
«On lui a carrément dit, ici et là, que «chez nous il y a un bon candidat, notre dirigeant de toujours, et nous n'en avons pas besoin d'autre.»» (*Nouv. Obs.* 7-13 oct. 1988 p. 32).

Il faut croire que 'carrément' est en voie de «paradigmatisation» complète. Il a en tout cas presque perdu la possibilité de fonctionner comme quantitatif sous la négation, mais n'a pas encore obtenu celle de précéder la négation.

La différence entre les deux types apparaît lorsqu'ils déterminent un noyau adjectival :

carrément diabolique → tout à fait
particulièrement diabolique → extrêmement.

Cf.

«Plus de la moitié des sondés sont carrément furieux.» (*Le Point* 2 nov. 1987 p. 49).

La locution couplée 'bel et bien' appartient à ce groupe :

«Car il existe bel et bien une énigme.» (*Le Figaro* 12 mai 90).

Elle ne suit pas non plus la négation, mais comme elle n'apparaît pas dans la partie préverbale de la phrase, elle se rapproche fort d'un adverbial de degré-manière.

§ 405. *'précisément'*: adverbial de quantité pleinement paradigmatique

'précisément' est le seul des identificatifs de quantité à se placer des deux côtés de la négation. Il forme ainsi la transition entre les comparatifs pleins, du type 'notamment', et les comparatifs «dérivés» d'expressions de quantité, du type 'particulièrement'. Lorsqu'il se place à gauche de la négation, c'est un synonyme complet de 'justement':

Il ne parlait précisément pas.

→ il ne parlait pas.

«Sur le même ton, Julien lui fit remarquer que ce n'était précisément pas à N. qu'ils avaient passé la nuit.» (P.-J. Rémy 221).

On note que dans cet emploi comparatif plein, 'précisément' est capable de déterminer un foyer clivé, comme tous les autres relationnels, propriété qu'il a naturellement aussi en contexte affirmatif:

«— C'est précisément ce que je te demande de faire.» (Fl. Delay 59).

Combiné avec 'mais', 'précisément' prend d'ailleurs la même valeur réfutative que 'justement':

«Oui, il y a des enflures [...]; oui le style de Dumas se ressent parfois de la hâte à boucler un chapitre. Mais la séduction d'Alexandre le Grand tient précisément à ces façons de hussard.» (*Le Monde hebdo.* 29 déc. 88-4 janv. 89 p. 16).

Lorsque 'précisément' se situe à la droite de la négation, il tombe sous sa portée,³⁶ fonctionnant comme un membre du sous-groupe 'exactement',

36 En position parenthétique, la fonction paradigmatique reste naturellement entière:

«Il se disait aussi qu'il pesait ses termes, que Suzanne et lui n'appartenaient pas, précisément, à la même espèce, et qu'il ne pourrait résulter de leur liaison qu'une grande somme de malheurs pour l'un comme pour l'autre.» (V. Sales 187).

c.-à-d. comme modificateur globalisant, à très faible valeur paradigmatique:

Il ne parlait pas précisément.
→ mais il faisait autre chose.

ou même carrément comme qualificatif modal ('avec précision'):

«Et quand il se présente chez le docteur, il dit: «J'ai mal», sans pouvoir situer précisément ses douleurs.» (Bombardier & St-Laurent 35).
«Avant on n'échangeait jamais une parole, maintenant on se parle. Chacun sait très précisément pourquoi il est là.» (H. Guibert 30).

Les autres identificatifs de quantité peuvent seulement précéder la négation s'ils introduisent la phrase, c.-à-d. en fonction connective. Naturellement ils perdent alors leur valeur paradigmatique. Ainsi 'en particulier' passe à fonctionner comme un consécutif explicatif:

Cette construction est extrêmement dangereuse. En particulier, le soulèvement n'a pas été correctement exécuté.

D'autre part, ils peuvent maintenir leur fonction paradigmatique si, placés dans la partie préverbale de la phrase niée, ils en focalisent clairement un membre:

Pierre, particulièrement, ne s'intéresse pas aux avions.

XI. Les adverbiaux énonciatifs

A. Typologie des rapports énonciatifs

1. *Le modèle de Peirce*

§ 406. *Le niveau syntaxique des énonciatifs*

Les compléments adverbiaux qui caractérisent les instances de l'énonciation sont les compléments énonciatifs. Se situant au niveau de la phrase, ils interviennent après que les opérations communicatives fondamentales ont été achevées. Il faut d'abord engager le discours à l'aide d'initiateurs et d'embrayeurs introduisant un ensemble argumentatif. Ensuite il faut marquer, à l'intérieur de l'ensemble, les divers arguments, opération réalisée par connecteurs. Les arguments isolés, les conjonctions de coordination et les relationnels argumentatifs servent à placer une phrase déterminée à l'intérieur de l'argument auquel elle appartient. La phrase, enfin, consiste d'un énoncé dont le noyau est le syntagme verbal autour duquel se groupent tous les membres qui en dépendent. Or, cet énoncé ne peut évidemment se réaliser, s'actualiser, qu'à condition d'être intégré à une énonciation concrète. Autrement dit, la phrase se compose de deux parties de nature foncièrement distincte: les membres qui déterminent le nœud verbal et les compléments qui déterminent les instances de l'énonciation.

Il s'ensuit que le terme d'«adverbes de phrase» adopté par la tradition grammaticale pour désigner ces compléments prête à confusion. Ils ne servent pas à caractériser la phrase dans son ensemble, c.-à-d. dans son rapport à d'autres phrases – c'est là le rôle des relationnels argumentatifs – mais à discerner, à l'intérieur de la phrase, deux niveaux, celui de l'énonciation et celui de l'énoncé. C'est pourquoi on pourrait aussi les appeler «adverbiaux d'énoncé». Les compléments qui caractérisent l'énonciation présupposent naturellement l'existence d'un énoncé, puisqu'ils servent à placer celui-ci par rapport à l'acte d'énonciation. Lorsqu'on se propose d'analyser le rôle des énonciatifs dans la phrase, il faut par conséquent étudier les relations qu'ils actualisent entre l'énoncé et l'énonciation. C'est à partir de ce principe que nous essaierons d'établir une classification des énonciatifs.

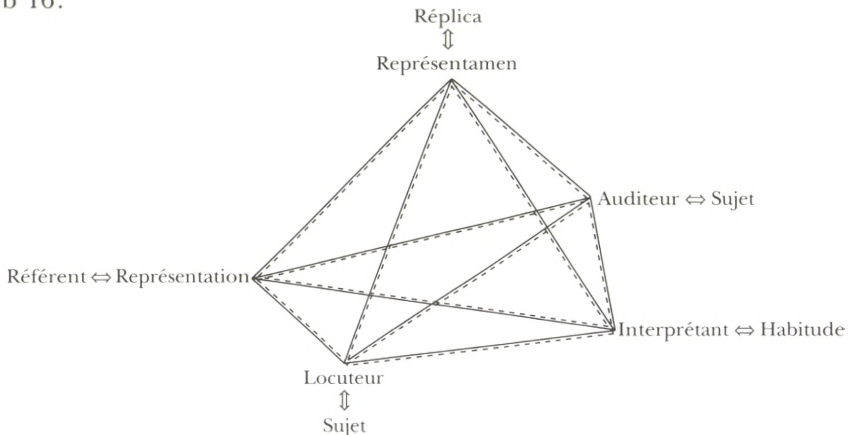
La tradition grammaticale propose un grand nombre de classifications qui ne sont pas compatibles entre elles. La raison en est, d'une part, qu'on réunit sous le terme d'adverbe de phrase des compléments qui se situent à des niveaux entièrement différents du discours. C'est ainsi que

Mørdrup et Nølke groupent les relationnels avec les énonciatifs et que Melis rapproche les compléments de temps des compléments de phrase. D'autre part, les taxonomies existantes ne se basent que très partiellement – si du tout – sur des modèles cohérents des instances de l'énonciation. On a trop souvent l'impression que sous le terme d'adverbes de phrase sont groupés les compléments impossibles à placer ailleurs, les laissés pour compte de la syntaxe verbale étroite.

Du moment qu'on définit les énonciatifs comme les compléments qui actualisent dans la phrase le rapport des instances énonciatives à l'énoncé, il s'avère qu'une typologie consistante et complète doit nécessairement se tirer de la théorie générale de la production du sens, c.-à-d. de la sémiotique théorique. Dans cette optique, le choix d'un modèle cohérent de la constitution du signe linguistique est peut-être plus important que la nature même du modèle. Renonçant à une discussion poussée des théories en présence, nous optons pour notre part pour le modèle de Peirce dont les constituants nous paraissent directement applicables à une typologie des énonciatifs. Dans ce qui suit, nous nous basons sur l'étude de J. Dines Johansen, «Sémiotique et pragmatique universelle», in *Degrés* 21, 1980, pp. b1-b33.

§ 407. *Le modèle du signe linguistique de Peirce*

On sait que pour Peirce le signe linguistique, le «representamen», que nous identifions ici au «texte», ou plus précisément à l'énoncé, implique quatre instances énonciatives: 1° le locuteur, le sujet de l'énonciation; 2° le référent, l'objet de l'énonciation; 3° le récepteur, le destinataire ou l'interlocuteur et 4° l'interprétant ou le code de l'énonciation. Le texte entre en relation avec ces quatre instances, qui tissent aussi entre elles un réseau de relations, comme le montre p.ex. le schéma de Dines Johansen b 16:



Or, il s'avère que la langue est capable de réaliser ces relations à l'aide de compléments adverbiaux, en sorte que nous obtenons cinq classes d'adverbiaux énonciatifs qui caractérisent chacune un aspect spécifique de l'acte d'énonciation. Nous résumerons ce réseau de relations dans le schéma ci-dessous en indiquant les instances qui entrent dans la relation, le contenu énonciatif général que celle-ci sert à exprimer, et le nom de la classe adverbiale dans laquelle se rangent les compléments qui actualisent dans la phrase la relation énonciative.

	instances énonciatives	contenu de la relation	classe adverbiale
1°	locuteur – texte	véracité	illocutifs
2°	réfèrent – texte	vérité	assertifs
3°	locuteur – récepteur	évaluation	évaluatifs
4°	récepteur – texte	légitimité	limitatifs
5°	interprétant – texte	acceptabilité	interprétatifs

Les relations enregistrées, n'épuisent évidemment pas la structure du signe linguistique, mais nous paraissent suffire à l'étude adverbiale, alors qu'une analyse pragmatique aurait besoin d'un réseau autrement compliqué. Si l'existence même, au niveau de la phrase, des cinq relations nous paraît indiscutable, il n'est pas toujours simple de déterminer leur valeur sémantique spécifique. Pour ce faire, nous nous inspirerons encore de la théorie sémiotique, car les fonctions des relations restent les mêmes à tous les niveaux de la communication.

2. Description des rapports énonciatifs

§ 408. Le rapport entre locuteur et texte: les illocutifs

Toute phrase perçue et interprétée par un récepteur présuppose l'existence d'un énonciateur. Cependant il est normal que ce fait fondamental ne soit pas thématiqué dans la phrase puisque chacun sait en s'engageant dans la communication que telle est la condition obligatoire de tout acte communicatif. Le rôle normal du locuteur est analogue à celui du narrateur fictif d'un roman à la 3^e personne qui est en principe absent de la scène fictive, se limitant à l'existence discrète d'une voix implicite présupposée seulement par les paroles des actants (c.-à-d. les membres de

l'énoncé). Comme dans le roman, il arrive pourtant à la phrase aussi de personnaliser pour ainsi dire cette voix implicite, qui apparaît alors dans la phrase sous la forme d'un adverbial illocutif, analogue aux commentaires de l'auteur fictif. Le locuteur se porte lui-même sur la scène en caractérisant la façon dont il assume la responsabilité de l'énoncé.

Dans la situation banale, neutre, le complément illocutif n'a aucune raison d'être, car la première condition de toute communication non marquée, «sincère», est que le locuteur me parle pour me communiquer une information qui traduit au moins la pensée réelle du locuteur. C'est pourquoi la plupart des phrases n'éprouvent pas le besoin d'actualiser la relation entre le locuteur et le texte. Mais si on a besoin de problématiser celle-ci, c.-à-d. de nuancer l'attitude que le locuteur-énonciateur¹ adopte par rapport à son propre énoncé, on introduit un complément illocutif:

«Sincèrement, on avait tout oublié hier soir.»

On peut dire que l'illocutif représente dans la sémantique adverbiale la fonction expressive de Karl Bühler: c'est le locuteur qui se met en scène en exprimant sa propre attitude. Le sens de cette intervention est de caractériser la véracité du discours:

→ je suis sincère en disant qu'on avait ...

On voit que le locuteur n'implique pas le récepteur dans cette actualisation de son attitude. Si Melis 157 – après tant d'autres – peut prétendre que l'illocutif «constitue une indication de régie par laquelle le locuteur veut établir un lien particulier avec son auditeur», c'est simplement qu'il confond la présence implicite du récepteur en tant que condition constante de toute communication avec l'actualisation linguistique de son rôle dans la phrase. Nous verrons plus loin quel en est l'effet de sens. L'illocutif actualise la relation entre le locuteur et l'énoncé (étant bien entendu que l'ensemble, locuteur, relation et énoncé, est adressé à un destinataire qui l'interprète). Que tel soit bien le cas peut être démontré

I Il va sans dire que les deux concepts ne se recouvrent pas entièrement. Ainsi le locuteur peut ne pas être l'énonciateur de son énoncé. Ces phénomènes d'interaction important surtout à l'analyse des emplois dialogaux, moins à la langue écrite de forme non dialogale. On thématise ce rapport à l'aide de compléments du type «au nom du Président de la république, je ...». Nous relèverons en cours de route un certain nombre de ces phénomènes de polyphonie adverbiale.

‘a contrario’ par l’emploi dialogal des illocutifs par lequel on opère un déplacement de la voix, attribuant par jeu (pour insister sur une demande, p.ex.) la responsabilité du dire à l’interlocuteur. Si l’illocutif exprimait la relation entre les interlocuteurs, comme le voudrait Melis, son emploi dialogal ne pourrait en aucun cas traduire un tel déplacement de voix :

Honnêtement, m’aimes-tu?
→ sois honnête et dis-moi si tu m’aimes

§ 409. *Le rapport entre référent et texte: les assertifs*

Nous rencontrons un problème analogue lorsque nous abordons l’étude de la relation entre le référent et le texte. Elle concerne de toute évidence les conditions de vérité de l’énoncé. Or ces conditions n’ont de sens linguistique qu’à l’intérieur d’un cadre conceptuel délimité par la présence implicite d’un énonciateur déterminé. Un énoncé n’est jamais vrai ou faux absolument, mais seulement par rapport aux conditions énonciatives posées par le locuteur. Ainsi l’actualisation du rapport entre le référent et le texte présuppose que le locuteur est prêt à entrer en scène pour assumer, si besoin était, la responsabilité de son assertion.^{1bis} La probabilité dont il est question dans la phrase :

Probablement le train partira à trois heures.

reste naturellement celle du locuteur, mais l’important est qu’on ne peut pas déchiffrer la phrase si on n’assume pas que celui-là est de bonne foi, c.-à-d. que la phrase dépourvue d’illocutif représente la situation neutre. Voilà pourquoi il ne paraît pas absolument impossible de combiner assertif et illocutif (v. § 413). De toute façon, la phrase citée comporte la présupposition d’un lien illocutif non problématisé :

1bis C’est cette condition implicite que Melis 162 utilise à tort pour définir la classe, qui traduirait «le jugement que le locuteur porte sur son énoncé.» Avec plus de finesse, M. A. K. Halliday 198 remarque que la relation assertive, qu’il intègre au système universel de la modalité («Through modality, the speaker associates with the thesis [sc. l’énoncé] an indication of its status and validity in his own judgment; he intrudes, and takes up a position»), appartient à «the interpersonal function of language, language as an expression of role», fonction générale appelée «speaker’s comment», et qui peut être réalisée de beaucoup de manières, non assertives («There are many other ways in which the speaker may take up a position [...].»)

(En toute sincérité je vous informe que) probablement le train partira à trois heures.

Par conséquent l'assertif actualise bien dans la phrase la relation entre le référent et l'énoncé, il présuppose simplement que le rapport entre le locuteur et le texte reste non problématique. La fonction de l'assertif est de préciser le rapport de l'énoncé à une réalité extralinguistique, autrement dit, de déterminer la vériconditionnalité de l'énoncé. Tout à fait comme c'était le cas de l'illocutif, la relation vériconditionnelle n'est pas normalement réalisée dans la phrase. La situation neutre, habituelle, implique une relation non problématisée: l'énoncé se réfère à un référent réel, nous pouvons tranquillement accepter l'assertion comme respectant la présupposition vériconditionnelle. Lorsqu'on introduit l'assertif, on modifie le rapport «normal» entre référent et énoncé.

Autrement dit, l'énoncé «nu», dépourvu d'illocutif comme d'assertif, véhicule deux sortes de présuppositions:

Le train partira à trois heures.

a) Je suis sincère en disant cela.

b) (Je prétends que) l'énoncé correspond à un état du monde.

Il s'ensuit que la présupposition assertive (b) ne peut être ni commentée ni contredite au niveau de la phrase. On peut l'explicitier au niveau de l'énoncé, et si on veut la réfuter, il faut se servir d'un nouvel énoncé – à moins de présupposer un énonciateur de mauvaise foi appliqué à vous «désinformer», ce qui signifierait le refus de la présupposition illocutive, base du pacte communicatif:

– Pierre est sans doute parti.

– Non, il est toujours là.

Voilà qui explique que la paraphrase discutée par Melis 162 est impossible:

«Probablement, il fait déjà nuit.»

* Il fait déjà nuit et cela est probable.

Si l'on veut commenter une assertion, il faut introduire un autre locuteur porteur d'un nouveau cadre vériconditionnel:

«– Non, je ne crois pas.»

A la rigueur on pourrait imaginer un contexte où il serait possible de présenter l'assertif sous forme d'alternative:

? «Vraisemblablement, mais pas certainement il sera parti à l'heure qu'il est.»

§ 410. *Le rapport entre locuteur et récepteur: les évaluatifs*

Il est significatif que la paraphrase attributive s'applique sans problème aux adverbiaux évaluatifs:

Bizarrement le facteur avait oublié les lettres.
→ Le facteur avait oublié les lettres, et cela est bizarre.

La raison en est que les évaluatifs fonctionnent comme un commentaire complètement extérieur à l'énoncé. Ainsi on peut librement commenter l'assertion, car on n'en modifie pas le statut illocutif ou assertif.

Les évaluatifs actualisent en effet la seule relation qui n'intègre pas le texte comme un des termes. De ce point de vue ils occupent une position intermédiaire entre les compléments qui concernent l'énonciateur et son énoncé et ceux qui caractérisent le texte par rapport aux instances de la réception et du décodage. Les premiers déterminent le statut énonciatif, les seconds le statut herméneutique de l'énoncé, comme nous le verrons. Les évaluatifs, eux, actualisent la relation qui lie le locuteur au récepteur en précisant l'attitude évaluatrice que le locuteur escompte de la part du récepteur. Par le complément évaluatif celui-ci est informé du registre affectif dans lequel il faut placer l'énoncé.

L'évaluatif n'affecte donc ni l'acte d'énonciation ni celui de décodage. Posant les deux voix qui conditionnent l'actualisation même de l'énoncé, il définit leur rapport. Comme la voix du récepteur est par définition passive – en langage figuré il serait plus exact de la comparer à une oreille – le complément paraît à première vue traduire l'attitude du seul locuteur. Or une lecture plus attentive d'une phrase comme:

Curieusement personne ne réagit.

montre que le complément ne laisse aucune liberté au récepteur pour trouver ce fait banal, p.ex.: le complément détermine autant l'attitude à adopter au moment du décodage qu'à celui de l'encodage. C'est seulement en situation dialogale, où l'interlocuteur retrouve la parole, que l'on peut commenter l'évaluatif en s'en dissociant en tant que décodeur de l'énoncé:

– Mais je ne trouve pas cela curieux du tout!

L'interlocuteur dialogal peut aussi se désolidariser de l'interlocuteur visé; au lieu d'indiquer l'attitude correcte (ou de marquer l'attitude posée comme incorrecte), il peut signaler que lui en tant que récepteur réel, n'est en tout cas pas identique au destinataire intentionnel présupposé par le complément. V. p.ex.:

– Heureusement, Pierre est mort.
– Comme tu es cruel.

A part ces cas spécifiques, l'évaluatif définit l'attitude imposée aux deux interlocuteurs. Contrairement aux quatre autres, la relation évaluative n'existe pas comme une présupposition obligatoire à toute phrase bien formée. Si le complément fait défaut, il n'existe pas d'attitude normale, «neutre», que l'on adopte automatiquement en entreprenant le décodage. En ce cas, c'est l'énoncé qui apparaît comme «neutre»; à l'énoncé

Pierre est mort..

on peut aussi bien ajouter: «et c'est heureux» que le contraire «et c'est malheureux.» C'est que le complément évaluatif n'implique aucun rapport avec l'énoncé; il apparaît comme un commentaire externe où les deux instances communicatives dialoguent par dessus la tête du troisième «partenaire», l'énoncé. Dans l'absence du complément, la relation existe ainsi seulement comme une virtualité, c.-à-d. en termes fonctionnels comme une place vide et non comme une présupposition.²

2 Le caractère «polyphonique» du commentaire évaluatif se révèle aussi si on applique à l'adverbial évaluatif la même paraphrase que celle de l'assertif. Cf: ¹

Probablement } Pierre ne dira rien.
 Curieusement }
 → { a) Il est probable que Pierre ne dira rien.
 b) Il est curieux que Pierre ne dise rien.

(V. infra § 426). Si l'on admet avec Nølke que le subjonctif est le mode polyphonique, impliquant deux voix, l'apparition du subjonctif dans la paraphrase évaluative est une conséquence du fait que l'adverbial évaluatif actualise la relation entre les deux voix de l'énonciation. De ce point de vue, l'assertif est clairement monophonique et se combine par conséquent avec l'indicatif. De là vient peut-être que 'possiblement' ne fonctionne pas comme assertif, puisque 'possible' régit le subjonctif. Sabourin & Chandioix 83 font état de 8 occurrences, mais leurs tableaux sont trop succints pour qu'on puisse évaluer cette observation.

La place externe des évaluatifs par rapport à l'énoncé explique aussi qu'ils semblent compatibles avec les assertifs (§ 413).

§ 411. *Le rapport entre récepteur et texte: les limitatifs*

Les deux dernières relations concernent le rapport des instances de la réception à l'énoncé. La présence d'un récepteur implicite représente autant que celle du locuteur une condition nécessaire de toute phrase bien formée. En effet, pour que l'énoncé arrive à l'existence effective, il ne suffit pas de l'énoncer; il faut aussi qu'il soit reçu et compris. Sans partenaire, le locuteur peut dire tout ce qu'il voudra, sa parole restera inopérante, tombera dans le vide jusqu'à ce qu'un interlocuteur l'intercepte et la décode. A cette seule condition la parole deviendra-t-elle un instrument linguistique d'interaction humaine.

Comme les autres instances, le récepteur ne se trouve normalement dans la phrase qu'à l'état impliqué. Sous ses deux formes de destinataire et de décodeur, il peut néanmoins se manifester dans la phrase en précisant son rapport à l'énoncé, donnant lieu ainsi à deux classes adverbiales supplémentaires.

Le récepteur au sens propre est celui auquel l'énoncé est adressé. Il se confond normalement avec le récepteur réel, posé par la situation de communication et dont l'étude relève de la pragmatique. Rien d'étonnant donc à ce que ce type de complément soit beaucoup moins fréquent que les autres énonciatifs: il faut des conditions très spéciales pour qu'on éprouve le besoin de caractériser le rapport de l'énoncé au récepteur, rapport presque toujours conçu comme évident et non problématique: il faut recevoir l'énoncé tel quel, sans poser de restrictions.

Il arrive cependant qu'un énoncé exige que certaines conditions soient remplies pour pouvoir être reçu: si on n'introduit pas une spécification du récepteur, l'énoncé risque d'être perçu comme absurde par le récepteur général normalement impliqué. Ainsi le complément limitatif caractérise les conditions sous lesquelles le récepteur est tenu à accepter le message, s'il veut «le prendre au sérieux», c.-à-d. si le récepteur réel veut se conformer à la forme spécifique que la relation a eue dans une phrase déterminée. Nous appellerons donc ces compléments «limitatifs» parce qu'ils imposent des restrictions quant aux conditions de légitimité, de validité du contenu de l'énoncé:

Légalement, le procédé est correct.

→ mais pas moralement.

Autrement dit, les limitatifs indiquent le cadre conceptuel à l'intérieur duquel il faut se transporter pour accepter le message, tout en indiquant d'autres points de vue comme non valables, alors que le récepteur général normal n'apporte pas de telles restrictions à sa rencontre avec l'énoncé. On peut dire qu'ils focalisent la réception, circonscrivant celle-ci à un certain domaine par opposition à d'autres domaines possibles.

§ 412. *Le rapport entre interprétant et texte: les interprétatifs*

Enfin, un énoncé peut être présenté comme véridique, vrai, positif, circonscrit tout en problématisant son rapport à l'interprétant, le décodeur: le code utilisé est-il correct, approprié, etc.? On pourrait appeler le deuxième terme de cette relation l'instance de la correction, instance introduisant dans la phrase non le récepteur personnalisé, mais le code préexistant au message même.³

«En un mot, je ne bougerai pas.» (Melis 155).

Un tel complément modifie le code dans lequel l'énoncé demande à être déchiffré. Il introduit donc un rapport entre la forme actualisée de l'énoncé et un code préexistant. Celui-ci ne peut, bien sûr, exister que chez le récepteur, mais il n'est pas personnalisable, car le récepteur n'en est que le réceptacle, le dépositaire; il n'en est pas responsable. Voilà pourquoi Peirce parle d'une instance tout abstraite, l'interprétant. Comme les compléments qui actualisent dans la phrase cette relation entre l'énoncé et l'interprétant informent sur le processus même du décodage, nous parlerons de compléments interprétatifs (cf. Melis 154 sqq. qui utilise le terme de «phraséologique»).

La langue est fort riche en adverbes et surtout en locutions qui se réfèrent à cette fonction: chaque fois qu'une phrase contient des informations sur la «forme» linguistique de l'énoncé, nous sommes en présence de l'interprétant. Les interprétatifs sont d'un usage particulièrement fréquent dans la langue parlée: en communication dialogale il est normal que l'identification du code correct pose souvent des problèmes puisque

3 La plupart des grammairiens qui ont vu l'existence de cette fonction adverbiale la situent chez le locuteur, évidemment parce qu'il leur manque un modèle complet du signe, rendant compte de la place structurale des fonctions réceptives. C'est ainsi qu'I. Bellert 349 prétend que le locuteur caractérise «the form, the way in which he expresses the proposition.» Encore Güllich & Kotschi attribuent leurs «marqueurs de la reformulation paraphrastique» à l'intervention du locuteur.

chaque interlocuteur a en principe un code plus ou moins différent. Les interprétatifs servent alors à faire coïncider les deux interprétants :

Il avait bien rigolé alors, si tu vois ce que je veux dire.

Les interprétatifs ont deux propriétés caractéristiques (cf. Melis 154) : comme les illocutifs, ils sont complètement indifférents à la forme de la phrase, et, à l'instar des limitatifs, ils déterminent sans restriction et sans aucune modification de sens un membre particulier de la phrase. Comparez :

«Pierre est, en d'autres termes, un incapable.» (cit. Melis 155).
 «[...] sauf si l'on veut dire [...] qu'un être est intrinsèquement méchant [...]» (P. Quignard 212).

On note d'ailleurs que certains interprétatifs ne peuvent déterminer que des membres de phrase, sortant ainsi de la classe proprement énonciative :

Leur présence était pour ainsi dire opprimante.

Ces particularités s'expliquent du fait que la question du code utilisé reste évidemment pertinente à tous les niveaux du discours et quelle que soit l'opération linguistique engagée.

§ 413. *Combinaisons d'énonciatifs*

En principe les cinq types d'énonciatifs s'excluent mutuellement : il n'existe qu'une seule place de relation énonciative dans la phrase, conséquence logique du fait qu'un énonciatif constitue une prédication secondaire. Seules les propositions subordonnées permettent de multiplier les membres prédicatifs enchevêtrés.

A ce principe, il y a une exception, dont il est très difficile d'évaluer l'importance structurale : un assertif semble pouvoir se combiner soit avec un illocutif, soit avec un évaluatif. En d'autres termes, le commentaire impersonnel peut se placer sous la voix du commentaire personnel : la responsabilité du prédicat et du commentaire représenté par l'assertif revient au même locuteur, celui qui est explicité par l'illocutif ou l'évaluatif.

Une telle combinaison paraît théoriquement légitime :

Sérieusement	} le train partira probablement
Paradoxalement	

parce que la présence de l'adverbial personnel repousse l'assertif à l'intérieur de l'énoncé, transformant celui-ci en complément adverbial, dépourvu d'information sur l'instance énonciative.⁴

Seulement la théorie ne passe guère dans la pratique, car les seuls exemples que nous connaissons sont forgés par les grammairiens :

«Entre nous, Pierre ne serait peut-être pas ton meilleur choix.» (H. Nølke *Peut-être* 118).

Signalons qu'E. Roulet (1979) 65 évoque la possibilité de distinguer entre assertifs restrictifs et identificatifs en postulant la possibilité de les combiner (alors qu'ils ne se combinent pas entre eux) :

Apparemment	}	elle était	{	probablement	}	malade
Visiblement				peut-être		
Manifestement				sans doute		
etc.				vraisemblablement		

Nous ne connaissons pas d'exemples de ces combinaisons, et E. Roulet n'en cite pas.

Dans la phrase imaginée par Bruxelles et al. 140 :

»Bien sûr, il est manifestement idiot.»

on peut considérer – si elle est du tout possible – que 'manifestement' joue le rôle d'un intensif de totalité (§ 838). L'exemple suivant semble attester l'authenticité de la combinaison :

«Aujourd'hui, 4 janvier 89, je me dis qu'il ne me reste exactement que sept jours pour retracer l'histoire de ma maladie, et bien sûr, c'est certainement un délai impossible à tenir [...], car je dois appeler le 11 janvier dans l'après-midi le docteur Chandi [...]» (H. Guibert 48).

Elle s'explique peut-être si on attribue une valeur polyphonique à 'bien sûr', adverbial impliquant l'interlocuteur dans la responsabilité de l'évidence assertée, valeur que 'certainement', monophonique, ne saurait véhiculer.

Dans nos exemples authentiques, la combinaison n'apparaît que sous

⁴ C'est ce trait que Melis 165 a bien vu quand il constate que les évaluatifs «occupent une position plus extérieure dans l'architecture de la phrase.»

la forme mitigée de l'insertion parenthétique: c'est le locuteur réel qui ajoute, après coup, un commentaire supplémentaire. Il ne s'agit donc pas d'un rapport de subordination, mais d'une juxtaposition coordinative:

- assertif +
évaluatif «N'ayant évidemment jamais possédé de dollars – malheureusement – je revais, en tout bien tout honneur, d'en tenir un comme ça [...]» (*Nouvelles littéraires* no 2885, 21-27 oct. 1982).
«Curieusement, Jean vient probablement.» (Melis 165)^{4bis}
«Pourtant, la violence populaire n'a sans doute fait que changer – heureusement – de visage.» (G. Hermet 85).
- assertif +
évaluatif
d'énoncé «[...] cette misère, qui a été très mal ressentie, à juste titre, naturellement [...]» (J. Chirac 88, 144).
- assertif +
limitatif «Alors, bien sûr, on peut toujours se dire, intellectuellement, que les vêtements que nous portons nous paraîtront burlesques dans dix ans, mais ça ne sert pas à grand-chose.» (E. Carrère *Hors* 30).
«Il n'écrit pas, il est physiquement – et sans doute mentalement – incapable d'écrire [...]» (B.-H. Lévy 107).

Le cas suivant est un peu différent; la combinaison y est rendue possible du fait que l'assertif est passé à la fonction de prophrase (§ 414):

«La Révolution est un bloc? Historiquement, bien sûr [...]. Intellectuellement et moralement, certainement pas [...]» (J. Julliard, in *Nouv. Observ.* 19-25 janv. 1989 p. 39).

B. La relation entre l'énonciatif et l'énoncé

1. La syntaxe de la réponse

§ 414. Indépendance syntaxique de l'énonciatif: adverbe et prophrase

Il nous reste une dernière question générale à traiter avant de passer à l'étude des critères de classification précis: la nature du rapport entre le complément énonciatif et l'énoncé.

4bis Signalons, à titre de curiosité, le modèle combinatoire construit par E. Roulet 70:

- «Heureusement, Vanessa, apparemment, ne partira probablement pas nécessairement.»
«formule dont la réalisation intégrale ne paraît pas exclue en français, bien qu'elle manque de légèreté!»

Le fait fondamental est l'indépendance syntaxique des deux composantes de la phrase.⁵ Naturellement il ne s'agit pas de deux phrases juxtaposées, mais bien d'une seule et même phrase dont le noyau reste le syntagme verbal. Ainsi l'énonciatif reste subordonné, en termes syntaxiques, à l'énoncé, mais seulement de la façon la moins contraignante possible: pour apparaître dans le discours, le complément énonciatif exige la présence d'un énoncé. Voilà la seule et unique restriction de cooccurrence générale gouvernant les énonciatifs.

La valeur de l'analyse est prouvée par le test de la réponse: un énonciatif ne saurait constituer à lui seul la réponse à une question. Autrement dit, l'énonciatif présuppose toujours la présence d'un énoncé:

- Marie est-elle partie?
- * Curieusement.

Il va sans dire que l'énonciatif apparaît normalement dans la réponse qui a la forme minimale d'une phrase:

- Le trouvez-vous sympathique?
 - Franchement
 - Curieusement
- } oui.

L'explication de cette restriction est que comme l'énonciatif actualise le seul niveau de l'énonciation, la réponse qui se réduirait à une phrase nominale constituée du seul énonciatif présenterait une énonciation sans objet, sans énoncé, ce qui serait évidemment absurde. En effet, lorsqu'on répond par un seul mot, on établit une phrase nominale qui ne saurait impliquer qu'un seul prédicat. Or, nous verrons que le propre des énonciatifs est de constituer une prédication secondaire au niveau de l'énonciation, prédication rattachée à la prédication principale du verbe fini par le fait d'explicitier un des actants énonciatifs présupposés par l'existence même d'un énoncé. Comme il est logiquement impossible d'introduire le présupposé (l'énonciation) sans poser en même temps l'existence du présupposant (l'énoncé), il s'ensuit que la réponse qui consiste d'une seule prédication ne saurait actualiser que l'énoncé. Ainsi l'énonciatif est logiquement impossible comme réponse à lui seul.

⁵ Cf. Huang 24 disant, à propos des illocutifs (appelés «performatifs»), que ces adverbes «may be thought of as coming, as it were, from a higher clause». Autrement dit, l'énonciatif représente une prédication indépendante.

Comme dans d'autres cas, la situation dialogale permet pourtant de transgresser une telle restriction parce qu'elle ouvre la voie aux emplois métalinguistiques. Ainsi on peut imaginer le dialogue suivant :

- C'est toi qui l'as pris?
- Franchement ...!

Ici 'franchement' ne constitue pas une réponse, mais enchaîne sur la question en qualifiant la situation de communication même, comme le montre la paraphrase :

→ trouves-tu vraiment qu'une telle question est juste, raisonnable?

On met donc en question les conditions mêmes de l'énonciation de la question, c.-à-d. le droit du premier locuteur à poser une telle question. Si, en revanche, on répond «normalement» en combinant l'énonciatif avec une paraphrase :

Oui, franchement!

l'adverbial ne qualifie plus la situation du premier locuteur, mais celle de l'interlocuteur qui formule la réponse. La réponse respecte les règles d'une phrase bien formée avec ses deux composantes.

Le seul type énonciatif qui pose de réelles difficultés à ce mécanisme est le type assertif. En effet, on a souvent observé que les assertifs peuvent constituer une réponse à eux seuls (v. p.ex. Nølke, *Adv. paradigm.* 167, qui y ajoute comme Melis 135 les évaluatifs du type 'heureusement', cf. Mørdrup 29 sq. et Su. Schlyter 111, qui a bien vu que »(mal)heureusement' constitue ici une exception, v. § 476):

- «- Auras-tu terminé ce travail à temps?
- Certainement.» (cit. Melis 135).

Comme les assertifs se prononcent sur la vériconditionnalité de l'énoncé, il est normal qu'ils puissent prendre la relève de la prophrase 'oui' en cas de réponse à une question totale. La fonction de la prophrase est en effet d'attribuer une valeur de vérité à l'énoncé sur lequel porte la question. Dans le dialogue suivant :

- Berthe a-t-elle payé ses dettes?
- Probablement.

il est évident, cependant, que ‘probablement’ constitue une réponse elliptique qui présuppose l’existence de l’énoncé constituant le foyer de la réponse:⁶

(probablement) Elle les a payées.

Nous nous servirons plus loin de cette particularité pour distinguer les «vrais» assertifs, de nature restrictive, des assertifs identificatifs, qui ne comportent pas cette présupposition elliptique et qui forment donc des espèces de prophrases (‘manifestement’, ‘visiblement’). Dans le présent contexte il suffira de constater qu’il demeure toujours possible d’ajouter une phrase aux assertifs en fonction de réponse isolée (cf. Su. Schlyter 102 sq.):

– Oui, certainement.

Si l’on se contente de répondre:

– Certainement.

l’énoncé existe donc comme une place vide.

§ 415. *Enonciatifs et nœud verbal: ordre libre dans la réponse à prophrased*

En résumé, l’adverbial énonciatif dépend logiquement de l’énoncé, mais reste extérieur au nœud verbal. Curieusement, cette indépendance du verbe est confirmée par le comportement positionnel de l’énonciatif dans la réponse elliptique. S’il exige, nous venons de le voir, la présence au moins d’une phrase, sa place par rapport à celle-ci paraît en revanche libre. A côté de ‘Franchement oui/non’, on trouve tout aussi bien ‘Oui/non franchement’.⁷ Comparez:

a) «... Franchement, monsieur le directeur, reprit-il en élevant légèrement

6 Telle est aussi l’opinion de F. Venier 474 concernant le rôle des assertifs dans la réponse:

«[...] il loro ruolo non è semplicemente quello di riprendere una proposizione affermandola: indica che gli avverbi aggiungono un’informazione alla proposizione affermata o negata cui si è di fronte. L’affermazione affermata o negata viene ad essere l’oggetto su cui opera l’avverbio.»

7 Cf. infra sur certaines restrictions assertives.

- la voix, si vous vouliez m'assassiner est-ce que vous choisiriez la solution consistant à piéger mon bureau à la brigade criminelle? Non, évidemment.» (C. Dubac 96).
- «– Comment, tu veux passer la nuit ici? J'aurais dû m'en douter.
– Ben, oui, évidemment.» (Cl. Sarraute 70).
- «– La même pour tous?
– Evidemment non.» (*Le Point* 21 déc. 87 p. 82).
- b) «– Vous avez dit que désormais Jacques Chirac possède la dimension présidentielle. Diriez-vous la même chose de Raymond Barre?
Ph. Séguin, – Oui. Indiscutablement.» (*Le Nouvel Observ.* 1^{er}-7 janvier 1988 p. 22).
- «– Bien, dit Antoine conciliant; alors peut-être que c'était une petite couleuvre à collier et que j'ai mal vu.
– Peut-être, oui ...» (G. Lagorce 14).
- c) «– Encore un peu de foie gras? s'enquiert Gregor Laemmle.
– Non, vraiment.» (Loup Durand 277).
- »Y aurait-il jamais mieux à partager, plus émouvant? Certainement non.» (M. Braudeau 136).
- d) »[...] tant leurs observations étaient intéressantes. Surprenantes? Franchement, oui.» (Fr. Giroud, in *Nouv. Obs.* 19-25 janv. 89 p. 31).
- «– Non, franchement, je crois que vous romancez un peu, interrompt Lazare.» (V. Sales 66).
- e) Signalons enfin le cas de 'bien sûr', adverbial qui ne peut guère précéder la prophrase négative, à moins d'être suivi de la conjonction 'que':
- «Non, bien sûr pas vous, répondit Bill, mais il ne faudra surtout pas le dire [...]» (H. Guibert 191).
- «De puissantes universités autonomes existeraient-elles au moins? Non, bien sûr» (A. Minc 192).
- «Est-ce cela qu'on regarde, chez une femme qui va se livrer? Non, bien sûr.» (B.-H. Lévy 88).
- «Vous n'êtes pas intéressés?
Non, bien sûr?» (E. Orsenna 78).
- «Regarde autour de toi, tu crois que les gens se préoccupent de savoir si la vie a un sens? Non, bien sûr, ce qui les intéresse c'est de se protéger des coups durs [...]» (Ph. Djian 143).
- «– Ça doit pas être sorcier. Ça va pas durer cent sept ans.
– Bien sûr que non, tu rigoles.» (Ph. Djian 38).
- «– Bien sûr que non, ce n'est pas de votre faute, dit Gabriel. (E. Orsenna 297).

§ 416. Les énonciatifs combinés avec 'pas' dans la réponse

Il va sans dire que si l'on utilise la négation phrastique 'pas' au lieu de la prophrase 'non', la liberté positionnelle disparaît. Comme 'pas' ne peut pas à lui seul constituer une phrase, il ne peut représenter un énoncé sur lequel vient se greffer un énonciatif:

- Viendras-tu ce soir?
- a) – Sincèrement, pas. / – Sûrement pas.
- b) * – Pas, sincèrement / – Pas sûrement.
- «– Une liaison entre Gimenez et *Elle*?
– D’après les Allègre: sûrement pas.» (L. Durand 45).
«– T’es pas de mon avis?
– Non, sûrement pas, moi je trouve que tout est formidable.» (Ph. Djian 220).

En revanche, si la négation peut s’appuyer sur un membre de phrase qui tombe alors sous sa portée, elle se plie sans difficulté à cet ordre; il s’agit alors d’une proposition elliptique:

- T’es-tu bien amusé?
– Pas trop.

Justement les adverbiaux non énonciatifs semblent exiger cet ordre fixe:

prophrase/négation + complément

ordre qui signale leur dépendance du nœud verbal, comme cela est particulièrement clair avec la négation:

- Pierre a-t-il bien parlé à la chambre?
- a) – Oui admirablement.
- b) ? – Admirablement oui.

Il faut des conditions prosodiques toutes spéciales pour briser cet ordre. Ainsi on peut séparer les deux éléments au moyen d’une pause emphatique, de façon à créer deux propositions juxtaposées, une espèce de réponse double:

- Pierre est-il parti aujourd’hui?
- a) – Oui, à cinq heures.
- b) – A cinq heures, oui.

Ou bien dans des situations de contraste (avec un accent special):

- A cinq heures non.
→ mais à six heures.

V. p.ex.:

- «– Où tu crois que tu es? Dans une comédie de boulevard?
– En plein, oui.» (Cl. Sarraute 98).

Notons enfin que par rapport aux prophrases les relationnels ont la même liberté positionnelle que les énonciatifs: comme ceux-ci, ils se situent en dehors de l'énoncé, du moins lorsqu'ils adoptent clairement la fonction connective. Comparez les deux exemples suivants qui mettent en jeu deux comparatifs identificatifs:

- «[...] c'est rapport à quoi? [...] A la situation familiale? professionnelle?
– Oui, exactement.» (Cl. Sarraute 99).
«– Moi, contrarié! Jamais de la vie. Pourquoi?
– Ben, voyons, à cause de la Bretagne.
– Effectivement, oui, je trouve que tu aurais pu m'en parler [...].» (Cl. Sarraute 97).

2. *Le clivage et la syntaxe des écrans*

§ 417. *Incompatibilité des énonciatifs avec la fonction de foyer clivé*

La preuve principale de l'indépendance syntaxique de l'énonciatif par rapport au nœud verbal est fournie par le test du clivage; les énonciatifs ne peuvent constituer le foyer d'une phrase clivée:

* C'est curieusement qu'on avait oublié le dossier.

En effet, cette fonction n'est accessible qu'aux membres du nœud verbal, c.-à-d. aux membres qui se situent au-dessous du niveau de l'énoncé (les circonstants, les actants et les modificateurs), parce que la construction clivée établit nécessairement une relation entre le membre focalisé et le verbe fini. Les limitatifs posent certains problèmes sous ce rapport, problèmes que nous allons étudier plus loin. Quoi qu'il en soit, le test prouve que les énonciatifs n'entrent pas dans le champ du nœud verbal.

En revanche, l'énonciatif peut fort bien se combiner avec une phrase clivée si l'on établit un écran syntaxique entre le complément et le nœud verbal, écran «protégeant» l'énonciatif de la rection verbale. Un tel écran peut être dressé de deux manières: par la position de l'adverbial ou par l'introduction d'un actant ou un autre membre du prédicat.

Si l'énonciatif adopte la position initiale absolue, c'est l'ensemble de la locution emphatique 'c'est ... qui/que ...' qui forme écran et ainsi l'adverbial n'a aucune peine à introduire une phrase clivée. On note que, dans ce cas, il est obligatoirement suivi d'une pause:

«Car, certainement, ce sont ces campagnes qui la nourrissent.» (Voltaire *Siècle de Louis XIV*, cit. L. Bertrand *Louis XIV* 297).

Franchement, c'est cette histoire de fonds secrets qui m'ennuie.

«Curieusement, c'est là que j'aurai éprouvé pour la première fois [...]» (Fr. Giroud 229).

«Paradoxalement, c'est aux membres les plus «à droite» de l'équipe Bush [...] qu'il appartiendra de relancer la «guerre contre la pauvreté» [...]» (*Nouv. Obs.* 19-25 janv. 1989 p. 42).

«Curieusement, c'est Pierre-et-Paul qui me sortit d'affaire, à sa façon particulière, qu'il disait avoir apprise au billard en jouant la bande, jamais la boule.» (M. Braudeau 390).

A la place initiale détachée il est clair que l'énonciatif reste de toute façon extérieur à l'énoncé, quelle que soit la structure interne de celui-ci.

§ 418. *L'énonciatif à l'intérieur de la construction clivée*

Le second type d'écran qui permet de combiner l'énonciatif avec la construction clivée est l'intercalation d'un membre déterminant le verbe entre l'adverbial et le syntagme verbal. Sous cette condition, l'énonciatif peut effectivement s'introduire dans la locution emphatique parce que la présence du déterminant verbal empêche de rattacher l'énonciatif au verbe de la prédication primaire :

C'est heureusement l'Allemand qui a réagi.

«Mais c'est peut-être mon esprit qui s'obscurcit.» (N. Avril 61).

«– Vous voyez, remarque-t-il, j'ai surtout là-bas des amis morts; c'est peut-être pour cela que j'en ai tant!» (P.-J. Rémy 23).

«Puis, après le départ de Vogel, il se dit que c'était peut-être lui qui était naïf: n'importe quel autre domestique russe [...]» (P. Besson 19).

«Peut-être qu'elle essayait de danser. C'est peut-être ce qu'elle croyait, en fait j'y connaissais rien [...]» (Ph. Djian 12).

«C'est peut-être à ce moment-là que ma croissance s'est ralentie, pour retarder l'heure de ce choix si délicat.» (E. Orsenna 24).

«C'était bien sûr par pur hasard qu'elles se retrouvaient toutes les deux à son chevet, puisqu'elle n'avait rien.» (M. Sigaut *Le petit coco*, 1989 p. 21).

[...] je me suis arrêté et c'était sûrement ce qu'elle attendait [...]» (Ph. Djian 15).

«Le fait demeure: aujourd'hui, les Français s'emploient à détruire une partie de l'arsenal qu'ils ont vendu à Bagdad. C'est sans doute la pénitence que la coalition lui a imposée lorsque [...]» (*Le Monde hebdo.* 24-30 janv. 1991 p. 3).

«Et c'est évidemment ceux-là qu'elle m'envoie.» (M. Braudeau 40).

«Le simple sens des convenances l'aurait tout simplement interdit. C'est à l'évidence un sens qui se perd.» (*Le Point* 9 janv. 89 p. 25).

«Quand se montre dans une telle nudité la relation intime du peuple et de l'enfant, alors c'est physiquement en son être même que s'éprouve la bonté de l'humain.» (A. Leclerc *Orig.* 12).

L'indépendance de l'énonciatif par rapport au verbe principal reste attestée par la possibilité qu'on a toujours dans cette situation de tirer l'adverbial de la locution clivée pour le rejeter en position initiale (seule position naturelle, d'ailleurs, pour les illocutifs, v. Mørdrup 19, et pour les évaluatifs):

Heureusement, c'est l'Allemand qui a réagi.

§ 419. *Effets dynamiques des variations positionnelles*

C'est d'ailleurs la présence d'un tel écran syntaxique qui explique que l'énonciatif peut intervenir à un niveau inférieur à celui du syntagme verbal (cf. supra § 24). Lorsqu'on dit:

J'ai rencontré une personne curieusement intelligente.

c'est l'actant 'une personne' qui isole l'énonciatif de la réaction verbale et assure sa fonction non modale. Cf.:

Il a curieusement examiné le livre.

Lorsqu'on intercale un énonciatif dans la construction clivée, on ne lui attribue donc pas une fonction adnominale. La place d'un énonciatif ne relève pas d'une réaction syntaxique émanant d'un membre quelconque de la phrase, mais de la structure communicative du message. Les deux positions «clivées» correspondent en effet aux deux positions ouvertes à l'énonciatif dans la partie préverbale de la phrase non clivée:

Heureusement, l'Allemand a réagi.
L'Allemand, heureusement, a réagi.

La seule différence est que l'insertion dans la phrase clivée sert à renforcer la force rhématique du foyer clivé, alors que le déplacement vers la droite sert, dans la phrase assertive non clivée, à souligner le statut thématique du membre antéposé.

Cette différence même s'évanouit dans les contextes contrastifs où le membre est frappé d'un accent d'insistance le transformant en rhème:

Pierre, heureusement, ne viendra pas.
→ mais Paul (etc.) viendra.

On observe d'ailleurs que l'insertion d'un énonciatif dans une phrase clivée sert toujours à renforcer la valeur contrastive inhérente à cette construction. Ainsi à la phrase clivée:

C'est heureusement Marie qui ne parlera pas.

ne correspond pas la phrase neutre:

Heureusement, Marie ne parlera pas.

qui présuppose la vérité de l'énoncé:

→ Marie ne parlera pas.

mais une phrase pourvue d'un accent d'insistance:

Marie, heureusement, ne parlera pas.

qui comporte en effet la même implication que la phrase clivée:

→ mais Jean (etc.) parlera.

Notons en passant qu'il serait erroné de faire du test du clivage le critère essentiel de la classe énonciative, parce qu'il s'applique en général à tous les adverbiaux indépendants du nœud verbal. C'est ainsi que les adverbiaux relationnels, tant paradigmatiques que syntagmatiques, se comportent exactement comme les énonciatifs à cet égard; ils refusent la fonction de foyer clivé, mais peuvent accompagner un foyer à l'intérieur du clivage:

$$\begin{array}{l}
 * \text{ C'est } \left\{ \begin{array}{l} \text{même} \\ \text{pourtant} \end{array} \right\} \text{ que Pierre est venu.}^8 \\
 \text{C'est } \left\{ \begin{array}{l} \text{même} \\ \text{pourtant} \end{array} \right\} \text{ Pierre qui est venu.}
 \end{array}$$

8 Nous faisons abstraction ici de l'interprétation causative.

Cette similitude ne traduit évidemment pas une parenté fonctionnelle: les relationnels opèrent à des niveaux syntaxiques tout différents des énonciatifs; les paradigmatiques focalisent un membre de phrase, les syntagmatiques relient des arguments.⁹ Le cas du clivage présente ainsi un excellent exemple de l'ambiguïté fonctionnelle des tests.

§ 420. *L'écran causatif 'c'est que' et la syntaxe des appositions*

Un troisième écran est l'insertion, entre l'énonciatif et l'énoncé, de la locution explicative 'c'est que' (cf. Melis 142):

Franchement, c'est qu'il est malade.

Ici encore, l'énonciatif peut aussi, en principe, s'insérer dans la locution, l'adverbial restant séparé de l'énoncé déterminé par la conjonction de subordination 'que'. Néanmoins il semble que l'insertion soit seulement naturelle dans le cas des énonciatifs assertifs (alors que cette place reste parfaitement naturelle pour tous les relationnels, p.ex. 'partant' et 'aussi'):

«C'est manifestement que Pierre est trop timide.» (cit. R. Martin (1974) 68).

«C'est probablement que les intellectuels de gauche qui osent l'affronter craignent de faire scandale, puisqu'ils s'inspirent cette fois de la droite.» (G. Hermet 41).

«C'est sans doute parce qu'il n'a jamais eu l'autorisation de voyager hors de Russie.» (P. Besson 11).

La transformation causative ne fait ainsi que souligner le résultat déjà acquis: le complément énonciatif ne dépend pas syntaxiquement du nœud verbal.

Il est possible que la syntaxe des appositions en apporte une preuve supplémentaire. On sait que le syntagme apposé hésite entre le statut de membre subordonné au précédent (à la façon d'une épithète) et celui de proposition elliptique insérée. Or, l'énonciatif semble réagir différemment aux deux interprétations. Si l'on le place à l'intérieur du syntagme apposé, c.-à-d. après le premier élément, il n'influe pas sur l'état de

⁹ Voilà pourquoi il n'est pas très éclairant de réunir, comme le fait Nølke *Adv. parad.* 164, les énonciatifs et les relationnels dans une même classe fonctionnelle à partir du critère du clivage.

détermination de celui-ci; si c'est un substantif, il peut rester sans déterminatif.¹⁰

Il ne faut pas se préoccuper des irritations de la peau, effet certainement secondaire.

Mais si on fait précéder à l'énonciatif le nom, celui-ci semble adopter obligatoirement un déterminatif:

... irritations de la peau, certainement un effet secondaire.

Cette syntaxe est un effet évident du fait que, dans le dernier cas, l'énonciatif préposé transforme l'apposition en une proposition elliptique dont 'un effet' est le sujet. Or, un sujet a toujours un déterminatif, sauf quelques cas spéciaux (énumérations, locutions, etc.).

Malheureusement nous manquons de matériaux pour pouvoir déterminer la régularité de ce mécanisme. On peut comparer avec l'exemple suivant, où le membre introduit reste pourtant sur le même plan que les autres attributs:

«[la femme] est à la fois un instrument de promotion sociale, éventuellement un objet de distraction, et un ventre dont on prend possession.»
(E. Badinter, *L'un* 142).

3. *Les formes de la phrase*

§ 421. *Restrictions de cooccurrence avec la question et l'ordre*

La conclusion qui s'impose est que l'énonciatif ajoute une dimension supplémentaire à l'énoncé pris dans son ensemble. C'est ce qui ressort de l'examen du rapport entre l'énonciatif et les autres opérateurs qui modifient globalement l'énoncé: les types de phrase et la négation.

Comme les énonciatifs opèrent à un niveau syntaxique dont la présence est présupposée par toute phrase actualisée, celle de l'énonciation, il faut s'attendre à ce que ces compléments restent indifférents à sa forme discursive. Si tel semble bien être le principe général, il faut convenir que les faits sont complexes et d'interprétation délicate.

10 Si le substantif n'est pas suivi d'une épithète, l'article reste naturellement obligatoire. «Il entendit le bruit d'une voiture, une ambulance sans doute, en bas, dans l'allée centrale.» (G. Hocquenghem 24).

En effet, cette combinatoire est caractérisée par des restrictions de cooccurrence qui découlent du fait que ces opérateurs modifient le statut de l'énoncé: la question en suspend la vériconditionnalité, alors que l'ordre le projette vers le futur. Il s'ensuit que les énonciatifs qui portent également sur les rapports entre l'énoncé et son statut de réalité acceptent difficilement de se combiner avec les opérateurs question et ordre.

Ces restrictions de cooccurrence sont particulièrement nettes dans le cas des énonciatifs restrictifs.¹¹ On constate ainsi, p.ex. avec Melis 133, que ceux-ci sont incompatibles avec l'ordre et peu naturels avec la question. Comme les restrictifs neutralisent la vériconditionnalité, il est naturel qu'en règle générale, ils soient incompatibles avec les deux opérations qui modifient précisément ce statut, ce qui explique aussi leur incompatibilité avec un verbe performatif même de forme déclarative, puisque sa valeur de vérité est fixée par le seul fait d'être énoncé (cf. Melis 133):

- * Sûrement viendra-t-il?
- * Sûrement viens!
- * Je te promets sûrement de venir.

Nous verrons plus loin (§ 456) que ces assertifs ne peuvent apparaître que dans les pseudo-questions confirmatives où ils portent sur la réalité de la réponse escomptée.

Notons d'ailleurs avec F. Venier 467 que cette incompatibilité n'est par absolue, car l'adverbial assertif peut transformer le verbe performatif en assertion affirmative dotée d'une valeur de vérité:

- «Annuncio probabilmente che Rossi è stato eletto presidente.»
- Bien sûr, je déclare l'exposition ouverte.
- Vraisemblablement, je m'engage ainsi à respecter les règles.

Les énonciatifs évaluatifs, pour leur part, répugnent absolument à ces combinaisons. C'est que leur fonction sémantique est de présenter un commentaire externe, sans rapport avec le contenu de l'énoncé. Or, com-

11 Blumenthal 66 remarque que 'vraiment', 'visiblement', 'manifestement', 'indiscutablement' peuvent apparaître dans la question. Mørdrup 31 attire l'attention sur la même possibilité pour le type 'forcément', 'nécessairement'. Cf. Schlyter 112 sqq. et infra § 456: ce trait nous servira à distinguer les assertifs identificatifs des restrictifs. Ajoutons que ces mêmes adverbes peuvent se combiner avec les verbes performatifs, sans abolir la nature performative de l'acte: 'Manifestement je te pardonne', 'Visiblement je t'ordonne de changer de conduite'. Cf. F. Venier 466.

ment commenter le contenu d'une question, d'autant plus que la question est elle-même une espèce de commentaire? Avec l'ordre, l'idée d'un commentaire devient carrément absurde: comment le locuteur pourrait-il engager l'interlocuteur à prendre position par rapport à un ordre qui laisse par définition ouverte la réaction du récepteur?

* Curieusement viendras-tu me voir demain?

* Curieusement, viens me voir demain!

Enfin, les limitatifs se combinent sans difficulté avec la question;

Techniquement, les problèmes sont-ils compliqués?

L'adverbial établit en quelque sorte le cadre de la question, étant indifférent au statut vériconditionnel de l'énoncé. En revanche, les limitatifs n'introduisent pas naturellement un ordre. Selon Mørdrup 119 cette combinaison «ne semble pas tout à fait exclu(e)»:

? Politiquement, prenez vos responsabilités!¹²

Nous pensons toutefois que si une telle phrase se réalise, c'est que l'adverbial est interprété comme un adverbial de manière, car il semble incompatible avec l'idée d'ordre d'en commenter la légitimité, trait inhérent à l'opération même.

§ 422. *Combinatoire libre: interprétatifs et illocutifs*

Avec les deux dernières classes énonciatives, les interprétatifs et les illocutifs, il est toujours possible d'imaginer des situations où la combinaison avec la question et l'ordre peut se faire naturellement.

Dans la mesure où les adverbiaux interprétatifs constituent un commentaire métalinguistique, leur action reste complètement étrangère à la forme de la phrase (cf. Melis 154):

Bref, répondez-moi!

Bref, venez-vous avec moi?

Enfin, les illocutifs sont aussi indifférents que les interprétatifs aux formes de la phrase, parce qu'ils n'ont aucun rapport à sa vériconditionnalité; ils qualifient la véracité du responsable de l'énoncé. Or, une telle qualification convient naturellement autant au locuteur monologique qu'aux interlocuteurs d'un dialogue. Il s'ensuit que l'adverbial illocutif peut fort bien

précéder l'ordre, précisant l'attitude dans laquelle l'interlocuteur doit recevoir – et réaliser – l'ordre.¹² Comme l'illocutif «personnalise» de cette façon l'acte de commandement, l'effet sémantique est de présenter l'ordre plutôt comme un souhait, une suggestion (cf. Melis 133):

«Franchement, ne fais pas l'imbécile.» (Melis loc.cit.)
→ sois franc

Si l'illocutif s'intègre à la question, il passe simplement à la fonction modale (cf. § 737 pour 'vraiment').

Lorsque l'illocutif précède la question, le locuteur continue à se mettre en scène lui-même, mais en même temps il transfère à l'interlocuteur l'obligation de réagir (de répondre) dans le même esprit: celui-ci devient co-responsable de l'énonciation. L'effet de sens est de faire de la question une demande très vive, voire même un ordre:

«Franchement, viens-tu à la réunion pour me voir?» (cit. Melis 134).
→ il faut que tu viennes ...
«Franchement quand vous aviez mon âge vous y alliez, vous, en colonie de vacances?» (Guy Lagorce 18).
«Franchement, Françoise, pourquoi n'écrivez-vous pas une autre biographie historique?» (Fr. Chandernagor 64).
««Alexandre Serguéévitch, franchement, qu'est-ce que ça peut te faire?»» (P. Besson 13).
«Si ce n'était pas le cas, on se demanderait pourquoi les femmes portaient leur jupes au raz du minou au lieu de couvrir leurs cuisses [...] Honnêtement, ces jupes, vous n'avez pas envie de passer la main dessous? Moi, si!» (Fr. Giroud, in *Nouv. Obs.* 6-12 déc. 1990, pp. 11-12).

En résumé, le rapport des énonciatifs aux types de phrase dépend de leur sémantisme particulier. Il ne s'agit donc pas d'une incompatibilité structurale, mais d'effets d'interaction sémantique provoqués par le fait que l'énonciatif et le type opèrent au même niveau syntaxique.

4. *Les énonciatifs et la négation*

§ 423. *Adverbiaux en dehors de la portée de la négation*

En revanche, il faut s'attendre à ce que les énonciatifs – comme l'ordre et

¹² Selon C. Molinier (82) 98, les «disjonctifs de style» comme 'franchement' et 'honnêtement' seraient incompatibles avec l'ordre.

la question – soient indifférents à l’opérateur qui fonctionne au niveau de l’énoncé: la négation. Voilà qui est bien le cas, et le fait a toujours frappé les grammairiens qui ont eu tendance à faire de ce trait la marque distinctive même des «adverbes de phrase». Les énonciatifs se placent indifféremment dans une phrase affirmative ou niée. Comme ils n’ont aucun rapport spécifique avec la négation, la suppression d’un énonciatif n’entraîne pas de modification du statut de la négation, l’énoncé restant de toute façon nié:

Heureusement la balle n’avait pas atteint la cible.
→ La balle n’avait pas atteint la cible.

Le contenu de l’énoncé est rigoureusement identique dans les deux phrases.

«Franchement, jamais un homme n’oserait cela.» (Fl. Delay 220).
→ Jamais un homme n’oserait cela.

L’«épreuve de force» de l’indépendance de l’énonciatif par rapport à la négation est de mettre les deux éléments en contact direct. Cela est possible parce que les énonciatifs jouissent d’une grande liberté positionnelle (v. infra), pouvant adopter toutes les places adverbiales. Sauf une, précisément: la place qui suit immédiatement la négation. C’est que cette position est réservée aux compléments déterminant la négation («pas vraiment») ou qui, d’une façon générale, entrent dans le champ de la négation («Il ne parle pas lentement.»). Lorsqu’on met l’énonciatif en contact direct avec la négation, il est ainsi forcé à se situer à sa gauche: à cette place il n’y a aucune interférence de sens possible entre les deux membres.

Aussitôt que le contact n’est plus direct, autrement dit qu’un écran s’interpose entre l’énoncé et l’énonciatif, celui-ci retrouve sa liberté de manœuvre. Ainsi il peut fort bien se placer à la droite de la négation à condition d’en être séparé par un écran, particulièrement la pause de la place finale détachée. V. § 943.

La seule restriction générale concerne les limitatifs et les assertifs:

Physiquement elle n’est pas jolie.
Elle n’est probablement pas jolie.

Dans les deux cas, la suppression de l’énonciatif modifie le statut vériconditionnel de l’énoncé (cf. Schlyter 146 pour les assertifs): la validité de la

phrase niée n'est pas impliquée lorsqu'on met les compléments. Nous interprétons ce fait comme un effet d'interaction entre la sémantique et la syntaxe. Comme les deux adverbiaux modifient les conditions de vérité ou d'interprétation de l'énoncé, on ne peut les supprimer sans affecter le statut du reste de la phrase. La preuve, c'est que nous retrouvons exactement la même restriction avec les phrases déclaratives. V. infra §§ 452 et 486.

5. *Les paraphrases*

§ 424. *La combinaison de deux prédications*

Les analyses qui précèdent ont prouvé, croyons-nous, que les compléments énonciatifs présupposent l'existence d'un énoncé, qu'ils sont complètement indépendants du nœud verbal et qu'ils déterminent l'énoncé pris globalement. Reste à préciser la nature de cette «détermination».

Il est certain en tout cas que les énonciatifs ne déterminent pas à la façon des adverbiaux qui agissent au niveau de l'énoncé (les circonstants) ou aux niveaux inférieurs (p.ex. les adverbiaux de manière), parce qu'ils ne se subordonnent pas à un autre membre. Comme le dit Blumenthal 65, «ils ne sont pas exclusivement déterminatifs et tiennent en partie de la prédication.»

Ce statut très particulier peut être mis en lumière si on soumet les énonciatifs au test de la paraphrase, test faible bien sûr, parce qu'il modifie les éléments dont il faudrait dégager la fonction, mais qui a ici le mérite de montrer la parenté des énonciatifs non avec d'autres constituants, mais avec des propositions principales. Ainsi la phrase:

Il va probablement pleuvoir demain.

correspond par son sens à une construction à deux propositions:

Il est probable qu'il va pleuvoir demain.

Le changement de l'adverbe en adjectif invertit seulement la hiérarchie des deux prédications en jeu. L'essentiel est que la paraphrase montre qu'aussi dans la phrase de départ nous sommes en présence de deux prédications. Nous appellerons la prédication représentée par l'énonciatif secondaire, parce qu'elle est syntaxiquement intégrée à la prédication constituée par le verbe fini.

De nombreux traits parlent pour l'existence de deux prédications. Les paraphrases qu'il convient d'invoquer ne sont naturellement pas les mêmes pour tous les types d'énonciatifs, puisqu'une paraphrase dépend par définition du sens spécifique du membre paraphrasé, mais elles ont toutes en commun d'expliciter de façon diverse, la présence de deux prédications.

C'est ce qu'illustre la liste suivante des paraphrases énonciatives naturelles, interprétations que nous allons justifier dans les paragraphes suivants :

- | | | |
|----|-----------------|---|
| 1° | Illocutifs: | à vous franchement parler
je te dis franchement que
(franchement parlant) |
| 2° | Assertifs: | il est probable que
certainement que |
| 3° | Évaluatifs: | c'est curieux
fait curieux |
| 4° | Limitatifs: | techniquement parlant
d'un point de vue technique |
| 5° | Interprétatifs: | pour parler bref
pour être plus exact. |

§ 425. *Les paraphrases assertives*

Nous avons vu qu'avec les assertifs, le phénomène est indiscutable, à de telles enseignes que la langue elle-même substitue volontiers à la construction adverbiale une construction à deux propositions, accordant à l'énonciatif une indépendance insolite (v. les exemples cités § 449) :

Certainement	} que je reviendrai.
Bien sûr	
Evidemment	
Assurément	
etc.	

«[...] sûrement qu'elle n'oubliera rien [...]» (Loup Durand 9).

«Bien sûr que j'attendais le rapport sur Constance et par ricochet, le nom d'Henry, mais on a nos rites.» (Fl. Delay 199).

«[...] j'ai envoyé toute la lumière, j'étais fatigué, peut-être qu'il était deux heures du matin, j'essayais de pas m'énervé.» (Ph. Djian 9).

Nous verrons plus loin que les assertifs identificatifs (p.ex. 'manifestement') répugnent pourtant à cette construction (v. § 454).

C'est d'ailleurs cet emploi prédicatif de l'adverbe qui explique l'usage

populaire des adjectifs dans cette fonction, usage en fait plus «logique»:

«- Mais sûr qu'il a raison: faut insister.» (R. Fallet *Paris* 12).

Ces constructions montrent que la paraphrase complétive proposée par la plupart des grammairiens découle tout naturellement du caractère de commentaire aléthique que comporte le complément assertif. Cependant elle ne convient tout à fait qu'aux assertifs affirmant la pleine conformité de l'énoncé avec le référent (c.-à-d. les assertifs identificatifs et les adverbes de certitude):

$$\begin{array}{l} \text{Manifestement} \\ \text{Assurément} \end{array} \left. \vphantom{\begin{array}{l} \text{Manifestement} \\ \text{Assurément} \end{array}} \right\} \text{ il s'est trompé de femme.} \\ \rightarrow \text{ il est } \left\{ \begin{array}{l} \text{sûr} \\ \text{manifeste} \end{array} \right\} \text{ que}$$

Aussitôt que l'assertif ventile cette conformité avec le référent en la restreignant, il faut ajouter à la paraphrase un élément personnel, attestant l'évaluation implicite de l'énonciateur:

$$\begin{array}{l} \text{Sûrement il s'est trompé de femme.} \\ \rightarrow \left\{ \begin{array}{l} * \text{ il est sûr que} \\ \text{à mon avis, il est sûr que} \end{array} \right. \end{array}$$

§ 426. *Les paraphrases évaluatives*

En ce qui concerne les évaluatifs, on propose souvent la même paraphrase que pour les assertifs:

$$\begin{array}{l} \text{Curieusement, Pierre ne dit rien.} \\ \rightarrow \text{ il est curieux que Pierre ne dise rien.} \end{array}$$

Comme elle entraîne un changement de mode, elle est cependant peu satisfaisante: il faut évidemment que la paraphrase laisse intact l'énoncé si elle doit révéler les propriétés des énonciatifs.

La paraphrase correcte est du type signalé par Blumenthal 65:

$$\begin{array}{l} \text{Pierre est parti, malheureusement.} \\ \text{Pierre est parti, c'est malheureux.} \end{array}$$

Autrement dit, elle ne revêt pas la forme d'une phrase complexe à subordination, mais d'une juxtaposition de deux phrases. Souvent l'évaluatif

est remplacé par une proposition nominale en fonction d'attribut libre:

Fait curieux
Circonstance bizarre } , Pierre est parti.

ou encore une relative indépendante dans une construction pseudo-clivée:

Ce qu'il y a de curieux, c'est que Pierre est parti.

Toutes ces possibilités traduisent simplement la fonction énonciative de l'évaluatif, qui est de présenter un commentaire externe sur l'énoncé.

La seule exception est constituée par '(mal-)heureusement', qui peut régir, comme les assertifs, une proposition complétive à l'indicatif, deux traits par ailleurs étrangers à la syntaxe évaluative (cf. § 476):

«Heureusement que la terre est ronde, une fois partis on ne les reverrait pas ...». (E. Orsenna 87).

«C'est Grand Papa, heureusement qu'on l'a!» (M. Best 160).

«Parfait, parfait. Heureusement que je vous ai gardé la chambre, car pour le train, il est trop tard.» (E. Orsenna 511).

§ 427. *Les paraphrases illocutives*

Les illocutifs et les limitatifs admettent une paraphrase comportant explicitement une prédication secondaire, puisqu'ils peuvent se combiner avec le participe présent 'parlant':

Sincèrement parlant
Physiquement parlant } , il n'a pas été brillant.

La paraphrase devient possible parce que tous les deux émanent d'un des interlocuteurs de l'énonciation: c'est respectivement la voix du locuteur et du récepteur que les deux types de complément laissent entendre dans la phrase.

Selon Nef & Nølke *A propos des mod.* 35 (qui concordent sur ce point avec Sabourin & Chandieux, épreuve 22), la paraphrase avec 'parlant' serait impossible pour les illocutifs:

«* Franchement parlant, Paul a mal compris la question.»

En revanche, Mørdrup 19 admet la combinaison, à la suite de Nilsson-

Ehle 219 (qui s'appuie à son tour sur Kr. Nyrop, *Gramm. hist.* VI §§ 243-44), qui cite:

«Sérieusement parlant, vous feriez mieux de vous reposer.»
 «Franchement parlant, je n'aime pas cela.»
 «Franchement parlant, c'est un imbécile.»

Les exemples de ce dernier sont construits, et nous n'avons pas nous-même trouvé d'exemple de la combinaison en langue écrite. La paraphrase adoptée par Nilsson-Ehle: «pour parler d'une manière sérieuse, franche» est bonne et correspond à ce qu'on trouve effectivement dans les textes, à côté de la construction avec 'à', 'à parler sérieusement':

«Première pause devant une station-service dont le fronton s'ornait de cet impertinent distique:

«A vous franchement parler, notre travail ne nous intéresse pas ...» (Y. Audouard 15).

«Pour être franc, Gabriel n'avait pas encore beaucoup réfléchi à la république.» (E. Orsenna 102).

««Vous savez, avec une maladie de ce type, dont on ne sait pas grand-chose pour être franc, il vaut mieux être prudent.»» (H. Guibert 106).

«– Pour être franche, j'ai même pas pu finir ton bouquin.» (Ph. Djian 206).

«La guerre froide et la situation d'antagonisme étaient graves et n'avaient pas été détendues depuis longtemps. A franchement parler, le cœur du problème mondial réside dans les relations entre les Etats-Unis et l'Union soviétique.» (Le *Monde heb.* 11-17 mai 89 p. 4).

A côté des tours impersonnels, nous trouvons, plus fréquemment, des expressions paraphrastiques à sujet personnel, construction que nous préférons pour former la paraphrase illocutive canonique. La forme personnelle souligne la tâche de l'illocutif, qui est de marquer la présence de l'énonciateur (cf. Mørdrup 20).

je dis franchement }
 je te dis sincèrement } qu'il n'a pas été brillant.

«Vous voulez boire quelque chose?»

Non? Bon, parlons sérieusement, je suis venue parce que je vous trouve sympathique.» (E. Orsenna 139).

«Qu'est-ce que vous en pensez, Gabriel, dites-moi franchement?» (E. Orsenna 217).

«[...] Gabriel, je vais être franche, ce breuvage, détestable, je te l'accorde, ne te fortifiera en rien [...]» (E. Orsenna 36).

«– Oh! je vais être franche, vous n'êtes pas le seul qu'elles trouvent sympathique.» (E. Orsenna 139).

§ 428. *Paraphrases limitatives et interprétatives*

Pour les limitatifs, la paraphrase en ‘parlant’ est bien attestée (v. infra § 482):

«A toi de conclure et de tirer le portrait de Gabriel vers la fin de 1900, politiquement parlant.» (E. Orsenna 83).

Cependant la paraphrase prépositionnelle qui explicite le fait que le limitatif définit le champ de vision du récepteur est beaucoup plus courante:

D’un point de vue technique, le match fut nul.

La paraphrase prépositionnelle ne révèle évidemment pas la présence d’une prédication secondaire: nous verrons effectivement que les limitatifs s’intègrent plus facilement à l’énoncé que les autres énonciatifs.

Enfin les interprétatifs représentent de toute évidence une prédication secondaire, puisqu’ils commentent le code utilisé. La prédication peut être inscrite dans leur forme même: ‘autrement dit’, ‘à tout prendre’. Une paraphrase commune aux locutions très diversifiées qui constituent la classe n’existe guère, mais le sens général d’un interprétatif se résume dans la formule suivante: ‘Il vaut mieux adopter le code suivant’: l’adverbial présente une reformulation du message dans le but de mieux rendre la pensée du locuteur ou de mieux adopter l’expression à la situation communicative. Nous proposerons donc la paraphrase suivante:

pour être plus exact.

6. *Traits modaux des énonciatifs*

§ 429. *Fréquence et polyvalence des adverbes en -ment énonciatifs*

Du moment qu’on conçoit le statut du complément énonciatif comme l’actualisation d’une prédication secondaire, deux propriétés, au premier abord plutôt surprenantes, s’éclairent tout naturellement: la présence massive, dans l’inventaire de la classe, d’adverbes en -ment et la facilité avec laquelle les énonciatifs se combinent avec un adverbial d’intensité.

Ces deux traits sont à la vérité des marques banales – des adverbiaux de manière, compléments opérant à un niveau beaucoup plus humble de la phrase. Or, cette parenté «bâtarde», qui surprend d’autant plus que les deux classes adverbiales qui encadrent hiérarchiquement les énoncia-

tifs, savoir les relationnels argumentatifs et les circonstanciels ponctuels, comprennent très peu d'adverbes en -ment et répugnent définitivement à l'intensification, se révèle tout à fait légitime lorsqu'on comprend que les énonciatifs sont des compléments déterminatifs d'une prédication secondaire, exactement de la même façon que les adverbiaux de manière déterminent le syntagme verbal.

On peut donc considérer les énonciatifs comme des compléments modaux de la prédication secondaire.

Cette interprétation est corroborée par le fait que tous les énonciatifs constitués d'adverbes en -ment sont capables de passer à la fonction modale proprement dite, c.-à-d. de déterminer le syntagme verbal étroit, caractérisant le type d'acte verbal ou encore quantifiant celui-ci.¹³ Les énonciatifs se distinguent par là d'autres types d'adverbes en -ment qui se spécialisent dans des fonctions non modales, p.ex. le comparatif restrictif 'seulement' ou le temporel ponctuel 'actuellement'.

Nous étudierons en cours de route des exemples de ce passage, mais il nous manque une étude systématique. En effet, la règle connaît certaines restrictions qui frappent surtout, semble-t-il, les assertifs à double négation du type 'indiscutablement'; tout comme le type intermédiaire 'forcément', ces adverbes ignorent l'emploi modal. Enfin certains limitatifs se soustraient également à la règle, p.ex. 'globalement', qui passe à la classe des quantificateurs distributifs (v. § 788).

§ 430. *Les énonciatifs compatibles avec l'intensification*

Au chapitre des opérations analytiques nous avons déjà constaté que les énonciatifs admettent l'intensification:

Très franchement, ces raisins sont trop chers.

Les restrictions qui s'imposent n'ont pas de valeur systématique parce qu'elles dérivent de la constitution morphologique des compléments: ceux qui ne sont pas constitués d'adverbes, p.ex. 'à mon avis', 'en d'autres termes', n'admettent évidemment pas l'intensification.

Tous les types énonciatifs admettent cette intensification, à l'exception des interprétatifs qui, de toute façon, sont souvent justement constitués

13 C'est cette propriété que l'on exploite dans les paraphrases du type: 'généralement parlant', 'à franchement parler'.

d'adverbes en '-ment' déterminés: 'plus précisément'. Il est significatif que le syntagme intensifié adopte parfois un caractère figé:

bien sûr	peut-être bien
plus exactement	

«- T'en fais pas, tout le monde connaît ça.
- Oui, peut-être bien.» (Ph. Djian 268).

Curieusement, certains linguistes – et non des moindres – ont refusé aux énonciatifs la possibilité de la détermination intensive, sans doute à cause de la notion imprécise d'«adverbe de phrase». Ainsi R. Bartsch 200:

«Der Sprecher kann die Modalität seines Sprechaktes angeben (z.B. durch 'vermutlich', 'wahrscheinlich', 'hoffentlich' u.a.), aber er kann diese nicht zum Gegenstand einer weiteren Prädikation machen.»

R. Martin (1974) 69 fait la même erreur, avec des nuances toutefois, pour le français:

«L'adverbe de phrase accepte plus difficilement que les autres l'incidence d'un autre adverbe. On tolère, certes:
Très franchement, Pierre devrait ...
Bien évidemment, ...

mais non:

* Tout naturellement, Pierre devrait ...
* Très manifestement, ...».

Déjà G. Ernst 8 n. 15 doute du bien-fondé de cette assertion en citant le contre-exemple:

«Peter wird ganz sicher kommen.»

Or, il n'est que de s'adresser à la thèse de Iah Hansén, p.ex. p. 180 sqq., pour tomber sur de nombreux contre-exemples.¹⁴

Il semble que l'intensif qui s'applique au plus grand nombre de racines soit 'tout', ce qui constituerait une différence d'avec la détermination intensive de l'adverbial modal, comme le suggère G. Ernst. Cependant le fait est loin d'être certain; ainsi 'tout' ne détermine ni 'évidemment', ni 'probablement' ni les illocutifs ni les évaluatifs, sauf 'naturellement'.

14 E. Suomela-Härmä 382 a documenté l'intensification pour l'italien.

D'autre part, cet adverbe s'accomode fort bien de 'très', comme le note Hansén 181. Il nous manque une étude détaillée de la question avant qu'on puisse tirer au clair les principes régissant l'intensification des énonciatifs. La chose est d'autant plus compliquée que certains adverbes respectent effectivement la répugnance postulée par R. Martin, p.ex. 'manifestement', 'éventuellement', 'immanquablement' (et, en général, les adverbes à double négation, du type 'indubitablement', v. §§ 433 et 459). V. p.ex.:¹⁵

illocutif + 'très':

«— Qu'est-ce que cette explosion a apporté à l'histoire récente des idées?

— Très franchement, je ne suis pas sûr d'être le mieux placé pour vous répondre [...]» (*Les Nouv. litt.* 12-18 mai 1983).

«Fatigué, Jean-Luc Pouteau? «Très sérieusement, je ne travaille jamais.»» (*Le Nouv. Observ.* 8-14 janv. 1988 p. 18).

assertif + 'si':

«[...] je l'ai trouvé si évidemment terrorisé par une femme [...] que j'ai préféré ne pas m'y risquer.» (B.-H. Lévy 272).

assertif + 'bien':

«Bien évidemment, seuls les non-Occidentaux assez sages pour avoir pu et avoir su rester eux-mêmes ont réussi à affronter victorieusement le défi de la modernisation.» (S. Latouche 82).

assertif + 'très':

«Très certainement, résume Sir John Hoskyns, le modèle des entrepreneurs britanniques est plus Apple qu'IBM.» (*Le Monde hebdo.* 18-24 mai 89 p. 10).

évaluatif + 'fort':

«Fort heureusement, ce n'est pas le plus probable.» (*Le Point* 9. janv. 89 p. 25).

15 Cf. les exemples de I. Hansén: très/bien certainement: p. 57. très probablement: p. 77. bien évidemment: pp. 80 et 88. fort (mal-)heureusement: pp. 166 et 173. assez/très curieusement: pp. 184 et 185.

évaluatif + ‘assez’ et ‘plus’:

«[mon arrière-grand-mère] a subvenu aux besoins de la famille et a pu envoyer ses enfants au collège. Assez curieusement, c’était une femme forte en affaires.» (Le *Monde* 28 févr. 1985).

«Et plus bizarrement encore, maman vint elle aussi me conseiller de cesser le plus vite possible de voir Gérard.» (M. Sigaut, *Le petit coco* Paris 1989 p. 57).

limitatif + ‘plus’:

«Le président de la République n’a pas cherché à dissimuler qu’il se faisait quelque souci quant à l’avenir de l’Allemagne.

Et, plus généralement, quant à celui de cette Europe dont les douze étoiles figureraient pour la première fois, à cette occasion, dans la salle des fêtes de l’Elysée, à côté des trois couleurs.» (Le *Monde hebdo.* 18-24 mai 89 p. 1).

7. *Résumé des traits énonciatifs constitutifs*

§ 431. *Propriétés syntaxiques et sémantiques fondamentales des énonciatifs*

Résumons les propriétés syntaxiques fondamentales des énonciatifs, en rappelant les épreuves essentielles pour les repérer.

- 1° Ils constituent une prédication secondaire. Subordination de l’énoncé dans la paraphrase et réponse à paraphrase.
- 2° Cette prédication est indépendante de la prédication principale. Refus de la fonction de foyer clivé, mais combinaison avec l’ensemble de la construction clivée.
- 3° Elle qualifie les actants de l’énonciation: comme ceux-ci sont présents dans toute phrase actualisée, les énonciatifs sont en principe indifférents à la forme de l’énoncé. Acceptation des transformations interrogative et impérative et/ou indifférence à la négation.
- 4° Les énonciatifs s’accommodent de toutes les positions adverbiales de la phrase, à condition de rester indépendants du prédicat; cela veut dire que la seule place qui leur est absolument fermée est celle qui suit sans pause la négation ‘pas’. Place intercalée avant la négation dans le syntagme verbal composé.
- 5° La fonction énonciative est proche de la fonction modale: les énonciatifs déterminent la prédication secondaire à la façon des adverbes en fonction modale. Acceptation de la détermination intensive.

§ 432. *Caractère obligatoirement positif de la détermination énonciative*

Ajoutons à cette liste une curieuse propriété sémantique qui est également commune à tous les énonciatifs :

6° Les énonciatifs attribuent uniquement des traits positifs aux relations des instances énonciatives. Il leur est impossible de spécifier ce qu'un rapport énonciatif n'est pas. Refus de la négation, sauf en cas de double négation interne.

Les grammairiens ont surtout été frappés de cette particularité dans le domaine des assertifs, v. p.ex. Melis 163 qui signale à juste titre qu'il n'existe pas d'assertif négatif.¹⁶ En fait, elle vaut pour l'ensemble des énonciatifs. Les illocutifs, p.ex., ne servent qu'à actualiser une attitude positive. Si le locuteur veut faire entendre qu'il n'assume pas vraiment la responsabilité de l'énoncé, il faut utiliser des tournures non adverbiales, relevant p.ex. de la stylistique de l'humour ou de l'ironie. Ainsi la locution 'sans blague' peut fonctionner comme illocutif, mais son antonyme 'pour rire' ne le peut pas (c'est un adverbial de manière), sauf si on le combine avec un verbe performatif :

Imaginons par jeu que ...

Un complément comme 'à titre d'essai' se rapproche de cette fonction négative, mais syntaxiquement il reste un adverbial de manière (pouvant p.ex. être foyer clivé).

En cas de relation négative, on recourt le plus souvent à une construction complétive, c.-à-d. à deux prédications pleines :

Je n'ai pas été tout à fait franc en vous disant que ...

Tout au plus peut-on donner à la prédication niée un tour elliptique, ce qui la rapproche évidemment du rapport énonciatif adverbial :

«Impossible que ces ressemblances vous aient échappé, c'est même à cause d'elles que votre journal me demande [...] d'écrire cet article sur lui.» (Fl. Delay 92).

16 Cf. M. A. K. Halliday 196, parlant des assertifs anglais: «There is no such thing, therefore, as a negative modality; all modalities are positive. This is natural, since a modality is an assessment of probability, and there is no such thing as a negative probability.»

La règle ne connaît aucune exception, mais il est remarquable que les adverbiaux évaluatifs soient capables d'exprimer sémantiquement des attitudes négatives:

étrangement – bizarrement – fâcheusement.

Ils n'en restent pas moins, d'un point de vue grammatical, des qualifications positives. Si les évaluatifs peuvent exprimer des attitudes négatives, la raison en est, sans doute, que ce type ne se prononce pas sur le statut de l'énoncé, mais définit uniquement le rapport entre les deux interlocuteurs, rapport pouvant traduire toutes les attitudes affectives imaginables ('fâcheusement – heureusement – curieusement').

§ 433. *Les cas de 'malheureusement' et des adverbes à double négation*

Le seul candidat au titre d'énonciatif nié serait 'malheureusement', puisqu'il constitue l'antonyme de 'heureusement'. Or, cet adverbe ne constitue pas morphologiquement la négation de 'heureusement'. Par conséquent il reste une qualification positive de la relation évaluative. Nous ne partageons donc pas l'avis d'I. Gellert 342 disant:

«Sentences with evaluative adverbs express two asserted propositions, and each of them can be negated independently.»

Elle ne cite que l'adverbe 'unfortunately', qui a justement une autre constitution morphologique, à base du préfixe négatif régulier, que son correspondant français. Il n'en reste pas moins que le préfixe 'mal-' contient un sème valorisant négatif et que la possibilité d'exprimer des attitudes à connotation négative forme un trait caractéristique des évaluatifs. C'est ainsi que l'illocutif 'honnêtement' n'a pas de correspondant despectif, bien que la langue possède une forme niée sémantiquement à l'aide de 'mal-': 'malhonnêtement'. Cet adverbe se réserve en effet à la fonction modale.

Notons en passant qu'on peut se servir de l'interjection 'hélas' si on veut insister sur le caractère négatif de l'évaluation:

«Mais le cœur a ses raisons que ni la raison sociale ni la raison d'Etat ne connaissent. Hélas ... ou heureusement.» (Bombardier & St-Laurent 190).

«De même, la grande erreur de la politique du gouvernement Chirac pendant la période de cohabitation ne fut pas [...] d'être «ultralibérale», mais bien de se borner à développer les libertés économiques et sociales

sans adopter – hélas! – le même comportement sur le terrain politique des procédures de décision et de la sécurité.» (*Le Point* 7 août 1989 p. 35).

C'est dans l'inventaire des assertifs que nous trouvons incontestablement des formes grammaticalement niées, mais il s'agit alors toujours de la double négation, du type:

indéniablement
indiscutablement – indubitablement – inévitablement – sans doute – sans conteste.

Il s'agit de la combinaison du préfixe négatif avec une racine comportant un sème négatif, combinaison qui produit un adverbe de sens positif:

indubitablement – certainement

ou de la combinaison de la préposition négative 'sans' avec un régime à sens général négatif:

doute	– non certitude
conteste	– non acceptation

La double négation ne semble d'ailleurs se produire que dans le domaine assertif. La distribution de ces adverbes est asymétrique. Certains n'existent que sous la forme niée, c.-à-d. en fonction assertive:

indubitablement ¹⁷	– incontestablement inévitablement
irréremédiablement	– indéniablement ¹⁸

D'autres, qui ne contiennent pas de sème négatif, réservent la forme niée à des emplois modaux ou intensifs:

vraisemblablement	– invraisemblablement
probablement	– improbablement impossiblement

17 Cf. E. Roulet (1979) 66.

18 V. aussi § 465.

Il reste que la grande majorité des adverbes susceptibles d'une fonction énonciative revêtent une forme positive, et beaucoup sont incompatibles avec la négation interne:

franchement	sûrement	naturellement
sérieusement	décidément	physiquement
confidentiellement	bizarrement	strictement, etc.

§ 434. *Définition des types énonciatifs : critères distinctifs*

Ayant défini la fonction énonciative dans sa généralité et indiqué les traits syntaxiques qui leur sont communs, nous allons étudier en détail les propriétés spécifiques de chaque type énonciatif. Pour faciliter le travail nous dresserons d'abord la liste des critères distinctifs dont nous nous sommes servi dans notre classification des énonciatifs et dans la description de leur comportement syntaxique.

1° Illocutifs. Comme ils se rapportent au locuteur origine de l'énoncé, ils préfèrent la position initiale, parfois seule possible.

Test: Ils précèdent l'ensemble de la construction clivée.

Paraphrase: 'Je te dis franchement que ...».

2° Assertifs. Mettant le référent en rapport avec le locuteur à travers une assertion, ils ne peuvent se supprimer sans produire un énoncé d'un tout autre type.

Test: Modifiant la valeur de vérité de l'énoncé, ils acceptent la fonction de prophrase, mais sont incompatibles avec l'ordre et la question.

Ils ne réagissent pas à l'épreuve de l'implication, puisqu'il est également faux d'y garder ou d'y supprimer la négation.

Paraphrase: 'Il est probable que ...'.

3° Evaluatifs. Comme ils actualisent un commentaire évaluatif qu'un récepteur donne de l'énoncé qui lui parvient, ils sont incompatibles avec les types de discours non factuels.

Test: Evaluant une assertion, ils ne commentent qu'un état de fait et sont donc incompatibles avec la question et l'ordre.

Paraphrase: 'Fait curieux, ...'.

4° Limitatifs. Ils définissent le domaine de validité du prédicat. C'est pourquoi cette fonction peut aussi être envisagée comme une modalité de celui-là. Effectivement, les limitatifs sont ceux des énonciatifs qui ont le plus de traits en commun avec les adverbiaux de manière.

Test: Ils ne précèdent pas immédiatement la négation et peuvent la suivre.

Paraphrase: 'Techniquement parlant'.

5° Interprétatifs. Précisant le code qu'il faut utiliser pour comprendre correctement la phrase, ils adoptent en fonction d'adverbiaux d'énoncé presque obligatoirement la première place adverbiale et sont complètement impossibles dans la partie postverbale de la phrase.

Test: Ils ne peuvent être précédés que d'un adverbial connectif.

Paraphrase: 'Pour parler bref'.

C. Les illocutifs

1. *Place des illocutifs*

§ 435. *Illocutifs en zone préverbale*

Les illocutifs se distinguent des autres énonciatifs par leur peu de mobilité: leur place naturelle est en début de phrase, puisqu'ils signalent l'attitude à adopter face à l'ensemble de l'énoncé. Ils se trouvent soit en position initiale absolue, éventuellement à la suite d'une conjonction ou d'un relationnel conjonctif:

«Franchement, jamais un homme n'oserait cela.» (Fl. Delay 220).

«Mais, honnêtement, je ne crois pas à l'existence de ce «petit quelque chose» ...!» (*Le Point* 5 mars 90 p. 46).

«Mais, honnêtement, Chamfort me fait plus d'impression.» (Fr. Chandernagor 66).

soit à la place initiale insérée, à la suite d'un membre du prédicat:

Mais cette musique, franchement, je ne peux pas la blairer.

Une raison supplémentaire de cette rigueur est que, placés dans la zone postverbale, ils passent normalement à un niveau inférieur, fonctionnant comme modificateurs ou quantificateurs:

a) illocutif:

«Franchement, Rosi a amélioré ses chances.» (cit. Schlyter 201).

b) modal:

«— Eh bien voilà. Je vais te dire franchement les choses.» (C. Dubac 53).

c) intensif:

«[...] c'était un garçon intelligent et ambitieux, mais aussi franchement réactionnaire.» (C. Dubac 53).

Pour que l'illocutif garde sa valeur illocutive en zone postverbale, il faut normalement qu'il se combine avec un verbe performatif. Il fonctionne alors syntaxiquement comme un déterminatif modal normal, mais garde son sens énonciatif. V. p.ex.:

«Je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous.» (Molière, *L'avare* III 5).

C'est ce phénomène qui est à la base de toutes les paraphrases illocutives (v. § 427).

§ 436. *Les illocutifs en zone postverbale: répugnance pour la place postverbale intercalée*

Néanmoins, les illocutifs apparaissent aussi dans la partie postverbale de la phrase (c.-à-d. après le participe), à condition d'être isolés du prédicat par deux pauses. Cette syntaxe semble surtout ouverte aux locutions illocutives:

«Du coup, il n'y a pas, en toute rigueur, de vérité ni de démonstration en philosophie [...]» (R.-P. Droit, in *Le Monde* 8 janv. 1988 p. 19).

«Il m'a semblé, pour ma part, que le sentiment de sécurité [...]» (*Le Point* 22 déc. 1986 p. 92).

«Elle se méprenait en effet sur ma méthode, à mon avis, ne comprenant pas que tout mon jeu d'approche [...]» (J.-Pl. Toussaint *app* 14).

»Il est à mon avis beaucoup plus grossier d'éternuer dans un poème que de tripoter les bras d'une dame au cours d'une réception.» (P. Besson 43).

«On n'est pas aidé, vraiment.» (G. Brisac 33).

De toute façon, la postposition détachée reste exceptionnelle, alors qu'elle est monnaie courante pour les assertifs. Parfois la place postverbale confère à l'adverbial une fonction semi-actantielle (cas assez fréquent avec les assertifs, p.ex. 'naturellement', cf. § 714):

a) illocutif:

«Tu as déjà essayé de marcher dans une forêt? Personnellement, j'ai inventé une méthode [...]» (L. Durand 422).

→ pour ma part.

b) instrumental:

Le ministre a participé personnellement aux travaux.
→ en sa propre personne.

Le phénomène positionnel le plus frappant est sans doute la répugnance des illocutifs à utiliser la zone intercalée entre l'auxiliaire et la négation (+ le participe passé), zone qui est, par ailleurs, le domaine réservé des énonciatifs (et des autres adverbiaux indépendants du prédicat). Ainsi il semble que la phrase citée par Su. Schlyter 201 :

«Rosi a franchement amélioré ses chances.»

admette exclusivement une lecture quantitative. Dans la grande majorité des cas, les adverbes en -ment qui apparaissent ainsi à la place postverbale insérée sont attirés dans le champ du syntagme verbal:

«Si bien que cette défaillance, capitale à nos yeux, du système communiste ne peut pas être sérieusement considéré comme un mal provisoire [...]» (Cl. Imbert, in: *Le Point* 22 déc. 86 p. 41).

Il est particulièrement frappant que les adverbes naturellement réfractaires à la fonction modale soient carrément impossibles à cette place:¹⁹

* La firme n'a confidentiellement pas obtenu les résultats escomptés.

Les adverbes polyvalents n'y sont pourtant pas absolument impossibles:

«Moi, je ne me suis personnellement jamais pardonné de ne pas lui avoir écrit quand elle était à Baumettes.» (S. Signoret 349).

Les locutions ont, ici encore, une plus grande souplesse:

«Emanation de Rome à l'époque de sa plus grande force [...], Arles est à ses yeux insultée par ce style décadent.» (E. Deschodt 11).

Le fait déjà signalé que les illocutifs sont impossibles comme détermi-

19 Cf. § 898. Nous soupçonnons que l'interdiction est seulement absolue pour les illocutifs métacommunicatifs.

nants d'un foyer clivé relève d'ailleurs du même mécanisme:

* C'est personnellement la marque que je préfère.

Il semble donc que pour qu'un adverbe puisse être perçu comme caractérisant le rapport du locuteur à l'énoncé, il doive se situer en dehors de celui-ci.

2. *Illocutifs et quantification*

§ 437. *'vraiment'*: un quantificateur universel

Fait curieux, les illocutifs entretiennent un rapport particulier avec les adverbiaux de degré. La plupart des adverbes les plus courants dans la fonction illocutive et qui sont tous des adverbes en -ment, sont fréquents aussi comme déterminants d'intensité, à côté de leur fonction banale comme compléments de manière:

un homme	}	franchement positivement profondément réellement sérieusement vraiment	}	malade
----------	---	---	---	--------

Il faut croire que comme illocutifs ces adverbes ont surtout la fonction d'exprimer l'intensité avec laquelle l'énonciateur s'investit dans son discours. Il est vrai qu'ils ajoutent, à l'intensité, une information sur le caractère de l'attitude de l'énonciateur.

On peut comparer avec certaines incises en fonction illocutive, qui expriment, elles, l'intensité pure: 'je te dis', 'croyez-moi'.

Dans ces conditions, il est normal qu'il soit souvent difficile de distinguer entre adverbial illocutif et adverbial de degré déterminant non l'énoncé dans son ensemble, mais un membre déterminé de la phrase. Le problème se pose particulièrement souvent pour 'vraiment', parce que cet adverbe n'adopte jamais un sens proprement modal: auprès du verbe, il joue plutôt le rôle d'un adverbial de quantité.

En emploi illocutif, cet adverbe permet au locuteur de qualifier la sincérité avec laquelle il croit à la vérité de l'énoncé:

je vous le dis comme un fait à mon avis indiscutable.

Ainsi il quantifie en quelque sorte l'investissement assertif de l'instance énonciative:

j'en suis totalement convaincu.

Or, si 'vraiment' se trouve en dehors des combinaisons syntaxiques qui assure à l'adverbial une indépendance fonctionnelle par rapport à la prédication principale, il est normal que cette quantification passe à frapper soit le verbe soit un autre membre de phrase. Placé à l'intérieur de la phrase, 'vraiment' sert ainsi à caractériser l'extension de la racine du noyau déterminé (§ 834), à la façon des autres adverbiaux de degré – manière exprimant la totalité ('entièrement'):²⁰

«C'est en remettant ce télégramme que je réalisai vraiment ma situation [...]» (Chr. de Rochefort, cit. I. Hansén 134).

«La seule chose qui me rassure vraiment c'est que les gens du café ne le laisseront pas filer sans payer.» (Rochefort op.cit. 135).

«Son rire n'était pas triste, mais Julien se dit que le vieil homme assis à côté de lui sur un canapé de cuir blanc était vraiment un très vieil homme.» (P.-J. Rémy 23).

Il s'ensuit que, pour qu'il soit possible d'interpréter 'vraiment' comme adverbial illocutif, il faut normalement la combinaison avec un des traits distinctifs de la fonction énonciative, par opposition aux fonctions de déterminant du nœud verbal. Ainsi la position initiale suivie de pause:

«Tu as vu, c'est le père et la fille. Vraiment, c'est incroyable comme ils se ressemblent ...». (G. Hocquenghem 18).

Un cas intéressant est la combinaison avec 'si'. Quand 'vraiment' suit directement la conjonction, la fonction illocutive est assurée:

«– Prépare tout, Martha. (*Un temps*). Si vraiment cela en vaut la peine.» (A. Camus, cit. Hansén 124).

Mais si l'adverbial s'agglutine au verbe, il rentre dans l'orbite quantificatrice:

20 Nous nous séparons sur ce point de I. Hansén qui maintient que 'vraiment' peut garder une certaine valeur «prédicative» (c.-à-d. énonciative) à l'intérieur de la phrase sans marque spécifique. Nous renvoyons par ailleurs aux matériaux extraordinairement riches recueillis par cet auteur sur la syntaxe de 'vraiment' (pp. 119-44).

«Si tu avais vraiment la moindre envie de t'instruire, tu les volerais plutôt, tes livres ...». (Duhamel, cit.id. 123).

Mais il faut convenir que la différence sémantique entre les deux emplois est infinitésimale.

Un autre facteur est la position finale détachée:

«Ce saint Père sera un père, vraiment.» (F. Mauriac, cit. I. Hansèn 120).

«Alors la Révolution sera possible, vraiment, en fait elle ne serait plus qu'à valider.» (Ada 83), cf. § 834

trait particulièrement frappant quand l'énonciatif vient à la suite d'un énoncée nié:

«On n'est pas aidé, vraiment.» (G. Brisac 33).

«- Je t'accompagne, répétait-il.

- Je n'ai pas envie, vraiment.» (P. Quignard, *Les escaliers de Chambord* (1989) 214).

Dans la réponse, la combinaison 'non vraiment' permet de distinguer l'illocutif du quantificateur verbal ou nominal, qui exige la combinaison 'pas vraiment':

«Le charme distingué de la bourgeoisie. Non vraiment, intéressant du point de vue ethnologique, un point c'est tout.» (Ada 147).

La valeur illocutive de la combinaison est encore plus frappante si elle est suivie d'une proposition niée:

«L'Algérie était une source importante de revenus pour la France, ils n'en disconvenaient pas mais risquer sa vie pour cela, non vraiment, ce n'était pas raisonnable.» (Ada 147).

De toute façon, si 'vraiment' constitue isolément la réponse (souvent ironique), il s'agit de l'illocutif, de même que dans le cas de 'vraiment' formant à lui seul la question (v. infra § 440).

Autre facteur, très fréquent, la place à gauche de la négation:

«Vraiment elle est pas bégueule ta femme et puis c'est vrai qu'elle a pas l'air con et en plus elle est mignonne.» (Ada 92).

«Mai 68 cela avait été une flambée, dans les têtes il y avait des tas de

choses, mais dans le quotidien vraiment ça ne se voyait plus beaucoup.» (Ada 84).
 «Vraiment, je n'accepte pas, et je le dis aux Français qui m'écoutent, les incriminations dont vous vous êtes fait l'interprète.» (Fr. Mitterrand 88, 1507).

On note cependant que la position de contact n'est pas de tout repos, à cause de l'interférence de la syntaxe intensive où 'vraiment pas' et 'pas vraiment' alternent parfois en fonction de quantificateur de la négation (v. § 835). Comparez :

Un homme qui n'est pas vraiment intelligent.
 Un homme qui n'est vraiment pas intelligent.

Du point de vue sémantique, une nuance tout au plus sépare les deux exemples suivants :

«[...] Un homme [...] qui n'aime pas Stendhal [...], et n'aime vraiment pas la poésie de René Char [...]» (Le *Nouvel Observateur* 4-10 sept. 1987 pp. 59-60).
 «A moins que justement, l'amour n'ait jamais vraiment existé durant la période éducative.» (E. Badinter *Amour* 160).

En fait, les deux positions servent ici plutôt à distinguer deux degrés de la négation qu'à séparer l'adverbial illocutif portant sur l'ensemble de l'énoncé du quantificateur opérant à l'intérieur de la prédication principale :

pas vraiment = pour ainsi dire pas
 vraiment pas = pas du tout.

Quand 'vraiment' détermine un adjectif, il passe en principe, comme les autres illocutifs, à la fonction d'un adverbial de degré :

un homme $\left\{ \begin{array}{l} \text{vraiment} \\ \text{franchement} \end{array} \right\}$ vieux.

Cependant nous nous heurtons ici à un problème qui semble particulier à 'vraiment' : la facilité avec laquelle cet adverbe détermine un adjectif déjà pourvu d'un intensif :

un homme vraiment trop vieux.

I. Hansén 144 a recueilli une large série d'exemples de ce genre à adjectif attribut, p.ex.:

«Elle était vraiment très jolie.» (M. Pagnol, cit Hansén).

mais il semble partout possible de transférer ces combinaisons à la fonction épithétique:

«[...] car mes mains étaient vraiment bien noires [...]» (Pagnol, cit. ibid.).

→ les mains vraiment bien noires.

Comme un adjectif n'admet qu'un seul déterminant d'intensité, il faut considérer, avec I. Hansén 144, que 'vraiment' fonctionne dans ces cas comme un véritable énonciatif. Seulement, il adopte, dès lors, plutôt la valeur d'un assertif, puisque ce type énonciatif apparaît couramment dans ces combinaisons:

un homme certainement trop vieux.

On peut comparer ce mécanisme fonctionnel avec celui qui vaut pour 'vraiment' adverbial, où c'est la négation qui assume le rôle joué par l'intensif auprès de l'adjectif:

{	ça m'intéresse vraiment	}	adverbial
{	ça m'intéresse vraiment beaucoup		
{	ça ne m'intéresse vraiment pas beaucoup		
{	tu es vraiment bête	}	adnominal
{	tu es vraiment trop bête		
{	tu n'es vraiment pas trop bête		

C'est d'ailleurs cette nuance assertive qui explique que la paraphrase proprement illocutive:

à parler { honnêtement
franchement
sérieusement }

ne s'applique pas naturellement à 'vraiment'/'réellement' (cf. Danjou-Flaux (82) 140). La raison en est naturellement que, par leur sémantique,

tisme, ces adverbes qualifient secondairement le rapport de l'énoncé à la réalité, c.-à-d. au référent. Cependant on note que la paraphrase assertive reste tout aussi étrangère à l'action des deux adverbes:

$$\text{il est } \left\{ \begin{array}{l} \text{probable} \\ \text{vraisemblable} \\ \text{certain} \end{array} \right\} \text{ que}$$

En définitive, ils qualifient bien l'attitude du locuteur: seulement, au lieu de la déterminer par rapport à l'énoncé, ils caractérisent son attitude face au référent, c.-à-d. son évaluation du degré de réalité de l'énoncé:

$$\text{je (te) présente comme un fait } \left\{ \begin{array}{l} \text{réel} \\ \text{vrai} \end{array} \right\} \text{ que}$$

§ 438. *Le cas de 'réellement'*

'réellement' se conforme en tous points à la syntaxe de 'vraiment'.²¹ Ainsi cet adverbe fonctionne comme énonciatif illocutif²² à condition d'être accompagné des marqueurs suivants:

1° Position initiale:

«Réellement, Pierre est malade.» (Danjou-Flaux 198).

a) Introduisant la phrase niée:

Réellement, Marie n'a pas travaillé.

b) la question:

«Réellement, est-il malade?» (cit. ibid.).

c) ou l'ordre:

«Réellement, dis-moi ce que tu fais ici.» (id. 139).

On note que 'réellement' ne peut introduire, comme 'vraiment', qu'un ordre portant sur un acte de parole:

* $\left\{ \begin{array}{l} \text{Réellement} \\ \text{Vraiment} \end{array} \right\}$ ferme la porte.

21 Nous nous appuyons ici sur l'étude fondamentale de N. Danjou-Flaux (1982).

22 Nous souscrivons entièrement à la définition de Danjou-Flaux (82) 143:

«En vertu de sa valeur attestative, *réellement* place l'énonciation (du prédicat, de l'énoncé ou du discours comme acte) sous l'autorité du réel, c'est-à-dire «de ce qui existe effectivement». Par là même, il exprime de la part du locuteur un engagement de sincérité, qui se double d'un appel à la sincérité de l'allocataire quand celui-ci est interpellé pour prendre la parole à son tour.»

2° Position finale détachée:

Pierre est malade, réellement.

3° Combinaison avec 'si':

Si, réellement, tu t'es trompé, c'est la catastrophe.

4° Réponse isolée après 'non':

– Tu crois que Marie est capable de ça?

– Non, réellement.

5° Réplique isolée à valeur ironique ou réfutative:

«– Tu sais, Pierre est malade.

– { Réellement } ?» (exemple de Danjou-Flaux 135).

Il est moins naturel d'utiliser 'réellement' comme réponse isolée à une question portant sur un état de fait, trait par lequel il se distingue de 'vraiment':

«– Tu tiens tant à la liberté?

– Vraiment.» (cit. *ibid.*).

Enfin, 'réellement' passe à adopter, comme 'vraiment', une valeur assertive quand il modifie un adjectif pourvu d'un adverbial intensif:

«Il est réellement très intelligent.» (Danjou-Flaux n. 62).

Quand 'réellement' n'est pas accompagné d'un de ces marqueurs, il passe, comme 'vraiment', à la fonction d'un adverbial de degré-manière ayant la valeur d'un quantificateur extensif de totalité. Cela arrive notamment dans les cas suivants:

1° 'réellement' est intégré à la proposition, c.-à-d. placé après le verbe:

Liliane est réellement partie à trois heures.

Dieu existe réellement.²³

2° L'adverbe détermine un constituant non verbal (valeur intensive):

Pierre est réellement malade.

Elle dansait réellement bien.

23 Selon Danjou-Flaux (82) 131, cette valeur proprement modale se produirait avec le seul verbe 'exister'.

3° Après la négation, cas particulier du premier :

Elle ne s'y intéresse pas réellement.
→ pour ainsi dire pas.

Tout comme 'vraiment', un tel 'réellement' intégré peut, enfin, adopter la fonction d'un quantificateur de la négation (du type 'absolument', v. § 833), à condition de précéder immédiatement 'pas' :

Il n'est réellement pas malade.
→ pas du tout.

Il n'y a donc aucune raison pour établir avec Su. Schlyter 112 sqq. une classe particulière d'«adverbes de phrase sous la négation», comprenant 'réellement', 'véritablement' et 'vraiment'. Nous venons de voir que ces adverbes se conforment exactement à la syntaxe normale des illocutifs. Lorsqu'ils figurent dans la partie préverbale de la phrase, ils restent indifférents à la négation :

Si, réellement, vous n'êtes par un homme du monde ...

En revanche, dans la partie postverbale, ils adoptent nécessairement la syntaxe d'un modificateur ou d'un quantificateur et ne fonctionnent donc plus comme «adverbes de phrase» :

Si vous n'êtes pas réellement un homme du monde ...

3. *Typologie illocutive*

§ 439. *Attitude subjective et commentaire métacommunicatif*

On peut expliciter l'attitude du locuteur dans trois optiques différentes, et chaque emploi a quelques constituants spécifiques :

- 1° Actualisation de l'attitude du locuteur ('sincèrement').
- 2° Commentaire métacommunicatif sur le statut illocutif du discours ('confidentiellement').
- 3° Restriction de la responsabilité assumée par le locuteur face à son discours ('personnellement').

La fonction primordiale est de marquer l'attitude du locuteur face à l'énoncé :

«– Je ne veux pas vous influencer, susurra la la voix diabolique, mais honnêtement je ne pense pas qu'on puisse rêver mieux [...]» (Y. Audouard 22).

Il n'est pas possible de fixer l'inventaire de cette fonction, car beaucoup d'adverbes et de locutions passent à l'occasion à exprimer la position de l'énonciateur. Ainsi 'profondément' et 'sérieusement', normalement adverbiaux de manière et de degré, sont synonymes de 'sincèrement' dans les exemples suivants:

«Je vois les imperfections mieux que personne. Et puis, profondément, je ne crois pas être un grand écrivain.» (Marie Cardinal, in *Le Monde* 11.9.87 p. 17).

«Fatigué, Jean-Luc Pouteau? «Très sérieusement, je ne travaille jamais.»» (*Le Nouv. Observ.* 8-14 janv. 1988, p. 18).

→ pour parler sérieusement ...

Comparez avec la construction modale:

Je ne travaille jamais sérieusement.

→ mais par jeu

Certaines locutions prépositionnelles semblent se spécialiser dans l'expression de l'attitude du locuteur, p.ex. 'en vérité'²⁴ ou 'en toute rigueur':

«En vérité, votre gouvernement a su faire quelque chose de bien meilleure façon que ses prédécesseurs.» (Fr. Mitterrand 88, 1533).

«Les images les plus noires, de clochardisation ou de bordels siciliens, n'avaient pas plus de substance que la version de luxe [...]. Toutes étaient également irréelles, trop chimériques pour ne pas sonner faux. En vérité, le champ d'incertitudes, de menaces imprécises à quoi se résumait sa vie ne s'étendait pas devant elle – car devant elle il n'y avait rien – mais derrière [...]» (E. Carrère *Hors* 277).

«De cœur et d'esprit, je souscris au ton comme au fond de vos ultimes chroniques [...]» (R. Debray, in *Nouv. Obs.* 19-25 janv. 1989 p. 38).

24 Le syntagme 'à la vérité' comporte une force illocutive encore plus forte, ce qui explique qu'il ne peut pas, comme 'en vérité', assumer la fonction connective d'un adversatif (v. § 303):

«Je suis, à la vérité, fort loin de penser à un établissement aussi grave que le mariage.» (Nodier, cit. Danjou-Flaux (82) 114).

Le même rapport dynamique se retrouve avec le couple 'en réalité' – 'dans la réalité'.

«En toute rigueur, aucun geste délibéré de mort ne doit être posé dans les établissements catholiques.» (Cardinal Lustiger, in *Magnificat* no 19, 1986).

→ si je dois m'exprimer avec toute la rigueur possible.

«Du coup, il n'y a pas, en toute rigueur, de vérité ni de démonstration en philosophie [...]» (R.-P. Droit, in *Le Monde* 8 janv. 1988 p. 19).

Mais on note tout de même que ce dernier substantif sert à constituer une locution nettement assertive, synonyme de 'éventuellement', 'à la rigueur', v. § 464:

«L'idéal consiste à dormir sept heures d'affilée. A la rigueur, six heures quarante-cinq minutes.» (B. Schreiber 11).

Avec les locutions infinitives on glisse vers des constructions plus libres, qui nous éloignent de la syntaxe adverbiale, p.ex. 'à vrai dire', 'pour tout dire', etc. V. p.ex.:

«Je lui trouvais une manière exagérée d'illustrer la phrase de l'Écriture: «J'ai séjourné parmi les habitants de Kédar, mais je restais étrangère au milieu d'eux» ... Pour tout dire, elle manquait de simplicité.» (Fr. Chandernagor 13).

§ 440. *Illocutifs en situation dialogale*

La fonction illocutive reste foncièrement la même en situation dialogale; seulement l'adverbial y passe à suggérer l'attitude de l'interlocuteur quand il introduit une question ou constitue une réponse ironique. C'est pourquoi nous parlerons dans les deux cas d'illocutifs d'attitude.²⁵ Ainsi les deux situations admettent les mêmes adverbes:

a) situation monologique:

Sincèrement, la machine ne fonctionne pas.

→ je suis sincère en affirmant que ...

²⁵ Ainsi nous ne sommes pas d'accord avec A. Berrendonner (81) 206 n. 14, pour qui l'illocutif de la phrase: «Franchement, est-ce que tu aimes les haricots?» ne qualifie pas l'attitude de l'interlocuteur: «L'adverbe n'est là, à mon sens, que pour marquer la valeur pragmatique de *la question*, en l'opposant à d'autres façons d'interroger qui pourraient passer pour hypocrites ou dolosives.» L'existence de la réponse ironique suffit à infirmer cette interprétation, mais nous convenons volontiers que la portée de l'illocutif dialogal est non pas ambiguë, mais double, car en disant: «Sincèrement, es-tu d'accord?», le locuteur affirme *aussi* sa propre sincérité.

«On n'est pas aidé, vraiment.» (G. Brisac 33).

→ je suis vrai (ɔ: digne de foi, conforme à la vérité) en affirmant que ...
Vraiment là, on exagérerait.

b) situation dialogale:

««Alexandre Serguéevitch, franchement, qu'est-ce que ça peut te faire?»» (P. Besson 13).

«Et fallait-il aller si loin, vraiment, dans ce qu'il appelait indifféremment, avec sa mère, l'«art de mentir» ou le «métier de vivre?»»²⁶ (B.-H. Lévy 79).

»– Vous êtes transparente comme un miroir.

– Vraiment?» (E. Westphal 7).

→ êtes-vous conforme à la vérité en disant que ...

«Les paganismes sont cruels?

Vraiment? Eh bien que je réfléchisse un instant au mystère de la Croix.» (B.-H. Lévy 253-54).

«Todd prédit une disparation du Front National semblable à celle du National Front britannique.» Le Front national n'a pas d'avenir parce qu'il n'existe pas vraiment.» Vraiment?» (Le *Nouv. Obs.* 27 mar-2 juin 1988 p. 65).²⁷

«– Eh bien, ils jouent la comédie.

– Véritablement? La comédie de la jeunesse, peut-être? demande-t-il avec ironie.» (Sartre, cit. I. Hansén 116).

Cet emploi comporte souvent (mais non toujours) une forte dose d'ironie, nuance qui paraît constante quand 'vraiment' constitue à lui seul la réponse affirmative.²⁸ En fait, il ne s'agit pas là d'une vraie syntaxe assertive (v. § 831): comme le montrent les exemples de I. Hansén 129 sq., la réponse normale est 'oui vraiment'. Ainsi, la condition de l'emploi isolé est que 'vraiment' ne caractérise pas l'attitude du locuteur, mais que celui-ci transfère, par jeu ironique, la responsabilité de la véracité à son interlocuteur.

Une telle exploitation rhétorique du mouvement dialogal peut naturel-

26 Lorsque 'vraiment' figure à l'intérieur de la proposition dans une position non parenthétique, il passe à une fonction adverbale (ou adnominale):

«Croyez-vous vraiment être amoureux, Roger?» (J. Green, cit. I. Hansén 126).

V. § 834.

27 Exemples supplémentaires chez I. Hansén 128.

28 Notons que 'voire' (cf. § 351) apparaît dans cette situation ironique comme une variante de 'vraiment', adoptant le sens d'un 'peut-être' dubitatif:

««Pour les Noirs», dit cruellement de lui Jesse Jackson, «il n'aura jamais la stature d'un héros car c'est un homme de Reagan.» Voire. Le «desk jockey» du reaganisme se révèle bon stratège.» (*Nouv. Obs.* 22-28 nov. 1990 p. 12).

lement passer dans un monologue qui opère avec plusieurs voix :

«Je me demande parfois comment je peux fréquenter un homme [...] qui n'aime pas Stendhal, ne comprend visiblement rien à Scott Fitzgerald et n'aime vraiment pas la poésie de René Char [...]» (Jules Roy, in *Nouvel Obs.* 4-10 sept. 1987 pp. 59-60).

→ un homme qui m'a dit qu'il ne trouve vraiment pas la poésie de R. Char aimable.

§ 441. *Emploi métacommunicatif*

Avec de tels transferts nous glissons insensiblement vers les emplois proprement métacommunicatifs des illocutifs. Il s'agit de situations où l'adverbial ne caractérise pas l'attitude du locuteur ou de l'interlocuteur, mais où il commente le statut énonciatif général de l'énoncé. On peut dire que l'illocutif métacommunicatif établit le seul cadre de production à l'intérieur duquel l'énoncé constitue un message doué de sens.

Ce type d'illocutif constitue donc l'exact correspondant du limitatif qui se prononce sur le cadre de réception de l'énoncé. Les illocutifs métacommunicatifs (appelés par Nef & Nølke 48 «modalisateurs d'énonciation») correspondent précisément à une paraphrase performative, non attributive, comme le suggère Melis 158 :

illocutif métacommunicatif :

Confidentiellement, la Bourse est en difficulté.

→ je vous informe confidentiellement que la Bourse ...

En un sens, tous les illocutifs sont métacommunicatifs, puisqu'ils commentent la situation énonciative. Pour qu'on puisse parler d'emploi métacommunicatif, il faut que l'adverbial situe l'instance énonciative ailleurs que chez le locuteur. Très souvent, l'instance qui garantit la véracité du dire se présente ainsi comme constitué par l'accord des deux interlocuteurs, coïncidence dont l'intérêt rhétorique est évident, mais qui est logiquement absurde. Une locution fréquente dans cet emploi est 'entre nous' :

«Entre nous, ma famille me croit «dur de la feuille» [...]. Mais je ne suis pas sourd!» (Fr. Chandernagor 165).

«- J'espère pour vous qu'elle habite toujours au même endroit. Mais entre nous ça m'étonnerait ...». (Y. Audaud 82).

La valeur rhétorique est particulièrement frappante dans une locution

comme ‘tu sais’, puisque son sens primordial implique que l’énoncé introduit présente une information connue, alors que sa fonction énonciative est en réalité d’apporter une information nouvelle, information à laquelle l’illocutif confère un statut particulier :

Tu sais, je ne l’ai jamais réellement examiné.
 → je te fais savoir que je ne l’ai jamais ...
 «Moi aussi tu sais j’ai vécu cela.» (R. Billetdoux 28).

Mentionnons enfin le cas de ‘de grâce’, illocutif clairement polyphonique, faisant appel à l’intervention de l’interlocuteur, invité à aligner ses critères de véracité sur ceux du locuteur :

«Mais, de grâce, n’allez pas me dire que vous accordez un prix comparable à un projet aussi laid ...» (B.-H. Lévy 262).
 «Alors, de grâce, cessons de faire semblant.» (L. Stoleru 13).

§ 442. ‘par exemple’ : métacommunicatif polyphonique

La locution identificative ‘par exemple’ a développé un emploi polyphonique indirect à partir de ses nombreuses fonctions métacommunicatives (v. § 377). En discours dialogal, il adopte dans les exclamations la valeur d’un commentaire illocutif précisant l’attitude du locuteur face à la situation commentée («an affirmation of the speaker’s attitude», V. Mylne 45). Il s’agit toujours d’un commentaire métacommunicatif sur le faire et surtout le dire d’un interlocuteur et c’est dans ce sens qu’on peut dire que ‘par exemple’ traduit ‘franchement’ en termes dialogaux. V. p.ex. :

«C’est bien honnête à elle de me l’avoir dit! Elle a même l’air d’en être bien aise. Par exemple, je ne conçois pas cela!» (Laclos, cit. V. Mylne 44).

Lorsque la locution sert à exprimer un refus, son caractère polyphonique est particulièrement frappant, alors que ‘franchement’ reste monophonique dans cette même situation. Cf :

- Tu aurais pu lui donner mille francs.
- { Franchement!
Par exemple!
Penses-tu!

4. *Illocutifs polyphoniques restrictifs*

§ 443. *Restrictifs polyphoniques explicites*

Le troisième type illocutif est proprement polyphonique (et non métacommunicatif), puisque ces adverbiaux servent à dissocier la responsabilité du locuteur de celle d'un énonciateur implicite. En disant, p.ex., 'personnellement', le locuteur signale qu'il existe sans doute d'autres énonciateurs qui adopteraient d'autres attitudes face à l'énoncé, cf. les exemples cités supra § 436. Ce dédoublement de la voix énonciatrice est explicité dans les locutions du type 'au nom de ...', 'pour ... part ...'. Nous appelons ces compléments des illocutifs restrictifs, parce que l'effet du dédoublement est de limiter la responsabilité du locuteur,²⁹ mais on pourrait avec autant de raison les appeler polyphoniques. Comme paraphrase générale, nous proposons une formule un peu lourde, mais qui souligne la restriction imposée par l'adverbiale :

‘en parlant sous l'autorité ...’

La valeur polyphonique des illocutifs restrictifs explique qu'au contraire des illocutifs d'attitude, les restrictifs qui explicitent l'attitude du locuteur ('à mon avis') ne se combinent pas avec un verbe à la première personne :

* A mon avis	{	je ne me sens pas bien
		j'ai le cafard
		j'aime les épinards.

(exemples de A. Berrendonner (81) 68).

* A mon avis je trouve que tu exagères.

C'est qu'il serait ici superflu, sinon absurde de dédoubler l'instance énonciative, puisque le responsable de l'acte de parole, c.-à-d. de l'introduction même de la restriction, et le responsable de l'acte d'évaluation, c.-à-d. celui à qui on attribue l'attitude en question, y coïncident. A. Berrendonner 68, qui rejette le concept de polyphonie, adopte en fait la même explication, traduite en termes de logique vériconditionnelle :

²⁹ Cf. la définition qu'en donne A. Berrendonner (81) 67: «[...] il existe un certain nombre d'expressions, comme /à mon avis/, /selon moi/, /je pense/, /personnellement/, etc., dont la fonction sémantique semble être de restreindre la portée d'un acte d'assertion, en le commentant.»

«[...] si cette assertion [ɔ: 'je ne me sens pas bien'] n'admet pas de voir sa portée restreinte, c'est qu'elle est déjà restreinte en elle-même.»

Tous les illocutifs restrictifs qui sont capables d'explicitement une attitude différente de celle du locuteur sont constitués de locutions prépositionnelles :

à ... $\left\{ \begin{array}{l} \text{avis} \\ \text{connaissance} \end{array} \right.$ d'après ... au nom de ...³⁰

Dans celles-ci, le responsable de l'attitude est typiquement représenté par le régime de la préposition, normalement un pronom :

A mes yeux, l'entreprise fait fausse route.

Au nom de la République, je déclare la séance ouverte.

Il s'ensuit que pour ces locutions, on peut donner une forme plus générale à la règle précitée de Berrendonner: le pronom régime de la locution polyphonique explicite ne peut avoir même référence que le sujet grammatical; si celui-ci est à la première personne, 'mon' ('notre') est exclu, et s'il se trouve à la troisième personne, il faut recourir aux première et deuxième personnes :

A mon avis $\left\{ \begin{array}{l} * \text{ je ne me sens pas bien.} \\ \text{ta tante aime les épinards.} \end{array} \right.$

A son avis $\left\{ \begin{array}{l} * \text{ Pierre n'aimait pas les épinards.} \\ \text{je/tu n'aimais pas les épinards.} \end{array} \right.$

«Mais enfin, que je sache: tu as cours, la semaine prochaine?

– Ça peut se manquer.» (E. Carrère *Hors* 214).

«Au nom de ma mère et de mon père, je me permets de nouveau de faire appel à vous.» (R. Billetdoux 179).

«Le capitaine a fait Verdun. [...] Pour lui, nous nous promenons.» (E. Deschodt 94).

30 La locution 'au nom de' peut aussi introduire un complément de cause:

«Liguée pour la [ɔ: l'école publique] soutenir, ils ne se souciaient pas de voir qu'elle représentait pour l'Etat le plus puissant des cadres d'endoctrinement et qu'elle légitimait les inégalités de fait au nom de l'uniformité des structures.» (G. Hermet 7).

«Personnellement, ça ne me dérange pas de m'en occuper: au contraire, j'adore ça, la question n'est pas là.» (E. Carrère *Hors* 213).

«Il m'a semblé, pour ma part, que le sentiment de sécurité égalitaire et collective – c'est peut-être bien cela le 'moule' – jouait son rôle dans l'acquiescement du citoyen [...].» (Cl Imbert, in: *Le Point* 22 déc. 86 p. 42).

Notons en passant que 'personnellement' est le seul adverbe capable d'assumer la fonction restrictive illocutive.³¹

Les polyphoniques implicites posent à l'analyse un problème épineux d'interprétation. En effet, ils assument aussi une valeur emphatique qui n'a rien à voir avec la fonction énonciative. Lorsqu'on dit:

«Me voici donc, pour ma part, sans l'avoir prémédité du côté inattendu de la pédagogie civique et de l'efficacité préventive.» (A. Robbe-Grillet 199).

«Le spectateur peut, à son gré, faire [...] de la dame dédoublée, le rêve nymphomane d'une bourgeoise refoulée ou le fantasme de respectabilité d'une prostituée, je ne suis jamais parvenue, pour ma part, à décider laquelle des deux regarde l'autre [...].» (Fr. Chandernagor 16).

le complément 'pour ma part' équivaut à un pronom personnel disjoint, c.-à-d. accentué, combiné avec l'idée additive de reprise ou de contraste: 'moi aussi'. En d'autres termes, le syntagme prépositionnel occupe une fonction non adverbiale, fonction que l'on pourrait appeler de thème actantiel et qui est sensiblement la même que celle d'un membre actantiel du prédicat placé en extraposition (Blinkenberg).

La transition entre les deux emplois se fait à travers les verbes performatifs. Quand 'pour ma part' se combine avec 'estimer', 'trouver', 'exprimer', 'croire', p.ex., la locution s'interprète tout naturellement à la lumière de la fonction illocutive, puisque le verbe implique une prise de position subjective:³²

31 'personnellement' fonctionne aussi comme complément adverbial, synonyme de 'en propre personne':

«[...] Marie-Claude, l'épouse de Jean-Marie Thibaou, militante respectée, qui a personnellement insisté pour que les réformes dont son mari a payé le prix le plus lourd, suivent le cours prévu.» (Le *Monde heb.* 4-10 mai 89 p. 8).

32 Il arrive que le complément relationnel sériel 'd'autre part' s'emploie isolément (en dehors de sa fonction corrélatrice) comme un synonyme de 'pour sa part':

«Cet anniversaire a également été célébré à leur façon par les moudjahidins [...]. D'autre part, le président Reagan a exprimé l'espoir que l'U.R.S.S. retire toutes ses troupes d'Afghanistan [...].» (Le *Monde heb.* 29 déc. 88-4 janv. 89 p. 1).

«Personnellement, j'avais l'impression de ne rien risquer.» (Y. Audouart 66).

«– Si cela ne vous paraît pas clair aujourd'hui, qui pourrait l'éclairer pour vous? Pour ma part, j'y renonce; d'ailleurs j'explique très mal.» (E. Deschodt 229).

«[...] son premier ministre, sur lequel il est bien aise de se reposer du quotidien des choses, préférant, pour sa part, se consacrer aux grands dossiers internationaux [...]» (Le *Monde hebd.* 29 déc. 88-4. janv. 89 p. 2).

Soulignons que nous n'avons pas de critère formel pour distinguer entre les deux emplois.³³ Tout au plus peut-on observer qu'aussitôt qu'on éloigne le complément de la place initiale,³⁴ il se rapproche de la fonction de thème actantiel. C'est ce qui arrive, p.ex., quand on éloigne la locution adverbiale du verbe performatif:

«En passant de l'autre côté de la barrière, elle estimait n'avoir pour sa part pas changé, mais que les étudiants [...] s'étaient, eux, métamorphosés.» (E. Carrère *Hors* 125).

«Dans ma pénombre je croyais que pour ma part, j'avais réussi à plier la vie à ma mesure, que j'avais trouvé mon rythme une fois pour toutes [...]» (R. Billetdoux 29).

ou si on lui fait suivre celui-ci:

«[...] par un singulier paradoxe, l'avenir des accords de Matignon repose ainsi, côté indépendantiste, entre les mains d'un homme qui avait personnellement refusé de les signer [...]» (Le *Monde hebd.* 4-10 mai 89 p. 87).

Lorsque le syntagme auquel se rattache la locution ne contient aucune idée d'énonciation, il ne reste plus que la valeur thématique. Il semble que les auteurs utilisent souvent 'pour ma part' (etc.) pour placer un

33 Quand le sujet parlant est dissocié du sujet logique de la phrase, c.-à-d. 'grosso modo' dans les phrases à la troisième personne, les restrictifs «personnels» qualifient obligatoirement un actant, normalement le sujet, passant donc entièrement à la fonction de thème actantiel:

Personnellement, Pierre n'aimait pas les épinards.

→ Pierre, lui, n'aimait pas ...

34 A moins que celle-ci soit bloquée ou peu naturelle, p.ex. à cause d'une syntaxe subordinative: «Or, s'il y a une chose dont j'ai horreur, personnellement, c'est bien les amis perdus de vue.» (J.-Ph. Toussaint *app.* 7).

thème au milieu de la phrase, mais il ne s'agit là, tout au plus, que d'une tendance. La reprise thématique frappe indifféremment le locuteur ou un actant quelconque. V. p.ex.:

- «Je sais que tu en fais autant de ton côté [...]» (R. Billetdoux 82).
 «Frédérique, pour ne pas envenimer les choses, s'abstint de rappeler qu'elle s'était pour sa part posé la même question lorsque deux ans plus tôt Jean-Pierre avait quitté la rue Falquière.» (E. Carrère *Hors* 214).
 «Quant à l'Ouzbek, au Kirghiz ou au Sibérien qui se souviennent de leur ancien mais tout proche dénuement, ils n'ont pas, pour ces défaillances, un jugement aussi sévère.» (Cl. Imbert, in *Le Point* 22 déc. 86 p. 41).
 «De leur côté, les philanthropes se sont réjouis au même moment de l'apaisement d'une violence populaire assagié par le droit de vote.» (G. Hermet 8).

Mentionnons enfin qu'il existe une large gamme de locutions dépourvues d'emplois énonciatifs et qui servent exclusivement à introduire des éléments thématiques, p.ex. 'sur ce point', 'sur le fond', 'en ce qui concerne/regarde ce problème', etc.:

- «Sur le fond, il serait dangereux de payer le silence du Front national par de la pusillanimité sur des grands problèmes sociaux qui existent avec ou sans les surenchères de l'extrême droite.» (Le *Monde hebdomadaire* 29 déc. 88-4 janv. 89 p. 7).

La locution 'à part soi' allie l'emphase portant sur le locuteur à la précision du domaine illocutoire, de nature spatiale (§ 649):

- »[...] la qualité lointaine et déchirante de ce qu'on va quitter lorsqu'il n'est plus temps de se dédire et qu'à part soi peut-être on aimerait mieux rester.» (E. Carrère *Hors* 216).

D. Les assertifs

1. Niveau syntaxique et statut énonciatif

§ 445. Niveau intermédiaire entre illocutifs et compléments du prédicat

Nombreux et d'un usage fréquent, les assertifs constituent un groupe assez hétéroclite, ce qui tient à leur statut énonciatif ambigu, ou plutôt, transitionnel. Ils opèrent en effet, dans la hiérarchie syntaxique de la

phrase, à un niveau intermédiaire entre celui des illocutifs et celui des compléments du prédicat, p.ex. les compléments circonstanciels. D'une part, ils relient, comme les membres du prédicat, l'énoncé à la «réalité» objective; d'autre part, ils fondent, comme les autres énonciatifs, cette référence «réelle» sur l'existence, en dehors de l'énoncé, d'un énonciateur. Ils se rattachent au prédicat, mais ils n'en constituent pas moins une prédication secondaire indépendante.

La tâche primordiale dévolue aux assertifs est de caractériser le rapport entre l'énoncé et le référent, c.-à-d. d'en définir le degré de validité (de «réalité»). Dépourvue d'assertif, la phrase affirmative pose la vérité de l'énoncé comme un fait indiscutable. Aussitôt qu'on introduit un assertif, on en modifie la valeur de vérité; sinon, l'assertif serait, bien sûr, simplement redondant. Ainsi les assertifs établissent le cadre vériconditionnel de l'énoncé, de la même façon que les circonstanciels créent son cadre dimensionnel:

Apparemment, hier, tous ses amis ont participé à la réunion.

Cependant les compléments assertifs ne peuvent accomplir cette tâche qu'à la condition d'impliquer un énonciateur pour ainsi dire impersonnel. La validité de l'énoncé n'est pas un fait de nature, imposé par la seule actualisation de l'énoncé, car cette actualisation même repose sur la volonté d'un énonciateur d'assumer, en tout ou en partie, la responsabilité d'asserter ce degré de validité. Cet énonciateur ne se met pas en scène, mais existe à l'état de présupposé comme l'instance responsable de la possibilité même de caractériser le rapport entre énoncé et référent. Voilà pourquoi les assertifs forment nécessairement, comme les autres énonciatifs, une prédication secondaire indépendante.

§ 446. *Adverbiaux pseudo-assertifs: 'véritablement'*

Un indice de la présence nécessaire d'une telle instance énonciative impersonnelle est que si un adverbial est dépourvu de ce renvoi à un énonciateur neutre et indéterminé, il n'est pas perçu comme un énonciatif, mais comme un adverbial fonctionnant simplement par rapport au nœud verbal. Nous trouvons ainsi des adverbes «assertifs» par le sens, mais modificateurs par la syntaxe. Voilà, p.ex., la différence entre 'véritablement' et 'sûrement'. Le premier caractérise la vérité du prédicat comme une qualité intrinsèque, le second présuppose une instance énonciative, en dehors du prédicat, qui assume la responsabilité de la qualification.

Cette différence de niveau est révélée par le rapport des deux adverbes à la négation: en tant que modificateur, ‘véritablement’ entre nécessairement dans le champ de la négation, se situant à sa droite, alors que ‘sûrement’ en reste indépendant. Cf.:

Cet agent n’a pas véritablement travaillé pour la CEE.
Cet agent n’a sûrement pas travaillé pour la CEE.

I. Hansén 115 sq. a relevé un seul exemple où ‘véritablement’ précède la négation:

«Mais à mesure que les jours passaient, on se mit à craindre que ce malheur n’eût véritablement pas de fin et, du même coup, la cessation de l’épidémie devint l’objet de toutes les espérances.» (A. Camus, *La peste* p. 243).

On note que l’adverbial caractérise autant le verbe principal (‘craindre’) que celui de la proposition subordonnée.

Il est caractéristique que lorsque ce genre d’adverbes pseudo-assertifs adoptent une fonction énonciative, ils s’assimilent plutôt aux illocutifs qu’aux assertifs: comme ils ne comportent pas de référence implicite, il faut les attribuer à un énonciateur personnalisé pour les rendre énonciatifs.³⁵ Cf. le complément prépositionnel ‘en vérité’, clairement illocutif³⁶ (v. § 439):

«[...] son idylle intellectuelle avec le jeune colonel hypocondriaque dont le cynisme et le désespoir lui avaient véritablement tourné la tête.» (P. Besson 41).

2. *Traits révélateurs de la double nature des assertifs*

§ 447. *L’inversion composée et la combinaison d’énonciatifs*

La double nature des compléments assertifs se révèle dans une série de traits que nous pouvons résumer dans le tableau suivant:

35 De façon significative, I. Hansén 115 propose pour ‘véritablement’ (interprété à tort comme un adverbe en général «prédicatif») une paraphrase assertive: ‘c’est un fait que’, et une paraphrase illocutive: ‘on peut vraiment dire que’.

36 Cf. supra § 440 un exemple de ‘véritablement’ illocutif.

Traits orientant les assertifs vers le prédicat	Traits orientant les assertifs vers une prédication secondaire énonciative
1° Ils peuvent provoquer l'inversion composée	1° Ils ont la totalité des traits distinctifs des autres énonciatifs, malgré certaines restrictions partielles (négation – question)
2° Ils se combinent avec d'autres types énonciatifs	
3° Leur rapport à la négation présente certaines irrégularités.	2° Ils adoptent facilement la postposition détachée.

La colonne à gauche enregistre les traits qui distinguent les assertifs de tous les autres types énonciatifs. On constate d'abord que les assertifs sont les seuls à se combiner avec l'inversion composée, à condition, bien sûr, d'introduire la phrase.³⁷ Aucun autre type énonciatif n'a ce pouvoir et il faut y voir la preuve que l'assertif peut avoir une incidence directe sur la syntaxe du prédicat.

«[...] il l'avait cherché sans préméditation ni désir de vengeance, aveuglément, et sûrement l'aurait-il tué s'il l'avait trouvé.» (Y. Queffelec 255).

Nous avons déjà analysé ce trait au chapitre des connecteurs (§ 103), où nous l'avons interprété comme le signe d'une intégration à l'énoncé d'une prédication secondaire. Il est remarquable que seuls les assertifs restrictifs (p.ex. 'sans doute') entraînent l'inversion composée, qui paraît ainsi liée à une restriction de la validité de l'énoncé: les identificatifs (p.ex. 'visiblement') se font normalement suivre de l'ordre direct. Il est certain que l'inversion «assertive» est apparentée à la syntaxe de la question, mais ce rapport attend encore son explication.

Comme les assertifs s'intercalent structurellement entre les formes personnalisées de l'énonciation et le prédicat, nous avons évoqué (§ 413) la possibilité théorique de les combiner avec les autres types énonciatifs:

³⁷ Cf. § 104 un exemple avec 'heureusement', énonciatif au statut flottant, précisément, entre évaluatif et assertif, v. infra § 476.

Entre nous	}	Pierre est peut-être malade.
Curieusement		
Légalement		
Bref		

Nous avons constaté que la langue n'exploite pas cette possibilité, sauf si la construction parenthétique permet d'interpréter le rapport entre les deux énonciatifs comme une coordination. Les autres cas qu'on pourrait évoquer ne résistent pas à l'analyse. Citons à titre d'exemple le passage suivant:

«[...] la qualité lointaine et déchirante de ce qu'on va quitter lorsqu'il n'est plus temps de se dédire et qu'à part soi peut-être on aimerait mieux rester.» (E. Carrère *Hors* 216).

Tout dépend de l'analyse de la locution 'à part soi'. Si on l'interprète comme un limitatif ('secrètement'), il s'agit d'une combinaison, mais nous avons vu que ces locutions peuvent aussi s'analyser comme des compléments thématiques actantiels (v. § 444), ce qui nous ramène à la syntaxe normale.

§ 448. *Place de l'assertif par rapport à la négation*

Pour qu'on puisse parler de prédication secondaire, une condition absolue est l'indépendance de l'adverbial par rapport à la négation. Or, selon Dubois *Grammaire structurale du français: le verbe* (Paris 1967) 204 (cité G. Ernst 9 p. 17), on dit indifféremment:

Il ne viendra	}	pas évidemment.
		évidemment pas.

Nous sommes entièrement d'accord avec J.-Cl. Milner 105 pour refuser droit de cité à une telle syntaxe; la phrase suivante est agrammaticale:

* Pierre n'a pas évidemment dormi jusqu'à 10 h.

Il existe néanmoins des cas troublants qui justifient partiellement les dires de Dubois.³⁸ D'abord on constate qu'un assertif peut fort bien se

38 Il faut, à l'évidence, écarter les cas où l'assertif suit la négation dans la partie préverbale de la phrase, puisqu'il y précède de toute façon la négation 'ne':

«Que se trouvât dans la pièce un autre écrivain [...], nul apparemment n'en avait cure.» (B.-H. Lévy 56).

trouver à droite de la négation s'il en est protégé par l'écran de la pause :

«C'est pour toutes ces raisons que Gorbatchev a repris le mot d'ordre «Tous les pouvoirs aux Soviets.» Non pas, évidemment, pour déléguer encore plus de pouvoir à la bureaucratie locale, mais pour la soumettre vraiment à un contrôle d'en bas.» (*Nouv. Obs.* 7-13 oct. 1988 p. 53).
«Alors pas moyen, décidément, de vous rendre service! fit-il en affectant d'être vexé.» (Gide, cit. S. Bruxelles et al. 138).

Cette syntaxe est accessible aussi aux évaluatifs affaiblis 'heureusement' et 'naturellement':

«Il ne s'agit pas, naturellement, pour moi, de classer les électeurs dans telle ou telle catégorie de droite, de gauche, ou du centre, etc.» (J. Chirac 88, 109).
«← Cela me réveille en sursaut, pas toutes les nuits, heureusement.» (Fl. Delay 118).

Fait plus grave, on relève aussi quelques exemples où la pause fait défaut :

«La crise boursière de l'année 1987 n'accentuera pas sans doute l'amour des Français pour le capitalisme sauvage.» (E. Todd 280).
«Et néanmoins, en chœur avec vous, Giovanni, s'il fallait recommencer, si je n'avais pas déjà tout perdu naturellement, je dirais maintenant sans me forcer au diable le mari [...].» (R. Billetdoux 165).

Une telle syntaxe, tout à fait exceptionnelle, ne se trouve qu'avec les assertifs,³⁹ mais, de toute façon, elle ne prouve pas qu'ils peuvent entrer dans le champ de la négation. D'abord on connaît le statut incertain de la pause dans la langue écrite (v. § 844). Ensuite on remarque que, dans les deux cas, l'adverbial peut être transféré à gauche de la négation, sans aucun changement de sens. Nous les interprétons donc comme des assertifs normaux à la place parenthétique.

La facilité, déjà relevée, qu'ont les assertifs à adopter la place finale détachée est en tout cas un signe évident qu'ils affectionnent le statut parenthétique d'un commentaire. Ce dernier trait parler ainsi en faveur de l'indépendance complète des assertifs par rapport à l'énoncé. Alors

39 Comme dans le cas de l'inversion, le couple 'heureusement-malheureusement' s'assimile aux assertifs:

«La discrétion est une vertu qui ne s'apprend pas malheureusement.» (Mauriac, cit. I. Hansén 44).

que les illocutifs adoptent rarement la place finale détachée, les assertifs y sont courants, tout comme les évaluatifs; la raison en est, croyons-nous, que ces deux types présentent des commentaires sur l'énoncé. V. p.ex.:

- «Grand Papa admit que c'était idiot, sûrement.» (M. Best 108).
 «Ce n'est pas un comportement normal de père envers sa fille. J'ai l'esprit trop mal tourné, décidément.» (J.-M. Roberts 49).
 «– Tu me trouves crasseux, peut-être?» (M. Best 34).
 «Je reconstruis tout ça après coup, bien sûr, car Suzanne n'eut pas dans l'instant l'œil assez critique [...]» (M. Braudeau 39).
 «Elle s'en plaignait, évidemment.» (Fl. Delay 81).

Nous renvoyons par ailleurs aux exemples de I. Hansén 44.

3. *Indices du caractère impersonnel de l'instance énonciative*

§ 449. *Les compléments elliptiques et les constructions à complétive*

Le caractère impersonnel de l'instance énonciative présupposée par l'adverbial assertif peut être illustré par trois traits. D'abord il transparaît dans la constitution morphologique des constructions absolues ou elliptiques qui forment un trait spécifique de l'inventaire des assertifs. V. p.ex.:

bien entendu	peut-être
bien sûr	probable(ment) que

Le trait syntaxique qui met le mieux en lumière le caractère impersonnel de la modulation assertive est sans aucun doute la possibilité qu'ont ces adverbiaux de se faire suivre d'une complétive. Celle-ci subordonne ainsi l'énoncé modulé à l'expression elliptique de sa relation véridictionnelle avec le référent. Significativement, seule la relation assertive, impersonnelle, (avec '(mal)heureusement', v. § 476) connaît la construction elliptique complétive. Elle s'ouvre non seulement aux constructions absolues:

- «– Bien sûr que non, ce n'est pas de votre faute, dit Gabriel.» (E. Orsenna 297).
 «– Bien sûr qu'il n'est pas là, Gabriel [...]» (E. Orsenna 32).
 «Bien sûr que j'attendais le rapport sur Constance ...» (Fl. Delay 199).
 «[...] j'ai envoyé toute la lumière, j'étais fatigué, peut-être qu'il était deux heures du matin, j'essayais de pas m'énerver.» (Ph. Djian 9).
 «– Bien, dit Antoine conciliant; alors peut-être que c'était une petite couleuvre à collier et que j'ai mal vu.
 – Peut-être, oui ...» (G. Lagorce 14).

mais aussi à tous les adverbes qui apparaissent en fonction assertive restrictive:⁴⁰

«[...] sûrement qu'elle n'oubliera rien [...]» (L. Durand 9).

«Avec son regard aigu, on craint même qu'il détecte les pensées cachées. Des fois qu'il arrive à vous convaincre que vous avez tort, que vous ne connaissez pas tous les tenants et aboutissants.» (D. Letessier 93).

«Evidemment que j'étais en difficulté» (Fl. Delay 36).

«Manquerait plus que ça Ben sûrement qu'on y serait trop bête.» (M. Best 21).

Le caractère impersonnel de cette construction bizarre s'accuse encore quand la complétive est régie par un adjectif. La construction revêt alors une apparence moins insolite, mais il faut sans doute interpréter ces adjectifs comme les formes apocopées des adverbes en -ment correspondants, d'autant plus que le tour appartient nettement au langage parlé:

«Si t'étais pas entré, sûr que je battais mon record et que je me claquais trois boules gratuites.» (Y. Queffélec 261)

«- Mais sûr qu'il a raison: faut insister.» (R. Fallet *Paris* 12).

«Probable que ça semblera curieux à beaucoup ...» (B.-H. Lévy 239).

On peut aussi évoquer le caractère abstrait de la plupart des compléments prépositionnels qui figurent à l'inventaire:

sans doute – sans conteste – à coup sûr

«James Baker est sans conteste l'homme fort de la nouvelle administration [...]» (*Nouv. Obs.* 19-25 janv. 1989 p. 42).

§ 450. *Importance des incises*

Il ressort également des incises figées qui forment un autre groupe remarquable de l'inventaire, comme elles le font aussi chez les évaluatifs. Or, à la différence des incises évaluatives, qui ont habituellement un sujet à la première personne, les incises assertives revêtent normalement une forme impersonnelle. V. p.ex.:

⁴⁰ Les assertifs identificatifs, en revanche, ignorent cette construction, v. infra § 454. Notons que 'vrai' peut se faire suivre de 'que', alors que l'illocutif 'vraiment' ne le peut pas:

«Ah vrai que ça m'embête, Henri, qu'on parte sans toi!» (R. Fallet *Paris* 19).

«La vague intégriste, on s'en doute, n'a pas fondu sur la Tunisie en un seul jour, comme un nuage de sauterelles.» (Ph. Azit, in *Le Point* 22 juin 1987 p. 101).

«[...] ces dernières élections auraient dû avoir lieu après la mise en place du multipartisme, vivement souhaité, semble-t-il, par Saddam Hussein.» (*Le Point* 8 mai 89 p. 46).

«La double pratique proclamée d'une ascèse socialiste et d'un puritanisme islamique rendait le pays, croyait-on, intouchable.» (J. Daniel, in *Nouv. Obs.* 14-20 oct. 88 p. 24).

«J'écris ces lignes, on s'en doute, avec tristesse.» (J. Daniel, in *Nouv. Obs.* 14-20 oct. 88 p. 25).

«Tout cela n'a pas été vécu, c'est l'évidence, dans le fanatisme de l'idéologie ou dans le cynisme du césarisme aveugle.» (J. Daniel, in *Nouv. Obs.* 14-20 oct. 88 p. 24-25).

«Il n'a jamais beaucoup dormi, c'est sûr.» (B.-H. Lévy 44-45).

Il est caractéristique qu'aussitôt que l'incise revêt une forme plus personnalisée, elle s'approche de la fonction illocutive. Un tel glissement s'observe dans les incises du type 'je crois':

«La démocratie vaincra, je crois.» (cit. Nølke Subs. 62).

La fonction assertive, impersonnelle, qui fait de l'incise un synonyme de la locution impersonnelle 'on s'en doute', à son tour synonyme du syntagme prépositionnel 'sans doute', est ici marquée par l'absence d'un objet pronominal neutre, 'le'. Ce facteur d'impersonnalisation se combine avec la position caractéristique des compléments assertifs, la place finale détachée (cf. § 448). On peut d'ailleurs aussi utiliser à cette fin la place parenthétique:

«Je l'imaginai avec ses petits-fils, au milieu d'une existence confortable que, je croyais, elle apprécierait puisqu'elle l'avait voulue pour moi.» (A. Ernaux 75).

Si on ajoute à l'incise un objet pronominal, elle prend une plus grande indépendance syntaxique. Le résultat en est qu'elle reconquiert son autonomie sémantique, adoptant un sens «illocutif», α : subjectif:

La démocratie vaincra, je le crois.
→ c'est ma conviction profonde.

Le caractère illocutif de l'incise est particulièrement net quand elle sert à

impliquer l'interlocuteur à la responsabilité de la véracité de l'énoncé :

«Gabriel n'a plus jamais, jamais abordé ce sujet, tu penses bien.» (E. Orsenna 14).

C'est ainsi que la forme personnelle de l'incise permet de la combiner avec la question en discours dialogal (cf. F. Venier 474) :

La démocratie vaincra-t-elle, tu crois?

Les deux traits, ellipse et incise, se combinent souvent en langage populaire; l'adjectif isolé prend alors presque la fonction d'un adverbial assertif. Il s'agit d'un petit groupe figé: 'probable', 'possible', 'sûr' (cf. § 38):⁴¹

«Si j'avais souffert en ce temps-là, sûr, je m'en souviendrais.» (A. Leclerc *Orig.* 41).

«Souhaitais-je vraiment qu'elle m'y rejoignît? Possible.» (T. Cartano 119).

§ 451. *Caractère impersonnel des paraphrases assertives*

Troisième indice du caractère impersonnel de l'instance énonciatrice est la forme obligatoirement impersonnelle de toutes les paraphrases proposées par les grammairiens. On utilise le plus souvent le pronom neutre 'il', mais la paraphrase peut aussi se baser sur le pronom personnel non déictique 'on'. Autrement dit, on utilise exactement les deux types d'incises que nous venons d'enregistrer. Ainsi la phrase :

«Manifestement, le gendarme ne faisait pas le poids.» (A. Jardin, *Bille en tête*, 9186, 23).

peut être transcrite indifféremment par :

- a) il est manifeste que
- b) on voyait clairement que

mais non par une paraphrase subjective :

- c) je trouve certain/manifeste que ...

41 Il faut y ajouter l'adjectif 'sérieux' en fonction illocutive :

«C'est fragile, le garçon. [...] Un faux mouvement et c'est la fausse couche. Non, sérieux, c'est une espèce en voie de disparition.» (Cl. Sarraute 75).

D'autre part, ces paraphrases entièrement impersonnelles ne sont pas complètement satisfaisantes parce que l'adverbial assertif se distingue de la construction impersonnelle par le fait d'impliquer une prise de position.

La construction impersonnelle fait de la qualification assertive une modalité du prédicat, fait objectif sans aucune optique énonciative. L'adverbial assertif fait dépendre le degré de vérité de l'énoncé de la mesure dans laquelle un locuteur implicite assume la responsabilité de qualifier le rapport entre référent et énoncé.

Voilà pourquoi les paraphrases impersonnelles ne recouvrent que partiellement le sens des adverbiaux assertifs, à de telles enseignes qu'une substitution modifierait souvent le sens de l'ensemble. Le fait est facile à observer si on analyse les incises. Dans la phrase citée supra :

«Il n'a jamais beaucoup dormi, c'est sûr.» (B.-H. Lévy 44-45).

le remplacement de l'incise par l'adverbe produirait un contresens flagrant :

Il n'a jamais beaucoup dormi, sûrement.

C'est que la construction adverbiale réfère l'énoncé à une instance énonciatrice dont dépend la véracité, alors que l'incise souligne objectivement un état de fait.⁴² Il est tout à fait remarquable que cette différence d'effet sémantique entre constructions incise et adverbiale n'existe pas dans le système illocutif où adverbial et incise expriment tous deux l'attitude de l'énonciateur. Comparez :

«- Mais sûr qu'il a raison: faut insister.» (R. Fallet, *Paris* 12).

→ 'sûrement', avec modification de sens.

«- Ah vrai que ça m'embête, Henri, qu'on parte sans toi!» (R. Fallet, *Paris* 19).

→ 'vraiment', sans modification de sens.

42 E. Roulet (1979) 67, observant que «la valeur modale de l'adverbe est moins forte» que la paraphrase impersonnelle 'il est sûr que', explique le phénomène autrement; il pense que «l'intégration de la modalité dans la prédication tend à atténuer la prise de position de l'énonciateur», alors que, selon nous, la construction paraphrastique ('il est sûr que ...') juxtapose simplement deux assertions, sans expliciter grammaticalement (mais bien logiquement ...) l'investissement énonciatif du locuteur.

Notons que ‘sûrement’ ne fonctionne pas toujours comme un adverbe de probabilité; il peut garder son sens étymologique, exprimant la certitude absolue. Cette nuance exige pourtant des conditions spéciales, notamment la position finale détachée ou une parenthèse fortement marquée:

«Grand Papa admit que c’était idiot, sûrement.» (M. Best 108).

«Peut-être avez-vous un jugement injuste ... même sûrement ... dans ce que vous dites [...]» (Fr. Mitterrand 88, 727).

ou encore quand ‘sûrement’ fonctionne comme un quantificateur de la négation (v. § 833):

«Nous, en tout cas, on ne bougera pas d’ici, affirma Michou avec son air de bourrique. Sûrement pas, dit Colette en allant se nicher contre Bertoune.» (M. Best 179).

Signalons enfin la rareté des emplois métacommunicatifs des assertifs. Comme ils présupposent seulement une instance impersonnelle, ils ne se prêtent pas naturellement à expliciter un commentaire sur la situation communicative, commentaire mettant nécessairement en jeu les actants de l’énonciation. Il arrive pourtant, en situation dialogale, que l’assertif qualifie le rapport entre l’énonciateur et le locuteur. Ainsi, dans l’exemple suivant, ‘évidemment’ adopte le sens métacommunicatif ‘c’est une évidence pour toi comme pour moi’:

«Evidemment, tu auras la courtoisie d’aller remercier Nieves.» (Fr. Chandernagor 50).

→ j’entends bien que ...

«– Toi, évidemment, l’armée ça a toujours été ton rêve.» (P. Besson 39).

Cf. *infra* § 458.

4. *Typologie assertive*

§ 452. *Assertifs restrictifs*

En résumé, le complément assertif véhicule toujours un jugement implicite porté par le locuteur sur la relation entre l’énoncé et le référent. Or, les types d’implications logiques entraînées par ce jugement permettent de diviser les assertifs en deux classes, les assertifs restrictifs et les assertifs identificatifs.

Quand on qualifie le statut vériconditionnel de l'énoncé, on opère en principe une restriction de sa validité. De là vient que la grande majorité des compléments assertifs servent en fait à limiter la validité de l'énoncé. La relation entre l'énoncé et le référent est ainsi placée sous le signe d'une incertitude relative et la présence de l'assertif restrictif a donc pour conséquence de suspendre la validité de toute implication logique. Nous avons déjà constaté que lorsqu'on dit :

Probablement la tempête ne se déclarera pas aujourd'hui.

il est également faux d'en déduire une affirmation et une négation :

$$\rightarrow * \begin{cases} \text{La tempête ne se déclarera pas aujourd'hui.} \\ \text{La tempête se déclarera aujourd'hui.} \end{cases}$$

Significativement, cette aporie logique est exactement la même pour la phrase affirmative :

Sûrement, elle leur aura tout dit.

$$\rightarrow * \begin{cases} \text{Elle leur aura tout dit.} \\ \text{Elle ne leur aura pas dit tout.} \end{cases}$$

On peut donc dire que les assertifs restrictifs bloquent la possibilité d'attribuer une valeur de vérité à l'énoncé ; à celle-ci on substitue, au moyen de l'adverbial, un jugement relatif sur le degré de vérité, jugement rapporté à la responsabilité du locuteur implicite. Voilà pourquoi ces assertifs se combinent sans problème avec les verbes modaux, à la différence des assertifs identificatifs :

«Pour sûr, ce devait être Judith qui appelait. A tous les coups, c'était elle.» (G. Hocquenghem 28).

* Manifestement ce devait être Judith ...

§ 453. *Assertifs identificatifs*

Il existe cependant un groupe d'assertifs qui se soustraient à cette absence d'implication assertive ; ce sont les assertifs identificatifs qui marquent que l'énoncé coïncide avec le référent. Ils ont le même type d'implication que tous les autres énonciatifs :

Visiblement il avait renoncé à la couleur bleue.
→ il avait renoncé à la couleur bleue.

«Manifestement, le gendarme ne faisait pas le poids.» (A. Jardin, cit. supra)

→ le gendarme ne faisait pas le poids.

D'un point de vue sémantique, le type groupe les adverbes qui intensifient l'identité entre l'énoncé et le référent, ne faisant ainsi que souligner le rapport «normal» présupposé par la phrase dépourvue d'assertif: 'manifestement', 'visiblement', 'indiscutablement', 'décidément'. On peut dire que les assertifs restrictifs sont des compléments d'incertitude alors que les identificatifs sont des compléments de certitude ou, plutôt, de la certitude confirmée.

Voilà pourquoi la paraphrase impersonnelle 'il est adj. que' joue entièrement dans le cas des identificatifs: l'adverbial ne modifie pas plus que la paraphrase la valeur de vérité de l'énoncé:

Il était { visible
manifeste } que le gendarme ne faisait pas le poids.

→ le gendarme ne faisait pas le poids.

D'un point de vue pragmatique, les assertifs identificatifs déplacent le point d'ancrage communicatif vers l'interlocuteur. L'assertif normal fonde l'évaluation du rapport énoncé-référent sur l'intervention d'un énonciateur implicite; l'identificatif se réfère à un interlocuteur également implicite et «neutre». Il fait intervenir une sorte de tierce personne, instance impersonnelle réunissant le locuteur et l'interlocuteur. V. p.ex.:

«Il m'arrivait de lui demander où était Sophie. Elle répondait d'un geste vague. Visiblement, quelque chose n'allait plus entre elles.» (Fr. de Maulde 54).

→ n'importe qui pouvait constater que ...

«Tous trois sont des analystes rigoureux, même s'ils sont visiblement pris d'une passion pour le projet.» (*Nouv. Obs.* 27 avril-3 mai 1989 p. 19).

Il est tout à fait significatif que si on introduit dans les incises assertives analysées ci-dessus, une deuxième personne, ce qui équivaut à expliciter un rapport entre le locuteur et l'interlocuteur, l'incise adopte automatiquement l'implication de l'assertif identificatif, soulignant donc la vérité de l'énoncé. Cette valeur transparaît nettement dans l'exemple suivant qui combine identificatif et incise:

«Non, décidément, mon appartenance entière à ce lycée, cette sorte

d'attachement physique qui ne devait rien, tu peux m'en croire, aux plaisirs de l'étude [...], ne pouvait pas se dire.» (A. Leclerc *Orig.* 16).

V. aussi:

«Tout cela, tout cela, en doutiez-vous, pour seulement redevenir une femme assise à un bout de table, qui ne sait pas, qui écoute, qui sourit et qui est la femme de son mari.» (R. Billetdoux 24).

L'administration, tu l'en doutes, n'avait même pas ouvert le dossier.

En résumé, les assertifs identificatifs impliquent une espèce de polyphonie universelle: le décodage correct de l'énoncé exige qu'on fasse intervenir une espèce d'interlocuteur neutre ou commun.⁴³ Il faut ainsi, dans l'exemple suivant, interpréter la locution identificative 'de toute évidence' comme l'expression de l'accord évident de tout interlocuteur imaginable:

«J'aurais pu immédiatement toucher Lou, son épaule ou sa joue, l'embrasser. Elle était de toute évidence en position de résistance minimale.» (M. Braudeau 106).

→ tu en conviendras

§ 454. *Traits distinctifs des deux types assertifs*

Il est fort difficile de trouver des critères formels pour séparer les identificatifs des restrictifs. A presque tous les égards, les premiers ont la même syntaxe que les seconds.

Le fait fondamental est que tous les assertifs établissent une prédication secondaire. Par conséquent, restrictifs et identificatifs se soustraient également à l'influence de la négation, se situant à la gauche de celle-ci non seulement dans la partie préverbale de la phrase:

«Frédéric, dont rien, d'évidence, n'eût altéré la ligne, dévorait tout et ne laissait rien des sauces.» (R. Jorif 219).

mais aussi en situation de contact:

«Je me demande parfois comment je peux fréquenter un homme qui a des choix d'un classicisme étroit [...], un homme qui n'aime pas Sten-

43 G. Ernst 13 a bien vu le caractère polyphonique des identificatifs, bien qu'il range abusivement 'évidemment' et 'apparemment' dans la même classe que 'manifestement'.

dhal, ne comprend visiblement rien à Scott Fitzgerald et n'aime vraiment pas la poésie de René Char [...]» (Jules Roy, in *Nouvel Obs.* 4-10 sept. 1987 pp. 59-60).

«Si problème il y a, il ne se pose manifestement plus en termes d'argent ...» (*Le Nouv. Observ.* 8-14 janv. 1988 p. 18).

«Il ne parvenait décidément pas à comprendre quel danger représentaient pour certains deux miséreux tels que Yaïr et lui.» (A. Absire 189).

«Soudain, il eut peur. Il n'y avait encore aucune raison, sinon qu'il ne comprenait pas où il était et que ces trois types à la mine patibulaire, en face de lui, encadrés par les barreaux du lit jusqu'à la taille, n'étaient de toute évidence ni des médecins ni des amis.» (G. Hocquenghem 24).

Un premier trait distinctif serait la réaction des deux types à l'épreuve de la détermination intensive. En principe, les restrictifs se conforment à la règle générale, admettant l'intensification:

très probablement – bien sûr (v. § 430).

Il est particulièrement intéressant que les «adverbes de certitude» se prêtent à cette détermination, preuve de leur valeur restrictive:

très certainement

D'autre part, pour les identificatifs, l'incompatibilité semble complète:

* très	}	{	manifestement	
trop				décidément ⁴⁴
si				

Il faut probablement lier cette incompatibilité avec la nature identificative de l'opération énonciative. Ainsi le comparatif identificatif 'effectivement' ignore aussi la détermination. Ajoutons que les identificatifs partagent ce trait avec les adverbes de nécessité ('forcément').

Un second trait pourrait être la compatibilité avec une proposition relative déterminative. Certains grammairiens ont avancé l'idée que tous

44 Naturellement 'décidément' peut s'intensifier en emploi modal, comme le signalent S. Bruxelles et al. 132:

«J'en parlai à ma mère, craintivement d'abord, puis plus décidément.» (Proust loc.cit.).

les énonciatifs ou, au moins, tous les assertifs ne peuvent figurer que dans les propositions relatives explicatives (parenthétiques). Cependant C. Touratier 286 sqq. a montré sans réplique que tous les types énonciatifs sont possibles dans les relatives déterminatives :

«Le livre qui $\left\{ \begin{array}{l} \text{franchement} \\ \text{intellectuellement} \\ \text{littéralement} \end{array} \right\}$ m'a le plus
passionné est le dernier roman de Untel.» (Touratier 289).
«Ceux qui, heureusement, n'avaient rien à voir avec l'affaire furent relâchés.» (id. 288).

Néanmoins il semble bien que les assertifs identificatifs aient sur ce point une syntaxe légèrement différente de celle des restrictifs, puisque les premiers figurent dans toutes sortes de relatives déterminatives, alors que les seconds sont soumis à diverses restrictions, dépendant soit du type de la relative, soit de la valeur pragmatique de celle-ci :

Ceux qui $\left\{ \begin{array}{l} \text{manifestement} \\ \text{indubitablement} \\ \text{prétendument} \\ \text{à l'évidence} \\ \text{probablement} \\ * \text{certainement} \\ \text{sans doute} \end{array} \right\}$ font grève, sont mis à la porte.

On pourrait avoir des doutes quant à la correction de 'prétendument' dans un tel emploi, mais la phrase suivante montre que ce type sert fort bien à caractériser une relative déterminative :

Les armes qui ont $\left\{ \begin{array}{l} \text{prétendument} \\ \text{soi-disant} \end{array} \right\}$ été livrées à
la Syrie ont en fait servi en Libye.

analyse confirmée par la paraphrase :

Les armes dont on a prétendu qu'elles ont été livrées à la Syrie
...

On voit que lorsque la relative sert de cette façon à introduire un con-

traste, ‘apparemment’ devient également naturel, à cause de son caractère argumentatif, alors que cet adverbe n’est pas naturel dans le premier exemple, dépourvu de valeur oppositive.

Les assertifs restrictifs d’incertitude, p.ex. ‘probablement’, ne peuvent accompagner une déterminative qui établit une sous-classe positive:

* «Ceux qui $\left\{ \begin{array}{l} \text{peut-être} \\ \text{probablement} \end{array} \right\}$ font grève sont mis à la porte.»
(Touratier 288).

Toutefois, l’absurdité d’un tel ensemble est probablement plus logique que grammaticale: on ne peut évidemment faire agir les membres d’une sous-classe dépourvue de valeur de vérité. C’est ainsi que l’incompatibilité disparaît si l’antécédent n’est pas le sujet de la phrase:

Il existe des hommes qui $\left\{ \begin{array}{l} \text{manifestement} \\ \text{incontestablement} \\ \text{probablement} \\ \text{peut-être} \\ \text{sans doute} \\ \text{certainement} \end{array} \right\}$ ont sujet de se plaindre.

Dresde est la ville qui assurément fut le plus éprouvée.

En outre, l’incompatibilité disparaît si l’adverbial de la relative qualifie en fait l’ensemble de la phrase:

Le livre qui $\left\{ \begin{array}{l} \text{probablement} \\ \text{assurément} \end{array} \right\}$ m’a le plus passionné
est le dernier roman de Untel.⁴⁵
Probablement } , le dernier roman de Untel est le
Assurément }
le livre qui m’a le plus passionné.

Enfin, si l’ensemble ne se prononce pas sur un état de fait, on ouvre de toute façon la voie à la modification vériconditionnelle, et, donc, aux restrictifs d’incertitude; comparez:

45 ‘apparemment’ ne s’accommode pas de la première personne, puisqu’il serait absurde de se contredire ouvertement, mais bien des autres personnes:

le livre qui apparemment l’a le plus passionnée ...

Ceux qui peut-être feront grève seront mis à la porte.
 Les membres de la bande qui $\left\{ \begin{array}{l} \text{manifestement} \\ * \text{ probablement} \end{array} \right\}$
 n'ont rien à voir avec l'affaire seront relâchés demain.

Assez curieusement, les restrictifs de certitude dépourvus de valeur argumentative opposent une résistance particulière à s'insérer dans ces relatives déterminatives:

Les membres de la bande qui $\left\{ \begin{array}{l} \text{manifestement} \\ \text{probablement} \end{array} \right\}$ n'avaient rien à voir avec l'affaire furent relâchés.
 * $\left\{ \begin{array}{l} \text{peut-être} \\ \text{certainement} \\ \text{sans doute} \end{array} \right\}$
 Ceux qui, $\left\{ \begin{array}{l} \text{à l'évidence} \\ \text{probablement} \\ \text{peut-être} \\ \text{sans doute} \end{array} \right\}$, avaient sujet de se plaindre se taisaient.
 * $\left\{ \begin{array}{l} \text{certainement} \\ \text{assurément} \end{array} \right\}$

Si on introduit un adverbe de certitude dans un tel ensemble, la relative assume nécessairement une fonction parenthétique:

Les membres de la bande, qui, certainement, n'avaient rien à voir avec l'affaire, furent relâchés.

Une autre différence remarquable est l'incapacité des identificatifs à provoquer l'inversion composée:

Sans doute } cet étudiant ne passera-t-il pas son examen.
 Peut-être }
 * Manifestement cet étudiant ne passera-t-il pas son examen.

Comme les identificatifs ne modifient pas la valeur de vérité de l'énoncé, qu'ils laissent intacte, il faut croire qu'ils se trouvent à une «distance» hiérarchique plus grande du prédicat que les restrictifs. Par conséquent,

ils sont incapables d'intervenir dans la conformation syntaxique de celui-ci.

Comme le remarque Blumenthal 66, les identificatifs ne peuvent pas non plus introduire une complétive:

Peut-être } que cet étudiant ne pourra pas
* Manifestement } passer son examen.

Il est caractéristique qu'en tant que restrictif, 'évidemment', admette cette construction (selon les listes de Sabourin & Chandioix p. 65), alors qu'elle demeure naturellement interdite aux locutions identificatives correspondantes ('à l'évidence'):

«Evidemment que j'étais en difficulté.» (Fl. Delay 36).

Sur ce point aussi, cependant, la syntaxe des assertifs demeure mal élucidée. A titre d'exemple, A. Borillo 88 admet pour l'identificatif 'visiblement' la possibilité d'introduire une complétive, alors que Sabourin & Chandioix (test 10) la refusent, hypothèse qui nous paraît la plus naturelle.

§ 455. *Les deux types dans la réponse*

Si les restrictifs s'assimilent ainsi aux oppositifs lorsqu'ils ébauchent des relations transphrastiques, il est frappant que les identificatifs accusent une affinité sémantique avec les paradigmatisques identificatifs du type 'effectivement', comme le signale Blumenthal 66. Leur dynamisme communicatif «frôle la redondance: ils n'ont qu'une valeur d'insistance.» (Blumenthal 67).

Cela explique que, dans les réponses, les assertifs identificatifs se rapprochent de très près de la valeur d'un 'oui', comme le signale Su. Schlyter 108:

- Sont-ils passés par Bordeaux?
- Visiblement.

Dans la réponse affirmative, les identificatifs n'ont ainsi pas besoin de s'appuyer sur une prophrase. Comme la qualification assertive est toujours sémantiquement positive (v. supra § 432), ils leur faut naturellement la présence de la négation dans les réponses négatives:⁴⁶

⁴⁶ Cf. la bonne remarque de Melis 163.

«[...] il s'est décidé à parler à Hess, surmontant ses propres réticences. Mais de là à se précipiter ... Non, décidément, une offensive trop hâtée ne lui convient pas.» (L. Durand 72).

Ainsi, il serait tentant de poser en principe que les identificatifs se substituent à la prophrase affirmative, alors que les restrictifs se combinent avec elle. Effectivement, il serait peu naturel de répondre de la façon suivante:

– Sont-ils passés par Bordeaux?
? – Oui visiblement.

Comme nous l'avons signalé plus haut (§ 414), le clivage entre restrictifs et identificatifs n'est cependant pas bien net sur ce point, puisque les premiers servent aussi très fréquemment de réponse affirmative isolée:

««Tu comprends que j'ai besoin d'Alex, n'est-ce pas?» [...] «Bien sûr, maman, je comprends.»» (Fr. de Maulde 51).

««Est-ce que je peux prendre celui-ci, s'il te plaît?» J'ai souri en voyant la couverture. «Bien sûr. Mais je ne sais pas si ça te plaira.»» (Fr. de Maulde 53).

«– Et peut-on savoir quelle est la personnalité qui est intervenue pour faire libérer votre faux coupable? [...].

– Certainement, répliqua le procureur [...]. Tout le monde le sait à N.: c'était le prince Danini.» (P.-J. Rémy 175).

«Je lui demandai pourtant s'il ne souhaitait pas une paix aussi proche que possible.

Assurément, me dit-il [...].» (J. Romains, cit. I. Hansén 52).

«– Et Mme Valavert ... elle en souffre?

– Sûrement.» (J. Romains, cit.id. 71).

«– Encore? Ce sera long?

– Probablement.» (G. Simenon, cit.id. 77).

Dans l'absence d'une étude statistique poussée, il nous faut donc donner à l'hypothèse une forme faible: alors que les identificatifs sont incompatibles avec la prophrase affirmative, il reste toujours possible d'ajouter celle-ci à l'assertif restrictif en fonction de réponse isolée. Ainsi on ne voit aucune différence de sens ni de valeur pragmatique entre les couples suivants:

»– Alors, c'est ma faute?

– Evidemment» (J. Cesbron, cit. I. Hansén 87).

«– Il a donc fallu qu'on vous le raconte?

– Oui, évidemment.» (J. Romains, cit.id. 87).

«N'était-ce pas une façon comme une autre de lui rendre son état d'écrivain? Oui, sans doute.» (B.-H. Lévy 59).

«Savait-elle que je la regardais depuis le début du repas? Sans doute.» (Fr. de Maulde 71).

Dans des situations spéciales, l'assertif restrictif fonctionne néanmoins comme une vraie prophrase, ce qui se voit dans l'impossibilité de le combiner avec 'oui'. P.ex. au restaurant:

Le client: Je voudrais deux œufs à la coque.

Le garçon: Certainement, Madame.

* Certainement oui, Madame.

Oui, Madame.

Une autre façon de constater ce glissement de sens, est l'analyse de l'implication logique: le 'certainement' isolé de la réponse présuppose nécessairement la vérité de l'affirmation. Dans la réponse négative, 'certainement' se combine, de façon normale, avec 'non' ou 'pas' (I. Hansén 56 sq.), sauf, curieusement, dans le dialogue, où 'certainement' isolé peut marquer l'assentiment à une pseudo-question niée:

«– Pourtant vous n'auriez pas pu être un de ses maris, vous n'êtes pas assez riche.

– Certainement.» (J.-M. Rouart 73).

«– Est-ce que ça n'est pas le cas de tout le monde d'être en dessous de ses propres moyens?

– Certainement, dit Thomas, avec un laconisme qui [...]» (cit. I. Hansén 56).

Cf. «– Oh, elle a fait, je suis claquée. J'aime pas le matin.

– Bien sûr.» (Ph. Djian 15).

Un autre cas spécial est la réponse ironique, où la prophrase ne paraît pas non plus naturelle:

«– Vous préférez la montagne, Annie et toi?

– Apparemment, puisque nous y allons chaque année.» (Curtis, cit. I. Hansén 98).

Lorsqu'il s'agit de répondre affirmativement à une question niée portant sur un état de fait, les deux types semblent également bons. Seul 'éventuellement' se refuse à cette fonction:

- L'ingénieur n'a-t-il pas fermé les portes métalliques du four?
- * Eventuellement.
- {
 - Sûrement.
 - Manifestement.
 - Visiblement.

Il importe d'ajouter que 'peut-être' est aussi naturel ici, trait qui tient à sa valeur polyphonique (v. Nølke (1988) 119 sq.).

Les deux types réagissent différemment à la réponse niée, mais leur distribution est influencée par le sens des adverbes, du moins selon les recherches d'A. Borillo. Ainsi les compléments «logiques»: 'probablement', 'peut-être', 'sans doute', 'vraisemblablement', 'sûrement', 'certainement' et 'certes', ne peuvent suivre la prophrase 'non', mais exigent d'être suivis par la négation 'non' ou, surtout, 'pas':

- L'a-t-il fait avec Pierre?
- Certainement non/pas.⁴⁷

Comparez:

- «Y aurait-il jamais mieux à partager, plus émouvant? Certainement non.» (M. Braudeau 136).
- «Qui jette l'opprobre sur la défense européenne? Certainement pas le RPR.» (Le *Monde hebdomadaire* 19-25 mai 1988 p 6).

Les compléments évaluant la certitude selon l'apparence, dont 'apparemment', 'évidemment' et 'bien sûr', acceptent, au contraire, de suivre la prophrase,⁴⁸ comme les identificatifs:

- L'a-t-il fait avec Pierre?
- Non, {
 - apparemment.
 - assurément.
 - manifestement.
- «[...] est-ce que vous choisiriez la solution consistant à piéger mon bureau à la brigade criminelle? Non, évidemment.» (C. Dubac 96).

47 Plusieurs exemples dans I. Hansén 56.

48 Notons que les deux types d'adverbiaux acceptent sans peine de suivre la prophrase affirmative:

- «N'était-ce pas une façon comme une autre de lui rendre son état d'écrivain? Oui, sans doute.» (B.-H. Lévy 59).
- «- Comment, tu veux passer la nuit ici? J'aurais dû m'en douter.
- Ben, oui, évidemment.» (Cl. Sarraute 70).

On peut probablement expliquer cette différence par la facilité qu'ont les assertifs dénotant une estimation purement logique à nouer un rapport étroit avec la négation, formant donc une négation composée (v. § 833):

$$\left. \begin{array}{l} \text{Sûrement} \\ \text{Absolument} \end{array} \right\} \text{ pas.}$$

A. Borillo 88 signale que les compléments à double négation sont douteux dans cette position:

$$? - \text{Non,} \left\{ \begin{array}{l} \text{indiscutablement.} \\ \text{indéniablement.} \\ \text{sans aucun doute.} \end{array} \right.$$

Pour les identificatifs, la postposition ('non' + adverbe) est toujours possible:

«[...] moi qui viens de découvrir que je n'aime pas les hommes, non, décidément, je ne les aime pas, je les haïrais plutôt [...]» (H. Guibert 12).

«[...] il s'est décidé à parler à Hess, surmontant ses propres réticences. Mais, de là à se précipiter ...

Non décidément, une offensive trop hâtée ne lui convient pas.» (L. Durand 72).

§ 456. *Les deux types dans la question*

Un dernier trait important, mais difficile à analyser, est la possibilité qu'ont certains assertifs de figurer dans une question.

En principe, un assertif est incompatible avec la question, puisqu'une telle combinaison représenterait une contradiction dans les termes:

$$* \text{ A-t-elle} \left\{ \begin{array}{l} \text{probablement} \\ \text{sûrement} \\ \text{sans doute} \end{array} \right\} \text{ oublié de venir?}$$

L'opérateur 'question' et l'adverbial assertif interviennent tous deux sur le statut vériconditionnel de l'énoncé, mais en sens contraire. L'opérateur question présuppose la non-factualité éventuelle du foyer de la question, alors que l'assertif en implique, comme minimum, la possibilité, puisqu'il ne peut qualifier le rapport référent-énoncé négativement. Nous ne

sommes donc pas d'accord avec Blumenthal pour déclarer, sans plus, que les assertifs identificatifs apparaissent dans la question :

«Est-ce que Monzon est vraiment/visiblement/manifestement/indiscutablement le meilleur boxeur?» (cit. Blumenthal 66)⁴⁹

Il s'agit là d'une question bien spéciale où l'adverbial se rattache à un membre de phrase, l'épithète 'meilleur'. Si l'identificatif se place en tête de phrase, il se révèle tout aussi impossible que le restrictif :

* Manifestement, pourquoi m'évites-tu?

* Visiblement, a-t-elle oublié de venir?

En conclusion, lorsqu'un identificatif se combine avec la question, il perd sa fonction assertive et passe à modifier le nœud verbal. Il se situe alors à l'intérieur de la question, parfois à la suite du verbe s'il se rattache plus étroitement au syntagme verbal :

Pourquoi m'évites-tu, manifestement?

→ tu m'évites avec ostentation – pourquoi?

Nous pensons qu'il faut expliquer de façon analogue les deux exemples cités par S. Bruxelles et al. de 'décidément' entrant dans une question authentique :

«Alors, pas moyen, décidément, de vous rendre service? fit-il en affectant d'être vexé.» (Gide, op.cit. 138).

«Est-ce que décidément tu ne viens pas ce soir souper avec nous chez la princesse Negroni?» (Hugo, op.cit. 141).

Le premier cas est clairement du même type que celui de Blumenthal : 'décidément' modifie 'pas' (cf. 'absolument', etc. § 833). Dans le second, il est possible que l'adverbial passe à assumer une fonction illocutive, comme le suggèrent S. Bruxelles et al. 142.

La seule situation où les assertifs restrictifs se combinent naturellement avec la forme interrogative est celle des pseudo-questions, «propositions interrogatives de forme affirmative, dont se sert le locuteur pour obtenir

49 Dans notre analyse, 'vraiment' doit être transféré aux illocutifs.

une confirmation de la part de son interlocuteur.» (I. Hansén 55):

- «Certainement, cela vous choque?» (Camus, cit. Hansén *ibid.*).
 «Il dort, probablement?» (M. Duras, cit. Hansén 77).
 «Tu connais sûrement d'autres sources?» (Pagnol, cit. Hansén 70).
 «Jacques tendit la main, ébauchant un pas de retraite, mais le garçon poursuivit:
 – Vous êtes en Algérie, sûrement?» (Clavel, cit. Hansén 71).

Dans ces questions confirmatives, le locuteur affirme, par l'intermédiaire de l'assertif restrictif, qu'il connaît déjà la réponse:

→ je suis convaincu que tu connais d'autres sources, n'est-ce pas?

On peut donc dire que, dans ces cas, l'adverbial porte sur la réalité de la réponse escomptée. C'est donc un cas particulier de l'emploi général que l'on fait des assertifs en situation dialogale pour donner raison à l'évidence (etc.) de l'interlocuteur:

«[...] j'ai piétiné un moment dans les éclats de verre, je tenais la poignée serrée dans ma main, évidemment, qu'est-ce que c'était pour cette fille de déglisser un carreau, elle descendait tous les mecs un par un.» (Ph. Djian 9).

C'est sous une condition analogue que les assertifs peuvent apparaître devant l'impératif, c.-à-d. dans le cas du pseudo-ordre, phrase revêtant la forme d'une proposition affirmative et le sens d'un impératif:

«Evidemment, tu auras la courtoisie d'aller remercier Nieves.» (Fr. Chandernagor 50).

§ 457. *Assertifs restrictifs en fonction préconcessive*

Les assertifs restrictifs se signalent par leur capacité à entrer dans des constructions préconcessives, c.-à-d. de susciter une réfutation. Puisqu'ils informent l'interlocuteur sur le degré d'incertitude d'un premier argument, il est naturel d'enchaîner sur celui-ci pour rectifier le tir, c.-à-d. apporter un argument qui, de toute façon, est indiscutable. En mettant l'assertif restrictif, on nous informe qu'on ne peut affirmer le rapport asserté entre référent et énoncé que sous certaines réserves. Ainsi il de-

vient possible de nier ou d'écarter la pertinence argumentative de cet énoncé.

L'assertif restrictif type de cette fonction préconcessive est 'certes', mais tous les restrictifs entrent dans de tels ensembles binaires de type oppositif:

$$\text{Il l'a} \left\{ \begin{array}{l} \text{certes} \\ \text{sans doute} \\ \text{sûrement} \\ \text{peut-être} \end{array} \right\} \text{écrit,} \left\{ \begin{array}{l} \text{pourtant} \\ \text{mais} \end{array} \right\} \text{ensuite il a} \\ \text{publié un démenti.}$$

'certes' n'est pas entièrement passé à cet emploi relationnel, car il fonctionne aussi comme synonyme complet de son cousin dérivé 'certainement':⁵⁰

«L'expansion, preuve en est, n'est pas la chose du monde la plus naturelle: un contre-choc n'est pas un choc à l'envers. Il en faudrait certes plus pour abattre nos économistes impénitents.» (A. Minc 41).

«Or, il n'est certes pas vraiment légitime de désigner comme porteur exclusif de la «culture»: «de peuple» ou «la nation».» (S. Latouche 50).

Mais, placé en tête de phrase, 'certes' appelle régulièrement la contradiction:

«Certes, notre manque de réussite à nous n'est pas forcené, il est dû – plus modestement – à des échecs aux examens [...].» (B. Schreiber 45).

Nous étudierons ailleurs ce mécanisme (v. § 257 sq.).

Il est normal que les assertifs identificatifs soient incapables d'appeler de cette façon la contradiction puisqu'ils ne font que confirmer la valeur de vérité de l'énoncé.

§ 458. *La distribution complémentaire de 'évidemment', 'à l'évidence' et similaires*
Une conséquence importante de la différence d'implication logique est

50 Selon Nølke *Adv. paradigm.* 167 'certes' s'utiliserait surtout comme assertif dans la réponse. Cette évaluation statistique nous paraît peu fondée.

que les deux types assertifs ne peuvent se substituer l'un à l'autre. Ce phénomène d'exclusion est particulièrement frappant avec les locutions identificatives construites à base de la même racine qu'un adverbe qui sert d'assertif restrictif. 'évidemment' s'oppose ainsi aux locutions 'd'évidence', 'de toute évidence', 'à l'évidence'. L'adverbe suspend p.ex. l'implication logique, exactement comme 'sûrement':

$$\begin{array}{l} \left. \begin{array}{l} \text{Evidemment} \\ \text{Sûrement} \end{array} \right\} \text{ il ne viendra pas.} \\ \rightarrow \quad * \left\{ \begin{array}{l} \text{Il ne viendra pas} \\ \text{Il viendra.} \end{array} \right. \end{array}$$

Si on y substitue 'de toute évidence', l'adverbial laisse intacte la valeur de vérité de l'énoncé:

De toute évidence, il ne viendra pas.
→ Il ne viendra pas.

Il s'ensuit que les identificatifs admettent sans restriction la paraphrase impersonnelle complétive:

→ Il est évident que ...

alors que nous avons vu que celle-ci ne correspond que partiellement au sens de l'assertif restrictif.

Voilà pourquoi la substitution de 'évidemment' aux locutions identificatives produirait un contresens dans les exemples suivants:

«Elle prit tout de suite un vif plaisir à se raconter. A l'évidence, elle apportait un soin particulier aux récits qu'elle me faisait [...]» (Fr. Chandernagor 15).

«[...] on a allumé des sortes de réverbères dans le jardin – d'évidence un Laemmler ne se préoccupe pas d'observer les consignes [...]» (Loup Durand 401).

«Mais les Philippines, d'évidence, tirent plus de profits économiques de leur coopération avec les Etats-Unis [...]» (J.-F. Revel in *Le Point* 2 nov. 87 p. 54).

«Mais, d'évidence, ce qui fait la vie quotidienne de l'Eglise de Paris – et qui eût pu être révélateur – ne les passionne guère.» (*Le Point* 21 déc. 1987 p. 75).

«– Ce raisonnement vous convient?

– Non, il sonne faux. A l'évidence, pour moi, la souffrance n'est pas du non-être, elle est bien palpable.» (*Le Point* 21 déc. 1987 p. 82).⁵¹

En ce qui concerne 'apparemment', nous avons vu que ce n'est pas un vrai restrictif, et il est en effet douteux s'il participe de cette alternance. Il est vrai que, dans l'exemple suivant:

«Maistre: l'exemple même d'un événement d'autant plus fondamental qu'il ne le fut, d'apparence, pas.» (B.-H. Lévy 210).

'apparemment' produirait un tout autre sens, mais il s'agit probablement d'une inversion emphatique d'un élément rhématique, 'd'apparence' restant logiquement sous la négation. Notons enfin que seuls les restrictifs sont capables de figurer dans le dialogue avec une valeur métacommunicative: v. les exemples cités supra § 451.

5. *Quelques types sémantiques*

§ 459. *Adverbes de certitude et restriction argumentative ou dialogale*

Un trait curieux de la sémantique assertive est que les adverbes qui dérivent d'une racine exprimant la certitude passent tous à exprimer un degré d'incertitude, c.-à-d. deviennent des assertifs restrictifs, à l'opposé des locutions formées sur la même racine ('de toute évidence', v. § 458):

assurément	évidemment
certainement	sûrement ⁵²

51 Notons que 'à l'évidence' fonctionne aussi comme adverbial de manière:

«Cette analyse, si cursive et partielle qu'elle soit, révèle en tout cas à l'évidence que l'origine du mal réside dans la distorsion excessive entre l'individu et la société.» (R. Ikor 26-27).

La locution est alors synonyme du syntagme 'avec évidence' syntagme impossible en fonction assertive. Celle-ci semble exiger une préposition «incolore» ('à', 'de', 'en'). Signalons enfin que l'adverbe 'évidemment' connaît aussi un emploi modal:

«Je n'ai pas pu en ces instants ne pas penser à toi, Jean-Jacques, ne pas avoir vu de mes yeux, entendu de mes oreilles, su évidemment que tu avais compris l'essentiel de ce qu'il fallait comprendre et que tu l'avais écrit.» (A. Leclerc *Orig.* 12).

52 Cet adverbe peut aussi exprimer la certitude; il fonctionne alors comme adverbial, c.-à-d. comme adverbial de manière, v. supra § 451.

Cf.: Il t'a $\left\{ \begin{array}{l} \text{a) visiblement} \\ \text{b) certainement} \end{array} \right\}$ plu.
 → $\left\{ \begin{array}{l} \text{a) je le sais} \\ \text{b) je le crois} \end{array} \right\}$
 Nous y réussirons $\left\{ \begin{array}{l} \text{a) manifestement} \\ \text{b) évidemment} \end{array} \right\}$
 → $\left\{ \begin{array}{l} \text{a) c'est évident} \\ \text{b) sûr et certain = c'est presque sûr.} \end{array} \right\}$

Avec un verbe au présent, les implications logiques sont moins constantes, pouvant se rapprocher de celles des identificatifs. Ainsi 'certainement' est naturel avec certains performatifs présupposant la réalisation de l'acte, mais non avec d'autres:

* Je déclare certainement l'exposition ouverte.
 Certainement je te promets une récompense substantielle.

Comparez:

Cette machine produit certainement 100 pièces par minute.
 → très probablement (mais c'est une hypothèse)
 Certainement tu me plais!
 → c'est sûr (c'est un fait).

Ce dernier trait s'éclaire à la lumière de la syntaxe de 'bien sûr': lorsque l'adverbial de certitude a la même implication qu'un identificatif, c'est qu'il est passé à une fonction argumentative; il signifie que l'énoncé déterminé reste vrai, mais que l'actualisation ou la pertinence de cette vérité est restreinte par un argument suivant.

De façon analogue, les deux locutions 'bien sûr' et 'bien entendu', prises isolément, ont l'implication logique des identificatifs:

$\left\{ \begin{array}{l} \text{Bien sûr} \\ \text{Bien entendu} \end{array} \right\}$, il a plu toute la journée.
 → il a plu toute la journée.

mais fonctionnent en contexte plus large comme des compléments qui restreignent la pertinence de la vérité «assurée». C'est ainsi qu'ils servent fort souvent à préparer la contradiction, en fonction préconcessive (§ 258), fonction étrangère aux identificatifs:

Bien sûr, il pleut, mais je sortirai quand même.

En discours dialogal ils ouvrent pareillement la voie à une réplique réfutative, parce qu'ils ne comportent pas le renvoi à une évidence commune de tous les identificatifs:

- { Sûrement
Bien sûr
* Visiblement } il n'est pas venu.
- Mais si, il est déjà là.

On peut peut-être en déduire que la restriction introduite par ces deux compléments opère plutôt au niveau argumentatif qu'au niveau énonciatif:

«Tel fut, bien entendu, le cas des penseurs marxistes.» (J. Hermet 25).

On ne restreint pas la valeur de vérité de l'idée assertée, mais la pertinence même de cette vérité.

Certains assertifs sont d'ailleurs particulièrement fréquents en emploi dialogal, servant à modifier l'assertion non du locuteur, mais de l'interlocuteur. Ils introduisent par conséquent une opposition entre les deux points de vue. La première assertion, attribuée à l'interlocuteur, est d'abord présentée comme une vérité, sans modification. En déplaçant l'assertif vers la seconde assertion, le second locuteur commente la première assertion, qui n'est donc plus évidente. On peut paraphraser l'énonciatif p.ex. de la façon suivante:

'je suis d'accord avec vous, mais ...'
'je vous ai tout à fait compris, mais ...'.

L'assertif le plus fréquent en cet emploi dialogal oppositif est sans doute 'bien entendu', mais tous les compléments de certitude s'y prêtent, p.ex. 'd'accord':

««Aujourd'hui, j'ai onze ans, je suis drôlement vieux [...].» D'accord, il se moque de lui-même; ce n'est pas tellement vieux, onze ans.» (L. Durand 9).

En discours monologal, 'd'accord' semble toujours avoir cette valeur préconcessive de nature polyphonique:

«Et avant tout, l'ouvriérisme. D'accord, aujourd'hui il est complètement *out*; néanmoins, il *reste* le fil rouge de notre interprétation.» (*Littérature* n°78, mai 1990 p. 112).

«Il lui apprend à conduire. Elle veut faire l'amour avec lui. Il a dit non [...]. S'il les laisse faire, même celles de douze ans lui sauteraient dessus! D'accord, il est le roi rouquin de la place Surger [...]. N'empêche, c'est non. Il lui apprend à conduire, C'est déjà beau!» (V. Thérame 9).

Une étude détaillée de ces mécanismes assertifs reste à faire. Quels sont p.ex. les facteurs qui font assumer par l'assertif la fonction d'ouvrir l'argumentation plutôt que de la clore?

En dehors du discours dialogal, cette fonction d'ouverture ne se produit que si la proposition assertive est suivie d'une proposition introduite par un élément d'opposition ('mais', 'pourtant'), la fonction d'ouverture s'identifiant dès lors avec la fonction préconcessive.

'apparemment' se rapproche des identificatifs par le chemin opposé. Par son implication c'est indiscutablement un restrictif (v. supra § 452):

Apparemment les fourmis n'aimaient pas ce suc.
 → { a) les fourmis aimaient ce suc
 b) les fourmis n'aimaient pas ce suc.

Cependant cet adverbe ne qualifie pas réellement le rapport entre l'énoncé et le référent, mais attire l'attention du destinataire sur un acte/état sensoriellement réel, tout en mettant en doute (en le restreignant) le rapport entre référent et chose dénotée. Voilà qui explique, d'une part, que 'apparemment' partage certains traits syntaxiques avec les identificatifs: incompatibilité avec l'intensification (trait qui le distingue des autres adverbes de certitude), compatibilité avec la relative déterminative et la position à droite de 'non'. D'autre part, le sens restrictif explique que 'apparemment' sert, dans l'argumentation, comme adverbial préadversatif, préparant la voie à une rectification introduite par 'en fait' (v. § 289).

Les adverbes de certitude à double négation, p.ex. 'incontestablement', 'indubitablement' accusent l'évolution sémantique contraire aux adverbes du type 'certainement': dérivés d'une racine dénotant l'incertitude et niant ainsi un degré d'incertitude, le préfixe négatif les transforme non pas en compléments exprimant l'absence de doute (comme 'sans doute') ou de contestation (comme 'sans conteste'), c.-à-d. en restrictifs comme 'certainement', mais en compléments confirmant la pleine et entière vérité, c.-à-d. la certitude absolue de l'énoncé, tout comme 'véritablement'.

D'un point de vue purement syntaxique, il ne fait pas non plus de doute qu'il faut ranger ce groupe avec les identificatifs, puisqu'ils en ont tous les traits formels: incompatibilité avec l'intensification et la place immédiatement à droite (sans pause) de 'oui', compatibilité avec la relative déterminative. Enfin, ils ont évidemment aussi la même implication, ne modifiant pas la valeur de vérité de l'énoncé:

$$\left. \begin{array}{l} \text{Indiscutablement} \\ \text{Visiblement} \end{array} \right\} , \text{ c'est le meilleur coureur.}$$

→ c'est le meilleur coureur.

«Je haïssais ce Thomas Bernard, il était indéniablement bien meilleur écrivain que moi [...]» (H. Guibert 214).

Seule petite différence, ils ne comportent pas la même force confirmative, ce qui explique qu'ils n'apparaissent guère après 'non' (v. § 455):

«Le XIX^e siècle, incontestablement, a cru à la suprématie de la race blanche.» (S. Latouche 34).

→ le XIX^e siècle a cru ...

«De manière incontestable, ses substrats culturels multiples, ses modes d'organisation sociale et son histoire première diffèrent profondément de ceux de l'Europe.» (G. Hermet 269).

→ on ne peut nier que ...

§ 460. La «voix publique»: 'prétendument'

L'intervention de la tierce personne est particulièrement manifeste dans le petit sous-groupe identificatif formé par les adverbiaux 'prétendument', 'notoirement' et 'censément'.⁵³ Le sujet logique de la prédication créée par l'énonciatif ne coïncide ni avec l'énonciateur ni avec l'interlocuteur, mais la «voix commune», dont les deux font naturellement partie, en principe:

«Dans les jours qui ont suivi mon retour au journal, j'ai eu l'esprit accaparé par [...] la mise en route de quelques enquêtes et dossiers, et d'autres tâches prétendument urgentes.» (Fr. de Maulde 93).

«Assises sur le lit vert, Cora et Pauline jouent. Même à l'heure où censément on se promène.» (G. Brisac 111).

«C'est que la presse avait eu la folie de publier des statistiques, prétendument américaines.» (E. Orsenna 527).

⁵³ Cf. angl. 'allegedly', 'reportedly'. Selon F. Venier 470 de tels adverbes n'existent pas en italien.

Si l'énonciateur s'en dissocie, nous retombons dans le mécanisme restrictif des assertifs ordinaires (cf. infra):

«[...] 500.000 obus prétendument livrés à l'Equateur, au Portugal, à Israël, à la Yougoslavie et à la Thaïlande se sont en réalité retrouvés en Iran.» (*Le Point* 2 nov. 1987, 19).

Dans son emploi adverbial moderne, 'soi-disant' est un bon exemple d'un adverbial manifestant l'intervention de la tierce personne: la voix qui parle à travers le participe 'disant' n'est pas identique à celle du locuteur. Voilà pourquoi le sens de la locution est le même que 'prétendument':

«Soi-disant venue à Paris vous voir mais j'ai immédiatement subodoré qu'elle y avait un amant.» (Fl. Delay 44).

Le caractère neutre de l'instance énonciative apparaît dans l'incise synonyme 'dit-on'.

§ 461. 'décidément' identifiant monophonique et déductif

L'adverbe assertif 'décidément',⁵⁴ se distingue des autres identificatifs par les deux traits suivants: le caractère monophonique et la valeur relationnelle argumentative de l'opération énonciative accomplie par l'adverbial. Il est certain que, par la plupart de ses propriétés, 'décidément' se groupe avec le type 'manifestement': refus de l'intensification, de l'inversion et de la construction complétive, et compatibilité avec la question. Il souligne également le caractère indiscutable de l'assertion introduite:

«Elle pensa que, décidément, il allait mieux.» (A. Absire 42).

→ tout le monde serait d'accord pour penser que ...

«La France n'a décidément pas de chance avec sa télévision.» (*Le Monde hebdomadaire*, 29. déc. 88-4 janv. 89 p. 2).

→ tout le monde sera d'accord pour en conclure que ...

«Et la situation, à Moscou, ne constituait décidément pas un bon exemple pour l'effet de rénovation de la République des Soviets.» (*Nouv. Obs.* 7-13 oct. 1988 p. 33).

⁵⁴ La syntaxe de 'décidément' a été dégagée par une étude approfondie de S. Bruxelles et al.

Mais les paraphrases montrent que cet effet n'est pas obtenu en impliquant un interlocuteur général dans la responsabilité de l'assertion: comme les assertifs restrictifs, 'décidément' se réfère exclusivement au locuteur. Voilà pourquoi il s'allie sans aucune difficulté à des énoncés à énonciateur personnalisé, situation dans laquelle le type 'manifestement' serait peu naturel:

«N'a-t-il d'ailleurs pas pris la parole très calmement pour dire, décidément j'aime de plus en plus rouler la nuit, comme si rien ne s'était passé?» (R. Billetdoux 16).

«Décidément, je n'aimais pas ce rêve.» (G. Hocquenghem 28).

«[...] moi qui viens de découvrir que je n'aime pas les hommes, non décidément, je ne les aime pas, je les haïrais plutôt [...].» (H. Guibert, 12).

Dans ces cas où locuteur et énonciateur coïncident, il n'est pas possible d'impliquer un interlocuteur dans la responsabilité de l'acte d'énonciation: 'décidément' est bien un assertif monophonique. Par cette possibilité de personnalisation du rapport énonciatif, 'décidément' se rapproche d'ailleurs des illocutifs (cf. S. Bruxelles 142), et ce trait explique qu'à la différence des autres identificatifs, 'décidément' ne peut servir à constituer une réponse isolée, comme le signalent S. Bruxelles et al. 140. En revanche, il peut, comme 'franchement', s'intégrer à une réponse:

A: Qu'est-ce que tu penses de Pierre?

B: Décidément, il est fou.» (cit. Bruxelles 140).

et il peut sans doute aussi figurer dans une réponse à prophrèse:

– Est-il vraiment fou?

a) – Oui, décidément.

b) – Manifestement.

– * Décidément.

D'autre part, 'décidément' comporte un effet argumentatif certain, servant à intégrer l'énoncé introduit à une argumentation plus large. En effet, cet adverbe n'opère pas une identification totale du locuteur et de l'énonciateur, à la façon d'un simple illocutif, car il suggère que la responsabilité de l'énoncé introduit incombe à une autorité supérieure (qui n'est pas celle de l'interlocuteur). De là vient qu'il ne peut introduire un vrai acte performatif, qui présuppose que le locuteur a la pleine et entière

responsabilité de l'énoncé, alors que les identificatifs ne sont pas absolument impossibles dans cette situation.⁵⁵

* – Décidément j'ai le plaisir d'ouvrir l'exposition.

Cf. l'incompatibilité sémantique de l'exemple suivant:

«* – Décidément, je ferai ce que je voudrai.» (J.-Cl. Anscombe (1984) 39).

Comme le dit Anscombe *loc.cit.*, le locuteur de 'décidément' s'incline devant l'autorité d'un agent impersonnel («une espèce de *force du destin*, de volonté d'une réalité extérieure à la langue et au locuteur») qui est la véritable cause de l'actualisation de l'acte.

Sous ce rapport, l'adverbe possède trois propriétés caractéristiques:

- 1° Il crée un rapport d'ordre déductif.
- 2° Il présuppose l'existence d'au moins deux autres arguments appartenant à la même classe logique.
- 3° Tous les arguments (trois au minimum) de l'ensemble constitué par 'décidément' sont coorientés, parlant en faveur de la conclusion présentée par l'adverbial.

En tant qu'assertif déductif, 'décidément' se rapproche des adverbes de nécessité, 'forcément', etc. (v. infra). Comme eux, il ne peut amener une conclusion résultative. Voilà pourquoi il serait impossible dans l'ensemble imaginé par S. Bruxelles et al. 133:

«César regarda la place forte, prit conscience des faiblesses de l'adversaire et constata la force de ses propres troupes. Décidément, il attaqua.»

Il convient toutefois de souligner que 'décidément' reste pleinement énonciatif, puisqu'il se situe toujours sur la négation (cf. infra), au contraire du type 'forcément'. De plus, il se combine, comme les autres énonciatifs, avec un relationnel argumentatif:

55 L'incompatibilité des illocutifs et des assertifs restrictifs avec l'acte performatif tient à d'autres facteurs logico-pragmatiques.

«Alors, pas moyen, décidément, de vous rendre service? fit-il en affectant d'être vexé.» (Gide, cit. Bruxelles et al. 138).

Le rapport déductif suggéré par 'décidément' est d'ordre identificatif (Bruxelles et al. parlent de 'regroupement'); l'adverbial nous informe que les autres arguments appartiennent à la même classe logique, c.-à-d. qu'il est licite de les utiliser à argumenter en faveur de la conclusion apportée par 'décidément'. A cause de la nature identificative du rapport établi, les autres arguments peuvent aussi bien suivre que précéder la conclusion. Comparez:

«Vous savez cela aussi? Décidément, vous savez tout!» (Bernanos, cit. Bruxelles 135).

«Décidément Paris lui portait malheur: d'abord des échecs; ensuite ce coup de cœur imbécile qui vidait sa bourse.» (Zola, cit.id. 136).

Nous verrons précisément que les consécutifs déductifs sont indifférents à l'ordre de l'effet et de la cause.

Enfin, tous les arguments de l'ensemble constitué par 'décidément' ont la même orientation argumentative: l'argument introduit présente toujours une confirmation de la conclusion vers laquelle s'orientent également les autres arguments. Voilà ce qui distingue 'décidément' conclusif de 'finalement', p.ex., comme le montrent S. Bruxelles et al. 145 sqq. L'adverbial ne comporte donc jamais la valeur sémantique 'malgré cela' mais présente la version déductive de l'opération conclusive énonciative, dont la forme résultative est donnée par le type interprétatif 'en somme' (v. § 195).

6. *Syntaxe de 'peut-être'*

§ 462. *Emploi polyphonique*

L'unique assertif à briser régulièrement le tabou de la question est 'peut-être'⁵⁶ et la locution synonyme 'des fois'.⁵⁷ Ces adverbiaux introduisent naturellement la pseudo-question:

56 I. Bellert 344 a ainsi tort de mettre 'peut-être' et 'définitivement' ('perhaps' – 'definitely') dans le même sac en tant que compatibles avec la question.

57 A noter que 'des fois' assertif est facile à distinguer de 'des fois' adverbial de temps itératif, synonyme de 'parfois', parce que seul ce dernier peut être déterminé par 'bien':

bien des fois.

V. § 587.

«Et puis j'ai soif... Des fois, tu ne voudrais pas aller me chercher à boire en bas, dans le frigo des cuisines?» (Fr. Chandernagor 75).

et ils figurent à l'intérieur de la question, sans déposer la fonction assertive:

«Le couple était-il peut-être en train de présenter ses passeports?» (cit. E. Roulet 66).

«Serait-il peut-être le meilleur boxeur?» (cit. Blumenthal 66).

Enfin, ils n'ont aucune peine à introduire la question pleine, portant sur le statut vériconditionnel de l'énoncé:

«... Mais peut-être vous dormiez?» (V. Thérame *Escal.* 29)

«- Je ne vous entends plus pleurer ...

peut-être vous ai-je fait du bien?» (V. Thérame *Escal.* 45).

Les deux compléments font preuve de la même aptitude à moduler le statut vériconditionnel dans la construction hypothétique, puisqu'ils semblent capables de modifier la protase, la condition de l'ensemble hypothétique, à l'opposé des autres assertifs, tant restrictifs qu'identificatifs:

- Il m'a fourni des preuves amplement suffisantes.

- Et si $\left. \begin{array}{l} \text{peut-être} \\ \text{visiblement} \\ \text{probablement} \end{array} \right\}$ il te trompait ...⁵⁸

En effet, les assertifs ne peuvent déterminer que l'apodose (ou l'ensemble hypothétique):

Manifestement $\left. \begin{array}{l} \\ \text{Sûrement} \end{array} \right\}$, s'il se trompe, la maison est sauvée.

à moins de passer à une fonction adverbale:

S'il se trompe manifestement, la maison est sauvée.

58 Cette analyse corrobore notre interprétation de 'éventuellement' comme la forme hypothétique de 'peut-être': 'si peut-être' = 'éventuellement':

- Éventuellement il te trompe ...

La raison de cette aptitude se trouve, à notre avis, dans la valeur polyphonique de ‘peut-être’ (et ‘des fois’). En effet, selon H. Nølke (1988) 115, ‘peut-être’ permet de dissocier responsabilité énonciative et responsabilité référentielle:

«Dans le cas canonique, le locuteur est énonciateur de *peut-être* et seulement de *peut-être*. En tant que locuteur de l'énoncé, il n'assume pas le contenu sur lequel porte cet adverbe.»

En disant:

Peut-être Paul a-t-il vendu sa voiture.

le locuteur énonçant ‘peut-être’ porte un commentaire aléthique sur une assertion rapportée, alors que ‘probablement’ en ferait une hypothèse assumée par le locuteur.⁵⁹

Voilà qui explique qu’en discours dialogal, ‘peut-être’ permet de répartir les deux «responsabilités» sur les deux voix en présence. En effet, l’adverbial passe alors à porter sur l’attitude de l’interlocuteur, à qui le locuteur attribue donc la responsabilité du complément, et on pourrait le paraphraser par la formule ‘selon vous’. Dans la question, l’opérateur ‘question’ relève naturellement de la seule responsabilité du locuteur; celui-ci sollicite une information tout en laissant à l’interlocuteur la possibilité de se déclinier, de répondre ‘peut-être’, parce que lui aussi ignore le statut vériconditionnel de l’assertion sur laquelle porte la question:

Peut-être		Q		Paul a vendu sa voiture?
↓		↓		
quel statut selon vous		j’ignore le statut		

En discours monologal, ‘peut-être’ redevient en principe un assertif monophonique normal, parce que les deux voix s’y confondent dans l’absence d’un interlocuteur personnalisé:

59 L’hypothèse, toute logique, d’E. Roulet 67 ne convainc pas, selon laquelle ‘peut-être’ aurait, comme ‘pouvoir’ «une valeur objective, à la limite non modale», mais E. Roulet observe avec raison que l’adverbial «n’exprime pas de prise de position de l’énonciateur, et n’exclut pas de ce fait l’interrogation.»

Le courrier est peut-être parti à trois heures.

Sauf, précisément, dans la construction hypothétique, où la protase représente, on le sait, une assertion hypothétique n'engageant pas la responsabilité du locuteur énonçant l'apodose. Dès lors, il est logique que 'peut-être' s'allie à 'si' pour marquer cette dissociation des responsabilités:

Si peut-être il se trompe ...
→ si, comme on peut éventuellement le supposer ...

Il est caractéristique que les incises correspondant aux assertifs restrictifs (impossibles ici) ne comportent pas cette nuance polyphonique, mais constituent un commentaire 'objectif', c.-à-d. assumé par le locuteur:

S'il se trompe, comme c'est probable, la maison est sauvée.

Enfin, la valeur polyphonique de 'peut-être' monologal peut être provoquée par la combinaison avec 'bien' en emploi identificatif métacommunicatif (cf. § 344):

«La mort, dans un accident d'avion peut-être bien provoqué, du dictateur pakistanais a conduit [...]» (*Le Monde hebdomadaire*, 29 déc. 88-4 janv. 89 p. 2).

§ 463. *Emploi métacommunicatif*

C'est à partir de cet emploi interrogatif polyphonique qu'on s'explique la fonction métacommunicative polémique, assez fréquente, de l'adverbial:

Ne te l'avais-je pas bien dit, peut-être!

Dans cet emploi, l'adverbial dénote, par antiphrase, la certitude absolue: le locuteur rejette avec indignation une supposition de l'interlocuteur.⁶⁰ L'adverbial ne qualifie pas le rapport énoncé-référent, mais l'acte communicatif lui-même:

«Croyez-vous le savoir mieux que moi, peut-être?»
«Je dois le savoir mieux que vous, peut-être!» (cit. Jeanjaquet 449 n. 18).

⁶⁰ Cf. l'évolution parallèle de la locution 'par exemple', relationnel comparatif identificatif, § 377.

«– Médecin de vaches, oui, mon frère, et je n'en ai pas honte. Moi, au moins, on ne me tire pas dans le dos.
– Parce que je devrais en avoir honte, peut-être?» (M. Braudeau 39).
«– Tu me trouves crasseux, peut-être? Je pue? Ils ont des poux, mes mômes?» (M. Best 34).

§ 464. *'éventuellement' et locutions hypothétiques*

On rapproche parfois 'éventuellement' de 'peut-être', faisant observer que cet adverbial figure dans la question (cf. Blumenthal 66):

Pourrais-tu éventuellement apporter du café?

et répond à une question négative portant sur le futur:

– L'ingénieur ne sera-t-il pas responsable de la gestion?
– Eventuellement.

Cependant nous pensons que le comportement de 'éventuellement', qui, à l'opposé de 'peut-être', ne contient aucune valeur polyphonique, s'explique beaucoup plus facilement si on le considère comme un complément intermédiaire entre la fonction assertive et la fonction hypothétique. On peut en effet le paraphraser par une proposition hypothétique:

→ si tu veux

La valeur hypothétique est encore plus nette dans la locution synonyme 'à la rigueur', qui se prononce moins sur la vraisemblance (le degré de certitude) de l'énoncé que sur les conditions de sa réalisation:

«On pouvait, à la rigueur, en période de croissance rapide, fermer les yeux sur certaines situations plus ou moins équitables [...].» (L. Stoleru 114).

«[des lis blancs pour enterrement] on ne les fait que pour les enfants, les jeunes filles à la rigueur.» (A. Ernaux 15).

Il en va de même de la locution 'à la limite':

«L'artiste en effet, au sein même du travail créateur qui le constitue comme tel, prend sans cesse conscience de son moi propre [...] comme constituant l'unique origine possible du sens, c'est-à-dire non seulement comme une incomparable source créatrice de sens, mais à la limite comme unique source pensante.» (A. Robbe-Grillet 35).

«– La France est donc largement approvisionnée en pétrole?»

– Oui tout à fait, et à la limite même trop.» (Le *Nouv. Obs.* 30 janv.-5 févr. 1982).

«On est rarement le contemporain de soi-même. A la limite on peut mourir sans avoir jamais su dans quelle pièce on a joué.» (Y. Audouard 100).

La valeur hypothétique est particulièrement nette dans les locutions ‘par hasard’ et ‘d’aventure’, qui lexicalisent cette nuance. Très souvent elles se combinent justement avec ‘si’ hypothétique, renforçant l’idée d’éventualité.⁶¹

«Et je savais que si d’aventure je m’étais risqué à dire: «vous avez ici quelqu’un [...]», j’aurais été regardé comme fou et blasphémateur.» (B.-H. Lévy 57).

«Mais si, d’aventure, l’objet a changé ou que le plaisir tarde [...], force est pour l’enfant de s’inventer des circuits [...]» (Bombardier & St-Laurent 201).

«[...] je me hâte de redescendre pour vérifier par une nouvelle escalade si d’aventure il ne consentirait pas à s’envoler pour de bon [...]» (Y. Audouard 68).

«Si d’aventure vous étiez réélu, est-ce que vous continueriez à faire une politique dite de gauche [...]?» (J. Chirac 88, 789).

«[...] elle ne parlait pas d’elle-même, parce qu’elle n’avait pas d’idée sur le sujet, et si par hasard elle devait le faire, c’était toujours avec le souci d’employer le mot qui pût le moins prêter à confusion [...]» (V. Sales 178).

«[...] mais je me dis si par hasard une fois encore vous aviez une mauvaise appréciation. C’est dangereux.» (J. Chirac 88, 715).

«[...] la maîtresse, qui connaît tant de mots, se demande si par hasard celui-là, puisqu’elle ne le reconnaît pas, ne serait pas un gros mot.» (M. Best 50).

Notons enfin que ‘jamais’ antéposé fonctionne aussi comme une variante de ‘éventuellement’ quand il se combine avec ‘si’:

«Alors il faudra que M. le premier ministre, si jamais l’éventualité assez fragile qu’il a évoquée se produisait, fasse des progrès [...]» (Fr. Mitterrand 88, 314).

61 Cf. la locution figée ‘si ça se trouve’, au sens de ‘peut-être’:

– Marie, tu entends le boucan?

Elle faisait semblant de dormir. Même un sourd aurait été réveillé par un pareil vacarme [...].

– Marie, si ça se trouve, c’est le débarquement [...]» (Gilles Perrault, in *Je bouquine*, oct. 1990 p. 15).

7. *Les adverbes de nécessité*

§ 465. *Syntaxe partiellement énonciative*

Il nous reste à discuter un dernier groupe formé d'adverbes en -ment et comportant le sème d'obligation, les «adverbes de nécessité».

'forcément' est le représentant le plus caractéristique⁶² de ce groupe, comprenant aussi p.ex.:

nécessairement	obligatoirement
fatalement	automatiquement

et des adverbes à double négation ('in' + racine à sens négatif), p.ex.:

inévitablement	immanquablement
infailliblement	irremédiablement ⁶³

et enfin quelques syntagmes prépositionnels, également à double négation:

sans faute	sans remède
------------	-------------

Les adverbes de nécessité ont presque toutes les propriétés syntaxiques des assertifs, mais placés en contact direct avec la négation, ils s'inscrivent obligatoirement dans son champ, c.-à-d. se situent à sa droite (avec l'exception partielle de 'forcément'). Ainsi les adverbes de nécessité semblent tenir autant de la fonction modale que de la fonction énonciative.⁶⁴ Cette double valeur ressort d'une analyse de leur syntaxe positionnelle et de leur rapport à la négation.

62 N. Danjou-Flaux et M.-N. Gary-Prieur (1981) ont brossé un portrait minutieux de cet adverbe; nous souscrivons à la plupart des conclusions de cet article (cité désormais comme 'Danjou-Gary').

63 Cf. § 433.

64 E. Roulet (1979) 68 les appelle «adverbes modaux aléthiques de nécessité.» Cependant, pour cet auteur, le terme de modal est tiré de la syntaxe verbale, et correspond donc, pour les adverbes, à notre 'énonciatif'. En revanche, le terme d'aléthique met bien en lumière l'affinité à la fois sémantique et syntaxique qui relie les adverbes de nécessité aux adverbes de certitude, p.ex. 'bien sûr'.

On constate d'abord qu'à l'exception de la situation de contact avec la négation, les adverbes de nécessité sont capables d'adopter toutes les positions caractéristiques d'un adverbial qui opère en dehors du prédicat, déterminant l'énoncé dans son ensemble.

En phrase affirmative, ces compléments se situent souvent aux deux bouts extrêmes de la phrase, c.-à-d. en position initiale absolue (et dans celle qui y correspond dans la proposition subordonnée, la première place après l'élément introducteur, conjonction ou pronom):

«Mais il y avait dans la singularité du cas [...] quelque chose qui, à force, finissait par le flatter.» (B.-H. Lévy 159).

«Pensez qu'ils n'ont même pas eu l'idée de faire ça au printemps. Ces jours-ci, ça va, il fait beau, mais dans trois jours, il pleut: forcément, c'est fini.» (E. Carrère *Hors* 128).

«De loin, il regardait vivre son grand frère et était persuadé que forcément sa vie serait comme la sienne, facile.» (Ada 138).

«Quand nous sortons le dimanche, ce ne peut être qu'au bras de notre femme. Inévitablement, nous allons au cinéma, avec une préférence pour les films d'horreur.» (A. Bonnand 113).

et en position finale détachée, place à laquelle 'forcément' paraît plus fréquent que les autres:

«[je m'aperçois que je ne suis plus aussi leste] En regardant les autres, mes contemporains, ils se traînent, je suis comme eux, forcément.» (D. Sallenave 11).

«Il y a de mauvais moments, forcément.» (B. Groult 319).

«[...] il a reconsidéré tout son raisonnement et le trouve logique, irrémédiablement.» (L. Durand 53).⁶⁵

Cette position est particulièrement remarquable quand 'forcément' est suivi d'un second argument, oppositif (cf. infra):⁶⁶

65 D'autres exemples chez Danjou-Gary 81.

66 Curieusement, la position finale détachée est banale quand 'forcément' marque que le deuxième argument représente une déduction (v. § 201), position par ailleurs plutôt caractéristique des relationnels oppositifs (cf. § 944):

«Et d'ailleurs, avec quel argent irais-je et vivrais-je à Paris? J'ai besoin d'y vivre au moins deux mois pour mon travail. Eh bien, mon travail s'en passera, forcément. Souvent, d'ailleurs, il me semble que je ne pourrai plus écrire.» (Flaubert, cit. Danjou-Gary 86 sq.).

«Si vous saviez comme votre conférence est attendue! Il y aura les gens de l'Institut, forcément, mais aussi des étudiants.» (A.-M. Garat 9).

Lorsque les adverbes de nécessité se trouvent ainsi éloignés du nœud verbal, ils sont aussi indifférents à la négation que les assertifs ordinaires, introduisant sans peine une phrase niée:

«Forcément, Marie n'a pas raison.» (Mørdrup 33).
 «Je suis dans un petit coin de la pièce, près des cuisines, alors forcément j'entends pas tout.» (B.-H. Lévy 23).

ou la terminant en extraposition:

«A six ans, elle avait vu la retraite de l'armée de la Loire. Elle n'aimait pas les Prussiens, forcément.» (D. Sallenave 81).
 «- J'ai retenu que Chardonne était mort.
 - Chardonne? Ah bon ... ça ne fera pas beaucoup de bruit ... forcément ... tu l'as lu?» (R. Jorif 197).

En plus de ces traits positionnels, d'autres propriétés syntaxiques rapprochent les adverbes de nécessité des assertifs. Comme ils ne sont pas membres du prédicat, ils ne sauraient constituer le foyer d'une construction clivée,⁶⁷ mais ils peuvent, comme les autres énonciatifs (et les relationnels) s'insérer auprès du foyer:

«Et c'est forcément quand il va atteindre la fenêtre de la cuisine que le cri éclate, victorieux, dans son dos.» (M. Best 71).
 «La psychologie des peuples [...] explique beaucoup les différences de compétitivité: ce ne sont pas forcément les nations qui ont fait leur révolution individualiste qui gagnent.» (Le *Nouvel Observ.* 1^{er}-7 janv. 1988 p. 11).

En tant que «adverbes aléthiques» (E. Roulet), se prononçant sur le statut vériconditionnel de l'énoncé, les adverbes de nécessité peuvent, comme les assertifs, constituer la réponse isolée à une question totale:

- Le voleur a-t-il connu le plan de l'immeuble?
 - Nécessairement, puisqu'il a su trouver cette issue.
 »A: Tu est allé au cinéma?
 B: Forcément.» (Danjou-Gary 93).

67 Su. Schlyter 144 dit prudemment qu'ils y seraient «bizarres».

Lorsqu'ils se combinent avec la prophrase affirmative, ils ont la liberté positionnelle des énonciatifs, pouvant suivre ou précéder la prophrase :

- «– Papy vient de me faire une scène épouvantable au téléphone. Pour rien [...].
- Ça t'étonne?
- Forcément oui! Pas toi?» (Cl. Sarraute 20).
- Oui, forcément.

Nous reviendrons plus loin sur leur syntaxe dans la réponse niée; il suffira de noter ici que le seul 'forcément' a dans cette situation la propriété assertive de se combiner avec la prophrase négative:

- Tu acceptes ma proposition?
- Non, forcément.

Enfin, les adverbes de nécessité peuvent aussi constituer une réplique qui fonctionne comme un commentaire isolé de la réplique de l'interlocuteur, caractère particulièrement frappant quand celle-ci revêt la forme d'une exclamation:

- «A: Je partirai à 8 h.
- B: Forcément.» (Danjou-Gary 95).
- ««Elle [la grand-mère] avait un caractère!»
- «Forcément, avec nous six.»» (D. Sallenave 82).
- «A: Quel beau film!
- B: Forcément.» (Danjou-Gary 94).

L'énonciateur peut aussi commenter son propre énoncé:

- «Et Titi, rassuré par l'autorité des aînés, en conclut raisonnablement que ce sera un dimanche. Forcément.» (M. Best 21).

Voilà aussi la valeur de 'forcément' répondant à un ordre:

- A: Veux-tu aller me chercher mes pantoufles?
- B: Forcément. (Danjou-Gary 94).

En tant que commentaire externe, 'forcément' peut enfin actualiser l'attente négative impliquée dans une question niée (valeur pseudo-négative):

«A: Tu n'es pas allé au cinéma, n'est-ce pas?
 B: Forcément!» (Danjou-Gary 93).
 → je n'y suis pas allé.

§ 466. *Le problème de l'implication logique et des paraphrases des adverbess de nécessité*

Si tous ces traits syntaxiques parlent en faveur d'une fonction assertive, l'analyse des implications logiques des adverbess de nécessité révèle qu'ils ne s'assimilent en tout cas ni aux restrictifs ni aux identificatifs.

En phrase affirmative, ils ont la même implication logique que les identificatifs; l'adverbe peut se supprimer sans modifier le statut vériconditionnel de l'énoncé:⁶⁸

Il est $\left\{ \begin{array}{l} \text{visiblement} \\ \text{forcément} \end{array} \right\}$ malade.
 → il est malade.

Mais ils adoptent le statut des restrictifs en phrase niée, comme le signale Schlyter 116:

«Il n'est $\left\{ \begin{array}{l} \text{sûrement pas} \\ \text{pas nécessairement} \end{array} \right\}$ chez lui»
 → $\left\{ \begin{array}{l} * \text{ il n'est pas chez lui.} \\ * \text{ il est chez lui.} \end{array} \right.$

Cependant ils ont l'implication d'un relationnel argumentatif (et des énonciatifs non assertifs), quand ils précèdent la négation, fait suggéré par Chr. Heldner 93. Dans cette situation, ils ne modifient donc pas la vériconditionnalité de l'énoncé, mais tissent un lien entre l'argument introduit et l'argument précédent:

68 Cf. Danjou-Gary 61 sqq. Ces auteurs signalent avec raison que lorsque 'forcément' est intégré au syntagme verbal, il est difficile à supprimer; ils pensent que cette difficulté se fait surtout sentir quand 'forcément', adverbial déductif, n'est pas accompagné de la cause évidente ('p forcément puisque q'). A notre avis, la raison en est, plus simplement, qu'intégré au syntagme verbal, 'forcément' ne peut être supprimé sans une perte gênante d'information, à l'instar de n'importe quel complément adverbial. En revanche, la suppression ne modifie pas la vériconditionnalité de l'acte verbal:

Il a $\left\{ \begin{array}{l} \text{forcément} \\ \text{intensément} \\ \text{violemment} \end{array} \right\}$ discuté cette affaire avec Pierre.
 → il a discuté cette affaire.

«Si Jules est mort, alors nécessairement, il n'est pas vivant.» (C. Heldner loc.cit.)

→ alors il n'est pas vivant

«Je suis dans un petit coin de la pièce, près des cuisines, alors forcément, j'entends pas tout.» (B.-H. Lévy 23).

→ alors, j'entends pas tout.

«Ce débat à Strasbourg n'ira forcément pas bien loin, tant les pouvoirs de l'Assemblée restent limités.» (*Le Point* 5 juin 1989 p. 59).

→ ce débat n'ira pas bien loin.

Une ambivalence encore plus marquée caractérise les paraphrases que l'on peut imaginer pour les adverbes de nécessité. A première vue, ils ont la même paraphrase que les assertifs:⁶⁹

Forcément → il est forcé que

mais il ne s'agit que d'une paraphrase approximative à cause du changement de mode, trait qui rapproche les adverbes de nécessité des énonciatifs évaluatifs (v. § 426):

Ces rumeurs sont gênantes, inévitablement.

→ il est inévitable que ces rumeurs soient gênantes

Ainsi la seule paraphrase satisfaisante est celle qui revêt la forme d'une incise:

Il va tomber malade, forcément.

→ il va tomber malade, c'est forcé (v. Danjou-Gary 56).

«- Vers l'est?

- Est-nord-est. C'est forcé.» (L. Durand 241).

En outre, seul 'forcément' permet la construction prédicative:⁷⁰

forcément	} que
peut-être	
sans doute	
probablement	

69 La paraphrase proposée par Schlyter 115 est absurde: que le voleur ait connu cette sortie était nécessaire. Elle la qualifie elle-même d'«approximative»!

70 Danjou-Gary 88 notent qu'ils n'ont jamais rencontré le type: 'nécessairement que'. Evidemment, 'forcément que' appartient au langage parlé.

«– L'homme aux yeux jaunes a dû placer ses guetteurs. Forcément qu'il l'a fait.
 – Vers l'est?
 – Est-nord-est. C'est forcé.» (L. Durand 241).
 «forcément que j'la r'trouvais pas, ma gomme.» (ex. oral, Danjou-Gary 88).

Dernier trait troublant, dans la paraphrase d'une phrase niée à adverbe de nécessité, la négation accompagne obligatoirement l'adjectif qui paraphrase l'adverbe:

La question n'est pas embarrassante, nécessairement.
 → il n'est pas nécessaire que la question soit embarrassante.

alors que la paraphrase d'un énonciatif ou d'un argumentatif, c.-à-d. d'un adverbial indépendant du syntagme verbal, laisse évidemment la négation auprès du verbe (v. pourtant la remarque supra sur 'sûrement'):

Evidemment il n'a pas parlé.
 → il est évident qu'il n'a pas parlé.
 Par conséquent il n'a pas parlé.
 → il en résulte qu'il n'a pas parlé.

Or, une telle syntaxe est celle d'un adverbial modifiant le syntagme verbal, puisque la négation porte dans ces cas typiquement sur l'adverbial:

Il n'a pu parler brutalement.
 → ce n'est pas brutalement qu'il a parlé.

§ 467. *Syntaxe positionnelle adverbale*

Effectivement, d'autres traits syntaxiques viennent appuyer une telle interprétation des adverbes de nécessité comme des compléments adverbiaux. Il s'agit en particulier de leur capacité de s'intégrer à la proposition, déterminant clairement le syntagme verbal:

«*Un mimétisme technologique* plus ou moins poussé découle inévitablement de l'industrialisation.» (S. Latouche 73).
 «Oui. La bataille allait forcément s'engager entre la volonté des banques de développer leur activité et la volonté des gouvernements de la limiter.» (L. Stoleru 51).

«Qui dit mue idéologique dit nécessairement révision de l'Histoire.»
(Le *Monde hebdo.* 29 déc. 88-4 janv. 89 p. 1).

«[...] mais, dans la vacuité cérébrale que leur laisserait la répétition des mêmes gestes professionnels devenus réflexes, ils se rappelleraient fatalement de temps à autre les vaticinations du lieutenant Colas [...]» (E. Deschodt 89).

Dans cette position on ne peut prétendre qu'ils établissent une prédication secondaire indépendante (ouvrant la voie à la paraphrase 'c'est forcé').

C'est aussi une syntaxe modale qui régit leur rapport à l'opérateur 'question'. Il va sans dire qu'ils ne sauraient introduire la question totale, aussi peu que les adverbiaux du syntagme verbal et les énonciatifs assertifs:

$$* \left\{ \begin{array}{l} \text{Forcément} \\ \text{Probablement} \\ \text{Totalelement} \end{array} \right\}, \text{ Marie a-t-elle tort? (cf. Mørdrup 31).}$$

En revanche, ils figurent à l'intérieur de la question, trait qui les rapproche des assertifs identificatifs:

Monzon est-il manifestement le meilleur boxeur?⁷¹

Mais, à la différence de ceux-ci, ils assument alors une valeur rhématique, constituant le foyer de la question:

«Le voleur a-t-il nécessairement connu cette sortie?» (Su. Schlyter 114).

71 C'est probablement ce trait qui a fait ranger à E. Roulet (1979) 68 sq. les «adverbes aléthiques de vérité», c.-à-d. 'vraiment, véritablement, réellement', avec les adverbes de nécessité:

$$\text{Monzon est-il} \left\{ \begin{array}{l} \text{vraiment} \\ \text{réellement} \\ \text{véritablement} \end{array} \right\} \text{ le meilleur boxeur?}$$

Pendant nous avons montré que 'vraiment' et 'réellement' sont des illocutifs qui figurent aussi avant la question:

$$- \left\{ \begin{array}{l} \text{Vraiment} \\ \text{Réellement} \end{array} \right\} \text{ tu trouves?}$$

Le cas de 'véritablement' s'explique par la fonction semi-modale de cet adverbe, v. § 446.

S'il est ainsi évident que les adverbes de nécessité déterminent aussi le syntagme verbal, il est moins aisé de fixer le niveau précis auquel ils opèrent. A la différence des adverbiaux de manière, leur place naturelle dans le syntagme verbal composé est dans la zone intercalée entre l'auxiliaire et le participe :

«[...] ce venin froid injecté dans ses veines par l'amertume et qui me fut irrémédiablement transmis, poison permanent [...]» (M. Braudeau 20).

«Je savais que le noctambule qui nous eût découverts chuchotant dans la serre au milieu de la nuit [...], se fût inévitablement mépris sur la nature de nos relations [...]» (Fr. Chandernagor 226).

ou dans celle qui s'ouvre entre l'auxiliaire et l'infinitif :

Il va forcément tomber malade.
 «Vous devez $\left\{ \begin{array}{l} \text{obligatoirement} \\ \text{forcément} \end{array} \right\}$ présenter votre passeport.»
 (Danjou-Gary 57).

Cette zone est aussi celle des énonciatifs, mais les adverbes de nécessité n'y occupent pas la même place, puisqu'ils adoptent (à l'exception sporadique de 'forcément') la place préparticipiale :

«Il a donc forcément dû agir au dernier moment.» (C. Dubac 95).

Notons aussi que la fonction phrastique de ces compléments ne peut se ramener à leur étymologie: les racines substantivales dont ils dérivent (par l'intermédiaire des adjectifs correspondants) marquent naturellement des causes, mais 'forcément' ou 'nécessairement' n'assument jamais la fonction semi-actantielle de complément de cause, à l'opposé de certains adverbiaux de manière ('naturellement'). A cette fin, la langue utilise toujours des compléments prépositionnels :

de/par force – par nécessité

§ 468. *Le contact avec la négation*

Le caractère précis de l'intégration des adverbes de nécessité au syntagme verbal peut être appréhendé si l'on considère le résultat syntaxique et sémantique de leur contact direct avec la négation.

Première constatation essentielle, les adverbes de nécessité se situent alors à droite de la négation (pour 'forcément' v. infra):

«Que se passe-t-il lorsqu'un petit éditeur publie un grand livre? Les jurés, qui ne sont pas forcément de mauvais lecteurs, le remarquent et l'inscrivent sur leur listes.» (P. Thévenon, in *Le Nouvel Observateur* 11-17 déc. 87 p. 62).

«Les intellectuels du modèle courant n'aiment guère la démocratie, même s'ils ne l'avouent pas forcément.» (G. Hermet 26).

«L'acceptation de la perte de prestige n'est pas forcément une bonne chose.» (cit. Schlyter 113).

«Tout le monde n'a pas forcément envie de jouer au poker, mon chéri ...» (J.-M. Roberts 73).

«[Gorbatchev] pense que la plupart de ceux qui appliquent de travers la politique de la perestroïka ne sont pas forcément ses ennemis.» (*Nouv. Obs.* 7-13 oct. 1988 p. 32-33).

Or, on voit facilement que le rapport que l'adverbe de nécessité noue, dans cette situation, avec la négation n'est pas celui d'un modificateur, mais plutôt celui d'un quantificateur. En effet, lorsqu'on dit:

Il n'est pas forcément parti.

on ne caractérise pas l'acte verbal, comme dans:

Il n'est pas parti volontairement.

mais on modifie la valeur de la négation, comme dans:

Il n'est pas vraiment parti.

Par conséquent, les adverbes de nécessité se groupent, par ce trait sémantique, avec les adverbiaux de degré quantificateurs de la négation, du type 'absolument' (v. § 833).

De là vient que 'nécessairement', p.ex., permet la même paraphrase négative que 'sûrement', comme nous l'avons vu:⁷²

«Le décès n'a pas été nécessairement instantané.» (E. Roulet (1979) 68).

→ il n'est pas nécessaire que le décès ait été instantané.

Le décès n'a sûrement pas été instantané

→ il n'est pas sûr que le décès ait été instantané

72 E. Roulet (1979) 68 prétend à tort que les adverbes de nécessité se distinguent sur ce point de tous les autres «modaux»: ce sont les assertifs restrictifs et les adverbes de nécessité qui s'opposent ici au reste des énonciatifs.

Cf.:

Il n'est pas parti courageusement.
→ * il n'est pas courageux qu'il soit parti.

Ce caractère quantitatif est particulièrement évident dans la réponse isolée niée, où la négation ne sert pas à nier l'attribution d'une qualité spécifique au verbal, mais où 'pas + adverbe de nécessité' modifie le statut de réalité de l'ensemble de la question (cf. Danjou-Gary 100 sqq.):

«– Dis donc, depuis bientôt un siècle qu'ils tâtonnent, qu'ils boulonnent, ils vont bien finir par piger, tu crois pas?
– Pas forcément. Les mortes ne parleront pas.» (Cl. Sarraute 74).
«A: Est-ce que tu iras en Bretagne?
B: Pas forcément.» (Danjou-Gary 101).

Ainsi l'effet d'un adverbe de nécessité n'est pas de modifier la nature de l'acte verbal, mais de caractériser son degré de réalité. Autrement dit, dans la phrase niée, il ne modifie en réalité pas le verbe, mais la négation.

'forcément' est le seul adverbe de nécessité auquel est pleinement ouverte la syntaxe négative des assertifs, puisqu'il peut figurer sur la négation, précédant celle-ci en situation de contact:

«Les points de vue, a priori, ne sont forcément pas les mêmes.» (Fr. Mitterrand 88, 20).

Comme le signale A. Borillo 85, cette possibilité s'ouvre aussi dans la réponse niée:

«Est-ce qu'il va gagner, d'après vous?
a. Pas forcément.
b. Forcément pas.» (A. Borillo loc.cit.).

D'autre part, le cas est excessivement rare; Danjou-Gary 99 citent un seul exemple naturel (oral) assez particulier:

«Marie a une certaine image de l'homme idéal, et Pierre ne représente pas forcément ... forcément pas tous les aspects de cette image.»

Notre second exemple illustre, de toute façon, que 'forcément pas' sert autant que 'pas forcément' à déterminer la négation (et non l'ensemble de l'énoncé, à la façon d'un énonciatif), puisque 'forcément' y occupe une

place ouverte aux seuls quantificateurs de la négation, ‘pourtant’ occupant la place postverbale insérée:

«Ce débat à Strasbourg n’ira pourtant forcément pas bien loin, tant les pouvoirs de l’Assemblée restent limités.» (*Le Point* 5 juin 1989 p. 59).
→ n’ira pourtant absolument pas bien loin.

§ 469. *Valeur énonciative: le renvoi à une évidence justificative*

Lorsque les facteurs syntaxiques que nous avons relevés ci-dessus ouvrent aux adverbes de nécessité le champ de la fonction énonciative, leur originalité sémantique est d’opérer le renvoi à un argument précédent auquel le locuteur attribue la valeur d’une justification de son assertion (cf. Danjou-Gary 72: «(forcément) permet de simuler un acte de justification»).

C’est ici que le caractère particulier de la paraphrase prédicative prend tout son sens: si celle-ci exige d’être accompagnée du subjonctif, c’est que l’adverbe de nécessité présuppose, comme l’énonciatif évaluatif, l’intervention du locuteur: les deux types adverbiaux marquent que l’énoncé introduit doit sa présence (ou sa valeur argumentative) à une évaluation située en dehors de l’énoncé.

En principe, un adverbial énonciatif opère le renvoi à l’instance d’énonciation à l’intérieur des cadres de la phrase. Le propre du renvoi opéré par ‘forcément’ est de dépasser ce cadre; l’énonciateur ne se met pas en scène directement, mais son intervention est nécessaire pour opérer le renvoi à un argument qu’il présente comme une justification évidente:

→ je vous le dis, parce qu’on ne peut pas tirer d’autre conclusion de la situation

Ce caractère de justification énonciative apparaît bien dans les cas où l’argument invoqué suit la proposition déterminée par ‘forcément’:

«Ce plagiat délibéré me délivrait de mes dernières inquiétudes: tout était forcément vrai puisque je n’inventais rien.» (Sartre, cit. Danjou-Gary 69).
«J’y arriverai forcément puisque j’en ai envie.» (id. 65).

Il est significatif que la seule conjonction causale admissible ici est ‘puisque’, conjonction qui suggère en effet l’intervention du locuteur par le renvoi à une évidence, par opposition à la conjonction «objective» ‘parce que’ (cf. § 203).

C'est cette valeur énonciative qui explique que les adverbes de nécessité fonctionnent à l'occasion comme des relationnels préconcessifs (tout comme les assertifs). Dans ces ensembles binaires, où 'forcément' est obligatoirement suivi de 'mais', le second argument se substitue à l'évidence, qui reste valable :

«Si vous saviez comme votre conférence est attendue! Il y aura les gens de l'Institut, forcément, mais aussi des étudiants.» (A.-M. Garat 9).

«- Tu conviendras que c'est une idée lumineuse. Encore une fois, le Patron ne s'est pas trompé, et le poste de N. t'ira comme un gant. Despins ne s'exprimait pas au conditionnel, mais au futur. Les idées du président du Conseil étaient également des ordres pour ceux qu'elles concernaient.» (P.-J. Rémy 17).

«De petites bandes se formaient. Leur chef, ce n'était pas forcément le plus vieux mais plutôt le plus malin ou le plus fort.» (Ada 75).

§ 470. *Fonction semi-relationnelle*

De la valeur énonciative justificative dérive la fonction relationnelle des adverbes de nécessité :

«la valeur sémantique fondamentale de *forcément* est de permettre l'accomplissement d'un acte d'argumentation, puisqu'il a le pouvoir de poser l'existence d'une cause expliquant le prédicat auquel il se rapporte.» (Danjou-Gary 63).

Déjà d'un point de vue purement sémantique, ces compléments comportent un élément relationnel, puisqu'ils impliquent que la nature du rapport entre l'énoncé et le référent est donnée «par la force des choses», c.-à-d. par une référence à la situation générale préexistant à la situation de communication. Le mouvement argumentatif qu'ils actualisent appartient ainsi au domaine de la déduction: il s'agit d'une opération de l'esprit par laquelle le locuteur affirme qu'à ses yeux, il existe un rapport causal évident permettant de conclure d'un argument à celui où figure l'adverbe de nécessité. Ainsi la paraphrase naturelle de 'forcément' déductif est :

→ il s'ensuit que

«Instable par nature, toute masse homogène devient forcément hétérogène.» (Durkheim, cit. Danjou-Gary 68).

«Très malade, réduit à vivre en pensée, tout ce qu'il fait pour manifester son existence, se ramenant forcément à des façons de parler ...». (Bosquet, cit. *ibid.*).

Le trait, relevé par Danjou-Gary 110 n. 37, que ‘forcément’ ne peut jamais être un commencement absolu (au contraire, p.ex., des adverbes de certitude), parle dans le même sens.

Cependant, il arrive souvent que le renvoi opéré par ‘forcément’ se fasse à la situation en général, et non sur le plan discursif à un argument préalablement formulé.⁷³ Ainsi ce n’est pas un vrai adverbial connectif.

Cette carence devient tout à fait frappante avec les autres adverbes de nécessité. Ceux-ci fonctionnent le plus souvent exclusivement à l’intérieur des cadres de la phrase, et le renvoi qu’ils opèrent à une obligation n’a rien d’argumentatif; il s’agit d’une obligation purement conceptuelle, dénotative:

«Inévitablement, elle se dirige vers celle [sc. la tombe] de Vincent.» (V. Thérèse 121).

«Un mimétisme technologique plus ou moins poussé découle inévitablement de l’industrialisation.» (S. Latouche 73).

«Et lorsqu’il avait revu Charlotte retour de la datcha, inévitablement convié comme si de rien n’était dans l’intimité de la famille, il n’avait pu s’empêcher de s’assurer que [...]» (G. Germain 101).

«Ne rien faire lui paraissait inévitablement insolite.» (R. Fallet, *Paris* 19).

C’est cette nuance de contrainte générale qui rapproche les compléments des adverbiaux de temps itératifs: on peut souvent les remplacer par ‘toujours’, substitution qui supprimerait naturellement la valeur énonciative (cf. § 284):

«Immanquablement vient le chapitre qui nous concerne, et les vieilles citations ressortent [...]» (S. Signoret 294).

«Chaque programme, chaque concept [...], était obligatoirement confronté au trébuchet de son orthodoxie.» (*Le Monde hebdomadaire*, 19-25 mai 1988 p. 6).

«Après les intermèdes de l’été, Lyon inéluctablement se refermait sur moi et mes marches forcées reprenaient.» (N. Avril 151).

On peut d’ailleurs combiner ‘forcément’ et ‘toujours’:

«Ils auraient dû ressembler au décalque, mes parents, ç’aurait été fa-

73 Danjou-Gary 88 note avec raison qu’à l’encontre de ‘peut-être que’, ‘forcément que’ a une valeur anaphorique; mais le tour peut fort bien introduire la première réplique d’un échange.

cile. Tout le problème, c'est qu'ils en étaient loin ... Elle était forcément toujours à côté, la maîtresse.» (A. Ernaux, *Les armoires vides* (1974) p. 56).

Enfin, argument décisif contre la pleine valeur relationnelle des adverbes de nécessité, tous ces adverbes, y compris 'forcément', se combinent avec un relationnel plein:

«Je suis dans un petit coin de la pièce, près des cuisines, alors forcément j'entends pas tout.» (B.-H. Lévy 23).

«Il a donc forcément dû agir au dernier moment.» (C. Dubac 95).

«Ce débat à Strasbourg n'ira pourtant forcément pas bien loin, tant les pouvoirs de l'Assemblée restent limités.» (*Le Point* 5 juin 1989 p. 59).

En résumé, nous pouvons définir 'forcément' comme un adverbial assertif semi-relationnel. Les autres adverbes de nécessité sont des adverbiaux semi-assertifs, sans action connective propre. Nous souscrivons donc entièrement à la conclusion de Danjou-Gary 84:

«Les adverbes de nécessité sont donc fondamentalement des adverbes de prédicat. Dans la mesure où le prédicat exprime souvent l'essentiel de l'information véhiculée au niveau du posé, ces adverbes peuvent, de manière dérivée, modaliser l'ensemble du contenu de l'énoncé. Mais même dans ce cas, une différence fondamentale les sépare de *forcément* et des adverbes de certitude: ils ne constituent pas une énonciation autonome.»

§ 471. *Synonymes modaux de 'forcément'*

La délimitation de ce groupe reste provisoire. Sans doute notre inventaire est-il trop large, certains des compléments fonctionnant plutôt comme adverbiaux de manière.⁷⁴ Ainsi 'irréremédiablement' fonctionne, selon Sabourin & Chandioix, comme foyer clivé, ce que ne ferait pas son synonyme 'inexorablement'. Ce dernier nous semble pourtant indiscutablement fonctionner au niveau du syntagme verbal:

«Les nations se noient dans l'océan des échanges internationaux.
Et la marée monte.
Inexorablement.» (L. Stoleru 319).

74 Cf. les nombreux exemples cités par I. Hansén 145 sqq.

C'est ainsi qu'il peut être coordonné avec l'adverbial de temps duratif 'imperceptiblement':

«Chaque année, les échanges entre pays augmentent plus vite que l'activité de chaque pays, si bien que le niveau monte, imperceptiblement, mais inexorablement: importations et exportations ont représenté d'abord de 1 à 2 % de l'activité de chaque pays [...]» (L. Stoleru 178).

D'autre part, 'irréremédiablement' apparaît en position finale détachée, à la façon d'un vrai assertif:

«[...] il a reconsidéré tout son raisonnement et le trouve logique, irréremédiablement.» (Loup Durand 53).

Notons que la locution synonyme 'sans remède', qui fonctionne par ailleurs comme un complément de manière normal:

«[...] chaque effort l'en éloignait sans remède.» (A.-M. Garat 22).

n'est pas possible comme foyer clivé, mais c'est sans doute qu'elle glisse facilement vers un sens intensif:

Il est perdu sans remède.
→ définitivement.

Certains compléments de cause, p.ex., 'par la force des choses', 'par définition', peuvent se rapprocher sémantiquement de 'nécessairement', mais restent des membres du syntagme verbal:

«Et comme par ailleurs la croissance de l'économie exige, par définition, chaque année une part croissante de ce stock, tôt ou tard il sera épuisé.» (cit. S. Gazal 151).

E. Les évaluatifs

1. *Traits distinctifs*

§ 472. *Différences entre assertifs et évaluatifs*

A l'opposé des assertifs, les compléments évaluatifs constituent une classe assez homogène. Curieusement, la plupart des auteurs groupent les deux

types ensemble; ce sont les «disjonctifs d'attitude» de Mørdrup 28 sqq., les «adverbes de phrase illocutifs» de Su. Schlyter 100 sqq. ou les «interprétatifs» de Melis 161 sqq., alors que Blumenthal 68 les sépare correctement. En effet, les évaluatifs sont clairement d'un autre type, tant par leur contenu sémantique que par leurs propriétés syntaxiques. Nous avons vu qu'ils se rapportent à l'évaluation de l'énoncé, mettant en rapport le locuteur et le récepteur. Voilà pourquoi ils sont incompatibles avec les opérateurs mettant en doute la réalisation du contenu de l'énoncé. Comme ils expriment un commentaire sur cet énoncé, on ne peut évidemment les combiner ni avec la question ni avec l'ordre:

* Bizarrement, va-t'en!

Dans la question suivante, l'adverbe s'interprète nécessairement comme un complément modal:

«A-t-il terminé heureusement cette affaire?» (cit. G. Ernst 7).

Leur implication logique est toute différente de celle des assertifs. Comme ils sont externes à l'énoncé, ils sont parfaitement indifférents au rapport de celui-ci avec le référent, en sorte qu'ils n'influencent aucunement le statut vériconditionnel de l'énoncé, propriété qu'ils partagent avec les illocutifs:⁷⁵

Paradoxalement il ne s'avoua pas vaincu.
– il ne s'avoua pas vaincu.

§ 473. *Préférence marquée pour la zone préverbale*

Les évaluatifs apparaissent presque exclusivement dans la partie préverbale de la phrase. Ils accusent, comme les illocutifs, une préférence marquée pour la place initiale (cf. Su. Schlyter 110):

«Paradoxalement, l'Occident est à la fois la seule «culture» [...] et, en même temps, la seule «culture» [...]» (S. Latouche 83).
«Par bonheur, elle ne m'avait pas écouté et m'entraînait allègrement à sa suite.» (Y. Audouard 47).

75 Voilà pourquoi Su. Schlyter appelle les évaluatifs des adverbes «factifs», pour les opposer aux «non-factifs», c.-à-d. les assertifs.

Ils précèdent aussi la construction clivée:

«Curieusement, c'est Pierre-et-Paul qui me sortit d'affaire [...]» (M. Braudeau 390).

Comme nous l'avons dit, ils y sont parfaitement indifférents à la négation:

«Malheureusement Solange n'éprouvait guère de respect pour la propriété privée; [...]» (Fr. Chandernagor 141).

«Curieusement, la victoire ne me parut pas agréable.» (M. Braudeau 193).

«Par bonheur je n'étais pas chahutée; par hasard j'avais même «de l'autorité.»» (Fr. Chandernagor 135).

On les trouve parfois à l'intérieur de la phrase, mais ils y continuent normalement à précéder le verbe:

«Elisabeth de Fervaques était jeune, assez jolie et plutôt élégante, mais, curieusement, elle produisait la même impression que Malou Weber; [...]» (Fr. Chandernagor 521).

A cette condition, l'adverbial peut, comme d'autres types adverbiaux (v. § 874) s'insérer entre deux verbes finis:

«Les détonations se succédaient, mais bizarrement faisaient place au silence et chassaient très loin le bruit des moteurs.» (Y. Queffelec 271).

La raison de cette répugnance à passer à la partie postverbale est sans aucun doute le danger d'ambiguïté fonctionnelle: placés dans cette partie, on les interprète presque fatalement comme des adverbiaux de manière. Selon G. Ernst 16 l'adverbial suivant serait évaluatif:

«Ils ont scandaleusement enrichi leurs protégés.»

Cf.:

«Cette fresque passablement longuette de la politique mondiale a bizarrement ignoré le tremblement de terre qui ébranle la Chine.» (Le Monde hebdo. 18-29 mai 89 p. 1).

A notre avis, l'exemple reste irrémédiablement ambigu. Pour qu'un évaluatif puisse garder sa fonction à droite du verbe, il faut un facteur supplé-

mentaire, p.ex. la présence de la négation:

«Il voit tout, absolument tout jusqu'au bout – sauf que, de l'événement lui-même, du train où il devait monter et qu'il a laissé partir, il ne se rappelle étrangement rien.» (B.-H. Lévy 43).

Sous cette condition, il peut même apparaître intercalé entre l'auxiliaire et le participe:

«On n'avait tout extraordinairement pas pensé à un tel cas de figure.» (André Glucksmann, *La force du vertige*, Paris, 1983 p. 60).⁷⁶

§ 474. *Les évaluatifs en zone postverbale: place parenthétique et fonction modale*
Cependant, les évaluatifs se combinent très rarement avec la négation dans la partie postverbale.⁷⁷ I. Hansén 182-88 ne cite aucun exemple. Ainsi le seul facteur vraiment opératif est la position parenthétique, syntaxe largement attestée par I. Hansén:

«Ces gens étaient, curieusement, suivis par certains hommes d'extrême-gauche [...]» (Cohen, cit. Hansén 183).
«La transformation remanie avant tout le personnage de Madame Gerlaise qui devient, très paradoxalement, le seul locuteur des trois *Mystères*.» (op.cit. 188).

Dans les propositions relatives les auteurs n'indiquent pas toujours la pause, mais I. Hansén n'en a que deux exemples clairs:

«[...] la vogue soudaine du roman, genre encore mal défini et que les journaux confondent assez curieusement avec l'histoire.» (R. Mortier, *ibid.* 184).

Par conséquent, on peut établir qu'à part deux cas bien définis, les adverbes évaluatifs passent, dans la partie postverbale de la phrase à la fonction modale.

§ 475. *Déterminants d'adjectif: la fonction intensive*

Lorsque ces adverbes passent à déterminer un adjectif, ils ont tendance à

76 Su. Schlyter 111 cite le cas comme douteux:

? «Pierre n'a bizarrement pas changé d'appartement.»

77 Mørdrup 32 va jusqu'à parler d'incompatibilité.

adopter une fonction intensive; comme le signale Shuan-Fan Huang 21, ils marquent alors «the speaker's reaction to the degree»:

Elle était $\left. \begin{array}{l} \text{étrangement} \\ \text{étonnamment} \\ \text{paradoxalement} \end{array} \right\}$ grande.

Dans cette fonction, ils expriment donc toujours un degré élevé; conformément à leur origine évaluative, ils n'expriment qu'une qualification positive.

D'autre part, tous les évaluatifs n'aboutissent pas à déterminer le degré de l'adjectif; certains, tel que 'curieusement', gardent dans cette fonction leur valeur modale. V. p.ex.:

«[...] questions [...] dont l'omission rendait curieusement abstraite la fugue de Frédérique [...]» (E. Carrère *Hors* 212).

2. Statut intermédiaire de 'heureusement' et 'naturellement'

§ 476. Affinités assertives et valeur évaluative affaiblie

A l'intérieur du groupe des évaluatifs, il n'y a guère que 'heureusement' et 'malheureusement' qui posent des problèmes d'ordre syntaxique. En effet, ils s'apparentent aux assertifs, parce que

- 1° ils peuvent constituer à eux seuls une réponse;
- 2° ils admettent la paraphrase complétive 'adv. + que';
- 3° ils s'accommodent aisément de la position intercalée.

– Ton ami est-il arrivé?

– Heureusement.

«– Vous savez bien que je n'ai pas le téléphone ...

– C'est vrai, vous n'avez même pas le téléphone chez vous!

– Heureusement!» (Vitrac, cit. I. Hansén 165).

Heureusement qu'il est arrivé.⁷⁸

Il est heureusement arrivé.

V. les exemples cités § 426:

78 Cf. la construction non adverbialisée où le subjonctif est de rigueur:

«Dommage, que quand on pleure, on ne s'entende pas!» (V. Thérame *Escal.* 34).

«Heureusement que la terre est ronde, une fois partis on ne les reverrait pas ...» (E. Orsenna 87).

Pourtant, le parallélisme n'est pas complet: '(mal)heureusement' reste foncièrement un complément externe, indifférent à la valeur de vérité de l'énoncé. L'adverbe ne se substitue donc pas à la prophrase, mais présuppose l'existence d'une prophrase qui, elle, permet seule de lever l'ambiguïté de la réponse adverbiale:

- Ton ami est-il arrivé?
- a) – Malheureusement. → $\begin{cases} \text{oui.} \\ \text{non.} \end{cases}$
- b) – Evidemment. → $\begin{cases} \text{oui.} \\ * \text{ non.} \end{cases}$

Cette syntaxe est naturellement la même pour tous les autres énonciatifs:

«Fatigué, Jean-Luc Pouteau? «Très sérieusement, je ne travaille jamais.»» (*Nouv. Obs.* 8-14 janv. 88 p. 18).

- $\begin{cases} \text{a) très sér., oui, je travaille trop.} \\ \text{b) très sér., non, je ne travaille jamais.} \end{cases}$

Nous pensons que l'explication de ce particularisme syntaxique est à chercher dans le sémantisme affaibli de ces adverbes. D'un usage extrêmement fréquent, ils sont sur le point de perdre leur valeur évaluative. Lorsqu'on répond par 'heureusement' isolé, c'est à peine si on fait autre chose que de marquer l'assentiment, l'idée d'attitude subjective ayant presque disparu. Nous interprétons donc les deux adverbes comme des évaluatifs affaiblis, sur le point de passer à la fonction assertive. Cf. A. Borillo 87: «Nous sommes peut-être là à la frontière de deux classes, ces adverbes participant à la fois de l'une et de l'autre.»

'naturellement' semble encore plus proche des assertifs. Non seulement il constitue sans problème une réponse isolée déterminant la valeur de vérité de l'énoncé impliqué:

- «– Est-ce que ... on t'a reçu?
- Naturellement.» (Martin du Gard, cit. Hansén 180).
- naturellement $\begin{cases} \text{oui} \\ * \text{ non} \end{cases}$

mais il figure comme les assertifs dans les pseudo-questions confirmatives:

«– Et toi, naturellement, les signes de croix, tu sais les faire?
– Bien sûr, dit-il.» (M. Pagnol cit.id. 179).

D'autre part, la paraphrase proprement évaluative «comme c'est naturel» est souvent la seule possible:

«L'année de mon bac fut celle de l'après-Mai 1968, et maman nous poussa, tout naturellement, à participer aux activités municipales.» (M. Sigaut, *Le petit coco*, Paris 1989 p. 56).

Lorsqu'on dit 'naturellement', on énonce une évidence, sans ajouter nécessairement l'idée que cette évidence est «dans la nature des choses» (nuance évaluative). Tout dépend donc du contexte.

3. *Les incisives et les jurons*

§ 477. *Constitution des incisives évaluatives*

Comme le complément évaluatif actualise ouvertement le rôle du locuteur, qui adresse un commentaire au récepteur, il est naturel qu'il revête souvent la forme d'une phrase incisive, par laquelle le locuteur s'implique directement dans l'évaluation:

«Je suis obligé de vous renvoyer, je regrette.» (cit. Nølke, *Subjonctif* 66).

Il existe une très longue série de locutions plus ou moins figées par lesquelles le locuteur signale ainsi son attitude face à l'interlocuteur: 'Dieu merci', 'je m'en félicite' 'je m'en réjouis', 'c'est drôle',⁷⁹ etc.:

«Les idées d'extrême droite n'ont, Dieu merci, pas le pouvoir; elles ont de l'influence.» (A. Minc 165).

«C'est drôle, je ne devais pas être comme les autres femmes, toute cette douleur puissante, je n'aimais pas.» (Ada 63).

«C'est curieux, d'ailleurs: lorsqu'elle est à vos côtés, elle vous dessert, esthétiquement parlant.» (Fr. Chandernagor 51).

Comme pour l'incise assertive – qui a moins fréquemment une forme personnelle, v. supra – la fonction adverbiale de l'incise est marquée par l'absence obligée d'un objet neutre. Si l'on met celui-ci, il s'agit de deux

⁷⁹ On note que 'drôlement' n'a pas d'emploi énonciatif, malgré son affinité syntaxique à 'étrangement/paradoxalement'.

propositions principales indépendantes. En emploi dialogal, ce genre d'incise s'emploie p.ex. à la place de 'malheureusement':

Le client: Je voudrais deux œufs à la coque.

Le garçon: Je regrette, Madame, il n'y en a plus.

§ 478. *Le datif d'intérêt et les jurons*

Enfin, l'attitude évaluative peut être exprimée par des procédés sans fonction adverbiale. Nous pensons surtout au datif d'intérêt, analysé par M. Herslund:

Il te la soulève alors dans ses bras.

Le pronom datif établit une certaine relation affective entre le locuteur et le récepteur. Alors que l'incise fait intervenir le locuteur, le datif fait état du fait qu'une évaluation implique aussi une intervention de la part de l'interlocuteur.

Prenant le contrepied du datif d'intérêt, le juron présente l'évaluation comme l'affaire exclusive du locuteur, sans aucun rapport à l'interlocuteur. Par le juron, le locuteur s'adonne à la fonction expressive et n'envisage donc pas son discours sous l'angle de la communication. Melis 161 a ainsi raison de rapprocher les jurons des évaluatifs en faisant remarquer qu'ils traduisent la «force avec laquelle l'énoncé est présenté»:

«Bonne mère, le voilà qui part!»

«Par tous les diables de l'enfer, où est passée ma pipe!» (cit. Melis 160).

A la différence d'un vrai énonciatif, le juron de la question n'appelle pas une réponse.

4. *Les évaluatifs d'énoncé*

§ 479. *Niveau syntaxique des évaluatifs d'énoncé*

Si l'incise est sur le point de faire sortir l'évaluation de la phrase et que le datif d'intérêt la rattache solidement au nœud verbal, il existe aussi une forme intermédiaire qui situe l'évaluation au niveau de l'énoncé. On peut en effet évaluer la valeur d'un énoncé sans impliquer l'intervention d'un locuteur. L'évaluation porte sur la finalité même de l'énoncé (cf. les compléments de cause et de but):

Le gardien avait réagi	{	à bon droit à tort avec raison en vain à tort ou à raison.
------------------------	---	--

«A tort ou à raison, quelque chose quelque part se révolte.» (Fr. Giroud, in: *Le Nouv. Obs.* 7-13 nov. 86 p. 29).

«chaque ville, chaque région attendent légitimement que le ministre connaisse ses problèmes propres [...]» (Fr. Giroud *Comédie* 118).

«L'ordonnance, estimant à juste titre son capitaine en danger, dégage un pistolet d'arçon et titre un coup de semonce.» (A. Robbe-Grillet 149).

Par ce genre de compléments, on établit un rapport évaluatif entre l'énoncé et des circonstances externes non actualisées dans la phrase. Du point de vue syntaxique, ils appartiennent clairement à la prédication principale, car ils peuvent constituer le foyer d'une phrase clivée:

C'est à tort que tu me parles ainsi.

C'est légitimement qu'elles attendent que ...

Ils figurent également dans la question:

«Ou cherchait-il, vainement, à effacer certaine petite tache?» (Fr. Chandernagor 50).

Ils s'apparentent aux adverbiaux de manière, comme cela ressort p.ex. de l'exemple suivant:

«Ni l'écrivain ni les lecteurs ne sont empêchés, à tort ou à raison, voire à tort ou à travers, de s'engager dans les débats et les combats du siècle.» (A. Glucksmann, in *Le Point*, 5. janv. 1987 p. 61).

Dans le premier cas, 'à tort' modifie la finalité de l'acte verbal; dans le second, il caractérise la manière dont celui-ci se réalise. Opérant au niveau de l'énoncé, ces compléments se situent ainsi à mi-chemin des compléments semi-actantiels de but et de cause et des compléments de manière. On pourrait les appeler évaluatifs d'énoncé.

Syntaxiquement, ils se distinguent à la fois des modaux et des énonciatifs; c'est ainsi que les adverbes en -ment qui intègrent la classe refusent l'intensification par 'très', trait qui les rapprochent de la fonction circonstancielle de cause (cf. § 683).

A la différence des vrais évaluatifs, ‘à tort’, etc. ne comportent pas de nuance subjective, puisque le locuteur n’y est pas impliqué. Ils se bornent à enregistrer comme un fait objectif que l’énoncé est ou non dans un rapport causal correct avec des circonstances générales présupposées.

§ 480. *Les évaluatifs d’énoncé et les compléments de cause*

Dans une perspective purement logique, on pourrait d’ailleurs interpréter les évaluatifs non comme indiquant la manière dont locuteur et interlocuteur qualifient l’événement, mais comme l’expression de leur impuissance à y trouver une raison. Dans cet esprit, les évaluatifs seraient des adverbiaux méta-logiques! C’est ainsi que ‘paradoxalement’ comporte une nuance causale assez prononcée dans l’exemple suivant, où il prend le sens de ‘contre toute attente’:

«Paradoxalement, cette histoire érotico-policrière constamment subvertie, tordue, désarticulée, a obtenu un immédiat et très net succès lors de sa sortie parisienne.» (A. Robbe-Grillet 188).

Il arrive que ces compléments de cause se rapprochent davantage de la fonction évaluative, notamment quand ils apportent une espèce de commentaire parenthétique émanant clairement d’un locuteur nettement distinct du sujet grammatical. Ils impliquent alors une sorte de locuteur impersonnel, proche de celui présupposé par les assertifs:

«A nouveau, nous nous adressions la parole sur ce ton particulier, fait d’agacement et de grief perpétuel, qui faisait toujours croire, à tort, que nous nous disputions [...]» (A. Ernaux 78).

«De plus, leurs électeurs pourront, à bon droit, les taxer de légèreté: d’une part, pour n’avoir pas été capables d’organiser sérieusement le contrôle du vote [...]» (*Le Point* 19 déc. 1988 p. 26).

C’est par le même mécanisme communicatif qu’ils peuvent adopter la place finale détachée, à la façon des énonciatifs pleins (cf. § 943); cf.:

«On s’en étonne, abusivement.» (A. Glucksmann, in: *Le Point* 5 janv. 1987 p. 61).

«[...] cette misère, qui a été très mal ressentie, à juste titre, naturellement [...]» (J. Chirac 88, 144).

Du point de vue de la fonction semi-actantielle à laquelle il s’apparente, on peut distinguer le type ‘en vain’ du type ‘à tort’, puisque ‘en vain’

adverbial ne sert pas à porter un jugement sur la cause, mais sur le résultat:

«Depuis plusieurs années, Tafardel attendait vainement les palmes académiques.» (G. Chevallier, cit. Nilsson-Ehle 203).

Comme le note Nilsson-Ehle 202, ce type d'évaluatifs d'énoncé exprime principalement l'idée de conséquence négative:

inutilement – infructueusement – vainement – $\left. \begin{array}{l} \text{en} \\ \text{à} \end{array} \right\}$ pure perte

«Pendant que Danzac et d'Archiac parlaient inutilement, il se mit à l'écart.» (P. Besson 21).

Par leur sens ils forment en effet une espèce de complément nié de but. C'est ce qui est prouvé par leur incompatibilité avec un infinitif positif:

* Il essaie d'éteindre en vain le feu.

Comme ils indiquent que le but qu'on s'est proposé n'est pas atteint, il serait absurde de se fixer un but manqué d'avance, ou d'attribuer un contenu nul à une volonté marquée d'abord comme positive:

* Il préfère travailler en vain.

Rien n'empêche, en revanche, 'en vain' de figurer avec un participe présent, qui établit une prédication complètement indépendante du verbe principal:

Travaillant en vain, il tourna les yeux vers d'autres intérêts.

Il en va de même, lorsque 'en vain' constitue une proposition elliptique:

«Je cherchais son regard pour le lui faire comprendre. En vain.» (Fr. de Maulde 72).

Si l'on nie 'en vain', la restriction disparaît, parce que nous nous retrouvons alors avec un but positif:

Il essaie de ne pas éteindre en vain le feu.

Pour exprimer un résultat réalisé, il faut en principe utiliser un complément prépositionnel normal :

Elle a chanté avec succès.

Les évaluatifs d'énoncé positifs, compléments portant un jugement sur la cause, paraissent jouir d'une plus grande indépendance syntaxique que les adverbiaux évaluant négativement le résultat. En tout cas, le type 'à juste titre' introduit sans peine une phrase niée :

A juste titre, il n'avait pas accepté la visite.

position probablement fermée au type 'en vain' :

* En vain nous n'avons pas déplacé la statue.

En outre, le type positif n'est pas naturel comme foyer de la négation :

* Il n'avait pas accepté à juste titre la visite.

mais peut naturellement figurer à droite de la négation en position parenthétique, entouré de pauses. En revanche, le type négatif est fort bon sous la négation :

Nous n'avons pas travaillé en vain.

En phrase positive, 'en vain' adopte sans problème la place initiale :

En vain, nous avons travaillé à le persuader.

et, surtout, il est remarquable que ce type puisse alors entraîner l'inversion composée, à la façon des assertifs restrictifs ('peut-être').

Nous avons l'impression qu'il faut ranger 'opportunément' avec le type positif des évaluatifs d'énoncé ('à juste titre'). Selon Sabourin et Chandioix, 'opportunément' serait en effet compatible avec la fonction de foyer clivé (test 6), de réponse à 'comment' (test 30) et la paraphrase «et cela Adv.» (test 7). D'autre part, cet adverbe figure souvent en tête de phrase (test 1) et permet la paraphrase «il est Adv. que» (test 24). De plus, il ne nous semble guère naturel de faire de 'opportunément' un foyer clivé, et comme cet adverbial adopte la place énonciative entre l'auxiliaire et le participe, la classification reste incertaine :

A ce moment, M. Sauvage est opportunément redescendu de chez lui.

Les deux adverbes ‘providentiellement’ et ‘miraculeusement’, proches de ‘opportunément’ par le sens, semblent avoir la même place intermédiaire entre évaluatifs d’énoncé et adverbiaux de circonstance-manière.

§ 481. *Les adverbiaux de circonstance-manière et la fonction évaluative*

S’il est ainsi justifié de rapprocher ces adverbiaux d’énoncé des énonciatifs, il nous paraît peu heureux d’attribuer aussi aux adverbiaux de circonstance-manière une fonction évaluative, comme le font p.ex. Su. Schlyter 109 sq. et Melis 165 sq.:

Prudemment elle laissa passer le premier train.

Ces compléments ne se rattachent pas à l’énonciation, ni même à l’énoncé, mais au nœud verbal par l’intermédiaire d’un sujet agentif de contrôle. Ils n’ont pas les mêmes propriétés syntaxiques que les énonciatifs, sauf celle de pouvoir précéder la négation s’ils se situent dans la partie préverbale de la phrase.⁸⁰ Ils sont impossibles comme foyer clivé, certes, mais ne peuvent pas non plus déterminer un foyer clivé. Ils ont des restrictions fortes de cooccurrence avec le sujet, ce qui explique qu’ils ne peuvent apparaître dans des énoncés dépourvus de sujet personnel. Pour la même raison ils ne peuvent constituer une réponse ni surtout se combiner avec ‘oui’ et ‘non’. S’ils apparaissent dans de telles combinaisons, ils sont automatiquement interprétés comme rattachés au nœud verbal, c.-à-d. comme un adverbial de manière normal:

- Marie a-t-elle répondu?
- Oui, sottement.

Comme ils dépendent (aussi) du sujet de la phrase, il faut utiliser une paraphrase couplant celui-ci avec la paraphrase de l’adverbial, propriété étrangère aux énonciatifs:

- Gentiment, Pierre ne parle pas.
- il est gentil de la part de Pierre de ne pas parler.

Pour toutes ces raisons les adverbiaux de circonstance-manière n’ont pas

⁸⁰ Seule partie ouverte à ces adverbiaux à cause de leur dépendance du sujet.

leur place dans l'inventaire des énonciatifs évaluatifs. Comme Mørdrup 108 sqq. nous les analyserons avec les adverbiaux de manière. Melis 166, qui maintient l'interprétation évaluative, n'a qu'un seul argument intéressant: ils sont incompatibles avec la question et l'ordre; mais c'est tout simplement que dans un tel contexte il est nécessaire de les interpréter comme des adverbiaux du nœud verbal, une interrogation globale ne pouvant porter sur le sujet de la phrase:

«Soigneusement, Pierre coupe les carottes en petits dés.» (cit. Melis 165).

* Soigneusement, Pierre coupe-t-il les carottes en petits dés?

D'ailleurs, tous les compléments de manière antéposés acquièrent une certaine nuance évaluative à cause de la valeur emphatique de cette position:

«En quelque sorte, elles répondent à ma place.» (E. Westphal 15).

F. Les limitatifs

1. *Les types morphologiques*

§ 482. *Les paraphrases limitatives*

Sémantiquement les énonciatifs limitatifs s'apparentent aux illocutifs, puisque les deux types adverbiaux précisent la position d'un des interlocuteurs face à l'énoncé. C'est ainsi qu'ils admettent tous deux la paraphrase avec le verbe 'parler':

A sérieusement parler, les Américains sont les meilleurs.

Techniquement parlant, les Américains sont les meilleurs.

«C'est curieux, d'ailleurs: lorsqu'elle est à vos côtés, elle vous dessert, esthétiquement parlant.» (Fr. Chandernagor 51).

«A toi de conclure et de tirer le portrait de Gabriel vers la fin de 1900, politiquement parlant.» (E. Orsenna 83).

«... mes deux fils en sont encore à l'âge où une «mère» leur est plus précieuse, animalement parlant.» (R. Hossein, in *Ciné-Télé-Revue* 51, 21 nov. 1961, cité M. Łozińska 26).

On note que 'généralement parlant' s'est même figé comme locution limitative. Les paraphrases font aussi ressortir que si les illocutifs concer-

nent l'attitude de l'énonciateur, les limitatifs expriment celle du récepteur intentionnel:

Je parle sérieusement: les Américains sont les meilleurs.
Si vous parlez techniquement, les Américains sont les meilleurs.

La paraphrase limitative ne peut se servir de la première personne, parce que l'adverbial n'enregistre pas l'attitude du locuteur, mais impose une restriction de validité à l'interlocuteur.

§ 483. *Locutions prépositionnelles*

De là vient qu'à l'opposé des illocutifs, des assertifs et des évaluatifs, l'inventaire des limitatifs ne comprend pas d'incises figées. En revanche, la restriction imposée au domaine de validité de l'énoncé revêt souvent la forme d'un complément prépositionnel lexicalisant la nécessité de décodifier le message par rapport à quelque chose d'extérieur au locuteur: point de vue, domaine, etc.:

quant à ...	en matière de ...	du point de vue de ...
en ce qui	$\left\{ \begin{array}{l} \text{regarde} \\ \text{concerne ...} \end{array} \right.$	en un sens
		par rapport à ...
		sur un plan ...

V. p.ex.:

«[...] mais le fait est qu'en matière de violence les hommes ont pour une fois cédé la palme à la nature.» (Le *Monde hebdomadaire*, 29 déc. 88- 4 janv. 89 p. 1).

«La promotion au mérite? «Dans l'absolu, ce serait merveilleux», confie un troisième.» (Le *Monde hebdomadaire*, 29 déc. 88-4 janv. 89 p. 8).

«Même sur un plan purement logique l'affirmation se discute [...].» (A. Finkielkraut, in *Nouveaux Observations*, 19-25 janv. 1989 p. 51).

«Sans parti pris idéologique et en toute objectivité, on peut faire le constat que les principaux déséquilibres [...].» (S. Latouche 93).

«De façon générale, tous les cadres politiques ou syndicaux répugnent à l'application d'une procédure électorale contradictoire ou concurrentielle au sein des organisations qu'ils dirigent.» (G. Hermet 102).

Il va sans dire que ces locutions ajoutent souvent une valeur relationnelle à la fonction énonciative, au moyen d'un élément anaphorique, p.ex. 'en ce domaine', 'sous ce rapport', 'en ce sens', etc. V. p.ex.:

«A l'inverse, la tolérance ménagera toujours une distance intérieure favorable à la paix et à l'acceptation de l'étrangeté chez l'autre ou en soi-même. En ce sens, le «racisme» [...] n'est que l'aveu d'une humanité qui ne se résoud pas à admettre, comme Montaigne devant ses Tupinambes, que «nous sommes doubles en nous mêmes» [...]» (Le *Nouv. Observ.* 15-21 déc. 88 p. 72).

Le pronom peut naturellement aussi servir à marquer un renvoi anaphorique intraphrastique:

«Dans son essence, elle est sans doute du même type que celle de nombreux tabous alimentaires pour lesquels, même au sein de l'Occident, l'intolérance est la mieux partagée.» (S. Latouche 137).

2. *Limitatifs et fonction modale*

§ 484. *Les limitatifs comme compléments adverbiaux*

La totalité des adverbes qui entrent dans le système limitatif sont des adverbes en -ment. Comme ces adverbes acceptent tous des fonctions modales et que les locutions ne présentent pas de caractère figé, ce trait pourrait inciter à rapprocher les limitatifs de la fonction de base, modale, des adverbes en -ment. Il est certain, en effet, que les limitatifs sont ceux des énonciatifs qui se rapprochent le plus de la fonction modale. On peut illustrer cette affinité par une série de traits syntaxiques.

C'est un caractère général de tous les adverbes fonctionnant comme énonciatifs qu'ils abandonnent régulièrement la fonction énonciative – au profit des fonctions modale ou quantitative – dans la zone post-verbale, à moins que la fonction énonciative ne soit maintenue par la présence d'un facteur spécifique (position, pause). Or la négation, qui est sans conteste le facteur le plus puissant, se révèle impuissant à attribuer une fonction énonciative aux adverbes qui seraient limitatifs en zone préverbale, tout simplement parce que ces adverbes sont immanquablement attirés dans le champ de la négation, adoptant ainsi le comportement d'un adverbial de manière.

Comme le signale Mørdrup 18 et 119, les «limitatifs» ne précèdent jamais la négation en situation de contact. Dans l'exemple suivant, 'littéralement' doit s'interpréter comme un synonyme du comparatif restrictif 'simplement' et non comme un limitatif:

«Hélas, il ne peut pas. Il n'en a littéralement plus la force.» (B.-H. Lévy 147).

Sinon, la phrase serait aussi incorrecte que celle-ci :

* Marie n'est sexuellement pas contente.

L'exemple suivant constitue une exception flagrante :

»– Je ne peux moralement pas vous empêcher d'aller manifester alors que je suis pour.» (M. Sigaut, *Le petit coco*, Paris 1989 p. 56).

De la même façon, lorsque 'pratiquement' précède immédiatement la négation, il fonctionne comme un comparatif de degré, synonyme de 'presque' (cf. § 395) :

Il parle pratiquement jamais.

Cf. le même adverbe en fonction limitative :

««Pratiquement» – c'est le titre du bref épilogue qui conclut ce livre – cela signifie, peut-être, que tous les Codes de nationalité seront vains [...]» (Le *Nouv. Observ.* 15-21 déc. 88 p. 72).

En résumé, placés après le verbe, la force modale de tous ces adverbes est telle qu'ils s'incrivent naturellement dans son champ, dans une fonction adverbale déterminative. Dès lors il est normal aussi qu'ils suivent toujours la négation 'pas' : ils deviennent des modaux tout à fait ordinaires, adverbiaux qui entrent dans la portée de la négation :

Marie n'est pas sexuellement contente.

«Inquiet, Glavany demande : «Ça va?

– Ça va physiquement. Mais ça ne va pas politiquement. Je veux parler au président de la République.»» (F.-O. Giesbert, *Le président*. Paris 1990, p. 239).

De même, lorsqu'un tel adverbe apparaît, dans la question, après le verbe, il fait nécessairement partie du foyer de la question. C'est ainsi qu'à la question :

– Marie est-elle mariée légalement?

on répond p.ex. :

– Oui, à la Mairie d’Auteuil.

réponse bizarre dans le cas du limitatif qui est en dehors de la question :

Légalement, Marie est-elle mariée ?

§ 485. *Fonction de foyer clivé et compatibilité avec la coordination*

L’argument le plus puissant en faveur de l’interprétation modale des limitatifs est le fait que, seuls parmi les énonciatifs, ils acceptent la fonction de foyer clivé :

C’est économiquement que les blancs dominent le pays.

Comme il est exclu d’interpréter l’adverbial comme un circonstant – ni, à plus forte raison, comme un actant – ‘économiquement’ remplit bien dans cette construction la fonction d’un adverbial de manière, tout comme dans la zone postverbale, position dont celle de foyer clivé n’est que la projection.

Ajoutons un trait modal qui, bizarrement, figure au cœur même de la fonction énonciative limitative : la coordination de deux limitatifs dont la fonction énonciative est par ailleurs assurée par la position initiale détachée. Or, la coordination est en général impossible en fonction énonciative : il n’existe qu’une seule place non redoublable d’énonciatif dans la phrase (v. §§ 413 et 879), alors que la coordination modale est banale :

La jeune japonaise sourit doucement et naïvement.

Cette même syntaxe se reproduit avec les limitatifs : le domaine de validité peut être précisé ou rectifié par la coordination, de même que le type verbal peut être précisé par le modal. Le plus étonnant est qu’une telle coordination énonciative semble fort ordinaire :

«Socialement et même psychologiquement, il était entendu que l’Un était incomplet sans l’Autre.» (E. Badinter *L’un* 307).

«Il n’écrit pas, il est physiquement – et sans doute mentalement – incapable d’écrire.» (B.-H. Lévy 107).

«La Révolution est un bloc ? Historiquement, bien sûr [...]. Intellectuellement et moralement, certainement pas : c’est une carrière d’exemples, dans laquelle je me donne le droit de choisir ceux qui conviennent à mon idée de la liberté.» (J. Julliard, in *Nouv. Obs.* 19-25 janv. 1989 p. 39).

«En principe – et en fait – la livre libanaise ne vaut plus rien.» (J. Alix, in *Nouv. Obs.* 19-25 janv. 1989 p. 40).

«Sans parti pris idéologique et en toute objectivité, on peut faire le constat que les principaux déséquilibres [...]» (S. Latouche 93).

«Le conflit fondamental sur l'organisation de la société y devient intellectuellement puis pratiquement admissible, même s'il menace sa cohésion.» (G. Hermet 220-21).

Enfin, les limitatifs acceptent sans problème d'être focalisés par un adverbial paradigmatique, comme les modaux, mais à l'opposé des autres énonciatifs:

«Socialement et même psychologiquement, il était entendu que [...]» (E. Badinter *L'un* 307).

«Heureusement, vous n'avez rien en commun. Même physiquement.» (Fr. Chandernagor 51).

3. *Syntaxe énonciative*

§ 486. *Les implications logiques modale et limitative*

Dans ces conditions on s'explique qu'I. Bellert 348 refuse aux «domain adverbs» (p. 347) le statut énonciatif: ils ne constitueraient pas une prédication secondaire. Cependant, une nouvelle série de traits syntaxiques attestent la réalité de la fonction énonciative pour ces mêmes adverbes, et nous obligent à les séparer des adverbiaux de manière:

- 1.° La paraphrase 'esthétiquement parlant' (à noter qu'I. Bellert 349 s'en sert précisément pour caractériser les adverbes «pragmatiques», c.-à-d. illocutifs!).
- 2° L'implication «assertive» des limitatifs.
- 3° L'intercalation en construction clivée.
- 4° Syntaxe positionnelle énonciative.
- 5° Indifférence aux formes de la phrase.
- 6° Caractère sémantique de la détermination adjectivale.

Analysons d'abord la différence entre implications modale et limitative. Soient les phrases:

Moralement, les blancs exploitent le pays.
Les blancs exploitent cruellement le pays.

L'adverbial modal, qui ne fait que spécifier le mode d'exploitation, implique naturellement la vérité de l'énoncé sans adverbial :

→ les blancs exploitent le pays.

De la phrase à limitatif, en revanche, on ne peut conclure que les blancs exploitent de toute façon le pays : par l'adverbial le récepteur voit se rétrécir le domaine de validité, domaine qu'on ne peut modifier à moins d'un autre acte de langage :

a)
→ * les blancs exploitent le pays

Cependant, l'étoile n'est pas tout à fait à sa place, car en un sens, il est permis de tirer cette conclusion – comme il est tout aussi possible de tirer la conclusion opposée :

b)
→ (mais en réalité) les blancs n'exploitent pas le pays.

Ainsi l'implication limitative ressemble fort à celle des assertifs : l'adverbial suspend la validité générale du prédicat.

Evidemment les phrases niées produisent le même résultat. La négation se portant sur l'adverbial de manière – à moins de facteurs contextuels – l'acte verbal reste valable :

Les blancs ne l'ont pas exploité cruellement.
→ mais ils l'ont exploité.

Dans le cas du limitatif, qui prend l'énoncé nié dans son ensemble dans son champ, sa suppression aboutit à la même aporie qu'en contexte affirmatif :

Moralement, les blancs ne l'ont pas exploité.
→ a) mais ils l'ont exploité économiquement
b) ils l'ont même aidé.

§ 487. *Syntaxe positionnelle des limitatifs*

Ainsi il reste acquis qu'en dehors de la zone postverbale, les adverbiaux limitatifs assument bien une fonction énonciative. La meilleure preuve

est leur parfaite conformité, en zone préverbale, avec la syntaxe positionnelle des autres types énonciatifs. C'est ainsi qu'ils préfèrent nettement la place initiale:

«Globalement, quand il faut multiplier leur montant [des mesures sociales] par le nombre des bénéficiaires elles se chiffrent par milliards.» (Fr. Giroud *Comédie* 116).

«Curieusement, on a même l'impression de voir sourdre le liquide vermeil à la pointe aiguë de l'acier.» (A. Robbe-Grillet 107).

«[...] et Inigo qui géographiquement avait fait l'inverse en s'installant en Andalousie l'écoutait, impressionné.» (Fl. Delay 179).

«Je notai également la présence d'un adolescent qui ne pouvait être rangé dans aucune catégorie. Moralement, il portait encore des culottes courtes.» (Y. Audouard 94).

«- Rite de passage. Votre ancêtre et, fantasmatiquement, vous, étiez devenus, en abordant l'autre rive, presque surnaturels.» (B. Beck *Un* 68).

«Idéologiquement, le mouvement de Jacques Chirac a connu une évolution parallèle.» (Le *Monde hebdomadaire*, 19-25 mai 1988 p. 6).

«Individuellement, elles [les mesures sociales] sont ressenties comme des aumônes.» (Fr. Giroud *Comédie* 116).

«[...] elle nous apprend précisément que cette identification est impossible: en principe, aucun scientifique n'incarne le savoir et ne «néglige» les «besoins» d'une recherche [...].» (J.-F. Lyotard, *La condition postmoderne*, 102).

«[...] mais là n'est pas le problème: il est de voir comment, *pratiquement*, les idées de Keynes ont inspiré la politique économique.» (L. Stoleru 17).

«Globalement, les sondages d'opinion montrent que l'acceptation des privatisations n'implique pas un ébranlement de la confiance des Français en leurs grandes administrations d'Etat.» (E. Todd 280).

A cette place ils sont indifférents à la forme de la phrase, introduisant aussi bien une phrase niée:

«- Légalement, reprit Philippe péremptoire, nous ne sommes rien et tout nous est permis ...» (Fr. Chandernagor 170).

«L'argument est faible. Tactiquement, M. Mitterrand n'est plus dans la même situation.» (Le *Monde hebdomadaire*, 29 déc. 88-4 janv. 89 p. 1).

«Fondamentalement, nous ne partageons pas la même conception de la défense des droits de l'homme.» (Le *Monde hebdomadaire*, 22-28 mars 1990 p. 11).

«Numériquement le problème ne nous concerne guère – pour l'instant – mais la République fédérale d'Allemagne attend cette année 200.000 «rapatriés» [...].» (Joseph Rovin, in *Enjeux internationaux*, Paris 1989 p. 30).

qu'une question (cf. § 421):

«Légalement, Marie est-elle mariée?» (cit. Mørdrup 119).

Pour que les limitatifs puissent maintenir leur indépendance du prédicat en zone postverbale, il faut une marque spécifique, dressant une barrière entre l'adverbial et le syntagme verbal. C'est ainsi que le limitatif peut figurer en position intercalée après l'auxiliaire à condition d'être entouré de pauses:

«C'est d'autant plus probable que la Nouvelle-Zélande, en refusant l'accès de ses ports aux unités américaines, a, en pratique, abrogé le traité Anzus, pour ce qui la concerne.» (J.-F. Revel, in *Le Point* 2 nov. 87 552).

«J'avais emporté ma valise car je partais, officiellement, passer quelques jours chez des amis à Castelgandolfo.» (Fr. Chandernagor 108).

Sous la même condition il apparaît aussi en position postverbale neutre, transformée en parenthèse:

«Le vrai slogan économique est plutôt: «Gagner moins pour gagner tous», et il faut avouer qu'il est, politiquement, moins séduisant.» (L. Stoleru 309).

Il va sans dire que la place finale détachée s'ouvre aux limitatifs, comme aux autres énonciatifs:

«— Ça me gênerait ma récréation; car ma promenade avec les détenus est une véritable récréation ... Seulement ces brigands-là n'ont pas grande opinion de moi, moralement ...» (E. Sue, *Les mystères de Paris*, t. 4 p. 12, Paris 1978).

«Non, je n'ai pas envie de refaire la révolution, même métaphoriquement.» (J. Julliard, in *Nouv. Obs.* 19-25 janv. 1989 p. 39).

Particulièrement si le limitatif adopte la forme paraphrastique:

«... mes deux fils en sont encore à l'âge où une «mère» leur est plus précieuse, animalement parlant.» (R. Hossein, 1961, cit. M. Źoznińska 26).

«C'est curieux, d'ailleurs: lorsqu'elle est à vos côtés, elle vous dessert, esthétiquement parlant.» (Fr. Chandernagor 51).

«A toi de conclure et de tirer le portrait de Gabriel vers la fin de 1900, politiquement parlant.» (E. Orsenna 83).

Il semble que les propositions subordonnées n'exigent pas la présence de

pauses avec la même rigueur que les principales. Dans l'exemple suivant, l'absence de virgule est sans doute due aux hasards de l'impression :

«Je ne pense pas qu'il risque grand-chose médicalement.» (G. Hocquenghem 272).

mais dans celui-ci il est véritablement intégré à la proposition :

«Certainement j'aimais le raffinement, les jolies teintes, les beaux tissus ... mais pas pour ce qu'ils représentaient socialement de réussite et d'accumulation de capital.» (Ada 150).

Un cas particulier intéressant de la position intercalée est l'insertion du limitatif dans la construction clivée :

Ce sont économiquement les blancs qui dominent le pays.
«Quand se montre dans une telle nudité la relation intime du peuple et de l'enfant, alors c'est physiquement en son être même que s'éprouve la bonté de l'humain.» (A. Leclerc *Orig.* 12).

Ce trait est caractéristique de la syntaxe énonciative et il prouve de toute façon sans réplique que le limitatif ne remplit pas une fonction d'ordre modal, puisque l'adverbial de manière est incompatible avec cette position. Il va sans dire que le limitatif n'y joue pas le rôle d'un déterminant de constituant et que sa place la plus naturelle reste au seuil de la construction clivée :

Economiquement ce sont les blancs qui dominent le pays.

4. *Nature des noyaux déterminés*

§ 488. *Limitatifs déterminants d'adjectif*

A l'opposé des illocutifs et des évaluatifs, les limitatifs ne changent pas de sens lorsqu'ils passent à déterminer un adjectif. De plus, les limitatifs sont les seuls énonciatifs pour lesquels cette fonction est fréquente et fondamentale.⁸¹ une de leurs tâches est précisément de définir le domaine

81 Nous avons vu au § 24 que les assertifs s'accompagnent dans ce cas normalement d'une pause :

Il a amené des amis, certainement anciens élèves de l'École polytechnique.

à l'intérieur duquel une qualification est valide par rapport à l'objet qualifié. V. p.ex.:

«On recommandait de «*promouvoir*» et de «*soutenir*» une nouvelle génération de cadres, politiquement motivés et capables de jouer un rôle d'avant-garde pour la perestroïka.» (*Nouv. Obs.* 7-13 oct. 1988 p. 32).

«La lettre, juridiquement bien documentée, se terminait sur une formule incongrue [...]» (Fr. Chandernagor 111)

«Ils reconnaissent que la poursuite d'une introduction efficace et socialement acceptable du changement technologique exige que les travailleurs et leurs représentants soient en temps utile informés et consultés par les entreprises sur les conséquences de ce changement.» (L. Stoleru 221-22).

«Vingt ans plus tard, l'angoisse physiquement insupportable que j'eus [...]» (M. Braudeau 64).

«Mais cette pénurie elle-même – et comme l'autre, celle des biens – paraît intrinsèquement liée au système.» (Cl. Imbert, in: *Le Point* 22 déc. 86 p. 41).

«Fonctionnellement distincts pour des raisons uniquement pratiques, le magistrat ou le représentant restent des citoyens comme les autres.» (G. Hermet 20).

«Le conflit fondamental sur l'organisation de la société y devient intellectuellement puis pratiquement admissible, même s'il menace sa cohésion.» (G. Hermet 220-21).

«Là, quand même, j'ai eu une réaction viscéralement hébraïque.» (S. Signoret 32).

«Il n'écrit pas; il est physiquement – et sans doute mentalement – incapable d'écrire; [...]» (B.-H. Lévy 107).

«[...] s'agit-il [...] d'un impératif moins profond qui s'avère socialement commode?» (E. Badinter *L'un* 25).

§ 489. *Autres types de noyau*

Il est caractéristique que les limitatifs servent, de cette façon, à délimiter la validité de n'importe quel membre de phrase, opérant ainsi à tous les niveaux syntaxiques:

énoncé: Stylistiquement, il n'a jamais mieux écrit.

verbal: Les blancs dominent économiquement le pays.

sujet: Mécaniquement, cette voiture est parfaite.

attribut: L'affaire est moralement dégoûtante.

De là vient qu'à la différence des autres énonciatifs, les limitatifs sont sujets à certaines restrictions de cooccurrence, notamment avec le sujet, comme le signale S. Schlyter 89 sq.:

* «Physiquement, Maigret a regardé la femme.» (Schlyter loc.cit.).

S'il est certain que les limitatifs figurent particulièrement souvent avec des verbes d'état (cf. Mørdrup 121), il ne nous semble pourtant pas difficile d'imaginer des situations où l'exemple «impossible» de Schlyter serait parfaitement naturel.

G. Les interprétatifs

1. *Paraphrases et membres déterminés*

§ 490. *Caractère impersonnel des paraphrases interprétatives*

Les interprétatifs commentent le code dont se sert le texte pour communiquer son message. Ils se situent ainsi avec évidence en dehors du champ du nœud verbal et on peut même se demander s'ils appartiennent vraiment au niveau communicatif de la phrase ou s'il ne faudrait pas plutôt les regarder comme des commentaires métalinguistiques. Cependant ils déterminent la relation entre le texte et l'interprétant en informant le récepteur de la correction des termes utilisés ou du code rhétorique utilisé dans l'argument introduit, informations indispensables au décodage correct.

Il existe deux types distincts d'interprétatifs. Les interprétatifs métalinguistiques forment un commentaire sur un membre de phrase ou, plus rarement, sur la phrase dans son ensemble en déterminant le code utilisé par l'énonciateur. Les interprétatifs non métalinguistiques, qui opèrent au même niveau que les autres énonciatifs, se prononcent sur le rapport du code utilisé dans l'argument introduit par rapport à celui des arguments précédents. Cf. Melis 154-55:

«[...] le premier [groupe] comporte les compléments qui expliquent ou justifient le choix des termes et le second les compléments qui intègrent la phrase dans le discours.»

La paraphrase naturelle des adverbiaux interprétatifs utilise un verbe déclaratif à une forme impersonnelle, typiquement un infinitif ou un participe (v. supra § 428):

- | | | |
|---------------------|---|--------------------------|
| pour parler bref | – | autrement dit |
| à proprement parler | – | à parler plus exactement |

Il n'est même pas impossible d'utiliser le participe présent 'parlant', ce qui illustre la parenté des interprétatifs avec les illocutifs et les limitatifs, c.-à-d. les trois types énonciatifs qui déterminent le rapport entre le texte et une des instances de l'énonciation :

«Si je devais faire la part entre ces idées, je dirais que j'en vois, grossièrement parlant, deux sortes.» (B.-H. Lévy 186).
strictement parlant.

Il est ainsi évident que les interprétatifs constituent au même titre que les autres énonciatifs, une prédication secondaire.

Le caractère impersonnel des paraphrases tient au fait que l'adverbial interprétatif n'implique pas un des interlocuteurs «personnalisés», l'énonciateur et le récepteur, mais l'instance tout abstraite qu'est l'interprétant, c.-à-d. le code présupposé. Ce que fait l'interprétatif n'est en somme que de rendre le code visible, en le commentant. Si l'on préfère paraphraser un interprétatif à l'aide d'une proposition, le pronom sujet naturel est de même la troisième personne générale :

Si l'on s'exprime en termes grossiers ...

Lorsqu'on passe des interprétatifs de la langue écrite aux «marqueurs de la reformulation paraphrastique» des dialogues parlés, étudiés par Gülich & Kotschi, on constate que ceux-ci, qui «servent à marquer une relation de paraphrase entre deux segments de discours» (op.cit. p. 305), revêtent en revanche souvent la forme de propositions très personnalisées :

comme vous l'avez dit, je m'explique, je le répète, je veux dire, je vous donne ces précisions, je vous l'explique, pour préciser ma pensée, nous sommes bien d'accord, vous me dites que, tu veux dire, etc. (v. l'inventaire op.cit. 320).

La raison en est évidemment que, dans le dialogue réel, parlé, l'instance impersonnelle de l'interprétant se confond pragmatiquement avec celle du locuteur et de l'interlocuteur, porteurs tous deux du code présupposé par le contrat de communication. En disant : 'je veux dire', le locuteur fait comme s'il ne se référait qu'à son code personnel, alors qu'il renvoie en réalité l'interlocuteur à un interprétant commun.

§ 491. *Indifférence des interprétatifs à la nature du membre déterminé*

A l'égal des limitatifs, autre type énonciatif qui commente le décodage du message, les interprétatifs focalisent très souvent un membre de phrase (cf. Melis 154). Ils permettent p.ex. de reprendre un terme sous une forme plus correcte ou de résumer des termes sous une forme plus courte, parce qu'ils créent une espèce de parenthèse au milieu de la chaîne discursive. Introduisant un commentaire sur le code, ils n'interviennent pas dans l'organisation syntaxique de l'énoncé. V. p.ex.:

«Un à un, tous les voyageurs étaient descendus du convoi ou, plus précisément, avaient dû sauter du marchepied [...]» (P.-J. Rémy 35).

«Explication: Jean Chouraqui, plus exactement ses cliniques, ont versé deux chèques d'un montant total de 50.000 francs aux comités Vigouroux avant la campagne municipale.» (*Le Point* 5 févr. 1990 p. 94).

«Si bien que retrouver, fût-ce au milieu de l'hiver, la ville sous la neige lui semblait subitement incongru: quelque chose le gênait; pire, lui causait un vrai malaise.» (P.-J. Rémy 33).

Chez Thomson, j'ai trouvé un secrétaire intelligent et travailleur, bref idéal.

«S'agissant de l'immigration tout court, il faut la stopper.» (J. Chirac 88, 1357).

Lorsqu'un interprétatif «détermine» un membre de phrase, il est parfaitement indifférent à sa position par rapport à la négation, pouvant notamment suivre celle-ci sans pause:

«Ton fils n'est pas à proprement parler un séducteur, Louis.» (E. Orsenna 59).

«Lorsque vint mai 68, André ne logeait plus à proprement parler chez ses parents mais dans une petite chambre mansardée au troisième et dernier étage de l'immeuble.» (Ada 76).

2. *Place des interprétatifs*

§ 492. *Place prénodale et parenthétique*

C'est pour cette raison qu'il n'est pas possible d'établir des règles positionnelles strictes pour les interprétatifs. Autrement dit, la position d'un interprétatif dépend du membre de phrase focalisé, à la façon, p.ex., des relationnels paradigmatiques. Ainsi un interprétatif qui détermine l'énoncé dans son ensemble introduit presque toujours la phrase, éventuellement à la suite d'une conjonction de coordination. Dans cette fonction ils sont donc caractérisés par leur peu de mobilité dans la phrase. Comme c'est naturel, ils ne s'accommodent guère de la place finale détachée (sauf

en situation dialogale, v. infra) et ils partagent avec les illocutifs une répugnance marquée à entrer dans la construction clivée, se confinant dans la position liminaire pour caractériser le code de l'énoncé dans son ensemble:

Autrement dit, c'est Pierre que je préfère.
? C'est, autrement dit, Pierre que je préfère.

Un trait général de la syntaxe positionnelle est que les interprétatifs sont presque toujours accompagnés de pauses quelle que soit leur place, et quel que soit le niveau syntaxique où se trouve le membre focalisé. Quand ils déterminent un membre de phrase, ils accusent ainsi une nette préférence pour la place parenthétique:

«[...] il s'agit en effet, proprement, d'un monstre par rapport à nos catégories [...]» (S. Latouche 33).
Cette pièce ne nous a, à proprement parler, rien apporté.
«Pierre est, en d'autres termes, un incapable.» (cit. Melis 155).
«Certes, notre manque de réussite à nous n'est pas forcé, il est dû – plus modestement – à des échecs aux examens [...]» (B. Schreiber 45).

S'ils s'isolent ainsi entre deux pauses, c'est évidemment que les interprétatifs sont perçus comme des corps étrangers dans le texte, apportant un commentaire dont la place naturelle est en dehors de l'énoncé.

Dans la mesure où les interprétatifs déterminants de constituant s'orientent vers des fonctions non énonciatives, le besoin de pauses isolantes disparaît. C'est notamment le cas quand ils assument la valeur d'adverbiaux comparatifs de quantité:

pour ainsi dire → pratiquement/presque
«Par comparaison, je sens que mon mal ne m'atteint pas en profondeur et, comme aucun des organes vitaux n'est touché, il devient pour ainsi dire négligeable.» (N. Avril 84-5).

3. *Les interprétatifs métalinguistiques*

§ 493. *Les métalinguistiques neutres*

Les interprétatifs métalinguistiques problématisent l'interprétant même, commentant le code du terme introduit qu'ils présentent comme relevant d'un code plaqué de l'extérieur sur le texte. Ils comportent ainsi un effet très net de commentaire externe et appartiennent par ce fait plutôt à la

syntaxe de la concaténation des messages qu'à celle des relations adverbiales. On constate précisément que leur lien morphologique avec le système adverbial est très faible. La plupart des métalinguistiques sont en effet constitués de locutions telles que 'si vous me passez l'expression' qui lexicalisent l'intervention opérée de l'extérieur sur le code du texte et qui relèvent donc plutôt de la syntaxe des propositions (y compris celle de l'infinitif: 'pour ainsi dire').⁸²

Il existe pourtant un groupe de métalinguistiques, constitué surtout de compléments prépositionnels, qui intègre entièrement l'opération métalinguistique au discours, parce qu'ils se contentent d'indiquer, sous une forme tout impersonnelle, que «l'élément auquel ils se rapportent constitue un écart par rapport [...] au langage attendu dans la situation donnée» (Melis 155). Nous appellerons ces compléments des métalinguistiques neutres. Ils sont d'une grande variété et on ne peut en fixer l'inventaire. Il s'agit notamment de compléments tels que:

en patois – en termes de droit (etc.)
 en français – dans la langue des sciences
 dans le texte

V. p.ex.:

«En termes de méthode, le problème numéro un n'est pas le chômage mais l'exclusion.» (Le *Nouv. Obs.* 1^{er}-7 janvier 1988 p. 22).

«Ce terme doit être considéré comme un attribut du sujet, une étance dans la terminologie de Damourette et Pichon.» (cit. Melis 154).

L'inventaire comprend aussi des adverbes spécialisés dans la fonction métalinguistique tels «sic» ou 'tout court':

«Son passé faisait d'elle plus que jamais une femme, ne pouvant par définition que sécréter une littérature féminine – la littérature masculine étant la littérature tout court –, et une femme atteinte de cette maladie inavouable qu'est l'âge.» (B. Groult 28).

«Je lui dis: «Tu souffres du manque d'amour?» Il répondit: «Non, je souffre tout court.»» (H. Guibert 208).

«S'agissant de l'immigration tout court, il faut la stopper.» (J. Chirac 88, 1357).

82 Les métalinguistiques étudiés par Th. Kotschi et E. Gülich (1986) sont de ce type.

«[...] il restera toujours cette zone intermédiaire de la pathologie somatique qu'elles semblent occuper plus visiblement, celle de la conversion dite hystérique. Il faudrait plutôt parler de conversion tout court et écarter ce qualificatif qu'à tort on attribue à Freud.» (Bombardier & St-Laurent 142).

Ou quelques adverbes polyvalents, tels que 'proprement', 'textuellement', 'littéralement':

Là, il s'est proprement planté.

Alors il m'a textuellement conspué.

«[...] une figure qui ne ressemble à rien de connu et qui ne peut manquer de nous saisir d'étonnement, voire d'effroi; il s'agit en effet, proprement, d'un monstre par rapport à nos catégories [...].» (S. Latouche 33).

«J'ai l'impression de me trouver sur une base de départ, une aire de lancement, catapulté dans un univers inconnu de démons et de merveilles. Littéralement, je «retombe en enfance» et je m'en réjouis.» (Y. Audouard 68).

Enfin on trouve quelques compléments prépositionnels où l'intervention interprétative est lexicalisée au moyen d'un adjectif indéfini qui rappelle, d'une façon vague, l'existence d'un code parallèle. P.ex. 'd'une certaine manière' ou 'en quelque sorte':

«Le plus précieux de son patrimoine a été, en quelque sorte, nationalisé.» (Le Monde hebdo. 19-25 mai 1988 p. 6).

«Il n'y a que l'air froid qui lui glace le visage, fige le vide devant lui en quelque sorte ...» (A. Bonnand 125).

ou à l'aide d'un superlatif (à la différence du comparatif des rectificatifs):

«Sa façon de dire bonjour est pour le moins spéciale: «Que la joie soit toujours avec toi.» (B. Beck *Un* 127).

→ c'est le moins qu'on puisse dire

§ 494. Les métalinguistiques énonciatifs

Le second type métalinguistique est celui qui lexicalise l'opération interprétative en l'attribuant directement à l'intervention de l'énonciateur. Ces adverbiaux conservent ainsi une nette valeur énonciative; seulement celle-là n'apparaît normalement plus sous une forme adverbiale, puisqu'ils adoptent le plus souvent une forme propositionnelle. Nous parlerons alors de métalinguistiques énonciatifs.

La transition entre les deux types est constituée par les locutions qui réfèrent l'intervention à une instance impersonnelle. On lexicalise donc le fait qu'il s'agit d'un commentaire métalinguistique, mais on omet de rapporter celui-ci à son origine énonciative précise. Comparez p.ex.:

proprement – à proprement parler⁸³ – si je dois utiliser le terme propre

«– Qu'est-ce au juste qu'Adolphe Durieu? [...]

– A proprement parler, répondit Lazare qui avait une prédilection pour le mot exact, mon oncle Adolphe est fou.» (V. Sales 53).

«Clémentine et elle, autour de la maladie de Pétia, s'étaient ce qu'on appelle dépassées, sans même y penser.» (A. Philippe 148).

«[...] pour qui l'émancipation n'est rien si elle n'est pas l'affaire de l'individu tout entier et, à proprement parler, une œuvre de l'esprit.» (Nouv. Obs. 27 avril-3 mai 1989 p. 35).

Il est précisément caractéristique que ces locutions s'intercalent dans le discours comme des corps étrangers. Cf. le vers de la Fontaine cité par Melis 155:

«La peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom.»

Enfin, les interprétatifs métalinguistiques proprement énonciatifs font directement référence à l'instance énonciative. Ils le font normalement en contrastant le code du locuteur avec celui de l'interlocuteur, présenté comme le «code attendu dans la situation donnée» (Melis cit. supra). Ainsi on pourrait aussi les appeler polyphoniques puisqu'ils présupposent la présence simultanée de deux interprétants. D'un point de vue sémantique, ils commentent le plus souvent le registre socio-linguistique du terme focalisé.

Comme nous l'avons dit, la plupart de ces locutions empruntent la forme propositionnelle, p.ex.:

si vous me passez l'expression
faites excuse

«Voilà pourquoi, au-delà des fougades d'un ego en constante expansion, Clavel dérangeait si fort. Disons le mot, il exaspérait.» (Nouv. Obs. 27 avril-3 mai 1989 p. 35).

83 V. les exemples cités § 425.

mais il arrive aussi qu'elles adoptent une forme adverbiale, à condition, précisément, de lexicaliser la présence d'un interlocuteur :

«sauf votre respect».

4. *Les interprétatifs contextuels*

§ 495. *Les contextuels récapitulatifs*

Le second type principal est celui des interprétatifs contextuels. Ils rattachent l'argument introduit au contexte précédent, parce qu'ils reprennent une phrase ou une expression en proposant une formulation plus précise ou plus (ou moins) correcte. Comme le remarquent Blumenthal 145 sq. et Melis 156, ils combinent ainsi la fonction énonciative – détermination du rapport entre texte et interprétant – avec une fonction connective, comme cela ressort nettement de la constitution du complément contextuel type 'c'est-à-dire' :

«[Pouchkine] se faisait des ennemis aussi vite qu'il écrivait, c'est-à-dire vraiment très vite.» (P. Besson 16).

Il est caractéristique que lorsqu'ils déterminent une phrase, les contextuels occupent pratiquement toujours la place initiale absolue et sont presque toujours incompatibles avec la conjonction de coordination. Jouant un rôle pleinement adverbial dans la phrase, ils se situent donc à mi-chemin des énonciatifs et des connecteurs.

Il convient de distinguer entre deux sortes d'interprétatifs contextuels. Les récapitulatifs se limitent en principe à la fonction interprétative, servant à faire changer le discours de registre rhétorique en nous invitant à interpréter l'argument introduit comme la reprise de ce qui vient d'être dit sur un autre mode quantitatif. Ils ne comportent donc pas de nuance illocutive, n'impliquant pas vraiment une réinterprétation du contexte précédent. Ils signalent simplement une modification quantitative du code. Nous les appellerons interprétatifs quantitatifs ou récapitulatifs.

Les rectificatifs impliquent en plus de la reformulation l'intervention directe de l'encodeur et représentent ainsi une introduction plus facilement argumentative.

Il va sans dire que certains adverbes fonctionnent tantôt comme récapitulatifs, tantôt comme rectificatifs. Ainsi, la différence entre 'plus précisément' et 'pour parler bref' est souvent minime. 'bref', en particulier, sert souvent à couper court à une divagation afin d'en venir à la formulation correcte du message :

«A ce moment, il s'est passé une chose singulière. Je ne l'explique pas, je la rapporte telle qu'elle est. Je suis si fatigué, si nerveux, qu'il est bien possible, après tout, que j'aie rêvé. Bref, tandis que je fixais ce trou d'ombre où, même en plein jour, il m'est difficile de reconnaître un visage, celui de Mlle Chantal a commencé d'apparaître peu à peu [...]» (G. Bernanos, in *Les Français à travers leurs romans* 76).

A part 'bref', les adverbiaux récapitulatifs sont typiquement formés de compléments prépositionnels en 'en', p.ex. 'en résumé', préposition signalant le changement de registre. Le rôle dominant de la préposition 'en' a donné lieu à la locution hybride 'en bref'. V. p.ex.:

«Horriifiés, les critiques moscovites ont comparé «les Voix» à des touches inachevées, des fragments incompréhensibles, bref du chinois ou plus précisément de la peinture sur vase chinois.» (*Nouv. Obs.* 12-18 janv. 1989 p. 73).

«Peut-être a-t-elle du mal à nous croire à cause de légères différences qu'elle décèle dans nos descriptions? Nous nous en rendons compte après coup. Qu'Arnaud, par exemple, n'est pas toujours châtain. Que sa mère ... Bref, nos contradictions peuvent éveiller sa méfiance.» (B. Schreiber 55-56).

«Quand ce que l'on veut dire, très chers Marc et Jeannette, n'est pas compris, et que bientôt, dans le feu du malentendu, il en va de son honneur, de sa morale, de sa naissance, de son mariage, qu'on joue sa survie en somme dans le cœur des quelques contemporains qui vous aident [...]» (R. Billetdoux 20).

«Au moins le bon Jurgen présente-t-il tous les traits qui m'amuse: il est bête, fanatique, il est prévisible [...] – en bref, c'est un homme ordinaire.» (Loup Durand 198).

«Telle est, en bref, cette espèce de révolution copernicienne que je voudrais proposer dans cet ouvrage [...]» (L. Stoleru 14).

«– Vous avez besoin d'un *Nursing* intensif ... C'était la première fois que j'entendais ce mot. Je ne sais toujours pas exactement ce qu'il veut dire. Mais cela convenait parfaitement à mon état. En gros, il suffisait de se laisser prendre en charge par d'autres.» (Y. Audouard 111).

«[...] et moi qui attendais «un petit frère ou une petite sœur.» Parce qu'on me l'avait promis. [...] En bref, mes parents ont été très intelligents en me faisant miroiter [...]» (S. Signoret, *La nostalgie*, 1976, 25).

Comme les récapitulatifs donnent à la relation interprétative une forme quantitative, leur valeur contextuelle se réduit normalement à celle de présenter un résumé, c.-à-d. à mettre l'énoncé introduit dans un rapport quantifié avec la phrase précédente, comme l'ont souligné Gülich et Kotschi 310:

«[...] tandis que les marqueurs de fonction interactive [ɔ: les connectifs]

introduisent généralement des actes qui entretiennent des relations hiérarchiques et argumentatives [...], les MRP [ɔ: marqueurs de la reformulation paraphrastique] caractérisent en général les énoncés qu'ils relient comme des éléments mis dans des rapports non-hiérarchiques.»

§ 496. *Valeur conclusive et emploi métacommunicatif: 'enfin'*

Lorsqu'on insiste sur la valeur conclusive, ces adverbiaux acquièrent une certaine nuance argumentative. Cf. Blumenthal 145: «ils présentent souvent l'énoncé qu'ils introduisent comme une conclusion; les prémisses de celle-ci forment l'arrière-plan motivant l'énonciation conclusive («en somme» = «on peut dire en somme que» ...).» En effet, signalant la fin d'une argumentation, les interprétatifs récapitulatifs s'assimilent aux relationnels argumentatifs: l'argument introduit est présenté comme la conclusion d'une série d'arguments dont le nombre aurait pu être multiplié:

«De plus, la violence qu'elle implique tourne court en cas d'échec. En revanche, celle-ci s'intensifie avec la victoire du peuple insurgé. En bref, la violence suit le soulèvement plutôt qu'elle ne l'accompagne.» (G. Hermet 134).

→ en conclusion.

«De manière plus générale, l'expertise professionnelle compte toujours moins en Grande-Bretagne que les fines distinctions confirmées par un parcours académique inesquivable. En un mot, elles déterminent toujours l'accès aux fonctions dirigeantes aussi bien qu'à l'influence intellectuelle [...]» (G. Hermet 30).

→ c'est ainsi que

Pour assumer une valeur pleinement argumentative, il faut normalement que le récapitulatif se combine avec un adverbial relationnel. C'est ainsi que 'bref' s'allie à 'enfin':

«Et non seulement aux yeux, mais au cœur, aux poumons, aux nerfs, enfin bref, ça soulage ...». (V. Thérèse *Escal.* 37).

En situation dialogale le récapitulatif peut servir à constituer une sorte de consécutif métacommunicatif, assez proche du 'donc' métacommunicatif de la formule «je disais donc que» (cf. § 195 et Blumenthal 144).

Le récapitulatif ajoute alors à l'idée de résumé celle, proprement illocutive, de 'à mon avis', transférant l'activité interprétatrice à l'interlocuteur:

«- Tu en es encore aux bonnes œuvres en somme!» (B. Groult 138).

→ pour résumer ta pensée.

Dans l'exemple suivant, 'en somme' n'enchaîne pas sur ce qui précède, mais sert à marquer que le locuteur va formuler l'essentiel de sa pensée:

«[...] si l'on augmente encore l'impôt sur le capital, c'est l'ensemble de nos capitaux qui, demain, partiront vers l'extérieur. Et c'est cela qui est extrêmement dangereux.

– En somme je propose un revenu garanti pour les plus pauvres et vous proposez un revenu maximum pour les plus riches.» (Fr. Mitterrand 88, 1131).

Il est évident que par cette propriété ce type se prête avec beaucoup de facilité aux emplois ironiques:

«Ces officiels [soviétiques ...] n'ont-ils pas écrit, dans le *Melbourne Age*, en février 1987, que la base de Cam Ranh n'avait rien de militaire et n'était qu'un point de ravitaillement et de repos pour les équipages? Une sorte de cafétéria, en somme.» (J.-F. Revel, in *Le Point* 2 nov. 87, 55).

«– Mais je ne suis pas poète! J'ai écrit des vers autrefois, il y a des siècles ...

– Au berceau alors? En somme, je t'inspire ...» (R. Jorif 185).

Il arrive fort souvent que le sériel 'enfin' passe à assumer, isolé, la fonction contextuelle, mais il semble qu'il véhicule alors toujours une idée de rectification, plutôt que de simple reprise.⁸⁴ Cet adverbe se rattache pourtant aux récapitulatifs, parce qu'il n'opère pas une rectification du code utilisé, mais présente la «rectification» comme un commentaire de l'encodeur. Il s'agit donc d'un interprétatif métacommunicatif:

«Ce que fait cet homme? Rien. Enfin rien de notable.» (B.-H. Lévy 12).

«Moi j'y ai été. Même qu'on s'est touché la quéquette. Enfin moi j'ai touché celle de la fille.» (Y. Queffelec 62).

««Et alors, que fais-tu de beau en ce moment?» [...]

«De beau?» répéta-t-elle» [...].

«Oui, de beau ou de laid, ou de ni beau ni laid. Enfin, ce que tu fais, insista-t-il.» (E. Carrère *Hors* 33).

«Eh bien! Je me le demande aussi ... mais plus je vous regarde (*Face à la porte*) et plus je me vois, enfin, je veux dire, plus je vous entends, plus je me trouve con!» (V. Thérame *Escal.* 35).

«[...] cette fille-là était vraiment cinglée et j'aurais pas tenté quelque chose pour tout l'or du monde, enfin à ce moment-là.» (Ph. Djian 77).

84 Cf. E. Roulet et al. 178 sqq.

«Cécilia c'était la pire de toutes, enfin c'était une des meilleures, elle avait le clou pour attirer des tas d'histoires [...]» (Ph. Djian 9).

Si l'idée de rectification est absente, la fonction récapitulative se confond en effet avec la fonction sérielle:

«Signalons enfin, pour clore ce long chapitre obsessionnel [...], que la jolie fille [...]» (A. Robbe-Grillet 61).

§ 497. *Les contextuels rectificatifs*

Le second type contextuel est formé en principe par les compléments où entre un comparatif. Il signifie en effet l'intervention directe de l'encodeur qui relève une formulation insuffisante afin de la corriger. Voilà pourquoi nous appelons ces interprétatifs rectificatifs. Cette valeur sémantique est soulignée par la fréquence avec laquelle ce type interprétatif est combinée avec la conjonction disjonctive 'ou', notamment dans la locution très fréquente 'ou plutôt':

«– J'aime pas ça, j'y peux rien, elle a repris. Ou plutôt, je sens jamais rien.» (Ph. Djian 33).

«Le principe primordial transparait ici. Il est particulariste plutôt qu'universaliste. Ou plutôt son universalité réside-t-elle précisément dans l'affirmation du primat de l'intérêt particulier comme raison d'être du gouvernement représentatif.» (G. Hermet 21).

«Ce qui compte, c'est ce qu'il y a derrière. Ou plutôt à l'intérieur.» (Y. Audouard 52).

«Et nous parlons d'autre chose. Ou plutôt, il parle, et je l'écoute raconter la conférence d'Helsinki.» (Fr. Giroud *Comédie* 147).

«Nous voici presque d'accord. Ou plutôt, ce qui revient au même, nos divergences vraies sont localisées et délimitées.» (J. Julliard, in *Nouv. Obs.* 19-25 janv. 1989 p. 38).

«[...] 140 milliards de déficit, et cela représentait environ 1.000 F par an et par personne – ou par ménage plus exactement – peu importe.» (J. Chirac 88, 959).

«De temps en temps, Marguerite en rentrant croisait une invitée sur le départ en train de se repoudrer le nez devant la glace du séjour ou, pire, priant Louis de serrer fort sont corset.» (E. Orsenna 39).

«La situation historique actuelle condamne le secteur informel du tiers monde à un autre destin ou, pour mieux dire, lui ouvre d'autres perspectives.» (S. Latouche 123).

La plupart des membres de ce groupe sont des adverbes en -ment. Lorsqu'un adverbial de manière est déterminé par un comparatif de degré, on obtient la possibilité d'une espèce d'interprétation polyphonique. Ainsi

‘précisément’ n’est jamais interprétatif, alors que ‘plus précisément’ renvoie, du fait de sa fonction comparative, à l’existence d’un autre code auquel le locuteur emprunte l’argument introduit. La deuxième «voix» est donc celle d’un code présupposé. La même observation vaut pour les couples ‘simplement’ – ‘plus simplement’, ‘largement’ – ‘plus largement’, ‘profondément’ – ‘plus profondément’, etc.:

«Je pense l’avoir toujours su. C’était la logique même [...]. Plus précisément, j’en ai la conviction depuis que nous avons voyagé dans un train ensemble, l’Enfant et moi.» (Loup Durand 200).

«Dans ces imaginations je suis tout à tour, toi, elles, et un regard étranger qui doit être plus simplement le mien.» (R. Billetdoux 109).

«Peut-on, comme le disait Paul Valéry, «entrer dans l’avenir à reculons», ou, plus simplement, en traînant les pieds?» (L. Stoleru 234).

«Chantebois venait de terminer son exposé; plus exactement il achevait la lecture d’une note préparée pendant la nuit par son adjoint.» (C. Dubac 89).

«Le bref survol historique du chapitre précédent nous montre que l’Occident a à voir avec une entité géographique, l’Europe [...]. Ne s’agit-il pas alors, plus largement, d’une culture ou d’une civilisation?» (S. Latouche 32).

«Plus largement, ces traits se manifestent aussi dans certains partis qualifiés d’ouvriers, comme les partis communistes.» (G. Hermet 96).

«Tout au plus convient-il, à cette fin, que les masses respectent les ajustements négociés en dehors d’elles par les agents actifs du système; plus profondément, qu’elles demeurent convaincues de leur qualité d’experts [...].» (G. Hermet 25).

«Explication: Jean Chouraqui, plus exactement ses cliniques, ont versé deux chèques [...] aux comités Vigouroux [...].» (*Le Point* 5 févr. 1990 p. 94).

«Plus concrètement, Chamousset propose que l’État et son administration fassent des efforts pour conserver en vie les petits enfants abandonnés [...].» (E. Badinter *Amour* 151).

«[les mécanismes micro-économiques se grippent]: les entreprises ont moins d’allant, les administrations se rigidifient davantage, l’université perd son tonus, et plus généralement la vie sociale voit s’étioier son inventivité!» (A. Minc 61).

On rencontre pourtant des cas difficiles à classer. Si ‘plus concrètement’ est clairement rectificatif (v. l’exemple cité supra), l’adverbe isolé se confond presque avec un limitatif:

«Concrètement, quel genre d’activité leur proposer?» (*Le Nouv. Obs.* 1-7 janv. 1988 p. 22).

Pourtant il reste sans doute plutôt rectificatif, parce qu'il présuppose un contexte que l'argument introduit concrétise en un énoncé spécifique. En effet, la paraphrase naturelle est, 'en termes concrets' et l'adverbial pourrait sans modification de sens s'élargir en 'plus concrètement':

«S'interroger sur la façon dont fonctionnent les Japonais revient à nous regarder dans un miroir, à passer au crible la moindre de nos tâches et à changer tout ce qui peut l'être», explique M. Gérard Dubrulle, directeur du développement du management. Concrètement, M. Pierre Jocou, directeur de la qualité directement rattaché au PDG, a mis en place des «projets transversaux» dont les responsables sont chargés d'accompagner un nouveau modèle [...] et d'en accélérer la sortie.» (Le Monde hebdo. 15-21 mars 1990 p. 9).

Il arrive aussi qu'il soit difficile de distinguer entre fonction interprétative et fonction relationnelle, de nature sérielle. Dans l'exemple suivant, 'plutôt' fonctionne comme un 'et surtout', ne portant pas sur la formulation du message, mais sur l'enchaînement logique des arguments:

«Je ne m'en sentis pas coupable pour autant; plutôt, je voyais une relation, peu explicable du reste, entre l'amour que pouvait me porter Lou et le malheur, les malheurs qu'elle endurait presque simultanément.» (M. Braudeau 109).
→ c'était plutôt que ...

§ 498. 'mieux' et 'pire'

À côté des adverbes en -ment nous trouvons naturellement aussi les vrais comparatifs synthétiques dans cette fonction rectificative. La condition nécessaire pour que 'mieux' et 'pire'/'pis' puissent l'assumer est qu'ils adoptent la place initiale, place précisément fermée aux adverbiaux de manière homonymes

«La librairie était pleine, et la marée continuait. Pire, elle semblait amplifiée depuis l'installation de la République [...].» (E. Orsenna 21).
«A mesure que Georges Amini parlait, l'attention de Julien était davantage en éveil, mieux: lui qui avait, jusqu'à ce soir, là, si piteusement somméillé, se réveillait tout à fait et s'amusait déjà beaucoup.» (P.-J. Rémy 95).
«Effectivement, se retient de dire George, toi tu n'as rien vu. Pire, tu n'as jamais rien regardé.» (B. Groult, *Les vaisseaux du cœur*, 1988 p. 166).
«Or le même Yves Rocard ne craint pas de signer aussi un gros livre, qui sort ces jours-ci, intitulé: «La Science et les sourciers. Baguettes, pendules, biomagnétisme.» Mieux: l'ouvrage paraît chez Dunod, un

éditeur scientifique et technique peu primesautier, dont les ouvrages font autorité.» (*Nouv. Observ.*, 27 avril-3 mai 1989 p. 50).

Comme ils sont toujours suivis de pause dans cette fonction, l'effet prosodique de cette antéposition d'adverbes synthétiques monosyllabiques est plutôt brutal; il est quelque peu atténué, quand on détermine ces adverbes, procédé courant:

«[la démocratie] devient même méprisable aux yeux de ceux qui souffrent de son impureté engendrée par un confort politique corrompateur de l'idéalisme. Pis encore: les intellectuels, qui jouissent pourtant comme les autres de ses commodités, rejettent sur la démocratie leur propre indignité.» (J. Hermet 26).

«Il propose, pour marquer ce changement, d'abandonner l'emblème de la faucille et du marteau! Bien mieux: la même *Unità*, en date du 11 septembre, s'étend sur les méfaits de l'Etat dans l'économie!» (J.-F. Revel, in *Le Point*, 3 oct. 1988 p. 39).

C'est d'ailleurs pour une raison analogue que la langue préfère, au comparatif isolé 'plutôt', également toujours suivie d'une pause marquée (nécessaire pour éviter l'interprétation intensive):

«[...] enfin elle n'aimait pas aller seule au restaurant. Plutôt: elle ne le faisait jamais.» (E. Carrère *Hors* 96).

la combinaison 'ou plutôt', qui étoffe un peu le complément mis en extraposition. Cette méthode est aussi utilisée dans le cas des comparatifs synthétiques, v. les exemples cités supra § 497:

ou, pire, ... – ou, pour mieux dire, ...

§ 499. 'autrement dit'

Il arrive naturellement que la valeur comparative du rectificatif soit pleinement lexicalisée, intégrée à la racine adverbiale, comme c'est le cas de 'autrement' et des compléments formés sur cette base, 'en d'autres termes', 'autrement dit'. Lorsque l'intensif comparatif 'autrement' entre dans cette dernière locution, il se produit un syncrétisme entre fonction métacommunicative et fonction rectificative, les deux rôles étant assumés par les deux éléments de la locution:

«Tout la nuit, Bloynard et Arapède s'étaient relayés au chevet de cette

âme noire, afin de la ramener sur la droite voie, par le truchement de l'aveu. Autrement dit, ils l'avaient interrogé.» (J. Roubaud 24).

«Et sans être d'aucune coterie, je suis assez habile pour qu'il ne s'en trouve pas une qui me croie son ennemi. Ma position, autrement dit, est là aussi parfaite.» (B.-H. Lévy 228).

«Dans la crèche tout l'univers vient rendre hommage à l'Enfant, autrement dit à vous et moi.» (B. Beck *Un* 67).

«C'est le cas, par exemple, lorsque ce dernier doit quitter sa famille pour être placé en foyer. En d'autres termes, lorsqu'il n'est plus au milieu de son passé, il est fréquent que son amnésie aboutisse à la démence [...]» (Bombardier & St-Laurent 81).

Comme nous l'avons déjà vu pour 'enfin', la fonction rectificative n'a pas besoin du comparatif pour se produire, témoin la locution 'en clair', où l'on remarque aussi la présence de la préposition 'en' (v. supra):

«Hélas, il n'en a rien été et il demeure donc, malgré les années qui ont passé, tributaire [...] de Maître Ancelle qui le représente, pour toutes les dépenses exceptionnelles qu'il peut être amené à faire. En clair, mon fils, quoi qu'il ait pu vous dire, n'a pas autorité pour engager un secrétaire.» (B.-H. Lévy 260).

«La Tchécoslovaquie, pour sa part, a suggéré un système de remplacement du COMECON dans lequel l'URSS continuerait d'approvisionner l'Europe de l'Est en énergie, et disposerait d'un crédit acheteur lui permettant d'acquérir des biens dans les anciens satellites. En clair, l'Occident subventionnerait le commerce intra-COMECON.» (*Le Monde hebd.* 15-21 nov. 1990 p. 9).

Rappelons enfin qu'un comparatif antéposé ne joue pas nécessairement le rôle d'adverbial interprétatif. Il peut par exemple s'agir d'un complément de mesure:

«Les consultations privées ont-elles été supprimées dans les hôpitaux, un secteur de luxe, hors convention, s'installe. Plus modestement le tennis municipal n'est pas entretenu faute de recettes, un club privatif vient le jouxter.» (A. Minc 34).

Pour séparer ces emplois des énonciatifs, il faut recourir aux épreuves usuelles, p.ex. la paraphrase. Ainsi il serait absurde d'utiliser ici une paraphrase à base de 'parler', il faut utiliser un substantif de mesure, p.ex.:

→ à une échelle plus modeste

§ 500. *'c'est-à-dire': la reformulation orientée*

La formule explicative 'c'est-à-dire', que nous interprétons avec Murat & Cartier-Bresson 7 comme une expression figée inanalysable en synchronie, recouvre tout le champ des adverbiaux contextuels rectificatifs. Elle sert toujours à relier deux termes dans un rapport explicatif (à valeurs rhétoriques variées) et est donc exclusivement contextuel. Elle relie des éléments à tous les niveaux de l'argumentation (mots, syntagmes, phrases) et est indifférente à la constitution des éléments, qui peuvent différer entr'eux (p.ex. un terme et une proposition).

Comme la locution ne comporte aucun sème comparatif et que l'explication consiste toujours à poser un rapport d'identité (identité qui peut être très partielle, et même niée), on pourrait la classer comme un relationnel paradigmatique. Cependant nous l'interprétons comme un énonciatif interprétatif pour deux raisons. D'abord elle relie toujours deux termes explicites. De là la valeur particulière de son emploi elliptique dans le dialogue, où elle sert soit, comme question, à solliciter une explication:

- Nous avons pratiquement terminé le lot.
- C'est-à-dire?
- Bon, il en reste la moitié.

soit, comme réponse, à se dérober à une demande:

- Vous avez débarqué le lot?
- C'est-à-dire ...

Deuxièmement le rapport que 'c'est-à-dire' établit entre les termes relève clairement des relations énonciatives. En effet, le propre de la locution est d'introduire une explication qui relève du code: il rapporte le premier membre à l'interprétant. Comme pour tous les interprétatifs, ce report se fait d'une façon impersonnelle, conformément à la nature des instances énonciatives impliquées. Par sa formation syntaxique, il implique l'idée de devoir (cf. 'c'est à prendre ou à laisser', 'c'est à reprendre'), et on peut paraphraser le mouvement rhétorique comme suit (v. Murat & Cartier-Bresson 7):

Ceci (A) doit être compris comme cela (B).

Comme la locution situe l'explication dans l'interprétant, elle présente obligatoirement le second terme comme le plus courant, ayant la plus

large extension sémantique et donc le plus accessible à tous. C'est ainsi que la locution sert souvent à expliquer un terme spécifique, technique ou rare :

«Pour obtenir une image nette sur l'écran, il est nécessaire de faire une mise au point, c'est-à-dire de placer l'objet à une distance convenable de la lentille ...» (cit. Murat & Cartier-Bresson 11).

En ce sens, 'c'est-à-dire' opère une reformulation orientée, à la différence de 'autrement dit' et 'je veux dire', locutions qui reformulent en mettant les deux termes sur le même pied. Ainsi l'explication apportée par 'c'est-à-dire' est indifférente à la valeur de vérité du premier terme, car c'est la deuxième formulation qui est la bonne.

Voilà pourquoi le mouvement rhétorique accompli par 'c'est-à-dire' va sémantiquement de l'identification à la rectification polémique. L'identification peut être complète :

«Le français fait partie des langues romanes, c.-à-d. dérivées du latin.» (cit. Murat & Cartier-Bresson 6).

ou partielle, allant du particulier au général (cas ordinaire) :

«... dans des locutions comme *être obéi, être servi à la baguette*, c'est-à-dire «avec exactitude et promptitude», on songe ...» (*op.cit.* 8).

ou du général au particulier, pour obtenir une formulation plus satisfaisante, plus précise :

«Au ciel on se reconnaît, c'est-à-dire que lorsqu'on aura été installé dans le lieu de béatitude [...], on ne sera pas exposé à l'ennui de prouver son identité à des tas de gens.» (L. Bloy, *op.cit.* 9).

Comme l'identification revêt obligatoirement la forme d'une reformulation orientée, elle ne peut en aucun cas consister en une simple énumération, dans laquelle n'intervient pas le renvoi à l'interprétant; c'est là la tâche accomplie par 'à savoir'. Voilà pourquoi la locution ne peut spécifier un terme à article indéfini ou à nombre cardinal (v. Murat & Cartier-Bresson 12) :

«La Chine doit faire face à un grand problème, $\left\{ \begin{array}{l} \text{à savoir} \\ * \text{ c'est-à-dire} \end{array} \right\}$
la surpopulation.» (id. *ibid.*).

Enfin, l'identification peut aussi s'échelonner dans le temps abstrait, c.-à-d. revêtir la forme d'une déduction logique (synonyme: 'donc'):

«(Pouchkine) se faisait des ennemis aussi vite qu'il écrivait, c'est-à-dire vraiment très vite.» (P. Besson 16).

«Il s'y ajoutait l'amertume, l'humiliation de me sentir vaincu par des choses mentales, c'est-à-dire, faites pour l'oubli.» (Valéry, cit. Murat & Cartier-Bresson 11).

Quand l'idée de réorientation prend le pas sur celle d'explication, on aboutit à la fonction proprement rectificative de 'c'est-à-dire'. La locution marque alors que le premier terme ne rend pas correctement compte de la réalité dénotée. A la différence des rectificatifs comparatifs (type: 'mieux'), 'c'est-à-dire' ne permet pas de ventiler le degré de correction; comme son mouvement fondamental est l'identification, la locution permet seulement l'inversion complète de ce mouvement, c.-à-d. l'explication par substitution:

«Je l'ai rencontré hier ... c'est-à-dire avant-hier.» (*op.cit.* 6).

«Dans le bureau de l'écrivain il n'y a pas de miroir. C'est-à-dire que si: la grande glace au-dessus de la cheminée, mais Antoine, assis à son bureau, y tourne le dos.» (Aragon, *op.cit.* 14).

En situation dialogale, un tel 'c'est-à-dire' fonctionne, à l'état isolé, comme une formule mitigée de dénégation, se substituant au 'non' catégorique. Dans cet emploi polémique, 'c'est-à-dire' reste pourtant un adverbial énonciatif, car il est toujours possible de suppléer la proposition qui explique le refus:

«- Est-ce que tu peux venir dîner ce soir?

- a) C'est-à-dire ...

b) C'est-à-dire (que) justement ma belle-mère doit débarquer ...» (Murat & Cartier-Bresson 14).

XII. Les fonctions circonstanciellles: compléments scéniques et compléments argumentatifs

A. Niveau syntaxique des compléments circonstanciels

§ 501. *Déterminants du prédicat*

Les adverbiaux circonstanciels sont des compléments déterminant le prédicat, c.-à-d. le verbe et ses actants. Ils servent à placer celui-ci dans le monde référentiel, soit par rapport aux dimensions concrètes dans lesquelles un acte verbal s'actualise nécessairement: le temps et l'espace, soit par rapport aux «dimensions» abstraites sans lesquelles les actants ne peuvent agir: la cause (et le but) et l'instrument (et le concomitant). L'objectif fonctionnel des circonstanciels n'est donc pas d'assurer la cohérence textuelle, à la façon des compléments connectifs et relationnels, ni de qualifier la situation de communication, mais d'assurer la cohérence référentielle de l'énoncé.

C'est là aussi la fonction des actants, mais ceux-ci sont d'abord des membres du prédicat. Pour servir à la cohérence référentielle, il faut que les actants se dotent de marques supplémentaires, typiquement des déterminatifs déictiques, marques inhérentes à la fonction adverbiale circonstancielle.

Qualifiant le prédicat, les compléments circonstanciels se situent dans la phrase à un niveau intermédiaire entre les adverbiaux énonciatifs, déterminant l'énoncé dans son ensemble (y compris les circonstanciels), et les adverbiaux modificateurs du syntagme verbal, notamment les adverbiaux de manière. Si l'on considère la hiérarchie des membres primaires de la phrase, les circonstanciels se trouvent séparés des modificateurs par les actants. On s'explique ainsi qu'un circonstanciel qui passe à déterminer le syntagme verbal plutôt que le prédicat dans son ensemble s'assimile aux actants, assurant une fonction semi-actantielle.¹ C'est le

I Lorsque le mouvement se fait en sens inverse, c.-à-d. quand un adverbial de manière passe à fonctionner comme un membre du prédicat plutôt que du syntagme verbal étroit, le résultat final est le même: le complément de manière assume une fonction semi-actantielle de nature circonstancielle abstraite. V. § 714.

cas, notamment, du complément de lieu que la valence verbale peut transformer en objet indirect locatif:

La discussion porta sur le sida.

La transition de fonction circonstancielle à fonction semi-actantielle est particulièrement importante pour les circonstanciels «abstraites» (les compléments de cause, de but, d'instrument et de concomitance), nous le verrons.

§ 502. *Résumé des propriétés syntaxiques générales*

Les propriétés syntaxiques générales des circonstanciels attestent naturellement leur place intermédiaire entre les énonciatifs et les modificateurs. Comme nous les analysons en détail à propos de chaque type adverbial, nous résumerons ici les traits essentiels.²

1. Les circonstanciels peuvent être focalisés, comme tous les membres primaires du prédicat, y compris les adverbiaux de manière. Ils se distinguent par là des énonciatifs.

C'est $\left. \begin{array}{l} \text{à trois heures} \\ \text{à Paris} \\ \text{Pierre} \\ \text{brutalement} \end{array} \right\}$ que l'inconnu descendra.

A l'inverse les circonstanciels sont incompatibles avec la fonction de déterminant de foyer clivé, parce qu'ils ne fonctionnent pas à un niveau inférieur à celui du syntagme verbal.

S'ils figurent à l'intérieur de la paraphrase clivée, c'est obligatoirement en position parenthétique, position dans laquelle ils ne nouent aucun lien déterminatif avec le foyer clivé.³ V. p.ex.:

«Ce fut, en France, le premier gouvernement de la crise qui en fit

2 Nous parlerons dans ce qui suit des formes ponctuelles des circonstanciels. Nous verrons plus tard que les formes relationnelles et surtout les circonstanciels quantifiés ont une syntaxe différente, plus proche de celle des modificateurs.

3 Comme partout, le statut de la pause est mal respecté par l'écriture:

«C'est aujourd'hui à ce double prix que le contrôle de la constitutionnalité épousera pleinement le mouvement de la démocratie française.» (L. Cohen-Tanugi 109).

d'abord les frais lorsqu'il voulut, en 1975, utiliser cette technique.» (L. Stoleru 27).

«Ce n'est pas cette nuit, dans l'état de détresse où il est, qu'il comprendra ce qui s'est passé.» (B.-H. Lévy 80).

Les circonstanciels se conforment donc sur ce point à la syntaxe des énonciatifs et, comme eux, plutôt que de s'insérer dans la construction clivée, ils préfèrent la position liminaire, signe évident qu'ils déterminent l'ensemble de la construction clivée:

«Et bientôt c'est son ballon qu'ils vont lorgner!» (Y. Queffelec 33).

«Cette fois, aucun doute, c'est moi qu'il congédiait.» (Fl. Delay 32).

«Mais, aujourd'hui, c'est dans les pays développés que ce phénomène s'intensifie.» (L. Stoleru 196).

2. Les circonstanciels sont incompatibles avec la quantification intensive. Ils se séparent sur ce point tant des énonciatifs que des adverbiaux de manière:

Très franchement, je ne vous crois pas.

* très	}	maintenant à trois heures ici à Paris
--------	---	--

Elle l'a repoussé très brutalement.

Nous verrons que les formes quantifiées des compléments circonstanciels se conforment sur ce point plutôt à la syntaxe modale.

3. Les circonstanciels sont les seuls compléments de tout le système adverbial à comporter des formes quantifiées spécifiques: les autres adverbiaux se servent simplement des adverbiaux de degré pour accomplir cette détermination (cf. le trait cité supra):

soudain – souvent – partout – loin.

4. Les circonstanciels ignorent les restrictions de cooccurrence avec le prédicat. Ils partagent ce trait avec les énonciatifs, alors que les adverbiaux de manière sont sélectionnés par les caractères sémantiques du verbe:

Maintenant A trois heures Ici A Paris	}	il dort	{	profondément. * minutieusement. * furieusement.
--	---	---------	---	---

Le trait s'explique par la généralité épistémologique de la

détermination circonstancielle. De même que tout énoncé présuppose les instances de l'énonciation, ainsi tout acte et tout état présupposent les éléments «dimensionnels» actualisés par les compléments circonstanciels (cf. infra § 505).

5. Dans la partie préverbale de la phrase, les circonstanciels sont indifférents à la négation, parce que la constitution d'un cadre dimensionnel est tout aussi nécessaire à la négation qu'à l'affirmation de l'actualisation d'un prédicat:

Aujourd'hui }
Ici } les ouvriers n'ont pas fait la grève.

Les circonstanciels se comportent donc dans cette zone comme les adverbiaux énonciatifs.

6. La place des circonstanciels est relativement libre dans la phrase. Ils ressemblent sur ce point aux énonciatifs, alors que la présence, dans la partie préverbale de la phrase, des adverbiaux de manière est soumise à de sévères restrictions (v. § 724 sqq.). La liberté des circonstanciels est réduite à deux égards:

- a) Ils ne s'intercalent pas normalement entre l'auxiliaire et le participe. Toutefois cette restriction n'a qu'une valeur statistique; seuls les circonstanciels ponctuels déictiques n'admettent pas cette place, alors que les autres types y apparaissent occasionnellement:

* L'édredon a été { ici
auparavant } fabriqué.

Sur ce point, les circonstanciels ressemblent donc plutôt aux adverbiaux de manière (v. § 905) qu'aux énonciatifs qui préfèrent la place intercalée. Notons en passant que les formes quantifiées s'approchent ici des adverbiaux de quantité, adoptant volontiers la place préparticipale:

Il ne m'a pas { souvent
beaucoup } visité à la maison.

- b) De quelque type qu'ils soient, les circonstanciels ne peuvent précéder la négation s'ils se trouvent dans la partie postverbale de la phrase. La règle souffre quelques exceptions, que nous étudierons en temps et lieu (v. 'toujours' et 'déjà' p.ex.).

Le bateau n'arrivera pas au port avant trois heures.

* Le bateau n'arrivera avant trois heures pas au port.
Sur ce point, les circonstanciels ont la syntaxe des modificateurs.

- c) A la différence des modificateurs, les circonstanciels gardent la possibilité, dans la zone postverbale, de se soustraire à l'influence de la négation en adoptant une place parenthétique:

A cause des avaries subies en haute mer
le bateau ne pouvait pas, $\left\{ \begin{array}{l} \text{ce jour-là} \\ \text{au port du Havre} \end{array} \right\}$,
respecter les délais prévus.

Dans cette situation, ils peuvent même précéder la négation:

«Cela ne signifie pas encore qu'elle ait été saisie, mais le moins qu'on puisse dire est que le président lituanien n'a, cette fois-ci, pas épargné les efforts pour arrondir les angles.» (*Le Monde hebdo.* 29 mars-4 avril 1990 p. 3).

7. Les circonstanciels sont indifférents à la forme de la phrase, figurant aussi bien dans l'ordre que dans la question. Ils y obéissent à la même règle que celle qui gouverne leur rapport à la négation. Précédant le syntagme verbal, ils constituent le cadre dans lequel se produisent l'ordre et la question:

A l'usine, placez les visiteurs de façon à ne pas gêner le travail.
«Maintenant, laisse-moi travailler.» (Fr. Chandernagor 108).
A l'usine, pourquoi ne peut-on négliger les soucis de la vie privée?
Demain, qui enverrez-vous au poste de garde?

Lorsqu'ils suivent le syntagme verbal, ils constituent ou font partie du foyer de la question et de l'ordre, à moins d'adopter une position parenthétique:

Faites entrer les visiteurs $\left\{ \begin{array}{l} \text{à l'usine.} \\ \text{maintenant.} \end{array} \right.$
Pourquoi faut-il négliger les soucis de
la vie privée $\left\{ \begin{array}{l} \text{à l'usine} \\ \text{aujourd'hui} \end{array} \right\} ?$

8. Les circonstanciels figurent sans restriction dans une proposition nominale et servent souvent à déterminer un nom. Comme ils déterminent le prédicat dans son ensemble, les circonstanciels n'ont nul besoin d'un verbe explicite pour apparaître dans la proposition; même si celle-ci consiste du seul actant, les circonstanciels continuent sans problème à placer

la prédication elliptique dans le temps et l'espace.⁴ Voici un exemple particulièrement net de ce mécanisme:

«Il leur parlait de son histoire: son ignorance, Marx, la Révolution et maintenant cet autre quartier en action là-bas de l'autre côté de la Seine.» (Ada 79).

Les circonstanciels déterminent également sans problème un nom, adoptant une fonction épithétique (cf. § 21):

«La chaleur, les accélérations dans les tunnels étroits, l'ensevelissement sous terre pendant plus d'une heure l'incommodaient.» (Ada 167).

«- Mais non, c'est à cause du vent dehors.» (M. Braudeau 177).

«On riait de la terrible chute à ski d'Edouard l'hiver dernier, on taquinait Nathalie [...]» (Ada 144).

D'ailleurs, c'est sans doute à cause de cette totale indépendance du syntagme verbal étroit que le complément circonstanciel de temps constitué d'un syntagme nominal déterminé, p.ex. 'la nuit', se juxtapose sans risque d'ambiguïté à un actant nominal déterminé: les deux syntagmes fonctionnent à deux niveaux syntaxiques bien distincts. Il est certes rare de trouver des exemples aussi nets que les suivants, mais le mécanisme fonctionnel est si fermement installé dans la structure de la langue qu'il ne pose en fait aucun problème au décodeur (cf. § 924):

«Sa peur la nuit dégénéra en cauchemar, il se réveilla couvert de sueur.» (Y. Queffelec 284).

«Je préfère faire la vaisselle le soir.» (Ph. Djian 42).

B. Morphologie des circonstanciels

§ 503. *Absence des adverbes en -ment*

Le statut intermédiaire des circonstanciels transparait aussi dans la morphologie de leurs constituants typiques. D'une part, les deux classes

⁴ Un signe de cette différence de niveau est le comportement de l'actant et du circonstanciel lorsqu'on transforme le verbe en nom (cf. J.-Cl. Corbeil 182): celui-ci peut accompagner le nom déverbal, alors que l'actant exige une préposition, marque explicite de sa subordination à la racine verbale:

traverser la rivière

a) la traversée de la rivière

b) la traversée hier a été laborieuse

c) la traversée de demain sera facile

adverbiales qui les encadrent, les énonciatifs et les adverbiaux de manière, sont typiquement constituées d'adverbes en -ment :

franchement	doucement
heureusement	brutalement
légalement	prudemment

Les circonstanciels «purs», ponctuels non quantifiés, ne revêtent pas cette forme.⁵ C'est précisément qu'ils établissent une zone fonctionnelle intermédiaire entre l'énonciation et la prédication, zone réservée aux indications des rapports de l'énoncé avec le monde référentiel, et d'où toute qualification modale est bannie. Or, l'adverbial énonciatif qualifie, tout autant que l'adverbial de manière, un prédicat, nous l'avons vu. Dès lors il est normal qu'avec les formes quantifiées des circonstanciels, proches fonctionnellement des adverbiaux de manière, les adverbes en -ment se présentent à nouveau fréquemment, du moins dans les fonctions temporelles : quel que soit leur type, les adverbiaux de lieu répugnent très nettement aux adverbes en -ment.⁶ En fait, les compléments circonstan-

5 Cf. M. Źozińska 69, qui note correctement l'incompatibilité de la forme en -ment avec le rôle de complément circonstanciel de temps. Assez étrangement, elle prétend cependant que les «adjectifs de relation indiquant l'idée d'emplacement, de posture, de direction» s'adverbialisent en général. Nous verrons § 647 la valeur non circonstancielle d'un adverbe tel que 'souterrainement', p.ex.

6 Afin de justifier sa thèse disant que l'adverbial de cause, que nous regardons comme un circonstanciel abstrait, v. infra, est plus «périphérique» par rapport au syntagme verbal que les «compléments élémentaires», dont les adverbiaux de temps et de lieu, H. Korzen *Pourquoi* 59 prétend que ceux-ci peuvent être constitués d'adverbes en -ment. Cependant ses deux exemples mêmes prouvent son erreur. L'adverbial temporel cité, 'quotidiennement', est évidemment une forme quantifiée (un itératif, cf. 'fréquemment', 'habituellement') et l'adverbe 'localement', qualifié d'«assez rare», n'est simplement pas un complément circonstanciel de lieu du point de vue fonctionnel. Il n'est pas particulièrement rare; seulement il se groupe, dans son usage normal, avec un adverbe comme 'globalement' ou 'publiquement', c.-à-d. il fonctionne comme un énonciatif limitatif ('légalement') ou un adverbial de manière de domaine illocutif (v. § 739 sqq.). Ajoutons qu'au contraire de ce que pense H. Korzen: un «adverbe en -ment exprimant la cause [...] paraît inconcevable» (loc.cit.), certains adverbes en -ment fonctionnent effectivement comme des compléments semi-causaux, v. infra § 682 sq. En résumé, l'adverbial de cause ne se distingue pas, par sa constitution, des autres circonstanciels: les adverbes en -ment sont en principe étrangers à la fonction circonstancielle (p.ex. causale), mais il existe un certain nombre de cas contraires.

ciels se trouvent ainsi encadrés entre deux zones de modificateurs, dont la première modifie une prédication secondaire présupposée et l'autre la prédication actualisée. Les modificateurs se rapportent à un élément phrastique, les circonstanciels ancrent pour ainsi dire le prédicat dans le monde du réel.

§ 504. *Les compléments nominaux*

D'autre part, s'ils s'éloignent morphologiquement des énonciatifs et des modaux, ils se rapprochent, très logiquement, de la forme typique des actants, les constituants nominaux. Comme l'affinité fonctionnelle entre les circonstanciels abstraits et les actants est particulièrement étroite, notamment en ce qui concerne les compléments instrumentaux, il est normal que ces types circonstanciels recourent rarement aux adverbes, préférant le même genre de constituants que les actants indirects, savoir les compléments prépositionnels à régime nominal.

Les circonstanciels concrets de temps et de lieu n'y sont certes pas étrangers, mais ils se partagent fondamentalement entre les deux types morphologiques «purs»: les adverbes particules, 'maintenant', 'là', et les noms, sans élément prépositionnel de liaison, 'demain', 'la veille', 'quelque part'. De même qu'ils sont réfractaires à l'intrusion des adverbes en -ment, les adverbiaux de lieu répugnent à la constitution nominale pure: les seuls exemples clairs sont les composés de 'part'. En revanche, les locatifs passent facilement à fonctionner comme actants s'ils sont déterminés par un article: 'l'au-delà', 'le dedans', alors que les temporels n'ont même pas besoin de ce trait formel pour assumer la fonction actantielle:

Demain sera un autre jour.

«On ne sait pas ce que nous réserve demain, dis-je avec la prudence qui me caractérise.» (J.-M. Roberts 52).

Enfin, les deux types circonstanciels ont une égale facilité à fonctionner comme régime de préposition, comme nous l'avons montré supra § 20: 'sortir d'ici', 'dès maintenant', 'renoncer pour toujours', etc.

On peut résumer ces affinités morpho-fonctionnelles dans le schéma suivant:

niveau syntaxique	fonction	constituants
énoncé	énonciatifs	adverbes en -ment
prédicat	circonstanciels concrets abstraites	{ adverbes particules, noms (÷ adverbes) syntagmes nominaux prépositionnels
syntagme verbal élargi	actants	noms
syntagme verbal étroit	modaux	adverbes en -ment

C. Typologie circonstancielle

§ 505. *Circonstants concrets et abstraits*

Pour déterminer l'inventaire précis de la classe des circonstanciels, il faut faire appel conjointement à des considérations théoriques et à des critères morphologiques.

A partir de l'analogie «cosmique» il est possible, en effet, de fixer le nombre des «circonstants», terme dont nous désignons la fonction abstraite et générale remplie par un complément circonstanciel déterminé. Comme les circonstants définissent les rapports théoriquement possibles entre un prédicat et le monde référentiel, il suffit d'enregistrer les conditions générales indispensables à la réalisation d'un acte ou d'un état pour identifier les circonstants idéalement possibles. Ainsi il est évident qu'à la structure «dimensionnelle» du cosmos spatio-temporel correspondent les deux circonstants concrets, le locatif et le temporel, que, souvent, on qualifie fort justement de «scéniques».

Ce terme risque cependant de nous faire croire que l'analogie cosmique s'arrête à la dimensionalité concrète et dont la pertinence linguistique saute aux yeux. Or, pour peu qu'on passe des conditions «dimensionnelles» de l'acte à ses présuppositions «instrumentales», on s'aperçoit qu'un acte verbal n'existe pas seulement dans une dimensionalité concrète, accessible aux sens, mais qu'il comporte aussi une dimensionalité abstraite, ouverte à l'esprit.

De même qu'un acte présuppose avec nécessité un lieu, ainsi il ne se produit jamais à l'état pur; il exige une matière, un instrument, des éléments concomitants pour passer de la virtualité à la réalisation.⁷ Voilà le circonstant local abstrait, dimension seulement spirituelle dans le sens qu'elle est inaccessible aux sens, alors qu'elle produit des compléments on ne peut plus réels dans l'acte verbal actualisé.

La profonde parenté des deux types de dimensionalité est encore plus évidente avec le temps. Le circonstant temporel concret est inscrit dans la phrase dès la forme finie du verbe, mais peut toujours être réalisé aussi par un complément spécifique. Si on transpose cette dimensionalité dans l'ordre abstrait de l'esprit, on voit sans peine que la relation temporelle abstraite est d'ordre causal. Or, aucun acte ne saurait être imaginé sans qu'on puisse se prononcer sur sa cause (éventuellement, comme nous venons de le voir, en niant l'existence même de la cause; nous laissons les subtilités de cette question aux théologiens). Un locuteur a beau se déclarer partisan de la création «ex nihilo» comme des guérisons miraculeuses; ce qu'il fait alors, c'est de produire en fait des énoncés linguistiques comportant des compléments de cause et d'instrument.

Si, au lieu de l'allégorie cosmique, on s'inspire de la métaphore théâtrale, on peut dire que l'instauration de l'acte verbal opérée par les circonstants dans le monde référentiel se fait de deux manières. D'une part les circonstants concrets établissent la scène, le lieu et le moment du prédicat: ce sont les compléments «scéniques». D'autre part, les circonstants abstraits fournissent les accessoires de l'acte, les dimensions conceptuelles, de l'actant, qui ne saurait agir sans mobile ni moyen; ces circonstants fournissent en quelque sorte les arguments externes de l'acte. On pourrait les appeler argumentatifs.

§ 506. *La déclinaison casuelle*

Cette analyse des circonstants théoriques tout analogique et, finalement, spéculative correspond cependant de très près aux réalités de la langue. Effectivement les quatre circonstants dont nous avons postulé l'existence se retrouvent dans la déclinaison casuelle, trait qui leur confère un statut morpho-syntaxique indiscutable.

Il est certain que le critère formel le plus simple pour inventorier les types circonstanciels effectivement utilisés par la langue est de recourir

⁷ La seule exception est constituée par les verbes monovalents ('il pleut'): comme ils prétendent se passer d'agent (présentant un sujet «vide»), ils sont incompatibles avec le circonstant «instrument».

aux distinctions casuelles qui existent dans le paradigme du pronom interrogatif-relatif. Tout le monde est d'accord pour regarder certaines de ces formes comme adverbiales, formes interprétées par Togeby § 262 comme des cas adverbiaux. Nous nous servons du paradigme de Togeby pour dresser l'inventaire suivant:

type circonstanciel, dimension de l'acte	cas adverbial, formes du pronom interrogatif-relatif	fonction adverbiale: compléments	dénomination traditionnelle
scéniques	1) où	locatifs	adverbes de lieu
	2) quand	temporels	adverbes de temps
argumentatifs	3) pourquoi	{ causaux finaux	adverbes de but et de cause
	4) comment (avec qui/quoi)	{ instrumentaux concomitants	adverbes de moyen et d'accompagnement
types non circonstanciels	5) comment (de quelle manière)	modaux	adverbes de manière
	6) combien	{ quantitatifs intensifs	adverbes de quantité et de degré

Comme le montre le schéma, il est nécessaire de compléter le critère morphologique casuel avec les traits théoriques exposés ci-dessus, parce que les formes adverbiales du paradigme interrogatif comprennent aussi 'combien' qui répond indiscutablement à des compléments adverbiaux opérant à un niveau inférieur au prédicat (cf. infra). En outre, 'comment' se révèle un «cas» ambigu qui, sur le plan morphologique, correspond aussi bien à un adjectif qu'à un adverbe, et qui, fonctionnellement, permet de poser des questions à des niveaux aussi disparates que ceux du prédicat, de l'actant et de la racine verbale:

- Comment parlera-t-il?
- a) Depuis une voiture.
- b) Sans micro.
- c) Tout seul.
- d) Avec fougue.

§ 507. *La subdivision des circonstanciels*

Il nous reste à montrer les parallélismes conceptuels suggérés par les divisions du schéma morphologique. Les deux groupes de circonstanciels se subdivisent en effet d'exactly la même manière, parce qu'ils réalisent fondamentalement la même dimension, envisagée seulement de deux points de vue.

Les temporels, tant abstraits que concrets, se subdivisent naturellement selon l'axe de la successivité du temps, distinguant ainsi au minimum entre l'antériorité et la postériorité. Nous verrons que la structure fondamentale du système temporel ponctuel est ternaire, basée sur l'opposition entre trois étapes, mais cette division ne s'applique pas aux circonstanciels abstraits qui ne connaissent qu'une structure binaire (structure bien présente aussi dans le système temporel, p.ex. 'tôt-tard', 'avant-après'). Dans l'ordre abstrait, ce qui est antérieur à l'événement ne peut être que la cause (le passé des scéniques). L'acte dont la réalisation est seulement envisagée, rejetée après le prédicat, s'identifie avec autant d'évidence avec le but (le futur des scéniques).

Les caractères communs des spatiaux concrets et abstraits sont plus délicats à saisir. La distinction essentielle qui caractérise le système toujours binaire des locatifs ponctuels est celle qui sépare les déictiques des non déictiques, c.-à-d. entre le renvoi à une situation très précise ('ici'), intégrée à la situation de communication, et le renvoi à un lieu neutre, défini p.ex. par sa position sur une carte ('à Paris'). Ce clivage est reproduit, à l'intérieur des déictiques, dans l'opposition fondamentale de ce sous-système entre le proche ('ici') et le lointain ('là-bas'). En fin de compte, c'est ce clivage qui se retrouve avec les circonstanciels abstraits de l'espace si on se base sur leur rapport au prédicat. D'une part, nous trouvons des compléments intégrés au prédicat, au «drame verbal»: ils sont liés au verbe au même titre que les actants et opèrent donc dans sa «proximité». Ce sont les instrumentaux.⁸ D'un point de vue logique, on peut même dire que ces compléments se situent aussi sur l'axe de l'antériorité, puisque l'instrument existe nécessairement avant la réalisation de l'acte. D'autre part, tout acte verbal peut se situer sur la carte des circonstances comme on voudra. On peut modifier à loisir le nombre de constants (comme d'actants), sans modifier le rapport de ceux-ci au

8 Nous utilisons ici le terme d'instrument dans un sens large, englobant non seulement l'instrument matériel qui sert à réaliser l'action, mais aussi le moyen et le matériau. Ces distinctions n'importent pas à la syntaxe adverbiale, puisqu'elles ne s'actualisent qu'à travers la syntaxe prépositionnelle.

verbe. Ce type de compléments accompagnent le verbe, mais sans s’y intégrer directement, parce que leur fonction primordiale est celle, «éloignée», de modifier un autre actant ou de spécifier un circonstant. Ces compléments, qui se lient donct indirectement au verbe par simple contiguïté, sont appelés concomitants (‘Elle est venue avec Pierre/avec un balai’).

Bien sûr, il faudrait approfondir davantage les différences entre les deux dimensionalités si nous devons étudier leurs affinités avec les actants et leurs réalisations prépositionnelles. Il y a toute une série de traits sémantiques qui les distinguent et qui expliquent une partie de leurs différences syntaxiques. Nous en utiliserons quelques-uns plus tard. Voici une liste provisoire:

<i>temps</i>	<i>espace</i>
continuité	discontinuité
non-contiguïté	contiguïté
irréversibilité	réversibilité
sélection	combinaison
successivité	simultanéité
etc.	etc.

Le schéma suivant met en lumière les traits sémantiques réunissant les circonstants concrets et abstraits de la même dimension:

		Traits dimensionnels		adverbes interrogatifs
		antériorité proximité	postériorité éloignement	
scéniques	temps concret	hier	demain	quand
	espace concret	ici	là-bas	où
argumentatifs	temps abstrait	cause (par dépit)	but (pour usage interne)	pourquoi
	espace abstrait	instrument (avec un couteau)	concomitance (avec un ami)	comment

D. Différences circonstancielles de temps et de lieu

§ 508. *Le problème de l'objet indirect locatif*

Malgré le parallélisme fondamental des deux types de circonstants scéniques, on constate qu'ils n'opèrent pas exactement au même niveau syntaxique: le complément de lieu est moins indépendant du syntagme verbal que le complément de temps.

Le phénomène capital est l'existence d'un objet indirect locatif. Quelle que soit leur morphologie, tous les compléments de lieu peuvent remplir le rôle actantiel d'un complément conjoint au verbe et sélectionné par lui:

– Adressez-vous $\left\{ \begin{array}{l} \text{au bureau.} \\ \text{ailleurs.} \end{array} \right.$

Il est fort difficile de distinguer entre complément de lieu circonstanciel et objet indirect locatif.⁹ Le cas le plus net est celui où la valence verbale exige la présence d'un objet locatif, complément actantiel unique:

Souvent les marchandises ne parvenaient pas à destination.

L'écologie et la pollution ne figuraient pas parmi les thèmes de discussion.

«J'en frémiss. Si je n'étais pas tombé sur elle ce jour-là ...». (E. Westphal 15).

«[...] pour les informer [...] que les «vieux» étaient mis à la retraite et que certains autres [...]» (*Nouv. Obs.* 7-13 oct. 1958 p. 33).

Ces compléments actantiels obligatoires ont une syntaxe toute différente de celle des circonstancielles de lieu. Pour distinguer les deux types, on peut utiliser les critères suivants:

1° Les compléments actantiels locatifs sont normalement conjoints à la zone postverbale. Il est exceptionnel de placer un tel complément avant le verbe, sauf en cas d'inversion nominale:

⁹ Nous verrons (§ 636) que l'épreuve de la pronominalisation par 'en' et 'y' ne nous y aide pas. D'une part, les deux pronoms adverbiaux pronominalisent avec une égale aisance les circonstants et les objets locatifs conjoints. D'autre part, certains de ceux-ci refusent la pronominalisation:

Parmi les thèmes de discussion figuraient la pollution et l'écologie.

* Y figuraient la pollution et l'écologie.

«Parmi les sujets auxquels étaient consacrée la réflexion entreprise, figuraient, en priorité, la recherche de l'équilibre de la gestion «dommages au véhicule» et, plus précisément, les modifications susceptibles d'être apportées au *régime de franchise*.» (cit. Nølke (86) 364).

2° Les compléments actantiels locatifs ne figurent jamais à la tête d'une phrase niée, comme le signale J. Wüest 244 sq. Cette règle ne constitue évidemment qu'un cas particulier de la première règle, mais elle offre l'avantage de ne pas comporter d'exceptions:

* Parmi les thèmes de discussion l'écologie et la pollution ne figuraient pas.

* «A Montpellier, Jean-Jacques n'habite plus.»

* ? «Derrière toi, Yvonne ne se cache pas.» (exemples de J. Wüest).

Cf.:

«A Montpellier, il ne faisait pas froid.»

«Derrière sa maison, il n'y a pas de fumier.» (cit.id.).

3° Les compléments actantiels locatifs se combinent avec un adverbial de lieu, alors que la phrase n'admet pas deux compléments circonstanciels de lieu (sauf en cas de redoublement):

«Noël restait fidèle à la superstition d'enchérir quelquefois, à sa table, sur le jeu de Frédérique.» (E. Carrère *Hors* 219).

Comparez:

Des objets hétéroclites traînaient sur la table.

Sur la table traînaient des objets hétéroclites.

Dans la chambre, des objets hétéroclites traînaient sur la table.

Quand l'objet indirect locatif n'est plus l'unique complément actantiel exigé par le verbe – comme c'est le cas des verbes bivalents que nous venons de considérer – et qu'il se combine donc avec un objet direct – verbes trivalents – la distinction devient beaucoup plus difficile. De fait, la transition de complément actantiel conjoint au verbe à complément circonstanciel libre déterminant le prédicat devient alors graduelle. C'est ainsi que la place d'un tel complément locatif semi-actantiel est plutôt une affaire de distribution rythmique que de cohésion syntaxique (cf. § 925). Si le complément est court, il se conforme à la première règle et se situe donc dans la zone postverbale:

Il avait attiré son ami dans un guet-apens.

Ils ont jeté la balle contre la vitre.

Nous avons conduit le directeur à la gare.

«[...] j'avais dû noircir au moins une centaine de pages sans lever pratiquement les yeux de ma table pendant plusieurs jours [...]» (Ph. Djian 10).
 «Ils lançaient quelquefois dans leur jardin des flèches et des pierres.» (J. Sénès 17).

Mais si le complément locatif prend plus de volume, il figure sans peine dans la partie préverbale:

Dans leur jardin enchanté ils lançaient quelquefois des flèches empoisonnées qu'ils avaient volées aux indigènes.
 De sa table surchargée de papiers il ne levait pratiquement les yeux que pour vérifier les progrès du travail de la dactylo.

Ainsi le seul critère général, valable aussi pour les verbes trivalents, est la combinaison de deux compléments locatifs: si elle est possible, celui qui se trouve le plus près du verbe assume nécessairement la fonction actantielle d'objet indirect locatif:

Au bureau il ne levait pratiquement jamais les yeux de sa table.
 Là-bas, dans la jungle, il avait attiré son ami dans un guet-apens.

Les compléments de temps ignorent une telle fonction actantielle, de même qu'ils demeurent étrangers à la représentation pronominale: les deux formes adverbiales du pronom personnel, «en» et «y», se réservent à des fonctions actantielles ou adverbiales de nature locative (cf. J. Pinchon, *Homme* 44). En revanche, un circonstanciel de temps est complètement naturel comme complément indirect non temporel:

Pense à demain!

On peut rapprocher du complément indirect conjoint certains adjectifs «dimensionnels» capables de s'amalgamer avec le verbe pour former des locutions verbales dans lesquelles l'adjectif spécifie la réalisation spatiale de la racine verbale:

marcher droit

couper court

«[...] une ligne protectionniste conduisant tout droit à une guerre commerciale avec le Japon et l'Europe.» (Le *Monde hebdomadaire*, 29 déc. 88-4 janv. 89 p. 2).

La syntaxe temporelle ne connaît rien de pareil à ces adjectifs fonction-

nant comme une espèce d'adverbiaux de quantité-manière (v. § 772).

§ 509. *Circonstanciels en fonction de sujet et d'attribut*

C'est cette différence de degré dans la subordination au syntagme verbal qui explique la deuxième différence «actantielle» des deux types circonstanciels: les adverbes de temps fonctionnent facilement comme sujet, fonction peu naturelle (sans être absolument impossible) pour les locatifs:

«Bastienne a l'impression que l'avenir a cessé brusquement d'exister. Demain n'existe pas.» (Thérame 52).

«— On ne sait pas ce que nous réserve demain, dis-je avec la prudence qui me caractérise.» (J.-M. Roberts 52).

A l'inverse, les adverbiaux de lieu se démarquent des temporels par leur aptitude à entrer librement dans la fonction d'attribut. Certes, celle-ci n'est pas fermée aux compléments de temps:

La réunion est à trois heures.

mais les locatifs s'accommodent de toutes sortes de verbes copulatifs, comme le montre O. Eriksson, p.ex. p. 27, là où les temporels n'entrent pas:

«Ses pieds gantés de babouches en cuir blanc posaient sur un coussin d'eau chaude.» (Gide, Eriksson loc.cit.).

ou présupposent l'existence d'un complément locatif:

Trouvez-vous ici demain.

* Trouvez-vous demain.

La classe des verbes exigeant un attribut, entre autres, locatif, à l'exclusion du complément de temps, semble d'ailleurs assez fournie: 'se sentir', 'se tenir', 'se trouver'. V. p.ex.:

«[...] dîners où Julien se sentait si parfaitement à sa place qu'il se sentait, aujourd'hui, soudain en terre inconnue.» (P.-J. Rémy 217).

Le caractère attributif des compléments locatifs se voit particulièrement dans la facilité avec laquelle ils forment le prédicat de toutes sortes de

constructions nexuelles, comme l'a montré O. Eriksson, v. p.ex.:

«Puis il aperçut sa veste sur un tabouret et, la prenant, fit choir un objet mou [...]» (Duhamel, cit. Eriksson 162).

Ici encore on constate que ce type de constructions s'ouvre aussi aux compléments temporels, mais sous des conditions beaucoup plus restrictives, v. p.ex.:

L'enterrement hier de sa mère ne l'a pas affecté.

En outre, les adverbiaux de temps, n'acceptent la fonction attributive qu'à condition d'être combinés avec un sujet inanimé (cf. § 20):

Le concert est demain.
* Pierre est demain.

alors que les locatifs fonctionnent comme attribut sans restrictions de cooccurrence avec le sujet (cf. § 20):

«Il a mal partout et nulle part car son mal, à vrai dire est «ailleurs.»» (Bombardier & St-Laurent 35).
Pierre est ailleurs.
«Depuis que vous êtes là je dors profondément, sans rêve.» (Fl. Delay 118).
La maison est là-bas.
«[...] même si l'iris en cage voletait, le reste était rudement là devant Constance.» (Fl. Delay 119).
«[...] elle dit Lyon, se rappelant que Fourier y avait vécu, et aussi parce que c'était près du lac Léman, de Divonne et d'Evian [...]» (E. Carrère *Hors* 216).

A l'inverse, le complément de temps détermine beaucoup plus facilement l'épithète que l'adverbial de lieu, comme le montrent les statistiques d'Ernens-van Dijck (v. en particulier p. 69).

Enfin, il est significatif que tous les locatifs, quelle que soit leur valeur fonctionnelle spécifique, acceptent la fonction d'attribut, alors que les temporels quantifiés ou relationnels la refusent:

* Le spectacle est $\left\{ \begin{array}{l} \text{déjà.} \\ \text{toujours.} \\ \text{souvent.} \end{array} \right.$

à l'exception des deux adverbes-prépositions :

Le spectacle est $\left\{ \begin{array}{l} \text{avant.} \\ \text{après.} \end{array} \right.$

L'explication est sans doute à chercher dans le fait que le système de la quantification est mal installé dans la fonction locative, les formes quantifiées gardant une certaine valeur ponctuelle :

Pierre est $\left\{ \begin{array}{l} \text{partout.} \\ \text{loin.} \end{array} \right.$

La sortie se trouve derrière.

«Je croyais que Lippman était contre ...» (T. Cartano 118).

«— Alors le vide est partout!» (Fl. Delay 145).

Signalons enfin un trait contraire, situant le complément de temps plus près du verbe que celui de lieu : l'ordre respectif des deux circonstants place typiquement le complément de lieu plus loin du verbe que le complément de temps, selon le modèle canonique suivant :

Verbe//Temps/(Actant)/Lieu

Il ne s'agit là, nous le verrons (§ 932), que d'une tendance, l'ordre concret étant toujours sujet à toutes sortes d'influences syntaxiques et pragmatiques.

E. Les circonstanciels abstraits ou argumentatifs

§ 510. *Constitution morphologique et rapport au nœud verbal*

Étant fixé sur l'inventaire des circonstanciels, nous allons étudier un peu plus en détail le statut des circonstanciels abstraits, argumentatifs. Nous le ferons brièvement, car notre intérêt principal dans cet ouvrage concerne les fonctions phrastiques susceptibles d'être assumées par les adverbes. Or, les circonstanciels abstraits ne sont constitués que par exception d'adverbes ; comme nous l'avons dit, ils utilisent de préférence des compléments prépositionnels :

pour rien	avec le couteau
par prudence	en compagnie de son avocat

Au contraire d'autres langues, le français ignorent les adverbes circonstanciels dénotant la cause ou l'instrument.

Cette particularité morphologique nous paraît indiquer que les circonstanciels abstraits français se trouvent spécialement proches des compléments indirects du verbe, lesquels ont la même constitution morphologique. Cette parenté est soulignée par le fait que les circonstanciels théoriques de la cause et de l'instrument peuvent sans peine être actualisés sous la forme d'un actant sujet; cf. la syntaxe de l'agent: lorsque celui-ci adopte la forme d'un objet indirect, il utilise la même préposition que le complément de cause, 'par'. En revanche, les circonstanciels concrets de temps et de lieu sont rares et bizarres en fonction de sujet. En français il semble donc justifié de regarder les compléments de cause et d'instrument comme des semi-actants participant plus activement à la réalisation de l'acte verbal que les circonstanciels concrets.

La plupart des différences essentielles entre les circonstanciels concrets et abstraits tiennent à leur rapport au syntagme verbal. Les scéniques qualifient un seul événement, celui actualisé par le verbe; comme ils servent à placer celui-ci dans le monde référentiel concret, il serait impensable qu'ils impliquent un événement indépendant de la prédication du verbe principal. Les circonstanciels argumentatifs, en revanche, qualifient deux événements, établissant une relation logique, non temporelle, entre deux situations, deux événements. Cf. H. Korzen *Pourquoi* 64:

«La construction causale résulte d'un procès intellectuel par lequel on postule un lien causal entre deux situations.»

Le complément de cause, de but ou d'instrument présuppose en principe l'existence d'un acte ou d'un état antérieur ou postérieur à la prédication principale. Le complément intègre cet acte à la prédication actualisée en en faisant une «circonstance». Ainsi on peut dire que les compléments circonstanciels abstraits sont sémantiquement relationnels, mais fonctionnellement phrastiques. Les compléments de cause et de but et, à un moindre degré, les compléments d'instrument, placent l'acte verbal sur la ligne abstraite d'une argumentation logique; ils transforment un acte antérieur (ou postérieur) en argument logique intégré aux membres primaires de la phrase. Voilà pourquoi nous avons adopté le terme d'«argumentatif» pour désigner les circonstanciels abstraits. On aurait pu penser à «explicatif, logique, interprétatif», mais le mot d'«argumentatif» rend bien le fait que les compléments de cause et d'instrument sont utilisés pour justifier l'acte/l'état principal de la phrase: ils apportent un argument pour expliquer que tel est bien le cas.

§ 511. *Différences linguistiques entre circonstanciels concrets et abstraits*

Voilà la raison profonde des différences que l'on observe dans le comportement syntaxique et le profil sémantique et morphologique des circonstanciels concrets et abstraits. Ces différences peuvent être résumées dans les points suivants:

- 1° La forme du pronom interrogatif
- 2° L'inventaire morphologique
- 3° L'implication logique (statut de la négation)
- 4° La syntaxe de la coordination.

1° Aux compléments scéniques correspondent des adverbes pronominaux «synthétiques», 'quand' et 'où'; ces formes sont complètement opaques, inanalysables, comme les particules adverbiales. Les deux adverbes pronominaux qui reprennent les circonstanciels abstraits, 'pourquoi' et 'comment', sont décomposables en deux éléments; 'pourquoi' est un adverbe composé: 'pour' + 'quoi', 'comment' est la forme adverbiale dérivée de 'comme': 'comme' + '-ment'. Le caractère analytique est évident lorsque l'instrument exige l'emploi d'une forme non adverbiale: 'avec quoi'.

2° Ce caractère analytique est patent dans les constituants normaux des circonstanciels abstraits, les syntagmes prépositionnels à régime nominal, v. supra.

3° Les circonstanciels concrets font partie des conditions de vérité du prédicat; les abstraits n'affectent pas nécessairement la vériconditionnalité du prédicat. Si on nie une phrase comportant un scénique postposé au verbe, la négation porte normalement sur l'adverbial. Autrement dit, on ne nie pas le verbe, mais le complément:

Je ne sortirai pas	}	à Paris.
	}	à trois heures.
→ mais je sortirai	}	ailleurs
	}	plus tard.

Si, au contraire, on nie une phrase comportant un circonstanciel abstrait, la portée de la négation devient ambiguë. Dans le cas où l'on interprète le circonstanciel abstrait comme situé en dehors de la prédication principale, la négation porte uniquement sur celle-ci, autrement dit, l'énoncé impliqué reste nié:

Je ne sortirai pas, à cause de la pluie.

→ a) je ne sortirai pas (et cela à cause de la pluie)

Dans la mesure où on intègre le circonstanciel abstrait à la prédication principale, il fait partie des conditions de vérité de celle-ci. Par conséquent il tombe sous la négation et implique, comme les circonstanciels scéniques, une modification vériconditionnelle du prédicat, c.-à-d. un énoncé impliqué affirmatif:

→ b) je sortirai (mais non à cause de la pluie)

Cf.:

Le capitaine n'a pas respecté les consignes pour arriver le premier.

→ { a) le capitaine n'a pas respecté les consignes (il voulait arriver le premier)
b) le capitaine a respecté les consignes (mais non dans le but d'arriver le premier).

L'instrumental s'intègre plus que le causal au prédicat, mais peut rester en dehors de la portée de la négation:

Tu ne réussiras rien avec ce raisonnement.

→ { a) tu ne réussiras rien (puisque tu raisonnes comme cela).
b) tu réussiras (mais non avec ce raisonnement)

Dans certains cas, seule l'interprétation b) est possible:

Il ne l'a pas tué avec un couteau.

→ mais il l'a tué.

Dans le cas du concomitant, l'intégration au prédicat est de rigueur:

Je ne jouerai pas avec Annette.

→ mais avec Marie.

Ainsi les deux types de circonstanciels abstraits (cause et instrument) n'ont pas tout à fait le même degré d'indépendance. Bien souvent l'instrumental est très proche de la fonction actantielle, n'impliquant donc aucunement deux situations et, dans le cas du concomitant, seule une interprétation arbitraire pourrait en faire la condensation

d'une situation indépendante:

Il est venu avec sa femme.
→ il est venu et sa femme aussi

Nous avons déjà constaté qu'il est plus difficile de soustraire l'instrumental à l'influence de la négation que le causal; il ne suffit même pas toujours de faire passer le complément dans la partie préverbale de la phrase:

Avec le couteau je ne tue jamais.
→ mais je tue

Enfin, le causal lui-même est souvent si intégré au syntagme verbal qu'il serait absurde de ne pas l'interpréter comme un semi-actantiel, témoin la double valeur de 'en', qui représente aussi bien la cause que l'instrument:

Il en est mort (p.ex. du sida).
Il en a été tué (p.ex. de la balle).

Il est remarquable que les circonstanciels scéniques se combinent avec la négation pour former les négations dites adverbiales, 'jamais', 'plus' et 'nulle part'. Les adverbiaux négatifs modifient la véridictionnalité du prédicat à la façon de la négation simple, en sorte que, combinés avec un circonstanciel abstrait, ils permettent de maintenir la non-validité absolue tout comme la validité partielle du prédicat dépourvu de circonstanciel:

Elle ne travaille nulle part.
→ elle ne travaille pas.
Elle ne travaille plus à cause de son fils.
→ a) elle ne travaille pas
b) elle travaille (pour une nouvelle raison)

On n'observe rien de pareil pour les circonstanciels abstraits qui ignorent les formes négatives. En un sens, cependant, la préposition 'sans' sert à constituer des instrumentaux et des causaux niés; or, on observe que cette forme «négative» transforme obligatoirement le circonstanciel abstrait en argument du prédicat principal:

Nous travaillons sans plaisir.
 → { a) nous travaillons
 b) nous ne travaillons pas avec plaisir
 c) * nous ne travaillons pas.

4° Le comportement des circonstanciels abstraits face à la négation illustre le fait que ces compléments représentent une deuxième situation placée à l'extérieur de la prédication principale: le fait de nier l'un ne crée évidemment aucune raison pour nier l'autre. Or le même fait peut être décelé à travers certaines réactions face à la coordination. Si, au lieu de nier, on ajoute un nouveau membre, on obtient l'effet inverse: l'introduction d'une cause supplémentaire coordonnée à une première cause n'influe pas sur le statut numérique du syntagme verbal. En revanche, si l'on coordonne deux circonstanciels scéniques, la coordination entraîne nécessairement le redoublement de l'acte verbal: dans ce dernier cas, il ne saurait être question d'une seule situation (cf. Korzen, *Pourquoi* 62-64):

Le président a parlé le deux mai et le 14 juillet.

→ le président a parlé deux fois.

Le président a parlé par dépit et à cause de l'aggravation de la situation politique.

→ le président a parlé une fois.

Il a battu le record de vitesse avec une Ferrari, un mécanicien de génie et une audace incomparable.

→ il a battu le record une fois.

Autrement dit, chaque circonstanciel scénique ponctuel présuppose au moins un acte verbal, mais il peut aussi en encadrer plusieurs (v. § 515): l'acte verbal est subordonné au scénique ponctuel. Le circonstanciel abstrait n'engage pas de rapport de nécessité avec le syntagme verbal: il s'agit d'une combinaison libre, combinaison qui met en rapport deux situations référentielles.

XIII. Les adverbiaux de temps

A. Le délimitation de la classe

§ 512. *L'épreuve de 'quand': temporels circonstanciels et temporels quantifiés*

En principe la définition des adverbiaux de temps est simple, car ils sont constitués par les expressions qui répondent aux questions introduites par 'quand'. Ce sont donc des circonstanciels qui indiquent le moment de l'action, situant le prédicat (événement, situation) dans le temps.

Cependant, dans la réalité de la langue, la syntaxe des adverbiaux de temps se complique du fait que l'indication de temps est étroitement liée à l'indication de série et que l'indication du moment entre dans des combinaisons variées avec les compléments exprimant les deux dimensions temporelles quantitatives de tout acte verbal, la fréquence et la durée.

Les trois «dimensions» temporelles de l'acte verbal sont théoriquement faciles à distinguer, car elles se situent à trois niveaux syntaxiques clairement distincts.¹ L'adverbial de temps proprement dit situe le prédicat dans le temps et il qualifie l'énoncé dans son ensemble. C'est la raison pour laquelle ce complément adopte souvent les places liminaires de la phrase.

L'adverbial de fréquence qualifie le syntagme verbal élargi (verbe + actants). Il se situe donc au niveau immédiatement au-dessous de celui de l'adverbial de temps et se combine avec celui-ci. Dans la phrase qui contient les deux types de complément, l'adverbe de temps précède normalement l'adverbial de fréquence.

Enfin l'adverbial de durée appartient au niveau du verbe proprement dit. C'est une espèce d'adverbial de quantité; c'est pourquoi il se place de préférence après le verbe et entre l'auxiliaire et le verbe principal.

La très grande majorité des adverbiaux de temps passent l'épreuve de 'quand'. Celle-ci permet en même temps de les distinguer des temporels quantifiés, puisque ces adverbiaux répondent à une question introduite par 'combien' (à l'exception des itératifs distributifs proches des circonstanciels scéniques) ou à une question totale, si tant est qu'ils puissent constituer la réponse à une question.

Seul un tout petit nombre se dérobe à l'épreuve de 'quand', parce

1 V. infra § 554 l'analyse des traits distinctifs.

qu'ils sont incapables d'assumer un rôle rhématique dans la phrase: 'un jour', 'une fois', 'désormais', 'auparavant', 'ensuite', 'depuis', 'dorénavant', 'naguère'. Pour la même raison, ils sont réfractaires à la fonction de foyer clivé, bien que cette fonction constitue par ailleurs une preuve essentielle du statut primaire qu'ont les circonstanciels à l'intérieur de l'énoncé.

§ 513. *Le critère de la négation: mobilité zonale des circonstanciels temporels*

Si les épreuves de 'quand' et du clivage se heurtent ainsi à certaines incompatibilités pragmatiques, celle de la négation fonctionne en revanche d'une façon absolue. Le mécanisme est le suivant. Lorsque l'adverbial de temps se trouve dans la partie postverbale de la phrase et en position non parenthétique, il tombe toujours sous la négation. Si, précédant la négation, il se situe dans la partie préverbale, il se soustrait en revanche à son influence, comme il appert des implications logiques:²

1° Partie préverbale, l'adverbial de temps sur la négation:

Le dix mai, il ne sauta pas.

→ { a) mais plus tard il le fit enfin
b) et il ne le fit jamais.

«– Je vais passer la nuit chez Sebastián. Demain je ne veux pas que tu assistes à la mise en bière.» (Fl. Delay 189).

«Une heure auparavant je n'attendais pas grand-chose de la vie. Maintenant j'en attendais tout.» (J.-M. Rouart 22).

«Aujourd'hui, la hantise des excès populaires n'est plus de mise, mais un certain doute persiste [...]» (G. Hermet 7).

«Pardonnez-moi Marc et Jeannette si je vous déçois encore mais, ce soir-là, en vous prenant à témoins Rémi et moi, nous ne nous adressions pas vraiment à vous.» (R. Billetdoux 13).

«[...] j'ai utilisé mon temps patiemment mais ce soir je n'ai plus rien à faire.» (R. Billetdoux 129).

«J'avoue que, ces derniers temps, je n'ai pas beaucoup milité.» (Fr. Chandernagor 240).

2° Partie postverbale, l'adverbial sous la négation:

Il ne sauta pas le dix mai.

2 Si H. Korzen *Pourquoi* 99 peut dire qu'au contraire des compléments de cause, les «membres de la phrase élémentaire [dont les circonstanciels ponctuels], même s'ils sont thématiques, ne sauraient échapper à l'influence de la négation», c'est qu'elle analyse un itératif distributif («le dimanche»), complément qui a en effet un autre rapport à la négation que le circonstanciel ponctuel. V. § 576.

→ mais il sauta le onze.

V. p.ex. :

«Ce n'est pas cette nuit, dans l'état de détresse où il est, qu'il comprendra ce qui s'est passé.» (B.-H. Lévy 80).

«[...] il n'aurait par conséquent pas été relégué par la suite en province [...]» (P. Besson 17).

«Ne faut-il pas cerner au préalable les caractéristiques sinon la nature de ce monstre?» (S. Latouche 12).³

Les adverbiaux réfractaires aux épreuves de 'quand' et du clivage se conforment entièrement à ce mécanisme. Seulement, lorsque la phrase est niée, ils n'apparaissent que dans la partie préverbale ou dans des positions parenthétiques, du fait de leur nature thématique :

Une fois, nous n'avions pas emmené mon frère.

Les exceptions à ce mécanisme sont rarissimes. Nous avons trouvé trois exemples où le complément circonstanciel précède, dans la partie postverbale, la négation :

«Justin se rendit compte alors que Valerio ne l'avait jamais invité à visiter le palais Gregorio [...]. Il ne s'en était jusqu-là pas étonné et c'est ... [...].» (P.-J. Rémy 192).

«Et, tandis qu'il menace Israël, on peut craindre qu'il ne se lance dans une provocation suicidaire, qu'il joue son va-tout avec encore un soupçon de réalisme et une petite chance de succès puisque la coalition militaire n'est alors pas prête.» (*Le Monde hebdomadaire*, 17-23 janv. 1991 p. 5).

«De cet ouvrage de 1911, *l'Armée nouvelle*, qui contient d'admirables pages sur le développement du capitalisme, pages qui n'ont aujourd'hui pas une ride, on peut détacher le passage suivant [...]» (G. Duby, *Histoire de France* (1988) III p. 10).

Les deux premiers cas s'expliquent sans doute par la valeur relationnelle de 'jusqu-là' et 'alors', à quoi s'ajoute, dans le second, la pragmatique particulière des propositions subordonnées, facteur qui joue aussi dans le troisième exemple.

Ajoutons que cette règle ne vaut absolument que pour les

3 Comme toujours il faut rappeler que si l'adverbial postposé est précédé d'une pause, nous retrouvons la situation I^0 , puisque la place finale détachée ne fait pas partie du syntagme verbal élargi. D'une façon analogue, si c'est la négation elle-même qui se trouve, par inversion, dans la partie préverbale, l'adverbial de temps qui suit la négation, continue à en être indépendant :

«Jamais encore, depuis son retour, il n'avait prononcé des paroles semblables.» (A. Absire 37).

ponctuels; les temporels quantifiés ont sur ce point une syntaxe plus diversifiée (v. § 558).

Par ailleurs, la syntaxe positionnelle des adverbiaux de temps ne nous aide guère à distinguer les temporels ponctuels des autres types de la fonction circonstancielle, à cause de la grande mobilité de ces compléments. Nous verrons, par exemple, que, quelle que soit la constitution morphologique du complément de temps, il demeure toujours possible de le placer entre l'auxiliaire et le verbe principal: aussitôt que le complément sert plutôt de cadre que de foyer de l'information, la place préparticipiale est tout indiquée pour marquer l'absence de valeur rhématique du complément (v. § 905 sq.).

B. Le point et la série

1. *La nature double de l'indication temporelle*

§ 514. *Primat de l'indication ponctuelle*

Comme nous l'avons dit, l'adverbial de temps entretient un rapport étroit avec l'indication de série. C'est que toute indication de temps consiste de deux éléments sémantiques, le point et la série. Pour situer un acte verbal dans le temps, il faut évidemment pouvoir isoler un moment unique dans la successivité temporelle. C'est la fonction ponctuelle de l'adverbial de temps. D'autre part, dans la définition même du point temporel entre la relation discrète avec d'autres points. Le fait même de situer dans le temps équivaut à indiquer quel point déterminé il faut choisir parmi un ensemble de points disposés sur une ligne progressive. C'est la fonction sérielle de l'indication temporelle.

L'adverbial de temps proprement dit contient toujours cette double indication, mais à des degrés variés. Ainsi l'adverbial de temps peut mettre la fonction sérielle entre parenthèses, pour ainsi dire, de sorte que la relation exprimée entre prédicat et temps reste une relation ponctuelle. Nous parlons alors de l'adverbial de temps ponctuel présentant le prédicat comme un événement unique dans la successivité temporelle. Dans ce cas le point est conçu comme dépourvu d'étendue et l'existence des autres points est reléguée à l'état de présupposition dénotative (existant seulement dans le monde réel dénoté par l'adverbial).

D'autre part, il reste toujours possible de concevoir le moment de

l'action comme un point ayant une certaine étendue et qui rend donc possible de concevoir une division ultérieure de ce moment. Le moment lui-même est conçu comme consistant d'une série de points. Le point indiqué reste unique, mais il est en même temps envisagé dans sa relation avec d'autres points, points qu'il devient alors possible d'actualiser dans la phrase à l'aide d'indications de fréquence. Il importe de souligner que cette actualisation a lieu à l'intérieur de la phrase, l'adverbial de temps présentant une espèce de cadre temporel permettant une subdivision du temps. Ainsi la fonction sérielle reste à l'état de présupposition dénotative. *

§ 515. *L'indication sérielle du temps*

Mais il est possible aussi que le complément de temps actualise l'indication sérielle, c.-à-d. exprime (ou thématise) la relation d'un point à d'autres points dans la successivité temporelle. L'indication temporelle n'exprime plus alors le moment proprement dit, mais exprime la relation qui existe entre deux moments, deux points. Dès lors, c'est l'indication ponctuelle qui passe à l'état de présupposition syntagmatique (et non plus dénotative) et c'est la relation sérielle qui assume à elle seule l'expression du «moment» de l'action. Ainsi ce genre de compléments de temps ne permettent pas à eux seuls de placer un acte verbal dans le temps. Ils présupposent un contexte linguistique. Du point de vue de la fonction syntaxique, ce sont donc des relationnels syntagmatiques.

Si l'on considère le point et la série comme les deux termes extrêmes de la localisation temporelle, on constate que les divers types d'adverbiaux de temps se disposent sur une échelle allant du point à la série. Lorsque le complément temporel ne contient plus aucune mention du moment, devenant donc purement sériel, il passe de la catégorie des circonstanciels à celui des relationnels.

point	ponctuels purs	le dix mai 1983
↓	ponctuels de cadre	maintenant
	ponctuels sérialisés	en 1868 à trois heures
↓	relationnels temporels	trois heures après
	relationnels neutres	après
série	sériels purs	ensuite – puis

Résumons. Du point de vue de leur fonction dans la phrase, les adverbiaux de temps se divisent en ponctuels et en relationnels, avec des types

intermédiaires échelonnés selon leur valeur sérielle. Les ponctuels marquent le moment de l'acte verbal, un point dans une série, sans présupposés contextuels, alors que les relationnels expriment la relation entre deux points dont le premier est présupposé présent dans le contexte. Ainsi le circonstanciel «pur» est le complément qui place l'acte verbal par rapport à un moment unique; en tant qu'événement situé dans le temps irréversible de notre univers réel, le prédicat admet une et une seule indication temporelle: l'acte verbal n'a pu se produire à aucun autre moment de la chaîne temporelle. Bien sûr, d'autres actes peuvent se placer au même moment et le même circonstanciel ponctuel peut ainsi déterminer des prédicats coordonnés ('En 1806 Napoléon fut sacré empereur et le Danemark fit banqueroute.'). En revanche, un seul et même acte verbal ne permet qu'un seul déterminant temporel ponctuel, puisqu'un acte unique ne se répète pas. Il s'ensuit que l'adverbial n'admet pas la coordination (*'En 1806 et en 1809 Napoléon fut sacré empereur.'), mais seulement la juxtaposition de spécification: le même moment peut s'énoncer avec plus ou moins de précision ('en 1957, le deux novembre, au soir'), v. § 517.

2. *Le point et le cadre*

§ 516. *Elasticité du point: le moment étendu*

Il est assez rare, cependant, que le moment de l'action soit présenté avec une telle rigueur. En réalité un ponctuel pur ne se présente guère qu'avec quelques verbes dont la racine même marque le passage irréversible d'une limite:

Le dix mai Pierre décéda/s'installa à Autun.
Le gouvernement démissionnera demain.

mais avec la plupart des verbes, où la répétition de l'action reste possible, c.-à-d. conforme aux lois de l'expérience extra-linguistique, on constate que l'adverbial temporel représente un point auquel il est toujours possible de donner une certaine étendue:

- a) Hier il réussit à sauter la haie.
- b) Hier il réussit à sauter la haie trois fois.

La position temporelle ne change pas lorsqu'on passe de a) à b): c'est toujours au même point de la succession temporelle qu'il réussit à sauter

la haie. Ce qui change, c'est l'extension du point: dans a) , c'est un point pur envisagé sans extension; dans b) ce même point comporte un certain nombre (ici: trois) de «sous-points»; le point a pris de l'ampleur.

Ainsi l'adverbial de temps circonstanciel peut remplir deux fonctions dans la phrase:

- a) la fonction ponctuelle
indiquant le point, sans possibilité d'extension, p.ex. «maintenant» = un moment précis de la parole.
- b) la fonction de cadre
marquant le moment comme un cadre temporel à l'intérieur duquel le prédicat se situe nécessairement, p.ex. «maintenant» = 'actuellement', 'de nos jours'.

Soulignons que cette distinction est surtout logique, car il n'existe guère d'adverbe ayant uniquement l'une ou l'autre fonction.⁴ En fin de compte, l'effet de sens: point – cadre, dépend de facteurs contextuels, notamment l'interaction entre racine verbale et adverbial de temps:

Le lendemain il arriva.
Le lendemain son état empira.

§ 517. *Coordination et combinaison de deux ponctuels*

Deux circonstanciels de temps en fonction identique, ponctuelle ou de cadre, ne se combinent pas, comme le note Vet 139 (cf. A.-M. Berthonneau 72):

- * «Je l'aime hier récemment.»
- * «Il travaille maintenant aujourd'hui.» (Vet. loc.cit.).

Un même événement unique ne peut évidemment se produire à deux moments distincts dans le temps; le couplage coordonné de deux ponctuels entraîne nécessairement le redoublement de l'acte verbal:

⁴ 'actuellement' paraît constituer une exception. Il indique toujours le cadre, au contraire de 'aujourd'hui', 'maintenant', 'récemment':

Il est arrivé aujourd'hui/* Il est arrivé actuellement.

Aujourd'hui il s'est installé à Autun/* Actuellement il s'est installé à Autun.

Nous allons voir que les locutions sérialisées ('à trois heures') se réservent à la fonction ponctuelle.

J'interviendrai demain et après-demain.

En revanche, deux compléments appartenant tous deux au système des adverbiaux ponctuels se combinent librement,⁵ à condition que l'un se réserve la fonction de cadre, alors que l'autre spécifie un point situé à l'intérieur de ce cadre. Les deux compléments sont alors obligatoirement séparés par une pause, marque grammaticale du rapport appositif qui relie le second au premier. L'ordre naturel est de placer la spécification à la suite du cadre:

«En automne, à Bécon un soir, j'étais assise à table en train de dîner, il commençait à faire froid dehors.» (Ada 115).

«Un jour, à l'heure prévue, Blanche ne m'appela pas.» (J.-M. Rouart 70).

«Trois jours plus tard, la veille de l'arrivée à Rome, alors qu'ils traversaient la Maremme [...], elle lui posa sans préambule la question [...]» (E. Deschodt 185).

Mais l'ordre inverse ne heurte contre aucun principe grammatical:

«A huit heures, le lendemain, la famille s'installe dans la Renault [...]» (E. Deschodt 26).

Ce genre de combinaison, où un complément de temps spécifie un cadre dans un rapport apparemment appositif, se réalise avec une facilité toute particulière si la spécification se fait à l'aide d'un temporel quantifié (duratif ou itératif). Ici encore l'ordre des deux compléments semble indifférent:

«Chaque année, à l'automne, les Soviétiques renouvellent leur abonnement aux journaux et revues [...]» (*Nouv. Obs.* 7-13 oct. 1988 p. 32).

«Il y a quelque chose d'irritant pour un homme de plume, de ratures et de solitude, à se voir sans cesse, désormais, placé sous les feux de la rampe [...]» (A. Robbe-Grillet 29).

«[...] c'est lui qui m'a soigné dans mon enfance, le temps que j'ai vécu à Evreux.» (R. Billetdoux 180).

5 Nous n'avons pas étudié la combinatoire sémantique qui rend souvent impossible la combinaison d'un déictique et d'un mixte: 'hier récemment', 'récemment hier', 'le lundi autrefois' (sauf en sens itératif), 'désormais aujourd'hui'. Tous ces compléments ponctuels fonctionnent aussi comme cadre, mais ne se combinent alors qu'avec des ponctuels chronologiques ou sérialisés ('aujourd'hui à trois heures').

En fait la combinaison ne redouble pas ici la même place syntaxique, puisque le complément quantifié fonctionne au niveau du syntagme verbal et se subordonne ainsi au complément de cadre. Voilà qui explique que la pause n'est plus indispensable pour séparer le cadre de la spécification, le complément quantifié déterminant le verbe et non le prédicat:

«Des apparences de sourire éclairent à présent quelquefois le masque fermé qui lui sert de visage.» (E. Deschodt 92).

«[...] Frédérique déclara qu'elle pensait en effet s'absenter quelques jours la semaine suivante et lui proposa [...].» (E. Carrère *Hors* 213).

Il arrive même que complément ponctuel et complément quantifié se coordonnent, évidemment sans entraîner de conséquences pour la réalisation de l'acte verbal:

«Ils mangeaient en silence lorsque les enfants étaient encore petits, attentifs à la voix grave de la radio, mais bientôt et peu à peu, le repas fut le moment privilégié des affrontements.» (Ada 76).

Nous reviendrons sur ces combinaisons à l'occasion des positions adverbiales (v. § 880 sqq.).

§ 518. *Les ponctuels sérialisés*

Il reste un cas où la distinction entre fonction de cadre et fonction ponctuelle est indispensable à la classification même des compléments de temps non quantifiés: les ponctuels sérialisés. A l'opposé des autres ponctuels, ceux-ci sont en effet incapables d'assumer la fonction de cadre. Il s'agit de compléments tels que:

$$\text{demain} \left\{ \begin{array}{l} \text{au soir} \\ \text{soir} \end{array} \right. - \text{à trois heures} - \text{tôt} \left\{ \begin{array}{l} \text{dans la soirée} \\ \text{le matin} \end{array} \right.$$

Ils situent l'acte verbal sur un point précis d'une échelle temporelle, mais ne véhiculent aucune information (sauf en cas de combinaison avec un déictique: 'demain soir') sur la situation de cette échelle par rapport au moment présent de la parole: ces compléments sérialisent l'indication ponctuelle. Nous pouvons illustrer l'incompatibilité qui règne entre sérialisés et fonction de cadre par un exemple de C. Vet 138:

A trois heures le perroquet s'envola.

* A trois heures le perroquet s'envola hier.

Dans une telle construction, c'est nécessairement à l'adverbial déictique que revient l'obligation de dresser le cadre, à l'intérieur duquel le sérialisé peut alors situer l'acte sur un point, précis, mais rapporté à une échelle:

Hier, le perroquet s'envola à trois heures.

Ainsi les sérialisés déterminent véritablement les compléments de cadre, ce qui explique qu'ils se lient à ceux-ci sans aucune pause:

«Le lendemain à la même heure il était à la même place.» (R. Billet-doux 150).

C. Les trois systèmes temporels

§ 519. *Systèmes référentiels et repères scalaires*

Comme les adverbiaux de temps circonstanciels dénotent un point dans un système temporel extra-linguistique, on pourrait imaginer un grand nombre de types sémantiques, puisque la successivité temporelle peut s'actualiser dans plusieurs domaines (saisons, cosmos, âges, etc.). On constate cependant qu'au niveau des adverbes il n'existe que deux ensembles référentiels qui puissent marquer le moment de l'action:

1° Le système chronologique: les dates

2° Le système déictique: le moment de la parole.

Comme on peut combiner les deux références, il faut ajouter un troisième système:

3° Le système mixte: date + parole.

Par analogie avec les temps principaux du système verbal: passé – présent – futur, on subdivise en outre traditionnellement les compléments adverbiaux de temps en trois étapes, indépendamment du système référentiel auquel ils appartiennent par ailleurs. L'appartenance du complément à une étape donnée est définie par sa capacité à se combiner avec le passé, le présent ou le futur.

Il convient de souligner que, du point du seul sémantisme adverbial, la division en trois étapes n'a rien d'absolu, puisque certains ensembles adverbiaux permettent une structure par étapes plus fines, cf. M. Hug 1102. V. p.ex. pour le passé, les deux couples:

jadis – récemment, avant-hier – hier.

La division par étapes concerne uniquement les deux systèmes déictique et mixte. Les compléments du système chronologique sont parfaitement neutres quant au choix du temps verbal. Le système chronologique constitue une ligne d'une successivité continue et ses compléments ne contiennent pas d'information sur la position du moment dénoté par rapport à un moment absolu, non successif, tel que le moment de la parole.⁶ Cette particularité est liée à la constitution morphologique du système chronologique qui se singularise dans l'ensemble des compléments de temps du fait qu'il ne contient pas un seul adverbe.

On peut schématiser la subdivision par systèmes référentiels et par étapes de la façon suivante:

	passé/'avant'	– présent/'alors'	– futur/'après'
système chronologique	1° Le lundi trois mai 1968		
système déictique	2° jadis	– maintenant	– tout à l'heure
système mixte	3° hier	– aujourd'hui	– demain

§ 520. *Les ensembles nynégo- et allocentrique*

Enfin les systèmes déictique et mixte s'organisent aussi selon un troisième critère, qui est le rapport des compléments au moment de la parole. Du moment qu'on subdivise par étapes, il faut ancrer cette subdivision dans un moment absolu, moment qui ne peut être, en langue, que le moment de la parole. Les compléments dont la valeur scalaire (avant/alors/après) est tirée de leur rapport au moment de la parole sont appelés nynégo-centriques. Cependant un ensemble scalaire peut aussi se définir par rapport à un autre moment, un repère, à condition que celui-ci soit lui-même situé par rapport au moment de la parole.⁷ Les compléments qui dénotent ce genre de positions déphasées sont appelés allocentriques.

6 Il est évident que le nombre cardinal de l'indication chronologique véhicule une information scalaire ('le trois mai 1968'), mais l'échelle à laquelle il se réfère n'est pas organisée en étapes. La position absolue du moment indiqué par le complément chronologique est uniquement fonction de la réalité extra-linguistique.

7 Nous sommes ainsi entièrement d'accord avec M. Hug 1100: «La détermination d'un point sur l'axe du temps demande en fait que trois points soient considérés:

- le présent, ou moment de parole
- le repère, ou moment de référence, qui est situé par rapport au présent
- un moment à déterminer, qui est situé par rapport au repère.»

Cf. J. Pinchon, *L'homme* 44.

Voilà, croyons-nous, les critères nécessaires pour dresser le tableau des classes sémantiques des adverbiaux de temps ponctuels. Si l'on combine le critère des étapes:

avant – alors – après

avec celui de la nature du repère, on obtient les ensembles suivants:

2. système déictique

a) adverbiaux nynégocentriques

récemment/jadis	– maintenant	prochainement
il y a trois heures/ tantôt	– en ce moment	– tout à l'heure
		– bientôt/dans trois heures

b) adverbiaux allocentriques

auparavant	– alors/à ce moment	– bientôt ensuite au bout de trois heures
------------	------------------------	---

3. système mixte

a) adverbiaux nynégocentriques

hier	– aujourd'hui ce matin	– demain/lundi – un de ces jours
lundi	– actuellement de nos jours	– d'ici mercredi

b) adverbiaux allocentriques

la veille	– un jour une fois	– le lendemain
le lundi		le lundi
ce jour-là (le soir)	– le soir	– ce jour-là

D. Morphologie des adverbiaux de temps

1. *Les adverbess en -ment*

§ 521. *Trois adverbess dérivés pleinement temporels*

D'un point de vue morphologique, le trait commun le plus remarquable de cet ensemble adverbial est l'affinité étroite de nombreux compléments avec des substantifs. Ce trait tient naturellement à la nature semi-actan-

tielle des circonstants et il est lié à la presque-absence d'adverbes en -ment en fonction de circonstanciels ponctuels.

Le système des temporels ponctuels n'est intégré que par trois adverbes en -ment :

récemment – actuellement – prochainement

adverbes dérivés qui y sont aussi solidement installés que les particules, phénomène qui attend encore son explication :

«J'ai cité récemment le mot superbe de Mounier: «L'événement sera notre maître intérieur.»» (*Nouv. Obs.* 27 avril-3 mai 1989 p. 35).

«Actuellement, les deux parties essaient de s'accorder sur les navettes à deux étages qui transporteront les automobiles.» (*Nouv. Obs.* 27 avril-3 mai 1989 p. 19).

«Si vous gagnez cette élection, est-ce que vous n'allez pas être contraints à dissoudre prochainement l'assemblée nationale et à ce moment-là, avec quel mode de scrutin?» (M. Cotta, in: J. Chirac 88, 413).

On note qu'ils forment un sous-système incomplet: ils actualisent les trois étapes du point de vue nynégocentrique, mais ne servent pas dans le même système, à condition, bien sûr, de grouper 'actuellement' avec 'aujourd'hui' et non avec 'maintenant'. D'autre part, ils sont si fortement grammaticalisés qu'à la différence de la plupart des particules, ils remplissent une seule et même fonction à l'intérieur du système: 'prochainement' n'indique que le futur et 'actuellement' ajoute toujours au simple 'maintenant' l'idée d'un repère (une date) distant du moment de parole :

«[...] la Nouvelle-Calédonie, en l'espace d'un siècle, a connu de nombreuses crises dont certaines ont été plus tragiques encore que celle que nous vivons actuellement.» (Fr. Mitterrand 88, 591).

Les trois adverbes ne connaissent pas de fonction en dehors du système temporel, et, à l'intérieur de celui-ci, ils alternent, comme les particules, avec des locutions prépositionnelles ou nominales. Les adjectifs dont dérivent deux d'entre eux entrent précisément dans ce type morphologique de complément temporel :

prochainement – l'année prochaine

actuellement – à l'heure actuelle

Cf.:

«Ce serait impensable si l'intelligentsia ne s'était pas vu reconnaître une liberté d'expression qui fait d'elle, à l'heure actuelle, le principal soutien de la perestroïka.» (Le *Monde hebdomadaire*. 29 déc. 88-4 janv. 89 p. 2).

«J'avais pensé qu'un petit garçon, plus tard, eût été heureux d'y aller dormir. Les enfants souvent aiment se rendre inaccessibles. Actuellement une échelle de Bangkok permet d'y monter revues, valises et couvertures d'hiver.» (R. Billetdoux 133-34)

Seul problème d'ambiguïté fonctionnelle: 'récemment', bien que essentiellement nynégocentrique, peut s'utiliser en contexte allocentrique, cf.:

«J'ai eu avec Dorotea un léger désaccord métaphysique qui s'est tout récemment arrangé.» (Fl. Delay 4).

«Aux Etats-Unis, quatre groupes chimiques [...] ont récemment mis au point des fabrications de BST [...].» (Le *Monde hebdomadaire*. 29 déc. 88-4 janv. 89 p. 1).

Il avait récemment acquis un nouvel appartement.

«Celui-ci [...] était allé l'après-midi visiter l'exposition d'un artiste, ami de Mme Verdurin qui était mort récemment.» (Proust, cit. Nilsson-Ehle 190).

Cet adverbe se distingue aussi des deux autres du fait que l'adjectif correspondant, 'récent', n'entre pas dans des locutions nominales ou prépositionnelles lexicalisées, tout en figurant naturellement dans des expressions circonstancielles libres: 'à une date récente', 'dans un passé récent'.

§ 522. *Adverbes sémantiquement temporels*

A côté de ces trois adverbes pleinement intégrés au système ponctuel, il existe un petit nombre d'adverbes en -ment qui s'en rapprochent par le sens, mais qui se conforment essentiellement à une syntaxe modale en tant que compléments du syntagme verbal. Ainsi 'présentement' fonctionne comme un synonyme de 'actuellement', mais il est maintenant vieilli:

«Il est présentement travaillé d'une grosse fièvre.» (A. France, cit. Nilsson-Ehle 188).

«il faut, lui dit-elle, que tu ailles tout présentement chez le père Landriani.» (Stendhal, cit. C. Schwarz 294).

Comme 'dernièrement', 'nouvellement' est un synonyme de 'récem-

ment',⁸ particulièrement en emploi allocentrique:

«il est venu nous voir tout dernièrement» (cit. *ibid.*).

«[...] refusant même, s'il voulait impressionner un joueur nouvellement convié à la maison, de regarder ses cartes [...]» (M. Braudeau 192).

mais les deux adverbes ont aussi des fonctions non ponctuelles: 'dernièrement' peut être sériel (au sens de 'finalement') et 'nouvellement' fonctionne souvent comme un synonyme de l'itératif 'à nouveau'. Notons qu'il ne semble pas exister de synonyme de 'prochainement': les adverbes cités par Nilsson-Ehle 191 appartiennent au système duratif, p.ex. 'immédiatement'. Toutefois 'incessamment' reste un candidat possible, puisqu'il fonctionne, à côté de son emploi comme duratif modal, comme synonyme de 'sous peu', locution allocentrique.

Un critère pour évaluer le degré de «circonstancialité» de ces adverbes serait leur compatibilité avec les divers types d'intensification. Cependant les réactions sont complexes et une étude de détail s'impose. Ainsi 'actuellement' est le seul à refuser toute détermination intensive, à la façon d'un vrai circonstant. Etrangement, 'récemment' et 'prochainement' ont sur ce point une syntaxe entièrement modale:

assez	}	{	prochainement
très			récemment
tout (à fait)			

«Dans un passé récent, le Conseil interprofessionnel des vins de Bordeaux a pu jouer un grand rôle en matière de commercialisation [...]. Très récemment, il déposait un modèle de bouteille gravée [...]» (*Le guide Hachette 1990 des vins*, Paris 1990 p. 186).

«[...] la réconciliation franco-allemande, menée par le Général de Gaulle et le Chancelier Adenauer et, plus récemment, par l'institution fondamentale du Conseil européen.» (V. Giscard d'Estaing, *Démocratie Française*, Paris 1976 p. 162).

alors que les adverbes moins nettement circonstanciels ponctuels, 'dernièrement' et 'nouvellement', n'admettent que 'tout', c.-à-d. l'intensification de totalité qui n'est pas bornée aux compléments modaux.

8 Contrairement à Nilsson-Ehle 190, nous considérons 'fraîchement' comme un modal plein, mais par son sens il se rapproche effectivement souvent de 'récemment':

«Le pygmée portait [...] deux outardes fraîchement tuées.» (P. Benoît, cit. Nilsson-Ehle).

«fraîchement débarqué à Paris» (*Petit Robert*, cit. C. Schwarz 294).

Aussitôt que nous sortons du système ponctuel proprement dit, nous voyons réapparaître les adverbes en -ment. Quand l'indication ponctuelle se combine avec l'idée de distance, c.-à-d. dans le cas des temporels sérialisés, les adverbes en -ment restent relativement rares; ils servent surtout, semble-t-il, à doter l'indication sérielle d'une nuance de distance excessive:

très	}	{	tard – tardivement
trop			tôt – prématurément, précocement

«Lui, Honoré, ne serait pas si fou que de risquer sa chance prématurément.» (cit. Nilsson-Ehle 193).

«En effet, l'imaginaire de chacun, dessaisi si précocement de la conviction de l'importance de son identité, ne se trouverait plus motivé d'inventer toute cette machine.» (Bombardier & St-Laurent 80).

L'adverbe 'originellement' marque la distance maximale, le début absolu:

«Originellement, nous ne pensons que pour agir.» (H. Bergson, *L'évolution créatrice*, 1907 p. 44).

Cf.:

«le slogan était originellement un cri de guerre» (Gide, cit. C. Schwarz 294).

En revanche, quand on passe aux temporels proprement relationnels, les adverbes en -ment synonymes de 'avant' et 'après' se multiplient:

avant	après
anciennement	incessamment
antérieurement	postérieurement
nouvellement	subséquemment
préalablement	ultérieurement
précédemment	
séculairement	

«Nous avons indiqué antérieurement la tendance du malaise fondamental à prendre des formes psychosomatiques.» (Bombardier & St-Laurent 189).

«Ultérieurement, certitude d'avoir joué un rôle, d'avoir vécu vraiment en ces années-là.» (A. Ernaux, *La place*, Paris 1983 p. 49).

'précédemment' peut d'ailleurs aussi se rapprocher du duratif relationnel 'déjà':

«Robert de Baraglioul ..., comme nous l'avons dit précédemment, était venu s'établir aux environs de Pau.» (Gide, cit. Nilsson-Ehle 188).

Enfin, les temporels quantifiés n'offrent plus aucune résistance à la forme en -ment, comme nous le verrons.

2. *Les types nominaux*

§ 523. *Caractéristiques morphologiques des trois systèmes de base*

Le trait morphologique le plus caractéristique de l'ensemble des expressions adverbiales du temps est la fréquence des compléments nominaux non prépositionnels, type qui caractérise aussi les déterminations quantifiées du temps, itérative ('trois fois') ou durative ('deux minutes'). Cependant c'est seulement dans l'expression ponctuelle du temps que le type nominal domine absolument.

Un complément temporel nominal consiste toujours de deux éléments: un nom temporel dont la racine définit l'unité dans laquelle le temps est mesuré, et un déterminatif qui rattache cette unité à un point précis de l'échelle temporelle: 'ce matin'.⁹ Sur cette base il faut établir les types suivants:

- 1° complément semi-adverbial à déterminatif interne: 'demain'.
- 2° complément nominal à article défini: 'la veille'.
- 3° complément nominal à article défini et à noyau déterminé: 'l'autre jour'.
- 4° complément nominal à pronom démonstratif: 'ce matin'.
- 5° complément nominal à article indéfini: 'un jour'.

La présence et la constitution des compléments nominaux différencient

9 A.-M. Dessaux-Berthonneau (1985) s'est occupée de la constitution des compléments nominaux, mais son analyse est insuffisante pour deux raisons: elle ne distingue pas entre les fonctions de base (ponctuelle, itérative, durative) et elle ne s'occupe que de l'influence de l'article défini:

«Pour qu'un nom puisse opérer une localisation par simple désignation, il faut (1) qu'il appartienne au référentiel chronologique (on n'a pas *l'instant*, *le moment*, *la fois*), (2) qu'il soit structuré par discontinuité: on a *le matin*, *l'été* (dont deux occurrences du référent sont discontinues): on n'a pas *le mois*, *l'an* pour construire la même opération sémantique.» (op.cit. p. 27).

Ainsi le substantif 'fois' sert fort bien à l'expression ponctuelle s'il est déterminé par l'article indéfini ('une fois') et 'l'an' est fort bon en fonction itérative ('deux fois l'an').

nettement les trois systèmes temporels fondamentaux. Seul le système déictique est pleinement adverbialisé ('maintenant', 'alors'), ce qui n'empêche pas, bien entendu, qu'il ne comprenne aussi de nombreux compléments prépositionnels à régime nominal ('tout à l'heure'); en revanche, il ignore complètement les compléments nominaux non prépositionnels.

A l'opposé, le système chronologique se sert exclusivement du type nominal non prépositionnel: 'le deux mai'. Ainsi le seul trait morphologique qui intègre ces compléments au système adverbial est l'absence de la préposition. Lorsque celle-ci apparaît: 'en 1980', nous rentrons simplement dans la syntaxe des prépositions. La grande majorité des compléments chronologiques se composent d'un nom temporel déterminé par l'article défini. Ce dernier est nécessaire pour marquer que l'adverbial reste indépendant du moment de la parole: le déterminatif sert à renvoyer au système temporel dénotatif extra-linguistique. Si on substitue un démonstratif à l'article: 'ce deux mai', nous passons au système mixte, impliquant, à côté de la qualification chronologique, la référence au moment de la parole. Le système chronologique ignore les compléments semi-adverbiaux à déterminatif interne; il comprend certes des noms dépourvus d'article (dans certains emplois), mais, en fonction chronologique, ces noms sont toujours introduits par une préposition: 'à Noël'. Enfin les compléments chronologiques allient nécessairement l'article défini à un numéral, celui-ci assurant la position scalaire fixe de l'indication temporelle:

le deux mai 1980.

Si le numéral fait défaut, la construction nominale n'est plus possible: 'en octobre 1980'.

Le système mixte possède la morphologie la plus variée. Il allie par définition l'indication de la date à la référence, éventuellement décentrée, au moment de la parole, double fonction inscrite dans l'étymologie même de l'adverbe constituant la base de ce système, 'aujourd'hui':

date:	'au jour'
moment de la parole:	'de maintenant' ('hodie')

C'est à cause de cette fonction double que les compléments nominaux mixtes ne peuvent adopter la forme simple des compléments chronologiques: nom + article défini. Il faut nécessairement ajouter à la référence au système temporel extra-linguistique une référence au moment de la

parole. Cette double référence se réalise de deux manières. Soit on ajoute au complément à article défini un déterminant épithétique de sens déictique, soit on substitue à l'article le pronom démonstratif:

avant	alors	après
l'an dernier	ce matin	l'année prochaine
l'autre jour	cette semaine	
	cette année	
le mois passé		un de ces jours

Le type 'ce matin' connaît une variante prépositionnelle, 'de nos jours', 'de mon temps', locutions adverbiales figées, parce qu'elles n'exigent pas de contexte négatif, à l'encontre des autres temporels en 'de' ('tu ne le verras pas de sitôt'):

»De nos jours, la recette du bonheur populaire tranquille reste castriste pour les bons esprits d'Amérique latine ...» (G. Hermet 28).

L'originalité morphologique du système mixte consiste cependant dans la présence d'un troisième type: les compléments semi-adverbiaux à déterminatif interne, 'demain'. D'une part, ces particules semi-nominales assument exactement les mêmes fonctions adverbiales que les adverbes «pleins» du système déictique ('maintenant'). D'autre part, elles se nominalisent facilement, servant d'actants ou de régimes de préposition (cf. Togeby § 1767), trait qui les rapproche des compléments chronologiques (cf. § 509):

«Cela faisait longtemps que je ne l'avais plus regardée pour me comparer à elle. Elle était demain.» (Fl. Delay 27).

«[...] c'est officiel depuis hier.» (Fr. de Maulde 107).

§ 524. *Les formes mixtes allocentriques*

L'ensemble allocentrique du système mixte semble rompre cette distribution morphologique, puisqu'il comprend deux compléments nominaux à article défini, à la façon des compléments chronologiques: 'la veille' et 'le lendemain'. Ils se distinguent néanmoins de ces derniers par l'absence d'un numéral. La preuve morphologique de leur appartenance au système mixte est justement que si on veut les modifier scalairement, il est impossible de se servir d'un nombre cardinal; il faut recourir à une composition proprement adverbiale, à base d'une préposition: 'l'avant-

veille', 'le surlendemain'. Ainsi le moment marqué par ces compléments n'est pas défini par la référence à une chronologie extra-linguistique, mais par la référence à un moment décalé par rapport au moment de la parole. Cette dernière référence est assumée par l'article défini, alors que l'indication scalaire est contenue dans la racine nominale du complément.

Les compléments formés par les noms de la semaine posent un problème particulier. Toujours indifférents aux étapes temporelles, ils s'assimilent, dépourvus d'article, aux compléments nynégoцентриques à déterminatif interne ('lundi' – 'hier/demain'). Comme les autres mixtes ils prennent l'article défini en emploi allocentrique, mais comme leur racine ne contient pas d'indication scalaire quant à la distance qui les sépare du moment décalé, ces compléments à article défini confondent les fonctions ponctuelle et itérative:

le lundi	→	tous les lundis
le lundi	→	10 mai 1980.

En effet, la marque morphologique des compléments nominaux du système itératif est l'article défini à valeur générique, ou un pronom indéfini qui lexicalise la répétition:

le jour	–	chaque jour.
---------	---	--------------

En outre, la racine nominale de l'itératif n'informe jamais sur la distance à un point de repère, mais définit seulement une entité temporelle discrète: 'la veille' ignore la fonction itérative.

Signalons que c'est par une espèce d'abréviation que les noms des étapes du jour ('matin' – 'après-midi' – 'soir' – 'nuit') peuvent remplir, à côté de la fonction sérialisée, itérative, celle de compléments ponctuels mixtes allocentriques. Dans:

Il arriva le soir et repartit le matin

le dernier complément marque effectivement la position scalaire, parce qu'il représente une abréviation de 'le lendemain matin'. Seul 'jour' semble incapable de la fonction scalaire abrégée:

? Il arriva la nuit et repartit le jour.

Il faut ici employer 'le lendemain', peut-être à cause du sens très général de 'jour'.

Pour donner à ce groupe sémantique une fonction mixte allocentrique indépendante, il faut utiliser le complément à article indéfini: ‘un jour’, ‘un soir’. Cependant ce type morphologique caractérise surtout les adverbiaux duratifs, et ‘un jour’ reste ainsi tout aussi ambigu que ‘le jour’, oscillant entre fonction ponctuelle et fonction quantifiée:

un jour	→	une fois
un jour	→	douze heures.

La distribution des compléments à article indéfini entre les deux fonctions est commandée par la racine nominale: les racines qui ne se réfèrent pas à une durée définie hors de la langue, comme ‘jour’, ‘soir’, fonctionnent exclusivement dans le système duratif: ‘un instant’, ‘un moment’.

Comme les noms de la semaine, le type ‘un jour’ est indifférent aux étapes temporelles. Cependant la racine ‘jour’ peut servir à véhiculer cette information à condition d’entrer dans des compléments à article défini et à noyau déterminé, c.-à-d. le type de base du système mixte:¹⁰

avant	alors	après
le jour précédent	ce jour-là	le jour suivant
le dimanche d’avant	le jour même	le dimanche d’après

3. *Les constructions absolues et les locutions*

§ 525. *Valeur temporelle des constructions absolues adverbiales et adverbiaux interpositionnels*

Les constructions absolues à valeur circonstancielle fonctionnent toujours comme adverbiaux de temps.¹¹ Il est vrai qu’on leur attribue tradi-

10 Cf. J. Pinchon, *L’homme* 47.

11 Les constructions absolues dites attributives relèvent de la fonction circonstancielle de la concomitance, v. infra § 700. Précisons qu’il n’existe aucun critère absolu pour séparer les deux constructions, mais le type concomitant n’exprime pas l’antériorité et concerne un actant de la prédication principale:

Elle restait là, les mains vides.

Le concomitant n’a pas de place fixe par rapport à la prédication primaire. Les deux types fonctionnels peuvent d’ailleurs se combiner:

«Les nausées calmées, Léa se laissa tomber sur l’herbe, le visage pâle, marbré de rouge.» (R. Deforges, cit. Hanon 301).

Cf. § 871.

tionnellement aussi une fonction causale et conditionnelle (p.ex. Togeby et Hanon), mais, à notre avis, tous les emplois se laissent interpréter comme des réalisations de la formule:

P alors q

Ainsi la construction absolue circonstancielle exprime l'antériorité de la prédication secondaire par rapport au verbe fini:

«Le soir, après le souper, la vaisselle faite, les cuves vidées, le vin bu, il a rempli plusieurs bouteilles de vin.» (I. Cagnati, cit. Su. Hanon (89) 268).

Conformément à la formule logique, la construction absolue précède en principe la prédication primaire, à l'opposé d'un complément de temps ordinaire, dont la place est indifférente. Selon Su. Hanon (1989), l'ordre inverse serait possible:

«Ma mère se reposait, la vaisselle faite.» (*op.cit.* 264).

Sur les 89 exemples de son corpus exprimant le temps, la cause ou l'hypothèse, 15 comportent la postposition (*op.cit.* p. 236).

La valeur temporelle est soulignée par la possibilité d'introduire la construction absolue par un adverbial de temps fonctionnant comme une espèce de conjonction de subordination nominalisée, trait déjà signalé par Togeby. Il s'agit des temporels 'une fois', 'aussitôt' et 'sitôt', auxquels il faut joindre le comparatif de degré 'à peine'. L'adverbial introduit le plus souvent la construction absolue:

«Une fois mangé tout son avoir et qu'il fallut trouver de quoi vivre, quelqu'un du consulat lui parla d'un nommé Blachon qui se trouvait à Rangoon.» (J. Echenoz 10).

«Aussitôt la classe terminée, elles descendent à toute allure les gradins.» (N. Sarraute, cit. Hanon (89) 156).

mais peut aussi s'intercaler entre le sujet et le prédicat du nexus:

«Gabriel avait vite remarqué que, la nuit une fois tombée, ce sont les enfants les plus sages et les plus immobiles qui se couchent le plus tard.» (E. Orsenna 22).

«La côtelette une fois cuite, il plaça le tout dans une assiette.» (G. Simonon, cit. Hanon 156).

Enfin on note que la présence de l'adverbial redonne à la construction absolue la liberté positionnelle d'un complément circonstanciel :

«On les a retrouvés sur la plage, comme ça, une fois la mer redescendue.» (Radio, cit. Hanon ib.).

Cet emploi conjonctif du circonstanciel de temps 'une fois' se retrouve d'ailleurs avec l'attribut libre, membre ne renvoyant pas nécessairement au sujet de la phrase :

«Et nous serons libéré. Et une fois libéré, nous pourrons la refermer, cette ouverture.» (B. Schreiber 111).

Dans cette combinaison, l'adverbial est obligatoirement antéposé. La postposition en ferait un pur ponctuel, sans fonction relationnelle :

Et libéré une fois, nous pourrons refermer l'ouverture.
«A quel moment ce rêve a-t-il remplacé son propre rêve, avoué une fois, tenir un beau café au cœur de la ville.» (A. Ernaux, *La place*, Paris 1983 p. 21).

D'un point de vue strictement syntaxique, le rôle de ces adverbiaux est celui d'un connecteur interpropositionnel. Combinés avec la construction absolue, ils exigent d'être suivis (éventuellement précédés) d'une prédication primaire, caractérisant le rapport temporel entre les deux prédications. D'autre part, ils restent des adverbiaux de temps, pouvant être supprimés sans modifier ce rapport (v. Su. Hanon (89) 156 sq.). Pour une analyse plus détaillée, v. 'à peine' (§ 388).

§ 526. *Les locutions à base de 'tour'*

Le substantif 'tour' sert à créer des locutions temporelles déictiques d'un type spécial: 'à mon tour', etc. L'anaphore contenue dans la racine du nom renvoie à un moment du contexte précédent, et la locution s'assimile aussi à l'adverbe 'alors'. Le pronom sert à renvoyer à un actant par l'intermédiaire duquel l'anaphore se réalise. La locution combine ainsi fonction ponctuelle déictique et fonction thématique actantielle. On peut la rapprocher de l'adverbial actantiel thématique 'pour ma part' du système énonciatif.

La fonction fondamentale du tour est ponctuelle, mais elle est indifférente aux étapes, s'assimilant aussi bien à 'alors' qu'à 'bientôt' :

«J'ai [...] longuement baisé ses mains froides. A son tour, elle a pris mes mains et les a portées à son visage.» (Fr. de Maulde 28).

«[...] le garçon me sourit et s'enquit, comme machinalement, de mon âge [...]. A mon tour, je lui souris.» (Fr. Chandernagor 103).

«Ils seront presque tous, à leur tour, assassinés.» (J. Daniel, in *Nouv. Obs.* 14-20 oct. 1988 p. 24).

IL arrive que la locution perde sa valeur temporelle, ne retenant que la fonction de thématiser l'actant dans une perspective anaphorique (→ 'moi aussi', 'de mon côté'). V. p.ex.:

«Mais il lui parut juste que l'argument péremptoire du «travail», dont il avait usé sans scrupules à l'époque, reprenne pour la couvrir à son tour du service [...].» (E. Carrère, *Hors* 214).

«La terrasse ne laisse voir que les toits dont la masse à son tour ne ménage sur le monde que d'insuffisantes échancrures.» (E. Deschodt 13).

C'est notamment le cas quand elle figure dans une proposition introduite par 'alors':

«Alors quand Papa s'énerve à son tour» (M. Best 33).

ou par un autre complément circonstanciel uniquement ponctuel:

«En 1902, Ostrogoski a mis à nu les recettes de la cuisine électorale [...]. En 1913, Roberto Michels a montré à son tour que l'idéal démocratique ne se trouvait guère mieux servi [...].» (G. Hermet 9).

Comme ils relient contextuellement deux prédicats explicités, ces compléments comportent une valeur sérielle, tout comme 'alors'; on peut dire que la fonction ponctuelle passe à la thématisation de l'actant. C'est ainsi que 'à son tour' peut aussi être synonyme de 'ensuite':

«Le peuple se révèle en général assez soumis. A son tour, cette soumission aspire les gouvernants vers les hauteurs d'une autorité renouée dans son langage [...].» (G. Hermet 14-15).

§ 527. Locutions apparentées: 'en retour'

Le cas des locutions apparentées, 'à tour de rôle' et 'tour à tour', est légèrement différent. Elles sont plus nettement adverbialisées, parce

qu'elles n'explicitent pas morphologiquement l'anaphore actantielle. Elles ont bien le sens 'l'un après l'autre', mais fonctionnent entièrement au niveau de la phrase isolée. Voilà pourquoi elles s'apparentent plutôt aux itératifs qu'aux sériels. V. p.ex.:

«Et une semaine plus tard, comme pour rattraper le temps perdu, il convoquait de toute urgence à la fois le comité central et le Soviet suprême pour les informer à tour de rôle, et sans le moindre débat que les «vieux» étaient mis à la retraite [...]» (*Nouv. Obs.* 7-13 oct. 1988 p. 33).

«Dans ces imaginations je suis tour à tour, toi, elles, et un regard étranger qui doit être plus simplement le mien.» (R. Billetdoux 109).
«Pascaline livre tour à tour ces deux versions.» (E. Deschodt 35).

La locution 'en retour', également sans anaphore explicite, sert à thématiser l'actant objet ou le verbe, avec le sens temporel de 'alors' ou 'ensuite':

«[...] elle a tourné les yeux en m'offrant une joie polie. [...] ainsi me suis-je vue te tendre, Jeannette, une de mes joues en retour, avant de partir d'une jupe légère à la recherche de mon sac ...» (R. Billetdoux 15).

«J'avais une femme, raconte Raymond, une Chinoise, très jolie, qui ne me coûtait pas trop cher. Mais je l'entretenais bien, c'est normal. Au moins avec moi elle ne mourait pas de faim et, en retour, je pouvais compter sur sa fidélité.» (*Nouv. Obs.* 27 avril-3 mai 1989 p. 97).

«[...] j'aurais certainement eu du plaisir à me laisser convaincre de deux ou trois choses pour ce qui concerne les affaires de la maison et la manière de tenir un voyage, j'aurais eu à cœur en retour de vous aider à changer certaines habitudes [...]» (R. Billetdoux 131).

«Je m'accordai à ses exigences et la fis mourir, en retour, à califourchon sur mes cuisses, elle trouva ce qui convenait pour me rendre heureux.» (R. Jorif 190).

Par son sémantisme, cette locution ajoute à la détermination temporelle l'idée de compensation. Voilà qui explique qu'elle figure aussi comme complément de verbe, avec la fonction d'un complément de cause:

«Elle ne peut m'apporter que des blessures. Je n'ai rien à lui donner en retour.» (Y. Audouard 107).

E. Le système déictique

1. *Adverbiaux nynégocentriques*

§ 528. *Polyvalence des adverbess temporels*

Seul le système déictique permet de réaliser toutes les fonctions à l'aide de vrais adverbess, ce qui en fait le système constitutif de l'ensemble des compléments temporels, comme le montre le schéma suivant :

étapes temporelles	nynégocentriques	allocentriques
avant	jadis	auparavant
alors	maintenant	alors
après	bientôt	ensuite

Un trait constant des adverbess qui entrent dans les systèmes temporels est leur polyvalence fonctionnelle. Comme 'bientôt' fonctionne aussi comme adverbial allocentrique, l'indépendance morphologique du type déictique de postériorité reste douteuse.¹² Pour l'assurer il faut faire appel à l'adverbe 'dorénavant', qui marque en effet une postériorité par rapport au moment de la parole, à l'opposé de son synonyme 'désormais', qui fonctionne comme 'bientôt' dans les deux ensembles. L'ennui est que 'dorénavant' comporte une référence explicite au moment de la parole, ayant le sens de 'à partir de maintenant'. Cet adverbial réunit donc l'expression du moment avec celle de la durée, ce qui le rend peu propre à constituer la fonction ponctuelle.

En fait, le renvoi au moment de parole qui fait de ces adverbess des

12 Curieusement, si l'on ne veut recourir à des compléments prépositionnels monovalents tels que 'dans un instant', c'est un adverbe en -ment qui vient combler la carence du système déictique par rapport à la postériorité: 'prochainement'. Celui-ci ne connaît en effet que l'emploi de postériorité déictique, étant compatible avec le seul futur, souvent sous la forme d'un futur proche. Naturellement, l'expression du futur peut aussi se lexicaliser:

«Tandis que les Etats-Unis et la CEE s'affrontent sur le dossier de la viande bovine aux hormones [...], quatre firmes américaines espèrent prochainement commercialiser une hormone de lactation [...].» (Le *Monde hebd.* 29 déc. 88-4 janv. 89 p. 1).

déictiques se réalise comme l'explication de la distance qui les en sépare, trait qui permet de constituer un sous-groupe de déictiques relativisés, adverbiaux qui allient l'expression d'un repère à celle d'une durée. V. infra § 532.

§ 529. *'maintenant' et 'en ce moment'*

C'est peut-être pour cette raison que 'maintenant' peut empiéter sur le domaine de la postériorité, adoptant le sens de 'dorénavant', comme le signale Vet 111. 'maintenant' marque alors comme 'dorénavant' que l'acte ou l'état prennent leur départ dans le présent du moment de la parole:

«Il sera maintenant plus prudent.» (Vet loc.cit.).¹³

Ainsi même l'expression, pourtant fondamentale, du moment présent n'est pas absolument monovalente. C'est un fait général pour l'ensemble des systèmes temporels que pour assumer la monovalence de l'adverbial, il faut recourir à d'autres constituants que les adverbes, notamment aux compléments prépositionnels. C'est ainsi que Vet 120 peut montrer que 'maintenant' et 'en ce moment' n'ont pas entièrement la même syntaxe. Les deux peuvent marquer à la fois le point et le cadre, mais 'en ce moment' est si fortement lié au moment de la parole qu'il ne peut s'employer, comme 'maintenant', pour indiquer un moment décalé par rapport au moment de la parole. Cf.:

* Il était heureux en ce moment.¹⁴

«Elle regardait maintenant la marche qui conduisait au salon.» (V. Woolf, cit. F. Nef (86) 200).

En outre, il ne peut se combiner avec le futur, puisque l'intervalle qu'il dénote ne peut empiéter sur l'avenir:

* Il sera plus prudent en ce moment.¹⁵

13 Selon C. Rohrer 299, le futur aurait toujours dans ce cas une valeur modale et 'maintenant' ne comporterait donc pas la nuance 'dorénavant'.

14 Sur 42 exemples, A. Klum a relevé trois imparfaits, v. Togeby § 859.2.

15 L'exemple de Togeby § 859.2 relève du futur modal:

«Votre mère habitera Choisy-le-Sec jusqu'à votre mariage. Mais vous ne l'y trouverez pas en ce moment.»

Enfin, seul ‘maintenant’ introduit l’ordre, situation typique du décalage temporel vers le futur:

«Maintenant, laisse-moi travailler.» (Fr. Chandernagor 108).

Il faut en conclure qu’à la différence de ‘maintenant’, ‘en ce moment’ est un complément purement nynégocentrique.

C’est d’ailleurs à cause de l’orientation tournée vers le futur que ‘maintenant’ est capable de passer à une fonction mi-sérielle mi-oppositive, adoptant le sens d’un phorique métacommunicatif: → ‘à partir de cette constatation’ (v. § 266):

«Nous aurons fait ce que nous aurons pu et ce que nous devons, reprend-il, très maître de lui. Si maintenant il plaît à Dieu de laisser Hitler submerger l’Europe, ainsi soit-il, n’est-ce pas?» (E. Deschodt 237).

Dernière différence: dans un emploi normal, ‘maintenant’ comporte une implication négative quant au passé (v. F. Nef (86) 197 sqq.): à un moment antérieur au moment de la parole, ‘maintenant + prédicat’ n’était pas valable:

Paul dort	}	÷ implication négative quant au passé
En ce moment Paul dort.		
Maintenant Paul dort.		

→ il y a un instant (etc.) il se plaignait encore.

L’implication négative semble commune aux adverbes particules des systèmes déictique et mixte. Ainsi la question:

– Parleras-tu demain?

ne se dit que si l’interlocuteur n’a pas parlé aujourd’hui, à moins qu’on ajoute un adverbial paradigmatique additif:

– Parleras-tu aussi demain?

De façon analogue, des facteurs pragmatiques peuvent suspendre l’implication négative de ‘maintenant’. V. l’exemple imaginé par Nef (86) 198:

«– Que fais-tu maintenant?
– Maintenant je rentre à la maison.»

2. *Adverbiaux allocentriques*

§ 530. *Passages de fonction nynégocentrique à fonction allocentrique*

La polyvalence des adverbiaux de temps frappe particulièrement la distinction entre nynégocentriques et allocentriques. Très souvent, seul le contexte peut nous renseigner sur l'ensemble dans lequel nous nous trouvons. Le critère est pourtant très simple, car si le verbe fini est au passé (sauf le passé composé), l'adverbial de temps exprime une relation allocentrique. 'bientôt' constitue un exemple particulièrement clair de ce mécanisme général. En tant qu'adverbial nynégocentrique il est synonyme de 'prochainement' et s'allie donc au futur. Mais comme il se combine sans problèmes avec le passé, il peut donc aussi exprimer la relation allocentrique:¹⁶

Comparez:

«Et bientôt c'est son ballon qu'ils vont lorgner!» (Y. Queffelec 33).
«Il rentra en juin et bientôt il repartit.» (cit. Pinchon (1969) 81).
«Il s'est bientôt radouci.» (cit. Vet 123).
«Bientôt mes propres miettes furent balayées et je me réfugiai sur la terrasse, une ultime tasse de café à la main.» (Fl. Delay 114).

Dans le système mixte, on observe, de façon analogue, que la locution 'à présent', normalement nynégocentrique, ne répugne pas à un contexte nettement allocentrique.

Comparez:

«A présent, c'est fini.» (B.-H. Lévy 16).
«Ce projet impliquait qu'on ignore non seulement la nature du secret, mais encore son existence. Il était connu à présent, toléré et elle eut l'impression pénible de l'officialiser [...]» (E. Carrère, *Hors* 215).

Par ailleurs, nous renonçons à étudier les nombreux effets stylistiques résultant de la combinaison d'adverbiaux nynégocentriques tant avec l'aspect qu'avec le mode d'action perfectif. Ces combinaisons servent p.ex. à caractériser le style indirect libre:

16 A l'origine, 'bientôt' est un vrai relationnel temporel, fonction reprise de nos jours par des compléments analytiques comme 'très tôt' ou 'peu après'.

«[...] et enfin, ces dernières années, il aurait eu toute la cour avec lui au lieu de l'avoir contre lui [...]» (P. Besson 17).

ou la syntaxe des propositions relatives:

«Tout ce qui, en lui, n'était naguère qu'hésitation ou paresse, se transforme brusquement en froideur déterminée.» (P. Besson 14).

L'analyse de ces phénomènes relève de la syntaxe verbale.

§ 531. *Coïncidence des étapes*

Un dernier trait général qui caractérise la polyvalence des adverbes en fonction ponctuelle est la coïncidence de l'expression de la postériorité et de celle de l'antériorité. Les adverbes suivants se combinent indifféremment avec le futur et le passé:

Tantôt	}	a) il partira pour Paris.
Tout à l'heure		
Un jour		
Lundi		

Il semble donc que l'expression du décalage 'présent – non-présent' prime théoriquement l'expression des trois étapes, puisque l'expression adverbiale du moment présent reste en principe monovalente (cf. les remarques supra sur 'maintenant'). Ce principe n'est cependant absolu que dans le système déictique, car les termes mixtes du moment présent ont une certaine malléabilité, pouvant aller jusqu'à l'effacement de l'idée même d'étapes. Cette universalité caractérise surtout le type 'un jour', véritable terme omnibus (v. § 537), et le type 'ce matin':

– On se verra donc ce matin à l'Odéon.

«Vous deviez me téléphoner ce matin à neuf heures, dit-il.» (Fl. Delay 119).

«– Suis-je la première ce matin? (Fl. Delay 114).

Par ailleurs, tout ce système adverbial, incomplet et mal fixé, est en évolution permanente, ne permettant d'établir que quelques sous-ensembles ayant une structure précise. Ainsi on combine sans peine une étape tirée du système déictique avec une étape relevant du système mixte:

«Jadis comment nous tenions-nous? Très mal. Et aujourd'hui?» (B. Schreiber 119).

Il faudrait une étude à part pour établir les règles de cette combinatoire. Serait-il p.ex. naturel d'échanger 'maintenant' contre 'aujourd'hui' dans l'exemple suivant?

»Pour comprendre aussi cette histoire refermée à onze ans, se rappeler toutes les phrases qui commencent par 'dans le temps': dans le temps, on n'allait pas à l'école comme maintenant, on écoutait ses parents, etc.» (A. Ernaux 25).

3. *Adverbiaux relativisés*

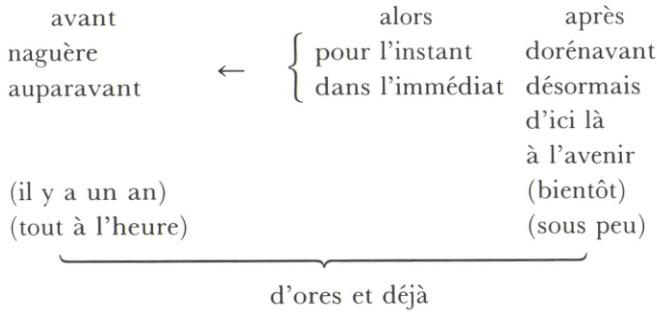
§ 532. *Relativisation des adverbiaux ponctuels nynégocentriques*

La distinction entre adverbiaux nynégocentriques et allocentriques a été établie pour rendre compte de la syntaxe aspectuelle des verbes. D'un point de vue plus proprement adverbial, il aurait été plus justifié de distinguer entre adverbiaux ponctuels purs et adverbiaux ponctuels relativisés, afin de mettre en relief l'affinité fonctionnelle qui relie les ponctuels «allocentriques» aux formes relationnelles des circonstanciels de temps. Si on fait abstraction de la syntaxe aspectuelle des verbes, on constate en effet que seul le système chronologique fonctionne dans son ensemble comme une indication de temps absolument ponctuelle.

En principe, les deux sous-ensembles nynégocentriques sont également dépourvus de fonction relationnelle autre que celle de se référer au moment de la parole. Or le sous-système déictique comprend des compléments qui explicitent ce rapport: ce sont les déictiques relativisés. Ils précisent que le point déterminé se trouve à une certaine distance de postériorité ou d'antériorité par rapport à 'maintenant'. C'est donc à juste titre que J. Pinchon, *L'homme* 49 parle dans ce cas de l'«expression du laps de temps». D'autre part, l'étendue de cette distance reste toujours indéterminée (à l'opposé des relationnels d'intervalle). Ce sont des ponctuels de distance indéterminée, autrement dit, des compléments qui expriment à la fois le moment et la durée. Cette double nature se traduit dans la morphologie complexe de ces adverbes.

Ils se répartissent en deux groupes: les synthétiques et les analytiques. Les premiers sont constitués d'adverbes composés qui indiquent simplement que la localisation de l'acte prend son départ ou trouve son point d'aboutissement dans le moment de parole, sans que le point précis où se

réalise l'acte s'y confonde.¹⁷ Il faut y ajouter la locution 'd'ores et déjà', qui réunit les deux espèces de détermination, marquant que l'acte a été amorcé avant et qu'il va continuer après le moment de la parole:



«Les causes immédiates de ces échecs sont désormais admises.» (S. Latouche 73).

«Ces grands, ces monstres, ces fantômes de siècles lointains sont désormais nos familiers.» (Le *Monde hebd.* 29 déc. 88- 4 janv. 89 p. 16).

«Désormais, avait-il également déclaré, «l'idéologie doit être exclue des relations entre Etats» [...]» (Le *Monde hebd.* 29 déc. 88- 4 janv. 89 p. 1).

«La seule chose que l'on sache désormais, c'est que sous tous les cieus [...], le besoin de la démocratie [...] nourrissent d'espérance [...] la jeunesse de la planète.» (J. Daniel, in *Nouv. Obs.* 14-20 oct. 88 p. 25).

«Le ministre de la défense Itzhak Rabin, a d'ores et déjà proclamé qu'il n'était pas question de rogner un budget [...]» (Le *Monde hebd.* 29 déc. 88- 4 janv. 89 p. 1).

«Je n'ai malheureusement pas le temps d'organiser ton départ avant Noël, mais si tu fais le mariole d'ici là, c'est par la police que je te ...» (Y. Queffelec 243).

«C'est lui qui, d'ores et déjà, en tant que secrétaire général de l'Union calédonienne remplacera Jean-Marie Tjibaou au sein du comité consultatif [...]» (Le *Monde hebd.* 4-10 mai 89 p. 8).

Cf. infra § 544 les remarques sur les mixtes relativisés du type 'l'autre jour'.

Il arrive que l'expression de la relation temporelle prime celle du repère, en sorte que ces adverbiaux peuvent aussi se rapporter à un point décalé, passant donc dans l'ensemble allocentrique:

17 C'est ce trait qui distingue les relativisés des ponctuels à nuance durative: 'bientôt', 'tout à l'heure', adverbiaux qui maintiennent la coupure complète d'avec le moment de la parole.

«Mais, avant même que je m'adonne à une frénétique consommation de citrons, le point à droite, puisque j'en connaissais désormais l'origine, cessa de se faire sentir [...]» (H. Guibert 41).

«Et, aussi bien, je m'en étais désormais détourné.» (P. Quignard 151).

§ 533. *Compléments prépositionnels à faible valeur nynéocentrique*

Le second type est constitué de compléments prépositionnels ou autres et n'appartient ainsi à notre thème que dans la mesure où ceux-ci relèvent d'une syntaxe figée:

il y a (un an)	dans (un an)
pour l'instant	
pour l'heure	d'ici (5 ans)
dans le temps	à l'avenir
dans l'immédiat	(sous peu)
etc.	etc.

«Numériquement le problème ne nous concerne guère – pour l'instant – mais la République fédérale d'Allemagne attend cette année 200.000 «rapatriés» [...]» (Joseph Rovin, in: *Enjeux internationaux*, Paris 1989 p. 30).

Le service propre que ces syntagmes rendent à l'utilisateur est de permettre de préciser l'écart (le laps de temps) qui sépare la réalisation du moment de la parole, fonction qui allie donc la localisation ponctuelle (relativisée) à la mesure de la durée. Comme le type 'pour l'instant', 'dans l'immédiat', situe l'écart dans le passé, on peut regarder ces compléments comme opposés aux duratifs de perspective temporelle (p.ex. 'à court terme', § 605).

V. p.ex.:

«Le premier ministre [...] promet [...] d'ici cinq ans la limitation des effectifs de lycée à trente-cinq élèves par classe.» (*Le Monde hebdo.* 29 déc. 88- 4 janv. 89 p. 8).

«Cela vaut aussi, pour l'instant, pour Egor Ligatchev qui jure du matin au soir de sa fidélité au secrétaire général.» (*Nouv. Obs.* 7-13 oct. 1988 p. 33).

«Les «croyants» du communisme [...] espèrent qu'au bout du compte [...], elle [la réforme] débouchera sur un paradis qui recule, pour l'heure, sans cesse.» (Cl. Imbert, in: *Le Point* 22 déc. 86 p. 41).

En ce qui regarde leur fonction ponctuelle, il faut regarder ces mêmes

locutions comme antonymes de 'désormais': elles marquent que l'acte verbal se situe en principe à un moment antérieur, mais qu'il déborde (encore) sur le présent. Dans la mesure où 'pour l'instant' est nynégocentrique, on peut considérer la locution 'dans l'immédiat' comme le correspondant allocentrique de 'pour l'instant':

«L'ouverture ne pouvait cependant, au moins dans l'immédiat, que tourner court [...].» (*Le Monde hebd.* 29 déc. 88-4 janv. 89 p. 2).

Cependant, il faut sans doute considérer 'dans l'immédiat' comme neutre par rapport aux ensembles, puisque la locution s'utilise aussi en contexte nynégocentrique:

«Dans l'immédiat, il ne faudrait pas que la France, qui a fourni hier un marche-pied à l'imam Khomeini, fasse aujourd'hui la courte échelle à Chapour Bakhtiar.» (*Le Matin* 19.7.80, cit. E. Roulet et al. 57).

D'un point de vue purement sémantique, on peut rapprocher les ponctuels relativisés nynégocentriques des ponctuels purs qui contiennent un sème qualifiant la distance qui sépare le moment dénoté (appartenant aux étapes avant ou après) du moment de la parole:

bientôt – tout à l'heure.

Ces adverbiaux maintiennent la coupure complète avec le présent, n'impliquant aucun débordement de l'acte verbal sur le présent, mais ils comportent cependant une nuance durative, qualifiant la distance à la façon des relativisés.

C'est cette double valeur qui est lexicalisée dans les locutions adverbiales du type 'il y a cinq ans', 'dans cinq ans', 'à l'avenir'. Le caractère nynégocentrique de certaines de ces locutions est très faible. Ainsi le complément 'dans peu de temps' n'est guère moins allocentrique que 'sous peu':

«[...] je compris pour la première fois [...] que Muzil allait mourir, incessamment sous peu, et cette certitude me défigura [...].» (H. Guibert 104).

«Ludo voyait ses traces de pas qu'allait raturer sous peu la mer montante et cette pensée l'affligea.» (Y. Queffelec 260).

Lorsque ces syntagmes perdent leur caractère figé et par là même toute

appartenance à la série nynégocentrique, leur analyse relève de la syntaxe des prépositions. Le glissement s'observe p.ex. dans l'exemple suivant :

«[...] mais à l'avenir, si tu veux recommencer ce genre de plaisanterie, il faudra que tu t'arranges autrement.

L'idée qu'à l'avenir, et dans un avenir proche, ce genre de plaisanterie risquât de se reproduire, m'avait [...]» (E. Carrère, *Hors* 213).

L'analyse concrète est souvent délicate, témoin 'il y (un an)'. C'est en principe une locution nynégocentrique, bien intégrée au système déictique, mais J. Pinchon, *L'homme* 51 n'a pas tort de rappeler qu'elle peut passer aux allocentriques, puisqu'elle se combine avec le passé :

«... et aussitôt elle reconnut en elle la langueur qu'elle éprouvait il y avait un mois ...» (J. Green).

Seulement il faut ajouter que nous sommes alors en face d'une locution variable, cf. 'à l'avenir' – 'dans un avenir proche', glissement prouvé par la concordance obligatoire des temps.

C'est à cause de sa valeur nynégocentrique que nous classons le type 'il y a (un an)' avec les adverbiaux ponctuels plutôt qu'avec les relationnels d'intervalle ('un an après'), qui ignorent ce trait.

4. *Adverbiaux allocentriques relativisés*

§ 534. *La relativité inhérente à la série allocentrique*

Les adverbiaux allocentriques sont relativisés par la nature même de la localisation temporelle qu'ils effectuent. Ils présupposent en effet un contexte explicitant le moment «allocentrique», c.-à-d. un repère, par rapport auquel ces adverbiaux fonctionnent comme centrés «ailleurs».

Ainsi une phrase ne peut contenir l'adverbial 'la veille' à moins de se trouver dans un contexte indiquant explicitement le moment par rapport auquel le moment de la phrase marquée par 'la veille' se situe. Ce contenu relationnel obligatoire de l'adverbial apparaît si on substitue à cet adverbial «synthétique» un syntagme «analytique» synonyme: 'le jour d'avant'. Ici l'adverbial explicite les deux composantes de l'adverbe relationnel: une indication du temps et une indication de la relation, de la successivité temporelle.

Dans la série allocentrique du système déictique, on observe dans la

langue moderne une tendance à accentuer le versant relativisé de cette fonction. En effet, il semble bien que la série déictique de base:

auparavant – alors – ensuite.

cède le terrain à la série moderne:

avant – à ce moment – après.

En termes fonctionnels, cela veut dire que l'étape ponctuelle de base évolue vers une expression anaphorique, alors que les deux étapes qui s'y réfèrent optent pour l'expression relativisée du temps.

C'est ainsi que la langue préfère à 'alors' les locutions prépositionnelles du type 'à ce moment' quand il s'agit de situer le prédicat par référence à un moment précis antérieurement exprimé. Ces locutions comportent l'avantage de permettre une forme déictique de l'anaphore: 'à ce moment-là', 'ce jour-là', etc., formes qui les rattachent nettement aux ponctuels déictiques plutôt qu'aux ponctuels mixtes:¹⁸

«A ce moment, Pouchkine sentit nettement que sa mort aurait fait plutôt plaisir à son camarade [...]» (P. Besson 43).

«Bien sûr, dans les années qui suivront [...] il soutiendra toujours qu'il eut à ce moment-là le pressentiment de la tragédie qui allait se produire.» (P. Besson 13).

En ce qui concerne 'auparavant', on constate que cet adverbe composé est en passe de sortir de la langue, sauf précisément quand il passe à la fonction relationnelle pleine, étant déterminé par un complément d'intervalle:

«Une heure auparavant je n'attendais pas grand-chose de la vie. Maintenant j'en attendais tout.» (J.-M. Rouart 22).

§ 535. 'ensuite': le passage de temps à série

'ensuite', pour sa part, fonctionne de nos jours surtout comme relationnel sériel. Comme le remarque Blumenthal 58, il ne reste guère à 'ensuite' que des emplois temporels d'arrière-plan (de cadre):

18 Notons que 'alors' régime de préposition garde sa pleine valeur déictique:

«L'imaginaire d'alors ne précipitait pas l'individu hors de son contexte [...] comme aujourd'hui.» (Bombardier & St-Laurent 49) → 'de cette époque-là'.

«Que s'est-il passé, ensuite?» (cit. Blumenthal, loc.cit.).

«Je n'ai pas compris qu'elle parlait sérieusement. Ensuite elle m'a demandé si je resterais longtemps au Malaga Palacio.» (Fl. Delay 58).

Lorsque l'adverbial introduit la phrase, il est difficile de le distinguer du sériel, d'autant plus que celui-ci n'est pas obligatoirement précédé d'un argument introduit par 'd'abord' (v. § 145). En revanche, la fonction temporelle thématique est assurée quand l'adverbial se situe à l'intérieur de la phrase:

«Mon premier succès, je l'ai connu en 1984, avec une attaque en règle dans «la Pravda» et je n'ai pu être publié ensuite pendant trois ans ...» (*Nouv. Obs.* 12-18 janv. 1989 p. 73).

«Pendant la guerre, quelques amis et moi avons eu l'occasion de publier une dénonciation de certaines de ses méthodes (2) et nous devons savoir ensuite que l'un des chefs historiques nous avait approuvés.» (J. Daniel, in *Nouv. Obs.* 14-20 oct. 1988 p. 25).

«[...] en pleine nuit il faut toujours faire attention à ce qu'on dit. Le soleil arrive presque toujours ensuite et le jour se lève sur un sac d'embrouilles.» (Ph. Djian 10).

Antéposé, 'ensuite' assume également une fonction nettement thématique quand l'ensemble du prédicat constitue le rhème, précisant le contenu de l'adverbial:

«Les élèves des classes prépas ont fait la preuve qu'ils étaient capables de supporter le baignon pendant deux ou trois ans. Mais ensuite, une fois qu'ils ont réussi le concours, leur vie est plutôt relaxe.» (*Nouv. Obs.* 18-24 mai 89 p. 8).

Il en va de même quand 'ensuite' est déterminé par un relationnel paradigmatisé, combinaison interdite aux adverbiaux argumentatifs, dont les sériels:

«Je devais rester à jeun jusqu'au lendemain, ensuite seulement le festin pourrait commencer.» (N. Avril 81).

'ensuite' reste également un circonstanciel thématique quand la fonction connective est bloquée par un adverbial connectif ('car', 'donc', etc.):¹⁹

19 Cf. § 119.

«A ce moment-là [...], elle avait cru en sa force, en son pouvoir, et Lazare aussi car souvent, ensuite, il avait reparlé de cette étrange nuit.» (A. Absire 15).

«[...] rendre ce tardif hommage à celui que les hasards de mon état m'avaient fait croiser sans le connaître et qui se révéla donc ensuite, aux dires de certains, un écrivain de grand talent.» (B.-H. Lévy 317).

Il n'en reste pas moins que l'emploi circonstanciel plein de 'ensuite' reste vivant, aussi avec la pleine valeur rhématique, ce qui est prouvé par son aptitude à admettre la fonction de foyer clivé:

«Et c'est ensuite, et ensuite seulement, du ton le plus doux que je pus, que je l'invitais, de nouveau, avant qu'il fût trop tard, à recommander son âme à la bonté du ciel.» (B.-H. Lévy 319).

Dans l'exemple suivant:

«L'ANPE, chargée du recrutement, reçut 1.200 candidats dont la plupart n'étaient pas inscrits comme demandeurs d'emploi mais le restèrent ensuite.» (L. Stoleru 314).

'ensuite' fonctionne à l'égal de la locution 'par la suite', locution clairement rhématique (mais servant naturellement aussi à établir un cadre temporel).

Dans la mesure où on attribue à l'article défini une valeur déictique, il faut d'ailleurs considérer cette locution comme véritablement adverbiale. V. p.ex.:

«En d'autres termes, ici comme ailleurs, les démocrates par profession se font un devoir de tenir la selle du cycliste-électeur vacillant. Et par un comble de prévenance, ils ne se résolvent plus à la lâcher par la suite.» (J. Hermet 14).

«[...] il n'aurait par conséquent pas été relégué par la suite en province [...]» (P. Besson 17).

«Par la suite, MM. Defferre et Joxe ont recruté 16.000 personnes pour l'ordre public [...]» (Fr. Mitterrand 88, 1513).

«Par la suite, nous n'avons plus jamais abordé ce sujet.» (E. Orsenna 41).

«Nous n'avons pas parlé du tout, par la suite je l'ai rencontrée à nouveau par hasard ... (A. Philippe 113).

Notons que lorsqu'il s'utilise par métaphore de l'espace, 'ensuite' garde toujours une fonction circonstancielle, sans nuance connective, naturelle-

ment. C'est ce qui est prouvé, p.ex., par sa capacité à entraîner l'inversion circonstancielle, du type 'Au bout de l'allée brillait une lumière':

«L'atelier, comme il appelait ce qui avait été un salon, était curieusement situé entre la cuisine et la salle de bains, ensuite venaient les chambres.» (A. Philippe 91).

§ 536. Valeur pragmatique de 'alors'

'alors' reste d'un usage temporel répandu, mais, comme les deux autres adverbes, il semble avoir perdu la force rhématique, trait lié évidemment à la prédominance des fonctions relationnelles (surtout consécutive et hypothétique) de l'adverbe. Le rôle essentiel de 'alors' temporel est de constituer le cadre temporel de la proposition, à l'égal de son synonyme anaphorique 'à ce moment-là' (complément obligatoire en fonction rhématique):

«Il n'y avait pas de chambre réservée à mon nom. J'en proposais une autre, alors le monsieur sans galon acquiesça.» (Fl. Delay 15).

««Puis s'était écoulée une période durant laquelle la station dut sa survie difficile à John et à Hélène assistés d'une poignée de jeunes indigènes. Fourbus, le soir, ils devinaient rôder entre eux le fantôme du bagnard invisible.

Calloch, alors, s'engouffra dans leur vie comme un géant tumultueux.» (J. Sénès 54).

mais il peut aussi jouer le rôle subordonné d'un déterminant thématique du prédicat:

«Aujourd'hui encore, quand je parle à un journaliste des stéréotypes majeurs de la société contemporaine [...] mon intervieweur veut toujours me faire préciser que, bien sûr, si je les montre avec une telle insistance, c'est pour les dénoncer à la conscience morale du public. Je répète alors invariablement que je suis désolé de ne pouvoir souscrire à une telle entreprise [...].» (A. Robbe-Grillet 191).

«Il a tellement mal qu'il ne peut pas concentrer son regard sur un point fixe pendant plus de quelques secondes, car il a alors l'impression que ce point participe de son mal.» (P. Besson 21).²⁰

Notons en passant que les locutions formées sur la racine de 'alors':

20 Notez que 'alors' se combine, comme 'ensuite', avec un élément connectif ('car'), v. § 119.

dès
depuis } lors

ont la même valeur pragmatique d'arrière-plan :

«Trois mois plus tard mon courage et mes efforts étaient couronnés de succès, mais il est votre fils, né route des sanguinaires à Ajaccio, et depuis lors je suis regardée comme une traînée.» (R. Billetdoux 130).

En tant qu'adverbial d'arrière-plan, 'alors' ne peut, pas plus que 'ensuite', constituer le foyer de la question ni de la négation :

- * «As-tu fait cela ensuite/alors?»
- * «Pas alors/ensuite.» (Blumenthal 58).

Il ne peut naturellement pas non plus constituer le foyer de la réponse, p.ex. comme réponse isolée à une question portant sur le moment :

- Quand le cortège est-il arrivé au cimetière?
- { * Alors.
- { A ce moment-là.

Ce qui assure la valeur de cadre temporel à 'alors' est évidemment sa fonction déictique. Si celle-ci s'affaiblit jusqu'à disparaître, nous passons aux emplois relationnels. Ce passage est graduel, en sorte qu'il est souvent difficile de distinguer entre 'alors' temporel d'arrière-plan et 'alors' sériel marquant non un cadre, mais la pure succession (v. § 149). Un critère est l'indifférence à la distinction nynéogocentrique-allocentrique :

«Au rez-de-chaussée, vous vous souvenez, il y avait des mecs un peu constipés qui n'étaient pas chauds pour se risquer jusqu'ici [...], mais la majorité a décidé contre eux, et bon, on est là, il fallait le faire et on l'a fait. Et alors, reprit-il avec un geste saccadé des deux mains, maintenant qu'on est là, qu'est-ce qu'on fout?» (R. Merle, *Derrière la vitre*, Paris 1970 p. 369).

Le seul problème posé par l'interprétation pragmatique de 'alors' est la fréquence avec laquelle cet adverbe figure comme foyer dans la construction clivée :

«C'est alors qu'il s'avisait de la disparition d'un petit bout de papier [...]» (S. Signoret, *La nostalgie*, 1976, 120).

«Le concierge attribuait les détournements de valises à un racket dirigé par l'E.T.A. pour décourager les touristes. C'est alors que le portier apparut, le vieux portier de ma jeunesse.» (Fl. Delay 16).

En effet, ce rôle syntaxique ne revient qu'aux éléments rhématiques. Pourtant Blumenthal 58 sq. a sans doute raison de mettre en garde contre une interprétation rhématique de cet emploi, qu'il faut plutôt analyser comme le «point de départ thématique de la phrase» (Blumenthal 59):

«Cette épée brûlante rongea mes cils et fouilla mes yeux douloureux. C'est alors que tout a vacillé.» (Camus, cit. Blumenthal 59).

fonction que l'adverbial assume couramment en dehors de la construction clivée:

«Car nous ne serons pas toujours commode. Et alors, gare! Des ondes parcourent notre colonne vertébrale.» (B. Schreiber 137-38).

→ Et c'est alors qu'il faudra faire attention.

«Les gens [...] ouvrent aussi sec pour les engueuler! Alors là, il se présente: «Bonjour! je viens de la part des encyclopédies Universal [...]»» (V. Thérame, *Escal.* 19).

En termes syntaxiques, cela revient à dire qu'il ne s'agit pas, dans ce cas, d'une véritable construction clivée, mais d'une locution adverbiale figée. C'est ce qui semble prouvé par la possibilité qu'a la construction de déclencher l'inversion circonstancielle ('Alors apparut le Pape!')

«C'est alors que sonna la cloche du premier service.» (E. Orsenna 87).

Cette analyse est corroborée par la possibilité qu'a 'alors' de s'insérer dans la construction clivée, propriété qui ne s'explique qu'à partir de sa valeur d'arrière-plan:

«C'est lorsqu'on a besoin, par exemple, d'écrire un programme pour générer, comprendre ou analyser du texte qu'on y a recours. Mais ce sont alors des contraintes logico-informatiques qui dominent et qui parasitent l'approche théorique «pure».» (J. Jayez (1988) 29).

Un autre indice syntaxique pourrait être l'impossibilité d'insérer un déterminant dans cette locution, détermination qui rendrait son indépendance syntaxique à 'alors':

? C'est précisément alors que ...
 C'est précisément à ce moment que ...

Or, une telle syntaxe reste parfaitement correcte, comme le prouve l'exemple suivant:

«Pour échapper à l'étranglement ...], le lieutenant Marçay remonta seul la pente de la gorge. Au revers du cif, le sable tassé, pétri par la pluie massive, s'éboulait sous les pas de la sentinelle [...].

Ce fut seulement alors que Marçay jeta les yeux sur le sol.» (J. Peyré, *L'escadron blanc* (1931) 1960 p. 148).

Par conséquent, 'alors' retient tout de même une certaine valeur rhématique que la construction clivée est capable d'actualiser. Ainsi, dans l'exemple suivant, elle signale que c'est le moment et non le contenu de la déclaration qu'il importe de remarquer; on aurait pu intercaler 'précisément':

«Peu après cette déclaration, M. Mitterrand avait ajouté en bavardant avec des journalistes qui lui demandaient si l'événement aurait des répercussions sur l'élection: «Il ne faut pas mélanger les choses [...].» C'est alors que le président a également fait savoir qu'il ne se rendrait pas à l'aéroport de Villacoublay accueillir les otages [...].» (*Le Monde hebdo.* 5-11 mai 88 p. 1).

§ 537. *Un adverbial allocentrique non relativisé: 'un jour'*

Les adverbiaux allocentriques du système déictique présupposent dans le contexte la présence d'un moment «décalé» par rapport au moment de la parole. Les adverbiaux allocentriques du système mixte présupposent dans le contexte la présence d'une date. Comme les dates chronologiques ne comportent aucune référence au moment de la parole, la valeur relationnelle des allocentriques mixtes est d'ordre plutôt référentiel que contextuel, inscrite donc dans la racine des noms qui forment la base de ces compléments.

Voilà qui explique que la seule exception à la valeur relationnelle des allocentriques est constituée par le mixte allocentrique du moment décalé, 'un jour'. Celui-ci fonctionne en effet tout à fait à l'égal des dates chronologiques, sans aucune présupposition contextuelle; 'un jour' indique simplement 'à une date indéterminée', valeur explicitée dans la locution 'un beau jour':

«[...] chagrin qui pourrait un beau jour se mettre à dévorer tous les bruits d'une vie [...].» (E. Orsenna 74).

et qui est à la base du tour narratif ‘il était une fois’.

Cette absence de sème relationnel explique d’ailleurs que le complément ‘un jour’ figure sans problème en contexte nynégocentrique pour indiquer une date future indéterminée, propriété qu’il partage avec les autres compléments du groupe (‘un soir’, etc.):

«Il faut rompre les liens. Je te parlerai de tout cela un jour, comme à Indio.» (Fl. Delay 187).

Le type représenté par ‘un jour’ comporte peu de membres. A côté de ‘une fois’,²¹ il s’agit essentiellement des étapes du jour (cf. § 523), ‘un soir’, ‘un matin’, etc.

«En passant, l’une de mes institutrices a dit une fois que la maison était jolie, une vraie maison normande.» (A. Ernaux, *La place*, Paris 1983 p. 57).

Ces compléments ont ceci de particulier par rapport aux dates qu’ils refusent la valeur rhématique: ils ne peuvent constituer le foyer de la construction clivée, de la question ni de la réponse. En outre, ils ne peuvent constituer un arrière-plan:

* Qu’est-ce qu’il a fait, $\left\{ \begin{array}{l} \text{un jour} \\ \text{une fois} \end{array} \right\} ?$

Ainsi ils servent essentiellement de cadre thématique. Cependant, à l’exception de ‘jour’, ils peuvent, comme les noms de la semaine, qui acceptent par ellipse (v. § 524) de former un complément ponctuel à article défini, servir d’arrière-plan, s’ils sont déterminés par l’article défini:

Qu’est-ce qu’il a fait, $\left\{ \begin{array}{l} \text{le soir} \\ \text{le lundi} \end{array} \right\} ?$

‘le jour’ est exclusivement itératif et ‘la fois’ n’existe pas. Pour permettre à ce substantif d’assumer une telle fonction, il faut nécessairement lui donner la forme d’un relativisé analytique: ‘cette fois-là’, observation qui vaut également pour ‘le jour’ (‘ce jour-la’).

21 Pour l’emploi interpositionnel de cet adverbial, v. supra § 525.

F. Les adverbiaux sérialisés

1. *Fonction des sérialisés*

§ 538. *Traits distinctifs*

Les adverbiaux sérialisés servent à spécifier les compléments temporels. En eux-mêmes ils ne font que situer un point sur une échelle, tout comme les compléments chronologiques, mais à l'inverse de ceux-ci, l'échelle présumée n'a aucun ancrage dans le monde référentiel. Ce sont donc des compléments temporels pleinement scalaires qui ne peuvent fixer le point que par rapport à un autre complément temporel, chronologique ou déictique. Lorsqu'on dit:

Mon ami est arrivé à trois heures.

on constitue une échelle, mais on n'explicite pas de point.

Ces compléments sont ainsi par nature syntaxique des déterminants qui exigent la présence, dans la situation de communication, d'un point d'ancrage permettant de rapporter l'échelle à un moment concret. Il est toujours possible d'expliciter le point déterminé scalairement par l'adverbial sérialisé. Comme nous l'avons signalé, le caractère déterminatif de ces compléments est marqué grammaticalement par le fait qu'ils se joignent sans pause ni préposition au complément ponctuel déterminé:

Mon ami est arrivé hier $\left\{ \begin{array}{l} \text{à trois heures.} \\ \text{soir.} \end{array} \right.$

Il n'est jamais possible d'invertir l'ordre des éléments, puisqu'ils sont liés dans un rapport déterminatif:

* A trois heures mon ami est arrivé hier (cf. C. Vet 138).

à moins, bien sûr, de les séparer par la pause:

Mon ami est arrivé à trois heures, hier.

L'adverbial sérialisé isolé assume fort bien, nous l'avons dit, la fonction d'indication ponctuelle, mais il reste toujours possible d'inscrire celle-ci dans le cadre temporel supérieur qui assume, seul, le repérage chronologique:

Venez me voir $\left\{ \begin{array}{l} \text{demain} \\ \text{aujourd'hui} \end{array} \right\}$ à trois heures.

Comme ils ne constituent donc jamais un cadre, les adverbiaux sérialisés ne peuvent être subdivisés eux-mêmes:

* A trois heures le perroquet s'envola de bonne heure.

Il est vrai qu'ils se combinent avec un complément itératif:

A trois heures il toussa trois fois.

mais, dans ce cas, il reste toujours possible de suppléer un cadre: ce n'est pas le sérialisé, mais le cadre sous-entendu qui est subdivisé en points:

Hier à trois heures, il toussa trois fois.

Il est significatif que le sérialisé se subordonne fort bien à un itératif distributif, parce que ce genre de complément peut actualiser la fonction de cadre:

Tous les jours à trois heures il toussa trois fois.

De même qu'il est impossible de subdiviser un sérialisé, ainsi il est impossible de subordonner l'indication scalaire à une autre indication de nature non ponctuelle, notamment un relationnel de temps. Les ponctuels de cadre ne sont évidemment pas soumis à une telle restriction, on peut les déterminer scalairement ou relationnellement. Comparez:

Hier il s'est endormi trois heures après.

* A trois heures, il s'est endormi trois heures après.

§ 539. *Particularités morphologiques ('demain soir')*

La majorité des adverbiaux sérialisés se composent de syntagmes prépositionnels et ne présentent pas par ailleurs d'intérêt pour le système adverbial. Mais le groupe comprend quelques constructions fort curieuses. Il s'agit de syntagmes nominaux non prépositionnels où un adverbial sérialisé suit un complément de cadre dans un rapport déterminatif, du type:

demain soir – le lendemain matin

V. p.ex. :

«L'inspecteur général de la police de Malaisie (X.Y.) a été tué vendredi matin 7 juin.» (Le *Monde*, cit. Blumenthal (1975) 303).

«Le lendemain matin tôt je le trouvai attablé dehors en train de prendre son café.» (Fl. Delay 246).

«Un dimanche après-midi, je ne sais plus où tu étais, j'avais conduit seule les enfants à la plage.» (R. Billetdoux 95).

Le syntagme 'demain soir' ne se conforme pas au modèle ordinaire des noms composés dont la plupart sont formés comme des juxtapositions (des appositions) :

un remède-miracle – une loi-cadre

→ un remède qui est un miracle – une loi qui est un cadre.

Une telle analyse produirait un résultat absurde pour le syntagme sérialisé, qui se base sur un rapport de subordination. Il faut donc le rapprocher du type moins fréquent de noms composés qui, représentant une abréviation d'un syntagme régulier, place le second membre dans un rapport de dépendance «prépositionnelle» du premier, p.ex. :

machine-outil – offensive tous azimuts

→ machine pour outil – offensive dans tous les azimuts.

Effectivement, dans le cas des syntagmes sérialisés, cette forme «complète» à préposition s'utilise à côté de la forme «abrévée», sur le modèle :

demain au soir.

V. p.ex. :

«Mais Valerio lui fit presque la même réponse que Maud, la veille au soir.» (P.-J. Rémy 221).

«Tatov était reparti la veille au soir à Bordeaux [...]» (Y. Queffélec 105).

Et souvent la construction prépositionnelle est la seule possible :

«Le lendemain à la même heure il était à la même place.» (R. Billetdoux 150).

«En 1938, elle est morte de la diphtérie trois jours avant Pâques.» (A. Ernaux 42).

D'ailleurs, la construction prépositionnelle permet aussi d'invertir l'ordre des termes (→ sérialisé + cadre), sur le modèle:

au matin du jour suivant.

Chose curieuse, les deux noms «scalaires» 'début' et 'fin' constituent également des compléments nominaux temporels non prépositionnels, mais qui sont comme l'image inversée du type 'demain soir', à savoir quand 'début/fin' est suivi d'un nom de mois:

début avril – fin mai.

«Début septembre, je suis allée la chercher en voiture à l'hospice [...].» (A. Ernaux 88).

«Fin septembre, convaincue d'être enceinte, je résolu d'en parler à mon père.» (Fr. Chandernagor 105).

D'abord on remarque que l'ordre des termes place ici le déterminant avant le déterminé, conformément à l'ordre de la construction prépositionnelle, dont la construction nominale représente sans doute une abréviation:

au début }
à la fin } d'avril.

Ensuite on observe que la fonction de ce complément est de «désérialiser» un complément de temps, puisque l'indication du mois appartient aux adverbiaux chronologiques uniquement organisés comme une succession de points. En disant 'début avril', on fait comme si 'avril' constituait un cadre, à l'intérieur duquel on fixe un point, 'début'. On aboutit ainsi à un complément mixte qui spécifie une indication ponctuelle.

§ 540. *Sérialisés et aspect verbal*

Comme c'est naturel, les adverbiaux sérialisés sont en principe neutres par rapport à l'aspect du verbe, tout comme les compléments chronologiques, pleinement successifs. A la différence des circonstanciels ponctuels déictiques, ils se combinent ainsi avec toutes les formes verbales. D'autre part, cette combinatoire n'est pas entièrement libre, parce que,

présupposant un point temporel de référence, les adverbiaux sérialisés sont fondamentalement allocentriques. Le moment de l'action ne peut pas coïncider purement et simplement avec un point déterminé de la série marquée par l'adverbial, car celui-ci ne peut déterminer le moment de l'action que par référence implicite à un cadre temporel. Cette particularité entraîne au moins deux conséquences syntaxiques.

Si l'adverbial sérialisé se combine avec le présent, il dénote, en contexte non itératif, un moment postérieur au moment de la parole, comme le signale Vet p. 107:

Paule part à six heures.

Si le présent doit s'interpréter ici comme un futur proche, c'est que l'adverbial sérialisé se réfère, en le subdivisant, à un cadre avec lequel il ne s'identifie pas. Or, le moment de la parole ne peut se subdiviser en «sous-points»: il est incompatible avec la fonction de cadre. Par conséquent, l'action «Paule part» ne peut se référer au moment de la parole lorsqu'elle est déterminée par un adverbial sérialisé présupposant un cadre qu'il subdivise. Ainsi il faut expliciter le cadre avec un complément qui ne dénote pas le moment de la parole, p.ex. avec 'demain':

Paule part demain à six heures.

Autre conséquence de la valeur sérialisée de ces adverbiaux: lorsqu'ils se combinent avec un temps duratif, ils confèrent à l'action une certaine étendue:

«A huit heures Pierre déjeunait» (cit. Vet 106).

Comme ils présupposent un cadre temporel, une telle phrase permet de supposer que Pierre déjeunait un peu avant et après le point sériel: son acte se situe dans un cadre, et à huit heures, en tout cas, il déjeunait.

Enfin on constate que les adverbiaux sérialisés se combinent mal avec l'aspect perfectif des verbes dénotant un mode d'action duratif:

? «Pierre a voyagé à huit heures.» (cit. Vet 107).

Cette incompatibilité est une autre conséquence de l'incapacité des sérialisés à délimiter un cadre. Le verbe duratif exige, pour pouvoir figurer à l'aspect perfectif, la présence d'une limite. Soit le début de la durée de

l'acte verbal (sens inchoatif), soit le début et la fin (constatation «historique») puisque l'état accompli de l'acte verbal imperfectif/duratif pré-suppose une certaine durée, non un moment, mais un laps de temps dont les limites sont connues. Or, l'adverbe sérialisé marque difficilement le début d'une action, car il ne contient aucune nuance de cadre. Il est totalement ponctuel, au contraire de 'hier', p.ex.:

Hier Pierre a voyagé.

Lorsqu'on combine l'adverbial sérialisé avec l'aspect perfectif d'un verbe duratif, on oblige l'interlocuteur à interpréter celui-ci comme un verbe perfectif:

A huit heures Pierre a voyagé → est parti
A huit heures Pierre a vécu → est mort.

2. *Syntaxe et statut de 'tôt' et 'tard'*

§ 541. *Traits sérialisés et traits adjectivaux*

Les deux adverbes 'tôt' et 'tard' constituent un petit groupe difficile à classer parce qu'ils possèdent un ensemble de propriétés qui les distinguent des adverbiaux de temps. Nous proposons de les interpréter comme ponctuels sérialisés pour deux raisons:

1° 'tôt' et 'tard' sont neutres par rapport à la division par étapes, comme les sérialisés.

2° Ils sont capables de spécifier un adverbial de cadre: 'tôt dans la matinée'.

«Alors je leur dis seulement que c'était tôt dans la matinée sur le Guadalquivir.» (Fl. Delay 183).

«Il mourut un mercredi, tard dans la soirée.» (Fr. de Maulde 104).

«Et comme ils s'arrangèrent pour continuer à faire l'amour assez tard dans le temps de ma conception, je peux attester de la vigueur de mon père.» (M. Braudeau 19).

«Lorsqu'un peu plus tard au dîner paraît sur la table un de ces petits fromages [...]» (R. Billetdoux 80).

Cette classification concorde avec le sens, puisqu'elle permet de grouper 'tôt' et 'tard' avec les compléments sémantiquement proches: 'à temps' (que Melis 172 réunit justement avec eux), 'de bonne heure', 'matin':

«se lever matin» (Grevisse § 925a).

N'empêche que 'tôt' et 'tard' constituent un groupe bien particulier. Togeby § 1763 remarque que ce sont les seuls adverbiaux de temps à se rapprocher des adjectifs alors que nous avons constaté que les autres adverbiaux ponctuels tendent plutôt à se confondre avec les substantifs. 'tôt' et 'tard' présentent au moins les trois traits spécifiques suivants :

1° Ils admettent la détermination intensive :

très	}	{	tôt
plus	}	{	tard

«Rue des Culattes! Ne cherchez pas sur le plan de Lyon, elle a aujourd'hui disparu. On l'a rebaptisée pour éviter à ses habitants actuels l'humiliation. Que ne l'a-t-on fait plus tôt!» (N. Avril 101).

2° Ils fonctionnent comme attributs :

Le patron est tôt aujourd'hui.

3° Ils peuvent être substantivés :

le plut tôt – au plus tard.

§ 542. *Fonction quantitative de 'tôt' – 'tard'*

En fonction adverbiale, ils paraissent remplir la même fonction auprès du verbe que les adjectifs élémentaires ('grand/petit') auprès du nom, parce qu'ils suivent obligatoirement le verbe, dont ils ne se séparent que très difficilement. Ils se comportent donc comme les adverbiaux de quantité-manière :

arriver tard	–	parler fort
rentrer tôt	–	chanter faux

«Il travaillait tard, croquant des noix et buvant du jus d'airelle.» (P. Besson 32).

Les deux types suivent obligatoirement le participe, signe du fait qu'ils modifient la racine verbale. Cf. :

Nous sommes arrivés tard.

Nous avons chanté faux.

«Réveillé tôt comme autrefois j'allai rôder autour du Miramar.» (Fl. Delay 81).

«De nouveau réveillée tôt, ce qui était bon signe, je sortis [...]» (Fl. Delay 92).

Tout comme les adverbiaux de quantité-manière, sans bloquer la valence d'objet, ils la rendent souvent très bizarre :

- ? Il écrit tôt le livre.
 ? Il a terminé tard ses devoirs.²²

Enfin les deux types n'admettent pas d'emploi figuré, les adverbiaux de quantité-manière sont alors remplacés par les adverbes en -ment correspondants :

parler faussement

ce qui est possible aussi pour 'tard' :

«... les décisions auxquelles on est venu tardivement.» (cit. Schlyter 73).

alors qu'il faut utiliser un complément prépositionnel pour 'tôt' : 'de bonne heure'.

En dehors de l'emploi figuré, la forme dérivée semble s'utiliser comme une variante emphatique de 'tard', comportant une idée de distance excessive (cf. § 522) :

- «C'est vrai qu'aujourd'hui M. le premier ministre est très européen dans son discours, c'est vrai qu'il y est arrivé tardivement, mais il est le bienvenu.» (Fr. Mitterrand 88, 654).
 «Je me suis présenté assez tardivement.» (Fr. Mitterrand 88, 29).

tout comme le complément nominalisé 'sur le tard' :

«On ne perd pas la fausse monnaie de ceux qui ont constamment cru à la liberté, et qui voudraient sur le tard insinuer le contraire pour se justifier en tant qu'intellectuels dignes de ce nom.» (G. Hermet 34).

Dans cet emploi, 'tôt' connaît aussi des variantes emphatiques en -ment, mais elles ne dérivent pas morphologiquement de la particule, 'prématurément', 'précocement' (cf. § 522) :

22 Mais : 'Il travaillait tard à son manuscrit', cf. 'Il coupait court à mes effusions' (v. § 774).

«Lui, Honoré, ne serait pas si fou que de risquer sa chance prématurément.» (cit. Nilsson-Ehle 193).

§ 543. *Fonction temporelle de 'tôt/tard' déterminés*

Si, néanmoins, nous préférons ranger 'tôt' et 'tard' avec les adverbiaux de temps sérialisés, c'est qu'à la différence des adverbiaux de quantité-manière, ils entrent dans diverses combinaisons avec d'autres compléments de temps. Or, aussitôt que 'tôt' et 'tard' sont déterminés, de quelque manière que ce soit, ils cessent d'être des adverbes conjoints pour se confirmer entièrement à la syntaxe des autres compléments de temps. Ils acceptent p.ex. la fonction de foyer clivé:²³

«C'est neuf ans plus tard que le deuxième crime avait eu lieu [...].» (P.-J. Rémy 174).

«C'est beaucoup plus tard qu'un homme retrouve sa mère.» (E. Badinter, *L'un* 181).

«Ce n'est que plus tard, après l'étiquetage, lorsqu'elles veulent s'accrocher, que nous les clouons sur place [...].» (A. Bonnand 119).

ils peuvent se situer dans la zone préverbiale:

«L'arrivée, tôt le lendemain matin, de la femme de ménage annoncée par Gino acheva de lui faire oublier les angoisses [...].» (P.-J. Rémy 104).

et ils peuvent même, à l'égal des autres circonstanciels, être régimes de préposition:

«Julien Wiener [...] remit à plus tard l'idée qu'il avait eu d'appeler [...].» (P.-J. Rémy 12).

«[...] mon spectre, repousse à plus tard son tyrannique rendez-vous [...].» (M. Braudeau 14).

Déterminés, ils ne bloquent plus la valence d'objet du verbe:

Il a terminé trop tard ses devoirs.

«Et comme ils s'arrangèrent pour continuer à faire l'amour assez tard

23 L'exemple suivant nous paraît aberrant:

«Ayant connu Sélim au berceau, Huguette le protégeait et lui branchait l'appareil en encaissant les derniers clients car c'est tôt qu'elle fermait son bar.» (M. Charef, *Le Harki de Mériem*, Paris 1989, p. 13).

dans le temps de ma conception, je peux attester [...]» (M. Braudeau 19).

«De toute façon, un homme dans mon existence, je ne l'envisagerais pas de si tôt.» (Ada 73).

Une particularité curieuse de la syntaxe de 'tôt/tard' est que, non déterminé, l'adverbial précède son noyau exactement à la façon de 'fin/début' :

tôt le matin – tard le soir.

Dans les deux cas, cet ordre des mots est soumis à de fortes restrictions, puisque 'tôt/tard' ne peuvent l'adopter à moins de déterminer des adverbiaux qui peuvent fonctionner eux-mêmes comme sérialisés. Ainsi 'tôt/tard' non déterminés ne précèdent pas un complément de temps ponctuel non prépositionnel :

* tôt hier.

En revanche, ils déterminent sans problème un complément prépositionnel, selon le modèle déjà analysé :

tard dans la soirée

«Et je me suis couchée un soir, toute bonne et gentille, tôt dans notre lit, et le sommeil ne venant pas tout de suite j'ai revu [...]» (R. Billetdoux 31).

Ils déterminent également un ponctuel nominal si celui-ci est suivi d'un nouveau sérialisé :

tôt hier soir.

Dans ce cas, ils acceptent curieusement de suivre le complément ponctuel déterminé, comme s'il s'agissait d'un relationnel d'intervalle ('deux jours plus tard'). Comparez :

«L'arrivée, tôt le lendemain matin, de la femme de ménage annoncée par Gino acheva de lui faire oublier les menaces [...]» (P.-J. Rémy 104).

«Le lendemain matin tôt je le trouvaï attablé dehors en train de prendre son café.» (Fl. Delay 246).

Enfin, déterminés, ils constituent des compléments relationnels d'intervalle :

«D'ailleurs, Pouchkine revient quelques instants plus tard pour échanger son pardessus contre un manteau de fourrure.» (P. Besson 11).

On remarque d'ailleurs que, parmi les adverbes composés à base de 'tôt', seul 'plutôt' est un vrai relationnel (comparatif de degré):

sitôt, aussitôt, bientôt, tantôt.

Il est étonnant que 'tard' ne forme pas d'adverbe composé. En revanche, il forme la locution, également sérialisée 'au plus tard':

«[...] et les élections décisives au congrès du peuple pourront se tenir, conformément au calendrier établi par la conférence de juin, au plus tard au mois de mars 1989.» (*Nouv. Obs.* 7-13 oct. 1988 p. 33).

Par leur sens, les deux adverbes se rapprochent des temporels relationnels, parce qu'ils indiquent qu'un moment est à comprendre comme déphasé par rapport au moment attendu (cf. 'déjà', etc., v. § 615 sqq.). Selon Vet 126, ils définissent ainsi le moment de l'action en le rapportant à une norme (cf. Melis 172).

En résumé, nous interprétons 'tôt' et 'tard' comme des ponctuels sérialisés qui ont cette particularité qu'à l'état isolé, il leur faut s'appuyer sur un autre membre de la phrase, normalement le verbe, mais aussi un autre adverbial de temps. Quand ils sont déterminés ou entrent dans un syntagme composé ('tôt le matin', 'tôt ou tard'), ils se comportent comme un adverbial de temps sérialisé normal.

G. Les relationnels de temps

1. *Relationnels d'intervalle*

§ 544. *Un type intermédiaire: les relativisés analytiques*

Il existe une grande variété de compléments qui relativisent l'indication temporelle. Au lieu de marquer le moment de l'action, l'adverbial situe, de diverses manières, le prédicat par rapport à un repère autre que le moment de l'action. La gamme de temporels de relation va des relativisés analytiques, compléments fondamentalement ponctuels, aux relationnels purs qui n'explicitent ni point ni repère, en passant par les relationnels d'intervalle qui précisent la distance séparant ces deux points.

Les compléments relativisés analytiques sont constitués de locutions prépositionnelles ('l'année d'avant') ou nominales ('la semaine suivante') qui précisent bien le moment de l'action ('cette année'), mais qui définissent celui-ci par l'existence d'une distance, présupposée par la racine nominale du complément, qui le sépare d'un repère, désigné par l'élément déterminatif ou prépositionnel ('cette année-là'):

«Je suis resté planté devant elle à regarder dans mon verre et l'instant d'après elle était plus là [...]» (Ph. Djian 26).

«L'année suivante, les mauvais traitements que me fit subir Mlle M., mon professeur de français, n'arrangèrent pas les choses.» (N. Avril 116).

L'étendue de l'intervalle qui sépare le repère du moment de la parole n'est jamais précisée.

Les relativisés analytiques allient ainsi l'indication d'un moment chronologique, normalement traduit par un élément déictique, à l'indication d'un repère, suggéré par la racine du substantif, et la distance entre moment et repère est typiquement marquée par des compléments prépositionnels.

Voilà pourquoi nous classons les compléments nominaux du type 'cette année', 'à ce moment', comportant donc uniquement l'article démonstratif, avec les temporels ponctuels: ils n'explicitent pas l'existence de la distance, ce que font au contraire les compléments à élément déictique adverbial, du type 'à ce moment-là'.

Il est significatif que lorsque le nom porteur de l'idée ponctuelle s'accompagne du démonstratif simple, la locution qui en résulte s'intègre toujours à la série nynégocentrique:

«Ce n'est pas cette nuit, dans l'état de détresse où il est, qu'il comprendra ce qui s'est passé.» (B.-H. Lévy 80).

Aussitôt qu'on ajoute l'élément emphatique, (-ci, -là), la locution ne peut plus se référer au moment de la parole directement, mais passe par l'intermédiaire d'un repère:

* Cette semaine-là je comprendrai ce qu'on essaie de me taire.

D'un point de vue morphologique, les compléments nominaux 'l'autre jour', 'l'an dernier' et 'l'année prochaine' se groupent avec les relativisés

analytiques du type ‘la semaine précédente’, parce qu’ils explicitent lexicalement le rapport entre point et repère à l’aide d’une épithète. Nous préférons pourtant les ranger avec les nynégocentriques relativisés du système mixte, parce qu’l’épithète explicite l’intervalle qui sépare le point (indiqué par la racine nominale) du repère, qui est le moment de la parole, mais nous convenons que ce classement comporte une part d’arbitraire:

«C’est en voyant l’autre jour un Bernanos profondément mis en scène par Brigitte Jacques que j’ai fini par comprendre [...]» (*Nouv. Obs.* 27 avril-3 mai 1989 p. 35).

Notons en passant que l’étape du présent ignore ce type morphologique, puisque l’idée d’intervalle est étrangère à la série nynégocentrique. Ainsi, à côté de la locution prépositionnelle normale ‘à l’heure actuelle’, il n’existe pas de complément nominal: * ‘l’année actuelle’.

Un problème analogue de classement se pose pour les compléments nominaux à épithète numérique du type ‘la première fois’, qui renvoient nécessairement à un repère (une autre occurrence du prédicat), mais qui ne disent rien sur l’intervalle:

«C’était la première fois que je pouvais la regarder vivre à son insu.» (Y. Audouard 103).

Nous les rangeons donc avec les relativisés analytiques. On note qu’eux aussi sont indifférents aux séries et que la position contextuelle du repère (‘avant’ – ‘après’) dépend de la valeur scalaire du numérique: ‘premier’ est progressif, ‘second’ neutre et ‘dernier’ régressif, comme les autres relationnels de temps.

§ 545. *Définition et rôle des relationnels d’intervalle*

De là il n’y a qu’un pas aux adverbiaux relationnels de temps proprement dits. Ceux-ci sont définis par l’absence d’indication ponctuelle. Ils marquent uniquement que le prédicat qu’ils déterminent se trouve dans une relation temporelle avec le contexte précédent. Si l’adverbial ne fait rien d’autre que de poser la relation, nous parlons de relationnels de temps purs, p.ex. ‘après’. Le seul trait qui continue à rattacher ces adverbiaux au système temporel est qu’ils déterminent la position du prédicat par rapport aux trois étapes, présupposant ainsi un repère distinct du moment de la parole. Si ce dernier trait temporel s’estompe aussi, l’ad-

verbial passe à la fonction d'un vrai relationnel argumentatif, c.-à-d. à la fonction sérielle, comme cela est arrivé à 'ensuite'.

Cependant les relationnels de temps peuvent aussi, toujours sans indiquer le moment de l'action, préciser l'intervalle même qui sépare les deux phrases reliées par l'adverbial. On ajoute alors une indication de mesure au complément relationnel, p.ex. 'trois heures après'. Nous parlons alors de relationnels d'intervalle.

Ces relationnels consistent normalement d'une préposition en emploi adverbial, déterminée par une indication temporelle durative:

«Je crois que le cobaye fut plus impressionné que moi et, longtemps après, nous eûmes la satisfaction de le voir déguerpir à notre approche.»
(N. Avril 74).

Celle-ci spécifie l'étendue de la distance, alors que la préposition-adverbe marque l'existence d'une relation temporelle. Il est significatif que cette construction très particulière trouve son seul parallèle dans la locution durative:

trois heures durant.

Comme 'durant' ne comporte pas de valeur relationnelle, ce complément ne peut mesurer l'intervalle, mais seulement l'étendue:

«Maman, je peux descendre? répétais-je sans cesse. Des années durant, je reprendrais ce lamento et sa musique lancinante parviendra souvent à forcer la résistance de ma mère.» (N. Avril 72).

Ce qui sépare les relationnels d'intervalle, définis par la postposition de la préposition, des compléments prépositionnels ordinaires, est justement que ceux-ci ajoutent à l'idée de relation un élément duratif:

Trois heures après (la réunion) il est parti.
Après trois heures (d'attente) il est parti.

Dans le premier cas, on parle de la distance temporelle qui sépare deux phrases, sans se prononcer aucunement sur leurs durées respectives. Dans le second, nous apprenons que l'acte s'est produit à l'intérieur ou à la fin d'un certain intervalle dont le complément adverbial précise la durée. Aussi rangerons-nous ce genre de complément avec les autres duratifs.

Comparez p.ex. les exemples suivants où le complément relationnel 'une semaine avant' alterne avec le ponctuel 'aujourd'hui', alors que le complément prépositionnel normal 'au bout de' pourrait être remplacé par 'soudain', remplissant donc la fonction d'un duratif inchoatif:

«Une semaine avant, à Paris, je me trouvais sans rien et aujourd'hui au milieu d'infinis liens de parenté que j'avais toujours fuis.» (Fl. Delay 113).

«Au bout d'un moment, je me suis rendu compte qu'elle boitait [...].» (Ph. Djian 15).

Cette locution prépositionnelle crée d'ailleurs aussi des duratifs résultatifs:

«Je me persuadais même que Léonard ne m'avait quittée, au bout d'un an de mariage, qu'à cause de lui.» (Fl. Delay 11).

Enfin nous rangeons avec le type 'intervalle + préposition' les constructions, où, fonctionnant comme des variantes de 'après/avant', 'plus tard/tôt' sont également précédés d'un intervalle:

«Elle a enfoncé ses mains dans ses poches, une seconde plus tôt j'aurais juré que c'était impossible [...].» (Ph. Djian 73).

«Trois mois plus tard commencent les grandes vacances.» (E. Deschodt 22).

«L'opération parisienne subie deux ans plus tôt ne suffisait pas à mes nouveaux médecins: ils voulaient à leur tour regarder mon joubi de plus près.» (N. Avril 77).

Signalons que les prépositions 'avant' et 'après' permettent aussi de combiner les deux constructions, la préposition étant déterminée, telle un adverbe, par une indication d'intervalle, tout en étant suivie d'un régime normal:

«Je me jetais tout entière dans la moindre action et, comme anesthésiée par le plaisir, je ne ressentais la douleur que longtemps après les coups et les blessures.» (N. Avril 74-75).

«Je me revois dans le parc de l'hôpital lyonnais quelques jours avant l'intervention.» (N. Avril 77).

L'intervalle peut être représenté par certains quantitatifs, surtout 'peu' et 'un peu':

peu après les coups – un peu avant son départ

«Le lendemain matin, je me suis réveillé un peu avant midi.» (Ph. Djian 34).

mais aussi, dans le cas de ‘tôt’ et ‘tard’, par ‘beaucoup’ et les quantitatifs en -ment (mais non par ‘peu’) :

beaucoup	}	plus	{	tard
un peu				tôt.
considérablement				

2. Relationnels purs

§ 546. *Les adverbess-prépositions*

Comme nous l’avons dit, les relationnels purs sont des temporels qui n’indiquent ni point ni repère ni distance (intervalle), mais explicitent uniquement l’idée d’étape: ils définissent le moment de l’acte verbal en caractérisant l’acte même comme antérieur, simultané ou postérieur, sans se prononcer sur le point par rapport auquel cette qualification prend son sens.

La série relationnelle pure tire son existence morphologique des quatre prépositions de temps qui acceptent d’être employées isolément comme particules adverbiales. Leur appartenance au système temporel fait qu’ils se répartissent sur les trois étapes canoniques:

avant – pendant – après/depuis.

«[...] écrire n’est pas une chose forcément agréable ni avant, ni pendant, ni après. Parfois, pendant, il y a des moments où c’est agréable.» (M. Braudeau, in *Eclats* II 26).

Comme partout dans le système temporel, la relation de postériorité est morphologiquement mieux installée que celle d’antériorité. C’est ainsi qu’à côté des deux prépositions ‘après’ et ‘depuis’, nous trouvons un grand nombre de locutions (‘après coup’), alors que l’antériorité ne connaît qu’un inventaire réduit (‘au préalable’).

Du point de vue grammatical, le seul problème posé par les «adverbess-prépositions» est leur appartenance même à la classe adverbiale. Effectivement, on les interprète souvent en emploi isolé comme des «prépositions à régime implicite», comme H. Lysebraate 63 le fait pour ‘depuis’. Comme le montre cependant l’exemple de Braudeau *Eclats* II 26 («Par-

fois, pendant, il y a des moments où c'est agréable.»), ces particules fonctionnent à l'état isolé exactement comme n'importe quel autre complément circonstanciel, en sorte qu'on n'a nul besoin du facteur 'ellipse' pour les interpréter. Elles ont le même statut que les adverbes-prépositions du système locatif, p.ex. 'devant', et ont la même autonomie syntaxique, notamment positionnelle, que les autres circonstanciels, à la différence de 'avec', 'après' locatif, 'hors' et 'outre'.

Il reste que, comme il est toujours facile de suppléer le régime «sous-entendu» à partir du contexte, on ressent sans doute le complément adverbial que constituent ces particules comme une espèce d'abréviation d'un complément prépositionnel.

De toute façon elles tiennent leur force relationnelle très accusée de leur fonction parallèle comme prépositions: elles présupposent avec nécessité l'existence dans le contexte immédiatement précédent d'un point de repère qui donne à l'expression de l'étape son orientation. Ce repère peut être représenté dans le contexte par un mot concret, ce qui rapproche les adverbes-prépositions des compléments anaphoriques:

«J'avais promis de te téléphoner dès que nous serions rentrés du théâtre [...]. Depuis, la situation s'est encore envenimée.» (R. Billetdoux 69).
«[...] le travail jusqu'à l'usure de la retraite qu'on ne touche jamais. On meurt avant.» (Ada 80).

«- Vous deviez me téléphoner ce matin à neuf heures. Après j'ai dû sortir.» (Fl. Delay 119).

«Durant les deux premières années de vie commune, j'avais perdu près de dix kilos, André aussi avait maigri. Depuis j'avais repris un peu de poids mais j'étais toujours maigre et éternellement fatiguée.» (Ada 98).

ou par le contexte général:

«Il court annoncer sa décision à Henry, c'est sûr: J'ai décidé. Je veux. Et après ce sera au tour de l'homme d'affaire.» (Fl. Delay 119).

«Tout ça à cause d'une femme que je n'ai pas revue depuis, avec laquelle j'ai fait une seule fois l'amour, et dans quelles circonstances!» (G. Hocquenghem 31).

Il va sans dire que dans ce dernier cas, la valeur relationnelle du complément temporel s'affaiblit; il se rapproche de la valeur d'un simple ponctuel sérialisé ('plus tard').

De toute façon, c'est l'origine prépositionnelle et la référence anaphorique à un complément déterminé du contexte précédent qui explique que les relationnels purs passent difficilement à l'emploi sériel, d'où toute

référence anaphorique est bannie. En revanche, les ponctuels ‘ensuite’ et ‘alors’, qui ne constituent pas, du point de vue de la langue moderne, des compléments prépositionnels, n’ont eu aucune peine à passer à la fonction sérielle. V. §§ 154 et 535 sq.

A côté des adverbes-prépositions, l’inventaire des relationnels purs comprend quelques adverbes en -ment, du type ‘ultérieurement’, que nous avons énumérés ci-dessus § 522:

«Ultérieurement ces «programmes» devinrent plans régionaux de développement économique [...]» (cit. Hong Chai-Song 156).

§ 547. *Les locutions prépositionnelles: relationnelles ou intraphrastiques*

Lorsque nous sortons du domaine morphologique des adverbes, il devient difficile de faire le tri entre compléments relationnels et compléments intraphrastiques. Le principe est pourtant simple: si la préposition est suivie de son régime explicitant le repère, le complément réalise un rapport intraphrastique normal entre le circonstant et le prédicat. Dans ce cas, le syntagme prépositionnel fonctionne comme un simple ponctuel. Si le régime n’explicité pas le ponctuel repère, il faut chercher celui-ci dans le contexte; il s’agit donc d’un circonstanciel relationnel présupposant un cadre:

	relationnel: Au début, on discutait les points mineurs. Après, on passait au choses sérieuses.
→ pendant la réunion	{ a) au début ... b) après ...
ponctuel intraphrastique:	Au début de la réunion, on discutait les points mineurs. Après la réunion, on passait aux choses sérieuses.

Voilà pourquoi les compléments relationnels d’intervalle se transforment en intraphrastiques si la préposition est suivie d’un régime:

«Le lendemain matin, je me suis réveillé un peu avant midi.» (Ph. Djian 34).

Il va sans dire que le régime de la locution intraphrastique peut se doter d’un élément anaphorique, créant un lien transphrastique: ‘après cette réunion’. Cet élément lexical ne change pas la fonction, intraphrastique, du complément, qui reste un syntagme libre, non adverbialisé. En prin-

cipe, seules les locutions qui sont dépourvues de morphème anaphorique appartiennent de plein droit à la fonction relationnelle.

Il arrive cependant qu'un tel complément se fige, par une irrégularité morphologique quelconque, dans la fonction relationnelle, perdant donc, au moins partiellement, sa valeur anaphorique, p.ex. 'sur ce':

«Sur ce, il me regarde à nouveau.» (B.-H. Lévy 239).

Si le syntagme prépositionnel ne lexicalise pas le repère (comme dans 'au début de la réunion'), il convient de distinguer deux types. D'une part, nous avons les compléments dont le régime n'a pas de sens temporel spécifique. Comme celui-ci n'indique donc ni le repère ni l'étape, le complément, dans son ensemble, apparaît comme une variante de l'adverbe-préposition, c.-à-d. comme un relationnel plein – à condition, bien sûr, que le régime soit dépourvu de tout élément anaphorique (y compris l'article défini), p.ex. 'après coup'.²⁴

«J'ai voulu qu'on vive dans l'absolu pour tracer notre vie comme si on la regardait après coup.» (V. Thérame, *Escal.* 25).

En revanche, si le régime véhicule l'idée d'étape et qu'il soit déterminé par l'article, son statut fonctionnel dépend du contexte, autrement dit, de la valeur de l'article déterminé: 'au début'. Si l'article véhicule une référence déictique, nous considérons que le syntagme se conforme à la syntaxe normale des prépositions; il s'agit donc d'un complément intraphrastique à nuance anaphorique. Dans ce cas, 'au début', p.ex., ne peut se transcrire par le relationnel plein, 'avant':

«Au début, Pouchkine s'était tenu correctement, mais il en eut vite assez de ces gens [...].» (P. Besson 33).

24 Cf. la locution 'pour le coup' qui, marquant la simultanéité, est morphologiquement du même type que 'au début':

«Je me complais d'ordinaire à mon isolement. Pour le coup, j'aurais souhaité qu'on me demandât mon avis.» (Y. Audouard 95).

De même, l'article garde sa valeur anaphorique dans 'du coup' quand cette locution fonctionne comme une variante «analytique» de 'alors':

«Cent mètres plus loin, il retrouve la Mercedes que conduisait l'homme au visage de femme. Vide. Du coup il s'affole, scrute les rebords de toitures [...].» (L. Durand 411).

mais l'a perdue quand la locution assume des valeurs causale (§ 680) ou consécutive (§ 184).

Ce caractère intraphrastique est particulièrement apparent quand le nom est déterminé par un intensif:

au premier abord

de prime abord – à première vue, etc.

«Quant à la rébellion, de prime abord, elle semble plus facile de réalisation.» (Bombardier & St-Laurent 179).

En revanche, si l'article fonctionne comme une cheville grammaticale vide, il y a lieu d'interpréter le complément comme témoignant d'une syntaxe figée, libre des contraintes intraphrastiques. Dans ce cas, 'au début' peut se transcrire par 'avant', et le complément fonctionne complètement comme un circonstanciel relationnel:

«Au début, ça me gênait. Maintenant, j'y prends plaisir!» (V. Thérôme, *Escal.* 17).

Voilà la raison pour laquelle nous interprétons le tour 'avec le temps' comme une variante adverbialisée de 'pendant', mais il est évident que la locution compte une composante durative ('au cours du temps', 'à mesure', v. § 609):

«Avec le temps, elle voit qu'elle le déçoit toujours un peu plus [...]» (R. Billetdoux 82).

Cette composante domine dans le tour 'à la fin', par ailleurs bien installé dans le système adverbial: à cause de sa parenté morphologique avec 'finalement' (et 'enfin'), il fonctionne surtout comme duratif résultatif (v. § 598), au sens de 'au bout d'un temps assez long'. Cependant, les deux compléments fonctionnent aussi comme relationnels:

«Il a réussi au début de la relation à dominer sa crainte, mais finalement il a succombé.» (Bombardier & St-Laurent 39).

Le statut adverbial de la locution 'au préalable' est assuré par le caractère légèrement aberrant de sa formation: adjectif substantivé et article-cheville. C'est un synonyme constant de 'avant':

«Le citoyen ne peut exister et exercer ses droits effectifs que s'il fait, au préalable, amende honorable devant le droit prééminent de l'ordre social.» (G. Hermet 16).

«Toutefois, n'est-il pas abusif de voir dans des phénomènes si différents la manifestation de la même «essence», l'Occident? Ne faut-il pas cerner au préalable les caractéristiques sinon la nature de ce monstre?» (S. Latouche 12).

«[Bayard avait voulu voir] si je saurais garder un secret sans qu'il me l'ait demandé au préalable, si j'en aurais l'instinct.» (M. Braudeau 183).

§ 548. Valeur pragmatique des relationnels

Les relationnels sont essentiellement des circonstanciels temporels servant à situer le prédicat dans le temps. De là vient qu'ils assument en principe les mêmes valeurs pragmatiques que les autres temporels: rhème, thème, arrière-plan:

– Il viendra avant?

– Non, après.

«Je me fichais des divisions et des Gaulois. Mes parents aussi, au début. C'est après, quand j'ai eu de bonnes notes, qu'ils m'ont talonnée ...». (A. Ernaux, *Les armoires vides*, Paris 1974 p. 65).

Cependant, nous avons constaté que les temporels relativisés, p.ex. ceux des ensembles nynégocentriques ('désormais', 'dorénavant', § 512) répugnent à la valeur rhématique, et il est certain que 'avant' et 'après' figurent de préférence dans le rôle d'arrière-plan (ou, moins souvent, d'élément intégré au thème):

«Il a planté sa vie dans l'enfer tubulaire du zénith. Après, il ira la planter au Québec et dans vingt-six villes françaises.» (*Nouv. Obs.* 21-27 oct. 88 p. 55).

«Nous sommes les deux derniers en Amérique Latine. Après, il faudra nous résoudre à partir pour l'Asie, puisque c'est là-bas l'avenir, ou alors quitter le caoutchouc.» (E. Orsenna 206).

«Je ne présenterais pas la question tout à fait de cette façon-là. Avant, j'ai une observation à faire [...]» (J. Chirac 88, 67).

Il lui avait confié avant son testament.

En ce qui concerne 'depuis', il semble même que la valeur rhématique lui soit carrément étrangère. Lorsqu'il suit la négation, p.ex., il s'entoure normalement de pauses:

«[...] ayant, comme tout le monde, cessé de croire à quatorze ans pour de mauvaises raisons, je n'en ai pas, depuis, trouvé de meilleures pour revenir à mon premier sentiment.» (F. Chandernagor 10).

L'exemple suivant ou 'depuis' forme le rhème placé sous la négation semble exceptionnel:

«Rémi est rentré et nous avons parlé sous l'abat-jour doré du salon comme nous n'avons pas fait depuis.» (R. Billetdoux 38).

Dans l'exemple suivant, l'adverbial, dont l'omission ne modifierait pas le sens de la proposition, figure avec la valeur d'un déterminant rhématique:

«Tout ça à cause d'une femme que je n'ai pas revue depuis, avec laquelle j'ai fait une seule fois l'amour, et dans quelles circonstances!» (G. Hocquenghem 31).

§ 549. *Des circonstants aux relationnels connectifs: tableau de l'évolution sémantique*

augmentation de la force relationnelle	moment	avant	– alors	– après
	I. Adverbiaux ponctuels combinant le moment et la relation	1. Adverbiaux allocentriques du moment de la parole	– alors	– ensuite
		à ce moment	– bientôt	dans trois heures
		2. Adverbiaux allocentriques mixtes.	– aujourd'hui	– le lendemain
		3. Adverbiaux relativisés analytiques.	l'année d'avant	l'année d'après
		la semaine précédente	– ce jour-là	– la semaine suivante
	II. Adverbiaux relationnels spécifiant la relation temporellement	4. Relationnels d'intervalle.	trois minute avant	– (trois minutes après
		5. Relationnels purs.	durant)	– pendant
	III. Adverbiaux relationnels indiquant la seule relation temporelle	avant	– pendant	– après

		6. Relationnels non circonstanciels (argumentatifs)		
	série (relationnels)			

H. Système des adverbiaux de temps

§ 550. *Les valeurs pragmatiques*

Nous n'étudierons pas de façon systématique le dynamisme communicatif des adverbiaux de temps, question à laquelle Blumenthal 54-64 a voué des pages très denses. En principe, les circonstanciels de temps ont indifféremment une valeur rhématique et d'arrière-plan, puisqu'ils servent à la fois à situer l'acte verbal dans le temps (réponse à la question 'quand') et à constituer le cadre temporel du prédicat dans son ensemble (introduisant une question partielle):

- le point: a) – Quand remettras-tu le livre?
 – Demain, à la bibliothèque.
- le cadre: b) – En ce moment, à quoi travailles-tu?
 – A rien, en ce moment.
 «– Il a quinze ans, je vous aurais dit le
 désespoir.
 – Aujourd'hui, non?» (E. Deschodt 186).

Pendant les adverbes de temps concrets sont d'une grande diversité pragmatique, se pliant inégalement aux différentes valeurs pragmatiques. Ainsi 'tôt' et 'tard' employés isolément constituent un petit groupe de temporels exclusivement rhématiques, s'intégrant le plus souvent à l'élément rhématique de la phrase:

- rhème: – Vous arrivez tard, aujourd'hui.
 élément
- rhématique: – Je me suis réveillé tard d'un sommeil
 profond.

Le curieux est qu'aussitôt que ces particules sont déterminées ou combinées avec d'autres éléments (dans la fonction de circonstanciels sérialisés) elles retrouvent la plasticité pragmatique des autres temporels, acceptant la valeur de thème et de cadre (v. Blumenthal 59 et supra § 543):

A l'inverse, le petit groupe de déictiques relativisés:

- | | |
|------------|------------|
| auparavant | dorénavant |
| désormais | naguère |

ignorent la valeur rhématique, fonctionnant surtout comme cadre (Blumenthal 62), mais aussi comme élément thématique. C'est notamment cette dernière valeur qui explique que ces adverbes acceptent la fonction de déterminant de foyer clivé. Sur ce point ils ont donc la syntaxe des adverbiaux duratifs, parce qu'ils allient l'expression du moment à celle de la durée (la distance indéterminée par rapport au moment de la parole ou à un repère):

C'était brusquement à sa tante qu'il en voulait.

Ce sera dorénavant à ton frère qu'il s'en prendra.

«C'est désormais l'URSS, et non les Etats-Unis, qui recule sur tous les fronts, y compris celui du Proche-Orient.» (Le *Monde hebdo.* 29 déc. 88-4 janv. 89 p. 2).

On peut grouper avec les temporels relativisés les ponctuels allocentriques 'ensuite' et 'depuis', qui fonctionnent presque exclusivement comme cadre (Blumenthal 62), n'admettant p.ex. pas la fonction de foyer clivé.

En principe, 'alors' appartient à ce groupe, tout en gardant des restes de sa valeur rhématique originelle. Cet adverbe connaît une gamme de valeurs exceptionnellement vaste, puisqu'à côté de la fonction de foyer clivé, il admet aussi celle de déterminant de foyer clivé (cf. § 536):

«C'est lorsqu'on a besoin, par exemple, d'écrire un programme pour générer [...] du texte qu'on y a recours. Mais ce sont alors les contraintes logico-informatiques qui dominent et qui parasitent l'approche théorique «pure».» (J. Jayez (1988) 29).

Enfin, certains adverbes temporels ont un profil pragmatique tout personnel. 'tout à l'heure', p.ex., est rhématique, parce qu'il répond à 'quand', mais non pleinement, parce qu'il n'accepte pas le clivage (Blumenthal 58).

Dernier exemple, 'bientôt', que l'on s'attendrait à trouver parmi les adverbiaux thématiques comme 'depuis' et 'dorénavant', connaît des emplois aussi bien rhématiques que thématiques (Blumenthal 59), mais refuse absolument la fonction de cadre:

1. rhématique: – Quand aura lieu l'intervention du ministre?
– Bientôt.

2. thématique: «Bientôt mes propres miettes furent balayées et je me réfugiai sur la terrasse [...]» (Fl. Delay 114).
 3. cadre: –* Bientôt, avec qui partiras-tu en Grèce?

§ 551. *Aperçu du système des adverbiaux du temps*

I. Ponctuels

- 1) ponctuels purs $\left\{ \begin{array}{l} \text{moment} \\ \text{cadre} \end{array} \right.$
 a) système chronologique
 échelle continue: le 1^{er} – le 2 – le 3 ...
 b) système déictique
 α. ensemble nynégocentrique β. ensemble allocentrique
 étapes: avant – alors – après do.
 c) système mixte
 α. ensemble nynégocentrique β. ensemble allocentrique
 étapes: avant – alors – après do.
 2) sérialisés (sans étapes)
 3) relativisés analytiques
 étapes: avant – alors – après

II. Relationnels temporels

- 1) relationnels d'intervalle
 étapes: avant – après
 2) relationnels purs
 étapes: avant (– alors) – après

XIV. Quantification des circonstanciels scéniques

A. Place des circonstanciels quantifiés dans la hiérarchie adverbiale

§ 552. *Les deux types de quantification*

Les circonstants «dimensionnels» servent en principe à placer le prédicat dans le temps et l'espace. En ce sens, ce sont des actants sur la «macro-scène» phrastique (cf. H. Korzen, *Pourquoi*) à l'égal des circonstants abstraits, la cause et l'instrument. Ils s'en distinguent, cependant, par leur capacité à être quantifiés. Si l'on reprend l'analogie «cosmique», on peut dire que le temps et l'espace ne figurent pas seulement comme des entités discrètes qualifiant ponctuellement le prédicat, mais ils constituent aussi deux «dimensions» continues qui forment le cadre de tout acte verbal. Ils sont à la fois «actants» et «décor».

De là vient qu'en tant que dimensions, les circonstants sont susceptibles d'être qualifiés par rapport à leur continuité, c.-à-d. en tant que «masse», cadre étendu, et à leur discontinuité, c.-à-d. en tant que «nombre» d'acteurs introduits sur la scène, selon le mécanisme illustré, par le schéma suivant:

	Fonction circonstancielle pleine	Quantification	
		de la continuité	de la discontinuité
proprété sémantique de la fonction cir- constants «dimension- nels» (scéniques)	point	masse	nombre
temps	moment	durée	fréquence
espace	lieu	étendue	distance

§ 553. *Rôle des formes quantifiées dans la phrase et dans le syntagme nominal*

Les formes quantifiées des circonstanciels ne servent pas à situer l'acte verbal sur la scène: elles n'actualisent pas un circonstant déterminé, mais qualifient en quelque sorte les conditions numériques qui en déterminent la réalisation. C'est pourquoi elles présupposent toujours un circonstant proprement dit, support logique de la quantification. Ce circonstant présupposé peut naturellement être présent dans la phrase:¹

partout en France
soudain }
souvent } ce soir-là

«Un jour, j'ai roulé au hasard sur des routes de campagne pendant des heures, je ne suis rentrée qu'à la nuit.» (A. Ernaux 93).

En d'autres termes, les circonstanciels quantifiés sont incapables de constituer le cadre dimensionnel du prédicat; ils se réfèrent seulement à un cadre:

«Et une semaine plus tard, comme pour rattraper le temps perdu, il convoquait de toute urgence à la fois le comité central et le soviét suprême [...].» (*Nouv. Obs.* 7-13 oct. 1988 p. 33).

Une conséquence assez curieuse du statut secondaire des circonstanciels quantifiés est leur incapacité à déterminer un substantif. Les circonstants de temps et de lieu peuvent en effet se passer de la prédication verbale pour situer un substantif dans le temps et l'espace. Or, les circonstanciels quantifiés se subordonnent nécessairement à un syntagme verbal et ne peuvent donc pas, comme les adverbiaux de cadre, assurer une fonction épithétique auprès d'un nom. Comparez:

Les tragiques événements	}	dans la banlieue est de Paris au lendemain de la guerre	}	ont laissé des traces indélébiles.
		* souvent/à trois reprises longtemps/soudain	}	

¹ Nous étudierons plus loin ce mécanisme de redoublement du complément circonstanciel en cadre dimensionnel et en quantification circonstancielle (v. § 880 sq.).

On note pourtant que si les adverbiaux quantifiés revêtent la forme de compléments complexes (surtout prépositionnels), cette incompatibilité disparaît :

Les tragiques événements	{	tous les lundis de l'automne dernier pendant les semaines sanglantes de l'été	}	on laissé des traces indélébiles.
-----------------------------	---	--	---	--------------------------------------

Il est significatif que cette différence entre circonstants et quantifiés disparaisse si la racine nominale à déterminer du point de vue dimensionnel revêt la forme d'un adjectif. Dans cette situation, les deux types sont également bons (cf. § 24) :

les chemins	{	ici hier partout souvent	}	tortueux
-------------	---	-----------------------------------	---	----------

«[...] ne pas s'affaisser sous le poids d'une aussi épouvantable succession de logiques partout infernales.» (J. Daniel, in: *Nouv. Obs.* 14-20 oct. 1988 p. 24).

«Allongé sur le sable [...], il attendait la visite de sa Muse toujours ponctuelle.» (P. Besson 32).

B. Circonstanciels pleins et formes quantifiées

§ 554. *Liste des traits distinctifs*

C'est de ce rôle subordonné par rapport aux circonstanciels pleins que découlent les particularités syntaxiques qui distinguent les formes quantifiées des formes ponctuelles. Nous allons analyser rapidement les trois traits distinctifs suivants :

- 1° La fonction syntaxique de foyer clivé, fonction fermée aux circonstanciels quantifiés; le critère sert aussi à distinguer plusieurs niveaux syntaxiques à l'intérieur du domaine des quantifiés.
- 2° La fonction syntaxique de déterminant de foyer clivé, caractéristique des quantifiés.
- 3° La fonction pragmatique d'arrière-plan, qui est réservée aux circonstanciels pleins.

Pour distinguer entre les deux types fondamentaux de quantifiés, sémantiquement séparés selon les critères de nombre et d'étendue, nous ferons appel à quelques traits supplémentaires :

- 4° La locution causale, ouverte aux seuls itératifs ('c'est que').
- 5° Le rapport à la négation, rapport dont les variations permettent d'isoler plusieurs types de circonstanciels quantifiés.
- 6° L'ordre respectif des deux types quantifiés combinés.
- 7° La détermination intensive.
- 8° La constitution morphologique.

Dans ce qui suit, nous parlerons uniquement des circonstanciels temporels, parce que la fonction quantifiée est peu développée dans le système locatif, v. § 669 sqq.

Le résultat de ces analyses sera que le duratif (qualifiant la continuité, c.-à-d. la durée de l'état/l'acte), opérant à un niveau inférieur à celui de l'itératif, se rapproche de très près, sans s'y identifier, de la syntaxe de l'adverbial de manière. L'itératif (qualifiant la discontinuité, c.-à-d. le nombre de réalisations de l'acte) fonctionne en revanche presque à l'égal d'un circonstanciel plein. Il existe même un sous-groupe itératif, les compléments normatifs, qui adopte à certains égards la syntaxe des adverbiaux énonciatifs, compléments indépendants du prédicat.

En définitive, nous constatons donc que les trois grands types de compléments temporels, les circonstanciels ponctuels, les itératifs et les duratifs, opèrent à des niveaux syntaxiques assez nettement distincts. Ce trait explique qu'il est possible de combiner, dans une même phrase, tous les trois types d'adverbiaux de temps :

Souvent, à l'heure actuelle, les partis politiques ne durent en moyenne que sept ans.

§ 555. *La fonction de foyer clivé et de déterminant de foyer*

Puisque les circonstanciels quantifiés déterminent, par rapport à la fréquence et à la durée, un point ou un cadre, explicite ou sous-entendu, il est logique qu'en principe, ils ne fonctionnent pas comme foyer dans une construction clivée, construction servant à mettre en relief les membres primaires du prédicat :

* C'est $\left\{ \begin{array}{l} \text{souvent} \\ \text{longtemps} \end{array} \right\}$ qu'il regarde la télévision
C'est maintenant qu'il regarde la télévision.

Le critère sert aussi à différencier les itératifs entre eux, puisque les distributifs, fort proches à bien des égards des circonstanciels ponctuels, acceptent cette fonction :

C'est le lundi qu'il regarde la télévision.

Cf.:

Ce fut le lundi qu'il regarda enfin la télévision.

A l'opposé des circonstanciels proprement dits, les circonstanciels quantifiés peuvent déterminer un foyer clivé, parce qu'ils modifient un cadre déjà constitué :

C'est parfois le soir qu'il regarde la télévision.

A cet égard, les compléments circonstanciels quantifiés ressemblent aux relationnels comparatifs qui quantifient en effet la relation qu'entretient le membre focalisé avec les autres membres de son paradigme. Cf.:

C'est même Pierre qui vient me voir.

C'est souvent Pierre qui vient me voir.

Comme, dans les deux cas, la détermination a une valeur quantitative, les deux types adverbiaux impliquent l'existence d'autres membres de la classe du déterminé :

→ mais quelquefois c'est Jean

Il va sans dire que les deux types de clivage opèrent à des niveaux syntaxiques différents. Le comparatif focalise un membre de phrase, alors que le circonstanciel quantifié modifie le cadre dimensionnel. Voilà pourquoi celui-ci se situe également bien en dehors de la construction clivée, comme les circonstanciels ponctuels:²

2 Lorsque les comparatifs adoptent cette position, ils changent de valeur, passant à la fonction argumentative :

Surtout, c'est Pierre qui vient me voir.

Souvent
Aujourd'hui } c'est Pierre qui vient me voir.

La différence de niveau explique qu'il est possible de combiner les deux types d'adverbiaux à sens numérique :

Souvent, c'est même Pierre qui vient me voir.

Ainsi la syntaxe du clivage établit une distinction nette entre compléments circonstanciels ponctuels et quantifiés. Les ponctuels peuvent être foyer clivé, mais non déterminant de foyer clivé. Les quantifiés peuvent déterminer le foyer clivé, mais non en constituer un eux-mêmes. Les deux types ont en commun de pouvoir introduire une phrase clivée et de pouvoir se situer à gauche de la négation s'ils se trouvent dans la partie préverbale de la phrase.

§ 556. *La fonction pragmatique d'arrière-plan*

Toujours à cause de leur fonction de quantificateurs d'un cadre temporel préexistant, les circonstanciels quantifiés sont en principe étrangers à la valeur pragmatique spécifique d'un adverbial de cadre, celle de constituer l'arrière-plan temporel de l'acte verbal, comme le signalent Blumenthal 55 et Korzen, *Fin. inv.* 44 :

* Qu'est-ce que vous avez fait, $\left\{ \begin{array}{l} \text{partout} \\ \text{soudain} \\ \text{souvent} \end{array} \right\} ?$

Les quantifiés introduisent volontiers la phrase, mais seulement dans une fonction de déterminant thématique :

$\left. \begin{array}{l} \text{Soudain} \\ \text{Souvent} \end{array} \right\}$, une hélice se détériore à cause de la violence du courant.

Si l'antéposition marque le cadre de l'ensemble du prédicat, ces adverbiaux n'y peuvent figurer (cf. Su. Schlyter 74) :

- * Immédiatement, Maigret a-t-il trouvé le coupable?
- * Brusquement, regarde le ciel! (Schlyter loc.cit.).

Ici encore le critère sert aussi à différencier les types itératifs : les norma-

tifs et les distributifs peuvent en effet constituer un cadre. D'ailleurs, la valeur pragmatique dont peut se doter un complément quantifié dépend assez de la constitution morphologique: les compléments prépositionnels complexes adoptent beaucoup plus facilement la valeur de cadre que les adverbes particules. Comparez:

De temps à autre, Maigret ne réussit-il tout de même pas à faire condamner les coupables?
Toujours, Maigret ne réussit-il pas à faire condamner les coupables?

C. Les types de la quantification temporelle

§ 557. *Les adverbiaux duratifs et itératifs*

Cette distinction si claire doit cependant être nuancée sur plusieurs points et les variations vont nous permettre de distinguer entre les deux types de temporels quantifiés.

S'il est constant que les temporels quantifiés se plient au rôle de déterminant de foyer clivé, ils varient davantage en ce qui concerne la fonction même de foyer clivé. En principe, ce dernier critère permet en effet de séparer les quantificateurs de la continuité, les temporels duratifs ('soudain'), de ceux de la discontinuité, les temporels itératifs ('souvent'). Les duratifs apparaissent effectivement dans la fonction de foyer clivé:

C'est brusquement qu'il a vu entrer les gendarmes.
C'est sans arrêt qu'il tousse.

Paradoxalement cette syntaxe n'indique pas que les duratifs assument la fonction d'un circonstant plein (ponctuel), mais au contraire, que le duratif s'intègre plus étroitement au syntagme verbal que les autres circonstanciels temporels. Ce n'est pas un hasard si les adverbes en -ment sont particulièrement fréquents dans toutes les fonctions duratives, alors que ce type, incompatible avec la fonction circonstancielle pleine, se refuse également à la fonction itérative, sauf sous la forme normative ('généralement'). La raison en est que le duratif opère à un niveau syntaxique inférieur, déterminant le syntagme verbal à la façon d'un adverbial de manière. Comme il n'en a certainement pas par ailleurs les propriétés (l'adverbial de manière ne pouvant p.ex. pas déterminer un foyer clivé), le circonstanciel duratif se situe à un niveau syntaxique intermédiaire entre les circonstants et les modificateurs. D'autre part, le complément itératif se distingue en principe du circonstant plein, du fait qu'il

répugne à entrer dans la construction clivée. Cette règle connaît pourtant des exceptions, parce qu'il existe effectivement un type d'itératifs fort proche du circonstant plein, acceptant la fonction de foyer clivé. Il s'agit des distributifs temporels qui ont précisément une double fonction comme quantificateurs et comme circonstants (cf. infra). Cette dernière fonction se traduit jusque dans leur morphologie, puisqu'ils sont pour la plupart constitués d'un nom déterminé, à la façon de nombreux compléments ponctuels :

le lundi – le lendemain.

Ce sont en effet les mêmes noms qui servent à constituer les deux types de temporels. Le plus souvent le type ponctuel se distingue du quantifié par l'absence d'article :

Pierre est arrivé lundi.

mais si la distance temporelle excède les huit jours, les deux types de circonstanciels se confondent morphologiquement :

Ce fut le lundi que Pierre arriva.
C'était le lundi que Pierre arrivait.

Dans les deux cas, l'adverbial peut aussi introduire la phrase clivée :

Le lundi c'était Pierre qui arrivait.

Le fait que ces temporels quantifiés sont très proches des circonstanciels ressort aussi de leur peu d'aptitude à fonctionner comme déterminant de foyer clivé :

? C'était le lundi Pierre qui arrivait.

Le seul cas où les autres itératifs sont naturels comme foyer clivé est en phrase niée :

Ce n'est pas souvent que tu me rends visite.

Nous expliquerons plus loin (§ 588) cette anomalie, qui tient au fait que l'itératif de degré s'amalgame avec la négation :

«Allez, encore une tournée, c'est pas tous les jours qu'on marie un pote, hein!» (Ada 155).

§ 558. *Les itératifs proches des circonstanciels pleins: 'c'est que' et négation*

Si l'on peut dire que les duratifs s'éloignent de la fonction circonstancielle en s'orientant vers un niveau syntaxique inférieur, les itératifs empruntent la direction opposée. Ils sortent en quelque sorte du décor pour se mêler à la voix du metteur en scène. Autrement dit, ils ne servent pas seulement à poser le cadre de l'événement verbal, du prédicat, mais ils définissent aussi les conditions de son énonciation, à la façon des assertifs notamment, type énonciatif qui définit le rapport entre le texte et le référent. Les itératifs se prononcent de façon analogue sur les conditions de validité de l'énoncé.

Cette parenté sémantique se traduit dans deux particularités syntaxiques: le rapport des circonstanciels à la périphrase causative et à la négation.

Nous avons vu que la locution causale 'c'est que' permet seulement d'intercaler des adverbiaux fonctionnant au-dessus du niveau du prédicat: énonciatifs et relationnels (v. §§ 19 et 420). Il est logique que les circonstanciels ponctuels n'entrent pas dans la locution verbale puisqu'ils déterminent le prédicat et non l'énoncé dans son ensemble. Or, les itératifs, au contraire de tous les autres circonstanciels, s'accommodent fort bien de cette position:

«Quand le ciel est ainsi, c'est parfois qu'il pleuvra.» (J. Echenoz 25).
Si on ne vous en parle pas, c'est normalement qu'on a peur.

Ce critère constitue une preuve certaine du fait que les itératifs sont moins intégrés au prédicat que les circonstanciels pleins.

Le comportement des temporels face à la négation appuie cette analyse, mais sans donner de résultats concluants.

Situés dans la partie préverbiale de la phrase, tous les compléments de temps peuvent précéder la négation, mais non avec une égale facilité. Les duratifs sont, sur ce point aussi, très proches de la syntaxe modale, car, souvent, leur antéposition produirait une phrase bizarre, comme le signale Su. Schlyter 74:

* «Rapidement Malignet n'a pas trouvé le coupable.»

Cependant cette position est loin d'être absolument impossible (comme dans le cas des adverbiaux de manière), au contraire de ce que pense

Schlyter loc.cit. Dans le cas des résultatifs, tels que ‘rapidement’, l’incompatibilité résulte en effet plutôt de la logique que de la syntaxe, car un acte verbal qui ne se produit pas ne peut être conçu comme s’étendant dans le temps. Maigret n’a pas réussi, par conséquent le «résultat», inexistant, ne saurait être qualifié de «rapide».

En revanche, rien ne nous empêche de caractériser le tempo avec lequel un acte verbal cesse d’avoir lieu. Si l’indication de durée caractérise ainsi la durée qui s’écoule d’un acte ou d’un état à la réalisation ou au manque de réalisation d’un autre acte/état, les duratifs retrouvent la même facilité à précéder une phrase négative que les itératifs. Les deux «exceptions» que signale Schlyter 218 sont précisément de ce type:

«Immédiatement, il n’était plus si sûr.»
 «Ils suivirent des yeux le bateau qui sortait du port. Mais, brusquement, ils ne le virent pas/plus.»
 «Longtemps ils se sont pas causé.» (B.-H. Lévy 37).

Tous les itératifs peuvent, sans restriction, précéder la négation, à la façon donc des temporels non quantifiés. Su. Schlyter 74 prétend que:

«Fréquemment je ne regarde pas la télévision.»

serait impossible ce qui est manifestement faux, comme elle le reconnaît elle-même p. 218. Logiquement il est parfaitement possible d’omettre de faire quelque chose un certain nombre de fois. On n’a pas besoin, comme le fait Su. Schlyter 218, d’interpréter ces phrases niées comme des assertions indirectes, exprimant un «événement positif». On constate simplement qu’un fait ne se produit pas – ce qui peut se répéter indéfiniment (‘ne ... jamais’). V. p.ex.:

«Fréquemment, Pierre ne reste pas chez lui la nuit.» (cit. Schlyter 218).

C’est lorsque nous passons à la partie postverbale de la phrase que les variations combinatoires contribuent vraiment à différencier les types circonstanciels de temps. Les circonstanciels pleins, non quantifiés, tombent obligatoirement dans la portée de la négation (sauf en position parenthétique, v. § 513). Proches des adverbiaux de manière, les duratifs ne peuvent pas non plus, en règle générale, s’y soustraire à l’influence de la négation; il existe pourtant un petit groupe d’adverbes relationnels particulièrement polyvalents qui ont, sur ce point, une syntaxe irrégulière: ‘toujours’, ‘déjà’ et ‘encore’ (v. § 617). A l’exception de ce groupe,

seuls les itératifs demeurent neutres par rapport à la négation; tantôt ils sont modifiés par la négation, se situant à sa droite:

Il ne pleut pas souvent dans ce pays.

Tantôt ils précèdent la négation à la façon des énonciatifs:

«[...] alors que les marins habitaient sur la terre battue dans les chaumières qui n'étaient souvent pas à eux.» (B. Groult 17).

Cette position est particulièrement caractéristique des normatifs purs, du type 'normalement'; par ce trait aussi, ceux-ci se révèlent donc proches des énonciatifs proprement dits:

Au printemps, ces oiseaux ne restent normalement pas dans le Midi.

Il est significatif que les normatifs aient même la possibilité de suivre la négation sans tomber dans sa portée, trait qu'ils partagent à la fois avec les énonciatifs et les adverbiaux de temps ponctuels. Comme ceux-ci, ils constituent alors un cadre d'arrière-plan (cf. § 942):

«Au fait ... vous venez à la promenade, cet après-midi?
– Pourquoi j'irais pas?
– Mais vous ne venez jamais d'habitude.» (Y. Queffélec 239).

§ 559. *Ordre respectif des deux types*

Troisième trait qui illustre la différence entre les deux types: l'ordre respectif des deux quantifiés combinés. Lorsqu'ils se suivent dans une même proposition, l'itératif précède régulièrement le duratif:

En deux ans il avait fait le tour du monde trois fois.
Trois fois en deux ans il avait fait le tour du monde.
* En deux ans trois fois il avait fait le tour du monde.

La raison en est naturellement que le duratif est plus étroitement lié au syntagme verbal. Cette répartition séquentielle semble constante aussi bien dans la partie préverbale que dans la partie postverbale de la phrase:³

3 Dans l'exemple suivant, 'régulièrement' est adverbial de manière:

«Sa situation dans la haute société pétersbourgeoise se détériora régulièrement de sa sortie du lycée à son départ pour la Moldavie [...]» (P. Besson 27).

Il mâchait des bonbons; de temps à autre, à brûle-pourpoint, il racontait une histoire drôle.» (E. Carrère *Hors* 218).

«[...] le choc sourd de ses bottes [...] s'arrête un instant pour changer de direction, repart, puis, de crochets en replis, se dirige soudain à nouveau vers ma banquette, décidé, autoritaire [...]» (A. Robbe-Grillet 26).

En revanche, l'ordre respectif des deux types est indifférent s'ils se trouvent répartis sur les deux parties, séparés donc par le verbe fini:

«Traditionnellement, l'analyse se déroulait au rythme de quatre ou cinq séances par semaine, durant plusieurs années.» (*Le Point* 3 août 1987 p. 86).

«Pendant trois mois, il travailla à ses cours tous les soirs.» (Ada 89).

→ tous les soirs il travailla à ses cours, pendant trois mois.

«Bien sûr, dans les années qui suivront [...], il soutiendra toujours qu'il eut à ce moment-là le pressentiment [...]» (P. Besson 13).

Le lundi je regardais souvent la télévision.

Souvent, je regardais la télévision le lundi.

§ 560. *La détermination intensive et la distribution de la forme en -ment*

Enfin, les itératifs partagent avec les circonstanciels pleins l'incompatibilité avec la détermination intensive:

* très demain – * très

journallement
parfois.

Les duratifs, proches des modificateurs, l'admettent comme eux sans peine:

très vite – très longtemps.

Seuls les itératifs marquant le degré se singularisent ici puisqu'ils admettent régulièrement la détermination intensive (sauf 'parfois'):

très souvent – bien des fois.

«Le «mauvais citoyen» n'encourt plus que très rarement les déportations sans jugement de l'époque stalinienne.» (Cl. Imbert, in *Le Point* 22 déc. 86 p. 42).

Aux différences syntaxiques qui séparent les trois classes de temporels correspond leur comportement face à la forme en -ment. Nous avons vu (§ 503) que ce type d'adverbe est en principe incompatible avec la fonc-

tion de circonstant, notamment de circonstanciel temporel ponctuel: les exceptions sont rarissimes. Or, à mesure que la détermination temporelle rentre dans la sphère du syntagme verbal et que la quantification s'assimile à une propriété de l'acte verbal, la présence de la forme en -ment se fait de plus en plus sentir, puisque cette forme est proprement, à l'origine, un adverbial.

En gros, les itératifs se conforment sur ce point à la morphologie des circonstanciels pleins, mais ils connaissent déjà un type où dominent les adverbes en -ment: les normatifs ('habituellement'); en outre, on trouve quelques itératifs distributifs en -ment, du type 'quotidiennement', compléments dont la valeur itérative est inscrite dans la racine nominale de l'adverbe.

Les duratifs, qui rentrent presque entièrement dans la sphère déterminative du verbe, n'opposent pas de résistance à la forme en -ment, se conformant donc sur ce point à la morphologie des adverbiaux de manière et de quantité.

XV. Les adverbiaux itératifs

A. Diversité des itératifs

1. *Les quatre types itératifs*

§ 561. *Une classification sémantique*

Les adverbiaux itératifs qualifient le prédicat du point de vue de la fréquence. Ils marquent ainsi que l'événement ou la situation exprimés par le prédicat se répètent un certain nombre de fois. Leur trait sémantique commun est donc la répétition. Ce qui se répète est le prédicat dans son ensemble, mais la répétition se fait à l'intérieur d'un cadre, constitué d'un circonstanciel plein. Ainsi la place des compléments itératifs dans la hiérarchie de la phrase est entre les compléments circonstanciels du prédicat et les compléments modaux du syntagme verbal.

Les traits sémantiques au moyen desquels on exprime la répétition sont le nombre et la norme. Celle-ci peut être conçue comme un ensemble continu, modulé selon le plus ou le moins, ou encore comme un ensemble discontinu à distribution régulière. Le nombre connaît aussi deux modulations: le nombre pur, enregistrant le nombre d'occurrences de l'événement ou de l'état, et le nombre intensifié, substituant au nombre précis une appréciation de la force de la répétition.

Nous obtenons ainsi quatre types distincts d'itératifs:

1. Les itératifs normatifs ('normalement').
2. Les itératifs distributifs ('le lundi').
3. Les itératifs numériques ('trois fois').
4. Les itératifs de degré ('souvent').

Cette classification, toute sémantique, est confirmée par les faits syntaxiques et pragmatiques. Les adverbiaux itératifs constituent un ensemble passablement hétéroclite dont les compléments opèrent à des niveaux syntaxiques différents et comportent des valeurs pragmatiques très diverses. Voilà pourquoi il est facile d'établir une série de tests permettant de différencier syntaxiquement les quatre types à partir de propriétés communes.

§ 562. *Définition syntaxique des quatre types*

En bonne logique, un complément itératif doit être incompatible avec un

énoncé d'événement unique.¹ Néanmoins, les itératifs numériques se définissent précisément par leur aptitude à figurer dans un tel énoncé :

Hier j'ai regardé la télé trois fois.

Nous verrons que l'adverbial numérique a partie liée avec le flexif verbal aspectuel, ce qui indique qu'il opère au niveau du syntagme verbal étroit.

La règle a une utilité limitée parce qu'il demeure possible d'envisager le moment «unique» d'un point de vue non strictement ponctuel, c.-à-d. comme embrassant un certain laps de temps. Dans ces conditions, les autres itératifs se combinent aussi avec le complément de temps ponctuel :

En 1975,	}	j'ai fréquemment regardé la télé trois fois le dimanche soir.
A cette époque,		

Curieusement, il est parfaitement banal de faire suivre un itératif, de quelque type qu'il soit, d'un adverbial ponctuel qui spécifie alors un exemple unique des actes répétés. V. p.ex. :

«Quelquefois, dans la maison, il m'arrive de tomber sur des objets qui lui ont appartenu, avant-hier son dé à coudre [...]» (A. Ernaux 69).

Les itératifs distributifs ont ceci de particulier qu'ils forment sans aucune difficulté le foyer d'une phrase clivée positive :

C'était le mardi que se réunissait l'Amicale de la Dordogne.

Ils partagent ce trait avec les compléments temporels ponctuels et fonctionnent donc au niveau du prédicat. V. p.ex. :

«Tu verras, ton Béator! C'est aux moments essentiels qu'il te fera défaut.» (B. Schreiber 124).

Les itératifs normatifs se distinguent des autres par leur position par rapport à la négation. Ils se placent constamment à sa gauche (à part le

1. Cf. Mørdrup 229 qui a relevé ce fait pour les normatifs et les itératifs de degré.

cas de la position finale détachée) et peuvent notamment précéder directement la négation :

Le train du matin ne comporte normalement pas de première classe.

Ils se comportent donc comme les énonciatifs et les relationnels, opérant ainsi en dehors du cadre de l'énoncé.

Enfin les itératifs de degré sont les seuls qui admettent la détermination intensive :

Elle me l'avait dit très souvent.

Par là, ils se rapprochent des adverbiaux de manière et déterminent comme eux le syntagme verbal.

Si l'on considère que les adverbes composés à base de la racine 'fois' contiennent une détermination intensive ('quelquefois', '(bien) des fois'), seul l'adverbe composé 'parfois' pose un problème par rapport à ce critère. Nous parlerons plus loin des adverbes en -ment normatifs susceptibles de détermination intensive (§ 570).

2. *Les valeurs pragmatiques des itératifs*

§ 563. *Normatifs et distributifs*

Les tests font aussi ressortir les valeurs pragmatiques caractéristiques des quatre types d'itératifs. Les normatifs constituent normalement l'arrière-plan de l'énoncé; voilà pourquoi ils peuvent introduire une question, même négative, position fermée aux autres itératifs :

Normalement, dans quels quartiers draguiez-vous?
Généralement, est-ce que tu ne visitais pas ta tante à Reims?

Ils ne répondent jamais à une question partielle, et s'ils peuvent constituer une réponse à une question totale, ils se combinent dans ce cas le plus souvent avec une prophrase :

– Lorsque tu es de passage à Reims, est-ce que tu rends visite à ta tante?
– Oui, généralement.

Comme ils figurent aussi à l'intérieur de la question même (v. Mørdrup

226), il faut admettre qu'ils assument aussi à l'occasion une valeur thématique:

«Pierre fait-il la cuisine normalement?» (cit. Mørdrup).

Les itératifs distributifs jouent les mêmes rôles communicatifs que les temporels ponctuels. D'une part ils constituent en arrière-plan le cadre temporel du prédicat, introduisant p.ex. une proposition niée:

Le mardi, l'Amicale ne se réunissait pas au Café du commerce.

ou suivant le prédicat dans la position finale détachée:

«Mais il était un peu torturé ... un peu fatigué des nerfs ... il était insupportable, par moments!» (V. Thérême, *Escal.* 47).

D'autre part, ils peuvent former le rhème de la proposition, constituant p.ex. la réponse à une question introduite par 'quand':

– Quand l'Amicale se réunit-elle?
– Le mardi soir.

§ 564. Numériques et itératifs de degré

Les itératifs numériques sont exclusivement rhématiques, répondant à une question introduite par 'combien de fois':

– Combien de fois tu l'as rencontré?
– Trois fois.

et refusant la fonction de déterminer un foyer clivé. Ils ne peuvent naturellement introduire ni la question ni une proposition niée.

Il est difficile de déterminer avec précision la valeur pragmatique des itératifs de degré. Nous verrons ainsi qu'ils réagissent d'une façon instable à la fonction proprement circonstancielle de foyer clivé. Leur trait commun est de refuser la fonction d'arrière-plan (cf. supra § 556 et Blumenthal 59):

* Et souvent, que s'est-il passé?

Un groupe, représenté par 'parfois', apparaît exclusivement dans des situations thématiques:

«C'est vrai, avec toutes tes questions, parfois, ce que tu peux me barber.» (D. Sallénave 87).

Le second groupe, comprenant 'souvent' et quelques adverbes en -ment tels que 'fréquemment', ont tantôt une valeur thématique:

«Pierre fait-il la cuisine fréquemment?» (cit. Mørdrup 226).

tantôt une valeur rhématique, pouvant p.ex. servir de réponse isolée:

– Reçois-tu des lettres de Pierre?
– Rarement.

3. *Combinaisons d'itératifs*

§ 565. *La position supérieure des normatifs*

Le fait que les divers itératifs opèrent à des niveaux distants explique qu'ils se combinent volontiers entr'eux. Dans l'absence d'une étude à part, bornons-nous à esquisser les règles générales de cette combinatoire.

En tant que compléments situés en dehors de l'énoncé, les normatifs précèdent les trois autres types, qui entrent ainsi dans le champ du normatif, comme le signale Su. Schlyter 92:

«Habituellement ils regardent fréquemment la télé.» (cit. Schlyter).

En position parenthétique, ils peuvent pourtant suivre un autre itératif:

««Pour ne rien te cacher, ce sont des choses qui arrivent dans mon métier! Et plus souvent, d'ordinaire, qu'une fois tous les sept ans ...» (Fr. Chandernagor 269).

Ils se combinent librement avec les trois autres, à une exception près:

* Généralement ils regardent souvent trois fois la télé le lundi soir.

Ainsi les deux itératifs qui expriment la répétition à l'aide du nombre s'excluent mutuellement. Si on dit sans difficulté:

Souvent, ils regardent trois fois la télé le lundi.

c'est que 'souvent', dans ce cas, prend la place du normatif, constituant une espèce de cadre. Cf.:

Généralement, ils regardent trois fois la télé le lundi.²

Par conséquent, la phrase ne contient qu'une seule position d'itératif de nombre. Elle ne permet également qu'un seul itératif d'arrière-plan. Voilà pourquoi le normatif ne se combine pas avec un complément temporel de cadre:

* En 1975, habituellement, je regardais la télé au Café du commerce.

Si un adverbial de temps n'établit pas le cadre, mais p.ex. le lien temporel, le normatif se combine sans problème avec lui:

«Elle avait remarqué que je remarquais et depuis servait régulièrement Laurie au prix exact et au poids juste, ce dont Laurie n'avait qu'à se féliciter.» (J. Roubaud 184).

A part ces trois restrictions (place initiale du normatif, un seul itératif de nombre avec un normatif, un seul temporel de cadre, ponctuel ou normatif), toutes les combinaisons sont possibles.

§ 566. *Les distributifs combinés avec d'autres itératifs*

C'est ainsi que les distributifs se combinent librement avec les autres itératifs et si le second appartient aux itératifs obligatoirement thématiques, le distributif adopte évidemment un rôle rhématique. Seulement il faut alors que celui-ci se postpose à celui-là, pour respecter l'ordre normal, thème-rhème:

Ils regardent parfois la télé le lundi.

* Ils regardent la télé le lundi parfois.

Parfois, Maryse travaille le dimanche.

* Le dimanche, Maryse travaille parfois.

En revanche, leur position est complètement indifférente par rapport aux normatifs:

2 Dans l'exemple construit par F. Nef (1981) 113 n. 9:

«En 1900 les voitures étaient fréquemment lavées tous les jours.»

on observe que 'fréquemment' ne constitue pas un cadre, mais qualifie l'extension du sujet 'les voitures':

→ une grande partie des voitures étaient lavées tous les jours.

Maryse ne travaille normalement pas le dimanche.
 Maryse ne travaille pas le dimanche normalement.
 Le dimanche, Maryse ne travaille normalement pas.
 Normalement, Maryse ne travaille pas le dimanche.
 «Elle ne se souvient déjà plus que le soir, normalement, c'est moi étais de corvée.» (J.-L. Benoziglio *Tableaux d'une ex*, Paris 1989 p. 227).
 ««En temps normal, ces quartiers sont déjà plutôt glauques la nuit», précise une animatrice du centre social.» (*Libération* 20 oct. 89).

C'est que les normatifs, aussi peu rhématiques que 'parfois' (etc.), se placent de toute façon en dehors du prédicat, dont ils constituent l'arrière-plan. Ainsi ils n'interviennent pas dans la distribution des valeurs rhématiques et thématiques.

B. Les itératifs normatifs

1. Traits constitutifs

§ 567. *Sémantisme paradigmatique et valeur pragmatique d'arrière-plan*

Le trait sémantique distinctif des normatifs purs est de situer la fréquence du prédicat sur une échelle de valeurs continue. Ils expriment la répétition non par le nombre, mais en référant le prédicat à une norme préexistante. Voilà pourquoi nous avons adopté le terme de normatif, à la suite de Schlyter 91, à qui revient le mérite d'avoir isolé ce type itératif.

Par leur sémantisme, les normatifs comportent donc une certaine valeur relationnelle paradigmatique de nature scalaire, ce qui explique leur capacité à rapporter un membre de phrase à un «paradigme», c.-à-d. à une échelle de fréquence. Voilà pourquoi ils peuvent figurer à l'intérieur de la construction clivée (cf. Mørdrup 228 et C. Molinier (82) 100), à la façon d'un vrai relationnel paradigmatique:

$$\text{C'est } \left\{ \begin{array}{l} \text{généralement} \\ \text{aussi} \end{array} \right\} \text{ chez ma tante que nous} \\ \left. \vphantom{\left\{ \begin{array}{l} \text{généralement} \\ \text{aussi} \end{array} \right\}} \right\} \text{ fêtons la Noël.}$$

Il ne s'agit pourtant que d'une valeur secondaire, car il demeure toujours possible de retirer le normatif de la construction clivée pour lui faire reprendre sa fonction primaire d'arrière-plan temporel:

Normalement, c'est le mardi que se réunit l'Amicale.

Ce trait indique déjà la valeur pragmatique dominante des normatifs: ils

établissent un arrière-plan. Il s'ensuit qu'ils sont incompatibles avec la fonction de foyer clivé.

Schlyter 92 prétend étrangement que les «adverbes norme [sic] ne sont pas absolument impossibles comme focus (par exemple dans une phrase clivée), mais ils sont nettement moins bons que les adverbes itératifs [...]», en citant l'exemple suivant:

? C'est habituellement qu'ils regardent la télé.

Sabourin & Chandiooux, ainsi que Mørdrup 227 et C. Molinier (82) 100, écartent à juste titre une telle construction. Il importe d'ajouter qu'à l'inverse des itératifs de degré, la présence de la négation ne facilite aucunement la construction clivée:

* Ce n'est pas habituellement qu'ils regardent la télé.

Cf.:

Ce n'est pas souvent qu'ils regardent la télé.

En tant qu'adverbiaux d'arrière-plan, les normatifs alternent régulièrement avec les ponctuels en fonction de cadre:

En 1975 }
Généralement } , l'affaire n'avait pas préoccupé les esprits.

Cette alternance est clairement illustrée par l'exemple suivant:

«Traditionnellement, l'analyse se déroulait au rythme de quatre ou cinq séances par semaine, durant plusieurs années. Aujourd'hui, nous en sommes souvent à deux ou trois séances [...]» (*Le Point* 3 août 1987 p. 86).

→ { traditionnellement }
auparavant } aujourd'hui.

En revanche, les normatifs ne servent pas à situer ponctuellement l'acte verbal dans le temps: ils sont incompatibles avec le passé simple et le passé composé (cf. C. Molinier (82) 100):

* Généralement, Marie { fuma }
a fumé } à trois heures.

Ce trait les sépare de tous les autres adverbes itératifs, sauf peut-être les itératifs de degré thématiques :

? { Quelquesfois } , Marie { fuma } à trois heures.
 { Parfois } { a fumé }

§ 568. *Position du normatif*

Dans la fonction d'arrière-plan, les normatifs accusent une prédilection marquée pour la place initiale. Ils sont souvent séparés du reste de l'énoncé par une pause, mais celle-ci n'est pas obligatoire (cf. infra § 885) :

«Lorsque Pierre est en mission, habituellement elle est heureuse de mes visites.» (R. Billetdoux 71).

«[...] je ne suis pas une chicanière, en principe je prends les gens comme ils sont et même je me trouve honorée de n'être, avant tout autre chose à ses yeux comme à ceux de nos amis, que la femme de Rémi.» (R. Billetdoux 40-41).

«En général, pourtant il ne fait rien.» (B.-H. Lévy 45).

«Il se dégageait de tout ça une sensation de douce lassitude et j'aimais pas ça [...]. En général, j'avais le temps de boire quelques verres.» (Ph. Djian 25).

Comme tout élément qui se trouve en dehors du prédicat, le normatif échange volontiers la place initiale contre la place finale. Trait remarquable, la pause isolante n'est pas non plus obligatoire dans cette situation.³ Comparez :

«[...] je n'arrive pas à ne pas avoir peur des gens qui boivent: pourtant je n'ai peur de rien, normalement.» (G. Brisac 122).

«Au fait ... vous venez à la promenade, cet après-midi?

– Pourquoi j'irais pas?

– Mais vous ne venez jamais d'habitude.» (Y. Queffélec 239).

«– Je ne dors pas «si tard» en général (cette manie de guillemets [...]).» (Fl. Delay 119).

En revanche, les pauses sont nécessaires si le normatif doit garder, à l'intérieur de la phrase, la possibilité de créer un arrière-plan temporel :

«Edouard déjeunait, d'ordinaire, avec quelques camarades, sur le quai [...].» (cit. Blinkenberg I 210).

³ Cf. § 937.

«A la maison il faisait, avec effort mais régulièrement, la vaisselle, parfois les courses et le ménage, de temps à autre, il se lançait dans une recette de cuisine.» (Ada 97).

Dans l'absence des pauses, les normatifs passent à l'intérieur de la phrase à assumer une fonction thématique banale:

«Le peuple se révèle en général assez soumis.» (G. Hermet 14).

«Le visage d'Anicet, ovale et dégarni, un visage mou que l'on qualifiait généralement de «débonnaire», pouvait aussi refléter une petite méchanceté bête, animale.» (M. Braudeau 39).

«Je me complais d'ordinaire à mon isolement.» (Y. Audouard 95).

«Il voulait dire ce qu'il pensait, refusait les ordres arbitraires des contremaîtres, arrivait systématiquement en retard et souvent partait avant l'heure.» (Ada 85).⁴

2. Statut syntaxique des itératifs normatifs

§ 569. Affinité des normatifs avec les énonciatifs

Du point de vue du système général des compléments adverbiaux, les normatifs itératifs occupent par leur syntaxe une place proche de celle des énonciatifs limitatifs ('moralement'), affinité déjà signalée par Shuan-Fan Huang 25, qui range 'generally' avec 'adverbs of view-point', p.ex. 'artistically'. Cette similitude est attestée par le comportement des normatifs par rapport à la négation. Éléments extérieurs au prédicat, ils ne tombent pas dans la portée de celle-ci et leur place naturelle est donc à gauche de la négation. Dans les phrases niées ils se situent le plus souvent dans la partie préverbale, conformément à leur préférence pour la place initiale, préférence qu'ils partagent avec les limitatifs:

«En général, pourtant il ne fait rien.» (B.-H. Lévy 45).

4 'systématiquement' est un adverbial fort polyvalent. D'abord adverbial de manière (d'une façon systématique'), il assume la fonction semi-actantielle de cause ('par système') et peut s'affaiblir jusqu'à marquer une répétition régulière ('régulièrement'). Enfin, il apparaît aussi en fonction limitative ('d'un point de vue systématique'). 'exceptionnellement' a sur ce point la même syntaxe. S'il s'allie avec un verbe à l'imparfait, il fonctionne comme un itératif de classification délicate, v. infra § 572. S'il figure auprès d'un passé simple, il assume la fonction semi-actantielle de complément de cause, synonyme de 'par exception' (cf. C. Molinier (82) 104 n. 11):

«Elle rompit exceptionnellement son silence pour me révéler l'identité des membres du «commando» du ponce-pied.» (Y. Audouard 121).

«Normalement, dit Javier, on ne dit pas ces choses à un petit garçon [...]» (L. Durand 50).

«C'est à peu près à la même époque de ma vie, vie calme où d'ordinaire rien n'advenait, que dans mon horizon immédiat coïncidèrent deux événements [...]» (J.-P. Toussaint *app.* 7).

«Et, généralement, il n'est pas curieux de le savoir.» (Bombardier & St-Laurent 180).

««Normalement, je ne mange plus jamais», dit-il simplement en redonnant le pain à Yaïr.» (A. Absire 136).

Nous savons qu'ils partagent ce trait avec les circonstanciels ponctuels, mais, à la différence de ceux-ci, ils acceptent de précéder immédiatement la négation dans la partie postverbale de la phrase, preuve définitive qu'ils opèrent au niveau de l'énoncé. V. p.ex.:

«L'arminianisme n'est en général pas un retour au catholicisme.» (E. Todd, *L'invention de l'Europe*, Paris 1990 p. 116).

«[le livre de sa femme] fourmille d'exemples et d'anecdotes dont le phallus d'Al n'est généralement pas le héros!» (B. Groult, *Les vaisseaux du cœur*, 1988 p. 128).

Il ne visite normalement pas sa tante.

Curieusement, les locutions ont ici une syntaxe plus libre que les adverbes. Ceux-ci ne peuvent se situer à droite de la négation qu'en position finale détachée:

«[...] pourtant je n'ai peur de rien, normalement.» (G. Brisac 122).

alors que les locutions n'ont pas besoin de pause exprimée:

«Mais vous ne venez jamais d'habitude.» (Y. Queffelec 239).

Toutefois, il ne s'agit que d'une affinité, car les normatifs n'établissent certainement pas une prédication secondaire indépendante, ce qui explique qu'ils n'admettent pas la détermination intensive. Lorsqu'un adverbe tel que 'généralement' apparaît précédé de 'très/plus', c'est précisément le signe qu'il a changé de fonction, devenant un énonciatif interprétatif ou modal.

Ajoutons que les normatifs entraînent la même implication logique à la fois que les circonstanciels ponctuels de cadre (cf. Su. Schlyter 95 sqq.) et les énonciatifs limitatifs:

Normalement
 Techniquement
 En ce moment

} , il ne visite pas l'ambassade.

→ mais {

 aujourd'hui

 réellement

 plus tard.

Les trois types adverbiaux établissent un cadre à l'intérieur duquel l'énoncé est vrai/faux, tout en suggérant qu'à l'extérieur de ce cadre le même énoncé peut avoir une autre valeur de vérité. A la différence des autres énonciatifs, ils affectent donc les conditions de vérité de l'énoncé.

§ 570. *Les normatifs en -ment susceptibles de détermination intensive?*

Les adverbes en -ment qui apparaissent en fonction normative sont certainement compatibles avec 'très'. Selon les listes de Sabourin & Chandioix, seul 'habituellement' n'admet aucune forme de détermination intensive. 'exceptionnellement' admet le seul 'assez' et 'généralement' refuse 'peu'. Les autres admettent 'peu', 'assez' et 'très'. Cependant ces données sont impossibles à interpréter, car la plupart fonctionnent aussi comme adverbiaux de manière, fonction dans laquelle la détermination intensive ne pose aucun problème. En outre, la détermination peut intervenir quand ces adverbes assument la fonction énonciative interprétative:

Plus généralement, les clauses du contrat sont ambiguës.

Dans nos matériaux, nous n'avons pas rencontré de cas de détermination en fonction itérative et si l'on considère que 'habituellement', qui ne fonctionne que comme itératif, répugnant aussi à la fonction semi-actantielle (→ 'par habitude'):

J'ai éteint la lumière {

 par habitude

 * habituellement
 } en sortant.

est clairement incompatible avec l'intensification, il faut en définitive considérer que les normatifs ne s'intensifient pas, se conformant donc sur ce point à la syntaxe du reste des circonstanciels.

Le cas de 'régulièrement' est particulier. Par son sens, il indique le plus

souvent une répétition normative, mais sa syntaxe est celle d'un modificateur du verbe.⁵

Ainsi il se situe normalement à l'intérieur de la proposition, se subordonnant étroitement au verbe:

«[...] Z., ce trou du cul sans âme qui pondait des romans en trois semaines et qui tirait régulièrement à trois cent cinquante mille [...]» (Ph. Djian 278).

«Sa situation dans la haute société pétersbourgeoise se détériora régulièrement de sa sortie du lycée à son départ pour la Moldavie [...]» (P. Besson 27).

«Elle était régulièrement la première à proposer un jeu et la première à l'abandonner.» (P. Besson 47).

Voilà qui explique que cet adverbe s'accommode sans problème de la détermination intensive:

«Michou, Titi, Bertoune et Grand Mère y passent plus ou moins régulièrement.» (M. Best 55).

On note en outre qu'il assume ici une valeur rhématique. Enfin il ignore les paraphrases: les compléments 'en règle', 'de règle' n'ont pas de fonction adverbiale itérative (à moins d'être spécifiés par un adjectif itératif: 'en règle générale').

L'antonyme 'irrégulièrement', qui ne précède jamais la négation, est un itératif de degré neutre:⁶

«– Marie va-t-elle souvent voir sa vieille grand-mère?
– Non, elle y va irrégulièrement.» (C. Molinier (82) 94).

§ 571. *Adverbes en -ment et la fonction modale de rhème*

Nous avons signalé plus haut § 563 que la syntaxe de la question et de la réponse atteste que les normatifs sont incompatibles avec la valeur rhé-

5 Son rapport à la négation reste obscur. Selon Sabourin & Chandioix l'adverbe peut introduire une proposition niée, position refusée par C. Molinier (82) 95, qui l'admet pourtant en note, p. 104 n. 7:

«Régulièrement, Marie ne fréquente pas ce genre d'établissement.»

6 Les normatifs ne peuvent qualifier la fréquence que d'un point de vue positif. Ainsi 'rarement' est, comme 'irrégulièrement', un itératif de degré. Cette dissymétrie contribue à rapprocher les normatifs des énonciatifs, qui n'expriment également que des rapports positifs, v. § 432.

matique. Il est vrai que certains adverbes en -ment du groupe figurent aussi dans des fonctions à valeur rhématique, formant p.ex. le foyer d'une question:

Est-ce que la machine fonctionne normalement?

Il est évident que l'adverbe appartient ici aux adverbiaux de manière et, comme le signale G. Ernst 6, il est facile de distinguer les deux emplois, parce que l'adverbe en -ment s'y paraphrase différemment. Ainsi 'ordinairement' ne correspond pas à 'de façon ordinaire', en emploi itératif, mais p.ex. à la locution 'd'ordinaire', comme 'habituellement' à 'd'habitude', ou 'généralement' à 'en général'. En outre, 'normalement' et 'habituellement' sont incompatibles avec toute paraphrase adjectivale en emploi itératif (à moins, bien sûr, de changer de racine). Comme 'régulièrement' est incomplètement normatif, il n'est pas étonnant qu'en emploi modal aussi, au sens de 'conformément aux règles', cet adverbial adopte la valeur rhématique:

«Qu'il faille réduire le nombre des immigrants venus régulièrement – j'en suis convaincu.» (Fr. Mitterrand 88, 1427).

Lorsque 'généralement' fonctionne comme distributif d'ensemble ('globalement', 'dans l'ensemble', § 788), il est également libre quant à la valeur pragmatique:

«M. Giscard d'Estaing avait vraiment accompli des réformes très importantes, que j'avais approuvées alors que je condamnais généralement le reste de sa politique.» (Fr. Mitterrand 88, 729).

Il ne semble pas que la paraphrase 'en général', qui connaît un sens analogue ('Je parle en général'), puisse assumer ce type de valeur; il faut alors recourir à d'autres expressions, p.ex. 'au niveau général':

«Sur ces problèmes, au niveau général, nous sommes tous d'accord.» (J. Chirac 88, 1246).

→ nous sommes tous d'accord $\left\{ \begin{array}{l} \text{au niveau général} \\ * \text{ en général.} \end{array} \right.$

Signalons enfin que la polyvalence des adverbes en -ment rend parfois la classification délicate. Nous avons déjà commenté les cas de 'exceptionnellement' et des emplois modaux. Ajoutons le cas intéressant de 'norma-

lement' en fonction hypothétique. Mørdrup 229 signale que cet adverbe figure à l'occasion dans un énoncé d'événement unique:

«Normalement, Pierre devait faire la cuisine ce soir.» (Mørdrup loc.cit.).

Dans ces situations, 'normalement' fonctionne en effet comme un complément hypothétique intraphrastique (v. § 314), équivalent à un complément prépositionnel, p.ex. 'dans des conditions normales':

«Si l'URC arrive à s'organiser sans se caporaliser, je pense [...] que notre courant devra normalement gagner les prochaines élections.» (V. Giscard d'Estaing, in *Le Monde hebd.* 16-22 juin 1988 p. 1).
→ si les choses se passent comme elles ont l'habitude de le faire.
Normalement, je serais contre, mais ...

'volontiers' constitue un cas particulier, parce qu'il fonctionne normalement comme adverbial de manière. Mais lorsque le sens de volonté s'affaiblit, il n'exprime plus que l'idée de répétition normative, état conforme à une norme individuelle:

«Et l'on considère volontiers l'autre comme informe s'il lui manque ce qui vous sert à vous pour marcher.» (B. Groult 44).
«Ils disent volontiers qu'ils s'y soumettent pour se vider l'esprit.» (Bombardier & St-Laurent 37).

§ 572. Valeur rhématique des locutions normatives

Au contraire des adverbes, les locutions prépositionnelles qui servent à ces paraphrases itératives sont elles-mêmes compatibles avec la valeur rhématique. S'il est ainsi impossible d'utiliser les normatifs en -ment dans les propositions comparatives elliptiques, on peut en revanche utiliser les compléments prépositionnels correspondants, comme le signalent Andersen & Spang-Hanssen II 126:

«Neuf mois plus tard, il naquit beaucoup plus d'enfants que d'habitude.» (loc.cit.)
→ * qu'habituellement.
«De plus j'étais sans bagages, Iberia les ayant comme d'habitude oubliés, ou perdus à Madrid.» (Fl. Delay 15).
Le spectacle était beaucoup plus animé qu'à l'ordinaire.
→ * qu'ordinairement.
«La chambre baignait dans une lumière grise, plus triste qu'à l'accoutumée, qui accusait déjà les ombres du plafond.» (B.-H. Lévy 14).

«Il était, comme d'habitude, impossible de déterminer ce qu'il avait voulu signifier par là [...]» (V. Sales 10).

La même observation vaut pour la restriction annoncée par 'ne ... que': comme cette structure sert à mettre en relief le membre restreint, il est exclu d'y utiliser les normatifs. Là encore, il faut en principe recourir aux compléments prépositionnels, mais, de toute façon, une telle construction paraît peu naturelle:

? Pierre ne fait la cuisine qu'en général.

A la différence des autres normatifs en -ment, 'exceptionnellement' entre facilement dans ce rôle rhématique (v. Mørdrup 230):

Pierre ne fait la cuisine qu'exceptionnellement.

De plus, cet adverbe fonctionne, selon Sabourin & Chandieux, comme foyer clivé et ne figure pas comme déterminant d'un tel foyer. Par conséquent, il est possible qu'il faille ranger cet adverbe, avec 'constamment', parmi les itératifs numériques.⁷

C. Les itératifs distributifs

1. *Affinité circonstancielle*

§ 573. *Distributifs en fonction circonstancielle*

Les distributifs sont ceux d'entre les itératifs qui se rapprochent le plus de la fonction circonstancielle ordinaire des ponctuels. Du point de vue fonctionnel, en effet, les itératifs distributifs servent à situer le prédicat dans le temps, tout comme les ponctuels. C'est ce qui explique qu'ils acceptent sans restriction le rôle de foyer clivé:

C'est le matin que je préfère travailler.

«Allez, encore une tournée, c'est pas tous les jours qu'on marie un pote, hein!» (Ada 155).

⁷ La syntaxe des deux adverbes n'est pourtant pas entièrement parallèle. Ainsi 'exceptionnellement' admet la détermination intensive de totalité: 'tout à fait exceptionnellement', détermination fermée à 'constamment'.

Inversement, ils ne servent évidemment pas à déterminer un foyer clivé :

* C'est le mardi au Café du commerce que se réunit l'Amicale de la Gironde.

Cette parenté se voit déjà dans la morphologie, puisque la plupart des distributifs sont constitués de syntagmes nominaux, tout en comprenant quelques adverbes en -ment. La fonction distributive reste lexicalisée dans les syntagmes prépositionnels où un nom à signification temporelle est typiquement régi par la préposition à sens distributif 'par' (que nous retrouvons avec le même sens dans la formation des quantificateurs distributifs, p.ex. 'par kilomètre') :

par moments – par intermittence.

La fonction peut aussi se lexicaliser à l'aide d'un pronom indéfini, également à sens distributif :

à chaque arrêt (etc.) – toutes les trois pages.
 «Bouleversés à chaque instant, ses paramètres paraissent faire table rase du passé.» (G. Hermet 208).
 «Je soupçonnais le docteur d'avoir périodiquement pensé à cela, à chaque moment important de sa vie, tous les dix ans.» (Fl. Delay 32).
 «Certains jours, je crois apercevoir, loin, très loin dans la direction que mon père m'a indiquée, la découpe irréaliste du mont Blanc.» (N. Avril 85).

Mais le cas caractéristique est celui où le syntagme nominal assume la fonction distributive sans lexicalisation. En effet, il coïncide alors avec le complément nominal ponctuel composé d'un nom temporel déterminé par l'article défini :

le lundi – le matin.

La double valeur de ces compléments tient à l'ambiguïté de l'article défini. En lui-même, le substantif dénote en effet un point temporel déterminé. C'est pourquoi il n'est jamais itératif lorsqu'il apparaît sans déterminatif en fonction adverbiale :

Lundi (dernier) elle s'était présentée au bureau.

Inversement, si la valeur spécifique de l'article est assurée par la présence supplémentaire d'un déterminatif, le complément n'a pas non plus de fonction itérative:

Le jour dit il se présente au guichet.
 «A Anvers, le jour de la Pâque, le vieux juif Elie Goldberg quitte sa famille, à la sortie de la synagogue.» (cit. Togeby § 163.3).
 Il partait la nuit même.

Ainsi c'est seulement lorsque le premier élément du complément représente l'article générique que nous obtenons la valeur itérative, ce qui explique que 'le lundi' devient alors synonyme de '(tous) les lundis':

Le lundi
 La nuit
 Toutes les nuits } , il toussait.

A cause de la nature nominale des compléments, les distributifs partagent aussi avec les ponctuels la capacité de déterminer un substantif par rapport au cadre temporel de son actualisation:

«[...] des escapades à Forges de temps à autre, un soir par semaine par exemple, dont personne n'aurait rien su; de petites échappées sans conséquence.» (E. Carrère *Hors* 215).

Cf.:

Son plaisir ce jour-là ne répondit pas à son attente.

§ 574. *Caractère spécifique des adverbes en -ment distributifs*

A cause de la nature quantitative des distributifs, ils admettent aussi des adverbes en -ment, mais on note qu'il s'agit d'adverbes dérivés des mêmes noms que ceux qui forment les syntagmes nominaux ('journallement', 'périodiquement', 'mensuellement') ou d'adjectifs qui sont uniquement temporels ('quotidiennement', 'épisodiquement'). De toute façon, ces adverbes dénotent toujours par leur racine un laps de temps déterminé.

Il est caractéristique que ces adverbes ne s'utilisent pas en fonction modale; si l'on veut caractériser un acte verbal par rapport à sa distribution temporelle, il faut utiliser un complément prépositionnel d'une composition spéciale:

journallement – de jour
 mensuellement – une fois par mois

* Je saigne mensuellement.

* Je change de chemise journallement.

sauf avec les racines verbales «périodiques» (‘paraître’, ‘publier’, ‘payer’, etc.):

La revue paraît mensuellement.

Cf.:

«Oui, j’imaginai même que j’en accomplissais [sc. des miracles] journallement, rattrapant au vol la chaise que je faisais basculer.» (B. Beck *Un* 11)

→ tous les jours j’accomplissais des miracles.

«Noël préférait voyager de nuit, il passait donc la prendre dans la soirée.» (E. Carrère *Hors* 217).

→ moi, je préfère voyager de jour.

Si l’adverbe ‘nuitamment’ est sorti de l’usage, c’est sans doute précisément qu’il n’a pas d’emploi distributif circonstanciel, mais uniquement un emploi modal. Le même raisonnement expliquerait le caractère exceptionnel des formes ‘dimanchement’ et ‘nocturnement’ (v. M. Źozińska 69).

Certains de ces itératifs (‘quotidiennement’, ‘périodiquement’) peuvent se coordonner avec un modal:

«Ces technologies [ɔ: de sondage] offrent aux citoyens une possibilité de les [ɔ: les gouvernants] malmener directement et quotidiennement qui n’existait guère il y a cinquante ans [...]» (G. Hermet 48).

Nous ignorons dans quelle mesure cette combinatoire s’ouvre aux distributifs nominaux. De toute façon elle ne permet pas d’isoler un groupe particulier d’itératifs en -ment, puisqu’elle ne coïncide pas avec le critère de la négation. En effet, la plupart des itératifs distributifs en -ment ne peuvent précéder la négation. Mais selon C. Molinier (82) 95, ‘épisodeusement’ et ‘périodiquement’, justement, sont dans ce cas, trait qui permettrait de les regrouper avec les itératifs de degré neutres du type ‘fréquemment’:

Périodiquement }
Fréquemment } les portes ne s'ouvrent pas avant huit heures.

2. *Fonction des distributifs dans la phrase*

§ 575. *Rapport au cadre temporel et à la négation*

Les distributifs ne s'identifient pourtant pas aux ponctuels, parce qu'ils se subordonnent, comme tous les itératifs à l'exception des normatifs, à un complément de cadre posant le point élargi à l'intérieur duquel la répétition a lieu. Ainsi, s'il est vrai que le distributif précède éventuellement la négation dans la partie préverbale de la phrase :

«Et tant pis si il [sic!] n'y a rien dans la glace et si la nuit je crie. Pas de raison de se plaindre: la nuit, Nouk ne crie plus, les fantômes craignent les chambres d'hôpital [...]» (G. Brisac 143-44).

le complément reste néanmoins subordonné à la négation. Autrement dit, le distributif reste membre du prédicat aussi quand il introduit la phrase, ce qui fait qu'il dépend logiquement de la négation, quelle que soit par ailleurs sa position, particularité souvent remarquée (v. Su. Schlyter 96 sq. et H. Korzen *Pourquoi* 97-99). La phrase niée introduite par le distributif présuppose la vérité de l'énoncé affirmatif:

La nuit, Nouk ne crie plus.
→ Nouk crie (le jour).

Le circonstanciel ponctuel laisse en suspens le statut de l'énoncé affirmatif:

Aujourd'hui, Nouk ne crie plus.
→ { a) Nouk criera plus tard.
b) Nouk ne criera plus jamais.

Voilà pourquoi un itératif distributif ne permet pas d'enchaîner sur un énoncé nié avec un nouvel énoncé négatif:

Le dimanche, il ne venait pas me voir.
a) → mais il venait me voir en semaine
b) → * et il ne venait jamais me voir.

§ 576. *La valeur pragmatique des distributifs*

Comme le signale Korzen *Pourquoi* 99 (à la suite de Blumenthal 55), les

variations positionnelles du distributif déterminent donc seulement la valeur pragmatique de l'adverbial. Lorsque celui-ci précède le verbe, il constitue l'arrière-plan:

«[...] elle avait le don pour attirer des tas d'histoires, par moments ça m'arrivait de penser à elle, quand j'avais rien de mieux à faire.» (Ph. Djian 9).

Le dimanche, Maryse ne travaille pas; elle se repose.

Le dimanche, qu'est-ce qu'elle fait, Maryse?

Le distributif constitue dans ces cas le cadre de validité de l'ensemble du prédicat.

Postposé au verbe, le distributif a une valeur informative double. Le plus souvent il forme simplement le rhème de la proposition:

«Elle le voyait quelques heures par an.» (Ada 136).

«– Tu comprends, demande-t-il à tout bout de champ, tu comprends, tu es sûr que tu comprends?» (E. Orsenna 47).

Constituant, dans ce cas, le foyer de la négation, il répond à une question introduite par 'quand':

Maryse ne travaille pas le dimanche.

→ Quand Maryse ne travaille-t-elle pas?

D'autre part, le distributif peut aussi constituer une espèce de rhème secondaire, situant le rhème principal dans le temps:

Maryse travaille dans les tomates le dimanche.

«Et Grand Papa poursuivait sa toilette à grands coups de sabre sur les joues devant le petit miroir mural qui reflète épisodiquement une si vilaine moustache.» (M. Best 27).

Dès lors, le distributif ne représente plus la réponse à 'quand', mais demande une question totale, comprenant thème et rhème principal:

– Maryse travaille-t-elle dans les tomates?

– Oui, le dimanche.

Les analyses montrent que les distributifs ont peu à voir fonctionnellement avec les normatifs. Leur rapport principal est d'ordre sémantique: les distributifs présupposent aussi l'existence d'une norme temporelle

réglant la succession temporelle à l'intérieur d'un ensemble fini. Seulement cet ensemble est discontinu (moments, jours), alors que la norme proprement dite constitue évidemment un ensemble continu. Dans l'ensemble distributif, le lundi, la nuit ou le moment reviennent à intervalles réguliers, selon une norme préétablie.

D. Les itératifs numériques

1. *Traits sémantiques*

§ 577. *Compléments d'événement unique: la série fermée*

Les numériques sont les seuls itératifs compatibles avec un énoncé d'événement unique:

Demain j'adresserai trois fois la parole au directeur.

C'est qu'ils qualifient l'acte verbal de la même façon que l'adverbial de manière le qualifie. Ils constituent en quelque sorte un acte unique global consistant d'un acte verbal x fois répété. Autrement dit, l'adverbial numérique comporte l'idée d'une série finie d'occurrences: c'est un complément terminatif. Voilà pourquoi l'itératif numérique exige que l'acte verbal soit présenté sous son aspect perfectif, à moins que son influence soit neutralisée par d'autres facteurs opérant à des niveaux supérieurs, p.ex. un normatif. C'est ainsi qu'il ne se combine pas avec un duratif imperfectif:

* «Jacques parle quatre fois longtemps.» (cit. Nølke (82) 159).

On trouve un exemple très net de la transformation perfective opérée par les numériques dans la syntaxe durative. On sait qu'un duratif perfectif ne peut déterminer un verbe imperfectif:

* «Pierre boit du thé en une heure.» (cit. Melis 128).

Comme le signale Melis 128, cette incompatibilité disparaît quand on ajoute un itératif numérique, parce que celui-ci transforme alors l'acte verbal duratif 'boire du thé' en un acte qui se répète un nombre déterminé de fois et qui est donc achevé:

«Pierre boit deux fois du thé en une heure.» (Melis loc.cit.).

Le fait que les numériques impliquent une série fermée explique qu'ils sont les seuls itératifs à pouvoir être spécifiés:

Je l'ai rencontré deux fois, le trois janvier et le cinq mars.

Ils présupposent ainsi un cadre temporel à l'intérieur duquel l'acte verbal se réalise x nombre de fois, cadre que l'on peut toujours expliciter:

L'année passée, je l'ai rencontré deux fois.

Par conséquent on pourrait aussi les appeler terminatifs.

§ 578. *Négations et 'une fois'*

En principe, la série numérique est contenue entre deux termes extrêmes marqués par les compléments:

une fois – toujours.

Parallèlement l'absence d'occurrences peut être envisagée numériquement quand 'ne ... pas' fonctionne comme la négation de 'une fois'. La négation s'oppose alors à 'ne ... jamais'; cette dernière négation implique en effet une fin possible de l'absence d'occurrences. 'une fois' et 'ne ... pas' regardent le cadre temporel de l'action du point de vue du début, de la première occurrence; 'une fois' signale la présence possible d'une série itérative, 'ne ... pas' nie cette possibilité. En ce sens, la négation 'ne ... pas' marque la limite extrême de la fréquence, exprimant la fréquence zéro:

Il l'a fait zéro fois/une fois/deux fois, etc.

'ne ... jamais' envisage la répétition de l'autre bout suggérant la présence d'un vaste ensemble de points de non-répétition, v. infra § 580.

Cependant ce petit système terminatif n'existe qu'à l'état d'ébauche à cause de la valeur fonctionnelle ambiguë de ses constituants. La négation 'ne ... pas' n'alterne pas forcément avec 'une fois' ('Je ne veux pas de tes cadeaux') et ce dernier complément fonctionne aussi comme adverbial de temps ponctuel:

Il était une fois ...

proposition sur laquelle il serait absurde d'enchaîner:

→ et pas deux fois.

En tant que locution figée, ‘fois’ a perdu le sème ‘nombre’, ne retenant que celui de ‘point’, ∅: moment indéterminé, cf. ‘à un moment’. Lorsqu’elle fonctionne comme itératif, il faut évidemment interpréter le déterminatif comme un nom de nombre:

Il l’a fait une fois.
→ et pas deux fois.

Bien sûr, l’«itératif» ‘une fois’ ne marque pas que l’acte verbal se répète, mais l’adverbial situe celui-ci par rapport à une série numérique, en impliquant une répétition possible. Ainsi le complément qualifie bien la fréquence du prédicat. C’est ce qui appert dans les possibilités qu’offre la langue pour moduler le degré de fréquence de celui-ci à partir du syntagme ‘une fois’. Effectivement, la locution ‘pour une fois’ constitue en quelque sorte la variante minimale de ‘une fois’, alors que les syntagmes ‘une fois de plus’ et ‘une fois encore’ orientent ‘une fois’ vers la répétition indéterminée, présupposant un minimum de deux réalisations, avec cette différence que ‘encore’ suggère un terme à la répétition (v. §§ 361 et 615), sème absent dans ‘de plus’:

«[...] mais le fait est qu’en matière de violence les hommes ont pour une fois cédé la palme à la nature.» (*Le Monde hebdomadaire*, 29 déc. 88-4 janv. 89 p. 1).

«Le mieux, songe-t-il, est peut-être de s’en remettre une fois de plus à ce livre qu’il fomente depuis le début de la matinée [...]» (B.-H. Lévy 151).

Nous verrons (§ 623) que ‘encore’ isolé peut aussi suffire à marquer cette modulation terminative de ‘une fois’:

Tu as encore menti!

Si l’on veut insister sur la force répétitive de cet adverbial, on peut se servir de sa forme redoublée, ‘encore et encore’:

«Il s’enfonçait et rebondissait encore et encore dans une neige immaculée qui ne brûle pas et ne fond jamais.» (M. Best 52).

Les deux locutions ‘de /à nouveau’ semblent se répartir les deux fonctions; ‘de nouveau’, locution augmentative, tend à suggérer plusieurs occurrences:

«[...] et si Egor Ligatchev – de nouveau lui – est accouru à son secours, c'est uniquement pour rappeler [...]» (*Nouv. Obs.* 7-13 oct. 1988 p. 33).

alors que 'à nouveau' peut ne suggérer qu'une seule occurrence antérieure:

«La France risque-t-elle de s'installer à nouveau dans un cynisme plat, sur l'air «Tous des pourris»? Fort heureusement, ce n'est pas le plus probable.» (*Le Point* 9 janv. 89 p. 25).

§ 579. 'toujours' itératif

L'appartenance de 'toujours' au groupe des numériques est mal assurée à cause du caractère terminatif peu accusé de cet adverbial. Il oscille entre la valeur indéterminée de son presqu' homonyme 'tous les jours', complètement distributif, donc non terminatif, et l'expression intensive de la répétition des itératifs de degré ('souvent'), compléments qui ne comportent pas non plus l'idée d'ensemble fini.

Pourtant il est certain qu'en emploi itératif, 'toujours' n'exprime pas l'indétermination absolue d'une série numérique pouvant être prolongée à volonté dans les deux sens. 'toujours' reste bien un itératif terminatif en ce sens qu'il dénote un ensemble de points temporels, qui est en principe délimité des deux côtés, donc fini (cf. Vet 144 sq.). Seulement le nombre de points situés à l'intérieur des deux extrêmes reste indéterminé parce qu'à un nombre défini de points, d'occurrences de l'acte verbal, on peut toujours en ajouter un de plus, sans dépasser la limite. Cependant cela n'empêche pas que le nombre de points existant à l'intérieur des limites est en principe fini, car 'toujours' ne signifie pas, comme l'a montré. F. Nef (1986) 228, 'à tous les points imaginables d'un intervalle' (ce qui en ferait en fait un duratif synonyme de 'sans cesse'), mais 'chaque fois que l'occasion se présente'.

C'est le caractère terminatif de 'toujours' qui explique qu'en fonction de cadre, il peut être déterminé par un itératif distributif:

«Je lis toujours un peu, je lis toujours le soir.» (cit. Nef (86) 230).

Par la même raison il est possible d'enchaîner sur une phrase contenant 'toujours' en signalant que l'acte n'est plus valide:

Jacques m'aide toujours. Malheureusement il partira bientôt pour la Yougoslavie.
→ il ne m'aidera donc plus
Je l'ai toujours aimé, mais maintenant c'est fini, je n'en peux plus.

Dans l'autre direction on peut parallèlement marquer que le 'toujours' n'a pas toujours été valide :

Jacques m'aide toujours. Autrefois il s'y refusait avec acharnement.
Désormais je t'aimerai toujours.

Ainsi 'toujours' marque explicitement une répétition illimitée, mais pré-suppose l'existence d'une limite au-delà de laquelle la répétition n'est pas assertée. Il suit de cette double nature qu'il y a deux manières de nier l'adverbial. Si celui-ci est envisagé dans son indétermination, on le nie de la même façon qu'un distributif, c.-à-d. on nie l'indétermination même de la répétition: elle n'est pas illimitée (cf. l'analyse de Vet 147). Comparez :

- Le boucher vient tous les jours.
- Non, le boucher ne vient pas tous les jours.
- Cette machine est toujours en panne.
- Non, elle n'est pas toujours en panne.

Le fait de nier que le prédicat soit valide à tous les points de l'ensemble préserve la possibilité qu'il soit vrai à un certain nombre de points. Si on considère 'toujours' comme un terminatif, il faut nier jusqu'à la limite, c.-à-d. l'ensemble des points de réitération assertés. Par conséquent il faut utiliser la négation terminative 'ne ... jamais' :

- Non, la machine n'est jamais en panne.

§ 580. Valeur terminative de 'jamais'

En effet, 'jamais' comporte une valeur terminative, dénotant qu'à l'intérieur d'une série numérique fermée, un acte verbal ne se réalise pas quel que soit le nombre de «points», c.-à-d. d'éventualités d'occurrences, qu'on observe.⁸ S'il n'avait pas ce caractère limitatif, il ne serait pas possible d'enchaîner sur 'jamais' en marquant la fin de l'ensemble :

⁸ F. Nef (1986) 241 a attiré l'attention sur l'asymétrie qui sépare sur ce point 'toujours' et 'ne ... jamais' :

- Pierre mange toujours des épinards.
- * à tout moment imaginable
- Pierre ne mange jamais des épinards.
- à aucun moment imaginable.

Il ne m'a jamais aidée, mais il promet de le faire à l'avenir.

D'autre part, 'jamais' fonctionne comme la forme niée des itératifs de degré thématiques 'parfois' et 'quelquefois'. Comme Vet 147, Blumenthal 62 signale l'incompatibilité de ces adverbes avec la négation 'pas':

$$* \text{ pas } \left\{ \begin{array}{l} \text{parfois} \\ \text{quelquefois} \\ \text{des fois} \end{array} \right.$$

Lorsqu'on dit «pas deux fois», le rhème nié implique un autre point déterminé de la série numérique:

Pierre n'est pas intervenu deux fois, mais cinq.

Or, 'parfois' (etc.) ne peut servir à actualiser une telle implication, parce qu'il dénote un nombre indéterminé d'occurrences:

→ * mais parfois.

Pour nier une affirmation contenant 'parfois':

Pierre est parfois intervenu à la Chambre.

il faut marquer qu'à quelque point qu'on se place de la série, l'énoncé ne peut être valide:

Pierre n'est jamais intervenu à la Chambre.

Il faut en conclure que, comme 'toujours', la valeur terminative de 'ne ... jamais' reste faible: il peut alterner avec des adverbiaux itératifs incompatibles avec l'idée de précision numérique.

De toute façon, comme ils dénotent globalement la série numérique, 'toujours' et 'jamais' présupposent que celle-ci a une certaine étendue. Dès lors, il est logique que, seuls parmi les itératifs numériques, ils admettent d'être quantifiés, à l'aide, notamment, des comparatifs de degré qui comparent un élément à lui-même (v. § 384):

$$\left. \begin{array}{l} \text{presque} \\ \text{à peu près} \\ \text{pratiquement} \end{array} \right\} \left\{ \begin{array}{l} \text{toujours} \\ \text{jamais.} \end{array} \right.$$

Il va sans dire qu'à cause de leur valeur limitative ils sont en revanche incompatibles avec la quantification intensive:

* très $\left\{ \begin{array}{l} \text{toujours} \\ \text{jamais.} \end{array} \right.$

Si l'on veut souligner le caractère terminatif de 'jamais', on peut le combiner avec 'plus', puisque cette combinaison implique la présence antérieure de points de répétition:

«On ne connaîtrait plus jamais la paix hors de France.» (M. Braudeau 187).

«Par la suite, nous n'avons plus jamais abordé ce sujet.» (E. Orsenna 41).

2. *Place et valeur pragmatique*

§ 581. *Antéposition de 'toujours'*

Nous avons constaté que les numériques sont toujours rhématiques. Cela est prouvé non seulement par le fait qu'ils constituent le foyer d'une question, mais aussi par l'impossibilité de leur faire introduire une phrase niée:

* Toujours Jacques ne m'aide pas.

Au contraire des itératifs de degré thématiques:

«Quelquefois Jacques ne m'aide pas.» (cit. Vét 146).

C'est qu'en tant que rhématiques, ils tombent toujours sous la portée de la négation:

Jacques ne m'aide pas toujours.

Dans ces conditions, on peut s'étonner que les numériques ne répugnent pas à la place initiale en phrase affirmative:

«Toujours il revoyait cette scène.» (cit. Blumenthal 60).

Trois fois tu m'as trompé.

Force est de constater avec Blumenthal 60 que pour ces itératifs (et le

duratif 'longtemps') l'antéposition, qui produit «un effet stylistique extrêmement fort», ne signale pas l'arrière-plan, mais bien l'information nouvelle. L'effet stylistique dérive du contraste entre place et valeur informative, contraste qui confère aux numériques la fonction d'une espèce d'énoncés absolus. Il semble que le mécanisme soit le même que celui de l'inversion de l'attribut, qui place également un élément rhématique dans une position thématique:

Belle était la nuit.

On peut d'ailleurs aussi comparer avec l'antéposition de la négation terminative:

Jamais il ne me l'a dit.

Cette analyse est confirmée par la possibilité de placer un adverbial numérique en position finale détachée sans qu'il en constitue pour autant un arrière-plan:

«Les souvenirs viennent, toujours.» (B.-H. Lévy 172).
Je ne le ferai pas, jamais.

Ici encore il convient de parler d'énoncés absolus, que l'on peut comparer aux adverbiaux de manière mis en extraposition afin de leur conférer le dynamisme d'un énoncé indépendant (v. § 940):

Il lui parlait longuement. Doucement.

§ 582. *Les numériques et le clivage*

Si les numériques comportent une valeur rhématique, il faut s'attendre à ce qu'ils admettent aussi la fonction de foyer clivé. Or, ils sont peu naturels dans cette situation:

? C'est trois fois que tu m'as trompé.

sauf évidemment en fonction de contraste:

→ et pas deux fois.

Les numériques exigent en effet un type spécial de clivage, type tiré de leur valeur numérative:

Ça fait trois fois que tu m'as trompé.

Il semble que ce type soit lié à la présence d'un nom de nombre cardinal, puisqu'on le retrouve avec les duratifs imperfectifs inchoatifs:

Ça fait trois heures que je t'appelle.

Il est caractéristique que si on utilise une tournure à nom de nombre ordinal, le clivage normal redevienne possible:

C'est la troisième fois que $\left\{ \begin{array}{l} \text{je t'appelle.} \\ \text{tu m'as trompé.} \end{array} \right.$

Précisément les compléments numériques qui ne comportent pas de nom de nombre adoptent sans problème cette structure:

C'est $\left\{ \begin{array}{l} \text{de temps en temps} \\ \text{tout le temps} \\ \text{constamment} \end{array} \right\}$ que je le trompe.

Seul 'toujours' fait problème quant à la valeur pragmatique. Comme les autres numériques, il est peu naturel comme foyer clivé:

? C'était toujours qu'il demandait Berthe.

En revanche, il détermine couramment le foyer clivé:

C'était toujours Berthe qu'il demandait.

C'est le seul numérique à admettre cette construction, et comme il s'accorde de la construction clivée niée:

C'est pas toujours qu'on voit ça!

'toujours' semble sur le point de s'assimiler aux itératifs de degré du type 'souvent'. Il est plus intégré au syntagme verbal que le reste des itératifs numériques (sauf 'ne ... jamais', bien sûr), caractère qui transparait aussi dans son incapacité à précéder un verbe nié. Enfin, ces propriétés doivent être rapprochées du critère qui distingue 'toujours' itératif de 'toujours' duratif (v. § 620): l'itératif suit toujours la négation ('pas toujours').

3. Morphologie des itératifs numériques

§ 583. Compléments nominaux et prépositionnels

D'un point de vue morphologique, les numériques ressemblent aux distributifs, puisqu'ils se composent presque tous de syntagmes nominaux constitués conformément au type même de la locution nominale adverbiale: déterminatif + nom. Le seul adverbe fréquent (à part 'jamais') est 'toujours' (étymologiquement conforme au modèle nominal), auquel on peut joindre le comparatif additif 'encore' au sens de 'encore une fois', et 'de nouveau' (v. § 578). 'derechef' appartient aussi à ce groupe, mais il est tellement sorti de l'usage que les auteurs ne l'emploient plus correctement. Ainsi nous l'avons trouvé avec le sens de 'tout de suite' (donc comme duratif perfectif):

«On la pria même d'aller essayer la robe derechef, afin que l'assistance pût juger de l'effet qu'elle produirait à Paris, sur Philippe Garnier.» (A. Geille 23).

(Marie n'a jamais essayé la robe avant).

L'inventaire comprend naturellement aussi quelques compléments prépositionnels, p.ex. 'à trois reprises', 'de temps en temps'. Cette dernière locution fonctionne d'ailleurs comme variante rhématique de 'parfois', exclusivement thématique:

– Vous accorde-t-il souvent des interviews?

– De temps en temps.

«De temps en temps, Marguerite en rentrant croisait une invitée sur le départ [...].» (E. Orsenna 39).

«Elle peut juste écarter de temps en temps les cuisses quand c'est son mari qui le lui demande.» (P. Besson 12).

§ 584. Absence des adverbes en -ment

Le trait morphologique le plus frappant de l'inventaire des numériques est l'absence d'adverbes en -ment.⁹ Il en existe un certain nombre qui est proche de 'toujours' par le sens:

constamment

continûment

immanquablement

perpétuellement

⁹ Nilsson-Ehle 154 note l'incapacité de la forme en -ment à exprimer l'«idée d'une pluralité de sujets déterminée» et «un nombre de répétitions absolu»: 'doublement', 'triplement', etc., n'adoptent pas le sens 'deux, trois fois', mais se rapportent à l'idée verbale même. Cf. M. Łoznińska 15.

continuellement sempiternellement
invariablement

«Il intervenait constamment pour me contredire, prétendant savoir mieux que moi ce qui se passait.» (R. Roubaud 11).

»Je répète alors invariablement que je suis désolé [...]» (A. Robbe-Grillet 191).

«Ses yeux mêmes étaient très légèrement tirés de leurs orbites – ce qui lui donnait perpétuellement l’air de s’étonner ou de s’excuser.» (B.-H. Lévy 329).

«[...] j’étais seul contre les coalitions diverses qui se formaient à l’occasion d’un jeu ou d’un autre, auquel je perdais inmanquablement [...]» (M. Braudeau 75).¹⁰

«Pour ce journal, les attentats non revendiqués dans l’instant par l’ultra-gauche ou les défenseurs de la cause du Tiers Monde sont à porter à la charge des groupuscules d’extrême-droite, jusqu’à preuve constamment fournie du contraire.» (G. Hermet 29).

Cependant il est délicat de déterminer la fonction précise de ce groupe.¹¹ Sémantiquement ces adverbes en -ment se distinguent des numératifs, parce qu’ils ne sont pas terminatifs, ne présupposant pas un ensemble fini. Ils s’en distinguent aussi fonctionnellement, parce qu’ils adoptent régulièrement la fonction de déterminant de *fover* clivé:

C’est constamment de toi qu’il nous parle.

C’est invariablement les Ecosseis qui gagnent.

Ils ne figurent jamais à gauche de la négation. En d’autres termes, ce sont des compléments fortement intégrés au syntagme verbal et on pourrait sans doute les interpréter comme des adverbiaux itératifs qui se confondent par le sens avec les adverbiaux duratifs (‘toujours’ → ‘constamment’ → ‘sans cesse’).

E. Les itératifs de degré

1. *Statut inférieur des itératifs de degré*

§ 585. *Traits sémantiques et morphologiques*

Les itératifs de degré marquent un écart par rapport à une norme de

¹⁰ Cf. § 470 les remarques sur le caractère assertif de cet adverbe.

¹¹ Cf. Nilsson-Ehle 178, qui signale avec raison leur affinité avec les duratifs. C. Molinier (82) 93 note de même que ces adverbes indiquent la «permanence d’un état» et le déroulement ininterrompu d’un processus.

fréquence, signalant que l'écart qui sépare les occurrences réalisées de l'acte verbal de l'occurrence unique est plus ou moins grand, c.-à-d. que le nombre de points actualisés de la série numérique est plus ou moins élevé. Ces adverbiaux combinent donc les concepts de nombre et de degré pour exprimer la répétition, sans idée de temps, à l'opposé des itératifs numériques et distributifs. C'est parce qu'elle ne distingue pas les itératifs de degré de ces derniers que Schlyter 93 peut prétendre que les itératifs de degré «indiquent une répétition ou continuation sur une ligne temporelle [...]» Mais 'fréquemment', p.ex., est dénué de valeur temporelle.

Il est caractéristique à cet égard que les adverbiaux de degré forment le seul groupe itératif pleinement adverbialisé: 'souvent', 'parfois', 'fréquemment', 'couramment' et 'rarement' sont des adverbes qui, de plus, n'apparaissent qu'en fonction itérative. En outre, aucun de ces adverbes ne dénote le temps proprement dit. Ainsi les itérations temporelles lexicalisées (distributifs-numériques) sont encadrées de deux types répétitifs, les normatifs et les intensifs, qui rapportent l'acte verbal à une échelle continue de fréquence. L'échelle normative est extérieure au prédicat, alors que l'échelle numérique est intégrée au syntagme verbal.

Curieusement, le trait syntaxique commun à l'ensemble des itératifs de degré, la capacité d'assumer le rôle de déterminant de foyer clivé (cf. C. Molinier (82) 96):

C'est $\left\{ \begin{array}{l} \text{parfois} \\ \text{souvent} \end{array} \right\}$ à la seconde épreuve qu'échouent les
jeunes gens.

est un trait qu'ils partagent avec les normatifs, ce qui constitue un nouvel exemple de la valeur incertaine des tests. En effet, les itératifs de degré entrent dans cette construction parce qu'ils n'opèrent pas une détermination circonstancielle du prédicat, mais effectuent, au niveau du syntagme verbal, une détermination intensive secondaire. Pour les normatifs la construction révèle qu'ils opèrent à un niveau supérieur à celui du prédicat.

§ 586. *L'orientation scalaire des itératifs de degré*

Les itératifs de degré trahissent aussi leur affinité avec la quantification intensive par le fait de véhiculer une information scalaire orientée: certains indiquent un maximum qui ne peut que décliner, d'autres un minimum qui permet d'envisager un degré supérieur de fréquence. Cette orientation scalaire n'existe pour aucun autre type itératif.

La langue ne présente pas l'intensité itérative comme une échelle con-

tinue (à la différence de l'intensification adjectivale ou verbale: 'peu' – 'assez' – 'très/beaucoup' – 'si/tant' – 'trop'), mais se contente d'un système à deux degrés.¹²

- 1° les itératifs de fréquence faible, orientés vers le bas: 'parfois'.
 2° les itératifs de fréquence élevée, orientés vers le haut: 'souvent'.

L'orientation scalaire peut être dégagée si on soumet les adverbes à l'épreuve de la réponse (imaginée par C. Molinier (82) 92 sq.). Soit la question:

Marie va-t-elle souvent au cinéma?

Les itératifs orientés vers le bas sont ceux qui exigent une réponse affirmative introduite par 'non', alors que les augmentatifs exigent un début en 'oui':

- | | | | |
|------------------------|---|--|--|
| 1° a) – Non, elle y va | $\left. \begin{array}{l} \text{parfois} \\ \text{quelquefois} \end{array} \right\}$ | avec sa sœur | |
| – Non, elle y va | | | |
| | $\left. \begin{array}{l} \text{rarement} \\ \text{à l'occasion} \\ \text{sporadiquement}^{13} \end{array} \right\}$ | | |
| b) – * Oui, elle y va | | $\left. \begin{array}{l} \text{parfois} \\ \text{sporadiquement} \end{array} \right\}$ | |
| 2° a) – Oui, elle y va | | | $\left. \begin{array}{l} \text{souvent} \\ \text{fréquemment} \\ \text{couramment} \end{array} \right\}$ |
| b) – * Non, elle y va | fréquemment | | |

12 C. Molinier opère avec quatre degrés, attribuant abusivement à 'jamais' un degré zéro, alors que cet adverbe comporte l'idée de limite, idée qui rend le concept même de degré caduc. En outre, C. Molinier attribue un degré neutre aux itératifs non intensifs (p.ex. 'quotidiennement'), en quoi elle a raison: ces adverbiaux sont dépourvus d'orientation scalaire.

13 On pourrait grouper 'accidentellement' avec 'sporadiquement', mais cet adverbe a la syntaxe d'un modal et le sens d'un adverbe de volonté ('par hasard'): il ne peut introduire une phrase niée, sauf, peut-être, lorsqu'il fonctionne comme un semi-actantiel de cause:

? Accidentellement, il n'a pas réagi.

2. Typologie des itératifs de degré

§ 587. Les itératifs de degré thématiques

Nous avons défini les itératifs de degré par leur aptitude à admettre la détermination intensive: 'très souvent'. En fait, cette définition n'est pas exacte, car elle ne vaut pas pour un petit groupe d'itératifs que nous appellerons itératifs de degré thématiques:

$$* \text{ très } \left\{ \begin{array}{l} \text{parfois} \\ \text{quelquefois} \end{array} \right.$$

Le trait propre de ces deux adverbes est en effet de refuser tout emploi à valeur pragmatique rhématique. Ils n'acceptent pas de constituer le foyer clivé, ni même dans une périphrase niée (pour les itératifs de degré neutres v. infra):

* C'est parfois que Pierre s'est trompé.

* Ce n'est pas parfois que Pierre s'est trompé.

Ils ne peuvent pas non plus figurer sous la négation. C'est ainsi qu'à la question:

a) – Est-ce qu'il se trompe parfois?

il faut répondre:

b) – Non, jamais.

et non:

– * Pas parfois (V. supra § 564).

Si l'on veut placer un itératif de degré dans une fonction à valeur rhématique, il faut recourir à un adverbial du type neutre ou à un itératif numérique:

c) – Oui, souvent.

d) – Oui, de temps en temps.

Cependant ces adverbiaux peuvent se subordonner à un élément rhématique, ce qui leur permet de représenter le rhème dans une proposition elliptique:

«C'est pourquoi le crime trouve toujours des avocats et l'innocence, parfois seulement.» (A. Camus, *La chute* (1956) 130).

A condition d'éviter la valeur rhématique, ces adverbiaux gardent, d'autre part, une relative liberté positionnelle, trait qui révèle leur appartenance à la classe des circonstanciels quantifiés. C'est ainsi qu'ils introduisent volontiers la phrase:

«Parfois, certes, il se lève.» (B.-H. Lévy 45).

«Dans un nuage de fumée, Sylvie allait, venait, avec ses cernes noirs et son sourire. Parfois elle se fâchait, les traitait de «révolutionnaires de salon.»» (Ada 102).

«En général, il n'est guère aimé. Mais il me parle souvent et quelquefois, il passe un moment chez moi parce que je l'écoute.» (Camus, cit. Blumenthal 109).

et qu'ils précèdent même la négation, à condition justement de se trouver dans la partie préverbale de la phrase:

«Quelquefois Jacques ne m'aide pas.» (cit. Vet 146).

«Est-ce que parfois vous n'avez pas envie de prendre des initiatives?» (cit. Blumenthal 62).

«Quelquefois il n'a pas le temps et c'est moi qui prends le relais [...]» (R. Billetdoux 89).

Blumenthal 62 signale leur incapacité à indiquer l'arrière-plan (cf. supra § 556), trait qu'ils partagent avec les itératifs neutres:

* Qu'est-ce qui se passe, $\left\{ \begin{array}{l} \text{parfois} \\ \text{souvent} \end{array} \right\} ?$

mais il faut noter que ces itératifs thématiques s'accommodent pourtant de la place détachée, avec la valeur d'un thème mis en extra-position:

«[...] le faire découvrir à ceux qui l'ignorent, c'est le miracle de la télévision. Elle en fait, quelquefois.» (*Nouv. Obs.* 19-25 janv. 89 p. 39).
→ elle fait quelquefois des miracles.

Les itératifs thématiques sont faiblement scalaires. Ce qui distingue sémantiquement 'parfois' de 'souvent' ou 'rarement' est que le premier comporte une nuance scalaire effacée, signifiant 'un nombre indéterminé (mais peu élevé) de fois', alors que 'souvent' insiste sur le degré. Cette

distinction est particulièrement nette entre les deux compléments ‘des fois’¹⁴ et ‘bien des fois’. Le premier est obligatoirement thématique, sans aucune idée de degré déterminé, alors que le second fonctionne comme un ‘souvent’ emphatique.

Curieusement, le complément superlatif ‘le plus souvent’ appartient aux itératifs thématiques,¹⁵ parce qu’il est incompatible avec la fonction rhématique, au contraire de l’adverbe simple ‘souvent’. C’est ainsi que ce complément se refuse même au clivage nié :

* Ce n’est pas le plus souvent que Marie rentre tard le soir.

Dans la construction clivée, il ne s’accommode que des positions thématiques :

«C’est Marie qui gagne le plus souvent.» (C. Molinier (82) 103).
C’est le plus souvent Marie qui gagne au tennis.

En revanche, le complément superlatif emphatique ‘le plus souvent possible’ a la syntaxe de l’adverbe simple et est donc un itératif de degré neutre :

C’est le plus souvent possible que Marie rentre tard le soir.

§ 588. *Les itératifs de degré neutres*

Les itératifs de degré neutres adoptent une valeur tantôt rhématique, tantôt thématique. C’est ainsi qu’ils forment facilement la réponse à une question portant sur le degré de fréquence (mais non sur le nombre de répétitions) :

– Est-ce qu’il s’est trompé souvent?
– Souvent, oui.

14 Notons au passage que ‘des fois’ fonctionne aussi comme énonciatif assertif, au sens de ‘peut-être’, fonction naturellement inaccessible à l’adverbial rhématique ‘bien des fois’. Cf. § 462.

15 Contrairement à l’intuition linguistique. C. Molinier (82) 112 sq. range ‘le plus souvent’ avec les itératifs normatifs (ce qui l’oblige à opérer avec deux adverbiaux homonymes ‘le plus souvent’ ...). C’est qu’elle n’a pas vu l’existence d’itératifs thématiques.

Cf.:

- Combien de fois s'est-il trompé?
- * Fréquemment.

De même, tombant sous la négation, ils servent à nier un certain degré de fréquence:

- Pas souvent.

D'autre part, leur force rhématique est faible, car ils se subordonnent si fortement au syntagme verbal qu'ils ne peuvent constituer un rhème totalement indépendant de celui-ci. Voilà pourquoi ils ne peuvent assumer le rôle d'un membre primaire du syntagme verbal et qu'ils se refusent donc à la fonction de foyer clivé dans une construction affirmative. Sur ce point on constate d'ailleurs une certaine hésitation chez les grammairiens. Pour Su. Schlyter 75,¹⁶ Mørdrup 227 et C. Molinier (82) 96, le clivage ne poserait aucun problème:

«C'est $\left\{ \begin{array}{l} \text{fréquemment} \\ \text{rarement} \end{array} \right\}$ qu'ils regardent la télé.» (cit. Schlyter).

alors que Sabourin & Chandioix lui refusent droit de cité; de même Blumenthal 61 déclare

«* C'est souvent que Pierre est venu.»

«inacceptable». Nous sommes convaincu que c'est la dernière opinion qui est la bonne.

En fait, la langue interprète, dans cette situation, la relation qui lie l'indication de fréquence au verbe comme étant de nature attributive. Il s'ensuit que le membre quantitatif mis en relief doit revêtir la forme d'un actant, c.-à-d. adopter une constitution non adverbiale. Effectivement, la forme préférée pour réaliser cette relation attributive est celle d'un adjectif:

16 Su. Schlyter rappelle avec raison que les normatifs ('généralement') répugnent à la fonction de foyer clivé.

* C'est rarement que tu me rendes visite.
 C'est rare que tu me rendes visite.
 C'est fréquent qu'ils regardent la télé.

Cette syntaxe est confirmée par le comportement remarquable des itératifs neutres face à la négation. On constate d'abord qu'ils introduisent aussi facilement une phrase niée que 'parfois', et qu'ils assument ainsi la valeur thématique:¹⁷

«Fréquemment Pierre ne fait pas la cuisine.» (cit. Mørdrup 224).
 «Trop souvent, Presses-Pocket n'est pas signalé sur la couverture.»
 (*Nouv. Obs.* 15-21 déc. 88 p. 45).

Second phénomène significatif, les itératifs neutres ne refusent plus la fonction de foyer clivé si la périphrase est niée:

Ce n'est pas souvent qu'il s'est trompé.

C'est que, dans cette construction, ils ne rentrent pas à proprement parler dans une fonction primaire, mais s'allient à la négation pour former une espèce de négation rhématisée emphatique: 'pas souvent' → 'presque jamais'. Voilà qui explique qu'en discours dialogal, cette combinaison peut directement passer à la fonction d'une négation totale, emphatique:

– Tu me prêtes mille francs jusqu'à lundi?
 – Plus souvent! / Plus jamais!

Enfin, les itératifs neutres peuvent précéder immédiatement la négation; ils ont alors la même fonction thématique (qualifiant le prédicat nié dans son ensemble, plutôt que de restreindre la portée de la négation) que dans la partie préverbale de la phrase (cf. § 558):

«[...] alors que les marins habitaient sur la terre battue dans des chaumières qui n'étaient souvent pas à eux.» (B. Groult 17).
 «[...] des adverbes qui jouent un rôle fondamental dans l'énonciation, mais qui ont à peine été étudiés jusqu'ici (ce ne sont le plus souvent pas des formes en -ment): les discursifs et les argumentatifs [...].» (E. Roulet (1979) 62).

17 Seul 'rarement' ne précède pas la négation, cf. *infra* § 589.

Les étudiants ne peuvent souvent pas suivre les cours à cause d'abus de drogue.

§ 589. *Les itératifs neutres intégrés à la racine verbale*

Il semble que les itératifs neutres s'intègrent plus intimement au verbe que les itératifs thématiques. Ainsi, 'souvent' a une tendance très nette à adopter la place préparticipiale plutôt que la place postverbale, qui est celle des compléments non quantifiés. Pour 'parfois' la tendance semble être inverse:

La table en chêne avait servi à ma tante parfois.

La table avait souvent servi.

«La concurrence a souvent été faussée au niveau sectoriel par des aides [...]» (L. Stoleru 302).

Comme toujours, des facteurs contextuels peuvent pousser un tel adverbial à gauche (v. § 907):

La table en chêne avait parfois servi de bureau à ma tante.

La forte intégration de l'indication du degré de fréquence au verbe est mise en relief par la possibilité dont dispose la langue pour rendre la même idée de quantification au moyen de la dérivation verbale, donc par une intégration totale à la racine:

toussoter → tousser souvent (un peu)
criailler, voleter, trotter, chanter, etc.¹⁸

Il reste plusieurs points obscurs que nous n'avons pas réussi à élucider. Ainsi la syntaxe du clivage nié permettrait d'isoler les adverbes en -ment, qui n'y semblent pas naturels. Comparez:

? Ce n'est pas	{	rarement fréquemment	}	qu'ils regardent la télé.
Ce n'est pas	{	fréquent rare	}	qu'ils regardent la télé.

¹⁸ Notons que ces suffixes expriment la durée s'ils modifient une racine imparfective: 'rêvasser' – 'vivoter'.

A la différence de 'fréquemment', 'rarement' ne peut précéder la négation (v. Mørdrup 22 et C. Molinier (82) 95), trait qui semble indiquer que cet adverbe est surtout rhématique, et qu'il faut par conséquent le transférer aux adverbiaux de manière. Cependant, en situation affirmative, il n'a aucune peine à précéder le verbe:

«Et pourtant, rarement la matière à débat politique a été plus riche qu'au cours de cette décennie quatre-vingt; rarement a-t-elle porté sur des sujets aussi fondamentaux pour la politique que les rapports entre l'Etat, le droit, le marché, le citoyen ...» (L. Cohen-Tanugi 16).

XVI. Les adverbiaux duratifs

A. Typologie durative

1. *Place des duratifs dans la hiérarchie adverbiale*

§ 590. *La durée dimension de la racine verbale*

Les adverbiaux duratifs envisagent l'acte verbal comme un phénomène qui s'étend dans le temps, c.-à-d. comme le cadre de l'action envisagée dans sa continuité. Ils traitent donc le temps comme une masse susceptible d'être quantifiée. De là vient qu'il est souvent possible de qualifier le degré de cette quantité continue: 'très vite'.¹ Ce trait distingue les duratifs des compléments de temps opérant à des niveaux syntaxiques supérieurs, en particulier des itératifs (pour des exceptions v. § 560), envisageant le temps du point de vue de la discontinuité (le nombre). Comparez:

itératifs à quantification	duratifs intensifs
non intensive	
maintes fois	très longtemps
bien des fois	si soudainement
beaucoup de fois	aussitôt
parfois	tout soudain
	tout à coup
	tout de suite
	à tout jamais

1 Il est significatif à cet égard que les adverbes duratifs n'admettent pas l'intensification de totalité par 'tout':

très	$\left\{ \begin{array}{l} \text{vite} \\ \text{longtemps} \\ \text{rapidement} \end{array} \right.$	–	* tout	$\left\{ \begin{array}{l} \text{vite} \\ \text{longtemps} \\ \text{rapidement.} \end{array} \right.$
------	---	---	--------	--

On peut mesurer le degré, non l'extension. En revanche, 'tout' entre dans des syntagmes prépositionnels en fonction durative:

en toute hâte	de toute éternité
à toute vitesse	de toute urgence

La distribution entre 'très' et 'tout' n'est pourtant pas nette. Non seulement des compléments prépositionnels ('tout de suite'), mais aussi l'adverbe exclusivement duratif 'soudain' s'allient avec 'tout'.

En effet, nous avons constaté que les duratifs adoptent une syntaxe et une morphologie qui les rapprochent des modificateurs du syntagme verbal, alors que les itératifs se conforment d'assez près à la syntaxe des circonstanciels pleins, parfois même à celle des énonciatifs.

Il s'ensuit que la langue conçoit la durée comme une propriété inhérente à l'acte verbal et la fréquence comme un facteur extérieur à l'événement. Cette différence ressort p.ex. des restrictions de cooccurrence qui caractérisent l'emploi des deux types. Comme la durée fait partie de la structure sémantique d'un verbe, un adverbial duratif imperfectif ne peut se combiner qu'avec un verbe ayant un mode d'action duratif, c.-à-d. exprimant un acte continu (un état). Les itératifs, en revanche, se combinent librement avec toutes sortes de racines verbales parce qu'ils ne modifient pas le sémantisme de l'acte verbal. Cf. p.ex. :

Il dort huit heures toutes les nuits.
 Il s'endort toutes les nuits.
 * Il s'endort longtemps.

En termes logiques, cela veut dire que la fréquence présuppose la durée. Tout acte verbal a une certaine durée, mais il peut avoir la fréquence zéro. Nous verrons plus loin que ces évidences logiques sont retraitées par la langue pour permettre à l'expression de la durée de s'explicitier aussi auprès des racines perfectives :

Il s'endort en deux minutes tous les soirs.

Assez étrangement, les grammairiens ne considèrent pas habituellement les duratifs comme une classe à part, mais les groupent avec les adverbes de temps, soit ponctuels (Grevisse § 854, Blumenthal 54 sqq.), soit itératifs (les «adverbes d'événement» de Su. Schlyter 72 sqq.), ou encore avec les adverbes de manière (Mørdrup 117). Cette dernière classification se justifie par la fréquence remarquable des adverbes en -ment dans l'inventaire des duratifs, mais nous verrons au paragraphe suivant qu'elle n'est pas conforme à la réalité syntaxique.

Le principe aspectuel de Togeby § 1776 est plus intéressant, parce qu'il met en relief l'interdépendance entre duratifs et flexion verbale. Séparant les aspectuels, «compléments de verbe», des temporels, «compléments de phrase», cet auteur distingue entre adverbes perfectifs et adverbes imperfectifs, les deux groupes pouvant exprimer le point, l'espace, la succession et la répétition. Cependant, d'un point de vue fonc-

tionnel, cette classification présente l'inconvénient majeur de réunir des adverbes fonctionnellement hétérogènes, opérant à des niveaux tout différents et qui ne sont certainement pas tous des «compléments de verbe» (p.ex. 'maintenant', 'cependant', 'd'abord').

Enfin Co Vet 105 sqq. utilise comme nous une classification tripartite des compléments de temps.

§ 591. *Détermination durative et déterminations modale et quantitative*

Par leur rapport étroit à la racine verbale, les duratifs s'assimilent plutôt aux adverbiaux de quantité qu'aux adverbiaux de manière et il semble effectivement que, sous certaines conditions, les deux types de quantificateurs s'excluent mutuellement. Ce phénomène s'observe seulement dans la partie postverbale de la phrase où nous croyons impossible de trouver des combinaisons du type suivant:

* Il a énormément protesté longtemps.

Si l'on tient à exprimer simultanément la «masse» de temps écoulée et la quantité de force verbale engagée, il faut coordonner les deux déterminants:

Il a énormément protesté, et longtemps.

ou les répartir entre rôles rhématique et thématique:

Longtemps, il a énormément protesté.

Ainsi il est clair que, placé dans la zone postverbale, le duratif opère, comme l'adverbial de quantité proprement dit, une quantification de la racine verbale.

Pendant il est hors de question de grouper les duratifs avec les quantitatifs, ne serait-ce qu'à cause de leur fonction circonstancielle en zone préverbale, zone absolument fermée aux adverbiaux de quantité. D'autre part, certains traits les rapprochent plutôt des modaux que des quantitatifs. Nous avons déjà constaté qu'à la différence de ces derniers, les duratifs sont susceptibles de détermination intensive, tout comme les adverbiaux de manière. En outre, la proche parenté sémantique des deux types fait qu'en zone postverbale, il est souvent difficile de distinguer entre déterminations modale et durative du syntagme verbal:

«J'ignore ce qui se passe en moi brutalement. Des mots me viennent.»
(N. Avril 57).

«Mais je ne supporte pas d'aller dans le quartier de l'hôpital et de la maison de retraite, ni de me rappeler brutalement des détails, que j'avais oubliés, du dernier jour où elle était vivante.» (A. Ernaux 43).

'brutalement' équivaut-il ici à 'brusquement' (duratif) ou à 'avec brutalité' ?²

Cette parenté sémantique et morphologique explique, enfin, qu'il est possible de coordonner les deux types de détermination :

«Dans la semaine qui suit la confirmation de ma séropositivité [...], je fis tout au plus pressé, et de la façon ordonnée [...]» (H. Guibert 151).

«Mais je finissais toujours par regretter progressivement, et de plus en plus précisément à travers ces essais, la force de ce premier bleu [...]» (R. Billetdoux 55).

«Après l'amour, je la contemplai longuement en silence.» (Fr. de Maulde 28).

Dans une perspective fonctionnelle, il est néanmoins aisé de voir que les duratifs opèrent, par rapport au syntagme verbal, à un niveau inférieur aux modaux, lorsqu'ils figurent dans la zone postverbale. C'est ainsi qu'à la différence de ceux-ci, ils acceptent la fonction de déterminant de foyer clivé. Surtout on constate avec Mørdrup 117 que les deux types se combinent sans difficulté, même en zone postverbale; le duratif assume alors la place préparticipiale d'un quantitatif :

Marie s'est rapidement habillée élégamment.

Le malfaiteur a brusquement blessé mortellement la caissière.

Il va sans dire que cette combinaison est banale si le duratif figure avant le verbe :

Soudain il ouvrit violemment la porte.³

2 Si un tel adverbe à double sens introduit la phrase, il assume indiscutablement la fonction circonstancielle d'un duratif :

Lentement il ouvrit la porte.

3 En ce cas, le duratif antéposé ferme naturellement la place durative postposée :

* Soudain il ouvrit subitement la porte.

La phrase ne contient qu'une seule place durative.

On peut d'ailleurs se servir de ce trait pour lever l'ambiguïté mentionnée plus haut du complément verbal unique: s'il est possible d'insérer un adverbial de manière, il s'agit d'un complément en fonction durative:

→ j'ignore ce qui se passe soudain en moi brutalement (N. Avril 57, cit. supra).

Enfin, l'adverbial de manière est incompatible avec la fonction circonstancielle (pour les adverbiaux de circonstance-manière v. § 729), ce qui explique que la zone préverbale lui est en principe fermée. La seule exception importante est celle des adverbiaux de sujet-manière (v. § 724), mais il est facile de séparer ceux-ci des duratifs antéposés, puisque seuls les modaux déterminent secondairement le sujet de la proposition. Ainsi il suffit d'appliquer le test de la paraphrase attributive: si l'adverbial antéposé peut être remplacé par un adjectif attribut libre, il s'agit d'un complément de manière (cf. § 725):⁴

modal:	Energiquement il prit l'affaire en main. Energique, il prit l'affaire en main.
duratif:	Brusquement il prit l'affaire en main. * Brusque, il prit l'affaire en main.

Si les circonstanciels duratifs refusent absolument cette fonction, c'est qu'ils ne déterminent aucunement le rapport entre le sujet et le verbe (comme les adverbiaux de sujet-manière), mais exclusivement le syntagme verbal étroit (sans sujet), c.-à-d. l'actualisation de l'acte verbal.

Notons enfin que beaucoup des adverbes en -ment utilisés comme duratifs n'admettent pas la paraphrase prépositionnelle modale 'avec + nom':

brusquement (qui n'équivaut pas à:	
	'avec brusquerie')
fugitivement	immédiatement
furtivement	
instantanément	subitement
incessamment	

⁴ On pourrait aussi appliquer le test de la négation: nous avons montré au paragraphe 558 que les duratifs peuvent en principe introduire une phrase niée, possibilité fermée aux modaux. Cependant le test échoue souvent devant certains duratifs ('rapidement', 'immédiatement') qui n'introduisent que des phrases affirmatives.

Pour d'autres la paraphrase produit un résultat douteux:

brutalement promptement

mais il est vrai que deux d'entre les plus ordinaires,

lentement rapidement

se paraphrasent sans variation de sens sensible:

Lentement il ouvrit la porte.
Avec lenteur il ouvrit la porte.

2. *Duratifs et mode d'action*

§ 592. *Perfectifs et imperfectifs*

En bonne logique, l'étendue dans le temps présuppose une action non ponctuelle: l'acte verbal qui exprime un événement comme un pur changement d'état n'admet pas la qualification durative:⁵

Il dort longtemps.
* Il s'endort longtemps.

Cependant rien n'empêche de considérer l'acte verbal perfectif du point de vue de l'état qui précède l'accomplissement de l'acte (celui qui suit le changement restant plus difficile à envisager, v. § 601):

Il s'endort vite.

Par ce genre de compléments on exprime que le temps qui s'écoule avant que le changement se réalise effectivement est court.

C'est sur cette possibilité logique que se base la langue pour créer des compléments duratifs capables de quantifier des actes sans extension dans le temps. Il faut ainsi compter avec deux types de compléments duratifs, types que l'on distingue concrètement par leur compatibilité avec les deux types de racines verbales. Les duratifs perfectifs sont les adverbes qui se combinent avec les verbes à mode d'action perfectif. Ils

5 Cf. le raisonnement analogue de Su. Schlyter 78.

expriment le laps de temps qui s'écoule avant que la limite contenue dans la racine verbale soit franchie:

Il a terminé le livre en cinq semaines.

Avec les verbes imperfectifs on indique le temps durant lequel on envisage l'acte verbal, c.-à-d. durant lequel l'acte verbal reste valide. Le duratif n'indique donc pas une limite à franchir, mais marque la limite de l'acte, limite au-delà de laquelle l'acte verbal ne se réalise plus:

Pierre a dormi deux heures/pendant des heures.
Il dort longtemps.

On peut dire que les duratifs perfectifs qualifient la limite, c.-à-d. en quelque sorte le milieu de l'acte, ou peut-être plutôt qu'ils actualisent une limite interne à la racine, alors que les duratifs imperfectifs établissent une limite externe, caractérisant la fin de l'action.

Les deux types duratifs ne se combinent naturellement jamais, puisqu'ils accomplissent la même tâche phrastique.

§ 593. *Insuffisances des critères du mode d'action*

Le rapport entre le mode d'action et l'adverbial duratif ne fournit un critère net de classification qu'en théorie et dans les propositions simples. Dans la pratique de la langue, le mode d'action d'une racine verbale se modifie sous l'influence de facteurs syntaxiques tels que l'aspect et les rôles actantiels remplis, ou de facteurs sémantiques tels que le contexte général, le caractère unique ou répété de l'acte verbal, etc. C'est ainsi qu'un verbe perfectif comme 'sauter' peut donner lieu à une locution tant perfective, 'sauter la haie', qu'imperfective, 'sauter sur place'. De plus, tout acte perfectif peut admettre les qualifications adverbiales imperfectives s'il est répété. L'adverbial duratif établit alors le cadre temporel étendu à l'intérieur duquel se répète l'acte:

Pendant vingt minutes il a sauté la haie.

C'est à cause de ces variations combinatoires que les deux types d'adverbiaux peuvent souvent déterminer le même prédicat. Dans ce cas, ce sont les adverbiaux qui font changer le verbe de mode d'action, ce qui aboutit à des interprétations divergentes:

perfectif:	En deux ans il avait fait le tour du monde trois fois. → il avait mis deux ans à le faire ... (et il n'avait guère fait autre chose pendant ce temps-là).
imperfectif:	Pendant deux ans il avait fait le tour du monde trois fois. → sans aucun problème, il aurait pu le faire quatre fois. (mais il avait fait un tas d'autres choses aussi pendant ce temps-là).

Enfin, beaucoup de verbes ont un mode d'action neutre, acceptant donc de se combiner avec les deux types duratifs, avec les mêmes conséquences sémantiques que dans le cas précédent:

- La bombe a sauté en deux minutes.
- Les soldats ont sauté pendant trente minutes.
- L'apprenti a remplacé la pièce cassée en deux minutes.
- Le jeune agrégé a remplacé son collègue aîné pendant trois mois.

B. Les types perfectifs

1. *Début et fin de l'acte verbal*

§ 594. *Les deux types principaux: inchoatifs et résultatifs*

Lorsqu'on considère les verbes perfectifs, définis par la limite à franchir, il n'est pas étonnant que l'adverbial duratif puisse porter soit sur la phase initiale de l'activité, c.-à-d. le fait même que l'action d'entreprendre de franchir la limite se déclenche, soit sur la phase terminale de l'activité, c.-à-d. le fait que le prédicat nous a transportés de l'autre côté de la limite, mettant ainsi en relief que l'activité a produit un résultat. De ce point de vue, les duratifs perfectifs se groupent en deux classes:

1° les inchoatifs

Brusquement il a ouvert la porte.

Tout à coup il fondit en larmes.

2° les résultatifs

Il a rapidement ouvert le coffre-fort.

Au bout de deux minutes il s'endort.

Les inchoatifs expriment le tempo avec lequel le sujet engage le franchissement. Les resultatifs expriment le temps que met le sujet à se porter (ou à porter l'objet) de l'autre côté, donc à obtenir un résultat.

Soulignons que cette classification n'est pas tranchée: il ne s'agit que de tendances. Ainsi l'inchoatif 'soudain' peut fort bien précéder un syntagme verbal marquant l'accomplissement:

«Soudain, comme elle ouvrait un carton, quelque chose tomba, qu'elle ramassa.» (H. de Montherlant, cit. O. Eriksson (89) 25).

«Tout à coup, elle plia la lettre qu'elle remit dans son enveloppe.» (J. Green, cit.id. 41).

§ 595. Valeur relationnelle des inchoatifs

Du fait que les inchoatifs insistent sur le déclenchement de l'action résulte une certaine nuance relationnelle. Lorsqu'on dit:

Brusquement il ouvrit la porte.

on présuppose en effet un état précédent. Il est même douteux que la phrase puisse s'énoncer hors d'un contexte immédiat constituant un tel état base du changement brusque signalé par l'adverbial.⁶ Du moins si l'adverbial se trouve tout à fait en position initiale, il insiste, à côté du tempo accéléré du passage de la limite, sur la rupture d'avec un état précédent:

«Brusquement j'ai senti un corps contre le mien, j'ai eu très peur [...]» (Fl. Delay 36).

«Brusquement il posa la main sur la tête de son fils et le caressa.» (J. Green, cit. O. Eriksson (89) 37).

La valeur inchoative et relationnelle peut être renforcée par la combinaison avec le tour présentatif 'voilà que':

6 Cf. A. Berrendonner 14 qui attire l'attention sur la fonction relationnelle de la place initiale dans le cas de «constituants projetés» («A leurs pieds se creusait le ravin ...»); ceux-ci assument alors le rôle de «lien thématique». Pour leur part, les duratifs «projetés» en position initiale, jouent un rôle qui n'est certainement pas thématique, mais qui reste, par ailleurs, très difficile à préciser; cf. § 889. Probablement, il s'agit d'une espèce de déterminant rhématique, dans la mesure où la pause n'empêche pas l'intégration du duratif au syntagme verbal. En cas de pause, nous pensons que ce type de complément antéposé sert à établir un arrière-plan (cf. la présence facultative de la pause), toujours non thématique.

«← Voilà que brusquement les avis concordent [...]» (Fl. Delay 29).

Si on combine l'adverbial avec l'inversion nominale, on renforce également la valeur relationnelle (cf. § 100):

«Brusquement parut un paquet de cartes qu'elle jeta d'un coup sur la table, en éventail.» (J. Green, cit. O. Eriksson (89) 25).

A noter qu'en cas d'inversion, le duratif antéposé change de valeur pragmatique; comme cette antéposition est incompatible avec la pause, il est exclu de faire du complément un arrière-plan. Il s'agit en fait d'une méthode servant à rhématiser l'ensemble de la proposition (cf. 'Un soldat marchait vers Hambourg'), c.-à-d. à frustrer l'attente du récepteur, qui s'attend à ce qu'on l'informe sur un thème déjà présenté.

La valeur relationnelle ressort si l'on compare avec les compléments prépositionnels, qui, eux, sont dépourvus de cette nuance, à moins d'être complètement adverbialisés comme 'tout à coup' (v. supra):

Avec brusquerie il ouvrit la porte.

La raison en est, bien sûr, qu'un tel adverbial se rapproche de la fonction modale, la préposition 'avec' comportant l'idée d'accompagnement, c.-à-d. de subordination au syntagme verbal. La valeur modale s'accuse quand le complément suit le verbe:

Il ouvrit la porte avec brusquerie.

«Tout à coup elle se leva avec cette brusquerie qui lui était naturelle, et ouvrant le tiroir y glissa la dernière page de son manuscrit.» (J. Green, cit. O. Eriksson (89) 49).

En effet, quelle que soit leur constitution, les inchoatifs perdent leur valeur relationnelle quand ils suivent le verbe. Ce sont alors des compléments adverbiaux; comme tous les autres duratifs, ils qualifient simplement le tempo du prédicat:

Il ouvrit $\left\{ \begin{array}{l} \text{brusquement} \\ \text{soudain} \end{array} \right\}$ la porte.

«En retournant vers Providence, j'eus brusquement envie de pleurer.» (M. Braudeau 177).

«Il cessa de pianoter sur la vitre de la baie et se tourna brutalement vers moi: [...]» (Fr. Chandernagor 112).

«Et, tout étonnée de m'être si soudainement lancée, j'exposai à mes collègues médusées [...]» (Fr. Chandernagor 180-81).

«A bout de patience, elle se dirigea vers la porte et l'entrouvrit brusquement.» (J. Green, cit. O. Eriksson (89) 37).

«– Alors papa, tu ne crains pas le mal de mer? me demanda le grand chef.

– Je ne crains rien, répondis-je du tac au tac.» (Audouard 119).

«Ce sont des choses qui arrivent, dit Isa de but en blanc, et personne n'est coupable.» (A. Philippe 116).

Cependant même à l'intérieur de la proposition, la force inchoative peut être renforcée, maintenant la valeur relationnelle, sous l'influence de divers facteurs, p.ex. la combinaison avec l'imparfait pittoresque:

«Son absence à lui je la ressentais à peine et je lui en étais soudain éperdument reconnaissante.» (Fl. Delay 28).

Si l'imparfait n'a pas cette valeur métaphorique, la combinaison indique en principe un procès répété:

«Immédiatement, j'engloutissais une cuillerée ou un morceau de viande supplémentaire.» (E. Orsenna 27).

Ou encore la combinaison avec le présent historique:

«C'est curieux comme la peur ou la souffrance rajeunissent: Pouchkine est soudain un petit garçon aux favoris gris.» (P. Besson 14).

Ou la position adnominale:

«Le retour de Blanche à l'improviste bouleversait le fragile équilibre que j'avais construit pour me passer d'elle.» (J.-M. Rouart 148).

§ 596. *Les résultatifs neutres*

Il est souvent difficile de faire le partage entre inchoatifs et résultatifs, parce qu'il s'agit de toute façon d'un acte accompli. En principe on peut utiliser l'épreuve de l'impératif, puisque ce mode nous empêche de caractériser le début d'une action qui reste potentielle, alors qu'il demeure licite d'indiquer la durée avec laquelle l'action doit s'accomplir:

Ouvre le coffre-fort	{	tout de suite	}
* Ouvre la porte soudain.	{	en deux minutes	}

Le partage est particulièrement délicat avec les adverbiaux marquant que le temps qu'on met à exécuter l'action équivaut à zéro, du type 'immédiatement'. Ici on peut à son gré considérer que l'adverbial caractérise le début de l'acte ou son accomplissement, puisque les deux coïncident. On constate en effet que ces adverbiaux sont compatibles avec l'impératif:

Ouvre la porte immédiatement.
 «Appelez une ambulance ou les pompiers et faites-le hospitaliser sur le champ ...
 J'arrive.» (A. Philippe 141).

Nous les appellerons résultatifs neutres. Ils se comportent par ailleurs comme les inchoatifs. Ainsi, antéposés, ils véhiculent une nuance relationnelle, nuance qui peut être inscrite dans leur morphologie, comme dans le cas de 'aussitôt' et 'tout de suite':

«Le valet sort, refermant sans bruit la porte derrière lui. Tout de suite, le personnel l'assaille de questions, le maître a-t-il des chances de survivre?» (P. Besson 15).
 «Quelquefois, dans la maison, il m'arrive de tomber sur des objets qui lui ont appartenu, avant-hier son dé à coudre [...]. Aussitôt le sentiment de sa mort me submerge, je suis dans le vrai temps où elle ne sera plus jamais.» (A. Ernaux 69).

Cependant, ils figurent avec une égale fréquence à l'intérieur de la proposition, ce qui ouvre la voie à la fonction résultative:

«Elle prit tout de suite un vif plaisir à se raconter.» (Fr. Chandernagor 15).
 «Ce réseau dépasse immédiatement les limites du cénacle des lettrés d'extrême gauche.» (G. Hermet 271).
 «[...] une plaisanterie d'un troisième – qu'il n'avait pas tout de suite saisie [...]» (B.-H. Lévy 80).
 «Soi-disant venue à Paris vous voir mais j'ai immédiatement subodoré qu'elle y avait un amant.» (Fl. Delay 44).
 «Me glissant dans mon lit, je m'endormis aussitôt d'un sommeil profond.» (M. del Castillo, cit. O. Eriksson (89) 36).

En principe, cependant, la postposition reste neutre par rapport aux deux valeurs. La nuance précise est déterminée par le contexte, souvent le mode d'action du verbe. Comparez:

verbe imperfectif – sens inchoatif

«Les informations, les spectacles, les modes, les ordres et tous leurs contenus circulent instantanément du Nord au Sud et de l'Ouest à l'Est.» (S. Latouche 8).

→ commencent à circuler.

verbe perfectif – sens résultatif

«Qu'on n'accorde pas plus d'importance à ces larmes sèches qu'à un cauchemar et qu'on me rende mon chiffon à odeur d'enfant qui endort instantanément ...» (R. Billetdoux 27).

Le type comprend un grand nombre de locutions prépositionnelles plus ('d'émblée') ou moins adverbialisées ('sur-le-champ'). 'd'émblée' est rarement inchoatif:

«Leonello mesure d'émblée l'amplitude des manques.» (*Nouv. Obs.* 15-21 déc. 88 p. 45).

et semble constamment se placer après le verbe:

«La chose est bien vue, mais la difficulté d'application surgit d'émblée.» (G. Hermet 13).

«Sa sensibilité cependant est différente: incapable de saisir d'émblée la mélodie du gorbatchévisme, il y introduit des fausses notes.» (*Nouv. Obs.* 7-13 oct. 88 p. 33).

«Nul doute qu'avec sa connaissance des gens de Saint-Georges-des-Coteaux il n'ait eu d'émblée son idée sur la main qui avait tenu l'arme [...]» (M. Braudeau 25).

«[...] il n'est pas de réflexion sur ce terrible sujet qui ne doive d'émblée se placer sous le signe dont Primo Levi a marqué une œuvre absolument unique.» (*Le Monde hebdomadaire* 4-10 mai 89 p. 14).

En fonction durative, 'd'abord', de nos jours surtout sériel, adopte le sens de 'tout de suite':

«Si l'Occident a été longtemps assimilable à une couleur de peau, cela ne va pas sans problème – d'ailleurs la couleur blanche est d'abord emblématique: les «Blancs» vont du rose au basané ...» (S. Latouche 34).

La locution 'sur-le-champ' semble parfaitement neutre:

«S'agit-il d'un «piège», comme l'ont affirmé sur-le-champ certains or-

ganes proches de l'opposition?» (Le *Monde hebdo.* 29 déc. 88-4 janv. 89 p. 7).

«Celle-ci fut formée sur-le-champ, mais ne rendit que beaucoup plus tard, et en catimini, un verdict de Salomon [...]» (*Nouv. Obs.* 7-13 oct. 88 p. 33).

«[...] de sorte que le voyant si malheureux et si excitée à la fois d'être sur le point de savoir, elle se sent obligée d'inventer sur-le-champ, sans jamais être certaine que c'est bien dans le genre de ce qu'il attend.» (R. Billeldoux 82).

Les compléments formés à l'aide du nom 'coup' sont caractéristiques du double emploi des résultatifs neutres. En principe, la langue établit une répartition nette, parce qu'elle attribue au complément 'tout à coup' la fonction inchoative, alors que 'tout d'un coup' s'utilise comme un résultatif, dont Grevisse § 862 propose la paraphrase «tout en une fois»:

Mon frère fit tout à coup irruption.

«Le crédit tomba tout d'un coup.» (cit. Grevisse).

«Et tout à coup, le bonheur vous saisit!» (V. Thérame, *Escal.* p. 60).

«Tout à coup, j'avisai une cabine téléphonique dans laquelle je cours m'enfermer, haletante.» (J. Green, cit. O. Eriksson (89) 68 n.).

Cependant le complément simple, dépourvu de déterminant intensif, 'd'un coup', s'utilise surtout en contexte inchoatif:

«Alors, d'un coup, elle s'agenouilla [...]» (T. Cartano 118).

«Thomas réfléchit et d'un coup, il se sent étonné [...]» (L. Durand 229).

«Et puis, d'un coup, il se décida.» (Ada 78).

La valeur inchoative est fortement marquée dans la locution déterminée par 'seul':

«La pipe [...] reparaisait au bout de son gros poing comme si elle venait de repousser là d'un seul coup.» (M. Best 15).

Dès lors, il n'est pas étonnant que le complément intensifié 'tout d'un coup' «s'emploie aussi quelquefois dans le sens de 'tout à coup'» (Grevisse § 862):

«Tout d'un coup une porte de cuir s'ouvrit.» (Grevisse loc.cit.).

«Mais non, ça ne va pas. Et tout d'un coup, Nikita se rend compte que Pouchkine ne pouvait pas avoir un autre destin que celui qu'il a eu [...]» (P. Besson 18).

Les deux locutions ‘à l’instant’ et ‘dans l’instant’ semblent adopter une distribution analogue, le complément en ‘dans’ étant neutre, celui en ‘à’ se réservant l’emploi inchoatif:

«Pour ce journal, les attentats non revendiqués dans l’instant par l’ultra-gauche [...] sont à porter à la charge des groupuscules d’extrême-droite [...]» (G. Hermet 29).

2. Les résultatifs pleins

§ 597. Les adverbes spécialisés dans la fonction résultative

Les résultatifs pleins sont les compléments qui ne peuvent marquer que l’accomplissement de l’acte verbal. Il s’agit d’un type extrêmement riche et qui comprend quelques-uns des adverbes les plus fréquents:

rapidement	–	lentement
vite	–	finaleme[n]t
brève[me]nt ⁷	–	ultime[me]nt

«Il n’a pas hésité, il s’est vivement approché de moi.» (Fl. Delay 16).

«Je marchai lentement vers la porte, descendis l’escalier, sortis dans la rue.» (M. del Castillo, cit. O. Eriksson (89) 47).

«Dans la semaine qui suivit la confirmation de ma séropositivité [...], je fis tout au plus pressé, et de la façon la plus ordonnée [...]» (H. Guibert 151).

«Toutefois, quel est cet Occident triomphant qui ravit ultimement l’*imperium* et revêt la pourpre?» (S. Latouche 31).

«Yan a collé son œil derrière le petit carreau et il a ouvert en vitesse.» (Ph. Djian 12).

«Les servantes passent en coup de vent, laissant derrière elles une bonne odeur de sueur fraîche.» (P. Besson 12).

Les locutions prépositionnelles qui servent à expliciter l’étendue du laps de temps précédant la réalisation de l’acte sont également très fréquents. Elles se répartissent en deux types morphologiques: ‘en deux minutes’ – ‘au bout de deux minutes’, qui correspondent curieusement aux deux groupes sémantiques formés par les adverbes: les compléments de rapidité, ‘en + régime numériquement déterminé’, cf. ‘vite’:

«En deux ans nous avons ainsi économisé quelques centaines de billets,

7 Rare dans cet emploi; un exemple chez H. Bischoff 202 et H. Nilsson-Ehle 172.

aussi lorsque nous avons déménagé, nous nous sommes meublés tout de suite entièrement comptant.» (Ada 94).

et les compléments terminatifs ‘à la longue’, ‘au bout de ...’, cf. ‘finalement’ :

«A la longue, les rayons x m’aidèrent à triompher.» (N. Avril 87).

«Je me persuadais même que Léonard ne m’avait quittée, au bout d’un an de mariage, qu’à cause de lui.» (Fl. Delay 11).

«Au bout d’un moment, je me suis rendu compte qu’elle boitait [...]» (Ph. Djian 15).

«Et ce serait bien le diable si, au bout de quelques heures et de quelques bouteilles de bordeaux, le vin préféré du poète, ce dernier ne laissait pas fuser son célèbre rire africain [...]» (P. Besson 13).

«Au bout d’un assez long moment, elle signa sa lettre avec une application rêveuse, puis ouvrit la fenêtre et se coucha.» (J. Green cit. O. Eriksson (89) 37).

Le caractère terminatif des compléments à base de ‘bout’ apparaît avec netteté dans la locution figée ‘au bout du compte’. Dans l’exemple suivant, l’auteur joue sur la combinaison de ce terminatif avec une locution du type opposé (‘le temps aidant’ – ‘avec le temps’), indiquant la lenteur du procès :

«Les «croyants» du communisme, en priant Lénine, espèrent qu’au bout du compte, et le temps aidant, elle débouchera sur un paradis qui recule, pour l’heure, sans cesse.» (Cl. Imbert, in *Le Point* 22 déc. 86 p. 41).

Notons en passant que le laps de temps précédant la réalisation de l’acte peut aussi s’exprimer à l’aide de mots non temporels. V. p.ex. :

«Quant à moi, en quelques phrases il me fit entrer de plain-pied dans sa famille [...]» (A. Philippe 11-12).

§ 598. *Le type terminatif: ‘finalement’*

Le duratif terminatif ‘finalement’ est particulièrement intéressant dans une perspective fonctionnelle, parce qu’il illustre le passage de fonction circonstancielle à fonction relationnelle.

Il est indiscutable que ‘finalement’ et, moins fréquemment, la variante ‘enfin’, s’utilisent en emploi purement circonstanciel, comme le montre la paraphrase basée sur un complément prépositionnel anaphorique :

enfin	}	→	{	après tout ce temps
finalement				au bout du compte
				à la fin.

Cette valeur transparait avec netteté dans les exemples suivants:

«Peu à peu son ras-le-bol, il le leur hurla. Finalement, après tant d'années, il avait pris la parole, sa conscience s'ouvrait, sa violence se canalisait.» (Ada 78).

«Huit jours ont passé depuis notre dernière soirée. Tout à l'heure enfin, j'ai demandé à Rémi: «Est-ce que Marc t'a appelé?»» (R. Billetdoux 11).

«Il n'y avait pour accueillir, ni portier, ni concierge. [long passage]. Enfin la réception apparut.» (Fl. Delay 15).

Mais la transition vers la fonction sérielle ('d'abord-ensuite-enfin') ou consécutive ('au fond') se fait insensiblement, sans que nous voyions de critère précis pour cerner le passage. Une condition nécessaire de l'emploi circonstanciel est évidemment l'absence de correspondance avec d'autres sériels, mais comme 'finalement' et 'enfin' constituent fort bien une série à eux seuls (v. § 150), ce critère ne suffit pas. Dans l'exemple d'Ada 78, c'est la coordination combinée avec le changement d'aspect qui rend la fonction univoque. Un trait caractéristique de 'finalement' duratif est de se trouver souvent à l'intérieur de la proposition, trait qu'il partage avec les autres adverbes en -ment du groupe ('rapidement'):

«[...] la voiture obscure et froide où j'allais me retrouver aux côtés de Rémi qui aurait sur moi la supériorité de faire marcher le véhicule, de s'être comporté toute la soirée sans excès et s'en être finalement sorti en passant à vos yeux comme aux miens – c'est un comble – pour ma victime ...» (R. Billetdoux 16).

«Mais elle accepta toujours et, contente finalement d'abdiquer l'initiative, ne retourna plus seule à Forges ni ailleurs.» (E. Carrère *Hors p.* 217).

ou en position terminale (sans pause):

«On est entré et Yan s'est écroulé sur le divan du salon. C'était miraculeux de pouvoir souffler enfin.» (Ph. Djian 265).

Il s'agit, là encore, d'un critère faible, car le sériel aussi peut se trouver postposé au verbe. Lorsque les facteurs contextuels sont neutres, 'finalement' reste fonctionnellement ambigu; ainsi il est à la fois duratif et consécutif dans l'exemple suivant:

«Tout ça pour te montrer que voilà un divorce bien mené! Personne n'y a perdu. Et, finalement, tout le monde est content!» (Fr. Chandernagor 73).

et duratif et oppositif dans celui-ci:

«Les spécialistes de l'âme s'embrassaient, esquissaient des pas de danse. Finalement, et contre toute attente, le Gallois Jones avait efficacement défendu la cause.» (E. Orsenna 169).

En discours dialogal, 'à la fin', 'finalement', et surtout 'enfin' s'emploient comme duratifs métacommunicatifs, déterminant l'attitude de l'interlocuteur: → 'après tout ce que tu m'as dit', 'si je prends en compte tout ce que tu as dit', 'tout bien considéré', 'dis donc'; ils s'approchent alors de la fonction oppositive.⁸ V. p.ex.:

«J'aimerais d'ailleurs savoir, conclut-elle, si finalement tu viens ou non les [vacances] passer chez ma sœur.» (E. Carrère, *Hors* p. 34-35).

«[...] Jean-Pierre avait assez souvent insisté pour qu'elle se remît à sa thèse, elle s'y remettait, voilà tout, et poussait le zèle jusqu'à se rendre en province pour y consulter des archives.

«Mais enfin, glapit Jean-Pierre, tu travailles sur Fourier! Qu'est-ce que tu veux chercher ailleurs qu'à la B.N.?»» (E. Carrère, *Hors* p. 214).

«[...] Frédérique déclara qu'elle pensait en effet s'abstenir quelques jours la semaine suivante [...].

«Mais enfin, que je sache: tu as cours la semaine prochaine? – Ça peut se manquer.»» (E. Carrère, *Hors* p. 213-214).

«[...] je [...] l'interpellai sérieusement: «Enfin, Iñaki, on se connaît à peine, comment peux-tu déjà?»» (Fl. Delay 116).

«Il y avait Paloma Picasso [...] et autres célébrités. Elle s'en plaignait, évidemment. Elle était agaçante à la fin!» (Fl. Delay 81).

§ 599. *Résultatifs itératifs*

D'un point de vue purement sémantique, il convient d'isoler, à l'intérieur

- 8 Voilà la fonction de 'finalement' dans l'exemple cité par E. Roulet (87) 137:

«[...] Règles et usages paraissent de peu de poids face à la pression de la demande.

Alors, finalement, la meilleure protection des locataires n'est-elle pas garantie par une offre abondante?»

E. Roulet interprète à tort 'finalement' comme un «connecteur reformulatif» parce qu'il ne tient pas compte de la forme interrogative du contexte; son interprétation amènerait à accepter la combinaison de deux relationnels.

des perfectifs résultatifs, une série de compléments marquant la réalisation progressive de l'action, du type 'petit à petit':

Il s'endort petit à petit.

Ils sont intéressants parce qu'ils constituent une espèce d'itératifs internes. On envisage l'accomplissement de l'action comme une série de réalisations incomplètes de l'acte verbal, série dont seul le dernier terme marque le franchissement définitif de la limite. Ce sont donc des résultatifs itératifs:

«On ne saura jamais si cette fièvre que la pénicilline réduisit peu à peu avait un rapport avec mon joubi.» (N. Avril 65).

«Petersbourg disparaissait peu à peu dans la brume.» (P. Besson 21).

Au chapitre des itératifs (§ 584), nous avons fait état d'un groupe d'adverbes en -ment itératifs par le sens, mais plutôt modaux par leur syntaxe: ce sont en fait des résultatifs itératifs. Aux adverbes précédemment cités:

constamment	immanquablement
continûment	invariablement
continuellement	perpétuellement
	sempiternellement

on peut ajouter:

insensiblement
progressivement⁹

«Progressivement le monde se désenchante pour elles [ɔ: les sociétés occidentales], sans que la vie, si prolongée qu'elle soit, retrouve aucune plénitude.» (S. Latouche 67).

«Chez nous, la montée de la charge de travail après le bac se fait plus progressivement.» (*Nouv. Obs.* 18-24 mai 1989 p. 8).

«Nos pas nous conduisirent insensiblement vers les extrémités de la jetée, vers les ombres, vers la complicité de la nuit.» (J.-M. Rouart 80).

«Mais je finissais toujours par regretter progressivement, et de plus en plus précisément à travers ces essais, la force de ce premier bleu [...].» (R. Billetdoux 55).

«Le Parti communiste a insensiblement récupéré par le nationalisme ce

⁹ Cf. infra les remarques sur les adverbiaux du type 'indéfiniment', difficiles à distinguer des résultatifs itératifs.

qu'il perdait en ferveur révolutionnaire.» (Cl. Imbert, in *Le Point* 22 déc. 86 p. 42).

Comme les autres types résultatifs, l'itératif interne se réalise surtout à travers des syntagmes prépositionnels de composition fort variée. Un type particulier à cette fonction est le complément couplé, v. l'inventaire § 61:

«De fil en aiguille, les conversations viraient à l'allusif.» (E. Orsenna 39).

«Ils se lançaient dans des comparaisons assez oiseuses: la vie commune est-elle plus exigüe que la vie solitaire? Peu à peu, je m'endormais. Plus tard, le froid me réveillait.» (E. Orsenna 22).

On peut y ajouter les compléments à redoublement en 'sur', d'origine distributive évidemment (§ 786):

«[les marchés financiers] fonctionnent comme une place unique ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre.» (S. Latouche 7).

§ 600. *Résultatifs et mode d'action*

Les résultatifs sont particulièrement aptes à neutraliser le mode d'action, parce qu'insistant sur la réalisation de l'activité, ils présentent celle-ci comme l'aboutissement d'un certain parcours. De là vient qu'ils peuvent convertir une racine perfective en acte continu, à condition de se combiner avec l'aspect duratif (l'imparfait pittoresque, cf. supra § 593):

«Immédiatement, la police somalienne disposait des barrages.» (cit. Su. Schlyter 73).

«Finalement, après tant d'années, il avait pris la parole, sa conscience s'ouvrait [...].» (Ada 78).

«Et une semaine plus tard, comme pour rattraper le temps perdu, il convoquait de toute urgence à la fois le comité central et le Soviét suprême [...].» (*Nouv. Obs.* 7-13 oct. 88 p. 33).

«Peu à peu, je m'endormais.» (E. Orsenna 22).

«Pétersbourg disparaissait peu à peu dans la brume.» (P. Besson 21).

S'ils se combinent avec l'aspect perfectif, ils ne signalent évidemment plus que le résultat:

«Trissot rangea précipitamment sa revue dans son cartable.» (C. Dubac 44).

3. *Les compléments de perspective temporelle*

§ 601. *Fonction et type morphologique*

Le troisième type perfectif, les compléments qui expriment la durée d'un état futur, ont une position mal assurée dans le système adverbial. En effet, l'indication de la durée du laps de temps qui suit le passage de la limite demeure en principe interdite aux verbes perfectifs, qui passeraient à des verbes d'état, c.-à-d. imperfectifs. Il existe pourtant un cas très spécial où cette possibilité existe, savoir dans l'expression d'un état futur.¹⁰ On ne caractérise pas l'acte verbal lui-même, mais on indique la durée qui va suivre la réalisation du verbe perfectif:

Il est parti pour longtemps/trois ans.

→ son absence («le fait d'être parti») durera longtemps.

«- Tu ... Tu viens pour longtemps?» (M. Best 144).

«Pierre s'installe à Paris pour six mois.» (cit. Vet 136).

«La réduction des subventions compensera provisoirement les pertes de rentrées fiscales [...]» (Le *Monde hebdomadaire*, 29 déc. 88-4 janv. 89 p. 1).

«A moins que ce ne soit cette lecture qui l'ait épuisé et qui, à la façon d'un corps à corps ou d'un choc, l'ait provisoirement anéanti.» (B.-H. Lévy 147).

La plupart des adverbiaux qui figurent dans cette fonction sont des compléments prépositionnels. Autrement dit, le report vers le futur n'est pas assuré adverbialement, mais par les prépositions appropriées ('pour', 'à/jusqu'à'):

«Dans l'avenue un type n'a pas cessé de me dépasser; de se retourner, de ralentir jusqu'à ce que je le dépasse et ainsi de suite.» (R. Billetdoux 74).

«[...] il lui sait d'avance gré de ses bontés futures.» (B.-H. Lévy 78).

«[...] moi, je ne suis pas vraiment nue, sous mon visage qu'il dévisage à l'en user, un autre visage de moi-même lui en cache d'autres à l'infini, j'en viens à croire qu'il aime mon fantôme ...» (R. Billetdoux 83).

§ 602. *Compléments indifférents au mode d'action*

Lorsqu'on envisage un état futur, il devient plutôt illusoire de distinguer entre actes perfectif et imperfectif. Voilà pourquoi certains duratifs de perspective temporelle sont également bons avec les deux types de racines verbales, notamment 'pour toujours' et 'à jamais'. Comparez:

10 Il est significatif que l'expression de la postériorité se révèle sur ce point aussi bien moins solidement installée dans la langue que celle de l'antériorité. Cf. § 528.

- a) perfectifs: «Il n'en a plus pour longtemps à exhiber son sourire innocent.» (B. Schreiber 58).
 «Sa grâce est un peu ondoyante, à jamais éloignée des périodes martiales du Grand Siècle [...]» (E. Deschodt 157).
 «[les vers féroces sur Alexandre Ier] étaient lus aussitôt et frénétiquement applaudis, après quoi ils résonneraient dans les salons de la ville, provoquant à terme la relégation du poète.» (P. Besson 27).
- b) imperfectifs: »[...] je m'emparais de l'un ou l'autre tome du livre des monstres qui remplaça pour longtemps dans mes loisirs tous les recueils de contes [...]» (M. Braudeau 78).
 «Laura lui fit envoyer un télégramme qui lui intimait l'ordre de venir immédiatement sous peine d'être reniée à tout jamais.» (Ada 138).
 «Pourtant, le concept lockien de la démocratie de protection y prédomine aussi sur le long terme.» (G. Hermet 23).
 «Dans les lits voisins, d'autres enfants sont beaucoup plus malades que moi, et pour plus longtemps sans doute.» (N. Avril 84).
- c) coordination des deux valeurs: «Car le docteur craignait le définitif. Qu'on reste à jamais, qu'on parte pour toujours.» (Fl. Delay 16).

C. Les duratifs imperfectifs

§ 603. Valeur sémantique générale: la coextension

Du point de vue du mode d'action, les duratifs imperfectifs n'ont pas besoin de la distinction entre début et fin de l'action, puisque les verbes imperfectifs ne contiennent pas l'idée d'une limite à franchir. Aussi bien constate-t-on que la grande majorité des duratifs imperfectifs établit simplement le cadre temporel à l'intérieur duquel se déroule l'action. Ils impliquent ainsi à la fois le début et la fin de l'action. Comme ils s'allient naturellement avec le passé simple, pouvant ainsi privilégier l'expression du terme final, nous les rangerons avec les résultatifs:

«Après l'amour, je la contemplai longuement en silence.» (Fr. de Maulde 28).

«Longtemps ils se sont pas causé.» (B.-H. Lévy 37).

«Le père hésita longtemps avant de s'arrêter pour quitter sa veste qu'il refusa de donner à sa femme.» (B. Clavel, cit. O. Eriksson (89) 76).

«Elle reprit le gant qu'elle manipula un instant, puis le jeta sur la table ...» (G. Green, cit.id. 55).

«Je me vis un instant dans ce rôle, sauf qu'il m'aurait fallu tout apprendre.» (Fl. Delay 115).

Il reste qu'ils se combinent tout aussi bien avec l'imparfait :

Il se taisait un instant.

cas auquel l'idée même de terme devient caduque, car le complément n'exprime plus que la coextension entre adverbial et acte verbal. Les locutions prépositionnelles qui se rangent dans cette classe soulignent généralement la coextension de l'acte verbal avec le laps de temps quantifié ('pendant, au fil/cours de ...') :

«Gorbatchev a tout de même réussi, au cours de l'année, à consolider son autorité.» (Le *Monde hebd.* 29 déc. 88-4 janv. 89 p. 2).

«Au cours de la conférence, un autre orateur n'a pas hésité à mettre en cause nommément Mikhaïl Solomentchev [...].» (*Nouv. Obs.* 7-13 oct. 1988 p. 33).

«Il est à mon avis beaucoup plus grossier d'éternuer dans un poème que de tripoter les bras d'une dame au cours d'une réception.» (P. Besson 43).

«Bien sûr, dans les années qui suivront [...], il soutiendra toujours qu'il eut à ce moment-là le pressentiment de la tragédie qui allait se produire.» (P. Besson 13).

Les compléments nominaux non prépositionnels mettent en relief cette valeur coextensive si le nom est déterminé par une expression numérique :

«Ils y descendaient malgré tout, les dernières années, sous prétexte que le portier était le même.» (Fl. Delay 15).

«Le pauvre, il faudra qu'il attende encore quelque trente ans pour que le diable qui le mène, le quitte [...].» (R. Billetdoux 38).

«Au fil du temps je suis devenue très calme, comme tu m'apparais depuis que je te connais.» (R. Billetdoux 30).

C'est parce que ces duratifs imperfectifs ont en principe une valeur résultative que les compléments nominaux non prépositionnels formés d'un substantif temporel indéterminé ('instant', 'moment', 'seconde') servent à renforcer la valeur absolue de la négation (cf. 'absolument pas') :

«Je ne doute pas un seul instant de votre conviction.» (J. Chirac 88, 712).

Ils ont la même valeur terminative forte dans la question :

«Comment avaient-ils pu imaginer une seconde que pour quelques pièces d'or il leur aurait livré la corde pour pendre son maître?» (P. Besson 19).

§ 604. *Duratifs inchoatifs et résultatifs*

Il existe cependant un cas où on a besoin d'insister sur le début de l'action durative, savoir quand il faut signaler qu'un acte, qui a pris son début il y a un certain temps, dure encore. On marque donc la durée partiellement, n'en considérant que la portion initiale. Le reste du laps de temps qui doit d'écouler avant que l'action ne soit plus réalisable, est laissé dans la vague, et peut se prolonger indéfiniment. De cette façon, nous pouvons distinguer aussi à l'intérieur du système des duratifs imperfectifs entre inchoatifs et résultatifs :

1° inchoatifs: il dort depuis deux heures

2° résultatifs: il dort pendant deux heures.

«Ou bien est-il en train de mettre au point, avec quelques amis, une réponse aux calomnies qui circulent depuis plusieurs mois sur son compte et celui de sa femme.» (P. Besson 13).

'depuis' présuppose que l'action a pris son début avant le moment actualisé par le syntagme verbal. De là vient que l'on ne peut pas le combiner avec une indication du futur, ce temps verbal présupposant en effet que l'action ne s'est pas encore réalisée :

* «Depuis demain il sera absent de Paris.» (cit. Vet 134).

Comme cette contrainte ne pèse pas sur les compléments formés à l'aide de la préposition 'dès' :

Dès demain il sera absent.

on peut en conclure que ce genre de compléments appartient au système perfectif. Il présuppose, à l'inverse de 'depuis', que la réalisation de l'acte verbal est antérieure au moment escompté, indication incompatible avec l'idée de durée continue :

inchoatif perfectif:	A partir de cette époque, le chemin de fer traverse le centre ville.
inchoatif imperfectif:	A partir de son enfance il est malade.
perfectif:	Depuis son enfance il est malade.
perfectif:	Depuis cette époque, le chemin de fer traverse le centre ville.

Notons en passant que ces compléments perfectifs permettent de combiner l'indication ponctuelle du moment avec l'indication durative du début de l'action:

A partir de l'an 738 nous le retrouvons à Bagdad.

Comme le signale Dessaux-Berthonneau, *Niveaux* 24 sq. (à partir d'une analyse différente de la nôtre), le caractère perfectif de 'dès' ressort de sa compatibilité avec un régime itératif, type refusé par 'depuis' puisque la durée imperfective ne se combine évidemment pas avec la discontinuité:

«Dès chaque appel de cloche, les enfants accouraient.» (cit. Dessaux-Berth 24).

On sait que si un complément temporel perfectif se combine avec un verbe à mode d'action duratif, le résultat d'un tel conflit sémantique est souvent un énoncé itératif. Voilà l'explication du couple contrastif cité par Dessaux-Berthonneau 25:

itératif: «Dès deux semaines, l'enfant sourit à sa mère.»
duratif: «Depuis deux semaines, l'enfant sourit à sa mère.»

Ce type inchoatif de la durée continue itérativisée se réalise presque toujours à travers des tours figés ou des constructions pseudo-clivées:

Ça fait deux heures que je te parle.
Je te parle depuis deux heures.
Il y a deux heures que je te parle.
«Cela faisait longtemps que je ne l'avais plus regardée pour me comparer à elle.» (Fl. Delay 27).
«Cela faisait longtemps que je ne voyageais plus seule.» (Fl. Delay 15).

On pourrait éventuellement grouper avec ces tours les locutions prépositionnelles 'de toute éternité' et 'de longue date', puisqu'elles sont synonymes de 'depuis toujours':

«Je ne m'étonnais pas de cette constante réussite des jours, et comme le gagnant du gros lot n'est pas longtemps sans croire qu'il l'a mérité de toute éternité, j'estimais devoir cette fortune à ma bonne nature ...» (R. Billetdoux 30).
«A côté de nous, sur le trottoir, était un petit groupe de mères qui semblaient se connaître de longue date et échangeaient des propos à l'écart en se donnant du tu.» (J.-Ph. Toussaint, *app.* 15-16).

§ 605. *Duratifs de perspective temporelle*

De même qu'il est possible, dans le système perfectif, d'indiquer la durée future de l'état qui suit la réalisation de l'acte verbal, ainsi le système imperfectif permet de privilégier l'expression du terme futur de l'état à l'aide de compléments du type 'jusqu'au deux avril', 'à jamais'. Ces compléments se singularisent du fait qu'ils se combinent sans difficulté avec le futur:

Il travaillera jusqu'à deux heures.

Je vous aimerai à jamais.

«[...] il est remonté dans le car qui l'emportait au loin et à jamais, avec sa mère! [...]. (V. Thérèse, *Escal.*, p. 41).

Un tel complément de perspective temporelle s'allie naturellement aussi au présent, marquant que l'état continue encore, tout en impliquant qu'il touche à son terme:

«A ce jour, une seule différence subsiste, mais essentielle: ce sont les femmes qui portent les enfants et jamais les hommes.» (E. Badinter, *L'un* p. 11 sq.).

Signalons enfin le cas de 'rétrospectivement', qui allie la perspective temporelle avec une valeur hypothétique (→ 'si on regarde les faits passés depuis le présent'):

«Qui leur donnerait rétrospectivement tort?» (A. Glucksmann, in: *Le Point* 5 janv. 87 p. 61).

«A long terme, l'inégalité passe, d'une certaine façon, par la perpétuation du modèle social-démocrate [...].» (A. Minc 62, cf. les exemples cités supra § 602).

«Ce n'est que le 20 mai que l'Union calédonienne procédera officiellement à la désignation des ses nouveaux président et vice-président, mais dans l'immédiat, par un singulier paradoxe, l'avenir des accords de Matignon repose ainsi, côté indépendantiste, entre les mains d'un homme [...].» (Le *Monde hebd.* 4-10 mai 89 p. 8).

→ à court terme

«Aujourd'hui, le printemps insiste, s'impose, s'impatiente. Je ne vois pas, pour l'instant, ce que je pourrais en faire.» (Y. Audouard 45).

Comme le signale Nilsson-Ehle 117, 'tard' adopte parfois cette fonction d'indiquer le terme futur d'un état lorsqu'il se combine avec un verbe imperfectif conjugué à l'aspect perfectif. L'adverbe prend alors le sens 'jusqu'à un moment avancé':

«Il dort le lendemain assez tard.» (Balzac, cit. Nilsson-Ehle).

Alors que ‘jour’ redoublé indique la durée illimitée si le complément se construit sans article (v. infra), ‘au jour le jour’ indique la perspective temporelle (‘à court terme’):

«[...] dans cette mare immobile et gluante où les parties ne pouvaient patauger ensemble qu’à condition de gérer au jour le jour les affaires en contournant les difficultés sans les résoudre.» (Y. Audouard 101).

§ 606. *Duratifs modaux de la durée illimitée*

A la limite du système duratif se trouvent les compléments prépositionnels qui marquent la durée indéterminée de l’action, du type ‘sans cesse’. Comme ils n’impliquent aucune idée de limite, ils sont incapables de dresser un cadre temporel. Par conséquent, ils ne servent pas à remplir la fonction circonstancielle, déterminant simplement le syntagme verbal à la façon d’un complément modal:

Il parle sans cesse/sans arrêt.

Cf.:

Il ne cesse de parler./Il continue à parler.

Ils ressemblent pourtant aux duratifs proprement dits en ce sens que leur valeur dépend du mode d’action du verbe. Lorsqu’ils déterminent un verbe perfectif, ils adoptent en effet une valeur itérative, parce que la seule façon d’envisager un perfectif comme ayant une «durée» illimitée est de le faire se reproduire un nombre indéterminé de fois:

Il s’endort sans cesse.

«Mais l’entretien de la maison était infinie, il fallait chaque année ou presque refaire la peinture extérieure rongée par le sel, calfeutrer sans cesse les fenêtres et les portes [...]» (M. Braudeau 31).

«Et personne autour de nous ne comprenait pourquoi on me revoyait sans cesse auprès d’Indio [...]» (Fl. Delay 20).

«Maman, je peux descendre? répétais-je sans cesse. Des années durant, je reprendrais ce lamento [...]» (N. Avril 72).

«Dans ses yeux, au contraire, deux roues brunes faisaient sans cesse l’aller-retour, entraînant les moyeux noirs de la pupille.» (Fl. Delay 119).

‘sans fin’ (en emploi adverbial) est un synonyme complet de ‘sans cesse’:

«Il a le même air le dimanche quand il lit sans fin ses livres sans images.» (M. Best 19).

Ces compléments fonctionnent donc comme des duratifs modaux. Ils se placent le plus souvent auprès du verbe, mais adoptent facilement la place initiale:

Sans cesse le sifflet émettait un son aigu.

Le groupe comprend une grande variété de locutions, souvent à caractère fortement figé, p.ex. les locutions redoublées sans article, du type: ‘jour après jour’:

«Ange, écarte encore un temps le séducteur du suicide qui rôde autour de moi nuit et jour [...]» (M. Braudeau 14).

«L’abîme que creusait nuit après nuit le Baron rouge entre ceux de la famille et moi se peuplait lentement de monstres obstinés [...]» (M. Braudeau 81).

«Il lui a suffi [...] de s’acharner nuit après nuit à détruire les restes de sa jeunesse.» (N. Avril 55).

Le type ‘à loisir’, ‘à plaisir’ s’assimile aux compléments imperfectifs de perspective temporelle, marquant le prolongement indéfini de l’action:

«De là, ils pouvaient détailler à loisir le reste de l’assistance.» (C. Dubac 43).

→ aussi longtemps qu’ils voudraient.

D’un point de vue purement sémantique, on pourrait ajouter au groupe des adverbes en -ment synonymes de ‘sans cesse’, p.ex. ‘éternellement’, ‘interminablement’, ‘indéfiniment’ (cf. Nilsson-Ehle 168 sqq.), ‘incessamment’:¹¹

«Il [le sifflement plaintif] cessait, reprenait, sur deux tons, indéfiniment.» (Y. Queffélec 263).

11 ‘incessamment’ fonctionne aussi comme un temporel ponctuel synonyme de ‘sous peu’, ambiguïté qui est à l’origine de la combinaison insolite suivante:

«[...] je compris pour la première fois [...] que Muzil allait mourir, incessamment sous peu, et cette certitude me défigura [...]» (H. Guibert 104).

«Recommencer infiniment d'être la même, joyeuse et catastrophée [...]» (Fl. Delay 27).
 «Son absorption imaginaire reste fragile et doit être indéfiniment recommencée devant son insistance.» (S. Latouche 69).

Mais ils sont fonctionnellement modaux et ne se distinguent donc pas d'autres adverbes en -ment qui adoptent à l'occasion une valeur durative, tout en restant fondamentalement modaux, p.ex. 'hâtivement' ou 'furtivement' au sens de 'rapidement':

«[...] passer le jour après son départ à recueillir furtivement derrière lui les traces vivantes de son mouvement humain [...]» (R. Billetdoux 29).

Signalons enfin les expressions adnominales 'd'affilée' et 'de suite'. Elles n'appartiennent pas à la syntaxe adverbiale, mais fonctionnent tout de même comme une sorte de variante adnominale de 'pendant'. Elles ressemblent ainsi à la construction durative à base de 'durant':

pendant | deux jours | $\left\{ \begin{array}{l} \text{d'affilée} \\ \text{durant} \end{array} \right.$

«Plusieurs soirs d'affilée, elle me véhicula sur la terrasse d'occident, en haut de Providence [...]» (M. Braudeau 21).

«Bien sûr, dans les années qui suivront et durant lesquelles il ressensera infatigablement les événements de ce 27 janvier 1837 [...]» (P. Besson 13).

D. Les duratifs simultanés

1. *Adverbiaux d'inclusion temporelle*

§ 607. *Aspect paradigmatique de la relation simultanée*

L'analyse du système ponctuel nous a montré que la détermination circonstancielle peut se faire de deux manières. Soit par un renvoi à des phénomènes temporels ou locaux du monde extérieur, soit en calculant la distance par rapport à un phénomène contextuel. Dans le système duratif nous retrouvons ce dernier type de rapport avec les duratifs simultanés. Ces adverbiaux définissent la durée de l'acte verbal en reportant celui-ci à un acte intérieur. C'est la durée de ce dernier qui constitue le cadre temporel à l'intérieur duquel se déroule l'acte déterminé par le duratif simultané. V. p.ex.:

«Peut-être entre-temps a-t-il allumé une autre cigarette [...]» (A.-M. Garat 174).

«Lorsqu'ils sont recousus de partout, on fait semblant de les trouver inchangés. Et en même temps, on compte leurs points de suture.» (Fr. de Maulde 93).

«Hélas! entre-temps, ils avaient assassiné Georges Besse et le général Audran.» (J. Chirac 88, 1558).

«Il importe que vous élevez dès maintenant votre niveau d'attention à ma prose afin de remarquer ce genre de choses, car je n'aurai pas toujours le temps, dans les chapitres ultérieurs – ni la patience – de vous les signaler à mesure.» (J. Roubaud 23).

«Je suis et frissonnais en même temps, j'aurais donné [...]» (Ph. Djian 83).

«L'objectif sera ici de le repérer plus réellement [...]. Parallèlement, le propos sera aussi de mieux jauger le manque de vertu démocratique [...]» (G. Hermet 11).

Les duratifs simultanés servent ainsi à établir un rapport d'inclusion temporelle entre deux éléments appartenant à la même classe linguistique. En ce sens on peut dire que ce sont des relationnels paradigmatiques. D'autre part, ce sont évidemment des relationnels contextuels parce que l'énoncé déterminé ne peut se dire que si le contexte précédent contient un énoncé précisant le temps par rapport auquel l'énoncé déterminé par l'adverbial est marqué comme «simultané».

§ 608. *Lexicalisation de la relation de simultanéité*

Parmi les compléments paradigmatiques de simultanéité il convient de distinguer un groupe morphologique constitué de locutions pleinement adverbialisées. Ce sont des locutions qui lexicalisent l'élément relationnel à l'aide d'un déterminant ou d'une préposition (article, pronom, 'entre') qui n'ont pas de valeur anaphorique précise, en sorte que les locutions se présentent fonctionnellement comme des relationnels plutôt ponctuels que duratifs: elles ne quantifient pas le circonstant, mais indiquent simplement la position temporelle du prédicat par rapport à un autre acte verbal. On pourrait ainsi caractériser ces compléments comme des relationnels duratifs implicites:

dans l'intervalle – en même temps – entre-temps

Les locutions adverbiales se construisent généralement à base d'un substantif de temps, le mot même de 'temps' étant évidemment de loin le plus important. On utilise aussi le nom 'coup', très fréquent dans des fonc-

tions temporelles variées, et des termes moins grammaticalisés comme ‘intervalle’:

«Je voyais chaque visage comme à la loupe, en relief, mais en même temps je me sentais très, très distante.» (Ada 145).

«Les sons me parvenaient tous en même temps en un doux brouhaha [...]» (Ada 145).

«Il m’est revenu à la mémoire du même coup que, si vous êtes les amis de Rémi depuis toujours, je suis devenue la vôtre par alliance.» (R. Billetdoux 11).

«De toute façon, il ne reviendra pas! Et, dans l’intervalle, il aura vendu cette maison.» (Fr. Chandernagor 117).

Notons enfin que le gérondif, qui fonctionne normalement comme complément duratif intraphrastique, a donné lieu à la locution figée ‘en attendant’, locution qui peut adopter la valeur relationnelle de ‘entre-temps’:¹²

«Personne à cette heure, il est vrai, ne pourrait plus jurer que Rémi et moi, demain ... Mais ce n’est pas à vous, tout amis que vous soyez, d’en être les voutours.

En attendant peut-être pourriez-vous par exemple, à tête reposée, vous demander pourquoi [...]» (R. Billetdoux 20).

«Kozlov est hypnotisé par les gestes précis et soigneux de la cuisinière. En même temps, l’angoisse monte en lui.» (P. Besson 13).

2. Locutions anaphoriques et relation intraphrastique de simultanéité

§ 609. Les compléments intraphrastiques représentant une prédication abrégée

Quand on passe aux locutions pleinement anaphoriques, du type ‘pendant ce temps-là’, la différence entre compléments relationnels duratifs et compléments ponctuels de cadre, p.ex. ‘à ce moment-là’, s’estompe, parce que ces locutions situent le prédicat par rapport à un moment

12 La locution fonctionne aussi comme un complément de perspective temporelle, synonyme de ‘provisoirement’:

«Mendiants ou bricoleurs, ces parasites n’avaient d’avenir qu’autant que le développement économique normal réussirait. En attendant, leur seule chance de ne pas crever était de retourner bien sagement dans leur campagne d’origine [...]» (S. Latouche 121).

«Il paraît que dans quelques instants ce sera un repaire du tourisme. En attendant, ce sont des îlots sauvages qui se reflètent dans des lagunes sauvages bordées d’arbrisseaux gris.» (*Marie Claire*, cit. O. Halmoy 137).

déterminé. Mis à part l'élément anaphorique, elles se présentent ainsi comme des compléments intraphrastiques, plaçant le prédicat à l'intérieur d'un cadre temporel.

Aussi bien on constate que, d'un point de vue syntaxique, ces locutions fonctionnent entièrement comme des compléments de temps circonstanciels. Elles répondent à une question introduite par 'quand' et assument sans difficulté la fonction de foyer clivé :

- Quand se réalisa l'unification du royaume?
 - Au cours de cette période-là.
- C'est pendant ce temps-là que se réalisa l'unification du royaume.

Si nous avons placé ces locutions anaphoriques de simultanéité avec les duratifs, c'est pour ne pas les séparer des compléments intraphrastiques parallèles à régime anaphorique et de sens clairement duratif, du type suivant (cf. C. Vet 119) :

- «Il s'est éclipsé pendant la réunion.» (cit. Vet 119).
- «Pendant la conférence nationale de juin, on a eu quelques exemples particulièrement révélateurs de leur enracinement dans l'appareil.» (Nouv. Obs. 7-13 oct. 1988 p. 33).

Morphologiquement, il s'agit de syntagmes prépositionnels dont le régime résume l'événement avec lequel le prédicat coïncide. Il s'agit donc d'expressions abrégées au moyen desquelles on établit un rapport temporel entre deux actes. Le prédicat de la phrase est situé dans l'intervalle défini par le complément prépositionnel. Cette double fonction de moment et de relation est explicitée dans les locutions prépositionnelles 'au cours de' (v. les exemples cités § 603) et 'dans l'intervalle de' :

- «Dans l'intervalle de deux ans et demi, je passais d'un âge médical à l'autre.» (N. Avril 80).
- «Au cours des dix années qui vont suivre, on n'ouvrira plus mon corps.» (N. Avril 85).

D'une façon analogue, on peut la mettre en lumière si l'on substitue au complément une proposition subordonnée :

- Il s'est éloigné pendant que s'est déroulée la réunion.

On voit de cette façon que le complément prépositionnel représente en

réalité une prédication secondaire «abrégée», c.-à-d. intégrée pleinement à la proposition principale. Le complément de simultanéité reste donc un circonstanciel relationnel; seulement la relation s'établit à l'intérieur de la phrase même. Le mécanisme vaut pour tous les noms dénotant une situation (p.ex. les substantifs verbaux: 'dès son arrivée', mais aussi ceux désignant un état: 'pendant son enfance'), parce que celle-ci peut toujours être explicitée à l'aide d'une proposition subordonnée.

Ces compléments relationnels de simultanéité fonctionnent par définition comme cadre, délimitant un intervalle au cours duquel a lieu l'action. En tant que relationnels, ils ne permettent pas de préciser le moment de l'action: il faut choisir entre l'expression de la relation et l'expression du moment. On ne peut pas combiner les deux types d'adverbiaux:

* Au cours de la réunion il s'est éclipse à cinq heures.

En résumé, on peut dire que les compléments relationnels sont duratifs parce qu'ils indiquent l'extension d'une prédication présupposée, prédicat qui peut éventuellement s'intégrer à la phrase comme une prédication secondaire. Dans ce cas, ils perdent leur valeur durative de relation et fonctionnent comme des circonstanciels de cadre, fonction commune à tous ces compléments par rapport à la phrase introduite.

§ 610. *Rôle sémantique des compléments intraphrastiques*

Le rôle sémantique des divers compléments de simultanéité intraphrastiques est de spécifier le degré de coextension entre la prédication adverbialisée et le prédicat du verbe fini; autrement dit, d'indiquer la position scalaire de celui-ci dans la durée de la prédication implicite. 'pendant', p.ex., opère un rapprochement scalairement neutre, sans impliquer de limites à la coextension; en revanche, 'durant' semble exiger une coextension complète: l'acte verbal dure tout le temps de la prédication secondaire. Enfin 'au cours de' fonctionne comme l'antonyme, à cet égard, de 'durant', puisqu'il implique normalement que l'action verbale ne recouvre qu'un fragment de l'intervalle. En outre, il exclut explicitement le début et la fin de l'intervalle. Comparez:

Il s'est assoupi un moment	}	pendant le spectacle
	}	au cours du spectacle.
? Il s'est assoupi un moment durant le spectacle.		

Tout comme les adverbes du système non relationnel, les syntagmes prépositionnels de simultanéité peuvent exprimer, à travers leurs lexicalisations diverses, la coextension partielle, soit avec le début, soit avec la fin de la durée. Par ailleurs, les compléments prépositionnels sont peu grammaticalisés, les noms régimes gardant leur pleine valeur sémantique: ‘au bout de’/‘à la fin de’ – ‘au début de’/‘au commencement de’.

A la différence des adverbiaux duratifs proprement dits, les compléments intraphrastiques ne peuvent déterminer le syntagme verbal au sens étroit:

* Il a travaillé au cours de huit heures.

Comme le propre de leur fonction syntaxique est d’introduire dans la phrase une prédication secondaire, ils ne sont bons que dans le rôle de cadre temporel.

Pourtant les prépositions simples:

avant – pendant – après.

qui fonctionnent aussi comme adverbiaux non quantifiés, intègrent complètement le régime au prédicat. D’autre part, toute indication d’intervalle présuppose logiquement un prédicat, car une durée ne peut être vide. Par conséquent, aussi les prépositions simples peuvent servir à suggérer l’idée d’une prédication secondaire. Comparez:

Après trois heures	}	, il est parti.
Après trois heures d’attente		
Après avoir attendu trois heures		
Après qu’il l’a attendu trois heures		

Ici il est clair que l’indication durative ne concerne pas l’acte verbal de la phrase introduite, mais celui de la prédication présupposée, prédication qui peut se réduire à la seule indication de durée. Cf.:

Il est parti avant le discours du ministre.

Il est parti avant que le ministre ait prononcé son discours.

Quand le régime de ‘pendant’ (etc.) est un nom dénotant un laps de temps, le complément prépositionnel fonctionne comme un vrai duratif, répondant à une question introduite par ‘combien (de temps)’:

Il a dormi pendant huit heures d'affilée.

Ici le complément n'a aucune fonction relationnelle, marquant uniquement la durée de l'action verbale, sans référence à un intervalle, un cadre. Par ailleurs, l'étude du rapport entre prépositions et prédications reste encore à faire, du moins en ce qui concerne la fonction adverbiale.

E. Morphologie des duratifs

1. *Rôle des adverbes*

§ 611. *Adverbes et compléments prépositionnels*

Morphologiquement le système duratif non relationnel repose sur un nombre très réduit d'adverbes particules et sur un large groupe d'adverbes en -ment. S'y ajoute une richesse extraordinaire de compléments prépositionnels et nominaux, richesse que l'on retrouve dans tous les types duratifs. Seuls les perfectifs sont capables d'exprimer les deux types de base à l'aide d'adverbes non dérivés, et, en général, le système perfectif est beaucoup plus riche que l'imperfectif, différence qui s'accuse encore quand on prend aussi en considération les compléments prépositionnels. On peut schématiser la réalisation morphologique de la façon suivante:

duratifs	perfectifs	imperfectifs
inchoatifs	soudain soudainement	÷ ÷
résultatifs	vite rapidement	longtemps longuement

C'est seulement lorsque nous passons aux compléments prépositionnels qu'il devient possible de dresser le système complet. Il existe en effet une structure prépositionnelle capable de remplir les cases du système en faisant alterner des prépositions simples combinées avec le même régime:

duratifs	perfectifs	imperfectifs
inchoatifs	dès deux heures	depuis deux heures
résultatifs	en deux heures	pendant deux heures
compléments de perspective temporelle	pour deux heures	jusqu'à deux heures

Les adverbes en *-ment* sont très nombreux dans les fonctions perfectives. En principe, ils y fonctionnent à l'égal des adverbes particules. Ainsi on ne voit pas de différence entre 'soudain' et 'soudainement':

«Il dut prendre soudainement conscience qu'il était regardé, il appela son sourire qui vint se placer sur ses lèvres et son regard qui reprit vie.» (A. Philippe 40-41).

«Les cris aigus et les sons des flûtes venaient jusqu'à elle, du dehors, soudain insupportables.» (A. Absire 13).

Pas plus qu'entre 'longtemps' et 'longuement':

«Après l'amour, je la contemplai longuement en silence.» (Fr. de Maulde 28).

Après l'amour, je la contemplai longtemps en silence.

Cette alternance souligne le fait déjà relevé (§ 591) qu'un adverbe en *-ment* en fonction durative ne se confond pas avec l'adverbial de manière, même en zone postverbale.

2. *Les compléments nominaux*

§ 612. *Les compléments duratifs et les compléments de mesure*

Nous avons noté que les imperfectifs sont peu nombreux et ignorent les adverbes inchoatifs. Ils se singularisent aussi du fait qu'ils ont une structure beaucoup plus nominale que les autres duratifs. Ils utilisent ainsi le même type de complément nominal que les circonstanciels ponctuels (et les itératifs), c.-à-d. 'déterminatif/numéral + nom'. Comparez:

Il est arrivé le lundi.
Il a dormi deux heures.

Sur ce point, les compléments duratifs se conforment à la règle générale selon laquelle le nom ne peut remplir une fonction adverbiale que s'il est déterminé (v. § 54).

Cependant on peut se demander si les compléments nominaux sont de vrais duratifs; d'un point de vue syntaxique, ils fonctionnent plutôt comme une espèce d'objet indirect, tout à fait analogue aux compléments nominaux de quantité du type:

Ce sac pèse cinq kilos.

Les compléments nominaux duratifs obéissent aux mêmes contraintes syntaxiques. Ainsi ils ne peuvent se mettre en début de phrase:

* Deux heures Hélène a marché.

alors que cette position reste naturellement ouverte au complément duratif en tant que circonstanciel quantifié:

Pendant deux heures, Hélène a marché.

De même que 'peser' ne permet pas de combiner objet direct et objet indirect (c'est un verbe bi-valent):

* Le meunier pèse le sac dix kilos.

les compléments duratifs nominaux sont normalement incompatibles avec un objet:

Il a travaillé deux heures.
Il a travaillé son style.
* Il a travaillé son style deux heures.

Pour marquer la durée d'un prédicat comprenant un objet, il faut utiliser un vrai duratif, c.-à-d. il faut employer 'pendant':

Il a travaillé son style pendant deux heures.

Certains verbes admettent à la fois un objet direct et un objet indirect de mesure:

Il a vendu sa maison cinq millions.

et il semble que la même possibilité existe pour les duratifs nominaux:

? Il a attendu Suzanne deux heures.

? Après avoir un court moment laissé son ouvrage, il s'y applique à nouveau.

Nous nous sommes reposés toute la journée/un instant.

Signalons enfin avec Vet 129 qu'en tant que compléments semi-actanciels, les duratifs nominaux adverbiaux de mesure sont sous la négation. Dans une phrase niée la négation porte nécessairement sur l'adverbial en fonction d'objet indirect de mesure:

Hélène n'a pas marché deux heures.

Les duratifs, en revanche, peuvent en tant que circonstanciels se soustraire à l'influence de la négation, même s'ils se trouvent à sa droite. De là vient que la phrase citée par Vet reste ambiguë:

	Hélène n'a pas marché pendant deux heures.
complément de mesure:	a) mais elle a marché pendant une heure et demie.
duratif:	b) elle n'a pas marché du tout au cours de l'intervalle indiqué.

Notons que la deuxième interprétation n'est possible que si l'adverbial se trouve en extraposition, à la place finale détachée. On sait que celle-ci correspond fonctionnellement à la place initiale:

Pendant deux heures, Hélène n'a pas marché.

et qu'elle s'ouvre à un arrière-plan ou à un élément thématique valables pour l'ensemble du prédicat (cf. §§ 939 et 945).

§ 613. *Différence fonctionnelle des compléments nominaux et prépositionnels*

Les compléments nominaux non prépositionnels ne sont naturels qu'en combinaison avec les racines verbales imperfectives; c'est ainsi que, si par le biais de la détermination adverbiale on veut conférer à un verbe

perfectif une nuance d'acte en procès, il faut utiliser un complément prépositionnel:

Il { étouffait } pendant deux heures, mais
 mourait }
 à l'arrivée du docteur il se rétablit soudain.
 * La situation s'est améliorée deux semaines.

Cf. la locution imperfective d'état 'être familier avec/de' qui admet sans problème un complément nominal aussi au parfait:

«Tous ceux qui ont été, un moment de leur vie, familiers des choses maghrébines et plus spécialement algériennes savent [...]» (J. Daniel, in *Nouv. Obs.* 14-20 oct. 88 p. 25).

D'autre part, il semble toujours possible de transformer le complément nominal en complément prépositionnel:

→ Tous ceux qui ont été, à un moment de leur vie, familiers ...

Dans ce cas, la distribution entre adverbial duratif et adverbial ponctuel devient délicate: une étude détaillée s'impose, d'autant plus qu'il ne s'agit certainement ici que de tendances; certains syntagmes nominaux paraissent si figés dans leur rôle d'adverbial qu'ils servent aussi à qualifier la durée d'une racine perfective, sans préposition:

«[...] le choc sourd de ses bottes [...] s'arrête un instant pour changer de direction, repart [...]» (A. Robbe-Grillet 26).

Cf.:

'un moment', 'un temps', etc.

§ 614. *Traits particuliers de 'longtemps'*

Quelle que soit l'interprétation qu'on donne des compléments nominaux, il est en tout cas remarquable que l'adverbe qui constitue à lui seul la base morphologique des imperfectifs, à savoir 'longtemps', reste très près de son origine nominale. Ainsi il peut être régime de préposition:

«Il n'en a plus pour longtemps à exhiber son sourire innocent.» (B. Schreiber 58).

un objet indirect de mesure (v. § 612):

«J'ai mis longtemps à comprendre que ma mère ressentait [...]» (A. Ernaux 77).

Il arrive même que les deux éléments de cet adverbe composé recouvrent leur pleine indépendance syntaxique:

«Depuis un long temps, seul son sourire rappelle le passé.» (B. Schreiber 28).

Aucun autre adverbial du système duratif ne possède ces qualités, que l'on retrouve en revanche chez les circonstanciels pleins et l'itératif '(des) fois'. Nous ne voyons pas d'explication à cette anomalie.

F. Les fonctions duratives de 'déjà', 'toujours' et 'encore'

1. *La relation durative extensive*

§ 615. *Une comparaison non paradigmatique*

A l'intérieur du système duratif relationnel, il convient d'isoler le petit groupe d'adverbes polyvalents:

déjà – encore – toujours.

Parmi leurs multiples fonctions se trouve aussi celle, durative, de déterminer l'extension d'un acte verbal, c.-à-d. de se prononcer sur le rapport temporel entre la réalisation actualisée de l'acte verbal et la réalisation présupposée par le contexte. Ils mettent en rapport une attente et un fait en mesurant la distance qui les sépare. Nous les appellerons des duratifs relationnels extensifs.

Ils se distinguent des autres simultanés relationnels parce que la relation qu'ils établissent n'est pas de nature paradigmatique. Ils ne mettent pas en rapport deux éléments d'une même classe, mais se prononcent sur le rapport entre deux états du même élément.¹³ On peut dire aussi qu'ils

13 Cf. le rôle analogue joué par 'encore' additif comparatif, v. § 362.

déterminent le rapport quantitatif du prédicat avec un moment présupposé.

Les trois adverbes constituent un sous-système duratif assez bien structuré à la base du rapport quantitatif entre acte réalisé et moment présupposé. En effet, ces adverbiaux extensifs déterminent chacun une des trois phases de tout acte verbal. ‘déjà’ détermine ainsi le début de l’action, laissant entendre que l’actualisation intervient avant le moment attendu, alors que ‘encore’ en caractérise la fin. Il marque que la durée dépasse la fin escomptée, celle-ci constituant le moment présupposé.

‘toujours’ indique l’absence de limites de l’action, tout en laissant entendre que l’action se meut dans la «bonne direction», c.-à-d. vers sa fin naturelle. Il présuppose une durée précédente au-delà de laquelle l’action continue, mais il n’évoque pas de moment précis: le début et la fin sont impossibles à préciser.

En termes logiques, ‘déjà’ est un adverbial inchoatif qui présuppose que l’action s’est réalisé avant le moment escompté et qu’elle continue au-delà d’un point de repère temporel:

A trois heures les oiseaux chantaient déjà.
→ et à quatre heures ils chantaient encore.

‘encore’ est un adverbial terminatif qui présuppose que l’action continue au-delà de sa fin escomptée et qui implique qu’elle ne continuera pas indéfiniment au-delà du point de repère:

A trois heures les oiseaux chantaient encore.
→ mais à quatre heures ils ne chantaient plus.

Le sème terminatif de ‘encore’ est bien mis en lumière par F. Nef (1981), p.ex. p. 100: l’adverbe implique l’idée d’achèvement de la durée de l’acte (par rapport à la qualité ou au nombre). Si on dit, p.ex., utilisant ‘encore’ comme additif comparatif:

– Tu veux encore un gâteau?

le locuteur implique nécessairement qu’il considère qu’un de plus représente le maximum imaginable. De même, disant:

Marie mange encore deux gâteaux.

le locuteur implique que Marie mange deux gâteaux de plus – et pas davantage; à moins, évidemment, de prendre l’adverbe en fonction itérative:

Voilà qu’elle mange de nouveau deux gâteaux.

Dans son ouvrage de 1986, F. Nef 259 constate que ‘encore’ temporel possède deux «implicatures conventionnelles»:

«[...] d’une part une implicature sur l’intervalle précédent, d’autre part sur la proximité par rapport à une limite.»

C’est la première, exigeant que l’acte se réalise antérieurement au moment posé dans le prédicat, qui explique que ‘encore’ est incompatible avec un énoncé d’événement unique (cf. Nef (86) 256 sq.):

* Socrate est encore mort.

* La bombe a encore explosé.

La seconde, qui ne vaut que pour les emplois duratifs, rend compte de l’incompatibilité de ‘encore’ avec les qualifications de durée illimitée:

* Paul est encore grand.

* Marie a encore les yeux bleus.

‘toujours’, ni inchoatif ni terminatif,¹⁴ présuppose que l’action a débuté avant le point de repère, mais sans situer le début par rapport à une attente, et il ne véhicule pas d’information quant à la fin de l’action:

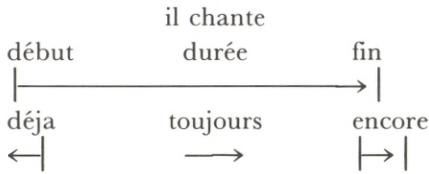
A trois heures les oiseaux chantaient toujours.

→ ils chantaient à deux heures et peut-être ils continueront jusqu’à quatre heures.

§ 616. Schéma du système extensif et polyvalence de ses constituants

Si l’on figure le déroulement de l’action verbale par une ligne ayant un commencement et une fin, nous pouvons illustrer la place des trois adverbiaux dans le système duratif relationnel de la façon suivante:

14 Sauf en emploi itératif. V. § 579.



A deux heures il chantait déjà. A trois heures et demie il roucoulait toujours. Et il gueulait encore à cinq heures.

En résumé, le caractère sémantique particulier des trois duratifs extensifs est qu'ils n'expriment pas la durée de l'acte verbal en elle-même, mais qu'ils situent l'acte sur une échelle temporelle mesurée quantitativement par rapport à un autre moment.

En tant que quantificateurs du verbe, les trois duratifs extensifs opèrent à un niveau syntaxique inférieur à celui des duratifs circonstanciels pleins. C'est ainsi qu'ils ne peuvent constituer le foyer d'une construction clivée et, surtout, ils se combinent avec un autre duratif :

«En fait, je devais être sortie depuis longtemps déjà du bloc opératoire, je n'oscillais plus entre la vie et la mort quand je vis mes parents assis de part et d'autre de mon lit.» (N. Avril 80).

Un indice du caractère quantitatif de ces adverbes est leur préférence pour la place préparticipiale, à la différence des circonstanciels. De toute façon, s'ils sont rejetés de la zone du syntagme verbal, ils perdent leur fonction durative, assumant diverses fonctions argumentatives ou métacommunicatives.

Le problème principal posé par l'emploi circonstanciel des trois adverbes est qu'à l'intérieur du système temporel ils ne fonctionnent pas seulement comme duratifs, mais revêtent aussi diverses valeurs itératives. Cette ambivalence tient à ce que leur fonction fondamentale est de comparer l'acte verbal à lui-même, comme nous l'avons déjà signalé. Si l'opération comparative consiste à comparer deux états de l'acte, nous obtenons une valeur durative. Mais elle peut également consister à comparer deux occurrences de cet acte. Si cette opération se borne simplement à signaler la répétition, c.-à-d. à définir le nombre d'occurrences, l'adverbial fonctionne comme un circonstanciel quantifié itératif. C'est le cas de 'toujours'. Si elle envisage la répétition par rapport à une occurrence préalable, que la deuxième ne fait que reproduire, nous aboutissons à une forme relationnelle de la répétition, comme c'est le cas de l'emploi de 'encore' comme comparatif additif. Enfin, l'adverbial peut marquer la répétition à partir de la situation énonciative; en intégrant

l'ensemble de l'expérience temporelle des interlocuteurs, l'adverbial signale une première occurrence ignorée de l'interlocuteur et qui va au-delà de son attente. C'est cette intégration de la situation énonciative qui explique que, de cet emploi itératif, dérive la fonction de 'déjà' comme identificatif métacommunicatif.

2. *Les duratifs extensifs et la négation*

§ 617. *Le principe général*

Le trait syntaxique qui permet de constituer ces trois adverbes en groupe fonctionnel à part est leur rapport singulier à la négation. Seuls, parmi l'ensemble des adverbiaux de temps, ils acceptent régulièrement la place précédant immédiatement la négation 'pas'. Certains adverbiaux itératifs, tels que 'souvent' s'y trouvent sporadiquement, mais, à part les duratifs extensifs, seuls les itératifs normatifs adoptent aussi systématiquement cette place. Or, ceux-ci n'acceptent pas de suivre immédiatement la négation, à moins de rentrer dans leur fonction d'origine, celle d'un adverbial de manière ('pas régulièrement'). En revanche, les temporels extensifs peuvent rester dans le système temporel même quand ils suivent la négation. Cependant les effets fonctionnels de cette combinaison sont extraordinairement complexes et différent d'adverbe à adverbe. D'une part, elle détermine, mais diversement, la fonction temporelle spécifique de l'adverbe. D'autre part, elle fonde le clivage entre emplois temporels et emplois non temporels.

Il est logique que lorsqu'ils suivent la négation, les trois adverbes fonctionnent exclusivement comme adverbiaux de temps quantifiés, puisqu'ils se comportent dans cette situation comme n'importe quel adverbial circonstanciel déterminant le syntagme verbal. Mais, à part cela, la place à droite de la négation ne véhicule pas une information univoque sur la fonction temporelle assumée par l'adverbe. Celle de 'déjà' n'est pas affectée par la place de la négation (avec certaines restrictions, v. infra § 618), parce que 'déjà' n'accepte pas de suivre la négation, alors que la fonction temporelle de 'toujours' dépend de sa position par rapport à la négation: la combinaison 'pas toujours' produit inmanquablement un sens itératif. À l'inverse, la combinaison 'pas encore', ne s'utilise qu'en sens duratif, mais l'ordre inversé, 'encore pas', reste ambigu quant à sa valeur temporelle (durative et itérative), tout en étant le seul ordre possible dans les emplois non temporels. Face à cette extraordinaire diversité, augmentée encore par l'influence de toutes sortes de facteurs contextuels, il est nécessaire de reprendre la syntaxe de chaque adverbe isolé.

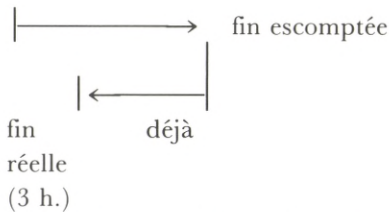
§ 618. 'déjà' duratif incompatible avec la négation antéposée

'déjà' présente la syntaxe la plus simple. Fondamentalement, cet adverbe appartient au système duratif; il ne peut assumer la valeur itérative que sous deux conditions. Il faut qu'il se combine avec l'aspect perfectif et qu'il se réfère à un point de repère distinct du moment de la parole. S'il se combine avec un passé composé située par rapport au moment de la parole, 'déjà' reste duratif inchoatif:

Ces oiseaux ont déjà chanté.
→ maintenant ils se taisent.

On voit que l'aspect perfectif met en relief la fonction inchoative de l'adverbial, mais qu'il neutralise son implication quant à une continuation possible: l'action a bien commencé avant le moment escompté, mais elle ne se reproduit plus. En d'autres termes, l'orientation régressive de l'adverbial reste constante dans ce cas, puisqu'il présente le moment réel de la réalisation comme un moment antérieur au moment escompté:

– Les maçons ont terminé à trois heures.
– Déjà!



Cf. Blumenthal 62 sq. et Togeby § 1777.

Or, si on ajoute à ce type de construction un point de repère allocentrique, c'est l'inverse qui se produit:

Ces oiseaux ont déjà chanté au printemps.
→ et maintenant ils chantent de nouveau.

Ici la présupposition inchoative a disparu, et ne reste que l'implication de continuation. Comme l'aspect perfectif interdit une interprétation durative de celle-ci, 'déjà' adopte le sens itératif:

déjà (au moins) une fois

Le point de repère peut aussi être de nature spatiale :

Il a déjà dormi ici.

Il convient d'ajouter que les deux traits relevés ne suffisent à assurer l'interprétation itérative que dans le cas des verbes à mode d'action imperfectif :

Il a déjà battu sa femme l'an passé.

Si le verbe a un mode d'action perfectif, ce genre de constructions reste ambigu :

Il est déjà venu l'an passé.

a) itératif: et cette année il est revenu.

b) duratif: et il y est encore.

La raison en est que l'aspect perfectif permet à ce type de verbes d'exprimer à la fois le passage d'une limite et l'état produit par le passage, et que 'déjà' duratif reste compatible avec ce dernier sens. Si le syntagme verbal perfectif complet ne permet pas la répétition de l'acte, l'interprétation durative est la seule possible. Comparez :

a) duratif: Il a déjà installé la sonnerie l'an passé.

b) ambigu: Il a déjà installé une sonnerie l'an passé.

La première phrase ne peut recevoir une interprétation itérative que dans des conditions très spéciales :

→ mais elle s'est détraquée et cette année il a dû la réinstaller.

L'emploi métacommunicatif, qui fait de 'déjà' un relationnel comparatif identifiant, opère une espèce de syncrétisme entre les fonctions itérative et durative. L'identifiant métacommunicatif dérive d'abord de l'itératif, puisqu'il sert à marquer la référence du locuteur à un argument déjà avancé par son interlocuteur, mais, en même temps, il suggère que l'argument continue à 'être là' :

Qu'est-ce que tu disais déjà?

Il peut aussi s'agir d'un argument simplement présent dans la situation de communication (cf. § 378):

«– En plus il paraît qu'elle est en divorce, cela fait mauvais effet. Il y en a qui s'arrêtent à cela. Ils la jugent mal, déjà qu'avant elle était fille-mère.» (D. Letessier, *Loïca*, p. 172).

'déjà' présente aussi la syntaxe négative la plus simple, parce qu'il n'admet pas, en principe, de suivre la négation. C'est qu'à la combinaison 'pas déjà', la langue préfère la tournure 'pas encore', invariablement durative (cf. C. Muller 12 sq.):

– Est-ce que les oiseaux chantent déjà?
– Non, les oiseaux ne chantent pas encore.

'encore' peut assumer cette fonction, parce que, exprimant la durée terminative, cet adverbe se nie lui-même au moyen d'un substitut négatif, selon le schéma suivant:

forme affirmative	forme niée
déjà	(ne) pas encore
encore	(ne) plus

Il est tout à fait exceptionnel de rencontrer 'pas déjà' (sans pause)¹⁵ pour 'pas encore':

«Et néanmoins, en chœur avec vous, Giovanni, s'il fallait recommencer, si je n'avais pas déjà tout perdu naturellement, je dirais maintenant sans me forcer au diable le mari [...].» (R. Billetdoux 165).

L'explication en est que 'si hypothétique + négation' équivaut à une affirmation:

→ naturellement j'ai déjà tout perdu

explication qui rejoint l'observation de R. Martin (1983) 40: «*Ne ... pas*

15 A distinguer de l'emploi métacommunicatif avec pause:

- Qu'est-ce que tu as fait, déjà?
- Je ne te l'avais pas dit, déjà!

déjà est également possible – en proposition interrogative ou hypothétique ou après «principale» négative:

Est-ce qu'il n'est pas déjà là?
 Je me demande s'il n'est pas déjà là ...
 Impossible qu'il ne soit pas déjà là.

Toutes ces phrases impliquent: «Il se peut qu'il soit déjà là» et se rapprochent de la «double négation».» On peut dire aussi que, dans ces cas, la négation porte sur la forme même de la phrase, en sorte que la juxtaposition de 'pas' et de 'déjà' est un effet du hasard: l'énoncé posé sur lequel opère la négation reste un syntagme verbal affirmatif qui contient 'déjà' (cf. R. Martin (1978) 169).

En fonction itérative, 'déjà' est complètement incompatible avec la négation (cf. C. Muller 28). Ainsi on ne peut réfuter l'assertion:

Il est déjà venu ici. (p.ex. 'l'an passé')

en niant 'déjà' ('pas encore' restant évidemment exclu du fait de sa fonction durative), mais il faut nier le syntagme verbal, puisqu'il s'agit de marquer que le fait ne s'est jamais produit:

– Non, il n'est jamais venu ici.

En résumé, aux deux fonctions de 'déjà' correspondent deux négations différentes. Pour nier le duratif, il faut signaler que la réalisation n'a en effet pas eu lieu avant le moment escompté: 'pas encore'. Pour marquer qu'une réalisation éventuelle ne présuppose pas l'existence d'une occurrence préalable, on recourt logiquement à la forme temporelle ponctuelle de la négation: 'ne ... jamais':

– Est-il déjà allé à Moscou?
 a) duratif: – Non, pas encore.
 b) itératif: – Non, jamais.

§ 619. *'déjà' précédant la négation*

Ainsi le trait distinctif de la syntaxe négative de 'déjà' est sa répugnance à suivre la négation, c.-à-d. à tomber sous sa portée. En revanche, cet adverbe admet, comme les deux autres, de précéder la négation. Il convient ici de distinguer deux situations. En tant qu'adverbial identificatif,

‘déjà’ métacomunicatif a la même syntaxe que les relationnels comparatifs, précédant obligatoirement l’opérateur négatif ‘pas’ (cf. C. Muller 33):

«Ce n’est déjà pas si mal!» (*Petit Robert*)

– Il n’a déjà pas fait son travail, et il va encore se promener ...» (C. Muller 33).

«Non, je crois que c’est le fait d’être photographe, je n’aimais déjà pas trop cela.» (D. Sallenave 39).

Dans son emploi duratif normal, ‘déjà’ ne s’antépose guère qu’à ‘plus’ négatif. En effet, la tournure ‘ne ... déjà plus’ est nécessaire comme la négation extensive de ‘encore’ duratif, parce que la négation simple ‘ne ... plus’ ne comporte pas l’idée inhérente aux extensifs de l’attente frustrée, mais seulement l’idée purement circonstancielle de fin de l’acte, de l’état:

temporel ponctuel:	Il est là maintenant.
temporel quantifié:	Il est encore là.
extensif:	Il n’est déjà plus là. ¹⁶

«Je ne suis jamais descendu plus bas que Biarritz, et ça n’est déjà plus la France.» (V. Sales 29-30).

«Je n’avais déjà plus beaucoup d’estime pour lui, mais je ne l’avais pas cru retors.» (M. Sigaut *Le petit coco*, Paris 1989 p. 197).

«Il en était radieux, tourmenté, il n’avait déjà plus peur, il frissonnait.» (G. Germain 77).

«Mais elle ne pouvait empêcher que se formât, à ses propres yeux et, craignait-elle, à ceux des autres, l’image accablante d’une femme seule, déjà plus très jeune, jolie sans plus [...]» (E. Carrère, *Hors* p. 45).

«Chaque semaine, pendant quinze mois, je me rendis à Fleury-Mérogis, et si ce n’était pas tout à fait par amitié, ce n’était déjà plus par pitié ...» (Fr. Chandernagor 15).

«– Ecoute, déjà ce ne sont plus des rangées, mais des véris.» (E. Orsenna 21).

Signalons en passant qu’une variante de ‘déjà plus’ est ‘plus guère’, qui

16 Il faut noter qu’une question portant sur ‘encore’ ne peut se nier à l’aide de ‘pas encore’, parce que ‘encore’ présuppose que l’action a effectivement eu lieu. Par conséquent, la réponse ne peut se faire qu’avec la négation ayant la même présupposition: ‘ne ... plus’. V. Vet 156:

– Est-ce que Pierre dort encore?

– Non, il ne dort plus.

fonctionne en fait aussi comme la négation de ‘encore’ duratif. V. p.ex.:

«[...] des fautes inventées, contre lesquelles il ne protestait plus guère et avait dû s'exposer [...]» (M. Braudeau 156).

Ainsi, ‘pas encore’ est la négation de ‘déjà’ duratif, de même que ‘déjà plus’ est la négation de ‘encore’ duratif. Seulement on constate que la première correspondance est plus constante que la seconde. Il est courant en effet d'utiliser la combinaison ‘encore pas’ en emploi duratif, comme nous le verrons.

§ 620. *Régularité de l'alternance positionnelle: ‘toujours’ duratif et itératif*

Si ‘déjà’ est fondamentalement duratif, ‘toujours’ doit être interprété comme situé à un niveau fonctionnel plus élevé puisqu'il se présente comme un temporel quantifié neutre. Il s'emploie avec une égale facilité comme itératif et comme duratif, sa fonction précise dépendant de facteurs contextuels. C'est le seul des extensifs pour lequel le critère de la négation fonctionne avec une régularité parfaite: quand il précède la négation, il adopte toujours la valeur d'un duratif:

«Je n'ai jamais compris ce qui m'arrivait. Et je ne vois toujours pas comment faire plaisir sans trembler toute seule auparavant du plaisir de faire plaisir.» (R. Billetdoux 42).

«En octobre 1987, les archives d'Action directe n'ont toujours pas fini de parler ...» (*Le Point* 2 nov. 87 p. 88).

et quand il la suit, le sens est tout aussi régulièrement itératif:¹⁷

Et je ne vois pas toujours comment faire plaisir ...
Il ne s'est pas toujours trompé.

Comme dans le cas de ‘déjà’, une question portant sur ‘toujours’ appelle une négation différente selon la fonction. L'adverbial duratif est nié par la négation relative ‘ne ... plus’, brisant la continuité présupposée par

17 Le contre-exemple suivant est sujet à caution, parce que ‘pas toujours’ duratif figure dans une proposition subordonnée:

«Le Conseil électoral [...] a annoncé [...] que le père Jean-Bertrand Aristide [...] avait été élu président de la République à la «majorité absolue des suffrages», bien que les résultats définitifs ne soient pas toujours connus.» (*Le Monde hebdomadaire*, 20-26 déc. 1990 p. 4).

‘toujours’. N’exprimant pas la continuité, l’itératif appelle la négation normale neutre, ‘ne ... pas’, qui nie la répétition :

- Parle-t-il toujours de musique?
- a) duratif: – Non, il n’en parle plus.
- b) itératif: – Non, il n’en parle pas toujours.

Il est remarquable que ‘toujours’ duratif puisse se soustraire à la portée de la négation, exception à la règle selon laquelle tous les duratifs entrent dans la portée de la négation lorsqu’ils se trouvent dans la zone postverbale. Nous ne voyons pas d’explication à ce trait.

Le seul emploi non temporel de ‘toujours’ dérive de son emploi duratif; lorsqu’on ajoute à l’idée de durée indéterminée celle d’attente frustrée, commune à tous les extensifs, ‘toujours’ adopte la valeur oppositive. Il peut introduire un argument qui se présente malgré cette attente; c’est le cas de la locution connective ‘toujours est-il que’ (v. § 270). Ou bien il s’utilise en fonction métacommunicative pour permettre à l’interlocuteur de passer outre à l’attente présupposée du locuteur :

Dites toujours. – Faites toujours.

Le sens duratif reste transparent dans ce dernier cas.¹⁸

3. *Syntaxe multifonctionnelle de ‘encore’*

§ 621. *Le sens quantitatif fondamental de ‘encore’*

Avec l’adverbe ‘encore’ nous sortons carrément (et cela malgré son étymologie) du système temporel, parce qu’il serait abusif d’interpréter ses très nombreux emplois non temporels comme dérivés des fonctions itérative ou durative. Dans la perspective de la langue moderne, il faut regarder ‘encore’ comme étant fondamentalement un adverbial quantitatif dont le sens est de marquer la répétition. Il se signale parmi les quantitatifs du fait de sa neutralité par rapport au critère sémantique de la continuité. Ainsi il est indifférent à la distinction itératif (discontinu) – duratif (continu) dans l’ordre du temporel, et à celle entre additif (discontinu, ‘aussi’) et identificatif (continu, ‘précisément’) dans l’ordre paradigmatique.

18 Blumenthal 128 dérive cet emploi de la locution ‘toujours est-il que’.

De cette valeur répétitive neutre dérive un grand nombre de fonctions syntaxiques. Examinons d'abord sa syntaxe temporelle à la lumière du critère de la négation. Le point de départ est qu'en situation affirmative, aucun trait extérieur ne permet de distinguer automatiquement entre emploi duratif et emploi itératif:

«Aujourd'hui encore, quand je parle à un journaliste [...], mon intervieweur veut toujours me faire préciser [...]» (A. Robbe-Grillet 191).
 «(Soudain s'enhardit, se précipite vers la porte et frappe).
 – Oui, c'est encore moi! Je ne suis pas partie!» (V. Thérèse *Escal.*, p. 48).
 «[...] Je parle, conformément à nos conventions du «il» encore anonyme [...]» (J. Roubaud 17).

§ 622. *Influence de la négation sur la fonction durative de 'encore'*

La négation sert à désambiguïser l'emploi duratif, quand elle précède l'adverbial: 'pas encore' produit toujours un sens duratif. V. p.ex.:

«Néanmoins, comme les autres, je travaillais à vouloir consoler J.B.G. de cette souffrance mystérieuse qui lui bourrelait le front; plus je travaillais, plus je sentais qu'il était inconsolable et que ce n'était pas encore le succès de cette pièce qui l'apaiserait, mais je travaillais [...]» (R. Billeldoux 61).

La négation «lexicale» entraîne le même effet:

«Il notait aussi que Pouchkine, malgré une santé encore fragile, tournait autour de ses deux filles [...]» (P. Besson 37).

On s'attendrait à ce que l'ordre inverse, 'encore pas' entraîne une interprétation itérative, mais tel n'est pas le cas. Il semble bien qu'en principe, 'encore' temporel adopte sur ce point le comportement de 'déjà', ce qui veut dire que l'adverbial resterait en principe indifférent à la place de la négation. En tout cas, dans la très grande majorité des cas, 'encore' antéposé garde une valeur durative. En particulier, la combinaison 'encore jamais' est très fréquente, correspondant ainsi à 'déjà plus'. Dans les deux cas, l'extensif confère une valeur durative à une répétition temporelle qui n'est pas durative en elle-même. V. p.ex.:

«Grâces soient rendues au chef déménageur, véritable homme clé de l'Europe: aucun document important ne s'est encore jamais égaré.» (*Nouv. Obs.* 8-14 déc. 1988 p. 37).

«Je n'ai encore jamais vu de Congrès qui ne finisse par prendre la mesure du Président avec lequel il traitait.» (*Le Point* 7 nov. 88 p. 56).
 «Ah oui! des mains comme ça, on avait encore jamais vu ça ici [...]»
 (B.-H. Lévy 20).

«- Tiens, dit-il à Anatole.

Qui n'a encore jamais fumé et accepte le présent avec une écrasante affectation d'aisance.» (E. Deschodt 33).

«Ainsi s'explique que plus de mille inspecteurs, chiffre encore jamais vu, ont protesté contre leur non-inscription au tableau d'avancement [...]» (*Le Monde hebdomadaire*, 29 déc. 88-4 janv. 89 p. 8).

Toujours comme pour 'déjà', l'adverbial duratif se combine aussi avec la négation simple; seulement on observe que, dans le cas de 'encore', cette combinaison est tout à fait banale, v. p.ex.:

«[...] une fois né il me serait bien plus facile de les considérer dans leur entier; car je ne doutais encore pas qu'il y en eût d'entières ici-bas [...]»
 (M. Braudeau 16).

«Les cheveux des parents ne sont pas tombés de manière équitable sur la tête des enfants, ni la cervelle ni le reste, on tire vraiment dans le noir, une folie quand on y réfléchit, mais à son époque on n'y réfléchit encore pas trop.» (M. Braudeau 42).

Ainsi le fait troublant, «irrégulier», de la syntaxe négative de 'encore' reste la valeur itérative de 'encore pas':

«Il n'est encore pas là.» (in C. Muller 36).

phrase qui, à côté de son interprétation durative, peut être paraphrasée comme suit:

De nouveau, il n'est pas là.

C. Vet 155 cite un exemple analogue, où la valeur itérative est sans doute provoquée par l'effet conjugué de l'aspect et du circonstanciel ponctuel:

«Hier Pierre n'a encore pas dormi.»

Ce trait attend encore son explication.

§ 623. *Les fonctions itérative et quantitative*

La fonction itérative de 'encore' appartient naturellement à l'exercice

discontinu de la répétitivité. Or, ‘encore’ itératif n’occupe qu’une part infime de ce champ. Le trait général qui le constitue est l’impossibilité pour l’adverbial d’entrer dans la portée de la négation: un ‘encore’ discontinu ne peut être nié que par la combinaison ‘encore pas’.¹⁹

La répétition discontinue se manifeste de deux manières lorsqu’elle s’applique à un nœud verbal. La répétition proprement itérative, où il s’agit d’une nouvelle occurrence dans le temps de l’acte verbal:

Les oiseaux ont encore chanté ce matin.
– Ecoute, viens! Les oiseaux chantent encore.

qualifie toutes sortes de verbes, sous certaines conditions que nous étudierons plus loin. En revanche, la répétition quantitative, par laquelle on compare deux états du même verbe en signalant que le dernier a une intensité plus grande que le premier et que cette intensité dépasse quelque peu une attente, ne se produit qu’avec les racines perfectives:

«Depuis, la situation s’est encore envenimée» (R. Billetdoux 69).

Avec cet emploi nous sortons, bien sûr, du système temporel et ‘encore’ retrouve ici sa valeur de base comme quantificateur d’une répétition. La différence entre les deux emplois peut être figurée par le terme avec lequel ‘encore’ s’amplifie dans les deux cas:

encore une fois – encore davantage.

Cf. le complément élargi de l’emploi duratif:

encore maintenant (alors).

19 Il est possible que la construction clivée offre un critère comparable. En effet, lorsque ‘encore’ détermine un foyer clivé, il semble toujours comporter une valeur itérative; ‘déjà’ produit un sens duratif, alors que ‘toujours’ reste ambigu:

1. Ce sont encore les oiseaux qui chantent.
→ encore une fois.
2. Ce sont déjà les oiseaux qui chantent.
→ avant l’heure attendue.
3. Ce sont toujours les oiseaux qui chantent.
→ { a) tous les jours
b) ils continuent à chanter.

Pour que la valeur quantitative puisse se réaliser, il faut que le noyau déterminé par ‘encore’ contienne un sème quantitatif²⁰ lui-même; il s’agit typiquement de verbes exprimant un changement d’état:

- «Celle-ci [...] ne pouvait que le diminuer encore.» (B.-H. Lévy 102).
 «[...] si on augmente encore l’impôt sur le capital, c’est l’ensemble de nos capitaux qui, demain, partiront vers l’extérieur [...]» (J. Chirac 88, 1131).
 Les cours ont encore diminué, cette semaine.
 «Bien que vous n’ayez retenu aucune des jeunes femmes que Rémi vous a présentées, je sais que vous eussiez préféré encore une autre bru [...]» (R. Billetdoux 130).
 «Je préfère encore ça, allez, à ces façons qu’avait l’autre de jamais dire bonjour bonsoir, proprement, comme il fallait ...». (B.-H. Lévy 21).
 «Au Soudan et en Ethiopie, les atrocités de la guerre civile aggravent encore les effets de la sécheresse.» (Le Monde hebdomadaire, 29 déc. 88-4 janv. 89 p. 2).

V. aussi les exemples cités § 815. La valeur purement quantitative se retrouve lorsque le noyau déterminé est un numéral: ‘encore deux’, v. p.ex.:

- «[...] puisque deux ans ont encore passé après les quatre autres sans que tu me donnes signe de vie.» (R. Billetdoux 105).

Ces expressions présupposent toujours l’existence d’au moins la même quantité que celle actualisée par ‘encore’. Si l’on dit:

– Encore deux gâteaux?

on présuppose que l’interlocuteur a déjà consommé au moins deux gâteaux. Une paraphrase naturelle de ‘encore’ serait ici:

(deux) de plus.

§ 624. *Restrictions quant au noyau déterminé par ‘encore’: la fonction paradigmatique*

On voit qu’il n’est pas exact, comme le pensent certains (v. Nef, *Encore*, p.

20 Notons que lorsque ce sème est absent, p.ex.:

Je voudrais encore de la soupe.

nous plaçons ‘encore’ dans la fonction itérative.

97), que les emplois temporels de ‘encore’ se distinguent des non temporels par la nature du noyau (verbal-non verbal) : le clivage se fait en plein milieu de la syntaxe verbale.

Si l’on s’en tient à la fonction durative, on constate que ‘encore’ est indifférent au noyau, puisqu’il détermine fort bien épithètes et attributs :

un siège encore chaud
M. Dupont, encore député, a perdu toute influence.

En revanche, la valeur itérative n’apparaît qu’avec les syntagmes verbaux (et les propositions elliptiques) : la seule interprétation temporelle pour un syntagme tel que le suivant :

une famille encore vigoureuse

est durative.²¹

En dehors du système temporel, ‘encore’ qualifie toutes sortes de noyaux. Toutefois, la tradition grammaticale a raison en ce sens que l’emploi non temporel le plus remarquable est sans doute ‘encore’ comme déterminatif d’un nom en fonction comparative (paradigmatique). Comme dans le cas de ‘diminuent encore’ et ‘encore deux’, il s’agit clairement d’un emploi quantitatif ; seulement la langue profite de l’idée de comparaison inhérente à l’idée d’une répétition qui va au-delà d’une attente pour intégrer l’adverbe au système numérique paradigmatique. ‘encore’ sert à introduire, dans la phrase, le membre d’un paradigme représenté par ailleurs dans le contexte, ou bien à signaler que le terme focalisé figure déjà dans le contexte précédent. Dans ce dernier cas, ‘encore’ fonctionne comme un comparatif identificatif, très proche évidemment de la valeur itérative, sauf que l’idée de temps est absente. V. p.ex. :

«D’autres ferment les yeux [...]. D’autres, surtout dans la Russie d’Europe, doutent ou désespèrent [...]. D’autres encore se «débrouillent» [...].» (Cl. Imbert, in *Le Point* 22 déc. 86 p. 4).

21 Quand ‘encore’ s’allie, dans cette situation, avec ‘toujours’ itératif, il forme une locution itérative, ‘encore et toujours’, qui s’emploie sans restrictions :

«[...] ces lettres insulteuses et rageuses que, lorsqu’il n’en pouvait plus, il adressait aux journaux hostiles au clan – mais anonymes hélas, encore et toujours anonymes [...]» (B.-H. Lévy 78).

La locution redoublée ‘encore et encore’ jouit sans doute de la même liberté, v. infra § 632.

Dans le premier cas, où ‘encore’ s’intègre complètement au système paradigmatique, il devient un synonyme de l’additif ‘aussi’:

«[...] des femmes que j’ai connues, mes parents, des personnages historiques [...] dont j’ai lu ou entendu raconter la vie, et encore les héros de roman, ou de théâtre, qui m’ont nourri de leur substance.» (A. Robbe-Grillet 70).

Dans l’absence de critères syntaxiques pour distinguer entre répétition purement quantitative (‘de plus’) et comparaison numérique, il est souvent difficile de classer les exemples; comme nous avons, un peu arbitrairement, limité l’emploi quantitatif aux numéraux, il faut donc placer l’exemple suivant parmi les comparatifs additifs:

«[...] elle a déjà oublié, elle s’habille pour la nuit, le souper, le bal, que sais-je encore?» (G. Germain 80).

Cf.:

– Et quoi encore?

§ 625. ‘encore’ déterminant un comparatif

De l’emploi paradigmatique dérive ‘encore’ adverbial de degré déterminant un comparatif, quelle que soit la classe morphologique de celui-ci. Cet emploi est extrêmement fréquent:

«Non pas, évidemment, pour déléguer encore plus de pouvoir à la bureaucratie locale [...]» (*Nouv. Obs.* 7-13 oct. 88 p. 33).

«[...] puis par un irrésistible besoin de la tourmenter encore un peu plus.» (B.-H. Lévy 89).

«[...] elle avait affecté une retenue plus sottie encore que ses débordements de la veille.» (B.-H. Lévy 89).

«Plus net encore avait été auparavant le succès de sa politique néocalédonienne.» (*Le Monde hebdomadaire* 29 déc. 88-4 janv. 89 p. 2).

«[...] est-ce que ça peut devenir encore plus dur? (Ph. Djian 11).

Cf. les exemples cités § 825.

Dans cet emploi, ‘encore’ a perdu sa force relationnelle, mais retenu la répétitivité, trait fondamental. En un sens, il se produit ici une espèce de syncrétisme entre continuité et discontinuité, puisque le membre déter-

miné est doté d'une étendue scalaire. Cependant il est caractéristique que 'encore' déterminatif d'un comparatif présuppose que le noyau préexiste à la phrase avec une certaine intensité. Si on dit:

Elle est plus belle ce matin.

on ne présuppose pas nécessairement qu'elle était belle hier:

Elle a mauvaise apparence, mais elle est plus belle ce matin.

En revanche, lorsqu'on ajoute 'encore':

Elle est encore-plus belle ce matin.

on présuppose en même temps la vérité de l'assertion suivante:

Elle était (déjà) belle hier.

Ainsi 'encore' déterminatif du comparatif appartient à la réalisation discontinue de la répétitivité.

Signalons enfin que cet 'encore' connaît aussi des emplois métacommunicatifs:

«1988 a enregistré la réhabilitation des principaux rivaux de Staline, parmi lesquels Kamenev et Zinoviev, et plus encore Boukharine, exécuté [...]» (*Le Monde hebd.* 29 déc. 88-4 janv. 89 p. 1).

§ 626. *Emploi argumentatif (sériel)*

Si, à partir de 'encore' paradigmatique, on emprunte le chemin opposé à celui qui conduit à l'intensif, on aboutit, en montant dans la hiérarchie syntaxique, à l'emploi relationnel syntagmatique de 'encore', emploi dans lequel l'adverbial, qui détermine alors la phrase, marque que l'on ajoute après coup un argument apparemment oublié; nous retrouvons donc ici l'idée de l'attente dépassée (v. § 161 sq.):

Et encore il n'avait jamais été présenté.

Un tel adverbial se groupe, par conséquent, avec les sériels additifs, mais se rapproche par son sens (rappeler un argument malgré une attente) des

sériels restrictifs comme ‘au moins’, pouvant, p.ex., à la façon du restrictif, s’intégrer à la proposition hypothétique :

«Si encore il était beau!» (in C. Muller 33).

et adopter une nuance oppositive :

«elle avait beau être grise, elle était encore la plus chic ...» (Zola, cit. Karl Hille 133).

C’est ce sens oppositif mitigé (‘cependant’) qu’adopte ‘encore’ quand il fonctionne comme connecteur combinatoire (v. § 98) :

Nous avons réuni les fonds nécessaires. Encore faut-il les investir utilement.

Le critère de la négation se révèle ici inopérant, parce que l’adverbial connectif n’entre pas en contact avec la négation. En tant que connecteur restrictif, ‘encore’ sert à rappeler un argument qui risque d’échapper à l’attente; il marque donc qu’un fait reste valable au-delà de l’«attente», c.-à-d. l’espoir, du locuteur (v. § 98) :

Encore fallait-il l’avertir.

Quelquefois, cet ‘encore’ s’intègre à la proposition, adoptant une fonction métacommunicative :

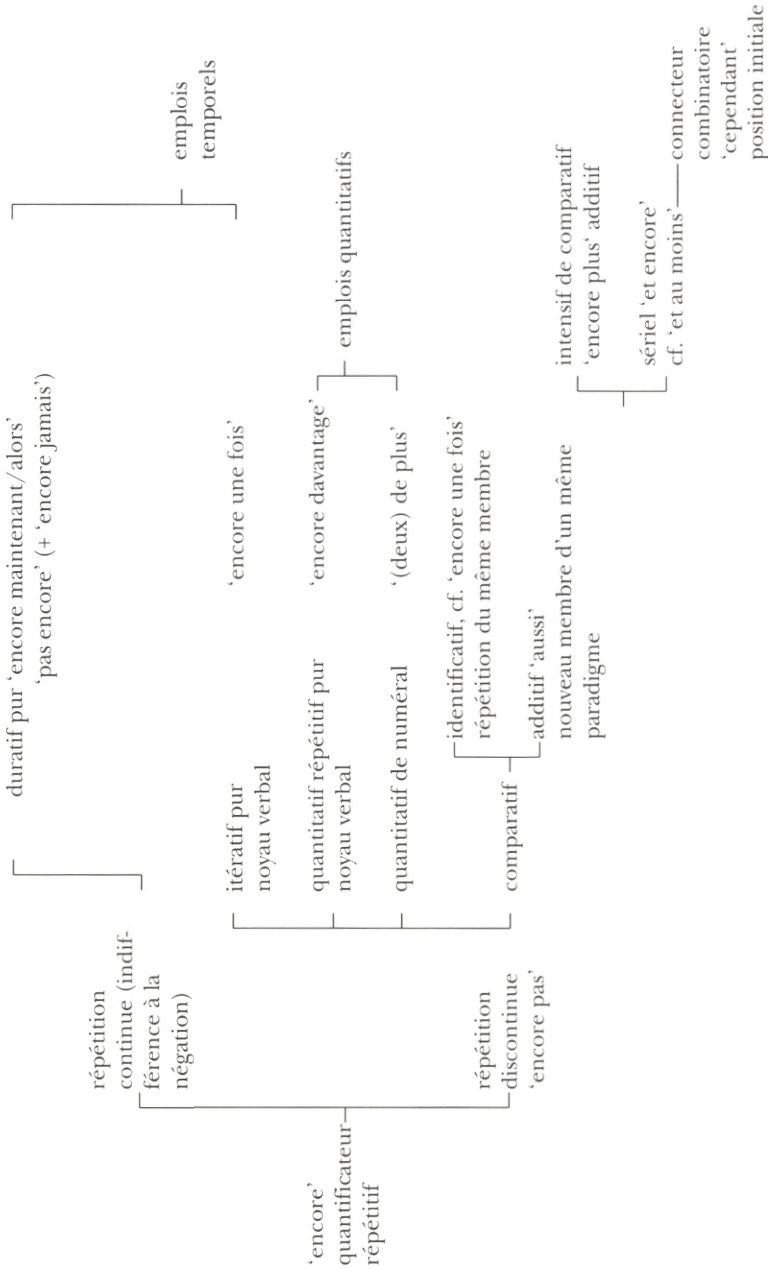
Mon meilleur ami c’est encore toi.
«Le seul savant c’est encore Moïse.» (Lamartine, cit. Nef, *Encore* p. 102).

Il prend alors un sens consécutif (cf. ‘tout bien considéré’), commentant le savoir du locuteur qui s’étend au-delà d’une certaine limite, ou un sens oppositif :

«Il n’a déjà pas fait son travail, et il va encore se promener ...» (C. Muller 33).

§ 627. *Tableau des fonctions de 'encore'*

La figure suivante résume tous les emplois relevés de 'encore':



4. *Positions des duratifs extensifs*

§ 628. *Place par rapport au noyau déterminé*

L'analyse fonctionnelle et sémantique des trois duratifs extensifs est partiellement confirmée par leur syntaxe positionnelle. Il est clair qu'en tant qu'adverbiaux quantifiés ils répugnent à la place postverbale, préférant la place préparticipiale (si ce n'est qu'ils précèdent la négation). Ce trait est commun à l'ensemble. En revanche, 'encore' traduit sa nature quantitative par son incompatibilité avec la place initiale, à moins de passer dans la classe des connecteurs (cf. 'aussi'). Si 'encore' se subordonne à un noyau non verbal, il peut parfois se trouver à la place initiale (à l'encontre de 'aussi'), par accident pour ainsi dire, de même que s'il constitue une phrase elliptique:

- Encore vous!
- Puis-je vous demander votre adresse?
- Encore!

«Encore une fois, le Patron ne s'est pas trompé [...]» (B.-H. Lévy 17).

Les deux autres adverbes étant de vrais circonstanciels, ils peuvent naturellement introduire la phrase. Comme 'toujours' est plus itératif et qu'il a une morphologie nominale, on s'attendrait à ce qu'il adopte plus volontiers cette place que 'déjà'. Or, l'usage offre plutôt la répartition contraire. 'déjà' introduit sans aucune restriction:

«Déjà la droite classique crie au piège.» (Le Monde hebdomadaire, 29 déc. 88-4 janv. 89 p. 1).

même s'il est suivi d'une proposition niée, à la façon donc des autres circonstanciels de temps:

«Déjà elle ne mange plus ...» (Fr. Chandernagor 181).

L'antéposition de 'toujours' produit un effet emphatique beaucoup plus marqué:

Toujours tu me demandes des sous!

et il n'est pas toujours possible de lui faire précéder une proposition niée, combinaison directement impossible avec l'itératif:

* Toujours tu n'as pas refusé mes avances.

Nous ne voyons pas le pourquoi de cette syntaxe. Blumenthal 60 interprète ‘toujours’ comme un adverbial foncièrement rhématique, ce qui expliquerait à la fois l’effet stylistique fort de l’antéposition et la nécessité, pour ‘toujours’ itératif, d’entrer dans le champ de la négation. D’autre part, ‘toujours’ duratif se soustrait à l’influence de la négation et son antéposition n’a rien d’exceptionnel. Enfin, il ne peut former le foyer d’une construction clivée et nous venons de voir qu’il partage, dans la plupart des domaines, la syntaxe des deux autres duratifs extensifs, qui ne sont, eux, certainement pas rhématiques. A notre avis, leur rôle pragmatique primordial est celui de déterminant thématique du verbe.

§ 629. *Rôle dans les constructions clivées*

Cette analyse est confirmée par le rôle que jouent les extensifs dans les constructions clivées. En tant que non rhématiques, ils sont naturellement incompatibles avec la fonction de foyer clivé :

$$* \text{ C'est } \left\{ \begin{array}{l} \text{toujours} \\ \text{déjà} \\ \text{encore} \end{array} \right\} \text{ qu'il chante cet air.}$$

La seule exception partielle est celle de ‘toujours’ itératif nié (cf. § 582) :

$$\text{Ce n'est pas } * \left\{ \begin{array}{l} \text{toujours} \\ \text{déjà} \\ \text{encore} \end{array} \right\} \text{ qu'il chante cet air.}$$

En revanche, ces duratifs peuvent déterminer un foyer clivé :

$$\text{C'est } \left\{ \begin{array}{l} \text{déjà} \\ \text{toujours} \\ \text{encore} \end{array} \right\} \text{ cet air qu'il chante.}$$

Cependant ‘déjà’ semble même ici peu naturel, alors que cet adverbe convient parfaitement aux constructions pseudo-clivées :

«Cela faisait déjà quelque temps que nous parlions beaucoup moins ensemble.» (M. Braudeau 165).

A l’opposé de ‘toujours’, ‘encore’ prend toujours une valeur itérative dans le clivage :

«C’est encore le bon Chamousset qui suggéra la solution en proposant

une autre utilisation des enfants trouvés.» (E. Badinter, *L'un* p. 150).
Ce sont encore les oiseaux qui chantent.

Ajoutons que 'encore' et 'toujours' se plient au rôle rhématique de réponse niée:

– Est-elle arrivée?
– { Pas encore
– { Toujours pas.

D'autre part, les trois adverbes peuvent constituer un commentaire elliptique portant sur l'extension du prédicat; ils adoptent alors la valeur d'un déterminant rhématique:

– Ils jouent la dernière scène.
– { Encore!
– { Toujours!
– { Déjà!

5. *Facteurs influençant les valeurs quantitatives des extensifs*

§ 630. *La constitution du prédicat: 'déjà'*

Comme les duratifs extensifs sont foncièrement ambigus quant à la valeur sémantique de la quantification opérée (masse-nombre), les facteurs contextuels jouent un grand rôle pour discerner entre fonction durative et fonction itérative.

Nous avons vu que comme duratif 'déjà' indique que l'action a commencé (ou s'est réalisée) avant le moment escompté:

Il est déjà là.
A trois heures, Pierre avait déjà parlé longtemps.
→ il avait donc commencé bien avant le moment auquel on s'était attendu.

Comme itératif, l'adverbe dénote la répétition minimale: sans préciser le nombre d'occurrences, il véhicule l'idée que le déterminé s'est produit «au moins une fois». Ainsi, si on pose la question:

– Est-il déjà allé à Moscou?

deux réponses sont possibles:

- a) duratif: – Oui, à trois heures.
 b) itératif: – Oui, en 1983.

Dans la première interprétation ‘djà’ caractérise l’action par rapport au moment escompté de sa réalisation; dans la deuxième, l’adverbial pré-suppose l’existence (éventuellement seulement envisagée) d’une deuxième occurrence située au moment de la parole.

Nous avons déjà constaté que l’emploi itératif dépend du mode d’action et de l’aspect du verbe. Ajoutons ici que le facteur décisif peut aussi tenir à la constitution du prédicat. Si celui-ci contient un circonstanciel ponctuel relatif du type ‘tard’, ‘djà’ adopte nécessairement la fonction itérative:

Il est déjà arrivé tard au bureau.
 → p.ex. hier.

C’est que l’adverbial temporel sérialisé ‘tard’ présuppose déjà l’existence d’un moment antérieur posé comme une norme, et qui va en sens contraire à la norme durative impliquée par ‘djà’:

Il arrive tard.
 → c’est trop tard (par rapport à la norme fixée).
 Il arrive déjà.
 → c’est trop tôt (par rapport au moment escompté).

Voilà pourquoi ‘djà’ ne se combine pas avec ‘tard’ en fonction durative, combinaison qui représenterait une caractérisation contradictoire de l’acte verbal:

* Il arrive déjà tard.

La combinaison ne devient possible que si la construction du syntagme verbal permet l’interprétation itérative, c.-à-d. si le verbe perfectif se trouve à l’aspect perfectif.

La seule exception est constituée par la locution ‘il est tard’, marquant un état:

«Il est déjà tard.» (C. Muller 31).

Les verbes imperfectifs n’ont pas cette possibilité:

* Il chante déjà tard.

On note que si un tel syntagme se met à l'aspect perfectif, il change de nature adoptant un mode d'action perfectif; si on y ajoute 'déjà', le sens d'un tel prédicat devient donc itératif:

Il a déjà chanté tard.

Le rôle décisif joué par le temporel relationnel 'tard' dans ce mécanisme est prouvé par le fait qu'un adverbial circonstanciel ponctuel est incapable de modifier la valeur durative de 'déjà':

Il est déjà arrivé au bureau hier.

Ici 'déjà' garde une valeur durative non ambiguë.

Notons en passant que puisque 'encore' duratif implique la fin éventuelle de l'action, il ne se combine pas avec 'tard' qui signale nécessairement la réalisation de l'action:

* «Il est encore tard.» (C. Muller 31).

Si 'encore' figure à côté de 'tard', l'ensemble adopte une valeur itérative:

Il rentre encore tard.

L'adverbe 'tôt' comporte la présupposition contraire à celle de 'tard':

Il arrive tôt.

→ c'est trop tôt (par rapport à la norme fixée).

Il ferait ainsi double emploi avec 'déjà', ce qui explique probablement que les deux adverbiaux ne se combinent pas:

* Il arrive déjà tôt.

Il va sans dire que si la forme du verbe permet l'interprétation itérative, la combinaison redevient possible, tout comme pour 'tard':

Il est déjà arrivé tôt.

§ 631. *Syntaxe combinatoire de 'toujours'*

Nous avons noté que la syntaxe temporelle de 'toujours' est plus simple

que celle de ‘déjà’, parce qu’on peut toujours distinguer entre les deux emplois en mettant l’adverbial en contact avec la négation.

A part ce facteur, on peut faire appel au mode d’action du verbe déterminé par ‘toujours’. Ainsi la combinaison avec un verbe perfectif produit un sens itératif:

Il s’endort toujours.

alors que les verbes continus demeurent ambigus:

Il parle toujours.

Parallèlement l’aspect perfectif du verbe fini provoque un sens itératif:

Je t’aimai	}	toujours.
Je t’aimerai		
Je t’ai toujours aimé.		

alors que les formes imperfectives sont sans effet sur la valeur de l’adverbial. Ainsi seul le contexte nous enseigne que ‘toujours’ a une valeur durative dans l’exemple suivant:

«[...] les pompiers luttaien^t toujours sur place, parfois pied à pied; [...]» (A. Philippe 100).

cf. itératif:

Les pompiers luttaien^t toujours contre les incendies avec courage.

L’influence des autres compléments circonstanciels de temps sur la valeur de ‘toujours’ demeure obscure. Elle ne suit pas les règles de ‘déjà’. Ainsi ‘toujours’ est indifférent à la présence d’un temporel sérialisé; la phrase suivante est ambiguë:

Il arrive toujours tard au bureau.

En revanche, certains ponctuels tendent à conférer à ‘toujours’ un sens itératif, p.ex. les simultanés intraphrastiques:

itératif: Pendant la guerre, il parlait toujours de résignation.

duratif: Pendant les premières années de la guerre il n'arrivait toujours pas à se résigner.

Comparez encore:

itératif: Il parlait toujours lorsque j'arrivais.

duratif: Il parlait toujours lorsque je suis arrivé.

§ 632. *Influence de l'aspect et du mode d'action sur la syntaxe de 'encore'*

C'est seulement lorsqu'il dénote la quantification continue que 'encore' est un temporel – duratif – univoque. En tant que quantificateur de la discontinuité, il lui faut des facteurs spécifiques pour assumer la fonction itérative. Il s'agit notamment de l'aspect et du mode d'action. A l'aspect perfectif, le flexif verbal signifie l'accomplissement de l'acte verbal, en sorte qu'il serait peu naturel de présenter cet accompli comme une prolongation au-delà d'une fin escomptée. 'encore' adopte alors le sens de 'de nouveau', marquant que l'acte verbal se répète au moins une fois (cf. Nef (1981) 101 n. 7):²²

«Une bombe a encore explosé.» (cit. Nef).

Pierre a encore dormi.

→ encore une fois/de nouveau

Cf.:

Pierre a toujours dormi.

Il arrive effectivement souvent que 'encore' se combine avec l'itératif 'une fois', situation dans laquelle 'encore' itératif s'emploie naturellement sans restrictions:

«[...] il se demandait quelle perte le menaçait une fois encore.» (Y. Queffelec 244).

«Encore une fois, le Patron ne s'est pas trompé, et le poste de N. t'ira comme un gant.» (P.-J. Rémy 17).

Pierre dort encore une fois.

Cependant l'aspect constitue un facteur faible; 'encore' reste sans difficulté duratif lorsqu'il focalise un membre non verbal:

²² Cf. Hoepelman & Rohrer 134: «Au sens itératif (ponctuel) *déjà* et *encore* sont compatibles avec le passé simple.»

«Récemment encore, dans nombre de sociétés primitives de type patriarcal, les ethnologues ont pu entendre des théories [...] qui témoignent [...]» (E. Badinter, *L'un* p. 127).

Le mode d'action peut suffire pour produire le sens itératif quand le sème 'passage d'une limite' ressort nettement de la racine:

«Pierre sort $\left\{ \begin{array}{l} \text{encore} \\ \text{toujours} \end{array} \right\}$ à cinq heures.» (Vet. 154).

Ici il serait absurde d'interpréter 'encore' comme l'expression d'une continuité qui se prolonge au-delà de sa fin attendue:

«Une proposition qui risque de provoquer encore bien des commentaires et des états d'âme chez les «cousins de droite»» (*Le Point* 9 janv. 89 p. 35).

«Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qu'il dit? Jules, qu'est-ce que tu racontes encore sur ta mère?» (M. Best 23).

«Comment t'as fait pour rentrer ici, qu'est-ce qu'il t'arrive encore?» (Ph. Djian 9).

Toutefois, c'est seulement sous l'effet conjugué de l'aspect et du mode d'action de la racine verbale, que 'encore' devient pleinement itératif, sans ambiguïté possible:

Pierre est encore sorti à cinq heures.

«C'est encore le bon Chamousset qui suggère la solution en proposant une autre utilisation des enfants trouvés.» (E. Badinter, *Amour*, p. 150).
«— Sortez! Vous m'entendez, sortez ou j'appelle la police!

— Encore! s'écrie Manivelle en riant, c'est une manie qui vous passe pas! Vous pouvez pas péter sans appeler la police!» (V. Thérame 103).

'encore' est cependant plus duratif que 'toujours', car on constate qu'aus-tôt que la contrainte de l'accomplissement se desserre, on a tendance à interpréter 'encore' dans le sens duratif. Ainsi, avec le futur, dont l'aspect perfectif ne comporte que faiblement le sème d'accompli, 'encore' ne permet guère l'interprétation itérative:

A votre départ, Pierre dormira encore.

→ * encore une fois.

alors que 'toujours' reste complètement ambigu dans ce cas:

A votre départ, Pierre dormira toujours.

a) chaque fois b) encore.

Il va sans dire que lorsqu'on combine 'encore' avec l'aspect et/ou le mode d'action imperfectifs, le sens est exclusivement duratif:

«[...] les Esquimaux [...] vivaient encore récemment sur les mêmes bases technologiques-économiques que les chasseurs magdaléniens de Pincevent.» (E. Badinter, *L'un* p. 34).

Il faut des circonstances exceptionnelles pour permettre alors une interprétation itérative:

Comment! Il dort encore! Il ne fait vraiment que cela, celui-là.

Nous croyons que, dans l'exemple suivant, 'encore' n'est pas itératif ('encore une fois'), mais sert à souligner l'insistance de la question, c.-à-d. en fonction d'un consécutif métacommunicatif ('donc'):

«Ah te voilà, lui lança-t-il en se levant pour l'embrasser.
– Dimanche, on mange à la boulangerie, claironna-t-elle de loin [...].
– Et où t'étais encore? ne put-il s'empêcher d'interroger.» (Y. Queffélec 147).

En tant que duratif, 'encore' peut alterner avec 'dès', perdant ainsi sa fonction relationnelle:

Je lui en parlerai $\left\{ \begin{array}{l} \text{encore} \\ \text{dès} \end{array} \right\}$ aujourd'hui.

Curieusement, il qualifie ici le début de l'action, mais c'est qu'il détermine en réalité 'aujourd'hui', marquant que l'action sera accomplie avant la fin de l'intervalle fixé par l'adverbial de cadre.

Signalons enfin la locution 'encore et encore' qui constitue une espèce de syncrétisme entre les deux emplois. Elle emprunte la forme de la répétition, mais son sens est duratif: 'continuer au-delà de toute attente':

«[...] invitée perfidement à m'expliquer encore et encore, j'étais, à la fin de la nuit, au bord d'en devenir un [sc. homme].» (R. Billetdoux 25).
«Pourtant, si l'on comprend le souci de la France d'encourager encore et encore M. Arafat – en le prenant au mot – à poursuivre dans la voie de la modération [...]» (Le *Monde hebdo.* 4-10 mai 1989 p. 1).

Cette locution fonctionne donc de la même façon que la répétition emphatique d'un verbe qui exprime la continuité de l'action. Une telle répétition peut précisément être marquée par 'encore', qui focalise alors le deuxième terme:

«Il ne pouvait que hurler, et hurler encore [...]» (G. Hocquenghem 299).

XVII. Les adverbiaux de lieu

A. L'espace linguistique

1. *Les axes de la distance et de la directionalité*

§ 633. *Différence fondamentale entre temps et espace en langue*

De même que l'adverbial de temps circonstanciel indique le moment temporel auquel se réalise l'acte verbal, l'adverbial de lieu circonstanciel indique en principe le point spatial où se situent l'événement ou l'état dénotés par le prédicat.

L'adverbial de lieu est ainsi le membre de phrase qui répond à la question introduite par 'où'. Cependant le système locatif de la langue française est structuré d'une façon entièrement différente du système temporel. La différence fondamentale est que celui-ci est conçu comme un système à orientation fixe du fait de l'irréversibilité du temps; par conséquent les moments temporels s'ordonnent, dès le départ, par un à priori référentiel, en trois grands «moments» ou étapes dont le rapport mutuel reste immuable (passé-présent-futur). L'espace, au contraire, n'est pas conçu comme un système spatial à orientation fixe, mais comme une étendue à orientation variable. L'espace est représenté dans la langue comme un ensemble de points spatiaux dont la structure n'est pas donnée à l'avance à travers un à priori extralinguistique: les lieux ne s'ordonnent pas selon une ligne irréversible.

La question de savoir, p.ex., si «à Paris» est «plus loin» que «à Madrid» dépend entièrement de la position du locuteur. Il s'ensuit que la seule orientation possible dans l'univers spatial tel qu'il est représenté dans la langue¹ est d'introduire un point d'orientation.

Ce repère est établi soit par divers éléments de la phrase (ou la situation de communication), soit par le complément de lieu lui-même. La distinction fondamentale du système spatial sépare ainsi les adverbiaux anomiques, dépourvus d'orientation, des adverbiaux orientés.

Les compléments anomiques, qui forment donc un ensemble non structuré de points spatiaux, sont seulement «anomiques» du point de vue adverbial. Comme ils sont essentiellement constitués de complé-

¹ Nous ne parlons évidemment pas de l'espace – géographique – de la carte ou du globe.

ments prépositionnels, la structure fonctionnelle de cette classe tire ses propriétés de la syntaxe des prépositions.

§ 634. *Structure binaire du système spatial*

Le rôle du point d'orientation est de situer le lieu par rapport au locuteur ('près-loin') ou à la situation de communication ('ici-ailleurs'). Dès lors, il semblerait tout naturel, parlant de l'espace, de suppléer cet axe de la distance avec un axe de la directionnalité. De même que le temps se présente ordonné en trois étapes: passé-présent-futur, ainsi il faudrait logiquement s'attendre à ce qu'un acte s'oriente spatialement selon les trois directions correspondantes:

Origine – point – destination.

Or, une des originalités du système adverbial locatif est de préférer les structurations binaires aux structurations ternaires. Si nous nous en tenons aux seuls adverbes, à l'exclusion des compléments prépositionnels, nous constatons, en effet, que tous les adverbiaux de lieu constitués d'adverbes expriment indifféremment le point ou la destination, en sorte que l'axe directionnel ne consiste que de deux termes:

origine	point/destination	
Il vient de	$\left. \begin{array}{l} \text{ici} \\ \text{ailleurs} \\ \text{loin} \end{array} \right\}$	$\left. \begin{array}{l} \text{Il va} \\ \text{Il vit} \end{array} \right\}$
		$\left\{ \begin{array}{l} \text{ici} \\ \text{ailleurs} \\ \text{loin.} \end{array} \right.$

Notons en passant que la tendance à la structuration binaire s'étend à tout le système spatial. On la retrouve déjà dans les formes adverbiales des paradigmes pronominaux; ainsi le pronom personnel oppose 'en' à 'y' et le pronom démonstratif 'là' à 'ci'. Cette opposition est reprise, dans le système prépositionnel, par le couple 'de'-'à', bien que d'une façon moins absolue, puisque ces deux prépositions connaissent des variantes aussi en emploi locatif ('depuis', 'dans', 'vers', etc.). Enfin les adverbes qui servent à exprimer les relations spatiales vont très souvent par paires:

ici-là	devant-derrrière
deci-delà	dessus-dessous
près-loin	dedans-dehors
haut-bas	

§ 635. *Carence d'un adverbe d'origine et incompatibilité des adverbes avec 'à'*

Mais il y a plus. En réalité, le principe de la directionalité ne sert aucunement à caractériser le système adverbial proprement dit, car il n'existe pas d'adverbe capable d'exprimer l'origine. Toutes les expressions que connaît le français pour marquer le point d'où un acte verbal prend son départ sont des compléments prépositionnels typiquement introduits par 'de'. Cette syntaxe vaut donc aussi pour les adverbiaux de lieu non prépositionnels. Ils peuvent fort bien exprimer l'origine, mais à condition d'être précédés de 'de' :

Il vient de	{	ici
		ailleurs
		loin
		partout

Cette morphologie vaut même pour le pronom relatif-interrogatif dont la forme adverbiale locative exprime comme d'habitude aussi bien le point que la destination. Pour lui faire exprimer l'origine, il faut ajouter 'de' :

origine	point/destination
d'où	où

Il est significatif que la forme relative non prépositionnelle, 'dont', qui servait primitivement à marquer l'origine, soit sortie de l'usage dans cette fonction: par un mouvement analogique naturel, on a conformé le paradigme du pronom relatif-interrogatif à la morphologie de tous les autres compléments de lieu, effaçant les derniers restes de la présence de l'axe de la directionalité.

D'un point de vue logique, la compatibilité des adverbes de lieu avec la préposition 'de' est un phénomène fort curieux, puisque ces adverbes contiennent sémantiquement la préposition 'à': nous venons de constater qu'ils expriment indifféremment le point et la destination. Ainsi ils sont, bien sûr, incompatibles avec 'à', préposition inhérente à leur racine, pour ainsi dire. Or, ce fait ne les empêche pas de se combiner avec 'de'. Autrement dit, 'de' est capable d'inverser la directionalité de l'adverbe. Si nous passons aux compléments prépositionnels, nous n'observons rien de pareil; là, la syntaxe prépositionnelle ne jure pas avec la logique: 'de Paris' s'oppose à 'à Paris', et la combinaison des deux prépositions est impossible: * 'd'à Paris'. Il semble donc qu'il existe sur ce point un

conflit latent entre le système prépositionnel et le système adverbial.²

En résumé, le principe de la directionnalité n'est pas pertinent pour caractériser les fonctions des adverbes de lieu et il serait superflu d'établir une classe spéciale d'adverbiaux d'origine: cette fonction n'est jamais assumée par un adverbe, mais toujours par un complément prépositionnel. L'axe de la directionnalité ne se manifeste donc dans le système adverbial que sous une forme indirecte ou négative: l'incompatibilité des adverbes de lieu avec la préposition 'à'.

2. La directionnalité spatiale de 'en' et 'y'

§ 636. Adverbiaux locatifs directionnels ou compléments actantiels

D'autre part, le principe de la directionnalité spatiale est certainement inscrit dans la structure de la langue, mais en dehors du domaine adverbial, notamment dans le système des prépositions (v. § 640). Le seul endroit où il a une assise flexionnelle est dans le paradigme du pronom personnel:

en – y

(cf. supra les remarques sur 'dont' – 'où').

Si on interprète ces formes comme des adverbes, il faut naturellement introduire l'axe de la directionnalité dans le système adverbial. Comme nous préférons les regarder comme des formes casuelles, le problème ne se pose pas. En principe, 'en' et 'y' jouent dans la phrase un rôle actantiel, non circonstanciel, équivalents à divers types d'objets indirects, comme le montre le test de la paraphrase:³

2 La syntaxe est moins bizarre dans les langues à directionnalité adverbiale ternaire, telle que le danois. Ici, l'adverbe signifie le point et pour rendre aussi bien la destination que l'origine on y ajoute simplement la préposition. Il n'y a donc pas de clivage entre les compléments prépositionnels et les adverbes. P.ex.

<i>origine</i>	<i>point</i>	<i>destination</i>
herfra ('d'ici')	her ('ici')	hertil ('à ici')
andetsteds fra ('d'ailleurs')	andetsteds ('ailleurs')	andetstedshen ('à ailleurs')
fra alle sider	på alle sider	til alle sider
('de tous côtés')	('de tous côtés')	('dans tous les sens')

3 Nous adoptons ici l'analyse de M. Herslund.

Il s'adresse au bureau d'immigration.
→ il s'y adresse.

La preuve du rôle actantiel est la possibilité d'ajouter un complément circonstanciel de lieu:

A Paris, il s'adresse au bureau d'immigration.

En effet, une même phrase n'admet pas deux compléments circonstanciels du même type; on ne peut ainsi combiner deux adverbiaux ponctuels de lieu, à moins de les placer dans un rapport appositif, c.-à-d. de redoubler simplement le complément («répétitions d'une même fonction», Martinet § 4.18b):

«A côté de nous, sur le trottoir, était un petit groupe de mères qui [...]»
(J.-P. Toussaint, *app.* 15).

Cette analyse pose de nombreux problèmes. 'en' et 'y' pronominalisent notamment des compléments prépositionnels ayant indiscutablement une fonction locative. Dans l'exemple précité, 'y' représente ainsi le complément circonstanciel avec autant d'aisance que le complément d'objet indirect:

Il s'y adresse au bureau d'immigration.
→ A Paris ...

tout comme 'en':

De l'ancre du Diable, personne n'est jamais rentré.
→ personne n'en est jamais rentré.

Mais 'en' ne peut représenter le point de départ, complètement coupé de l'acte verbal:

Depuis la rue on voyait très bien la lucarne.
→ * on en voyait très bien la lucarne.

En résumé, 'en' et 'y' n'offrent pas une traduction morphologique bien nette de l'axe de la directionnalité, parce que le sens de la relation qu'ils expriment dépend étroitement de la racine verbale à laquelle ils se ratta-

chent le plus souvent. En particulier, il faut souligner que l'indépendance circonstancielle de 'en' est bien moins grande que celle de 'y', signe évident de l'inexistence d'un axe adverbial de la directionnalité.

Comme une analyse de ces phénomènes implique toute la syntaxe actantielle envisagée dans ses rapports avec la grammaire des prépositions, nous renonçons à l'étude des rapports entre 'en'/'y' et la fonction circonstancielle de lieu. Bornons-nous à constater que, dans cette fonction, les deux pronoms se groupent avec les adverbiaux anoniques, puisqu'ils sont parfaitement indifférents à l'axe d'orientation (la distance), représentant indifféremment un complément géographique ou déictique:

Il y va.
→ a) à Paris
b) là-bas.

Une étude approfondie révélerait certainement des nuances entre les deux pronoms par rapport à l'axe d'orientation. Ainsi 'y' paraît plus intimement lié avec 'là' qu'avec 'ici'. Cf.:

Je ne suis là pour personne.
Je n'y suis pour personne.

Il est douteux que 'y' puisse représenter 'ici', v. p.ex.:

Il vient ici./Il y vient.

On pourrait penser au mot fameux:

J'y suis et j'y reste.

mais la référence de cet 'y' n'est guère le 'ici' de

Je suis ici.

mais plutôt une expression neutre.

§ 637. Rapport aux compléments locatifs conjoints au verbe

Une conséquence de l'ambiguïté fonctionnelle des adverbes pronominaux est que la substitution pronominale ne permet pas de distinguer entre les compléments locatifs arguments libres, circonstanciels, et les

compléments locatifs conjoints au verbe, arguments actantiels (les «locatifs sémiématiques» de Melis 99 sqq.). C'est d'ailleurs là un phénomène général à tout le système spatial adverbial. Ainsi 'là-dessus' se substitue indifféremment à un complément circonstanciel:

Là-dessus il avait organisé un système compliqué de fils.
→ au-dessus de la porte.

ou à un complément de verbe:

Je ne me suis jamais penché là-dessus.
→ sur cette question.
Sa voiture est rentrée dedans.
→ dans la vitrine.

En outre, il existe des compléments locatifs conjoints où la représentation pronominale n'est pas naturelle, soit parce que le complément constitue avec le verbe une locution figée:

– Es-tu à la maison maintenant?
? Non, je n'y suis pas.

– comparez:

«Que le secrétaire général restait prisonnier de ceux qui l'ont fait roi ou qu'il les maintenait en place, en bon prince, par reconnaissance!» (*Nouv. Obs.* 7-13 oct. 1988 p. 33).
→ il les y maintenait.
«[...] le directeur de l'hebdomadaire, Vitalii Korotich, fut mis en cause à la tribune pour ces insinuations.» (*Nouv. Obs.* 7-13 oct. 1988 p. 33).
→ * il y fut mis.

soit pour des raisons d'ambiguïté fonctionnelle:

Il a nui à mon ami dans sa carrière.
→ ? Il y a nui à mon ami.
«Il ne l'a pas aidé dans ses travaux.» (Melis 100).
→ ? Il ne l'y a pas aidé.

Cette dernière phrase ne reçoit sans doute qu'une interprétation non locative:

→ il ne l'a pas aidé à faire cela.

Enfin le sémantisme de certaines prépositions empêche la pronominalisation du complément locatif obligatoire:

«Parmi les sujets auxquels était consacrée la réflexion entreprise, figuraient, en priorité, la recherche de l'équilibre de la gestion «dommages au véhicule» et, plus précisément, les modifications susceptibles d'être apportées au régime de franchise.» (cit. Nølke (86) 364).

→ ? Y figuraient, en priorité, la recherche ...

Cf.:

Sur la liste figuraient, en priorité, la recherche de l'équilibre et les modifications susceptibles ...

→ Y figuraient, en priorité, la recherche ...

B. Les adverbiaux anomiques

1. Les compléments géographiques

§ 638. Absence du point d'orientation

Nous avons défini les adverbiaux anomiques comme des compléments qui n'apportent aucune information sur le point d'orientation par rapport auquel le lieu est situé dans l'espace. Sémantiquement, les compléments anomiques types sont les compléments géographiques, que l'on peut comparer aux compléments temporels chronologiques, qui ne s'ordonnent pas selon les trois étapes normales, mais marquent uniquement une successivité ininterrompue. P.ex.:

à Paris, de Londres, en France, pour le Danemark, vers les Indes, au cinquième étage, sous les toits, etc.

A cause de leur manque d'orientation, les anomiques renvoient aussi bien à la position du locuteur qu'à toute autre position suggérée par le contexte, ou, mieux, ils sont neutres par rapport à la position relative de l'acte.

Il est vrai qu'en disant:

Il vit à Paris.

on présuppose normalement que le locuteur ne se trouve pas à Paris,

puisque la coïncidence des deux localisations obligerait celui-ci à recourir à l'adverbial déictique 'ici'. Cependant il ne s'agit pas là d'une obligation grammaticale, mais d'une contrainte pragmatique. Rien ne nous empêche, en effet, de combiner 'ici' avec 'à Paris' dans une construction appositive:

Il vit ici à Paris.
Ici à Paris tout est merveilleux.

C'est ainsi qu'un Danois se trouvant à Copenhague peut fort bien dire,

Au Danemark l'épargne est insuffisante.

En définitive, la phrase

Il vit à Paris.

ne donne d'information ni sur la position du locuteur ni sur aucun autre centre d'orientation. Elle permet d'enchaîner sur tous les types de compléments locatifs:

Il vit à Paris, $\left\{ \begin{array}{l} \text{pas ici} \\ \text{comme moi} \\ \text{pas à Bordeaux} \end{array} \right.$

§ 639. *Constitution prépositionnelle obligatoire*

Ce qui sauve les compléments anomiques de l'anarchie grammaticale est, bien sûr, la présence obligatoire de la préposition, qui leur permet de s'ordonner selon l'axe de la directionnalité. Le trait morphologique capital de cette classe fonctionnelle est en effet de se composer uniquement (cf. infra) de syntagmes prépositionnels du type:

préposition + nom.

Ils s'opposent ainsi, de façon saisissante, aux compléments nominaux faisant office de circonstanciels de temps. Nous avons vu (§ 523) que ceux-ci présentent typiquement la composition morphologique suivante:

déterminatif + nom.

Eu égard au parallélisme fonctionnel des deux circonstants ponctuels de

temps et d'espace, l'absence d'un complément spatial nominal non prépositionnel semble de prime abord étrange; alors qu'on dit:

Un jour il trouva un trésor.

pourquoi est-il impossible de dire:

* Un endroit il trouve un trésor.⁴

La raison de ce manque de parallélisme est évidemment que le complément temporel nominal n'est pas anomique, mais s'inscrit dans la structure des étapes ('un jour' – 'alors'), alors que le nom spatial ne renvoie en lui-même à aucune structure spatiale: c'est la seule préposition qui y introduit un minimum de structure.

En principe, les adverbiaux anomiques respectent le principe directionnel binaire que nous avons déjà défini:

origine	–	point/destination	
Il vient de Paris		Il va	} à Paris.
		Il vit	

C'est ainsi que, dans une même phrase, on peut mettre à la fois le point de départ et la destination:

De Londres il part pour l'Espagne.

mais il n'est pas possible de combiner le point où on se trouve et la destination, puisque les deux représentent structurellement la même orientation:

* A Londres il part pour l'Espagne.

4 Rappelons que les deux constructions sont également correctes en danois:

En dag	}	fandt han en skat.
Et sted		

Les langues germaniques connaissent aussi un locatif nominal à déterminatif interne qui correspond au temporel français 'demain': dan. 'gå hjem', angl. 'go home' ('rentrer à la maison'). Curieusement, le danois utilise en revanche les prépositions pour les compléments nominaux temporels du français: 'på mandag' ('lundi'), 'i år' ('cette année').

§ 640. *Directionnalité ternaire des prépositions?*

Pourtant on pourrait aussi concevoir la directionnalité comme ternaire (rétablissant ainsi l'analogie avec les adverbiaux de temps), parce qu'il existe des prépositions réservées à l'expression de la destination: 'pour', 'vers'. Les prépositions ponctuelles servent aussi à rendre la destination, alors que l'inverse n'est pas toujours le cas:

origine	point	destination
de	à en dans	pour/vers

Nous renonçons à approfondir cette question, qui nous mènerait à une étude des prépositions; si nous optons pour la directionnalité binaire, c'est qu'elle nous paraît correspondre à la plupart des cas. Ainsi, même une préposition comme 'vers' peut se combiner avec un verbe d'état, marquant donc le point, avec une nuance d'approximation:

- Où habitez-vous?
- Nous vivons vers Fontainebleau.

De toute façon, notre schéma est loin de recouvrir tous les cas. Il arrive, p.ex., que la structure binaire naisse de la coïncidence de l'origine et du point, opposés à la destination:

De tous côtés { surgissaient les assaillants.
le château était assiégé.
Les assaillants s'enfuirent dans tous les sens.

Cependant, un tel complément n'est jamais incompatible avec l'expression de la destination:

Cherchez de tous les côtés.

en sorte qu'il s'agit simplement d'un syncrétisme complet des orientations spatiales.

§ 641. *Anomiques conceptuels*

Les compléments anomiques ne dénotent naturellement pas seulement la

position dans l'univers concret «géographique», mais aussi dans l'univers abstrait, conceptuel:

«mais en matière de recherche le temps est essentiel [...]» (A. Minc 48).

Cependant, ces constructions ne nous semblent pas constituer de type adverbial à part, car elles suivent en tous points la syntaxe des compléments proprement géographiques.

Tout au plus peut-on relever que les compléments de lieu conceptuels adoptent avec une fréquence remarquable une forme semi-déictique contextuelle. Ils comportent un élément lexicalisé qui rapporte le lieu du raisonnement à un «endroit» mentionné dans le contexte précédent. Le trait est naturel puisque les compléments de lieu conceptuels apparaissent de préférence dans des raisonnements à forte cohérence textuelle. L'élément déictique à fonction anaphorique est le plus souvent le pronom démonstratif, mais peut aussi être intégré à la racine d'une locution prépositionnelle: 'à propos de', ou même être contenu dans la racine du régime: 'pour le reste':

«Sur ce point, le triomphe posthume du gaullisme historique dépossède le gaullisme partisan.

Pour le reste, le RPR s'analyse aujourd'hui comme le principal parti libéral conservateur de l'Hexagone.» (*Le Monde hebdo.* 19-25 mars 1988 p. 6).

«Alex, de son côté, n'avait pas d'engagement politique précis [...]» (C. Dubac 53).

Cf. la valeur corrélatrice de 'd'autre part' (§ 164).

2. *Exceptions morphologiques: les anomiques quantifiés*

§ 642. *Les adresses*

Nous avons constaté que les compléments anomiques sont toujours constitués de compléments prépositionnels. Il y a néanmoins à cette règle deux exceptions, une apparente et une réelle.

L'exception véritable, les adresses, n'a pas d'importance fonctionnelle, mais se présente simplement comme une curiosité morphologique. Par 'adresses' nous comprenons des syntagmes nominaux composés des mots 'rue', 'place' et similaires, suivis du nom de la rue (etc.). Ces syntagmes se construisent sans préposition pour marquer le point ou la destination (mais adoptent naturellement la préposition 'de' pour marquer l'origine):

«En ce moment, je ne suis pas assis square Boucicaut [...]»
 «Tu es rentré rue du Canivet.» (cit. Togeby § 160.3).

Cf.:

Tu es rentré de la rue du Canivet.

L'analyse de ces constructions appartient à la syntaxe nominale. Remarquons simplement qu'une condition obligatoire est que le mot locatif ('rue', etc.) y figure sans article. Aussitôt que celui-ci apparaît, nous retrouvons la syntaxe prépositionnelle normale:

«Je vois grelotter les saules dans le square Viviani.» (cit. Togeby § 161.1).
 «le morveux avait été louer une arrière-boutique sur le boulevard Montmartre.» (cit. *ibid.*).

Si on supprime, par abréviation, le mot locatif, la préposition est également de rigueur:

«[...] Comment faire pour aller à la Nation?» (cit. Togeby § 159.3).

Cf.:

comment faire pour aller place de la Nation?

L'absence combinée de préposition et d'article trahit une syntaxe d'abréviation, ce qui enlève à l'exception toute valeur systématique. On peut dire que la suppression de l'article sert structurellement à indiquer la place vide de la préposition.

Cette interprétation est confirmée par la syntaxe normale des syntagmes nominaux non prépositionnels en fonction adverbiale. Ceux-ci consistent d'un déterminatif et d'un nom: 'un jour', alors que les adresses, bien que comportant également deux éléments, forment une construction de juxtaposition typique des abréviations (cf. 'l'agent Lepic', 'le mot (de) français').⁵

⁵ Nous passons sous silence quelques compléments spatiaux isolés, qui représentent également des abréviations:

Il s'est enfui direction de Bordeaux.

Le navire fila est-nord-est.

§ 643. *Le type 'quelque part'*

La seconde exception est toute apparente, mais comporte une grande importance pour le système locatif puisqu'il établit un type fonctionnel spécifique. Il s'agit de quelques locutions où entre le nom 'part' :

quelque part
 nulle part
 autre part
 (partout).

Ces locutions sont complètement grammaticalisées, en sorte qu'au lieu de les regarder comme des syntagmes nominaux, il est plus naturel de les interpréter comme des adverbes composés. La morphologie adverbiale présente plusieurs cas parallèles, p.ex. 'aujourd'hui' ou 'davantage', sur le statut adverbial desquels tout le monde s'accorde. Nulle raison donc de retirer celui-ci aux composés de 'part'.

V. p.ex. l'exemple suivant où 'autre part' fonctionne en coordination avec 'ici', avec la valeur de 'ailleurs', adverbe indiscutable :

«J'ai pensé aussi qu'un jour, dans les années 2000, je serais l'une de ces femmes qui attendent le dîner en pliant et dépliant leur serviette, ici ou autre part.» (A. Ernaux 103-04).

Cette interprétation est d'autant plus naturelle que le substantif 'part' n'a aucun sens locatif en lui-même.⁶ C'est ainsi que lorsqu'il fonctionne comme substantif normal, susceptible d'être qualifié par une épithète, il n'a jamais de signification spatiale: 'avoir la meilleure part', 'conserver une part considérable de ses gains', etc. En tant qu'adverbial de lieu, le nom entre aussi dans des locutions prépositionnelles figées introduites par 'de',⁷ puisque ces adverbes composés ne peuvent pas plus que les autres indiquer en eux-mêmes l'origine. A 'autre part' et 'nulle part' correspondent 'd'autre part' et 'de nulle part'. Notons que la locution 'de toute(s) part(s)' n'a pas d'emploi non prépositionnel, parce que cette fonction est reprise par l'adverbe 'partout'.

6 Les noms à signification spatiale générale refusent naturellement cet emploi (au contraire des mots temporels):

* Il vit quelque endroit.

* Il ne vit nul lieu.

7 Nous interprétons 'à part' comme un adverbial de manière.

Ce qui rend cette morphologie intéressante est qu'elle aide à cerner un type particulier: les anomiques quantifiés. Il est évident que 'quelque part', p.ex., appartient à la classe anomique, car il est dépourvu d'orientation, ne disant rien quant à la position du prédicat par rapport au locuteur ou à tout autre point d'orientation. Notons qu'à cause du critère de l'orientation, 'autre part' doit se grouper avec 'ailleurs', c.-à-d. comme un adverbial orienté. La coïncidence entre forme et fonction n'est donc pas totale,⁸ d'autant plus qu'il faut y joindre 'partout', qui, morphologiquement, n'a rien à voir avec les deux autres membres de la classe, malgré son homonymie partielle.

Anomique, 'quelque part' (etc.) se combine avec toute sorte d'adverbiaux de lieu dans un rapport de spécification (cf. infra § 882 'ici en France'):

quelque part à Paris – quelque part $\left\{ \begin{array}{l} \text{ici} \\ \text{ailleurs.} \end{array} \right.$
 nulle part en France – partout ici.

Quelque part dans les tournants de l'histoire récente, sous le coup peut-être des fantômes totalitaires, nous avons été pris de panique.» (Bombardier & St-Laurent 129).

C'est précisément cette souplesse qui distingue les compléments quantifiés des anomiques géographiques. Ceux-ci ne se combinent que dans un rapport appositif signalé par la pause obligatoire qui sépare les compléments redoublés entrant dans la même fonction. Les anomiques quantifiés, en revanche, se comportent comme les temporels sérialisés (v. § 539), c.-à-d. ils s'allient avec un locatif ponctuel dans un rapport déterminatif et n'ont ainsi pas besoin de la pause «appositive».

§ 644. *Fonction ponctuelle des anomiques quantifiés*

Si nous appelons quantifiés ces anomiques, qui se définissent donc par leur capacité à déterminer un autre complément de lieu, c'est qu'ils comportent tous trois un élément pronominal indéfini, c.-à-d. dénotant une quantification. Ils constituent en effet un minisystème quantitatif à trois degrés:

⁸ C'est peut-être pour cette raison que 'autre part', adverbial orienté non déictique, est en train de sortir de l'usage, au profit de la combinaison 'quelque part ailleurs'. Ainsi la langue moderne tend à réserver 'autre part' à la fonction sérielle: 'd'une part' – 'd'autre part', v. § 164.

	négation	minimum	maximum
complément géographique:	à aucun endroit	à un/certain endroit	à tous les endroits
complément quantifié:	nulle part –	quelque part –	partout
complément temporel:	ne ... jamais –	une fois	toujours

«[...] moi au moins c'était clair, je voulais aller nulle part.» (Ph. Djian 274).

«Cela ne mène nulle part.» (Y. Audouard 42).

«Il a mal partout et nulle part car son mal, à vrai dire, est «ailleurs». (Bombardier & St-Laurent 35).

A cause de leur sémantisme numérique, il serait tentant de transférer ces trois adverbiaux à la classe des adverbiaux d'étendue, adverbiaux qui n'ont pas de fonction circonstancielle propre. En effet, en disant:

Le même revirement s'observe partout.

on fait entendre que l'acte verbal a une étendue totale. Cependant, 'partout' ne caractérise pas vraiment l'étendue de ce «lieu total», il affirme seulement la validité de la prédication quel que soit l'endroit auquel on imagine de la situer. Par conséquent, 'partout', 'nulle part' et 'quelque part' restent des compléments ponctuels, se prononçant seulement sur le nombre de points imaginables. On peut finalement les comparer aux adverbiaux de temps sérialisés qui précisent également numériquement un autre complément ponctuel: 'la veille à deux heures'. La différence entre complément ponctuel et complément de quantification apparaît très nettement dans l'exemple suivant:

Partout dans le ciel on voyait s'ouvrir les parachutes.

Très haut dans le ciel on voyait s'ouvrir les parachutes.

Dans la dernière phrase, 'très haut' caractérise la distance qui sépare le lieu de l'action d'un autre endroit; dans la première, 'partout' établit lui-même les lieux possibles de l'action.

§ 645. *Les locutions couplées*

Un groupe anomique à part est constitué par les locutions couplées:

de-ci	de-là	ça et là
par-ci	par-là	ici et là
deça	delà	ici comme ailleurs

Par leur morphologie, ces locutions figées appartiennent naturellement à la classe des adverbiaux déictiques, mais leur composante déictique a perdu toute valeur de renvoi à la situation de communication. Le couplage des deux termes de l'axe déictique fait qu'une telle locution recouvre pour ainsi dire tout l'espace, dénotant que l'action a lieu un nombre indéterminé de fois. Les locutions couplées fonctionnent ainsi comme une sorte de formes emphatiques de 'partout', c.-à-d. comme anoniques quantifiés. V. p.ex.:

«Il y avait bien sûr quelques aventures plaisantes de-ci de-là, un dentiste comme un médecin se trouvant déjà en position avantageuse [...]» (B. Groult 47).

«Le père mort, les fils vous retournent le champ, deçà, delà, partout.» (La Fontaine, cit. Grevisse § 865).

«Elles sont faites en pierre taillée, rectangulaires et d'aspect friable, que dévoile ça et là le mauvais état de l'enduit blond qui autrefois les habillait.» (E. Deschodt 24).

«On lui a carrément dit, ici et là, que «chez nous il y a un bon candidat [...]»» (*Nouv. Obs.* 7-13 oct. 1988 p. 32).

«[...] un stalinisme oriental – corrigé ici et là par les caprices d'un despotisme débonnaire.» (*J. Daniel*, in *Nouv. Obs.* 14-20 oct. 88 p. 24).

«La satire autorisée du stalinisme permet, ici ou là, la mise en cause de tout le système, de sa grisaille, de sa langue de bois.» (Cl. Imbert, in *Le Point* 22 déc. 86 p. 42).

«Les échecs de cette thérapeutique que l'on peut recenser, ici ou là, ne tiennent pas tant à des failles techniques [...]» (S. Latouche 91).

«En d'autres termes, ici comme ailleurs, les démocrates par profession se font un devoir de tenir la selle du cycliste-électeur vacillant.» (G. Hermet 14).

Généralement, l'orientation scalaire de ces locutions est dégressive: → 'un peu partout', indiquant que le nombre de points est inférieur à celui de 'partout', c.-à-d. l'ensemble des points possibles.

Signalons enfin que les formes dérivées, 'en deçà' et 'au delà', n'appartiennent pas non plus au système déictique, mais fonctionnent comme adverbiaux de lieu relationnels.

C. Inventaire des ponctuels orientés

1. *Les trois adverbes de lieu ponctuels*

§ 646. *Les déictiques particules*

Les compléments qui contiennent une information sur l'orientation spatiale, localisant donc le lieu de l'acte verbal par rapport à un repère, sont de deux sortes. S'ils situent l'action par rapport aux instances de la communication, nous parlerons de compléments orientés déictiques. S'ils se contentent de signaler le rapport de l'endroit de l'action avec un autre endroit, nous les appellerons simplement non déictiques.

Comme nous l'avons déjà souligné, c'est seulement avec les adverbiaux orientés que nous passons véritablement du domaine des compléments prépositionnels à celui des adverbes. Ce qui frappe d'abord, surtout en comparaison avec les circonstanciels de temps, est l'extrême pauvreté morphologique du système locatif ponctuel.

En effet, l'inventaire des adverbes fonctionnant comme compléments de lieu ponctuels ne comprend guère plus de trois adverbes simples (quatre, si on ajoute 'çà' qui, en tant qu'adverbe simple, est cependant sorti de l'usage, v. Grevisse § 865):

(i) ci – là – ailleurs.

Dans la mesure où l'on interprète les anamiques quantifiés comme des adverbes composés plutôt que comme des syntagmes nominaux à fonction adverbiale (comme le temporel 'certains jours'), on peut ajouter les trois composés de 'part':

quelque part	
nulle part	+ partout
autre part	

Il va sans dire que lorsqu'il s'agit de faire rendre aux ponctuels orientés une orientation autre que le point-destination, il faut recourir aux mêmes constructions prépositionnelles que pour les compléments anamiques:

– Vous aurez une meilleure vue	{ de là (-bas) }
	{ d'ici }
Il nous arrive d'ailleurs.	

Aucun adverbe n'exprime l'origine. Comme dans le cas des anomiques, il faut aussi se servir de combinaisons prépositionnelles si les ponctuels doivent marquer qu'il s'agit de la destination à l'exclusion du point:

$$\left. \begin{array}{l} \text{pour} \\ \text{vers} \end{array} \right\} \left\{ \begin{array}{l} \text{ici} \\ \text{là (-bas)} \\ \text{ailleurs.} \end{array} \right.$$

En revanche, seuls les deux déictiques partagent avec les anomiques la propriété de pouvoir être qualifiés quant à l'étendue au moyen de la préposition 'par':⁹

$$\text{Par } \left\{ \begin{array}{l} \text{ici} \\ \text{là} \end{array} \right\} \text{ tout est dévasté.}$$

La mode par ici est d'aller nu-tête.
par monts et par vaux.

Cette pauvreté morphologique fait contraste avec la grande variété de formes composées à fonction mixte, mi-ponctuelle, mi-relationnelle, v. infra § 654.

Comme la morphologie locative oppose formes courtes et formes longues:

$$\begin{array}{l} \text{ci - ici} \\ \text{là - là-bas.} \end{array}$$

il est tentant de classer les variantes courtes avec les formes adverbiales du pronom personnel ('en' et 'y'), c.-à-d. de les interpréter comme des adverbes conjoints. C'est effectivement de cette façon qu'ils figurent dans le pronom démonstratif:

$$\text{celui- } \left\{ \begin{array}{l} \text{ci} \\ \text{là} \end{array} \right. \text{ (etc.)}$$

dans le syntagme nominal à déterminatif démonstratif:

$$\text{Ce levier- } \left\{ \begin{array}{l} \text{ci} \\ \text{là} \end{array} \right.$$

⁹ 'par ailleurs' s'utilise exclusivement comme embrayeur ou relationnel consécutif, v. § 221.

et après 'être' à sujet démonstratif neutre:

c'est là un instrument nouveau.

Comme cette dernière possibilité ne s'ouvre qu'à 'là', il paraît tout indiqué d'analyser 'ci' comme une forme conjointe au nom et 'là' comme une forme conjointe au nom et au verbe. Les formes longues seraient donc des adverbes locatifs disjoints.¹⁰

Cependant cette analyse ne s'accorde pas avec la dissymétrie fondamentale du système déictique. Ainsi 'là' se sépare sans aucun problème du verbe, fonctionnant donc comme circonstanciel libre; il peut p.ex. introduire la phrase:

«Là tout n'est qu'ordre et beauté.» (Baudelaire, *L'invitation au voyage*).

D'autre part, 'ci' conserve assez d'indépendance pour pouvoir être régime de préposition dans les locutions couplées: 'de-ci de-là', (etc.), tout en refusant cette fonction dans les compléments prépositionnels libres, à l'encontre de 'là':

De là vient que la région est pauvre.

ce qui prouve que 'là' est bien un adverbe disjoint.

Il reste que 'là' semble s'être engagé sur la même voie que 'ci', car on observe une certaine tendance à préférer la forme longue, 'là-bas', quand l'adverbe se sépare du verbe, en particulier en position initiale.¹¹

A l'origine, 'bas' ajoutait naturellement à 'là' une précision dimensionnelle (v. § 666), comme continue de le faire son antonyme 'là-haut' et la locution 'ici bas'. Mais sous la pression systématique, issue de 'ici', pour faire de 'là' un complément entièrement disjoint, 'bas' a perdu toute valeur dimensionnelle dans 'là-bas'; il ne garde de son origine qu'une

10 Nous reviendrons plus loin (§ 655) sur l'idée de Togeby § 388, pour qui 'ici' et 'là' sont des formes casuelles disjointes du pronom démonstratif.

11 Nous ne parlons ici que de l'emploi déictique locatif. Lorsque 'là' désigne contextuellement l'argument précédent, son anté-position est tout à fait normale:

De là vient que ...

C'est là que vous vous trompez.

Là encore il s'est planté.

certaine valeur quantitative, impliquant une distance éventuellement plus grande que le simple 'là' d'avec le point d'orientation (v. § 650).

2. Absence des adverbes en -ment

§ 647. Adverbes à racine locative: 'souterrainement' et 'largement'

Il est normal que les adverbes en -ment n'apparaissent pas dans la fonction locative: nous avons déjà constaté l'incompatibilité entre la fonction circonstancielle et les adverbes en -ment. Cependant le système temporel nous a montré que cette incompatibilité ne vaut absolument que pour les formes ponctuelles, les adverbes en -ment étant assez fréquents parmi les adverbiaux quantifiés. Or, l'originalité du système spatial à cet égard est d'éviter les adverbes en -ment quelle que soit la fonction spatiale à remplir.

Il existe certainement des adverbes en -ment à signification locale, notamment ceux dérivés de noms à signification spatiale, par l'intermédiaire de l'adjectif correspondant:

globalement	localement
hypodermiquement	maritiment
	souterrainement
	etc.

Cependant ces adverbes ne fonctionnent jamais comme adverbiaux de lieu; s'ils ne fonctionnent pas banalement comme adverbiaux de manière, ils remplissent le plus souvent une fonction limitative. Si l'on veut former un complément spatial sur une telle racine, il faut typiquement recourir à un syntagme nominal prépositionnel. Ainsi le complément de lieu qui correspond à l'adjectif 'souterrain' n'est pas l'adverbe en -ment, mais le complément prépositionnel 'sous terre':

vivre sous terre
Sous terre, on aménagea une cachette magnifique.

C'est seulement quand l'adverbe se lie étroitement au verbe et que celui-ci comporte une idée de localisation que la forme en -ment sert à exprimer l'espace concret:

«injecter hypodermiquement»

«faire passer souterrainement»¹²
 «le tunnel du Mont-Blanc relie souterrainement l'Italie à la France»
 (*Petit Robert*, cit. C. Schwarz 290).

Ou encore en emploi figuré (cf. 'intérieurement', § 648):

Le mensonge sapait souterrainement sa santé morale.

Sous cette condition un adverbe tel que 'longuement', habituellement duratif temporel, peut fonctionner comme synonyme de 'loin':

«L'amphithéâtre courbait longuement au-dessus du parterre sa guirlande de diamants, de fleurs, de chevelures.» (A. France, cit. Nilsson-Ehle 180).

ou encore 'profondément':

«Mais ces piquets n'avaient pas été enfoncés assez profondément dans la terre.» (T. Bernard, cit. *ibid.*).

Un second groupe est constitué par les adverbes dont la racine comporte une idée de mesure; ils se rapprochent des locatifs quantifiés, tout en restant liés au verbe:

généralement	sporadiquement
largement	universellement
mondialement	

L'adverbe polyvalent 'largement' fournit un bon exemple de modal à sens locatif quantifié. Il fonctionne souvent comme une espèce de synonyme de 'presque partout' à orientation augmentative (cf. 'ça et là', locution dégressive):

«Mais, surtout, j'ai été frappé par la vivacité, largement répandue, du sentiment nationaliste soviétique.» (Cl. Imbert, in: *Le Point* 22 déc. 86 p. 42).

«Il arrive très largement en tête avec 31 % des réponses.» (*Nouv. Obs.* 21-27 oct. 88 p. 55).

12 Exemples de M. Łozińska 70, qui cite G. Moignet (1963) 185:

«Si le substantif auquel l'adjectif est habituellement associé correspond à un verbe, on peut voir apparaître un adverbe en -ment auprès du verbe en question.»

ou encore de 'de loin', complément quantifié de distance (v. § 675).

Comme le note Nilsson-Ehle 178, ces types adverbiaux sont normalement sélectionnés par le verbe:

«D'une manière générale, il paraît que pour prendre un complément de mesure spatiale le verbe lui-même doit contenir ou suggérer l'idée d'un espace mesurable.»

«usage très généralement répandu»

«une vérité si universellement reconnue» (Boileau)

«des réactions qui se produisent sporadiquement» (exemples de C. Schwarz 312-13).

Cependant un adverbe tel que 'largement' ne possède aucune des propriétés distinctives des circonstanciels: il se situe après le verbe fini, ne peut précéder la négation, est compatible avec un locatif ponctuel ou quantifié, etc. Syntaxiquement il s'agit donc simplement d'un modificateur, type fonctionnel qui véhicule une signification tantôt qualitative, tantôt quantitative. V. p.ex.:

«[...] c'était le but du général, le seul qui y soit largement parvenu ...»
(J. Chirac 88, l. 1786).

Il est significatif que, si, plutôt que d'apporter une mesure spatiale externe, une telle racine doit modifier la racine verbale du point de vue de la dimensionalité spatiale de l'acte, il faille emprunter la forme non adverbiale (dérivée):

couper large – creuser profond.

§ 648. *Le type 'extérieurement'*

La parenté sémantique de certains adverbes en -ment avec la fonction limitative, adverbiaux dont le sens est de marquer le domaine conceptuel de validité de l'acte verbal, peut être illustrée par le type

extérieurement – intérieurement.

Comme le signale K. Bischoff 20 (à la suite de Nilsson-Ehle), ces adverbes se paraphrasent comme un adverbial de manière ordinaire:

'd'une manière extérieure, physique'.

V. p.ex.:

«Bref, de la jeune fille fatale que je m'étais tout un jour imaginé être, il ne resta plus, vers minuit, qu'une loque effondrée, cachant sa robe et appelant intérieurement Bertrand pour qui elle était belle [...]» (Sagan, cit. Bischoff 20 n. 4).

Effectivement, les deux adverbes s'assimilent complètement aux adverbiaux de manière dénotant l'attitude du sujet par rapport à son acte, du type 'ouvertement' (v. § 649). V. p.ex.:

«Elle avait repris extérieurement tout son calme, mais une foule de pensées l'agitaient.» (Lacretelle, in: Nilsson-Ehle 194).

Cette valeur de domaine illocutoire est particulièrement caractéristique de 'intérieurement' en sens figuré:

«Je demeurai sans réponse, tremblant intérieurement.» (J.-M. Rouart 25).

Pourtant, il existe indubitablement des cas où 'extérieurement' et 'intérieurement' dénotent l'espace physique, comme le signale Nilsson-Ehle 195:

«Toutes ces pièces ... communiquaient entre elles intérieurement.» (Gide, cit. Nilsson-Ehle).

«fruit gâté intérieurement» (cit. C. Schwarz 291).

Or, l'adverbe garde ici la syntaxe d'un modal. Comme le remarque Nilsson-Ehle lui-même, il n'est pas le synonyme des compléments prépositionnels proprement locatifs: 'à l'extérieur', 'dehors', 'à l'intérieur', 'dedans', 'à côté', parce qu'il reste fortement lié au verbe et est sélectionné par la racine verbale.

Du point de vue sémantique, 'extérieurement' définit ainsi un groupe modal dont le caractère commun est de dénoter l'idée de direction; ces adverbiaux qualifient l'acte verbal quant à sa directionnalité:

circulairement	longitudinalement	perpendiculairement
concentriquement	obliquement	tangentielllement
diagonalement	orthogonalement	transversalement
excentriquement	paraboliquement	triangulairement
horizontalement	parallèlement	verticalement
(bi)latéralement		

«ses rayons entraient latéralement dans les tribunes» (Camus, cit. C. Schwarz 290).
 «des piquets fichés obliquement en terre» (Tharaud, cit. *ibid.*).
 «Les rayons du soleil arrivaient horizontalement.» (cit. Nilsson-Ehle 197).

§ 649. *Les adverbess de domaine illocutoire*

Il faut distinguer ces adverbess de la directionnalité des adverbess de domaine illocutoire (les adverbess exprimant une «relation de connaissance» de Nilsson-Ehle 203).¹³

clandestinement	ouvertement
furtivement	publiquement
	secrètement
obscurément	souterrainement ¹⁴
	etc.
	en son for intérieur

V. p.ex. :

«Il a publiquement attaqué ses adversaires.» (Schlyter 77).
 Beaucoup de Portugais sont entrés clandestinement en France.

Selon Schlyter 76, ces adverbess expriment «un aspect local» d'un événement. Selon nous, cet aspect local est simplement un effet de sens, qui n'est même pas toujours évident, d'autant plus qu'on peut toujours combiner ces adverbess avec un vrai locatif. Grammaticalement, ce sont de vrais adverbess de manière fonctionnant au niveau du syntagme verbal élargi (sujet + verbe + actants). C'est ainsi qu'ils répondent tous à une question introduite par 'comment' (test 30 de Sabourin & Chandieux) – et non à la question locative 'où', et ils acceptent la paraphrase 'et cela' (test 7):

Pierre n'a pas accepté l'offre, et cela publiquement.

Enfin, ils ne peuvent s'isoler du syntagme verbal (test 4):

13 Cf. Su. Schlyter 72, qui les groupe, sous l'étiquette 'adverbess d'événement', avec les temporels quantifiés ('rapidement', 'fréquemment').

14 V. Nilsson-Ehle 206.

* Publiquement, c'est Paul qui avait oublié son livre.

Curieusement Sabourin & Chandioix permettent cette construction à 'secrètement', ce qui ne nous convainc pas.

Il est évident que les adverbiaux de domaine illocutoire ne déterminent pas la racine verbale: non seulement ils figurent en tête de phrase affirmative:

Secrètement Marie continuait à surveiller les enfants.

mais ils introduisent aussi une phrase niée (test 2):

Publiquement, Paul n'a pas accepté l'offre.

à l'exception de 'ouvertement' (selon Sabourin & Chandioix).

Voilà le seul trait qui les rapproche véritablement des compléments circonstanciels. Schlyter 170 prétend qu'un tel «adverbe d'événement» peut se combiner avec un «vrai» adverbial de manière:

«Paul a publiquement lu attentivement la lettre.» (Schlyter loc.cit.).

Nous doutons fort de la correction de cette phrase.

En résumé, 'publiquement' (etc.) est un adverbial de manière opérant à un niveau supérieur à celui de l'adverbial de manière normal. Sa position spécifique explique aussi que sa paraphrase utilise la préposition abstraite 'en', différente à la fois de la préposition de manière 'avec' et de la préposition locale concrète 'dans'. Cf.:

domaine: lire	$\left\{ \begin{array}{l} \text{publiquement} \\ \text{secrètement} \end{array} \right\}$	= en	$\left\{ \begin{array}{l} \text{public} \\ \text{secret.} \end{array} \right\}$
modification:	lire négligemment	=	avec négligence.
lieu:	opérer		auprès du public
	se perdre		dans le public.

D. Syntaxe des ponctuels orientés

1. *Les adverbiaux déictiques*

§ 650. *Différence entre 'ici' et 'là'*

Parmi les trois adverbes locatifs de base, 'ici' et 'là' constituent le système

déictique, alors que ‘ailleurs’ représente une orientation locative non déictique.¹⁵ Tout comme dans le système temporel, la base du système déictique est l’opposition entre un lieu nynégocentrique ancré dans la position du locuteur (‘moi – ici – maintenant’) et un lieu allocentrique, séparé donc de la position du locuteur (‘lui – là-bas – alors’). Cependant les deux systèmes ne se recouvrent pas entièrement, car dans le système déictique temporel le clivage essentiel sépare la première personne de la troisième, différence qui correspond à celle qui distingue les locatifs déictiques ‘ici’ et ‘là’ du non déictique, ‘ailleurs’:

«Les grands arbres ailleurs seigneurs du paysage, ici rendus à la modestie d’une fonction, faire ombre, n’en font plus.» (Fl. Delay 237).

En revanche, le clivage essentiel du système déictique locatif passe entre la première et la deuxième personne. En principe, ‘là’ implique la présence de l’interlocuteur, dénotant un endroit qui se trouve plus près de celui-ci que du locuteur. Dans la mesure où ‘là-bas’ ne comporte pas cette nuance, nous entrevoyons l’amorce d’un système tripartite qui aurait pu se substituer à la vieille opposition binaire entre ‘ici’ et ‘là’. Un tel système serait très proche du système démonstratif du latin classique:

ipse	–	iste	–	ille
ici	–	là	–	là-bas

a) Pose le paquet ici!

→ à l’endroit qui se trouve avec moi
(c.-à-d. dans mon aire locative).

b) Pose le paquet là!

→ à l’endroit qui se trouve avec toi
(c.-à-d. dans ton aire locative, souvent, mais pas nécessairement, plus proche de toi que de moi).

c) Pose le paquet là-bas!

→ à l’endroit que nous voyons tous deux, et qui se trouve également séparé de toi et de moi (c.-à-d. ni dans mon aire locative, ni dans la tienne).

15 Il va sans dire que les compléments anomiques peuvent s’associer au système déictique si le nom régime est déterminé par un pronom démonstratif: ‘de ce côté’, ‘sur ce point’, etc. Cf. § 641 sur les anomiques conceptuels.

Cependant ces distinctions ne sont pas inscrites dans la langue avec netteté, car 'là' marque souvent simplement l'éloignement du point de l'action par rapport à la position du locuteur, en sorte que le système déictique se borne à opposer ce qui se trouve avec moi en tant que locuteur ('ici') et ce qui se trouve séparé de moi, c.-à-d. une opposition entre le proche et le lointain ('là'). Dans ce cas de figure, 'là' occupe dans le système déictique locatif une place sensiblement égale à celle de 'alors' dans le système temporel (cf. § 652) et 'là-bas' devient une simple variante emphatique de 'là'. Cf. Grevisse § 866 b: «*Là-bas* remplace *là* quand il s'agit d'un lieu plus ou moins éloigné.»

Quelle que soit la distance, 'là-bas' s'impose de toute façon quand le contexte n'actualise pas d'interlocuteur; autrement dit, 'là-bas' est en train de supplanter 'là' comme le terme opposé à 'ici'. Ainsi il serait artificiel, dans l'exemple suivant, de se servir du seul 'là':

«Là-bas, au comptoir, une fille rince des verres.» (B. Schreiber 138).
 «Mon père me parle de Genève [la scène est à Lyon].
 «Là-bas, on te fera cela très bien», dit-il.» (N. Avril 194).

Dans la langue moderne, 'là' isolé ne s'utilise guère, en tête de phrase, qu'en emploi anaphorique (non déictique) figuré, pour situer l'acte verbal, soit dans le temps, soit dans l'enchaînement contextuel, par rapport à un repère déjà actualisé dans une phrase précédente (cf. § 668):

Soudain il lui a saisi le bras. Là encore, j'ai été surpris.
 «Là elle n'avait rien répondu [...]» (Fl. Delay 48).
 «Aucune économie nationale ne peut se penser tranquillement close en ses frontières. Et là, sans doute, réside une des causes de la crise du fordisme [...]» (S. Latouche 102).

Dans certains tours figés il arrive même que s'estompe la distinction de base entre le proche et le lointain, 'là' passant à marquer la position habituelle de n'importe quel sujet, s'inscrivant donc dans une perspective nynéocentrique:

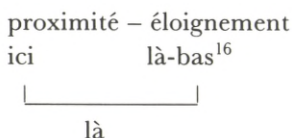
– Es-tu là?
 – Oui, je suis là!
 «Pour moi, ma mère n'a pas d'histoire. Elle a toujours été là.» (A. Ernaux 22).
 «Là, là, restez calme.» (cit. Derville-Bastuji 368).

Cf.:

– Je n’y suis pour personne aujourd’hui.

En français moderne, ‘là’ «s’emploie avec une fréquence remarquable tant pour marquer l’éloignement que pour marquer la proximité et l’appartenance à l’espace de la communication.» (J. Dervillez-Bastuji 365).

Dès lors, s’ébauche un nouveau système binaire, à la place de l’ancien, qui était basé sur ‘ici’ – ‘là’, et reléguant l’amorce d’un système ternaire, ‘ici’ – ‘là’ – ‘là-bas’, aux poubelles de l’histoire:



«Ne répétez pas ici ce que vous avez entendu là-bas.» (DFC)

Il ne s’agit bien sûr que d’une tendance, puisqu’on trouve encore couramment ‘là’ opposé à ‘ici’ et associé à l’idée d’éloignement:

C’est là qu’il a trouvé la mort.

C’est pour la même raison que la valeur temporelle métaphorique de ‘là’ est normalement celle d’un allocentrique, ‘alors’.

§ 651. *Déixis et anaphore*

Comme c’est le cas des circonstanciels temporels, la déixis des locatifs peut passer de la référence externe à un point du monde référentiel donné par la situation de communication, à la référence interne, anaphorique, c.-à-d. à un point du contexte linguistique. V. p.ex.:

«En partant, j’ai vu dans le bureau vitré du personnel la dame qui partageait la chambre de ma mère.

16 Nous ne sommes pas d’accord avec J. Dervillez-Bastuji 366 pour qualifier ce système de ternaire: la nouveauté n’est pas la présence de trois termes locatifs, mais leur distribution fonctionnelle sur un axe à deux pôles, conformément à la tendance systématique générale du système locatif; le fait que ‘là’ réalise un syncrétisme entre les deux pôles n’ajoute évidemment pas à leur nombre:

«Système contemporain ternaire, articulant deux formes polaires marquées, *ici* vs *là-bas*, et une forme neutralisée de grande extension.» (loc.cit.).

Elle était assise avec son sac à main et on la faisait patienter là jusqu'à ce que ma mère soit transportée à la morgue.» (A. Ernaux 13-4).

Les déictiques n'ont pas besoin d'un point de référence textuelle précis. De même que 'maintenant' peut dénoter 'au point où nous en sommes de notre développement», ainsi 'ici' peut référer à l'ensemble du contexte précédent, signifiant le point actuel où est arrivé le discours:

«Ici il commence à parler de telle guerre.» (Grevisse § 866a).

'là' s'utilise avec pratiquement le même sens:

Là il faut faire l'observation suivante ...
→ à ce point de mon discours.

A partir de cette fonction anaphorique, 'là' a développé un emploi libre où il sert à condenser toutes sortes de compléments circonstanciels, p.ex. avec le sens d'un complément comparatif:

«Il aurait dû aller les provoquer les Youssef. [...] Au moins, ils auraient eu des raisons de se rebiffer! Là, ils sont rentrés dans un mec qui est la douceur même!» (Thérame 126).
→ 'au lieu de cela'.

Lorsqu'un tel 'là' comparatif est quantifié par 'loin de', il peut prendre la valeur d'une véritable phrase:

«Mais tous les enseignants ne pensent pas cela, loin de là.» (*Nouv. Obs.* 19-25 janv. 1989 p. 50).

§ 652. *Fonction temporelle des déictiques*

L'affinité des deux systèmes déictiques circonstanciels n'est pas seulement d'ordre fonctionnel. Elle s'étend même au domaine sémantique puisque les compléments de lieu adoptent assez souvent par figure une signification temporelle, la relation spatiale étant assimilée à la successivité temporelle. 'ici' correspond alors à un adverbial nynéocentrique ('maintenant') et 'là' à un adverbial allocentrique, 'alors/à ce moment-là'. V. p.ex.:

«Il veut absolument avoir trouvé une situation d'ici à la rentrée.» (A. Philippe 59).

«Je lui ai demandé s'il m'avait aimée, il m'a répondu oui ... et là j'ai eu un coup de bonheur.» (A. Philippe 127).

«Je me suis jeté à ses pieds, je lui ai demandé pardon, j'ai avoué quelle était la nature de mon désir. Là elle n'a rien répondu, je l'avais surprise [...]» (Fl. Delay 48).

«Annulant ses préparatifs elle se réfugiait à l'ombre du parasol. De là, autoritairement, elle allait passer à son histoire [...]» (Fl. Delay 117).

Conformément à son évolution sémantique générale, que nous venons de décrire, 'là' peut même passer à la série nynégocentrique, adoptant le sens de 'maintenant':

«Il nota avec stupéfaction que cette phrase mettait les larmes aux yeux du poète. Là, pensa-t-il, j'ai droit au baiser à la russe.» (P. Besson 63).

«Alors là, je n'y comprends rien.» (cit. J. Dervillez-Bastuji 368).

Il semble bien que cet emploi temporel figé soit limité aux déictiques purs, avec la seule exception de 'là-dessus', locatif semi-relationnel qui adopte souvent le sens de 'à ce moment':

«Là-dessus, Martin surgit.» (A.-M. Garat 148).

En revanche, la fonction séquentielle des déictiques mixtes est constante quand ils désignent l'espace contextuel; dans cette fonction, ils se servent toujours du déictique nynégocentrique: 'ci-contre', 'ci-dessous', etc. Cette syntaxe a même donné lieu à une classe relationnelle particulière: 'ci-après', v. infra § 668. Curieusement, le déictique 'là' n'ouvre pas la voie à cette fonction: en emploi contextuel, les composés du type 'là-dessous' fonctionnent toujours comme anaphoriques semi-pronominaux.

Quand nous passons au système pleinement relationnel, le glissement sémantique d'espace à temps se révèle un trait constant des adverbiaux qui se répartissent le long des deux axes de la contiguïté ('dessus' – 'dessous') et de la perspective ('devant' – 'derrière', v. § 658):

«[...] il s'était senti renvoyé huit ans en arrière, quand Armand avait quatorze ans.» (J. Roubaud 69).

Notons d'ailleurs que lorsque ces adverbiaux désignent l'espace conceptuel, il devient oiseux de distinguer entre temps et espace:

«Quand on y réfléchit plus avant, on en vient même à se demander si la ressource temps n'est pas le bien le plus précieux du système économique.» (Bombardier & St-Laurent 111).

→ 'davantage'.

Un trait curieux, et encore inexpliqué, de ce champ sémantique est que les reports fonctionnels se font toujours de l'espace vers le temps: il n'existe pas d'adverbe de sens temporel qui évolue vers une fonction locative et nous ne voyons pas comment on pourrait attribuer à 'maintenant', p.ex., une fonction locative.

Ici encore, les relationnels offrent pourtant quelques cas de transfert, impliquant surtout les adverbes-prépositions 'après', 'avant' et 'depuis' (cette dernière particule n'admettant la fonction locative qu'en emploi prépositionnel).

§ 653. *Rudiments d'un système intensif locatif*

Nous avons déjà noté qu'il est possible de déterminer quantitativement les adverbiaux déictiques, trait qui les distingue à la fois des compléments anomiques et des adverbiaux orientés non déictiques. On se sert à cette fin des adjectifs-adverbes 'haut' et 'bas' et de la préposition-adverbe 'jusque'. Nous n'avons là, pourtant, que l'embryon d'un système intensif, car la distribution est irrégulière. Seul 'là-haut' ajoute véritablement une quantification dimensionnelle au complément circonstanciel; 'ici bas' (ou: 'ici-bas') constitue une locution figée ('sur terre' – 'au ciel') et * 'ici haut' n'existe pas. En revanche, 'jusque' qualifie aussi bien 'ici' que 'là' par rapport à la distance, trait que les déictiques partagent avec les compléments anomiques introduits par 'à' ou 'vers', alors que l'adverbial non orienté 'ailleurs' refuse cette combinaison: 'jusqu'ici' – 'jusque-là', 'jusqu'à la frontière', etc.

D'autre part, 'ici', 'là' et 'ailleurs' se combinent tous trois avec un complément anomique dans une construction appositive dans laquelle l'anomique traduit l'adverbial orienté en termes «géographiques» dans un rapport d'explicitation:

Là (-haut), sur le mur, vous voyez ...

Ici en France, tout va mal.

«Là-bas, au comptoir, une fille rince des verres.» (B. Schreiber 138).

Là-bas, en Australie, les hommes sont énergiques.

Enfin, les trois adverbiaux orientés admettent, comme les anomiques (supra § 643), d'être quantifiés par un adverbial non orienté du type 'partout', 'plus loin':

partout {
ici
ailleurs.

Le rapport établi entre les deux compléments locatifs est alors un rapport de spécification:

«Je lui dis d'écrire, de demander la parole, d'écrire à France-Culture mais aussi partout ailleurs, à la presse marginale, à *Libé* ...» (Ada 112).

Cf. le locatif quantifié spécifié:

«Plus bas dans la hiérarchie, un mécanisme apparenté garantit la sécurité d'emploi des députés.» (G. Hermet 99).

Cf. § 882.

2. *Les adverbiaux déictiques mixtes*

§ 654. *Emploi relationnel*

A côté des déictiques purs qui définissent le lieu de l'action par le renvoi à un point précis référentiel, nous trouvons un groupe d'adverbiaux déictiques mixtes qui allient le renvoi au point référentiel à l'indication d'une relation positionnelle. Ce groupe au profil morphologique accusé consiste d'adverbes composés d'un élément déictique ponctuel, c.-à-d. 'ci' et 'là', et d'un élément relationnel, c.-à-d. un adverbe dérivé d'une préposition locative ('dessus') ou un adverbe préposition ('contre'):

ci	là
ci-après ¹⁷	
ci-contre	là-contre ¹⁹
ci-dessous	là-dedans
ci-dessus	là-dehors
ci-devant ¹⁷	là-derrière
ci-bas ¹⁸	là-dessous
	là-dessus
	là-devant ²⁰

17 Ces adverbes ne se groupent pas fonctionnellement avec les autres, parce qu'ils n'ont pas de fonction circonstancielle propre; ce sont des relationnels textuels.

18 Du point de vue morphologique, 'ci-bas' devrait naturellement se placer avec 'là-bas/haut', mais il fonctionne exclusivement comme relationnel textuel, à la façon de 'ci-après', et on remarque l'absence de la combinaison 'ci-haut'.

19 Selon Grevisse § 866 Remarque, le trait d'union est facultatif.

20 Nous nous appuyons sur la liste de Grevisse § 866d. Comme le remarque cet auteur, on pourrait ajouter 'là-auprès', peu usité.

L'élément relationnel peut aussi être représenté par un participe passé dénotant un mouvement spatial:

ci-annexé	ci-inclus
ci-joint	

Lorsque ces participes restent invariables (v. Grevisse § 785b), ils constituent des adverbes composés qui se groupent fonctionnellement avec le type mixte 'ci-contre':

«Vous trouverez ci-inclus une lettre de votre père.» (Grevisse loc.cit.).

On peut interpréter ces locatifs comme des adverbiaux semi-relationnels:

Là-dedans vous trouverez une fortune.

De par sa composante prépositionnelle, 'là-dedans' marque en effet une relation spatiale: l'action se situe à un endroit défini par son renvoi à un point d'orientation. Cependant l'autre composante de l'adverbe représente directement ce point d'orientation par l'adverbe déictique, en sorte que la fonction de cet adverbial mixte n'est pas vraiment interphrastique: il ne présuppose pas nécessairement d'autre «contexte» que la situation de communication.

§ 655. *Fonction anaphorique et actantielle*

D'autre part, la nature de la référence de ces adverbiaux n'est pas toujours déictique. Avec une fréquence beaucoup plus grande que les déictiques simples, ils renvoient par anaphore à un point du contexte précédent, reprenant donc un substantif figurant dans la proposition précédente. Ainsi, la phrase citée:

Là-dedans vous trouverez une fortune.

s'insère dans deux situations de communication profondément différentes:

déictique

a) Le paysage est magnifique; regardez bien [montre du doigt une montagne]: là-dedans vous trouverez ...

anaphorique

b) Voici l'ancre du pirate; là-dedans vous trouverez ...

On constate donc qu'en fonction locative, les déictiques mixtes représentent à la façon des pronoms démonstratifs; s'agissant de choses, c'est souvent même la seule forme de représentation pronominale correcte:

«Mettez-la là-dessus.» (cit. Togeby § 388.5).
→ la bouteille sur la table.

Ils assument une fonction anaphorique neutre quand ils s'appliquent à l'espace conceptuel, désignant un point abstrait implicite qu'il faut tirer de la phrase précédente:

«[...] Mme Le Chapelier qui déteste les extrêmes et classe ses concitoyens en catégories étanches.
Mme Le Chapelier est très stricte là-dessus et voudrait que Loïca en soit bien consciente.» (D. Letessier, *Loïca* 126).
««Les Blancs sont passés en coulisses», et la science, la technique et le développement ont assumé leur relève. Quelle décolonisation peut-on concevoir là-contre?» (S. Latouche 11-12).

Enfin, ils parachèvent leur mutation pronominale quand ils adoptent, à la suite de 'en' et 'y', des fonctions proprement actantielles, savoir comme objet indirect, perdant ainsi tout rapport avec l'expression de l'espace:

– Est-ce un thème qui vous intéresse?
– Oui, je travaille beaucoup là-dessus.
«Nous, les médecins, nous sommes très bien renseignés là-dessus, je t'assure, et sur l'injustice aussi ...» (A. Philippe 86).

Les déictiques simples n'ont pas cette propriété: ce sont de purs circonstanciels:

* Je m'intéresse là.
Je m'intéresse à cela.

Voilà pourquoi il est difficile d'accepter l'idée de Togeby § 388, selon laquelle 'ici' et 'là' seraient des formes casuelles disjointes du pronom démonstratif.

Il convient d'ajouter que les formes en -ci ('ci-dessus', 'ci-dessous', 'ci-contre') ne s'ouvrent pas non plus à la fonction actantielle; ce sont essentiellement des contextuels relationnels (§ 668), qui adoptent à l'occasion une fonction locative déictique (mais non anaphorique):

(Montrant une plaque).
– Ci-dessus vous placerez un verre d'eau.

En conclusion, les déictiques mixtes ne sont «relationnels» que dans la mesure où le sont les pronoms. La cohérence textuelle qu'ils établissent n'a rien à faire avec la division du discours en phrases: le renvoi anaphorique se fait aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de la phrase.

C'est seulement lorsqu'ils opèrent un renvoi contextuel qu'ils servent à constituer la cohésion discursive (infra § 668).

3. 'ailleurs' ponctuel non orienté

§ 656. Orientation neutre et valeur comparative de 'ailleurs' ('autre part')

Il suffit de peu de mots pour caractériser l'adverbial orienté non déictique 'ailleurs'. C'est un adverbial allocentrique, mais non dans le sens d'un 'alors'. En effet, s'il présuppose bien l'existence d'un endroit primaire, repère par rapport auquel l'endroit actualisé est «autre», celui-là n'a rien à faire avec l'axe déictique. 'ailleurs' ne contient ainsi aucune information sur la position de l'endroit actualisé par rapport au lieu d'où parle le locuteur. 'ailleurs' se conçoit indifféremment comme un 'endroit distant de moi' et comme un 'endroit distant d'un autre endroit'. Il est donc déictiquement neutre. Par conséquent, 'ailleurs' enchaîne avec autant d'aisance sur un complément anomique que sur un complément déictique:

Au Danemark, l'épargne est insuffisante. Ailleurs on accumule trop de capitaux.
Ici je n'ai jamais la paix. Ailleurs ça va mieux.

N'étant ni déictique ni anaphorique, 'ailleurs' ignore les problèmes de représentation pronominale. En revanche, il comporte indiscutablement un élément comparatif, élément explicité dans son synonyme «analytique» 'autre part' (cf. supra § 643). Il occupe ainsi, dans le système spatial ponctuel, une place analogue au temporel 'auparavant', cf. le parallélisme morphologique entre 'autrefois' et 'autre part'.

Lorsque 'ailleurs' perd sa valeur comparative, il devient un véritable relationnel argumentatif, sans valeur locative; il sert alors à mettre deux phrases dans une relation consécutive. Pour neutraliser sa valeur comparative, la langue se sert des prépositions 'de' et 'par'.

'autre part' constitue, à notre connaissance, le seul synonyme formalisé de 'ailleurs', nouvel exemple de la parcimonie de l'inventaire adverbial

spatial. Nous avons même noté que la langue moderne préfère à ‘autre part’ une locution composée ‘quelque part ailleurs’.

Comme ‘ailleurs’, ‘autre part’ a évidemment des fonctions comparatives:

«Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.» (Molière *Le Misanthrope* I 2).

D’ailleurs c’est sans doute à cause de la lexicalisation de l’élément comparatif que ‘autre part’ ne permet pas de neutraliser entièrement cette fonction. Ainsi la locution ‘d’autre part’ ne sert comme relationnel sériel qu’en corrélation avec ‘d’une part’ (pour les exceptions v. § 165), c.-à-d. dans une situation comparative.

En résumé, le point d’orientation présupposé par ‘ailleurs’ peut exister dans le discours de trois manières:

1° inhérent à la situation de communication, ∅: emploi ponctuel pur:

- Comme tu es beau!
- Va te faire voir ailleurs!

2° présent dans le contexte précédent, ∅: emploi relationnel interphrastique:

Le suicide jeune prend des proportions alarmante au Danemark. Ailleurs la jeunesse semble bien dans sa peau.

3° présent sous forme de comparaison, ∅: emploi relationnel intraphrastique:

Les filles sont plus jolies ailleurs que chez moi.
«Les grands arbres ailleurs seigneurs du paysage, ici rendus à la modestie d’une fonction, faire ombre, n’en font plus.» (Fl. Delay 237).

E. Les adverbiaux locatifs relationnels

1. *Typologie relationnelle*

§ 657. *Les trois types morpho-syntaxiques de relativité locative*

Le système locatif possède trois méthodes morpho-syntaxiques pour établir une cohérence textuelle interphrastique basée sur la relation entre la position d’un objet et un point de repère:

- 1° La méthode anaphorique, par représentation de type pronominal:
Là-dedans elle avait placé son argent.
- 2° La méthode relationnelle pure, par présupposition:
Dedans elle avait placé son argent.
- 3° La méthode semi-relationnelle, par construction prépositionnelle:
Au-dedans elle avait placé son argent.

Les relationnels purs, du type ‘dedans’, se distinguent des déictiques mixtes du fait que le point d’orientation spatial n’est pas explicité dans la phrase; l’adverbial nous oblige à en présupposer la présence dans le contexte immédiatement précédent, alors que le déictique mixte intègre le repère à la phrase (‘là-dedans’). La valeur relationnelle du déictique mixte tient ainsi entièrement à une anaphore de type pronominal.

§ 658. *La tridimensionalité de l’expression relationnelle de l’espace*

Les adverbiaux locatifs relationnels combinent fonction circonstancielle et fonction interphrastique. Ils explicitent le fait général que l’action a lieu à un endroit déterminé (fonction ponctuelle), mais ils spécifient seulement le rapport spatial qu’entretient l’action avec ce lieu (fonction relationnelle). Il n’y a pas plusieurs lieux, comme avec ‘ailleurs’, mais un seul lieu par rapport auquel l’action se définit spatialement. Le repère spatial concret qui constitue le lieu de l’action est ainsi présupposé par l’adverbial. Lorsqu’on dit:

Dedans elle avait placé son argent.

‘dedans’ présuppose nécessairement une phrase précédente qui nous indique l’élément par rapport auquel «son argent» est «dedans», p.ex.:

Elle avait hérité de sa mère un coffre magnifique.
Dedans ...

La structuration sémantique des relations adverbiales de l’espace linguistique est assez nettement inscrite dans la langue. Les locatifs relationnels constituent un espace tridimensionnel à deux positions par rapport à un point d’orientation neutre (c.-à-d. non déictique), selon les trois axes suivants:²¹

21 Notre analyse est fortement inspirée par J. Derville-Bastuji 348 sq.

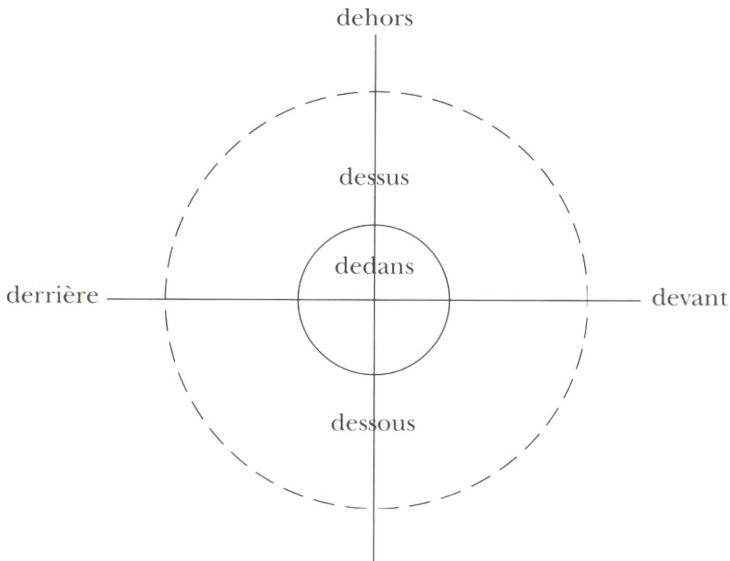
- 1° L'axe de l'intériorité: 'dedans' – 'dehors'.
- 2° L'axe de la contiguïté: 'dessus' – 'dessous'.
- 3° L'axe de la perspectivité: 'devant' – 'derrière'.

il est remarquable que les trois axes respectent entièrement le principe binaire régissant l'ensemble de la structure locative: ils sont constitués de deux positions seulement, c.-à-d. du strict minimum. Les axes se décomposent naturellement en une infinité de positions relatives, mais l'important est que le système adverbial n'en réalise jamais que deux, chacune située de son côté par rapport au point d'orientation. La seule possibilité de ventiler adverbiallement les positions est d'ajouter à l'adverbial relationnel une détermination quantitative:

très au-dessous – loin derrière
cf. bien au-delà.

Cependant on note que cette éventualité n'est exploitée que très incomplètement par la langue. L'axe de l'intériorité y est entièrement réfractaire et, sur celui de la perspectivité, la position d'en face ('devant') n'admet pas non plus de ventilation.

On peut représenter la tridimensionalité relationnelle établie par les trois couples d'adverbes dans la figure suivante:



N'empêche que l'adverbe 'autour' et les deux locutions 'tout au long' et 'au travers' se sont réservés à cette fonction:

«J'ai respiré un bon coup dans l'air tiède qui passait au travers [...]»
(Ph. Djian 9).

La morphologie de ce mini-système est hétéroclite; 'travers' est un substantif, 'long' un adjectif et 'autour' une particule (du point de vue du français moderne). Fonctionnellement le système adverbial dynamique est également peu transparent. 'autour' et la variante vieillie 'alentour' modulent évidemment les déplacements le long de la ligne de l'extériorité ('dehors'):

«Elle imaginait la tache de son corps en bouillie sur la chaussée, – et alentour ce remous d'agents, de rôdeurs ...». (F. Mauriac, cit. TLF).

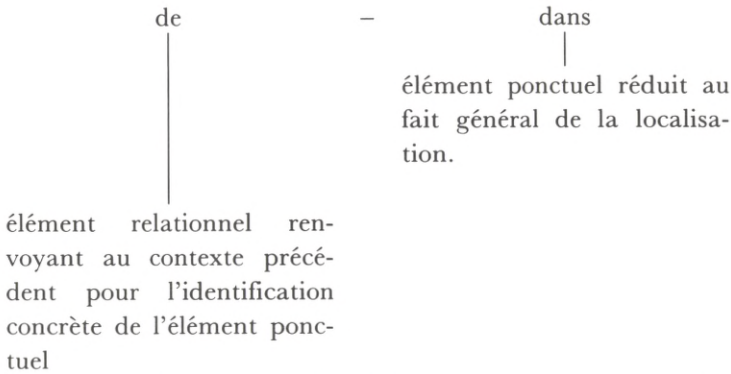
'au travers' marque un mouvement traversant les axes de l'intériorité et/ou de l'intériorité. En même temps, cet adverbial sert à définir le mouvement du devant jusqu'à l'arrière (ou vice-versa), mais il ne concerne pas l'axe de la contiguïté, axe dont le dynamisme ignore l'expression adverbiale ('sus' ayant disparu de la langue en sens locatif); cf. infra les remarques sur 'en haut/bas', § 666. Enfin la locution, plutôt rare, 'tout au long' ne concerne que l'axe de la perspective.

Les deux substantifs 'amont' et 'aval' constituent avec 'en' des synonymes spécialisés de 'en haut' et 'en bas': ils présupposent la présence d'un cours d'eau et la position du locuteur. A la différence des deux locutions à base de particules, 'en amont' et 'en aval' sont absolument dépourvus de fonction quantificatrice: ils ne renseignent pas sur la distance par rapport à la position du locuteur. En définitive, il faut donc grouper les deux locutions avec les deux autres à double relativité: 'en deça' – 'au delà':

en amont de la rivière – par rapport à moi.
en deça de la rivière – par rapport à moi.

§ 660. *Morphologie des relationnels: rôle de la particule 'de'*

La nature implicite de la localisation opérée par les relationnels transparaît jusque dans leur morphologie. Ils consistent typiquement d'une préposition locative précédée de la préposition 'de':



On peut ainsi considérer les locatifs relationnels comme des adverbes dérivés de prépositions. Celles-ci fonctionnent par définition comme des particules relationnelles intraphrastiques, normalement au niveau du syntagme. Or, il faut considérer la particule ‘de’ entrant dans la composition des adverbes relationnels comme un préfixe permettant à la préposition (‘dans’) de passer à la fonction d’adverbial interphrastique (‘dedans’). De ce point de vue, il est significatif que les deux prépositions qui contiennent le dérivatif ‘de’, ‘devant’ et ‘derrière’, fonctionnent comme adverbiaux relationnels sans aucune modification morphologique.

C’est cette formation morphologique qui explique qu’en règle générale, les relationnels locatifs sont tout simplement incompatibles avec l’expression de l’origine, c.-à-d. avec la préposition ‘de’, puisqu’on ne peut combiner le préfixe ‘de’ avec la préposition homonyme (en emploi circonstanciel):²²

* de dedans – * de dessus

Pour exprimer l’origine, il faut passer par l’intermédiaire de la variante nominalisée de ces adverbes:

d’en dedans – du dehors.

sauf, bizarrement, dans le cas des deux adverbes prépositions composés en ‘de’: ‘de derrière’ (à noter que ‘de’ relève alors de la syntaxe de ‘de ce côté’, puisque la préposition y sert à marquer aussi le point, mais non la direction, au contraire de ‘de ce côté’).

22 En sens non ablatif, la combinaison apparaît dans ‘de delà’ (vx = ‘là-bas’), sur le modèle de ‘de ce côté’, ‘de travers’, etc. Il va sans dire que si elle relève d’un emploi adnominal, la combinaison ne présente aucun problème: ‘mon voisin de dessus’.

Il est remarquable que ces variations morphologiques correspondent à la répartition des couples relationnels sur les trois axes :

axe de l'intériorité		
du dedans	–	du dehors
axe de la contiguïté		
d'en dessus	–	d'en dessous
(couple quantifié:		
d'en haut	–	d'en bas)
axe de la perspectivité		
de devant	–	de derrière
(couple quantifié:		
de loin	–	de près)

Il va sans dire que ces adverbiaux relationnels servent, comme tous les locatifs, également bien à exprimer le point et la direction :

«Les sources chaudes jaillissaient partout à flanc de montagne. Autour, on avait construit des cabanes où se retrouvaient les curistes.» (P. Besson 40).

«– Ne réfléchis pas, fous-la dehors.» (Ph. Djian 12).

A côté des six adverbies formés sur ce modèle :

dedans	dessous	devant
dehors	dessus	derrière

l'inventaire comprend quatre prépositions capables d'assumer une fonction adverbiale dans des conditions très restrictives :

avant	contre
après	outré

groupe auquel s'assimile l'adverbe vieilli 'sus', et enfin quelques particules difficiles à classer. Si l'on interprète 'autour', étymologiquement un complément prépositionnel,²³ comme une particule indécomposable, il faut le grouper avec 'dedans', puisqu'il fonctionne clairement comme un

23 La variante 'alentour' n'est particule que par la graphie, puisqu'elle peut toujours s'interpréter à partir du syntagme prépositionnel 'à l'entour', syntagme appartenant de toute évidence aux relationnels mixtes. La graphie prépositionnelle prévaut dans le tour vieilli 'à l'entour de'.

relationnel pur. Dans ce cas il semble logique d'accorder à 'au travers' (avec la variante 'à travers') le même traitement, bien qu'il soit senti comme moins indécomposable (conformément à l'orthographe), parce qu'on continue à percevoir la présence du nom régime; pourtant le substantif 'travers' n'a pas de signification locative dynamique. La difficulté véritable qui rend la classification de ces deux mots incertaine est leur rôle dans les prépositions composées: ils se conforment sur ce point à la syntaxe des locutions relationnelles: 'au-dedans de' – 'autour de'/'au travers de', rôle seulement accessible aux adverbes nominalisés et, par conséquent, non aux adverbes qui fonctionnent comme relationnels purs. Lorsque les noms régimes conservent leur sens original, il s'agit de toute façon de locutions adverbiales, cf. infra § 663.

2. *Les relationnels locatifs purs*

§ 661. *Rapport avec le syntagme verbal: les adverbes prépositions*

La question syntaxique la plus intéressante soulevée par les relationnels purs est leur rapport avec le syntagme verbal. Nous avons constaté qu'ils exercent une fonction double, à la fois ponctuelle et relationnelle. Or, à certains égards, on peut même les gratifier d'une troisième fonction, savoir comme compléments du syntagme verbal étroit. En effet, lorsqu'ils se combinent avec un verbe de mouvement, ils peuvent s'agglutiner étroitement au verbe dont ils déterminent alors la directionnalité.

C'est cette propriété qui définit le petit groupe d'adverbes-prépositions, que l'on peut appeler les adverbiaux dimensionnels, puisqu'ils servent uniquement à qualifier la dimensionalité de l'acte verbal, dont ils précisent la réalisation spatiale:

après	contre
avant	outré
	(sus)

Les adverbes prépositions sont si étroitement liés au verbe qu'ils sont incapables de remplir la fonction circonstancielle proprement dite. Voilà pourquoi ils n'apparaissent jamais en début de phrase et qu'ils ne peuvent précéder la négation. Ils s'agglutinent le plus souvent étroitement au verbe et comportent des restrictions fortes quant aux racines verbales avec lesquelles ils se combinent. V. p.ex.:

Les enfants me courent après.
Je n'ai rien à dire contre.

Il faut passer outre.

Or sus! (vx).

«– Si vous n’aviez pas subi la malédiction maternelle et l’attrait du pire, vous auriez passé outre, trouvé autre chose [...].» (B. Beck *Un* 78).

Modifiant la racine verbale quant à sa réalisation spatiale, les adverbes prépositions ont un statut très comparable aux adverbiaux de quantité-manière, p.ex. ‘marcher droit’. Si nous ne les classons pas avec ce type, c’est qu’ils correspondent à des prépositions locales, alors que les adverbiaux de quantité-manière sont formés d’adjectifs. En revanche, on pourrait éventuellement les transférer aux adverbiaux de lieu quantifiés, puisqu’ils précisent la dimensionalité de l’acte verbal, à la façon de ‘haut’ et ‘bas’.

A la différence de ‘contre’, etc., les relationnels du type ‘dessus’ maintiennent dans ces constructions une indépendance circonstancielle suffisante pour pouvoir librement se séparer du syntagme verbal:

«Une sorte de petit lit vide, bordé de velours rouge, était posé à même le sol de ciment, devant l’autel. Plus tard, les hommes des pompes funèbres ont placé dessus le cercueil de ma mère.» (A. Ernaux 17).

→ Dessus, les hommes des pompes funèbres ont placé le cercueil ...

«Des injures lacèrent les affiches que nous longeons, «Mémé est une salope.» [...]. Dessous, une autre inscription: «Nounoune, tu es le soleil de mon métro!»» (B. Schreiber 119).

Il existe cependant un cas où ces adverbiaux perdent leur liberté de mouvement, savoir quand le syntagme verbal comprend, sous forme d’objet indirect, le point d’orientation par rapport auquel l’adverbial définit le mouvement spatial. Il semble que cette construction exige que le point d’orientation soit un nom animé. V. p.ex.:

Le train lui est passé dessus.

«– Oh! vous pensez aux employés! Mon père leur crache dessus si vous voulez tout savoir.» (J.-M. Roberts 35).

Le rôle de l’adverbial devient ici complètement analogue à celui de ‘outre’, p.ex. dans le syntagme:

passer outre.

Il s’ensuit qu’il n’a plus proprement de fonction relationnelle, sauf dans un sens intraphrastique, et on peut rapprocher la construction dans son ensemble de celles où entrent les déictiques mixtes:

Là-dessous j'ai trouvé un trésor.

La construction où le relationnel devient déterminant de verbe connaît de fortes restrictions de cooccurrence, puisqu'elle n'apparaît qu'avec un nombre restreint de verbes, différents selon chaque adverbe. Ainsi 'dehors' adopte p.ex. la fonction déterminative dans l'expression 'pousser dehors', où sa place est fixe, alors que 'dehors' reste, par ailleurs, le plus circonstanciel des relationnels purs. Souvent cet adverbial s'emploie dans un sens tout général, sans que le contexte nous renseigne explicitement sur le lieu d'orientation par rapport auquel l'action est située 'dehors'. V. p.ex. :

«Il la rassura, il n'avait pas vu les filles: dehors, il ne voyait personne.»
(R. Jorif 220).

§ 662 *Locutions prépositionnelles adverbialisées*

Il faut grouper avec les relationnels purs les locutions adverbiales constituées d'une préposition et un régime non déterminé, p.ex. 'à côté':

«Depuis que vous êtes là je dors profondément, sans rêver. Le fait de vous savoir à côté?» (Fl. Delay 118).

«Sur un coin de la cheminée un grand bocal en grès contenait, pêle-pêle, des aiguilles à tricoter, des bâtonnets d'encens [...]. A côté une grande boîte en fer-blanc, rectangulaire, jadis boîte à biscuits anglais, contenait à présent du tabac blond [...].» (Ada 109).

→ à côté du bocal.

En effet, ces locutions ont entièrement lexicalisé la valeur relationnelle, étant dépourvues d'élément déictique ou anaphorique. Ainsi le seul trait qui les distingue des adverbes morphologiques est la nature de la racine. :

de – dans

à – côté.

et la capacité de constituer des locutions prépositionnelles, à la façon des relationnels mixtes:

à côté de la maison – { au devant de la maison
 { au fond du jardin.

Les noms qui servent à former ces locutions adverbiales contiennent tous une idée de relation spatiale. Le groupe semble très peu nombreux:

à côté	–	à côté de
à part	–	÷
à proximité	–	à proximité de
à rebours	–	au rebours de

On voit que la syntaxe est loin d'être automatisée, à preuve la construction «irrégulière», 'à part lui', 'à part ces difficultés'.²⁴

Il convient d'ajouter un petit groupe de compléments en 'à' marquant le mouvement et incapables de former des locutions prépositionnelles; fonctionnellement il s'agit de compléments intraphrastiques, à valeur plutôt modale:

à contre-courant	à rebrousse-poil
à pic	à verse

Enfin, ce type de substantif apparaît aussi avec 'sur' dans:

sur place

locution qui présuppose également la présence d'un point de repère, point simplement identique à celui dénoté par 'place'.

«[...] les pompiers luttèrent toujours sur place, parfois pied à pied [...]»
(A. Philippe 106).

3. *Les relationnels composés mixtes*

§ 663. *Formation des composés mixtes*

A partir des relationnels purs, classe constituée en principe d'adverbes dérivés de prépositions, se forme une nouvelle série d'adverbes composés que nous appellerons relationnels mixtes, parce qu'ils forment le passage de compléments interphrastiques à compléments intraphrastiques.

Le point de départ est la transformation des relationnels purs en noms: tous les adverbes dérivés à l'aide du préfixe 'de-' connaissent cet emploi substantival, et la plupart des autres relationnels y entrent par l'intermédiaire de variations diverses. Ainsi 'le dedans' est un substantif banal qui entre, comme tant d'autres, dans des tours prépositionnels

²⁴ Il est évident qu'il s'agit ici d'une construction absolue: 'Ces difficultés à part, l'argent manque'.

figés, aboutissant à la création d'un adverbe composé: 'au-dedans'.

Les relationnels mixtes sont donc formés selon les règles normales des compléments de lieu, c.-à-d. un nom locatif déterminé régime de la préposition 'à' (vg. 'à l'école'). Du point de vue morphologique, seul l'origine prépositionnelle de la racine sépare le type 'au devant' du complément nominal à déterminatif non référentiel, p.ex. 'au fond' ou 'au bout' et les deux types entrent pareillement, à leur tour, dans des locutions prépositionnelles:

«- C'est tout au bout, la maison est charmante.» (E. Orsenna 202).

A côté de la préposition 'à', les relationnels mixtes utilisent aussi la préposition 'en': 'en dedans', variante moins fréquente selon Togeby § 1672. De toute façon, elle permet autant que la construction en 'à' de réaliser la propriété intraphrastique de la locution dans une préposition composée: 'en dedans de'.

Comme tous les adverbes de lieu, les relationnels mixtes servent également bien à rendre le point et la destination, mais il est intéressant que lorsqu'il s'agit d'exprimer l'origine, ces compléments semblent préférer la variante en 'en' à celle introduite par 'à', peut-être pour éviter la combinaison 'de + à' (cf. § 635: * 'd'à Paris'):

Cf.:

d'en dedans	d'au dedans
d'en dehors	du dehors
d'en dessus	
d'en dessous	
d'en avant	
d'en arrière	
d'en bas	
d'en haut	
d'en deçà	

C'est également la variante en 'en' qui s'utilise pour former les locutions adverbiales en 'par': 'par en dessus', cf. 'par devant'.

Notons que les locutions adverbialisées ne répugnent pas à la combinaison 'de' + 'à':

Le vin m'arrive d' $\left. \begin{array}{l} \text{à côté} \\ \text{à proximité} \end{array} \right\}$

§ 664. Nature intraphrastique de la fonction mixte

Ces compléments sont relationnels par leur sens, puisque 'le dedans'

présuppose logiquement un phénomène spatial ayant un dedans et un dehors, mais ponctuels intraphrastiques par leur forme ('à Paris' – 'au-dedans'). Il est vrai qu'en disant :

Au-dedans elle avait placé son argent.

on présuppose autant l'existence, dans le contexte précédent, d'un élément spatial qu'en utilisant le relationnel pur 'dedans', mais, au contraire de celui-ci, le relationnel mixte permet toujours d'intégrer l'élément spatial à la phrase au moyen de la préposition 'de' :

Au-dedans du coffre elle avait placé son argent.

Nous voyons dans cette syntaxe elliptique la preuve que les adverbiaux mixtes constituent bien des relations intraphrastiques, plaçant, à la façon de tout circonstant, le prédicat dans un cadre dimensionnel. Cf. :

A l'intérieur elle avait placé son argent.

Seulement celui-ci a une composition complexe, parce qu'il allie l'indication d'un lieu (le coffre) à l'idée d'une relation spatiale (au-dedans). La syntaxe elliptique permet de définir le relationnel mixte comme un complément prépositionnel à régime déterminé dérivé d'un relationnel pur et qui peut toujours se faire suivre du point de repère, introduit par la préposition 'de', construction qui transforme le relationnel en intraphrastique.

Si l'on s'en tient au strict point de vue fonctionnel, les relationnels mixtes se confondent avec les relationnels purs. La différence entre :

Dedans elle avait caché ses trésors.

Au-dedans elle avait caché ses trésors.

est uniquement sémantique, et très faible, d'ailleurs : les formes nominalisées comportent une valeur d'emphase et suggèrent vaguement l'idée d'un espace étendu. Ils représentent donc une quantification très faible de la position relationnelle.

§ 665. 'derrière', 'arrière' et 'avant'

Les deux prépositions-adverbes 'devant' et 'derrière' sont les seules formes qui passent sans modification morphologique de la fonction relationnelle pure à la fonction intraphrastique mixte, puisqu'on peut toujours suppléer leur régime, lorsqu'ils figurent à l'état isolé :

Derrière (la vitre) }
Devant (la porte) } , on apercevait une foule agitée.

Les deux adverbes se groupent morphologiquement avec les prépositions-adverbes du type ‘après’, mais ne sont pas sujets aux mêmes restrictions de cooccurrence que le type ‘après’ (v. § 661). Ils fonctionnent comme des compléments circonstanciels libres.

D’autre part, seul ‘derrière’ parmi les relationnels purs connaît en emploi une variante morphologique spécifique, à base du substantif ‘arrière’. En effet, le substantif qui correspond à ‘devant’, ‘avant’, ne peut servir ici, parce qu’il garde de son origine prépositionnelle un sens temporel (cf. § 667). Le syntagme ‘en arrière’ fonctionne à l’égal des autres relationnels mixtes; il connaît aussi une variante en ‘à’: ‘à l’arrière’, mais dans cette combinaison le caractère nominal du régime reste très sensible, bien que moins que dans le cas de ‘à l’avant’:

«[...] il s’était senti renvoyé huit ans en arrière, quand Armance avait quatorze ans.» (J. Roubaud 69)²⁵

Le complément figé ‘en arrière’ se conforme par ailleurs à la syntaxe des relationnels mixtes, exigeant p.ex. la combinaison avec la préposition ‘de’ pour marquer l’origine:

D’en arrière venaient des bruits étranges.

La préposition-adverbe ‘avant’ s’utilise en emploi de relationnel mixte à peu près comme ‘arrière’. Seule la combinaison avec ‘en’ produit un vrai complément adverbial, mais la préposition présente en outre la particularité de se modeler sur ‘derrière’ pour former un relationnel «irrégulier» en ‘de’:

de derrière – de l’avant.

A la différence de ‘de derrière’, la préposition ‘de’ n’indique pas ici l’origine, mais sert à renforcer l’idée de direction (cf. Togeby § 1723.7). V. p.ex.:

«Elle disait, «c’est le passé, il faut aller de l’avant.»» (A. Ernaux 48).

25 Le sens temporel de ces exemples illustrent seulement la facilité avec laquelle s’opère le transfert sémantique de lieu à temps. Cf. § 652.

On note que la locution ‘de l’avant’ s’emploie exclusivement, à l’égal des prépositions-adverbes du type ‘après’, comme déterminant conjoint à un verbe et qu’elle est sujette aussi à de fortes restrictions de cooccurrence.

Le syntagme ‘à l’avant’ est un syntagme libre où ‘avant’ garde la valeur d’un substantif plein, syntagme qui par son sens peut s’assimiler aux compléments mixtes :

A l’avant (de la colonne), les soldats chantaient.

§ 666. *Fonction relationnelle des ponctuels quantifiés* (‘haut’ – ‘loin’)

En principe, ‘haut’ et ‘bas’ appartiennent au système ponctuel en fonction de quantificateurs, puisqu’ils ne se réfèrent qu’à la position du locuteur : ils définissent une distance, non un point secondaire. Cependant, lorsqu’ils forment le régime de ‘en’, leur morphologie les rapproche de façon saisissante des relationnels mixtes, puisque non seulement ils entrent alors tels quels dans une locution prépositionnelle, mais que celle-ci admet aussi, comme les autres mixtes, la variante en ‘au’ :

$$\text{en} \begin{cases} \text{haut} \\ \text{bas} \end{cases} - \begin{matrix} \text{en} \\ \text{au} \end{matrix} \begin{cases} \text{haut} \\ \text{bas} \\ \text{haut} \\ \text{bas} \end{cases} \text{ de}$$

Effectivement, ces locutions remplissent aussi, à côté de leur fonction ponctuelle quantifiée, une fonction relationnelle, situant un acte par rapport à un lieu présupposé, présent dans le contexte, et qui diffère de celui du locuteur :

Pierre regardait intensément le tableau ; en bas il lui semblait deviner quelques égratignures.
→ dans la partie basse du tableau.

Cf. la fonction normale, quantifiant l’espace du locuteur :

«En bas la porte avait claqué, maman venait de sortir.» (Y. Queffelec 13).

Il est intéressant que les deux particules aient aussi le même comportement face à la directionalité que les relationnels : elles marquent naturellement le lieu et la direction :

un personnage haut placé
«[...] mais voilà que ce parfum remontait aussi haut que la Giralda dans le temps.» (Fl. Delay 191).

mais pour indiquer l'origine, il faut recourir à la forme prépositionnelle en 'en':

$$* \left\{ \begin{array}{l} \text{de haut} \\ \text{de bas} \end{array} \right\} - \left\{ \begin{array}{l} \text{d'en haut} \\ \text{d'en bas} \end{array} \right\}$$

Les deux adverbes 'près' et 'loin' semblent obéir au même mécanisme. En eux-mêmes, ce sont des quantificateurs spatiaux, mais lorsqu'ils sont nominalisés ils entrent dans une locution prépositionnelle en 'à' à fonction relationnelle.

Cependant le parallélisme ne vaut en réalité que pour 'loin', car 'près' ne permet pas la nominalisation. La place ainsi laissée vacante dans ce minisystème est cédée à une particule à morphologie apparentée, mais inanalysable du point de vue moderne:²⁶

loin – au loin – au loin de
près – auprès – auprès de.

Notons en passant que les deux particules s'allient sans problème à la préposition 'de' pour marquer l'origine, à la différence des autres relationnels:

de loin – de près (nous arrivait le bruit de l'enclume).

«De loin seulement il avait un air de jeunesse, de près c'était un vrai homme de plus de quarante ans [...]» (Fl. Delay 119).

De toute façon, 'auprès' est rare en fonction adverbiale (non suivi de 'de'), alors que 'au loin' apparaît le plus souvent à l'état isolé:²⁷

«Pendant que Danzas et d'Archiac parlaient inutilement, il se mit à l'écart. Au loin, le Français faisait gémir la neige sous ses pas décidés.» (P. Besson 21).

«[...] il est remonté dans le car qui l'emportait au loin et à jamais, avec sa mère!» (V. Thérame *Escal.* 41).

«Des pas et des voix résonnaient au loin.» (Y. Queffelec 34).

«Au loin résonnaient des mots étrangers, au loin Clara l'avait oublié [...]» (E. Orsenna 168).

«Au loin, la ville enflait.» (J.-M. Rouart 32).

«Au loin bourdonne la voix du professeur.» (N. Avril 176).

26 Notons que 'au large' constitue un syntagme libre, de fonction ponctuelle:

«Je prends plaisir à rester éveillée tandis que les autres dorment. Lyon est à mes pieds et sa rumeur se perd au large.» (N. Avril 85).

27 Le caractère plus nominal de 'loin' se voit aussi dans sa capacité à générer un dérivé nominal 'lointain', fonctionnant à son tour comme un synonyme de 'au loin': 'dans le lointain'.

§ 667. *Tableau du système locatif relationnel*

		relationnels intra-phrastiques = prépositions simples	relationnels interphrastiques = adverbes			
			adverbes dérivés relationnels purs	locutions adverbiales relationnels mixtes		
adv. loc. relat. dérivés de prépositions	}	adv. loc. relat. en 'de'	dérivation en 'de'	dans hors sous sur	dedans dehors dessous dessus	au-dedans en dedans au-dehors en dehors au-dessous en dessous au-dessus en dessus
			adv. synthétiques en 'de'	devant derrière	devant derrière	au devant (par derrière) à l'arrière en arrière à l'avant en avant
			adv. non déict. et non en 'de'	(avant) après 2) contre outre loc. relat. de mouvement	avant 1) après 3) contre 3) outre 3) sus 3) tout au long au travers (à) autour alentour	(par contre) 4) (en outre) 4) (en sus) 4) à l'entour
			loc. quant. relation. (deçà) loc. (delà) relat. semi-déict.	auprès au loin en haut en bas en deçà au deçà au delà en amont en aval		
			sur place à côté à proximité	au fond au bout		

relationnels intra-phrastiques = prépositions composés	la tridimensionalité de l'espace relationnel
<p>au-dedans de au-dehors de en dehors de au-dessous de en dessous de au-dessus de en dessus de</p> <p>au devant de par derrière de de derrière en derrière de à l'avant de</p> <p>en sus de le long de au long de autour de au travers de en travers de à travers auprès de au loin de en haut de au bas de en deçà de au delà de</p> <p>en amont de en aval de</p> <p>à côté de à proximité de</p> <p>au fond de au bout de</p>	
	axe de l'intériorité
	axe de la contiguïté
	axe de la perspectivité
	÷
	axe déictique de la double relativité

1. La préposition ‘avant’ n’a guère de sens local; l’adverbe ‘avant’ paraît exiger la détermination intensive (cf. Togeby § 1723.2), surtout de nature comparative, pour adopter une fonction locative. V. p.ex.:

«Parvenu à la dernière phrase de la page 129 [...], il jugea qu’il ne pourrait aller plus avant et il referma *L’Epithalame*.» (R. Jorif 198).

2. Emploi locatif très rare, v. Togeby § 1725.
3. Les prépositions-adverbes, ‘après’, ‘contre’, ‘outré’, auxquels on peut joindre l’adverbe ‘sus’, n’ont pas la même morphologie, on le voit, que le reste des relationnels. Ainsi il n’est pas surprenant que leur fonction locative en diffère notablement, v. § 661.
4. Ces locutions n’appartiennent évidemment pas au système spatial, mais à celui des adverbiaux argumentatifs (oppositif et sériel). De toute façon, il est remarquable que les adverbiaux «dimensionnels» conjoints au verbe se singularisent aussi sur ce point de l’ensemble de l’inventaire.

4. *Les locatifs contextuels*

§ 668. *Définition et inventaire des contextuels locatifs*

Les relationnels que nous avons étudiés jusqu’ici renvoient tous à un lieu, concret ou conceptuel, présent dans le contexte, mais appartenant au monde référentiel extérieur. Comme c’était le cas pour les compléments ponctuels, il est cependant évident que le renvoi des relationnels peut aussi se faire à l’organisation spatiale du discours lui-même. Nous parlerons alors de relationnels textuels, par opposition aux relationnels référentiels ou extra-linguistiques.

Les relationnels textuels sont basés sur la possibilité d’envisager le texte comme constituant en lui-même un espace particulier, espace qui n’existe pas en dehors du déroulement même de la chaîne discursive. Dans ces conditions, un chaînon textuel, une phrase p.ex., peut se caractériser par rapport à sa place dans cet espace linguistique.

En lui-même, ce trait sémantique n’a rien de particulier, puisque beaucoup d’adverbiaux spatiaux peuvent à l’occasion se référer à l’espace textuel, cf. §§ 651 et 654. Si nous avons établi une classe spécifique de relationnels textuels, c’est qu’il existe un petit groupe de compléments adverbiaux qui servent exclusivement à établir une telle localisation textuelle. Ce sont les adverbes qui combinent la particule déictique ‘ci-’ avec

un relationnel pur, p.ex. ‘ci-après’.²⁸ Comme ce type est incapable de renvoyer au monde référentiel, il nous a semblé artificiel de le grouper avec les déictiques véritables, p.ex. ‘là-dedans’.

Par sa constitution morphologique, le groupe se confond avec les déictiques mixtes, mais parmi ceux-ci, seuls ‘ci-dessous’ et ‘ci-dessus’ sont capables d’assumer les deux fonctions. D’autre part, le groupe se sépare des déictiques mixtes du fait qu’il ne comprend aucun adverbe où entre ‘là’. Nous n’en voyons pas bien la raison; peut-être est-ce que la fonction des relationnels textuels est de renvoyer démonstrativement à ce que nous avons sous les yeux, c.-à-d. le texte, alors que ‘là’ renverrait à un autre texte, réintroduisant ainsi l’univers spatial concret.

Il est d’autant plus naturel de grouper les relationnels textuels à part que l’inventaire comprend quelques adverbes d’emprunt d’un usage fréquent dans la langue savante, p.ex. ‘supra’. Comme ceux-ci n’ont évidemment aucune fonction déictique – en français – il serait impossible de les faire figurer avec ‘là-dedans’. D’ailleurs ce sont seulement ces particules d’emprunt que l’on peut raisonnablement interpréter comme relationnels purs (dépourvus d’indication ponctuelle explicite), alors que le type ‘ci-dessus’ fonctionne, dans l’univers textuel, à la façon des relationnels mixtes.

Ajoutons enfin qu’alors que ‘après’ était rare, nous l’avons vu, en emploi locatif référentiel, il est banal en fonction textuelle: ‘ci-après’. Cette différence tient naturellement à l’affinité déjà relevée entre temps et espace (v. § 652). Celle-ci est particulièrement naturelle s’agissant de relation textuelle, puisque, dans cette perspective, la différence entre temps et espace s’estompe: ils coïncident dans le concept de succession discursive. Si l’on insiste sur la succession, nous obtenons des relationnels sériels; si, en revanche, c’est la spatialité de la succession textuelle qui est mise en lumière, on se sert des relationnels textuels.

F. La quantification de l’espace

1. *Les compléments d’étendue*

§ 669. *Les deux types de quantificateurs*

A l’égale des adverbiaux de temps, la détermination spatiale est suscepti-

28 On peut joindre à ce groupe ‘ci-bas’, peu utilisé.

ble de quantification, selon les mêmes deux opérations de quantification, la masse et le nombre.

Si on détermine l'espace du point de vue de sa masse, comme une dimension mesurable, on obtient des compléments d'étendue. On envisage alors le point où se passe l'action comme un lieu étendu.

Si on s'applique à caractériser le lieu de l'action comme un élément d'un espace discret, c.-à-d. dans son rapport numérique à d'autres lieux, on utilise des adverbiaux de distance.

Les quantifications de la spatialité ne représentent, cependant, que des catégories logiques à moins que la langue ne les inscrive dans son système adverbial (ou ailleurs). Or, le fait frappant est la pauvreté de cette inscription. Comparé à l'expression du temps avec ses deux systèmes quantifiés complexes et nuancés, le système quantifié spatial existe à peine. La raison en est naturellement que la langue a préféré une expression prépositionnelle de la quantification de l'espace à la traduction adverbiale.

C'est ainsi qu'on peut se servir d'un test prépositionnel simple pour distinguer les deux types de quantificateurs spatiaux :

- 1° Les compléments qui répondent à la question 'sur combien de + nom locatif' sont des compléments d'étendue, p.ex. 'sur deux kilomètres'.
- 2° Les compléments qui répondent à la question: 'à combien de + nom locatif' sont des compléments de distance, p.ex. 'à deux kilomètres'.

Quelle que soit leur constitution morphologique, les adverbiaux quantifiés ne sont pas des compléments circonstanciels proprement dits, mais des compléments déterminant un circonstanciel en en précisant la masse ou le nombre, ou des compléments de verbe, spécifiant les modalités spatiales de l'action. Ils sont alors proches des adverbiaux de manière.

Il s'ensuit qu'un circonstanciel de lieu se combine sans problème avec un adverbial quantifié :

A Paris son parc s'étend sur des dizaines de mètres.

Il vit loin en Afrique. Voilà pourquoi je ne le visite qu'au Danemark.

Enfin les adverbiaux quantifiés tombent normalement sous la négation. Ils ne se situent pas nécessairement dans la zone postverbale, mais ils y sont obligatoirement dans la portée de la négation.

Notons en passant que la quantification peut aussi se faire, comme la

localisation, au niveau proprement textuel, marquant p.ex. l'«étendue» d'un terme donné:

«[...] nous, les garçons, ne cessons jamais de nous intéresser à elles [sc. aux filles], au plaisir en général.» (M. Braudeau 180-81).
→ dans le sens général du terme.

Il est évident qu'avec ce genre de compléments qui commentent l'interprétation correcte d'un élément textuel nous passons insensiblement au domaine des énonciatifs interprétatifs.

§ 670. *La syntaxe prépositionnelle des compléments d'étendue*

Les compléments d'étendue sortent entièrement du domaine adverbial puisqu'ils ne se forment qu'au moyen de prépositions locales, p.ex. 'dans', 'par', 'sur'. Pour ne citer qu'un exemple, l'alternance entre 'à' et 'dans' devant le même régime sert à exprimer la différence entre le lieu ponctuel ('à Paris') et le lieu étendu ('dans Paris'). De façon analogue, l'alternance entre 'à' et 'vers' sert à la quantification de la distance, 'vers Paris' signifiant le maintien d'une (certaine) distance, alors que 'à Paris' permet l'abolition de la distance.

Les locatifs déictiques se quantifient exactement comme les noms, étant susceptibles d'être régis par la préposition d'étendue 'par':

par ici – par là.

L'adverbe ponctuel non déictique 'ailleurs' entre dans la même combinaison, mais 'par ailleurs' n'a plus de sens locatif; la locution ne s'utilise plus que comme embrayeur ou comme consécutif.

Les relationnels en 'de' admettent également la quantification en 'par':

par dedans	par devant
par dehors	par derrière
par dessous	par en-deça
par dessus	par au-delà

«[...] alors elle dégoulinait soit par-derrière, le long de l'épine dorsale jusqu'au séant, soit par-devant, via plexus et nombril jusqu'à un sexe déjà peu faraud, il faut l'avouer.» (E. Orsenna 111).

Assez curieusement, les relationnels non en 'de' n'admettent pas ce type de quantification (*'par auprès').

Comme la mesure d'une étendue implique nécessairement les deux termes qui la délimitent, la langue a créé un type spécial de complément couplé qui explicite les deux termes:

de Paris à Rome	par monts et par vaux
de-ci de-là (v. supra § 645)	de bout à bout
de part et d'autre	de fond en comble
	de loin en loin

Avec ce type nous entrons dans le vaste domaine des compléments prépositionnels plus ou moins figés, domaine que nous n'étudierons pas. A titre d'exemple, citons la locution figée 'de fond en comble':

«[...] ni les événements dramatiques de Transcaucasie ni les résistances sourdes de l'appareil ne l'ont détourné de son grand projet de transformer de fond en comble, au cours des douze prochains mois, le Parti et l'ensemble du système soviétique [...]» (*Nouv. Obs.* 7-13 oct. 1988 p. 33).

§ 671. *Le problème des compléments de mesure*

C'est sans doute dans le domaine des compléments d'étendue que l'absence de parallélisme entre l'expression adverbiale du temps et de l'espace étonne le plus. On se rappelle que la durée se marque fréquemment à l'aide d'un complément nominal non prépositionnel:

La pièce dure deux heures.

Dès lors, il nous paraît pour le moins curieux de ne pas trouver une construction locative analogue, p.ex.:

* Le domaine s'étend deux kilomètres.

En fait, elle existe, mais avec les seuls verbes de mesure (cf. § 780):

L'armée a marché 30 kilomètres.

La statue mesure 2 mètres 20.

Ailleurs le complément d'étendue non prépositionnel est seulement possible s'il peut fonctionner comme complément d'objet:

Le parc recouvre deux hectares.
La maison comprend quinze chambres.

Les verbes de mesure, p.ex., qui impliquent une comparaison exigent la préposition ‘de’ devant la mesure, au contraire de ce qui est le cas dans les langues germaniques :

Il a grandi de trois centimètres.
Il a allongé la route de cinq kilomètres.
L’armée a avancé de 30 mètres.

En définitive, cette pression remarquable de la part du système prépositionnel est un nouvel exemple de la faiblesse à la fois morphologique et fonctionnel du système spatial adverbial, fragmentaire et hétéroclite.

§ 672. *Le cas de ‘partout’*

Le seul adverbe que l’on pourrait éventuellement interpréter comme adverbial d’étendue est ‘partout’. Nous avons expliqué plus haut (§ 644) pourquoi il faut écarter cette interprétation, mais il est évident que si on analyse ‘partout’ comme un complément nominal prépositionnel normal :

par tout.

nous rentrons dans la syntaxe prépositionnelle et le complément devrait alors s’interpréter comme un locatif quantifié d’étendue.

Cette interprétation aboutirait au résultat fonctionnellement peu satisfaisant de séparer ‘partout’ des anomiques composés : ‘quelque part’, ‘autre part’, ‘nulle part’. Or, il est certain que ‘partout’ opère à exactement le même niveau circonstanciel que ces anomiques essentiellement ponctuels. C’est ainsi qu’il se coordonne sans résistance avec eux :

«Il a mal partout et nulle part car son mal, à vrai dire, est «ailleurs».»
(Bombardier & St-Laurent 35).

et qu’il se combine comme eux avec la préposition ‘de’ marquant l’origine, combinaison évidemment interdite aux compléments d’étendue :

Il tire ses ressources de partout et de nulle part.
«[...] voix basses magnifiques des hommes [...] à l’approche du cimetière [...] éclatant de partout.» (Fl. Delay 116).

Cependant, c'est un fait que 'partout' ne se conforme pas entièrement à une syntaxe ponctuelle. Cet adverbe permet p.ex. à la préposition 'de' d'assumer une tout autre fonction que celle de l'origine. Nous avons noté que lorsque 'de' se combine avec des syntagmes nominaux qui lexicalisent le quantificateur d'étendue à l'aide du pronom indéfini 'tout' :

de tous côtés – de toutes parts – cf. : de ce côté

la préposition perd toute valeur directionnelle, servant uniquement à constituer une espèce d'adverbial ponctuel emphatique. Or, la préposition peut assumer la même valeur neutre en combinaison avec 'partout' :

«Et lorsqu'ils sont reconnus de partout, on fait semblant [...]» (Fr. de Maulde 93).

En d'autres termes, 'de partout' devient synonyme de 'de toutes parts', locatif quantifié lexicalisé.

Evidemment, il s'agit de la préposition 'de' marquant l'origine, mais sa fonction est intensive, parce que 'partout' fonctionne aussi à l'état isolé dans de tels contextes, où l'origine et l'étendue se confondent :

«Les sources chaudes jaillissaient partout à flanc de montagne.» (P. Besson 40).

Enfin, 'partout' admet aussi d'être déterminé par le quantitatif 'un peu', adverbial qui se spécialise précisément dans la quantification d'autres quantificateurs du syntagme verbal : 'un peu davantage/trop' (cf. § 814) :

«[...] j'ai Lili en ce moment, elle me traîne un peu partout, tu imagines ...» (Ph. Djian 26).

«[un homme qui] dînait un peu partout et finissait, de tripot en maison de passe, par arriver au terme de la nuit [...]» (P. Besson 32-33).

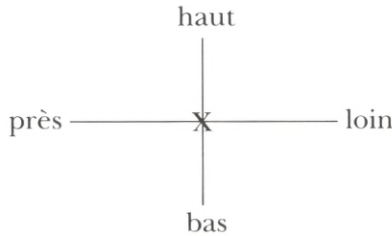
2. *Les adverbiaux de distance*

§ 673. *Les coordonnées adverbiales de la distance*

La quantification numérique de distance a bel et bien une existence adverbiale, comprenant deux couples de mots non composés extrêmement fréquents et bien intégrés au système adverbial :

près – loin
haut – bas.

Leur existence atteste que l'univers spatial linguistique s'organise sur le modèle du monde physique. Les distances se mesurent le long de deux coordonnées qui correspondent aux deux dimensions spatiales:



Logiquement les compléments de distance comportent une valeur relationnelle parce qu'ils présupposent un point d'orientation, sans lequel l'idée même de distance s'évaporerait. Fonctionnellement ils n'appartiennent pourtant pas aux compléments interphrastiques, parce que le point d'orientation peut toujours s'intégrer à la phrase sous la forme d'un complément circonstanciel que l'adverbial de distance vient quantifier:

La gare se trouve $\left\{ \begin{array}{l} \text{loin} \\ \text{à trois kilomètres} \end{array} \right\}$ d'ici.

Ils ressemblent donc de ce point de vue aux relationnels mixtes du type 'au-dedans', qui peuvent également se faire suivre de leur point d'orientation à l'aide de la préposition 'de'.

Or, l'absence de celui-ci ne rend pas les compléments de distance relationnels, au contraire de 'au-dedans'.²⁹ En effet, le point d'orientation peut être donné par la situation de communication, ce qui confère à l'adverbial de distance une nuance déictique. La valeur concrète est entièrement à tirer de la situation ou du contexte:

Il vit loin.
 → $\left\{ \begin{array}{l} \text{a) de moi} \\ \text{b) d'ici} \\ \text{c) de Pierre} \\ \text{d) du Panthéon.} \end{array} \right.$

«Mais, quand on les examinait de près, on se rendait compte qu'elles tenaient debout.» (P. Besson 40).

→ quand on les rapprochait de notre position.

29 Nous avons vu que pour obtenir cette fonction, les adverbes de distance doivent se faire régimes de préposition: 'en bas', 'au loin', § 666.

La quantification dimensionnelle de l'espace ne constitue pas un système équilibré – ici aussi, le système spatial frappe par son manque de symétrie – parce que les deux couples d'adverbes ont en fait une syntaxe assez différente.

§ 674. *Syntaxe des adverbiaux de distance*

Les quatre locatifs de distance révèlent leur nature quantitative par leur capacité à être intensifiés, trait par lequel ils se distinguent du reste de l'inventaire adverbial locatif³⁰ et qui les rapproche des adverbiaux de temps quantifiés ('souvent' – 'longtemps'):

très	}	{	bas
plus			haut
trop			près
tout			loin.
si			

Pas plus que les temporels quantifiés ils ne peuvent constituer un foyer clivé, mais le trait spécifique qui les distingue de ceux-là est de se lier très étroitement au verbe, conformes en cela au principe adverbial général qui veut que le complément locatif soit plus intimement subordonné au syntagme verbal que le complément temporel. C'est ainsi que les quatre adverbes ne peuvent se trouver dans la zone préverbale à moins d'être renforcés par un déterminant intensif (cf. § 868):

Plus haut }
 Tout bas } on voyait une usine.
 «Plus loin, sous un porche mal balayé, s'ouvrait la «pension Vauquer»
 [...]» (Fr. Chandernagor 32).
 Tout près, les garçons achevaient la fenaison.³¹

Trait remarquable, les locatifs de distance ont la syntaxe déterminative

30 A part quelques exceptions sporadiques pour les relationnels mixtes:

très { au-dessous } – tout { en-dedans }
 { au-dessus } { en avant }
 { en haut }

Ces mécanismes restent à étudier.

31 On note que 'près' isolé ne sert guère qu'à la locution prépositionnelle 'près de'. En fonction adverbiale, on utilise une forme intensifiée: 'tout/plus/très près'. – 'Mettez-vous plus près'.

des temporels sérialisés ‘tôt’ et ‘tard’, particules également liées étroitement au verbe (v. § 866). Se combinant avec un autre complément locatif, ils servent en effet à spécifier la distance qui sépare celui-ci d’un autre point. Ils précèdent alors le complément déterminé; tout comme ‘tôt’ – ‘tard’ (v. § 541 sqq.):

très loin dans la nuit – tôt dans la matinée
 tout bas sur la robe – tard dans la nuit
 très haut sur le mur apparaissait une tache.

«Certains jours, je crois apercevoir, loin, très loin dans la direction que mon père m’a indiquée la découpe irrégulière du Mont Blanc.» (N. Avril 85).

«Je ne suis jamais descendu plus bas que Biarritz, et ça n’est déjà plus la France.» (V. Sales 29-30).

On voit que les locatifs de distance ont besoin de l’appui de la détermination intensive pour assumer cette fonction, à la différence des temporels sérialisés, nouvelle preuve de leur très forte intégration au verbe. ‘loin’ peut pourtant s’en passer, surtout lorsqu’il détermine un autre adverbe locatif:

«Continuer à regarder devant moi, dans le vide, les poings dans les poches ... Loin devant, loin, loin ...». (Fr. Chandernagor 185).

‘haut’ connaît une liberté analogue: ‘haut dans le ciel’.

Les quatre adverbes peuvent aussi suivre un autre complément de lieu auquel revient alors la tâche de spécifier la distance, alors que les adverbes se contentent d’indiquer la direction dimensionnelle. Ils adoptent alors une forme déterminée comparativement, conformes, sur ce point encore, à la syntaxe de ‘tôt’ et ‘tard’. V. p.ex.:

Vingt minutes plus tard/plus tôt
 Vingt pages plus loin
 Deux centimètres plus près/plus haut/plus bas.

«Pour le reste, nous voici désormais vingt pages plus loin dans une autre partie du livre.» (Le *Monde hebd.* 19-25 mai 1988 p. 6).

«Tout sera comme avant, à la différence près que nous regardons, nous écoutons, nous nous libérons.» (B. Schreiber 116).

Pris isolément, ‘haut’ et ‘bas’ sont des adjectifs qui entrent dans le monde adverbial par la porte de la quantification de manière (v. § 772):

parler haut – viser bas.

S'ils se limitaient à ce rôle de déterminants quantitatifs de verbe, il n'y aurait aucune raison de les intégrer au système spatial. Ou alors il faudrait aussi y inscrire l'adjectif 'droit', p.ex. à partir du syntagme 'aller droit' :

«Et nous allons tout droit, jusqu'à l'avenue où le terrain vague s'arrête.» (B. Schreiber 190).

C'est donc seulement en situation déterminée qu'ils fonctionnent véritablement comme des adverbiaux locatifs de distance.

§ 675. *Le groupe 'près-loin'*

En revanche, 'loin' et 'près' sont des particules indiscutables. Aussi ont-ils un comportement adverbial beaucoup plus libre. Même dépourvus de détermination, ils assument la fonction de quantifier la distance par rapport à un point d'orientation, analyse qui est prouvée par la possibilité constante d'explicitier celui-ci :

Il vit loin, à 20 kilomètres d'ici.

Lorsqu'ils sont déterminés, ils fonctionnent complètement à l'égal des compléments de distance prépositionnels. V. p.ex. :

«Mais sans doute abandonnait-elle vite l'idée des merles pour s'envoler elle-même, très loin, dans un pays à la fois flou et précis [...]» (A. Philippe 15).

Ils se font précéder, comme eux, de la préposition 'de' pour indiquer la mesure (cf. § 671) :

«Pour ce qui est d'égalité, il semble que la philosophie de la deuxième partie du siècle ait anticipé, et de loin, sur la pratique moderne.» (E. Badinter *Amour* 154).

Nous nous sommes rapprochés de très près.

«Un jour, sur le parking de l'hôpital, j'aperçus de loin Catherine et Georges, un de nos copains de lycée.» (M. Sigaut *Le petit coco* 1989 p. 20).

En eux-mêmes, 'près' et 'loin' sont des adverbiaux indéterminés, comme

l'ont montré les exemples. Si l'on veut préciser la distance numériquement (et non simplement par rapport au degré d'éloignement), il faut employer un complément prépositionnel :

Il vit à deux pas de chez moi.

Le caractère pleinement adverbial des deux particules se voit aussi dans leur capacité à remplir un rôle proprement circonstanciel, se faisant suivre, p.ex., par un complément ponctuel en apposition :

Il vit loin, à 20 kilomètres.

Enfin, elles servent toutes deux à former des prépositions composées, à l'égal des locatifs relationnels :

près de – loin de

«Mais tous les enseignants ne pensent pas cela, loin de là.» (*Nouv. Obs.* 19-25 janv. 1989 p. 50).

'auprès' est une espèce de 'près' emphatique, soulignant le peu de distance qui sépare le prédicat du point d'orientation. Il est rare comme adverbe, mais usuel comme préposition composée: 'auprès de'. Isolé, 'auprès' fonctionne, comme 'au loin', à l'égal des relationnels mixtes ('au-dedans'), v. § 666.

'proche', à l'origine un adjectif, peut fonctionner comme une variante de 'près', liée exclusivement aux verbes d'état :

«Mes amis demeurent ici proche.» (Grevisse § 394).

Soulignons enfin que la grande masse d'adverbiaux de distance sont constitués de syntagmes prépositionnels, formés habituellement avec la préposition 'à' :

«Ils étaient tous deux originaires d'un village voisin, à trois kilomètres.» (A. Ernaux 24).

«Il faisait nuit maintenant et, à cette distance, j'étais sûre qu'elle ne me voyait pas [...]» (Fr. Chandernagor 160).

XVIII. Adverbiaux circonstanciels abstraits ou argumentatifs

A. Les compléments de cause et de but

1. Complémentarité de la cause et du but

§ 676. La distinction logique entre cause et but

Les compléments de cause et de but sont des adverbiaux argumentatifs. Par leur morphologie comme par leur syntaxe, ils se situent à mi-chemin de la fonction adverbiale et de la fonction actantielle.

Du point de vue de cette dernière, les deux types adverbiaux sont complémentaires: ils actualisent foncièrement la même fonction phrastique par rapport au syntagme verbal, comme le signale H. Korzen *Pourquoi* 50. L'opération qu'ils accomplissent est de réunir dans une même chaîne argumentative deux arguments à l'origine indépendants, de telle façon que l'un explique, justifie l'autre.

Dans le cas des compléments de cause et de but proprement dits, cette jonction de deux arguments se réalise sous la forme d'une subordination: l'un des arguments est transformé en membre d'une prédication primaire, et c'est cette dernière qui dénote le fait à expliquer, à justifier.

La valeur sémantique concrète de l'argument transformé en membre explicatif actantiel ne dépend pas de facteurs syntaxiques, mais de la valeur logique de la relation que la subordination a instaurée entre les deux arguments, notamment de leur place respective sur une chaîne argumentative, selon le principe général suivant:

1° L'argument subordonné est présupposé par l'argument syntaxiquement supérieur: le complément adverbial exprime la cause.

Complément subordonné	+	Prédication primaire
cause	→	effet

Traduction temporelle: le complément subordonné représente un argument antérieur à celui de la prédication primaire.

2° L'argument subordonné présuppose l'argument supérieur: le complément adverbial exprime le but.

Complément subordonné + Prédication primaire
 but ← moyen¹

Traduction temporelle: le complément subordonné représente un argument postérieur à celui de la prédication principale primaire.

Une autre façon d'envisager la complémentarité des deux types de compléments est de se baser sur le statut référentiel de leurs contenus. En effet, les deux compléments se distinguent logiquement par leur rapport à la réalité:

- 1° L'argument subordonné dénote une situation ou un événement réels: il indique une cause.
- 2° L'argument subordonné dénote une situation ou un événement virtuels: il indique un but.

Les deux constructions ont en commun que l'argument supérieur dénote toujours une situation ou un événement réels, même si la réalisation peut être envisagée comme postérieure au moment de la parole.

Si l'expression de la cause et du but présente véritablement l'actualisation d'une seule et même fonction phrastique, il ne faut pas que les deux types de compléments puissent se réaliser dans la même phrase. Effectivement une phrase telle que la suivante paraît bizarre:

? Il se cache pour échapper au service militaire, parce qu'il a peur de la guerre.

La complémentarité des deux types se voit aussi dans leur affinité morphologique: la préposition 'pour' connaît les deux valeurs et 'pourquoi' appelle aussi bien une réponse causale (en 'parce que') qu'une réponse finale (en 'pour que'), v. H. Korzen *Pourquoi* 49.

On remarque pourtant que, de ce point de vue, la cause est extensive par rapport au but: 'pour' et 'par' alternent dans l'expression de la cause, mais 'par' ne possède pas d'emploi final, sauf s'il entre dans un syntagme interrogatif:

- { Dans quel but bizarre } t'es-tu adressée à ma tante?
 - { Par quelle bizarrerie }
 - Pour obtenir un prêt.

1 Si le fait affirmé par le verbe fini est représenté comme l'explication ou le mobile d'un acte futur, il représente logiquement un moyen pour atteindre ce but.

§ 677. *Absence totale d'adverbes de but*

Ayant établi l'identité fonctionnelle des compléments de cause et de but, nous nous limiterons à l'étude des compléments de cause dans la perspective de la syntaxe adverbiale. Effectivement, les compléments de but sortent du cadre de notre travail, parce qu'ils ignorent la constitution proprement adverbiale. D'abord on constate qu'aussi bien les adverbes particules que les adverbes dérivés en -ment sont incapables d'assumer la fonction de complément de but. On aurait pu penser que les adverbes fonctionnant comme adverbiaux locatifs ponctuels et de direction auraient pu assumer par figure la fonction finale, mais même le pronom adverbial n'y semble pas propre, à moins d'être commandé par la valence verbale:

Je m'y efforce.

Ensuite il est remarquable que les syntagmes prépositionnels, qui forment donc l'inventaire des compléments de but, ne passent guère au statut syntaxique figé des locutions.² Relevons à titre d'exemple le syntagme 'au hasard'. Dans la mesure où l'on peut le paraphraser par 'sans but précis', c'est sûrement un complément final:

«Un jour, j'ai roulé au hasard sur des routes de campagne pendant des heures, je ne suis rentrée qu'à la nuit.» (A. Ernaux 93).

Cependant il s'agit d'un syntagme libre, car l'article n'y a pas perdu sa valeur déictique, renvoyant à un phénomène unique, le hasard, notre maître à tous. C'est ce qui est explicité dans la variante 'à tout hasard':³

2 Nous renonçons à l'étude des degrés variés de fixation des compléments finaux. Signalons, à titre d'exemple, la locution infinitive 'pour ce faire', dans laquelle l'emploi archaïque de 'ce' assure le caractère adverbialisé:

«Pour ce faire, pratiquant la synthèse inédite de deux ordres séparés de la pensée, Primo Levi met au service d'une exigence éthique sa passion [...]» (Le Monde hebdo. 4-10 mai 89 p. 14).

3 Nef et Nølke 38 interprètent étrangement ce complément comme un «modalisateur d'énonciation» dans la phrase: «A tout hasard, je viens demain.»: il s'agit simplement d'un emploi métacommunicatif de la locution finale, comme il appert de l'exemple suivant:

«Pour ma génération finalement, mai 81 efface Mai 68 qui finissait par peser sur nos maigres épaules, et l'Histoire nous aurait pris pour des zozos. Je rappelle à tout hasard que je n'ai jamais eu de vision idyllique du socialisme [...]» (Nouv. Litt. 1982, cit. Moeschler & Spengler).

«Il me questionne. «Ça va bien, dis-je à tout hasard, je remue des souvenirs.»» (Fr. de Maulde 24).

«[...] je pouvais juste limiter les dégâts en embarquant de quoi boire et à tout hasard j'ai aussi emporté de quoi fumer [...]» (Ph. Djian 50).

D'autre part, le syntagme n'est pas entièrement libre: 'tout' ne peut passer au pluriel:

à tout hasard	– * à tous les hasards
à toute force	– * à toutes les forces

et l'article défini ne peut être remplacé par un autre déterminatif:

au hasard	– * à ce hasard.
-----------	------------------

Il est d'ailleurs intéressant que les seuls candidats au titre de locution finale figée soient des compléments marquant un but indéfini (p.ex. 'à toutes fins utiles') et ayant le plus souvent la valeur de la locution négative 'sans but', ou marquant encore un but manqué: 'en vain'.

Voilà qui explique que les seuls adverbes en -ment qui se rapprochent de la fonction finale sont ceux qui marquent la conséquence négative:

Infructueusement – inutilement – vainement

type que nous avons analysé en tant qu'évaluatifs d'énoncé (§ 479):

«Pendant que Danzas et d'Archiac parlementaient inutilement, il se mit à l'écart.» (P. Besson 21).

→ sans succès.

Les adverbes positifs correspondants, 'fructueusement' et 'utilement' sont de purs modaux.

Le seul adverbe particule auquel on pourrait attribuer la fonction finale est évidemment l'adverbe préposition 'pour':

«Sourire et mettre en valeur ses avantages, elle était payée pour.» (Y. Audouard 21).

Comme cet adverbe est conjoint au verbe (cf. § 867) et sélectionné par la racine verbale ('voter, travailler pour', etc.), son emploi nous paraît relever plutôt de la syntaxe verbale que de celle des adverbes.

2. *La relation causale*

§ 678. *Spécificité logique: la relativité causale*

Lorsque nous passons aux compléments de cause, la faiblesse de la représentation adverbiale reste frappante, mais les adverbes ne sont pourtant pas entièrement étrangers à l'expression de la fonction sous sa modalité causale, différence dont nous n'avons pas trouvé l'explication.

Précisons d'abord la nature syntaxique de la fonction causale. Le terme même de 'complément de cause' risque de la mal faire comprendre. Lorsqu'on dit:

Elle l'a tué par amour.

le syntagme 'par amour' dénote certainement le mobile de l'acte, mais l'opération syntaxique qu'un tel complément accomplit est de transformer la prédication primaire en effet. Autrement dit, le syntagme causal fonctionne comme un complément qui relie une cause à un effet. En toute rigueur, il faudrait donc substituer au terme imprécis de complément de causal, p.ex. celui imaginé par H. Korzen (p.ex. *Pourquoi* 49) de 'complément adverbial de relation causale'.

Ce qui fait l'originalité de ces compléments, c'est que, d'une part, ils situent l'énoncé par rapport au monde référentiel – comme n'importe quel autre complément circonstanciel:

A cause de la pluie, je ne sortirai pas.
Par faiblesse, je me suis tu.

Ils nous informent qu'il existe dans le monde référentiel un état («je suis faible») ou un événement («il pleut») qui caractérisent le prédicat, exactement comme:

Je ne sortirai pas aujourd'hui.
Je me suis tu en classe.

D'autre part ils établissent en même temps un rapport non référentiel avec le prédicat, statuant que celui-ci entretient une relation logique (d'effet à cause ou de moyen à but) avec le complément. Ce rapport est non référentiel en ce sens qu'il repose sur une interprétation du rapport des deux événements/situations, rapport qui ne peut pas être appréhendé directement dans le monde référentiel. Par le complément on *postule* l'existence d'un tel rapport.

On comprend, dans ces conditions, que certains aient voulu voir, dans les compléments causaux et finaux des adverbiaux proprement relationnels. Cependant la nature relationnelle de ces adverbiaux reste toute logique, non linguistique.

C'est ainsi avec raison que R. Bartsch 107 considère, dans sa perspective logique, nos compléments comme relationnels. Elle analyse avec finesse leur nature double. Ils consistent effectivement de deux composantes sémantiques. La première, qui est normalement réalisée comme une préposition, indique la relation et fonctionne à l'égal d'un connecteur d'arguments. La deuxième, représentée par le régime de la préposition, est un argument qui entre en relation avec un autre argument contenu dans la phrase.

§ 679. *Nature intraphrastique de l'expression de la cause*

Cette analyse logique, impeccable en elle-même, est dangereuse, parce qu'elle fait oublier que le rapport syntaxique entre les deux arguments n'est pas un rapport de combinaison, comme dans le cas de la coordination, puisque le rapport se réalise à l'intérieur d'une même phrase: les compléments de cause établissent un lien entre un membre de phrase et la prédication primaire de la proposition. Ce sont donc des compléments intraphrastiques non relationnels.

Il est certain que les compléments de cause opèrent dans une zone fonctionnelle plus éloignée du nœud verbal que les compléments scéniques, et, de ce point de vue, nous sommes d'accord avec H. Korzen *Pourquoi* 62 n. 2 disant:

«que c'est le fait que la cause n'est pas une composante nécessaire [de la phrase centrale?] qui rend l'adverbial de cause foncièrement différent des adverbiaux qui se trouvent dans la phrase élémentaire.»

Nous le sommes moins en ce qui concerne le concept de nécessité, car logiquement, un événement a toujours une cause. Lorsque nous disons:

«Marie pleure sans raison.» (Korzen 61).

nous ne nions pas l'existence d'une raison, mais nous affirmons notre ignorance ou notre dépréciation de la cause qui est à l'œuvre dans cette situation:

'Marie pleure – j'estime qu'elle n'a pas de raison' sc. de raison légitime.

Il s'agit donc ici d'une sorte de condensation stylistique.

Le complément de cause est «nécessaire» au même titre que les compléments scéniques, qui sont indispensables dans un énoncé logique complet, car aucun événement ne peut être conçu hors du temps et de l'espace. De même un événement ne peut être conçu comme «tombant du ciel», isolé de tout enchaînement logique: il présuppose une cause et institue un but.

La différence entre les deux «nécessités» est avant tout syntaxique: le complément de cause se trouve plus éloigné du nœud verbal que le complément scénique. Et plus un élément s'éloigne du noyau, plus il devient facile de faire l'économie de son expression explicite. On estime p.ex. que celle-ci n'est pas pertinente ou qu'elle peut facilement être déduite du contexte. C'est finalement une question de rhétorique argumentative.

Un indice de la position extérieure du complément de cause par rapport au prédicat est la syntaxe de la réponse, comme le signale H. Korzen *Pourquoi* 134 sq. Les compléments scéniques s'utilisent sans restriction pour former une réponse isolée à une question partielle:

- Quand arrivera votre colis?
- A trois heures.

Pour le complément de cause, une telle réponse elliptique est beaucoup moins naturelle, parce qu'il ne s'insère pas directement au prédicat, mais présuppose un lien logique entre deux événements. Voilà pourquoi la forme la plus naturelle de la réponse est d'enchaîner par une nouvelle proposition – qui n'est même pas nécessairement subordonnée, la relation causale pouvant rester sous-entendue (exprimée par le contexte):

- Pourquoi Jean-Marie est-il triste?
- 1. – Parce que sa femme le trompe.
- 2. – Sa femme le trompe.
- 3. – A cause des infidélités de sa femme.

§ 680. *Complément de cause et relation consécutive: l'exemple de 'du coup'*

Si la cause est déjà présente dans le contexte, il n'y a nulle raison pour intégrer l'expression de la cause au second argument sous forme de complément intraphrastique. On recourt alors à une expression proprement relationnelle du lien causal en se servant d'un élément connectif dépourvu de fonction intraphrastique: le relationnel consécutif (p.ex. 'donc').

Il convient d'ajouter que, comme toujours en syntaxe adverbiale, on peut transformer un complément de cause intraphrastique en complément relationnel anaphorique, à condition de doter le complément intraphrastique d'un élément renvoyant explicitement à la présence d'une cause dans le contexte précédent: 'pour cette raison', 'par là', etc. (v. § 676).

Nous pouvons illustrer le caractère continu de ces modulations syntaxiques de la fonction de liaison causale par la syntaxe de la locution polyvalente 'du coup'. Elle fonctionne d'abord comme un complément de temps ponctuel, synonyme de 'alors' (cf. § 547):

«Cent mètres plus loin, il retrouve la Mercedes que conduisait l'homme au visage de femme. Vide. Du coup il s'affole, scrute les rebords de toitures [...]» (L. Durand 411).

Pour faire adopter à cette locution la fonction de complément de cause intraphrastique, il suffit de transformer la détermination circonstancielle concrète en détermination logique abstraite: 'du coup' adopte alors le sens de 'pour cette raison':

«Notre société tolère davantage que par le passé les comportements singuliers. Plus par indifférence que par tolérance. Du coup, hystéries, grandes névroses obsessionnelles, hallucinations disparaissent.» (Le *Nouv. Obs.* 3 août 1987 p. 83).

Enfin, se dépouillant de toute valeur anaphorique, la locution perd la fonction de complément de cause, ne retenant que celle de lien causal; elle passe alors à la fonction d'un vrai consécutif, synonyme de 'par conséquent', ce qui est d'ailleurs son emploi normal (avant celui de complément de temps), v. § 184.

Cette évolution s'observe dans l'exemple suivant, où il serait absurde de paraphraser l'adverbial par 'pour cette raison':

«Tout se passe comme si le virus jouait à la roulette. De temps en temps, il sort un bon numéro, qu'il garde. Du coup, être infecté par une souche n'empêchera pas qu'on puisse l'être ensuite par une autre.» (Le *Point* 7 déc. 1987 p. 55).

La preuve de la fonction relationnelle est la compatibilité de 'du coup' avec un véritable complément de cause, qui revêt la forme usuelle d'un syntagme prépositionnel:

«Une des principales difficultés tient à ceci: le rétrovirus du sida fait du «mimétisme moléculaire», du camouflage. Du coup, à cause de ces «masques», le système de défense identifie mal l'ennemi.» (*Le Point* 7 déc. 87 p. 55).

§ 681. *Compléments de cause et actants: la typologie causale*

Si l'on se base sur le degré de subordination du complément de cause au nœud verbal, on peut disposer les différents types causaux le long d'une échelle allant de l'intégration complète au syntagme verbal – c'est le cas de l'agent – à l'indépendance complète de l'argumentatif consécutif, qui n'entretient pas de relation de subordination avec le prédicat. Nous obtenons ainsi la classification suivante.

1° Les compléments de cause actantiels, c.-à-d. les compléments d'agent. Ils se distinguent des compléments de cause non pleinement actantiels par leur incompatibilité avec 'pourquoi': pour poser une question sur l'identité de l'agent, il faut nécessairement utiliser un pronom interrogatif ('par qui/quoi').⁴ Souvent, il est cependant fort délicat de distinguer entre compléments de cause et d'agent, comme le montre Spang-Hanssen *Prép. incol.* 70 sqq. Cf.:

«Je fus surpris de la propreté qui y régnait.»

«Je ne tenais pas à être, en pleine rue, surpris par l'orage.» (Benoit, cit. Spang-Hanssen 70).

La distinction est ici d'autant plus difficile que le critère invoqué par Martinet *Gramm. fonct.* 175 pour définir l'agent par rapport à l'instrument, savoir la possibilité de combiner, dans une même phrase au passif, les deux types de complément:

«Les murs sont recouverts d'affiches par les militants.» (cit. Martinet).

ne joue pas ici, puisque le complément de cause ne peut pas se combiner, dans une phrase passive, avec le complément d'agent.⁵ La combinaison est seule possible dans la construction active:

⁴ Cf., pour les instrumentaux, l'alternance entre 'comment' et 'avec qui/quoi'.

⁵ En revanche, comme nous l'avons vu, l'instrument peut se combiner avec l'agent. Celui-là ne peut alors être introduit par la préposition 'par', réservé à l'agent. Il faut utiliser 'de' ou 'avec':

Il a été blessé par un inconnu avec un couteau.

Pierre me surprenait par la propreté de son appartement.

Comme, dans ce dernier cas, nous sommes indiscutablement en présence d'un complément de cause, nous avons cru utile de grouper les agents avec les causes.

La complémentarité des deux fonctions ressort d'ailleurs du fait que, dans la construction passive, le complément de cause détermine naturellement l'agent sous-entendu :

Les portes ont été fermées par prudence.

Il a été trompé par avarice.

(c.-à-d. que la cause du processus est à chercher dans l'avarice du trompeur).

Si l'on veut indiquer que la cause se rattache non à l'agent, mais au sujet de la construction passive, il faut recourir à la construction réflexive, médiale, qui confond précisément agent (sujet logique) et patient (sujet grammatical) :

Il s'est fait tromper par avarice.

Il faut expliquer ce mécanisme par l'interdépendance fonctionnelle de l'agent et de la cause. Se substituant, dans la construction passive, à l'agent, l'adverbial de cause renvoie à celui-ci qui reste, logiquement, le «porteur» de la cause.

Un cas très net de complément de cause pleinement actantiel est constitué par les constructions à «objet interne», que l'on trouve surtout avec le verbe 'sentir' (et synonymes), v. Togeby § 1354 (notez qu'au § 241 Togeby qualifie abusivement ce complément d'objet direct) :

«Le légionnaire qui sentait bon le sable chaud.» (Togebly).

Togebly § 1354 énumère les critères qui prouvent qu'il s'agit bien d'un complément adverbial et non d'un objet direct, mais il faut noter que seul le critère de la substitution nominale vaut pour 'sentir' :

→ * le légionnaire le sentait.

En revanche le complément de cause ne peut jamais être précédé d'une préposition, au contraire des autres verbes mentionnés par Togeby :

trembler la fièvre
→ trembler de fièvre.

Voilà pourquoi il est légitime de regarder le complément régi par 'sentir' comme pleinement actantiel. V. infra § 775.

2° Les compléments de cause semi-actantiels dépendant de la racine verbale qui détermine le choix de la préposition (choix influencé aussi par d'autres facteurs):

Nous avons agi par souci de vérité.

Les compléments semi-actantiels sont introduits par les prépositions 'de' et 'par':

Il rougit de honte.

et peuvent être représentés auprès du verbe par le pronom adverbial 'en':

Il en eut la voix coupée.

Il va sans dire que celui-ci peut aussi représenter un complément causal non lié au verbe:

Il n'en reste pas moins que ...
Elle n'en est pas moins charmante.

3° Les compléments de cause libres. Subordonnant une prédication secondaire au prédicat de la phrase, ce sont des compléments circonstanciels qui ne dépendent pas de la racine verbale. Voilà pourquoi c'est à ce type-ci que nous nous sommes surtout intéressé dans les pages qui précèdent.

Ils se situent librement dans la phrase, peuvent précéder la négation, s'ils se trouvent dans la partie préverbale de la phrase, déterminent un prédicat ou un membre de phrase et indiquent aussi bien la raison négative que la raison positive:

«Elles [les chaises] étaient trop basses et par là malcommodes.» (P. Quignard 10).

«Lazare ne bougeait pas malgré l'averse de plus en plus violente qui s'abattait sur lui.» (A. Absire 64).

4° Le connecteur causal interrogatif ‘pourquoi’. Cas adverbial du pronom interrogatif-relatif dans l’analyse de Togeby, ‘pourquoi’ n’est certainement pas un complément de cause comme les autres. Il établit indiscutablement un complément de nature circonstancielle, ne pouvant interroger sur l’agent, mais il présente toute une série de traits particuliers, comme le montre l’étude de H. Korzen. Il n’est jamais sous la négation, jamais focalisable, jamais postposé (sauf en langue familière: ‘– Tu l’as fait pourquoi?’), jamais membre commun entre une proposition principale et une subordonnée interrogative, etc.

‘pourquoi’ présente de fortes ressemblances avec l’opérateur ‘question’. Il exige l’inversion complexe et il interroge sur l’existence du prédicat, non sur l’identité d’un des membres de la phrase, comme les autres pronoms adverbiaux interrogatifs. Il ne détermine jamais un membre particulier de la phrase.

A cause de sa place initiale obligatoire et l’impossibilité d’être suivi d’une pause, il ressemble étrangement au connecteur consécutif ‘aussi’. Son inversion complexe obligatoire doit ainsi s’interpréter de la même façon: c’est la marque du connecteur combinatoire, qui exige une marque spéciale pour assurer sa fonction connective, afin de ne pas se confondre avec les relationnels anaphoriques du type ‘pour quelle raison’, qui ont la syntaxe normale des compléments adverbiaux relationnels. Voilà pourquoi nous interprétons ‘pourquoi’ comme un connecteur causal interrogatif.

3. *Adverbes en fonction causale*

§ 682. *Adverbes en -ment: compléments semi-actantiels*

Ce qui rend la syntaxe des compléments de cause intéressante dans une optique adverbiale est que certains adverbes en -ment peuvent effectivement servir à exprimer un lien causal. Ces adverbes servent essentiellement à remplir d’autres fonctions, mais peuvent, par une espèce de figure étymologique, passer de la fonction modale à la fonction causale:

naturellement → par nature.

En principe, les adverbes en -ment remplissent la fonction de compléments semi-actantiels: ils répondent à une question introduite par ‘pourquoi’ et restent subordonnées au nœud verbal. Ainsi ils n’introduisent pas de prédication secondaire dans la phrase. Ils sont donc plus proches du complément d’agent actantiel que du complément de cause libre.

C'est ainsi que Spang-Hanssen 67 sqq. a pu montrer la parenté qui existe entre les compléments d'agent et de manière et, d'une façon toute générale, on peut constater que la manière dont on réalise un acte verbal passe sans bornes précises à signifier la raison pour laquelle on l'accomplit. Dans la phrase suivante, p.ex., le syntagme 'd'enthousiasme' exprime sans doute d'abord la manière, mais il suggère que si les grands ont accepté, c'est qu'ils étaient transportés d'enthousiasme:

«L'archevêque de Reims avait suggéré aux grands de confier la couronne au premier d'entre eux, Hugues Capet. Réunis à Noyon, ils avaient accepté d'enthousiasme.» (P. Miquel, in *Le Point* 5 janv. 87 p. 49).

De même 'furieusement' se transcrit aussi bien 'par furie' que 'avec furie' à partir du passage suivant:

»Je me suis planqué. Elle piétinait furieusement les brins d'herbe et passait sans arrêt la main dans ses cheveux.» (Ph. Djian 207).

Assez souvent l'adverbial de manière en -ment véhicule ainsi une idée de cause, car la façon est un signe du mobile. L'absence de raison peut p.ex. être rendue par l'adverbe 'bizarrement', qui se paraphrase indifféremment par 'de façon bizarre' et 'pour une raison bizarre' dans l'exemple suivant:

«Elle était mariée depuis six mois à peine et déjà commençait à s'ennuier. Elle avait l'impression qu'un destin d'emprunt lui était bizarrement échu [...].» (Y. Queffelec 80).

et, dans le suivant, 'absurdement' ne qualifie certainement pas l'effet décoratif, mais traduit le désarroi (l'absence de raison) du personnage:

«Un océan de tissu du même bleu, semé de mes propres bavures pâles, quand j'étais sur le ventre, m'était absurdement plaqué sur la figure.» (M. Braudeau 50).

C'est à partir de telles situations que l'adverbial de manière peut passer à assumer entièrement la fonction d'un complément de cause, complément que l'on peut toujours paraphraser par un syntagme prépositionnel en 'par' + régime nominal de la même racine que l'adverbe:

«Le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans la nation.» (Déclaration des droits de l'homme article 3).

«Ce processus est tout à fait singulier et essentiellement différent de la pratique ancienne.» (Bombardier & St-Laurent 46).

→ par essence

«Pour Le Bon comme pour Freud ou Ortega y Gasset, ces foules, au sens propre ou figuré, se révélaient naturellement dangereuses parce que leur logique d'exaltation collective leur faisait perdre la raison.» (G. Hermet 87).

→ par nature.

«Me voici miraculeusement en train de dialoguer avec un plateau de fruits de mer monumental.» (Y. Audouard 115).

→ par miracle.

«Dès son réveil, il soutint que Ludo l'avait résolument poussé dans la fosse et qu'il se vengerait tôt ou tard.» (Y. Queffelec 118).

→ par résolution (cf. 'intentionnellement', 'volontairement', etc.).

«Au contact de la turbulente jeunesse que j'avais fortuitement fréquentée, ma raideur mentale s'était considérablement assouplie.» (Y. Audouard 173).

→ par hasard.

Il est caractéristique que ces adverbes en -ment déterminent sans aucune restriction les adjectifs, à la différence des adverbes en -ment en fonction modale (v. § 718).

§ 683. *Adverbes en -ment en fonction de complément de cause libre*

Conformément à leur nature fonctionnelle libre, les compléments de cause libres sont presque toujours constitués de syntagmes prépositionnels à régime nominal ou pronominal, mais de même que certains adverbiaux de manière peuvent passer au niveau supérieur du prédicat pour se doter d'une fonction causale supplémentaire, ainsi certains adverbiaux énonciatifs, opérant en principe au niveau de l'énoncé, peuvent entrer dans le prédicat en assumant également une fonction causale en tant que compléments de cause libres.

Or, ces «énonciatifs de cause» sont souvent constitués d'adverbes en -ment.⁶ Concrètement il s'agit d'un type spécial d'évaluatifs que nous avons décrit au chapitre des énonciatifs sous le terme d'«évaluatifs d'énoncé» (v. § 480). Il s'agit d'adverbes en -ment tels que 'légitimement' et 'abusivement', et de locutions comme 'à tort' ou 'à bon droit'. En tant qu'adverbiaux énonciatifs, ces adverbes et locutions réunissent clairement deux prédications dans une relation syntaxique de subordination:

6 Cf. les remarques § 677 sur la fonction finale de ces évaluatifs d'énoncé.

«On s'en étonne, abusivement.» (A. Glucksmann, in *Le Point* 5 janv. 87 p. 61).

«A tort ou à raison, quelque chose quelque part se révolte.» (Fr. Giroud in *Le Nouv. Obs.* 7-13 nov. 86 p. 29).

«L'ordonnance, estimant à juste titre son capitaine en danger, dégaina un pistolet d'arçon et tire un coup de semonce.» (A. Robbe-Grillet 149).

«A juste titre, ces deux éléments légitiment le mouvement aux yeux des habitants de l'Europe.» (G. Hermet 266).

Si nous avons rangé ce type adverbial avec les compléments énonciatifs plutôt qu'avec les compléments de cause, c'est qu'ils ne signalent pas d'abord une raison, mais une évaluation subjective. Ils subordonnent l'expression de la cause à l'évaluation du locuteur.

Soulignons que les limites entre les trois catégories, modale, énonciative et causale, sont flottantes. Ainsi 'sans raison' se présente comme un complément de cause banal, alors que le complément final 'en vain' se rattache plutôt aux adverbiaux de manière, l'élément appréciatif y étant à peine sensible.

Un cas tout à fait à part est constitué par l'adverbe en -ment 'tellement'. Normalement adverbial de quantité et de degré, cet adverbe peut assumer une fonction mixte, servant à relier deux propositions dans une relation causale, tout en maintenant sa fonction de quantificateur du syntagme verbal introduit (cf. § 820):

«[...] je me suis demandé si elle l'avait fait exprès tellement c'était bien joué, tellement ce truc était parfait pour nous deux.» (Ph. Djian 31).

V. aussi § 765.

4. *Les compléments de la prédication secondaire*

§ 684. *Les expressions figées*

A part le cas des évaluatifs d'énoncé, tous les compléments qui introduisent la cause comme une prédication secondaire sont de constitution non adverbiale. La très grande majorité de ces compléments de cause libres sont formés de syntagmes prépositionnels à syntaxe libre ('à cause de la pluie'). Cependant on constate ici une tendance beaucoup plus prononcée que dans le cas des compléments de but à recourir à une syntaxe figée. On trouve ainsi des expressions toutes faites comme 'par hasard', qui, à cause de l'absence d'article, apparaît comme plus figée que le

complément final correspondant ‘au hasard’.⁷ Un argument en faveur de l’interprétation «figée» est l’aptitude de ‘par hasard’ à entrer dans des constructions métacommunicatives, aptitude qui témoigne de son indépendance du nœud verbal, v. p.ex.:

- «– Béator, tu n’aurais pas honte de ton origine, par hasard?
- Pas du tout! Nous le jurons.» (B. Schreiber 167).
- si tu devais te prononcer en toute sincérité.

La locution synonyme ‘d’aventure’ a une morphologie plus irrégulière et le nom régime n’y retient guère son sens originel. En outre, il rejette la détermination, contrairement à la syntaxe nominale normale. Cf.:

par un heureux hasard – * par une heureuse aventure

«[...] nous nous excusons presque si, d’aventure, le pied de l’un a touché la jambe de l’autre.» (R. Billetdoux 17).

L’adverbial de quantité ‘autant’ a donné lieu à une locution pleinement adverbialisée toujours conjointe au verbe: ‘(Pas/sans) pour autant’. Comme ‘autant’ est un quantitatif comparatif, la locution est de nature anaphorique, de même que ‘pour cela’, mais c’est seulement lorsqu’elle constitue le foyer d’une question qu’elle a retenu sa fonction causale relationnelle, c.-à-d. consécutive:

«Que Molière soit un génie humain, nul n’en doute; mais cesse-t-il pour autant d’être national?» (L. Guéry *La composition française*, Paris 1969 p. 22).

Partout ailleurs, ‘pour autant’ s’allie avec un facteur de négativité:

«Il n’a pas corrigé ces pages pour autant: pas la force, pas le désir.» (B.-H. Lévy 46).

et la locution passe ainsi à assumer la fonction d’un consécutif négatif, c.-à-d. d’un relationnel oppositif. Voilà pourquoi nous l’avons analysée avec les autres locutions anaphoriques en fonction concessive (§ 253), p.ex. ‘malgré tout’ (cf. A.-M. Morel 738-91).

7 L’argument est faible, car l’absence d’article est normale après ‘par’ causal avec un nom abstrait.

La locution ‘a fortiori’ constitue un complément causal relationnel pleinement adverbialisé:

«[...] nul ne sait ce que sera le comportement d’autrui dans ses décisions économiques.

A fortiori ne le sait-on pas lorsque le monde environnant devient incertain [...]» (L. Stoleru 143).

La locution ‘à défaut’, normalement hypothétique, peut aussi revêtir la valeur d’un complément de cause relationnel:

«Il nourrissait en nous regardant le rêve d’une improbable triade.

À défaut, il aimait jeter le trouble entre nous.» (J.-M. Rouart 103).

§ 685. *Constructions nexuelles*

Un trait remarquable de l’inventaire causal est la fréquence de constructions nexuelles en fonction de compléments de cause libres. C’est là une conséquence directe du statut relativement indépendant de ce type de complément. La construction nexuelle est définie comme une prédication indépendante intégrée à une prédication primaire, ce qui est la définition même de l’opération effectuée par le complément de cause libre.

Ainsi la relation causale peut être rendue par la transformation de l’épithète en attribut nexuel:

La reine morte sauva le pays.

→ par sa mort, la reine sauva le pays.

La forme la plus répandue de la construction nexuelle en emploi causal est naturellement la construction absolue comportant un sujet et un prédicat propres, distincts de ceux de la prédication principale (cf. § 525):

«Les rumeurs sécrétant inévitablement d’autres rumeurs, la dernière en date attribuée à Giscard la paternité de ce ragot anti-Barre.» (*Le Point* 12 oct. 87 p. 27).

Signalons le caractère figé de l’expression absolue ‘cela étant’, en passe de devenir une véritable locution adverbiale:

«Bon, cela étant, ce que nous savons, le ministre le sait aussi et ce n’est pas un imbécile.» (C. Dubac 206).

A cause de son élément anaphorique ('cela'), la locution fonctionne, à l'égal des locutions anaphoriques à base de 'tout' (§ 250), surtout comme un relationnel concessif ('malgré cela'), conférant donc au mouvement conclusif un teinte de rectification:

«En fait, si le coup de Gafsa confirme que des commandos tunisiens comprenant des ressortissants libyens s'entraînent en Libye et attendent, pour se manifester, que la succession de Bourguiba soit ouverte, on ne voit guère pour l'instant quel courant politique ces commandos seraient susceptibles de soutenir.

Cela étant, le gouvernement français suit l'affaire de très près.» (*Le Matin* 31.1.80, cit. E. Roulet et al. 52).

C'est la construction nexuelle qui a donné lieu au seul adverbe exclusivement causal, 'nonobstant'. Il est caractéristique que cet adverbe ne s'utilise plus guère que dans la langue juridique (v. M.-A. Morel 737).

5. *Syntaxe positionnelle des adverbiaux de cause*

§ 686. *Compléments conjoints au verbe*

Les compléments semi-actantiels sont en principe conjoints au verbe; c'est qu'ils ne représentent pas vraiment une prédication secondaire, mais complètent pour ainsi dire la valence verbale. Ainsi ils ne précèdent normalement pas le syntagme verbal, sauf par inversion rhétorique («Par délicatesse j'ai perdu ma vie», Rimbaud). Cette règle connaît pourtant beaucoup de restrictions, tenant principalement à la nature du lien entre la racine verbale et le complément de cause. Ainsi il n'est pas rare de placer un complément en 'par' en début de phrase:

Par essence, le principe de toute souveraineté réside dans la nation.

En revanche, c'est la syntaxe proprement adverbiale qui explique que les adverbes en -ment à fonction causale restent toujours conjoints: antéposés, ils s'interprètent comme énonciatifs ou comme modaux. Au sens de 'par nature', 'naturellement' ne figure pas dans la partie préverbale de la phrase, on y utilise toujours la locution:

«Plantin, par nature, n'entrait pas dans ces considérations d'ordre esthétique.» (M. Fallet *Paris* 28).

Ici aussi on trouve pourtant des cas contraires, notamment quand l'adverbe en -ment ne correspond pas à un complément prépositionnel:

«Machinalement, j'ai touché le rétro pour voir si elle l'avait pas détraqué.» (Ph. Djian 171).

Symboliquement on a hissé le drapeau sur l'île déserte.

§ 687. *Compléments de circonstance-manière et compléments de volonté*

A cette règle il y a, enfin, une exception constante formée par les adverbiaux de circonstance-manière. Il faut distinguer deux types: les modaux proprement dits et les adverbes de volonté.

Les modaux exigent l'antéposition pour assumer une fonction causale secondaire:

Prudemment elle laissait passer les trains.

Naïvement j'avais cru qu'elle m'aimait.

Si on fait suivre à ces adverbes le verbe, ils coïncident entièrement avec les compléments de manière (v. § 729 sqq.). L'antéposition s'explique du fait de la détermination double qui les régit: ils caractérisent à la fois l'actant sujet et le syntagme verbal, et c'est de cette combinaison que naît la valeur causale:

→ a) j'étais naïf
b) je croyais naïvement } → c) parce que j'étais naïf, je croyais.

Les adverbes de volonté se situent librement des deux côtés du verbe (v. § 732 sqq.):

«Tout porte à croire que, librement, ils ne se fussent jamais choisis.» (E. Badinter *L'un* 165).

On voit qu'ils peuvent aussi précéder la négation, trait qui les rapproche de la fonction circonstancielle causale, à laquelle les rattache aussi leur comportement dans la construction clivée, pouvant là aussi précéder la négation (v. § 733):

C'est délibérément que Marie n'a pas arrêté la voiture.

Ils présupposent évidemment un actant sujet animé, et comme certains adverbes de volonté restent conjoints: 'exprès', nous les avons maintenus dans la fonction modale. Un argument pour l'interprétation circonstancielle est qu'ils ne semblent pas se combiner avec un complément de cause:

? Il l'a fait volontairement par intérêt.

D'autre part, on remarque qu'aux adverbess de volonté en -ment ne correspondent pas des compléments causaux introduits par 'par', au contraire de ce qui était le cas du type 'naturellement':

volontairement –	* par volonté
délibérément –	{ * par délibération
	{ avec délibération.

En définitive, les adverbess de volonté restent des compléments de circonstance-manière à fonction causale secondaire, mais, à la différence du type 'prudemment', les adverbess de volonté fonctionnent presque indépendamment du verbe et se rapprochent ainsi du statut d'un complément libre.

B. Les compléments instrumentaux et concomitants

1. Niveau syntaxique de la détermination instrumentale

§ 688. *Place intermédiaire entre les circonstanciels scéniques et les actants*

Les compléments instrumentaux se situent nettement en marge de notre étude, parce qu'ils se réalisent presque toujours à l'aide de syntagmes prépositionnels. Ce trait morphologique traduit le fait que le complément instrumental remplit auprès du syntagme verbal une fonction surtout actantielle. Dans la hiérarchie fonctionnelle de la phrase les instrumentaux occupent ainsi une place intermédiaire entre les circonstanciels, déterminants du prédicat, et les modificateurs, déterminants de la racine verbale.

D'un point de vue logique, les compléments instrumentaux appartiennent sans doute au niveau circonstanciel de l'acte verbal, puisqu'ils indiquent une circonstance logiquement indispensable de tout prédicat actif: rien ne peut se faire sans un instrument. D'autre part, l'instrument n'est pas présupposé par la racine du verbe, se distinguant par là des rôles proprement actantiels. On est libre de mettre ou d'omettre l'instrument, et le verbe n'appelle jamais un type particulier d'instrument.

Il est pourtant intéressant de noter que, d'un point de vue sémantique, l'instrument peut s'inscrire dans la racine même du verbe, puisqu'on

trouve des verbes dynamiques qui définissent un type particulier d'acte par l'utilisation obligatoire d'un instrument déterminé:

marcher: se déplacer avec les pieds.

voler: se déplacer avec des ailes.

Ce trait semble d'ailleurs commun à tous les membres qui déterminent le verbe jusqu'au niveau du prédicat:

circonstanciels:	'nager'	– se déplacer dans l'eau
circonstanciels	'courir'	– se déplacer rapidement avec
quantifiés:		les pieds
actantiels:	'emporter'	– se déplacer avec qu./qu.ch.
modificateurs:	'clopiner'	– se déplacer maladroitement

En revanche, les membres qui se situent en dehors du prédicat, les énonciatifs et les relationnels ne peuvent pas s'intégrer à la racine verbale, conséquence logique du fait qu'un prédicat ne peut dénoter qu'un seul événement.

§ 689. *Cohérence étroite avec le verbe: rapport au modificateur et à l'actant*

Par leurs propriétés syntaxiques, cependant, les instrumentaux se rapprochent beaucoup plus des actants et des modificateurs que des circonstanciels concrets, «dimensionnels», parce qu'ils s'intègrent plus étroitement au syntagme verbal. Comme les actants et les modificateurs, les instrumentaux se trouvent toujours sous la négation (cf. R. Bartsch 175):

Il ne travaille pas avec un ordinateur.

→ mais avec des fiches.

Sauf en situation marquée de contraste, le complément ne peut pas précéder un syntagme verbal nié:

* Avec un ordinateur il ne travaille pas.

Enfin, bien des traits morphologiques rapprochent les instrumentaux des modificateurs, soulignant ainsi leur dépendance étroite du syntagme verbal:

1° 'comment' appelle indifféremment un complément de manière et un complément instrumental:

- Comment a-t-il ouvert la porte?
- a) Tout doucement.
- b) Avec la clef, bien sûr.
- ‘comment’ sert aussi à appeler le complément instrumental «faible», le concomitant:
- Comme a-t-il résolu le problème?
- Avec Pierre.

2° A l’interrogatif «omnibus» ‘comment’ correspond la préposition à tout faire ‘avec’, avec sa variante négative ‘sans’. Cette préposition introduit également bien la manière, l’instrument et la concomitance.

Souvent la seule différence entre le modificateur et l’instrumental est celle qui sépare le nom abstrait du nom concret:

avec gentillesse – avec un sourire.

3° La préposition ‘de’ peut opérer un syncrétisme entre manière et instrument, se bornant donc à marquer l’intégration du complément au syntagme verbal:

- Elle le regarda d’un œil courroucé.
- manière → avec dépit
- instrument → avec des yeux brillants de colère.
- «J’ai décidé d’oublier ça, je suis sorti de la cuisine et j’ai marché d’un cœur léger vers mon roman.» (Ph. Djian 66).
- manière → avec insouciance
- concomitant → le cœur léger.

4° La préposition ‘à’ peut aussi, bien que plus rarement, comporter la même ambiguïté entre manière et instrument:

- un ouvrage fait à la main
- a) manuellement; b) avec la main.
- Normalement, c’est le passage de ‘de’ à ‘à’ qui marque le clivage entre l’instrument et la manière (‘jouer du piano’ – ‘jouer au bridge’).

Naturellement le complément instrumental se distingue facilement du modificateur dans la grande majorité des cas. Nous avons seulement désiré souligner la parenté morphologique pour prouver l’appartenance de l’instrumental au syntagme verbal.

L’instrumental se distingue notamment du modificateur par le fait

qu'il ne peut pas toujours être appelé par 'comment'. S'il s'agit d'une question portant non sur l'existence même d'un instrument quelconque, mais sur l'identité de l'instrument concrètement utilisé, il faut utiliser une forme non adverbiale du pronom interrogatif:

Avec quoi a-t-il tué le gendarme?

La variante concomitante obéit à la même syntaxe. Si on se borne à interroger sur l'existence possible d'un concomitant quelconque, on peut se contenter du vague 'comment', multifonctionnel. Mais si l'on pose une question sur l'identité concrète d'un concomitant déterminé, il faut utiliser une forme non adverbiale:

Avec qui es-tu arrivée?

§ 690. *Un critère formel pour distinguer entre instrumental et modal*

Cette particularité morphologique peut nous servir à établir un critère formel de différenciation entre les adverbiaux de manière et les adverbiaux instrumentaux:

Si un complément adverbial peut être repris sous une forme interrogative à l'aide de 'avec + pronom interrogatif', il s'agit d'un complément instrumental (ou de concomitance).

Il est venu avec sa femme.

→ Avec qui est-il venu?

Il a percé le mur avec une vrille.

→ Avec quoi a-t-il percé le mur?

En effet, un adverbial de manière ne permet jamais une telle paraphrase:

Il a parlé avec élégance.

→ Comment a-t-il parlé?

* Avec quoi a-t-il parlé?

Il va sans dire que, par ce dernier trait, les instrumentaux se rapprochent fort des actants.

En résumé, il faut donc regarder les instrumentaux comme des compléments semi-actantiels. Ils se distinguent des circonstanciels par leur appartenance étroite au noyau verbal et des modificateurs par leur caractère actantiel. Ajoutons qu'une même phrase combine naturellement

sans problème instrument et manière, combinaison banale si la manière s'exprime à l'aide d'un adverbe:

? Il l'a tué avec une hache avec sauvagerie.
Il l'a sauvagement tué avec une hache.

Ce trait permet de construire une épreuve combinatoire pour distinguer entre instrumentaux et compléments prépositionnels de manière:

Si le complément prépositionnel permet l'insertion d'un adverbial de manière en -ment, c'est un instrumental:⁸

D'une voix blanche, elle lui demanda de rentrer.
→ D'une voix blanche, elle lui demanda calmement de rentrer.

2. Adverbes en fonction instrumentale

§ 691. Les deux adverbes prépositions

Il est logique que ces compléments semi-actantiels sortent de la syntaxe adverbiale en utilisant des syntagmes prépositionnels. Il faut donc en renvoyer l'étude à la syntaxe des prépositions. Les seules formes proprement adverbiales que nous connaissons – à part 'comment' – sont précisément les deux prépositions 'avec' et 'sans' qui peuvent s'employer aussi comme adverbiaux, surtout dans la langue familière:

Il est parti avec/sans.
Alors je dois faire avec/sans.
«Les miennes, si je devais me trimbaler avec, il me faudrait un camion de cinq tonnes!» (V. Thérèse *Esc.* 36).

8 On peut naturellement aussi construire le test au moyen de la coordination (plutôt que de la juxtaposition), comme le fait A. Dugas 53 sq., opposant p.ex. (p. 54 n. 5):

* Paul écrit ses textes à la machine et avec soin.
Paul écrit soigneusement ses textes à la machine.

Sous cette forme, le test se révèle pourtant moins sûr, parce qu'il demeure toujours possible de coordonner les deux types de compléments pour obtenir un effet stylistique proche du zeugma:

Paul écrit ses textes avec soin, mais de la main gauche.

C'est ainsi avec raison qu'à propos de phrases telles que la suivante:

* «on peut tailler la pierre avec ténacité et avec un ciseau.»

A. Dugas 54 ajoute que «De telles phrases deviennent interprétables cependant quand un contour d'intonation les oppose nettement.»

«[...] il suffirait de le tremper dans un encrier pour pouvoir écrire avec.» (P. Besson 45).

«Selon cet économiste européen, «[le qat] c'est une donnée incontournable du Yémen, nous devons faire avec.»» (Le *Nouv. Obs.* 6-12 juillet 89 p. 48).

Cependant ces deux adverbes ne constituent pas des instrumentaux normaux: ils n'ont aucune mobilité dans la phrase et ne peuvent répondre à une question portant sur l'instrument. 'avec' et 'sans' s'agglutinent si étroitement à la racine verbale qu'ils ne peuvent s'en séparer ni n'être préposés au participe passé ou à l'infinitif. Ce sont donc des adverbes conjoints.

D'autre part, ils ne se prononcent pas proprement sur l'instrument, mais sur l'action qui s'y rapporte. Ainsi une question qui doit susciter une réponse utilisant ces adverbes, comporte nécessairement un verbe d'action, et la question ne porte pas sur l'instrument, mais sur l'action ou une circonstance:

- Où Pierre a-t-il mis le marteau?
- Il est parti avec.

Pour ces deux raisons il nous semble naturel d'interpréter 'avec' et 'sans' comme des adverbiaux de manière, modifiant la racine verbale considérée dans sa réalisation instrumentale. Nous les appellerons des adverbiaux d'instrument-manière.⁹

Lorsque 'avec' perd toute idée d'instrumentalité, il passe carrément à la fonction concomitante, comme nous le montrerons ci-dessous. Pour exprimer la concomitance pure, 'avec' s'utilise surtout comme préposition, sauf si la particule se combine avec la conjonction de coordination 'et'; elle fonctionne alors comme un 'aussi' intraphrastique:

«Cela modifiait tout en un instant, tout basculait et le paysage avec autour de cette certitude [...]» (H. Guibert 39).

§ 692. *Les adverbes en -ment et 'ensemble'*

A cause de la grande souplesse sémantique des adverbes en -ment, il n'est pas difficile d'en trouver qui se rapprochent par le sens du complément instrumental. 'manuellement', p.ex., peut ainsi signifier l'instrument dont on se sert pour réaliser l'acte verbal:

9 Cf. supra § 677 sur l'interprétation de 'pour' adverbial final.

L'opération s'est faite manuellement.
→ avec les mains.

mais un tel complément se conforme en tout point à la syntaxe modale, n'admettant p.ex. pas la présence d'un autre modal:

* L'opération s'est faite avec énergie manuellement.

Cf. Nilsson-Ehle 211, qui cite p.ex.:

«M. le doyen Allix a répondu téléphoniquement au préfet.»
faire un trajet pédestrement
noter hiéroglyphiquement la table des équivalents
observer microscopiquement le chromosome.

Signalons le cas limite de 'généialement'. C'est indiscutablement un modal, mais son sens ne permet pas de distinguer entre la manière et l'instrument moral:

Elle a généialement évité la catastrophe.
a) avec génie, de façon générale
b) par génie, avec son talent général.

Il s'ensuit qu'il n'est pas impossible de trouver des cas où «généialement» se combine effectivement avec un complément modal monovalent:

«Sur la table du dîner il n'y avait souvent que des patates, généialement accomodées de cent façons par Sylvie, mais des patates tout de même.» (Ada 99).

Le seul adverbe qui se réserve indiscutablement à la fonction instrumentale est 'ensemble', dont nous parlerons plus loin. Il s'apparente à certains adverbes en -ment, d'appartenance surtout temporelle: 'réciproquement', etc. (v. § 701).

3. *Classification des compléments*

§ 693. *La classification logique de Bartsch*

Dans ce qui suit, nous nous contenterons d'esquisser rapidement une classification des compléments instrumentaux en nous inspirant de l'analyse logique de Bartsch 174 sqq.

Bartsch distingue comme nous entre instrumentaux et concomitants («kooperationale Adverbiale» p. 176), mais sans établir de critère formel. Elle se contente d'affirmer que les premiers sont générés par l'opérateur dynamique 'utiliser', les seconds par celui de 'coopérer avec', ce qui ne nous avance guère sur le plan de la syntaxe. C'est ainsi que Bartsch 174 dérive le complément instrumental dans:

Pierre travaille avec un couteau.

de la phrase:

Pierre travaille, fin à laquelle il utilise un couteau.

et le complément de concomitance dans:

Pierre gagne gros avec un comptable. (Bartsch 176).

de la phrase:

Pierre gagne gros, fin à laquelle il coopère avec un comptable.

En outre, Bartsch distingue finement entre les compléments à implications finales – v. les paraphrases citées ci-dessus – et les compléments auxquels manque ce trait, compléments générés à l'aide d'une simple juxtaposition («Begleitung»):

instrumental: Annette danse avec un voile.

complément dérivé de la phrase:

Annette danse, activité pendant laquelle elle utilise un voile.

concomitant: Pierre vient avec sa femme.

dérivé de:

Pierre vient, moment pendant lequel il coopère avec sa femme (!).

§ 694. Définition des compléments d'instrument et de concomitance

A notre avis, il est plus satisfaisant d'utiliser le trait de finalité à la définition même des deux types, au lieu de s'en servir à les subdiviser en 'finaux' et en compléments de «Begleitung», c.-à-d. concomitants. C'est le terme même de 'coopérationnel' qui est malheureux, car les traits com-

muns aux adverbiaux groupés par Bartsch sous ce titre, n'est certainement pas la coopération – voyez l'absurdité de la paraphrase du dernier exemple – mais l'accompagnement, la concomitance.

Nous définissons ainsi les compléments instrumentaux proprement dits comme des compléments introduisant un semi-actant, impliquant l'idée de but.

Lorsque l'idée de but disparaît, la valeur proprement instrumentale du semi-actant s'efface au profit de la seule valeur d'accompagnement, valeur qui est évidemment toujours présente dans l'instrumental. Le concomitant peut ainsi être conçu comme un instrumental appauvri ou réduit. Il s'ensuit que le concomitant s'oriente moins dans la direction du verbe; puisque la valeur adverbiale est simplement l'accompagnement, il adopte la cohésion syntaxique lâche de la juxtaposition. En revanche, il se lie plus facilement à un des autres actants, particulièrement avec le sujet: le semi-actant de concomitance représente une méthode indirecte pour coupler deux actants, puisqu'il coordonne l'idée adverbiale d'accompagnement avec l'idée conjonctive de juxtaposition.

Souignons que le concomitant détermine à la fois le verbal et l'actant. Si le complément est sémantiquement de nature différente de l'actant, l'idée de coordination nominale s'estompe au profit d'une juxtaposition verbale (détermination lâche de la racine verbale):

«Pierre est venu avec Marie»: coordination (cit. Melis 125).

«Pierre est venu avec un parapluie»: juxtaposition (Melis ib.).

Melis 125 prétend que les concomitants «se rapportent exclusivement au groupe nominal et non au verbe». C'est qu'il n'intègre pas à sa définition la fonction coordinative de ce complément. Dans:

Je pense souvent à mon chien avec son curieux museau rose.

il ne s'agit pas d'un syntagme nominal, «mon chien avec son curieux museau rose», dans lequel le concomitant assumerait une fonction épithétique, car il n'est pas synonyme d'un complément en 'à':

Je pense souvent à mon chien au curieux museau rose.

La fonction du concomitant est de combiner la détermination nominale avec la détermination verbale:

Je pense souvent à mon chien, et surtout à son curieux museau rose.

Comme les deux types d'adverbiaux (instrumentaux et concomitants) ont ainsi un sémantisme assez divergent, on pourrait envisager de les séparer entièrement, les traitant donc comme deux classes distinctes. Si nous ne le faisons pas, c'est avant tout parce que l'instrumental et le concomitant s'excluent mutuellement. En tout cas nous n'avons pas rencontré d'exemples d'une combinaison.

§ 695. *Un test distinctif*

On peut d'ailleurs se servir de cette alternance fonctionnelle pour établir un test paraphrastique permettant de séparer le complément de concomitance de l'instrumental:

Si le complément prépositionnel peut être coordonné au sujet ou à un autre actant en échangeant la préposition avec 'et', il s'agit d'un concomitant.

- Pierre ouvre le magasin avec sa femme.
- Pierre et sa femme ouvrent le magasin.
- Pierre ouvre la boîte son couteau.
- * Pierre et son couteau ouvrent la boîte.

Comme le remarque A. Dugas 53, une telle phrase «reste plausible d'une façon très limitée [sic!]»: il s'agirait là encore d'un zeugma très violent. Pour éliminer cette licence stylistique, il suffit d'ajouter au test une épreuve de permutation: le concomitant peut changer de place avec l'actant, alors que l'instrumental ne permet pas cette permutation:

- La femme ouvre le magasin avec Pierre.
- * Le couteau ouvre la boîte avec Pierre.

Il va sans dire que ce même test permet de séparer le concomitant du complément de manière (cf. Dugas 52):

- Pierre travaille avec un ami français.
- Pierre et un ami français travaillent.
- Pierre travaille avec un soin extrême.
- * Pierre et un soin extrême travaillent.

4. *Classification des compléments d'instrument*

§ 696. *La fonction actantielle*

Si l'on veut subdiviser plus finement, il semble tout indiqué de classer les

instrumentaux selon leur valeur actantielle et les concomitants selon leur valeur coordinative.

D'abord nous trouvons des instrumentaux fortement liés au syntagme verbal, remplissant une fonction en tous points analogue à celle des actants pleins :

Il l'endort avec un somnifère.
Pierre ouvre la porte avec une clef.

La fonction actantielle apparaît d'une façon particulièrement claire dans les cas où le complément instrumental alterne avec le complément d'agent, alternance étudiée par Spang-Hanssen, *Prép. incolores* 73 sqq. :

«Ce billet, écrit de sa main, marquait une nouvelle intimité entre lui et son secrétaire.» (Simenon, cit. Spang-Hanssen *op.cit.* 73).

Il est souvent difficile d'opter pour une interprétation aux dépens de l'autre :

Il a été blessé par un couteau.

Cependant, à condition de changer de préposition, il reste toujours possible de combiner l'instrument avec l'agent :

Il a été blessé par un inconnu avec un couteau.

Il est vrai que le complément instrumental peut alors changer de fonction :

«Les ombres [...] baignées d'une phosphorescence bleuâtre.» (Malraux, cit. Spang-Hanssen 74).
→ baignées par la lumière du soleil couchant dans une phosphorescence bleuâtre (complément de lieu).

De toute façon, la présence de 'par' fait pencher la balance en faveur de l'interprétation agentive, car si cette préposition peut aussi marquer la manière :

«Son compagnon [...] lui répondit par un grognement distrait mais approximatif» (G. Hocquenghem 15).
→ avec un grognement distrait.

elle ne peut pas constituer un complément instrumental pur.¹⁰

§ 697. *Les fonctions circonstancielle et modale*

En deuxième lieu nous trouvons des racines verbales auxquelles l'idée d'instrument est indifférente. Dès lors, l'instrumental relâche sa dépendance du syntagme verbal et il devient difficile d'y voir un actant. L'idée de finalité tient uniquement à la constitution du syntagme prépositionnel qui fonctionne, pris isolément, à l'égal d'un adverbial circonstanciel :

Pierre gagne gros avec le sucre.
cf. Pierre gagne gros dans le sucre.

Enfin on rencontre des cas où l'idée de finalité s'estompe (sans disparaître entièrement), au profit de l'idée de manière. Le complément instrumental indique bien un instrument, c.-à-d. un objet qui sert à accomplir l'action, mais comme cet instrument n'est plus nécessaire à la réalisation de l'action, le complément passe à en marquer la modalité contingente :

Annette danse avec un voile.
(cf. 'la danse du voile').

Cet emploi nous mène aux confins de la fonction concomitante : le voile accompagne la danse, mais ne représente pas un instrument nécessaire à sa réalisation, au contraire de l'expression suivante où le verbe appelle un instrument :

Annette ouvre la danse avec une samba.

Son domaine le plus caractéristique est celui des réactions corporelles qui accompagnent la réalisation de l'acte verbal :

10 Nous nous séparons sur ce point de A. Dugas 55 n. 6, mais il faut convenir qu'il existe des cas limite :

«contrôler l'arrivée de courant par $\left\{ \begin{array}{l} \text{le} \\ \text{un} \end{array} \right\}$ régulateur.» (cit. Dugan 56).

On voit facilement que la structure sous-jacente est d'ordre agentif, non instrumental :
→ l'arrivée du courant est contrôlée par le régulateur.

L'exemple suivant s'interprète sur le même modèle :

«L'euphorie de Dumas, cette extraordinaire énergie qui le pousse [...] à accélérer par l'écriture le cours des choses [...]» (Le *Monde hebdomadaire*, 29 déc. 88- 4 janv. 89 p. 16).

«Rafaël, d'un geste brusque, la repoussa et se précipita vers la chambre d'enfant.» (Fr. Rullier 112).

A cause de leur finalité affaiblie, ce genre de compléments constituent un syncrétisme difficile à interpréter entre fonctions modale, instrumentale et concomitante. Seules les paraphrases permettent de lever cette ambiguïté fonctionnelle. Le modal peut se transformer en attribut libre, parce qu'il ne fait qu'enregistrer une qualité:

Rafaël la repoussa d'un geste brutal.
→ Brutal, Rafaël la repoussa.

Le concomitant se transforme en syntagme gérondif, parce qu'il implique l'idée de coïncidence ou de coexistence:

→ Rafaël la repoussa en faisant un geste brutal.

et l'instrumental permet d'expliciter la valeur de la préposition, du fait qu'il se subordonne au verbe dans une relation semi-actantielle:

→ Rafaël la repoussa au moyen d'un geste brusque.

De toute façon, une épreuve combinatoire simple permet de déterminer le statut syntaxique de ces compléments: s'il est possible d'insérer un modal, il s'agit bien d'un complément instrumental:

Annette danse bien avec un voile.

§ 698. *Transition d'instrumental à concomitant*

Puisque notre distinction entre instrumentaux et concomitants repose sur le trait sémantique de finalité, il est normal qu'il existe un grand nombre de compléments où les deux interprétations sont possibles, d'autant plus que la préposition 'avec' confond les trois fonctions instrumentale, concomitante et modale.

On trouve pourtant un type morphologique qui permet de séparer formellement le complément concomitant de l'instrumental: la construction absolue attributive (construction que nous définirons infra § 700):

instrumental: Il me répondit d'une voix cassée.
concomitant: Il me répondit la voix cassée.

Le premier complément est instrumental, parce qu'il se laisse transformer sans résistance en un instrumental univoque:

→ Avec sa voix cassée il réussit à me répondre.

Le second ne peut se transformer naturellement qu'en complément de manière ou d'accompagnement:

→ Il réussit à me répondre en murmurant de sa voix cassée.

En aucun cas la construction absolue ne peut être paraphrasée par un syntagme prépositionnel instrumental.

Curieusement, comme l'a montré Su. Hanon (1988), il est possible, bien que très rare, de combiner les deux types morphologiques d'expression de la réaction corporelle:

«Il reprend d'un ton très différent, la voix blanche.» (Vian, cit. Hanon 67).

«Il m'écoutait d'un air négligent, le bras tendu.» (Aymé, cit. *ibid.*).

En vertu de l'incompatibilité, que nous venons de relever, de la construction absolue avec la fonction instrumentale, il est évident que les compléments 'la voix blanche' et 'le bras tendu' assument la fonction de concomitance. La question est de savoir si les compléments 'd'un ton très différent' et 'd'un air négligent' continuent à exercer la fonction instrumentale, comme ils le feraient à l'état isolé:

Il reprend d'un ton très différent.

A notre avis, le verbe n'admet pas la présence simultanée de l'instrumental et du concomitant: il s'agit de variantes sémantiques de la même fonction. La seule exception est fournie par le concomitant entièrement dégagé de la rection verbale (v. *infra* § 699):

Avec Pierre on l'a persuadé à coups de pied.

En d'autres termes, la présence d'un complément concomitant fait automatiquement du second complément rattaché au syntagme verbal un modal. Celui-ci peut être constitué d'un complément prépositionnel ('d'un air las') ou d'un adverbe:

«Je m'endors doucement, un sourire aux lèvres.» (Ada 61).

Les deux types morphologiques ont en commun d'accepter facilement une fonction modale (pour les concomitants v. infra § 702). Voilà qui explique qu'ils se combinent dans une coordination qui n'est pas sentie comme artificielle:

«Il marchait la tête baissée et d'un pas si incertain qu'à deux reprises il laissa échapper [...]» (C. Arnothy, cit. Hanon 70).

«Il l'approcha de ses yeux – trop près même – comme pour l'examiner avec une attention de myope, mais l'esprit peut-être ailleurs.» (Robbe-Grillet, cit. *ibid.*).

A notre avis, il s'agit ici de deux compléments modaux. La preuve en est qu'ils se coordonnent sans la pause nécessaire à la construction absolue en emploi de concomitant:

«C'est la conscience tranquille et avec l'approbation de tous que j'ai pu partir.» (Sarraute, cit. *ibid.*).

C'est pour la même raison qu'il faut interpréter la construction absolue attributive qui détermine le verbe sans pause comme un complément de manière:

«D'ailleurs comment l'aurais-je pu, à moins de quitter Paris ou de vivre les yeux baissés.» (E. Orsenna 297).

5. *Classification des concomitants*

§ 699. *L'emploi coordinatif*

Lorsque nous passons aux compléments de concomitance, la fonction «pleine» correspondant à la fonction actantielle des instrumentaux est évidemment l'emploi coordinatif. Le concomitant se rapproche ici aussi d'un actant plein, mais il opère cette orientation fonctionnelle par un resserrement non de son rapport au verbe, mais à un autre actant. La forme adverbiale du semi-actant sert dans ce cas simplement à exprimer la juxtaposition-coordination.

Le cas le plus évident de cet emploi est indiscutablement celui où le concomitant se joint si étroitement au sujet qu'il influence la recton verbale (usage courant en langue familière):

Moi avec mon frère, nous prenons deux cafés.
 Avec Pierre, nous avons visité ...
 = Pierre et moi avons visité ...
 «Avec Maurice, nous nous étions peu à peu perdus de vue.» (N. Avril 109).

Cependant la fonction coordinative ne laisse pas non plus de doute quand le concomitant n'influe pas sur la rection verbale:

Moi avec mon frère, on prend deux cafés.
 Pierre est venu avec sa femme.
 = Pierre et sa femme sont venus.¹¹
 «Catherine traînait de son côté, généralement non loin de Patrick, avec deux ou trois autres mômes [...].» (Chr. de Rochefort, *Les petits enfants du siècle*, 1961, 30).
 «Je suis rentrée vers midi chez moi et j'ai bu du porto avec mon ex-mari.» (A. Ernaux 15).
 «Ou bien est-il en train de mettre au point, avec quelques amis, une réponse aux calomnies qui circulent depuis plusieurs mois sur son compte et sur celui de sa femme.» (P. Besson 13).

'avec' peut servir à coordonner adverbialement toute espèce d'actants, p.ex. l'objet indirect (éventuellement sous-entendu):

«Je me disais: «C'est la violence de la classe ouvrière. C'est aussi ma violence à moi.» Et avec cette violence-là j'avais envie d'une immense tendresse.» (Ada 44)¹²
 «Avec une noble inconséquence, Julia Kristeva plaide en faveur d'une alternance des identités, afin que la «civilisation» n'y soit que le résultat d'un individualisme extrême et complice de son malaise. Faudra-t-il alors, avec elle, redouter les régressions promises à ceux qui, par négligence, récuseront ce fragile avenir?» (Le *Nouv. Obs.* 15-21 déc. 88 p. 72).

ou l'objet réflexif:

«[...] Frédérique [...] lui proposa de venir s'installer rue Falquière avec Quentin, ce qui, expliqua-t-elle paisiblement, simplifierait la vie de tout le monde.» (E. Carrère *Hors* 213).

11 Une interprétation juxtapositive, non coordinative (v. infra) demeure naturellement possible:

→ Pierre a emmené sa femme.

12 L'exemple dément d'ailleurs l'affirmation de Melis 125: les concomitants n'apparaîtraient qu'avec des groupes nominaux de construction directe non prépositionnelle.

ou encore l'objet direct :

«Dans la bibliothèque, sa mère n'est pas seule. Avec elle, Anatole y trouve ses deux sœurs, Isabelle [...] et Marguerite [...]» (E. Deschodt 16).

A cause de sa valeur coordinative, le concomitant paraît se prêter avec une certaine facilité au redoublement (ou à la multiplication), alors qu'en général l'instrumental ne se réalise qu'une seule fois, bien qu'il n'existe évidemment aucune restriction logique au cumul des compléments instrumentaux :

«Tout à coup arrive une jeune fille, les cheveux ardents, les yeux lumineux, la voix chaude, le rire clair, le geste prompt.» (cit. Hanon (1988) 74).

§ 700. *Les constructions absolues «attributives»*

Nous avons vu que les constructions absolues dites attributives, étudiées pas Su. Hanon (1989), n'admettent que la fonction concomitante :

«Le livre à la main, Sarah s'est retournée.» (Fr. de Maulde 53).
 «Les paupières closes, Marilyn ne sourit plus.» (Letessier, cit. Hanon).
 «Papa était assis devant un verre vide, le regard au loin.» (Ray cit. *ibid.*).
 «Elle me regardait une petite lueur fauve dans ses yeux brillants, vous avez [...]» (C. Baroche 165).
 «Il passait de longues minutes, jarrets fléchis devant le petit miroir mural, à surveiller la pousse des piquants clairsemés sur sa lèvre supérieure.» (M. Best 15).

Dans ces situations, la concomitance adopte nettement une valeur coordinative, juxtaposant une qualité à un actant. La fonction syntaxique de la construction concomitante est donc double. D'une part, elle se subordonne à un actant comme un attribut libre, d'autre part, elle se rattache au verbe dont elle définit une modalité. Nous avons justement vu que si le rattachement à l'actant disparaît, la construction assume une valeur purement modale :

J'ai préféré vivre les yeux baissés.

Type défini morphologiquement, la construction absolue est cependant très difficile à interpréter syntaxiquement. D'abord il faut distinguer la

construction concomitante («attributive») des constructions absolues, morphologiquement identiques, qui assument une fonction circonstancielle de temps ou de cause (v. § 525):

Le dîner achevé, il reprit son manuscrit.

Ensuite il faut séparer la fonction concomitante des cas où la construction n'entretient plus aucun rapport adverbial avec le verbe principal, mais se rattache uniquement à un membre de phrase dans une relation épithétique:

J'ai été choqué à la vue de Marie pieds nus.

Les constructions absolues temporelles comportent un sujet qui n'entretient pas de rapport avec l'actant de la prédication principale. Sémantiquement leur caractère adverbial ne soulève aucun problème. Elles fonctionnent toujours comme des compléments de temps marquant l'antériorité de la prédication secondaire, mais comme la relation 'post hoc' peut toujours s'interpréter comme la traduction temporelle de la relation logique causale 'propter hoc', elles assument aussi la valeur de compléments de cause ou d'hypothèse (v. § 685).

Aucun critère formel ne permet de séparer à tout coup les deux types de constructions absolues et la distinction est d'autant plus difficile qu'ils se coordonnent sans problème, en se subordonnant à la même prédication principale:

«Ensuite il [...] arrangeait les plis de la chemise [...]. Puis, tous les plis définitivement en ordre, un pied posé sur une chaise, il donnait un dernier coup de chiffon à ses brodequins.» (M. Best 29).

Nous nous contenterons ici du critère purement sémantique du rapport temporel entre les deux prédications: si elles entretiennent un rapport de simultanéité, il s'agit d'une construction absolue «attributive», c.-à-d. en fonction de concomitance adverbiale.¹³

En ce qui concerne la distinction entre fonction concomitante et fonction épithétique, nous pensons que notre analyse de la concomitance adverbiale a résolu le problème. Comme le concomitant est défini par son rapport double, au verbe et à un actant, la construction absolue qui se rapporte au seul actant dans un lien déterminatif simple doit s'analyser

13 Pour la place respective des deux types de complément, v. § 871.

comme un déterminant épithétique (éventuellement en position appositionnelle). Comparez :

«Marie a surpris Jean pieds nus.» (cit. Hanon (90).
Marie marche les pieds nus.

Les constructions absolues concomitantes ne sont pas des membres attributifs de la prédication principale, mais forment une circonstance accompagnant l'acte verbal, tout en déterminant secondairement un actant. Ainsi, en tant que syntagmes nexuels, elles accomplissent l'opération conjonctive à un niveau supérieur à celui de l'attribut libre, ne joignant pas directement le complément à l'actant. En effet, elles opèrent une coordination entre deux prédications ayant en commun d'impliquer le même actant :

«Le livre à la main, Sarah s'est retournée.»
→ tenant le livre à la main, Sarah s'est retournée.

D'autre part, lorsque la construction absolue perd tout rapport déterminatif avec le syntagme verbal, se subordonnant entièrement à un noyau nominal dans une relation épithétique, elle sort naturellement du domaine de la syntaxe adverbiale :

«Son compagnon, la trentaine bronzée, avec un collier de dents de requin et un petit bedon déjà bien formé, lui répondit par un grognement distrait mais approbatif.» (G. Hocquenghem 15).

A un tel complément épithétique il serait absurde de substituer une construction absolue «attributive», c.-à-d. concomitante :

→ * La trentaine bronzée, son compagnon répondit ...

L'exemple nous montre d'ailleurs que le complément prépositionnel introduit par 'avec' a la même polyvalence fonctionnelle que la construction absolue.

Notons que le régime de la préposition revêt souvent la forme d'un nexus, en sorte qu'il suffit de supprimer la préposition et d'introduire la pause pour retrouver la construction absolue «attributive» de concomitance.¹⁴

14 V. Su. Hanon (89) 326 sqq.

«Elle s'est assise en face de moi avec les yeux brillants.» (Ph. Djian 201).

→ assise en face de moi, les yeux brillants

«Je suis tout de même rentré avec un soupçon d'amertume au cœur.» (Ph. Djian 163).

«J'ai regardé la voiture s'éloigner avec son petit ruban de fumée bleue accrochée aux fesses.» (Ph. Djian 28).

Ajoutons qu'en fonction épithétique, la construction absolue ne peut évidemment former le noyau de la construction clivée, fonction ouverte, en revanche, au complément absolu en fonction adverbiale:

«C'est la conscience tranquille et avec l'approbation de tous que j'ai dû partir.» (Sarraute, cit. Hanon (1988) 70).

Dernière difficulté posée par l'interprétation syntaxique des constructions absolues: la fonction purement modale. En discutant leur incapacité à assumer la fonction instrumentale, nous avons déjà constaté qu'elles doivent s'analyser comme des modaux complets, quand elles se rattachent uniquement au verbe. Cette fonction est évidente quand la construction absolue se coordonne avec un complément modal monovalent (v. supra), mais en situation de complément adverbial unique, il reste souvent fort difficile de distinguer entre fonctions concomitante et modale. Comparez:

Il la regarde bouche bée.

Il la regarde, la bouche grande ouverte.

Nous croyons qu'un indice important de la fonction modale est l'absence de la pause: pour que la construction absolue «attributive» puisse former un concomitant, il faut que la pause explicite son statut de prédication secondaire. Dans son absence, elle fonctionne comme un simple complément du syntagme verbal, sans fonction coordinative secondaire:

«Tout cela est très intéressant, dit-elle l'air amusé.» (cit. Hanon (88) 75).

→ { dit-elle d'un air amusé
dit-elle gaîment.

En résumé, les constructions absolues entrent dans quatre fonctions syntaxiques nettement distinctes:

fonctions adverbiales	{	1° Circonstanciel de temps et de cause
		2° Circonstanciel de concomitance
		3° Modal complément de verbe
		4° Epithète, éventuellement appositionnelle, position qui ouvre la voie à la fonction d'attribut libre.

§ 701. *Le concomitant numérique 'ensemble'*

Il n'est pas étonnant qu'un concomitant puisse aussi se rapprocher de la quantification puisque son essence est une opération numérique, l'addition. Assez curieusement, ce sous-groupe est le seul parmi les concomitants à nous offrir un adverbe authentique:

ensemble.

Aussi bien est-ce un concomitant d'un sens très spécial, puisqu'il présuppose présents dans la phrase les deux éléments à conjoindre.¹⁵

Nous l'avons fait ensemble.

Il met les deux pièces ensemble.

«Cela faisait déjà quelque temps que nous parlions beaucoup moins ensemble.» (M. Braudeau 165).

«Ils n'en comprennent que des fragments qui ne tiennent pas ensemble avec beaucoup de rigueur.» (M. Braudeau 165).

'ensemble' a donc une valeur quantificatrice marquée, étant chargé d'exprimer l'opération numérique d'addition, mais il n'a pas de fonction semi-actantielle, puisque la phrase contient obligatoirement les deux éléments à conjoindre; c'est un complément adverbial pur. Comme tout additif, 'ensemble' reste indifférent au nombre d'éléments:

«Devenant ainsi des personnages de fiction, Salomé, Judith, le jeune homme en noir et bien d'autres auraient tissé ensemble une manière

15 Les actants conjoints par 'ensemble' peuvent évidemment être représentés par un nom collectif, au singulier:

C'est une équipe qui a l'habitude de travailler ensemble.

Notons que, dans les constructions impersonnelles, les actants restent sous-entendus:

Il faut travailler ensemble.

Cf. l'impératif:

«Mon enfant [...], songe à la douceur d'aller là-bas vivre ensemble!» (Baudelaire, *L'invitation au voyage*).

d'intrigue que Julien aurait voulue du genre fantastique [...]» (P.-J. Rémy 13)

Dépourvu de valeur actantielle, 'ensemble' devient synonyme du corrélatif sériel 'à la fois' (§ 166):

«Je ne suis pas ensemble aveugle et téméraire» (Malherbe, in Littré).

§ 702. *Un groupe d'adverbes en -ment apparentés*

De même que 'sans' correspond à 'avec', ainsi 'séparément' (et 'isolément') peut correspondre à 'ensemble':¹⁶

«Ces deux-là n'ont pas duré longtemps ensemble et même séparément.»
(R. Billetdoux 146).

mais comme, à l'inverse de 'ensemble', cet adverbe ne présuppose pas l'existence de deux actants à conjoindre:

Je vis séparément (isolément).

il est plus naturel de le classer comme un modal.

Il existe un petit groupe d'adverbiaux temporels quantifiés qui présupposent, comme 'ensemble', le pluriel de l'élément déterminé:

réciproquement – mutuellement – successivement.

Ils se distinguent cependant des concomitants par leur manque de détermination double: ils déterminent uniquement l'actant, dont ils explicitent le dédoublement. On peut toujours les paraphraser par une coordination actantielle ou séquentielle plutôt qu'instrumentale:

Nous l'avons fait ensemble.

→ l'un avec l'autre.

Ils se respectent mutuellement.

→ l'un et l'autre.

Il a donné l'accolade aux deux frères successivement.

→ l'un après l'autre.

«La blonde Sophie et la brune Marie pataugeaient joyeusement dans

16 Cf. Nilsson-Ehle 200: l'adverbe «sert essentiellement à exprimer le fait que l'action est exécutée par des sujets séparés, ou bien qu'elle porte sur des objets séparés.»

l'écume [...], s'éclaboussaient mutuellement avec enthousiasme.» (P. Besson 36).

«Jugée au regard de ce critère sournois, la démocratie plaît parce que ses responsables se paralysent mutuellement dans leur action et parce qu'ils volent bas par nature ou par obligation.» (G. Hermet 85).

«Du petit bureau où je me trouvais, je l'ai entendu rentrer vers quatre heures et c'est très bête mais, chacun dans une pièce, moi tout de même froissée de cette heure tardive et lui retenu par un dernier orgueil, nous avons entendu réciproquement que l'un aille vers l'autre.» (R. Billet-doux 75).

Un autre groupe, désignant la réalisation collective de l'action, détermine à l'inverse uniquement le verbe:

«Ils ont agi conjointement.» (cit. Nilsson-Ehle 20).

Comme ils ne présupposent pas un actant pluriel, ils passent facilement à marquer la «concomitance» de l'acte verbal avec un autre verbal, assumant ainsi la fonction de duratif de simultanéité. Cette fonction est particulièrement nette quand ils entrent dans un préposition composée, 'concurrentement/concomitamment avec', 'conjointement à':

«L'article a été publié récemment et pour ainsi dire concomitamment avec un numéro de journal.» (cit. Nilsson-Ehle 20).

Le seul adverbe en -ment qui sert comme 'ensemble' à conjoindre deux actants dans un rapport de concomitance verbale est 'respectivement':

Les hommes et les femmes s'assirent respectivement à droite et à gauche.

Je leur ai donné respectivement un livre et un chandail.

Comme cet adverbe a la syntaxe d'un vrai quantificateur, ne pouvant p.ex. pas être foyer clivé, à l'opposé de 'ensemble', on peut l'interpréter comme la forme distributive de 'ensemble' (cf. § 787). En effet, il ne sert pas proprement à conjoindre deux actants, mais à distribuer le membre déterminé, obligatoirement au pluriel ou redoublé, sur deux actants ou deux occurrences de l'acte verbal:

C'est respectivement à Pierre et à Paul qu'elle pense.

Certains compléments prépositionnels, p.ex. 'de concert' et 'côte à côte',

comportent aussi un détermination double, en sorte qu'on peut les interpréter comme des variantes de 'ensemble' (tout en y ajoutant diverses nuances sémantiques, p.ex. locatives ou temporelles):

«Une seule chose est sûre: hommes et femmes nous vivons côte à côte, aussi petits, aussi perdus, aussi démunis les uns que les autres [...]» (R. Billetdoux 32).

«A la fin, elle me vit si bouleversée qu'elle consentit à calquer ses déclarations sur les miennes; et nous naviguâmes de concert, pendant toute notre scolarité, entre le «père-mort» et le «beau-père-décédé» ...» (Fr. Chandernagor 182).

'de conserve' constitue un cas limite, se rapprochant fort d'un véritable duratif de simultanéité, synonyme de «en même temps»:

«Et de quart d'heure en quart d'heure [...], les plus petits hurlaient de conserve comme un réveille-matin oublié au fond d'une poche [...]» (N. Michel 98).

Cependant, cette locution n'a pas la liberté positionnelle d'un circonstanciel, suivant obligatoirement le verbe; d'autre part, il ne répond pas à une question introduite par 'quand' (il faut utiliser 'comment'). Il s'agit donc bien d'un concomitant qui qualifie l'opération d'accompagnement, sans assumer de fonction semi-actantielle.

Il convient de séparer ces compléments, à fonction proprement adverbiale, des compléments qui représentent une abréviation d'une préposition composée suivie de son régime, du type 'en ma compagnie':

«[...] faire tout de suite en sa compagnie, puisque j'avais le privilège de le voir vivre, le patient travail [...]» (R. Billetdoux 29).

La locution prépositionnelle 'en compagnie de' est un simple variante de 'avec' en sens concomitant.

§ 703. *Le concomitant libre ou circonstanciel*

Mentionnons enfin un emploi tout à fait libre – et fort répandu – du concomitant, qui peut simplement exprimer toute circonstance qui accompagne sans nécessité l'acte verbal:

Pierre est venu avec une caisse de bière.

«Je les [crédits] demande au ministre des Finances avec l'espoir sour-

nois qu'il les refusera.» (Fr. Giroud *Comédie* 121).

→ tout en nourrissant l'espoir sournois ...

«J'arrive vers lui comme sans bagage, avec seulement une poupée de chiffon entre les bras.» (A. Robbe-Grillet 31).

«L'archiviste n'avait que la rue à traverser. Il revint immédiatement, avec son grand sourire:

– Alors? demanda Guy Revol.» (E. Orsenna 206).

«[...] j'aurais donné je ne sais pas quoi pour aller me baigner et rentrer tranquillement avec une serviette sur les épaules, faire un peu les choses comme tout le monde [...].» (Ph. Djian 83-84).

Ici l'adverbial n'entretient naturellement pas de rapport privilégié avec le sujet, mais indique une circonstance accompagnant le prédicat. La valeur du complément est donc ici la juxtaposition et non la coordination. Dans l'absence de ce dernier trait, le concomitant se confond avec l'instrumental d'où l'idée de finalité est absente. Il ne reste plus alors que l'idée de coexistence – co-présence ou simultanéité entre deux prédictions:

Annette danse avec ses amis.

→ en même temps que ses amis.

Elle vit avec ses chats dans un appartement du XVI^e.

→ ensemble avec ses chats.

«Je me suis retrouvé par hasard assis à côté d'elle avec mon bol de riz sur les genoux, j'étais en train d'agacer [...].» (Ph. Djian 26).

Signalons enfin que, comme toute opération de coordination, le concomitant peut adopter une nuance adversative, introduisant une circonstance qui ne complète pas, mais contredit ce qui vient d'être dit. Le passage est particulièrement net avec la locution 'avec (tout) cela' = 'malgré cela', mais se fait aussi en emploi libre, surtout en combinaison avec 'tout':

Avec toute la sympathie qu'il inspirait, il n'arrivait pas à nous convaincre.

Résumons cette courte analyse des compléments instrumentaux dans le schéma suivant:

Tableau des adverbiaux instrumentaux et concomitants

I. Instrumentaux proprement dits:

1. instrumentaux actantiels (ouvrir avec un couteau)

2. instrumentaux circonstanciels (gagner gros avec le sucre)

3. instrumentaux de manière (répondre d'une voix cassée).
- II. Concomitants:
1. concomitants coordinatifs (moi avec mon frère, nous ...)
 2. concomitants de manière et de quantité (nous travaillons ensemble)
 3. concomitants de juxtaposition (parler beaucoup, avec l'espoir que ...).

Table des matières du second volume

X. Les relationnels comparatifs	§§ 315-405
A. La relation paradigmaticque en langue	§§ 315-322
1. Universalité de la relation	§§ 315-319
2. La focalisation	§§ 320-322
B. Les positions de l'adverbial comparatif	§§ 323-336
1. Les critères positionnels pour l'identification du foyer	§§ 323-326
2. La place initiale et la fonction de complément de phrase	§§ 327-331
3. Les comparatifs et la négation	§§ 332-336
C. Fonction intraphrastique des comparatifs	§§ 337-352
1. Valeur numérique du comparatif combiné avec la conjonction de coordination	§§ 337-338
2. Modifications de la syntaxe des conjonctions	§§ 339-341
3. Fonctions de 'bien' à la lumière de la syntaxe conjonctive	§§ 342-346
4. Constructions corrélatives	§§ 347-348
5. Les comparatifs isolés en fonction conjonctive	§§ 349-350
6. Fréquence des identificatifs en fonction intraphrastique	§§ 351-352
D. La fonction scalaire	§§ 353-367
1. Caractère spécifique de la relation numérique comparative: l'orientation quantitative	§§ 353-354
2. La détermination de la fonction scalaire	§§ 353-357
3. Un additif dégressif: 'encore'?	§§ 358-362
4. Les restrictifs	§§ 363-367
E. L'orientation argumentative	§§ 368-372
1. La continuité de l'argumentation	§§ 368-369
2. La modulation quantitative des identificatifs	§§ 370-372
F. Emplois dérivés des identificatifs	§§ 373-379
1. Emplois métacommunicatifs	§§ 373-374
2. Emplois dialogaux	§§ 375-377
3. Adverbiaux apparentés en fonction métacommunicative	§§ 378-379
G. Problèmes restrictifs	§§ 380-383
H. Les comparatifs de degré	§§ 384-395
1. Typologie des comparatifs de degré	§§ 384-386
2. Les comparatifs de degré et les adverbiaux intensifs	§§ 387-390
3. L'orientation quantitative des adverbiaux de degré	§§ 391-395
I. Les comparatifs de quantité	§§ 396-405
1. Les critères distinctifs	§§ 396-397
2. Syntaxe des restrictifs de quantité	§§ 398-401
3. Syntaxe des identificatifs de quantité	§§ 402-405
XI. Les adverbiaux énonciatifs	§§ 406-500
A. Typologie des rapports énonciatifs	§§ 406-413
1. Le modèle de Peirce	§§ 406-407
2. Description des rapports énonciatifs	§§ 408-413
B. La relation entre l'énonciatif et l'énoncé	§§ 414-434
1. La syntaxe de la réponse	§§ 417-420

2. Le clivage et la syntaxe des écrans	§§ 417-420
3. Les formes de la phrase	§§ 421-422
4. Les énonciatifs et la négation	§ 423
5. Les paraphrases	§§ 424-428
6. Traits modaux des énonciatifs	§§ 429-430
7. Résumé des traits énonciatifs constitutifs	§§ 431-434
C. Les illocutifs	§§ 435-444
1. Place des illocutifs	§§ 435-436
2. Illocutifs et quantification	§§ 437-438
3. Typologie illocutive	§§ 439-442
4. Illocutifs polyphoniques restrictifs	§§ 443-444
D. Les assertifs	§§ 445-471
1. Niveau syntaxique et statut énonciatif	§§ 445-446
2. Traits révélateurs de la double nature des assertifs	§§ 447-448
3. Indices du caractère impersonnel de l'instance énonciative	§§ 449-451
4. Typologie assertive	§§ 452-458
5. Quelques types sémantiques	§§ 459-461
6. Syntaxe de 'peut-être'	§§ 462-464
7. Les adverbes de nécessité	§§ 465-471
E. Les évaluatifs	§§ 472-481
1. Traits distinctifs	§§ 472-475
2. Statut intermédiaire de 'heureusement' et 'naturellement'	§ 476
3. Les incises et les jurons	§§ 477-478
4. Les évaluatifs d'énoncé	§§ 479-481
F. Les limitatifs	§§ 482-489
1. Les types morphologiques	§§ 482-483
2. Limitatifs et fonction modale	§§ 484-485
3. Syntaxe énonciative	§§ 488-489
G. Les interprétatifs	§§ 490-500
1. Paraphrases et membres déterminés	§§ 490-491
2. Place des interprétatifs	§ 492
3. Les interprétatifs métalinguistiques	§§ 493-494
4. Les interprétatifs contextuels	§§ 495-500
XII. Les fonctions circonstancielles; compléments scéniques et compléments argumentatifs	§§ 501-511
A. Niveau syntaxique des compléments circonstanciels	§§ 501-502
B. Morphologie des circonstanciels	§§ 503-504
C. Typologie circonstancielle	§§ 505-507
D. Différences entre circonstanciels de temps et de lieu	§§ 508-509
E. Les circonstanciels abstraits ou argumentatifs	§§ 510-511
XIII. Les adverbiaux de temps	§§ 512-557
A. La délimitation de la classe	§§ 512-513
B. Le point et la série	§§ 514-518
1. La nature double de l'indication temporelle	§§ 514-515
2. Le point et le cadre	§§ 516-518
C. Les trois systèmes temporels	§§ 519-520

D. Morphologie des adverbiaux de temps	§§ 521-527
1. Les adverbes en -ment	§§ 521-522
2. Les types nominaux	§§ 523-524
3. Les constructions absolues et les locutions	§§ 525-527
E. Le système déictique	§§ 528-537
1. Adverbiaux nynégocentriques	§§ 528-529
2. Adverbiaux allocentriques	§§ 530-531
3. Adverbiaux relativisés	§§ 532-533
4. Adverbiaux allocentriques relativisés	§§ 534-537
F. Les adverbiaux sérialisés	§§ 538-543
1. Fonction des sérialisés	§§ 538-540
2. Syntaxe et statut de 'tôt' et 'tard'	§§ 541-543
G. Les relationnels de temps	§§ 544-549
1. Relationnels d'intervalle	§§ 544-545
2. Relationnels purs	§§ 546-549
H. Système des adverbiaux de temps	§§ 550-551
XIV. Quantification des circonstanciels scéniques	§§ 552-560
A. Place des circonstanciels quantifiés dans la hiérarchie adverbiale	§§ 552-553
B. Circonstanciels pleins et formes quantifiées	§§ 554-556
C. Les types de la quantification temporelle	§§ 557-560
XV. Les adverbiaux itératifs	§§ 561-589
A. Diversité des itératifs	§§ 561-566
1. Les quatre types itératifs	§§ 561-562
2. Les valeurs pragmatiques des itératifs	§§ 563-564
3. Combinaisons d'itératifs	§§ 565-566
B. Les itératifs normatifs	§§ 567-572
1. Traits constitutifs	§§ 567-568
2. Statut syntaxique des itératifs normatifs	§§ 569-572
C. Les itératifs distributifs	§§ 573-576
1. Affinité circonstancielle	§§ 573-574
2. Fonction des distributifs dans la phrase	§§ 575-576
D. Les itératifs numériques	§§ 577-584
1. Traits sémantiques	§§ 577-580
2. Place et valeur pragmatique	§§ 581-582
3. Morphologie des itératifs numériques	§§ 583-584
E. Les itératifs de degré	§§ 585-589
1. Statut inférieur des itératifs de degré	§§ 585-586
2. Typologie des itératifs de degré	§§ 587-589
XVI. Les adverbiaux duratifs	§§ 590-632
A. Typologie durative	§§ 590-593
1. Place des duratifs dans la hiérarchie adverbiale	§§ 590-593
2. Duratifs et mode d'action	§§ 592-593
B. Les types perfectifs	§§ 594-602
1. Debut et fin de l'acte verbal	§§ 594-596
2. Les résultatifs pleins	§§ 597-600

3. Les compléments de perspective temporelle	§§ 601-602
C. Les duratifs imperfectifs	§§ 603-606
D. Les duratifs simultanés	§§ 607-610
1. Adverbiaux d'inclusion temporelle	§§ 607-608
2. Locutions anaphoriques et relation intraphrastique de simultanéité	§§ 609-610
E. Morphologie des duratifs	§§ 611-614
1. Rôle des adverbes	§ 611
2. Les compléments nominaux	§§ 612-614
F. Les fonctions duratives de 'déjà', 'toujours' et 'encore'	§§ 615-632
1. La relation durative extensive	§§ 615-616
2. Les duratifs extensifs et la négation	§§ 617-620
3. Syntaxe multifonctionnelle de 'encore'	§§ 621-627
4. Positions des duratifs extensifs	§§ 628-629
5. Facteurs influençant les valeurs quantitatives des extensifs	§§ 630-632
XVII. Les adverbiaux de lieu	§§ 633-675
A. L'espace linguistique	§§ 633-637
1. Les axes de la distance et de la directionnalité	§§ 633-635
2. La directionnalité spatiale de 'en' et 'y'	§§ 636-637
B. Les adverbiaux anomiques	§§ 638-645
1. Les compléments géographiques	§§ 638-641
2. Exceptions morphologiques: les anomiques quantifiés	§§ 642-645
C. Inventaire des ponctuels orientés	§§ 646-649
1. Les trois adverbes de lieu ponctuels	§ 646
2. Absence des adverbes en -ment	§§ 647-649
D. Syntaxe des ponctuels orientés	§§ 650-656
1. Les adverbiaux déictiques	§§ 650-653
2. Les adverbiaux déictiques mixtes	§§ 654-655
3. 'ailleurs' ponctuel non orienté	§ 656
E. Les adverbiaux locatifs relationnels	§§ 657-668
1. Typologie relationnelle	§§ 657-660
2. Les relationnels locatifs purs	§§ 661-662
3. Les relationnels composés mixtes	§§ 663-667
4. Les relationnels contextuels	§ 668
F. La quantification de l'espace	§§ 669-675
1. Les compléments d'étendue	§§ 669-672
2. Les adverbiaux de distance	§§ 673-675
XVIII. Adverbiaux circonstanciels abstraits ou argumentatifs	§§ 676-703
A. Les compléments de cause et de but	§§ 676-687
1. Complémentarité de la cause et du but	§§ 676-677
2. La relation causale	§§ 678-681
3. Adverbes en fonction causale	§§ 682-683
4. Les compléments de la prédication secondaire	§§ 684-685
5. Syntaxe positionnelle des adverbiaux de cause	§§ 686-687
B. Les compléments instrumentaux et concomitants	§§ 688-703
1. Niveau syntaxique de la détermination instrumentale	§§ 688-690
2. Adverbes en fonction instrumentale	§§ 691-692

3. Classification des compléments	§§ 693-695
4. Classification des compléments d'instrument	§§ 696-698
5. Classification des concomitants	§§ 699-703

Abstract, Summary. – An abstract in English is compulsory. It should number 10-15 lines, outline main features, stress novel information and conclusions, and end with the author's name, title, and institutional and/or private postal address. – Papers in Danish may be provided with a summary in another language by agreement between author and Editor.

Typescript. – Page 1 should contain title, author's name and the name of the Academy. Page 2: Abstract, author's name and address. Page 3: Table of contents if necessary. Captions should be supplied on separate sheets. Footnotes should be avoided if at all possible; if indispensable, they, too, should be typed on separate sheets. Consult a *recent* issue of the series for general layout.

Typewrite with double space throughout and leave a 4 cm margin *right*. Indicate desired position of illustrations and tables with pencil in margin *and repeat it in the galley proof*.

Use three or fewer grades of heading unless more are indispensable. Avoid long headings. Indicate clearly the hierarchy of headings.

Figures. – Please submit two copies of each graph, map, photograph, etc., all marked with the author's name. Whenever possible all figures will be placed within the text; the nature of the illustrations will govern the Editor's choice of paper quality.

All figures, also line drawings, must be submitted as glossy, photographic prints suitable for direct reproduction. Prints fitting the indicated printed area are preferred, but the final size is the responsibility of the Editor. The scale should be indicated in the caption or, preferably, on the illustration itself.

Fold-out figures and tables should be avoided. Use distinct (but not dominant) capital letters for the items in composite figures. For transfer lettering use simple, semi-bold typefaces. The size of the smallest letters should not be less than 1.5 mm. Intricate tables are often more easily reproduced from line-drawings or from technically perfect original computer or type processor output.

References. – In general, the Editor expects all references to be formally consistent and in accordance with accepted practice within the particular field of research. Bibliographical references should preferably be given as, e.g., Shergold 1975, 16, the latter figure indicating the page number unless misunderstandable.

Correspondence

Manuscripts should be sent to the Editor, Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab, H. C. Andersens Boulevard 35, DK-1553 Copenhagen V, Denmark (tlf. +45.1.11 32 40). Questions concerning subscription to the series should be directed to the publishers.

Publisher

Munksgaard Export and Subscription Service
Nørre Søgade 35, DK-1370 Copenhagen K, Denmark

Editor: Poul Lindegård Hjorth

© (Year). Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab. All rights reserved. No part of this publication may be reproduced in any form without the written permission of the copyright owner.

Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab

Historisk-filosofiske Skrifter

Hist. Filos. Skr. Dan. Vid. Selsk.

Priser excl. moms / *Prices abroad in Danish Crowns.*

Vol.

13. BECKER, C.J.: Nørre Sandegård. Arkæologiske undersøgelser på Bornholm 1948-1952. 1990 400.-
14. OLDENBURG, EVELYN: Sūkās IX. The Chalcolitic and Early Bronze Age Periods (Publications of the Carlsberg Expedition to Phoenicia 11). 1991 250.-
15. EIDEM, JESPER: The Shemshāra Archives 2. The Administrative Texts. 1992 350.-
16. RASMUSSEN, HOLGER: To færøske gårdanlæg. Dúvugarðar i Saksun og bylingen Heimi í húsi på Koltur. 1992 150.-

Historisk-filosofiske Meddelelser

Hist. Fil. Medd. Dan. Vid. Selsk.

Vol.

60. WILLIAMS, A. V.: The Pahlavi Rivāyat Accompanying the Dādestān ī Dēnīg. Part I: Transliteration, Transcription and Glossary. Part II: Translation, Commentary and Pahlavi Text. 1990 500.-
61. SCHMITT, RÜDIGER: Ernst Kuhn und Vilhelm Thomsen. Aspekte ihres Forschens im Spiegel ihrer Korrespondenz. 1990 50.-
62. HANSEN, AAGE: Om Peder Laales danske ordsprog. Udg. af MERETE K. JØRGENSEN og IVER KJÆR. 1991 400.-
63. FAVRHOLDT, DAVID: Niels Bohr's Philosophical Background. 1992 300.-
64. KOCH, CARL HENRIK: Jens Kraft som filosof. 1992 50.-
65. HANSEN, MOGENS HERMAN: Hvad er en politiker og hvem er politikere? Et essay om politikerbegrebet i dagens Danmark. 1992 80.-
66. NØJGAARD, MORTEN: Les adverbos français. Essai de description fonctionelle. Tome I. 1992 600.-
Tome II. 1993 600.-